

JOURNAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

NOUVELLE SÉRIE — TOME XXXVII

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET DU VIKING FUND



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

MUSÉE DE L'HOMME

PALAIS DE CHAILLOT — PLACE DU TROCADÉRO — PARIS-XVI^e

1948

LA VIE FAMILIALE ET SOCIALE DES INDIENS NAMBIKWARA.

Par C. LÉVI-STRAUSS.

(*Planche I-VII.*)

INTRODUCTION.

Le nom des Nambikwara apparaît dans la littérature ethnologique dès le XVIII^e siècle; mais il nous paraît inutile de compiler ici des références qui se réduisent à une citation plus ou moins déformée du nom tribal, et à l'indication approximative du territoire occupé par le groupe. En fait, et si l'on excepte leur nom qui semble être un sobriquet d'origine Tupi⁽¹⁾, les Nambikwara sont restés pratiquement inconnus jusqu'à l'époque de leur découverte officielle, en 1907, par le général (alors colonel) Candidio Mariano da Silva Rondon. A partir de cette date, on est directement ou indirectement redevable à la Commission Rondon de toutes les informations disponibles sur leur compte.

On sait qu'en 1907, le colonel Rondon reçut du Gouvernement brésilien la mission d'explorer les territoires qui s'étendent, sur 1.500 kilomètres environ, de la bourgade de Diamantino jusqu'au Rio Madeira. Cette campagne devait précéder la construction d'une ligne télégraphique stratégique reliant la capitale fédérale aux postes-frontière du Nord-Ouest. Au cours d'une première expédition commencée en 1907, Rondon réussit à atteindre le Juruena, formateur principal du Tapajoz resté jusqu'alors inconnu. Cette découverte eut lieu le 20 octobre; une seconde expédition, commencée en 1908, permit l'ouverture d'une route de terre vers le Madeira. C'était le premier objectif de la mission confiée au général Rondon; sa réalisation se place le 25 décembre 1909. C'est au cours de ces deux expéditions qu'un contact fut, pour la première fois, établi avec les Nambikwara.

La pose de la ligne télégraphique se poursuivit à travers les territoires indigènes de 1909 à 1915 environ. Pendant cette période et depuis lors, il y eut des relations régulières, bien qu'intermittentes, entre les Indiens et les membres de la Commission télégraphique : officiers du génie, soldats

(1) Cf. plus loin, p. 129, n. 1.

et manœuvres. Ces contacts ont continué après l'achèvement des travaux. Ils se sont toutefois espacés, et se font surtout avec les stations dont le service est assuré par les Indiens Paressi, éduqués par les soins de la Commission.

Si on laisse de côté quelques livres et articles, de caractère anecdotique, écrits par tel ou tel collaborateur du général Rondon, on se trouve réduit, comme seules sources d'information sur les Indiens Nambikwara, aux ouvrages suivants. D'abord, le *Rapport ethnologique* dû au général Rondon lui-même, et imprimé à Rio de Janeiro comme une des nombreuses publications officielles de la Commission, sous le n° 2, 1911. Il faut citer, ensuite, les conférences du même auteur, qui suivirent l'expédition Roosevelt-Rondon au Rio da Duvida (édition en langue portugaise : *Missão Rondon*, Rio de Janeiro, 1916; édition en langue anglaise : *Lectures delivered by General Candido Mariano da Silva Rondon*, etc., Comissão Rondon, publ., n° 43). On doit également avoir recours à un article d'un jeune officier de l'état-major du général Rondon, Antonio Pyreneus de Souza (*Notas sobre os costumes dos Indios Nambikwaras*, Revista do Museu Paulista, vol. 12, 1920) et aux informations éparses dans les divers rapports de la Commission, publiés pendant, et depuis, les travaux d'exploration, et dont le plus utile est sans doute celui de Carnier (*Rapport géologique et ethnologique*, n° 23, annexe 5). On trouvera quelques indications dans le livre de Théodore Roosevelt (*Through the Brazilian wilderness*, Works, vol. 6) et un court vocabulaire chez Max Schmidt (*Ergebnisse meiner zweijährigen Forschungsreise in Matto Grosso*, Zeitschrift für Ethnologie, vol. 40, 1929).

En 1912, le Directeur du Musée national de Rio de Janeiro, le D^r Edgar Roquette Pinto, reçut mission de rejoindre la Commission Rondon sur le terrain, pour recevoir, examiner et rapporter au Musée, les collections ethnographiques recueillies depuis le début des travaux. Ce voyage devait offrir au D^r Roquette Pinto l'occasion d'écrire et de publier plusieurs articles et un livre. Le plus important, parmi les premiers, est certainement sa communication au Congrès International des Américanistes tenu à Londres en 1912 (*Os Indios Nambikwara do Brasil Central*); ensuite, sa communication au Congrès Pan-Américain de Washington (1917) sous le titre *Os Indios da Serra do Norte*. Le livre, *Rondonia* (dernière édition : Cia Editora Nacional, Sao-Paulo, 1935) est presque entièrement consacré aux Nambikwara, et représente notre meilleure source d'information.

Toutefois, l'ensemble des travaux cités aux paragraphes précédents se ramènent à quelques données linguistiques — limitées généralement à de médiocres vocabulaires — et à une description de la culture matérielle, soigneusement entreprise dans *Rondonia*. Nulle part il n'est question de la vie familiale et de l'organisation sociale. Dans ces conditions, on peut s'étonner que, depuis la publication du travail de Roquette Pinto, les Nambikwara semblent être complètement tombés dans l'oubli; et il était naturel que notre propre expédition, commencée exactement vingt-six ans et deux mois après

le début du voyage de Roquette Pinto, se consacrât à combler — fut-ce partiellement — les lacunes des enquêtes précédentes. Nous avons cherché des informations linguistiques plus étendues et plus précises; prêté plus d'attention à l'aspect «dynamique» de la culture matérielle, en considérant moins les objets achevés que le processus de leur fabrication; et surtout, nous nous sommes largement consacrés à l'étude de l'organisation familiale et sociale, dont la description fait l'objet du présent travail.

Il est superflu de souligner qu'on ne trouvera pas ici une étude exhaustive de la vie et de la société Nambikwara. Nous n'avons pu partager l'existence des indigènes que pendant la période nomade, et cela seul suffirait à limiter la portée de notre enquête. Un voyage entrepris pendant la période sédentaire apporterait sans doute des informations capitales, et permettrait de rectifier la perspective d'ensemble. Nous espérons pouvoir l'entreprendre un jour. Comme Roquette Pinto l'a écrit au début de *Rondonia* : «Lentas hão de ser sempre as construcções científicas em tal terreno» ⁽¹⁾. A son livre, pourtant, reviendra toujours le mérite d'avoir appelé l'attention sur une des plus attachantes cultures du Brésil indigène et d'en avoir, le premier, brossé un vivant et charmant tableau.

*
* *

Le territoire occupé par les Indiens Nambikwara s'étend du Rio Papagaio à l'Est jusqu'à une zone se terminant approximativement, au Nord-Ouest, au confluent des rios Commemoração de Floriano et Barão de Melgaço, tous deux formateurs du rio Machado ou Gi-Parana. Ce point marque, en même temps, la fin du plateau qui occupe presque toute la partie centrale et occidentale de l'État de Mato Grosso. La limite méridionale se place sur le cours moyen du rio Guaporé, et, plus à l'Ouest, suit le cours complet du rio Commemoração de Floriano. On ignore où se situe la frontière septentrionale; le cours supérieur du Rio Roosevelt (anciennement : da Duvida) est sans doute habité par des groupes Nambikwara, mais ceux-ci ne sauraient s'étendre loin vers l'Ouest, car la région intermédiaire entre le rio Roosevelt et le haut Gi-Parana est occupée par des tribus de langue Tupi. Il nous semble probable que la frontière septentrionale des territoires Nambikwara, entre le rio Roosevelt et le rio Juruena, suive approximativement le 11° parallèle. Ainsi, la région pourrait être délimitée de la façon suivante : à l'Est, entre le 11° et le 13° parallèle, le cours du Juruena et du Papagaio; au Sud-Est, une ligne conventionnelle allant du 11° parallèle et 58°, 4, au 15° parallèle et 60°, ce dernier point correspondant à peu près à l'emplacement de la ville de Villa-Bella; au Sud, le cours du Guaporé depuis Villa-Bella jusqu'aux sources du rio Corumbiara et la région avoisinante, et, de là, le cours du rio Commemoração de Floriano.

⁽¹⁾ *Prefácio da Segunda Edição*, p. 13.

moração de Floriano jusqu'au début du Rio Machado (environ 11,7 parallèle et 60°, 9); à l'Ouest, une ligne conventionnelle s'étendant du dernier point à l'intersection du rio Roosevelt avec le 11° parallèle; enfin, au Nord, le 11° parallèle, du rio Roosevelt au Juruena. La plus grande longueur de cette aire est d'environ 400 à 450 kilomètres du Nord au Sud, et sa largeur, d'Est en Ouest, atteint 300 kilomètres.

Considérée dans son ensemble, elle constitue la zone septentrionale et occidentale du vaste plateau qui occupe la plus grande partie de l'État de Mato Grosso, et dont le rebord méridional surplombe la campagne de Cuiaba, sous l'aspect imposant d'une ardente muraille rocheuse, la « Chapada ». Cette zone septentrionale et occidentale est aussi la région la plus inhospitalière du Mato Grosso; peut-être même — avec les steppes du Nord-Est — du Brésil tout entier.

On connaît imparfaitement la structure géologique de ces terres; elles sont formées de grès rouge à couches argileuses, et datent de périodes diverses : Dévonien à l'Est (c'est la « Chapada » proprement dite), Crétacé dans la zone qui nous intéresse spécialement (« Planalto dos Parecis » et prétendue « Serra do Norte »). La couche gréseuse s'élève abruptement au-dessus des roches cristallines qui occupent la haute vallée du rio Cuiaba; la transition est plus progressive vers le rebord oriental du plateau des Parecis puisque, à quelques kilomètres à l'ouest de Diamantino, on passe, presque sans l'apercevoir, la ligne de partage des eaux qui sépare le bassin du Paraguay, affluent du rio de la Plata, et les sources du Rio Ariños, lui-même tributaire de l'Amazone.

Dans son aspect général, la région figure une sorte de vaste plateau ondulé s'abaissant lentement dans la direction du bassin de l'Amazone, avec les plus hauts points au centre et au Sud (aux environs de 800 m.) et les plus bas (350 m. environ) vers le Nord et vers l'Ouest. Et cependant, le voyageur parti du Sud trouve un impressionnant spectacle quand, après avoir parcouru 1.200 kilomètres de hautes terres désolées, il atteint le rebord nord-ouest du plateau : par rapport aux basses terres, la différence d'altitude est très petite : 100 mètres au plus; mais elle est brusque. Derrière lui, il laisse une brousse interminable et stérile, tandis que, immédiatement à ses pieds, commence, avec la vallée du Gi-Parana, la non moins interminable forêt amazonienne. Cette remarquable frontière géographique est aussi la limite occidentale des territoires Nambikwara.

Plus au centre et plus au Nord, l'aspect est différent : les eaux courantes ont creusé à travers le plateau des tranchées qui s'élargissent en direction du bassin amazonien; ces dépressions déterminent des différences d'altitude pouvant aller jusqu'à 150 mètres; on les remarque surtout dans la région qui s'étend du Rio Roosevelt au Rio Doze de Otubro, et elles lui donnent un faux aspect montagnard où se trouve peut-être l'origine de l'expression fallacieuse « Serra do Norte ».

La constitution géologique conspire avec les conditions climatiques pour

donner au plateau sa physionomie désolée. Les sables, produits de la décomposition du grès, offrent un sol stérile; et la distribution irrégulière des pluies achève d'expliquer l'aspect de savane, si caractéristique de la région toute entière. Si l'on excepte quelques pluies — d'ailleurs rares — qui tombent parfois en juillet et août, les « chuvas de caju », on peut dire que la période avril-septembre est complètement aride. Au contraire, les précipitations sont violentes et presque quotidiennes depuis octobre jusqu'à mars. Ce sont des orages où la pluie dure parfois une, deux ou même trois journées consécutives. Pendant la saison pluvieuse, la température s'élève : 42 à 44 degrés pendant la journée, plus frais la nuit, avec même une chute soudaine et brève à l'aube. Mais les brusques variations de température caractérisent plutôt la saison sèche, peut-être à cause de l'intense rayonnement nocturne. Il n'est pas rare, à ce moment, de passer d'un maximum diurne de 40 degrés à un minimum nocturne de 8 ou 10 degrés. Les indigènes, qui vivent complètement nus, dorment à même le sol, et ignorent l'usage des couvertures, soit de fourrure soit de tissu, souffrent cruellement de cette condition.

Sur un tel sol et sous un tel climat, la végétation se réduit à des arbres espacés et rabougris, des buissons anguleux, où les plantes épineuses prédominent. A l'arrivée des pluies, la terre se couvre, en un temps incroyablement court, de fleurs et de hautes herbes. Mais pendant les sept autres mois, ces plantes se fanent et se dessèchent (quand les feux de brousse des indigènes n'en disposent pas plus complètement) et le sable, blanc, rouge ou ocre selon la région, paraît en larges plaques sous les brindilles calcinées. C'est l'époque où le rare gibier qui vague à travers le plateau se concentre dans les impénétrables bosquets (*capões*) dont le dôme arrondi marque la présence des sources. Il y trouve de petits pâturages encore verts, longeant parfois aussi l'étroit ruban de forêt-galerie qui borde les rivières.

Les cours d'eau sont nombreux et importants, les deux groupes principaux formant respectivement les bassins du Juruena et du Roosevelt. Toutes les vallées sont approximativement parallèles, et leurs eaux s'écoulent vers le Nord; elles découpent donc le plateau par autant de fossés longitudinaux, et se décrochent par des cascades de rapides, parfois aussi des chutes : ainsi le *salto* du rio Papagaio à Utiarity, le *salto* de la rivière Sacre, et les rapides du Juruena. Ces accidents correspondent au passage des terrains sédimentaires aux roches cristallines qui réapparaissent dans la partie moyenne du bassin amazonien. Sur leur cours supérieur, et en raison de la nature du terrain, les rivières ont des lits profonds allant parfois jusqu'à une trentaine de mètres; l'eau reste si transparente, pourtant, qu'on aperçoit aisément le fond et les poissons qui circulent. Ces conditions aggravent encore les problèmes alimentaires : à travers le vert cristal des eaux, le poisson devine le pêcheur et lui échappe inmanquablement. Cela est vrai surtout pour les formateurs du Tapajoz : quand on atteint les basses terres de la vallée du Madeira, on ne passe pas seulement de la savane à la forêt humide; les cours d'eau

se transforment aussi, avec des lits plats et bourbeux, et des eaux rougeâtres.

On a vu que les frontières du territoire occupé par les Nambikwara correspondent — grossièrement au Sud et au Nord, et presque exactement au Nord-Ouest — aux rebords du plateau. Vers l'Est, où la limite suit à peu près le cours du Juruena, les Nambikwara touchent aux Indiens Paressi et Iranse, qui occupent les parties méridionale et orientale du plateau.

*
* * *

Il est impossible d'estimer, même de façon approchée, le chiffre de la population Nambikwara puisque son territoire reste, en majeure partie, inconnu. Il semble toutefois raisonnable de considérer qu'à la fin de la construction de la ligne télégraphique (vers 1915-1920) ce chiffre devait être, environ, cinq fois supérieur à son montant actuel. En postulant une densité de population constante pour tout le territoire, on pourrait admettre un chiffre global de 10.000 habitants au moment de la découverte, correspondant à 2.000 ou 3.000 aujourd'hui, et sans doute moins encore. Notre itinéraire avait été conçu dans le but principal de nous mettre en contact avec le plus grand nombre possible d'indigènes. Après cinq mois de voyage à travers leur territoire, nous n'en avons cependant rencontré que deux cents; c'était l'effectif moyen d'une seule bande Nambikwara il y a vingt ans. Aujourd'hui, la bande nomade va de quatre ou cinq, à trente ou quarante membres. Cet effondrement démographique s'explique par l'introduction de maladies allogènes, lors de la première pénétration du territoire en 1907. Les quelques données numériques qu'il nous a été possible de recueillir dispenseront de tout commentaire : il y a quinze ans, la fraction connue du groupe Sabané comprenait plus de 1.000 individus; quand le groupe visita la station télégraphique de Campos Novos en 1928, on recensa 127 hommes, plus les femmes et les enfants. En novembre 1929 cependant, une épidémie de grippe se déclara, alors que le groupe campait au lieu connu par les agents du télégraphe sous le nom d'*Espirro*. La maladie évolua rapidement vers une forme d'œdème pulmonaire, et 300 indigènes moururent en quarante-huit heures. Tout le groupe se débanda, fuyant la maladie et laissant en arrière les malades et les mourants. Des mille Sabané jadis connus, 19 hommes subsisteraient seuls, avec leurs femmes et leurs enfants. A l'épidémie, il faut peut-être ajouter, pour expliquer ces chiffres étonnants, que les Sabané se mirent en guerre, il y a quelques années, contre certains voisins orientaux (groupe *a2*)⁽¹⁾. Mais un large groupe relevant du dialecte *b2*, et installé non loin de Tres Buritis, fut complètement liquidé par la grippe en 1927, sauf 6 ou 7 personnes dont 3 seulement⁽²⁾ étaient encore vivantes en 1938. Le groupe

⁽¹⁾ Voir la classification du groupe Nambikwara, plus loin, p. 10 sq.

⁽²⁾ Voir plus loin, p. 51.

Tarundé, jadis l'un des plus importants, comptait encore 12 hommes (plus les femmes et les enfants) en 1926; de ces 12 hommes, 4 subsistaient seuls en 1939.

Un groupe méridional relevant du dialecte *b1* (Kabişi) paraît avoir mieux résisté; sans doute, parce que ses contacts avec les gens de la Ligne sont rares. De 1929 à 1934, aucun Kabişi n'aurait été vu le long du télégraphe; les indigènes circulaient peut-être plus au Sud, où la ville, aux trois quarts abandonnée, de Villa Bella de Mato Grosso, devait subir, pendant la même période, plusieurs attaques d'indiens inconnus, mais que les rares résidents désignent aussi du nom de Kabişi. Au dire de nos informateurs, ce groupe, à lui seul, réunirait encore sept ou huit cents individus, dont nous avons rencontré une douzaine en septembre 1938⁽¹⁾. Les autres groupes s'amenuisent rapidement en raison des ravages dus aux épidémies, et à leur très faible natalité, qui constitue un phénomène général, comme on le verra au chapitre consacré à l'analyse de chaque groupe.

*
* *

Seul, Roquette Pinto a tenté une classification des Nambikwara. Il distingue quatre groupes. Au sud-est, les Kokozu, qui vivent auprès des rivières Juruena, Juina, Papagaio et Camararé; au nord-est, les Anunzé, qui occupent le bassin du rio Doze de Otubro; au sud-ouest, un groupe appelé Uaintaçu ou Kabixi, s'étendant de Campos Novos à la vallée du Guaporé. Enfin, au nord-ouest, depuis la rive occidentale du rio Doze de Otubro jusqu'à la vallée du rio Roosevelt, on trouverait un dernier groupe rassemblant les Tagnani, Tauté, Saluma, Taruté, Taschuité. Roquette Pinto n'indique pas clairement sur quelles bases se fonde cette classification; on peut supposer qu'elle n'est pas purement linguistique, puisque les vocabulaires publiés dans « Rondonia » font état de trois dialectes seulement. Il s'y mêle, sans doute, une large part d'empirisme. Par ailleurs, la liste des groupes qu'on trouve dans les publications de Rondon et de ses collaborateurs ne correspondent qu'occasionnellement à la classification de Roquette Pinto. Nos propres listes de noms de groupes ne comprennent pas tous ceux cités par nos devanciers; mais elles révèlent plusieurs noms nouveaux; en même temps, nous avons relevé des dialectes qui n'avaient jamais été signalés. Il est donc trop tôt pour procéder à une classification définitive, et on trouvera plus loin la raison de ces incertitudes: les bandes nomades des Nambikwara sont des formations fragiles, et elles possèdent toutes un nom, sobriquet dérivé du système de parenté, ou dû à la malice d'un groupe voisin. Ainsi les noms surgissent, disparaissent ou se transmettent avec une surprenante facilité. Voici un bon exemple de désaccord

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 52.

entre des observateurs travaillant à des périodes différentes : quelque part, entre 1926 et 1928, Max Schmidt recueillit un court vocabulaire de vingt mots, qu'il a publié par la suite⁽¹⁾ comme ayant été obtenu d'un groupe dit Tamaindé, alors installé à Tres Buritis. Ce vocabulaire relève certainement du groupe *b2* de notre classification, qui se distingue par l'usage d'un suffixe verbal de forme *-šore*, et que nous avons aussi rencontré dans la région de Tres Buritis. Pourtant, en 1938, les usagers de ce même dialecte se désignaient du nom de Taiaté, et le nom de Tamaindé était seulement utilisé par un groupe parlant un dialecte différent (*b1*) pour désigner un troisième groupe (*c* de notre classification), dont on peut douter que le dialecte appartienne même à la famille linguistique Nambikwara.

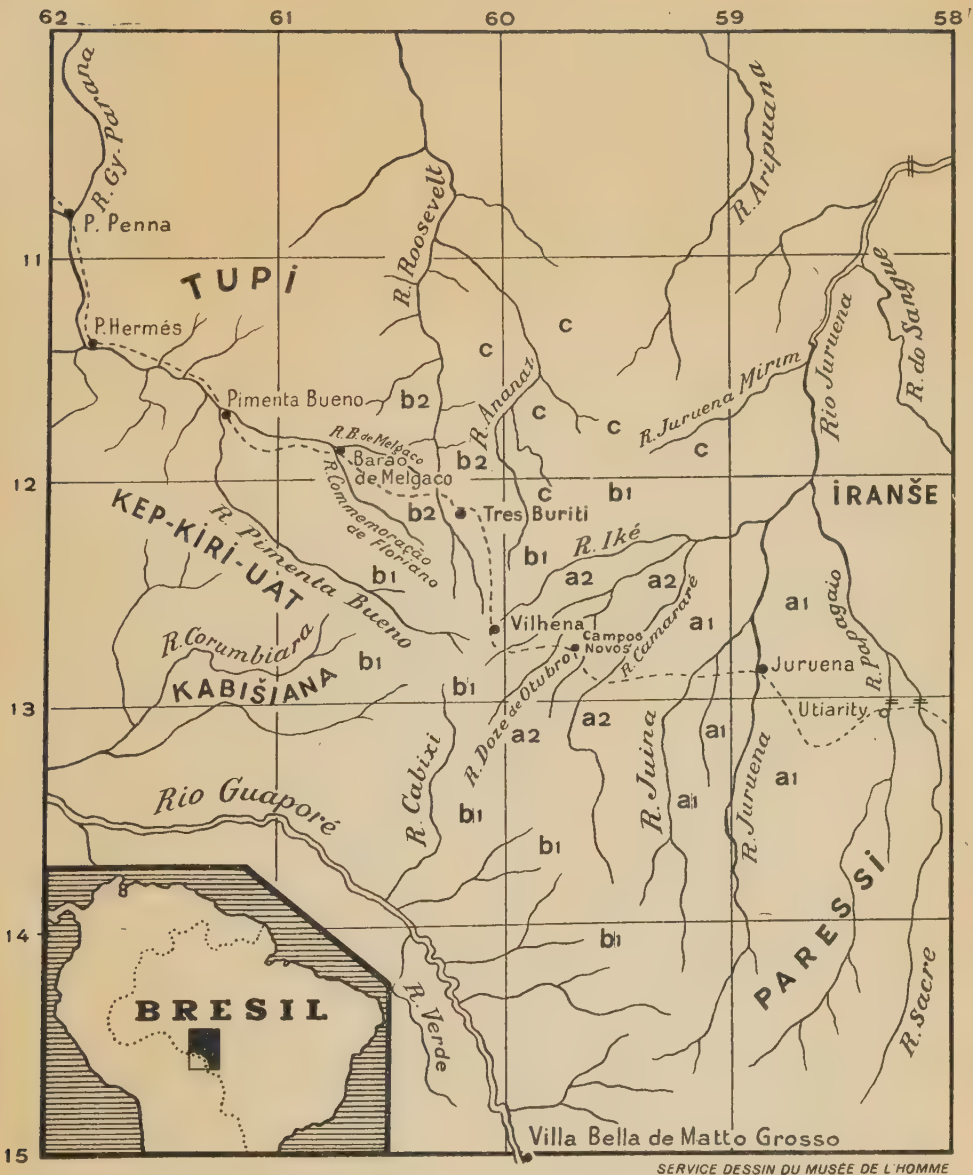
Que faut-il en conclure? Tout essai de classification fondée sur les noms de bandes, qu'ils soient choisis par chacune d'elle ou reçus de groupes voisins, est, d'avance, condamné à l'échec. La seule base saine d'une classification des bandes et des groupes ne saurait être que linguistique. Cette méthode restera, en tout cas, seule valable, tant qu'une étude menée pendant la saison des pluies n'aura pas permis d'établir l'existence d'unités plus larges et plus stables que les bandes nomades de la saison sèche. Comme il serait difficile et arbitraire de désigner chaque dialecte du nom éphémère porté par telle ou telle bande qui le parlait au moment où l'enquête a été menée, et qu'une classification entreprise sur la base des connaissances actuelles ne saurait être que provisoire, nous procéderons à l'aide de symboles, de préférence aux noms de groupe qui donneraient une image infidèle de la réalité.

Cela posé, on peut dire que la famille linguistique Nambikwara comprend trois groupes principaux dont deux subdivisés en sous-groupes. Soit, au total, cinq unités distinctes. Les deux groupes que nous désignons respectivement par *a* et *b* sont étroitement apparentés du point de vue sémantique et morphologique, et ils représentent incontestablement deux modalités d'une même langue. Dans les deux cas, on observe le même usage de suffixes classificatoires, avec un suffixe verbal dont le sens est « être », « devenir », « faire », « fabriquer ». Dans le dialecte du groupe *a*, ce suffixe verbal paraît sous les formes *-kedĩutu*, *-kedutsu*, *-kititu*. On doit distinguer un type *a1*, prédominant de la rivière Papagaio à la Juina, avec une désinence *-u* pour les substantifs, et un type *a2* qui tend à substituer une désinence *-e* à la précédente. Comme ce dernier groupe se place à l'ouest de l'autre, et qu'il occupe approximativement la région des sources du rio Doze de Otubro et du rio Camararé, il paraît vraisemblable que la désinence *-e* soit apparue sous l'influence du dialecte *b*. A part la désinence et quelques variations de vocabulaire, les dialectes *a1* et *a2* sont pratiquement identiques.

Plus sérieuses sont les divergences de vocabulaire entre les groupes *a* et *b*. Ce dernier présente aussi une désinence *-e* pour les substantifs, et des

⁽¹⁾ L. c.

formes nouvelles pour le suffixe verbal. Sur cette dernière base, on doit distinguer un sous-groupe *b1* à suffixe verbal *-dige* ou *-dage*, et un sous-groupe *b2*, en tous points identique au précédent, sauf le suffixe verbal à forme



CARTE n° 1.

Ligne télégraphique :

-*şore*. L'aire du dialecte *b1* s'étend de la rive droite du Guaporé au Sud au cours inférieur des rios Tenente Marques et Iké au nord, et du bassin du rio Doze de Otubro à l'est, à une région se terminant au delà de la rive droite du rio Roosevelt vers l'ouest. On entend le dialecte *b2* depuis le bassin supérieur et moyen du rio Roosevelt jusqu'au confluent des rios Barão de Melgaço et Comemoração de Floriano.

Par ses caractères sémantiques et morphologiques, le dialecte *c* s'éloigne nettement des précédents. Nous n'avons pas poussé suffisamment loin son étude linguistique pour décider s'il convient ou non de le rattacher à la famille Nambikwara. On le parle dans une région située au nord et au nord-est de l'aire dialectale *a2*.

Nous tenterons maintenant d'établir une corrélation entre notre classification et les indications antérieures :

I. GROUPE *a*.

Sous-groupe a1.

Du vocabulaire publié par Roquette Pinto à la fin de *Rondonia*, et des indications géographiques qu'il fournit, on peut conclure que ses *Kokozu* (qui forment son groupe du Sud-Est) correspondent certainement à notre sous-groupe *a1*. Et pourtant, nous n'avons pu retrouver le terme *Kokozu* (P. de Souza : *Cocozu*). La désinence *-u* indique le dialecte *a1* ; mais le terme *koko* appartient à la langue Paressi et aux dialectes du groupe *c*, avec le même sens « oncle maternel ». Il est complètement inconnu dans le système de parenté du groupe *a*. Selon nos informations, le groupe *a1* serait appelé :

1. *ualîşere* par le groupe *b1* ;
2. *ualiririte* par le groupe *c* ;

et il se divise en bandes nombreuses s'appelant elles-mêmes, ou se donnant les unes aux autres les noms :

3. *oaklétoşu* (rive droite du Juruena) ;
4. *halótesu* (rive gauche du Juina) ;
5. *kiaáru* (sobriquet : « les menteurs » ; haut-Juruena) ;
6. *kurítsu* (rive gauche du Juruena).

Le groupe *a1* est en contact avec les Indiens Iranşe, qu'ils appellent :

7. *irásu* (au confluent du rio Clavary et du rio do Sangue).

Sous-groupe a2.

Ce sont les *Anunzu*, *Anunzé*, ou groupe sud-est de Roquette Pinto (P. de Souza : *Anonzé*). Le bref vocabulaire publié par Roquette Pinto à la suite de ses propres vocabulaires appartient aussi à ce groupe. Nous n'avons jamais rencontré le terme *Anunzé* pas plus que les autres formes, mais seulement les noms :

- 8. *soðlesu* (a1/2);
- 9. *kaddteli* (b1);
- 10. *munúkoti* (c).

II. GROUPE *b*.*Sous-groupe b1.*

Notre sous-groupe *b1* comprend les *Uaintaçu*, *Uaindzé* (Rondon : *Uainedezi*), *Kabixi*, *Tagnani* (Rondon : *Tagnani*), *Tawité* (Rondon : *Tawité*), *Taruté*, *Taschuité* (Rondon : *Tachivuité*) de Roquette Pinto, soit ses deux groupes sud-ouest et nord-ouest. Nous n'avons jamais rencontré le terme *Tagnani*, ni, comme nom de bande, les termes *tawitte*, *tarute*, *tasuite*, qui signifient respectivement, dans le système de parenté du groupe *b*, « mon enfant », « mon beau-frère », « mon parent au troisième degré ». Les Paressi appliquent le nom *Kabiši* au groupe *b*. Pour le terme *Uaintaçu*, nous avons trouvé un équivalent :

- 11. *odindesu* (a1),

qui désigne le groupe *b*. Par contre, nous avons recueilli les appellations suivantes :

- 12. *nikedétosu* (a1; à l'ouest du rio Camararé);
- 13. *tarúnde* (b1; bassin du rio Doze de Otubro);
- 14. *maimánde* (b1; = Kabisi [Paressi] Mama-Inde [Rondon]; sources du rio Doze et rive droite du Guaporé)⁽¹⁾;

⁽¹⁾ Il semble que la frontière méridionale du groupe *ma'mande* soit plutôt sur le cours des affluents de la rive droite du rio Guaporé. Le Guaporé proprement dit est habité par des tribus riveraines, distinctes des Nambikwara par la langue et par la culture. Mais ces tribus connaissent et redoutent des Indiens dit *Kabiši*, et cela, aussi loin que le rio São Miguel (HASEMAN, Some notes on the Pawumwa Indians of South America, *American Anthropologist*, 1912, p. 333). Pour ajouter à l'obscurité qui couvre encore le problème des frontières méridionales des Nambikwara, les Paressi du Sud, qui vivent à l'orient des sources du Juruena, étaient aussi connus sous le nom de *Kabiši* (Max SCHMIDT, *Reisen in Matto Grosso, Zeitschrift für Ethnologie*, 1912, vol. 44, p. 146-176). Ils sont aujourd'hui métissés ou disparus.

15. *mamáĩndeti* (*c*; identique au précédent, et, par extension, tout le groupe *b1*);

16. *itámolo* (*c*; vers le Sud).

Sous-groupe b2.

Ce dialecte n'avait jamais été signalé, sauf par le court vocabulaire publié par Max Schmidt et attribué à un groupe *Tamaindé*. Nous avons recueilli les appellations suivantes :

17. *toãnde* (*b1*; rive gauche du rio Barão de Melgaço);

18. *íólola* (*c*; même région);

19. *nasélate* (*b1*; entre le rio Tenente Marques et le rio Roosevelt);

20. *lakónde* (*b1*; rive droite du rio Roosevelt);

21. *sováĩte* (*c*; même région);

22. *naváĩte* (*b2* [Rondon : Navaite]; rio Roosevelt);

23. *taiate* (*b2*; rio Roosevelt).

III. GROUPE *c*.

Ce groupe semble n'avoir jamais été étudié. Rondon mentionne seulement, sans indication géographique ou dialectale, un groupe *Sabané* et un groupe *Iaia*. Ce dernier terme appartient au système de parenté du groupe *c* avec le sens « frère (ou sœur) aîné »; nous ne l'avons jamais rencontré comme nom de bande. Par contre, le groupe *c* se désigne lui-même du nom :

24. *sabáne* (*c*),

et est appelé par les autres groupes :

25. *toãntesu* (*a1/2*);

26. *tamáĩnde* (*b1/2*).

IV. NOMS D'AUTRES GROUPES NAMBIKWARA.

Pour les termes *Malutundu*, *Ualutnudu*, *Ua-lut-ndu* (Roquette Pinto), *Malo-tundu* (Rondon), nous avons un équivalent :

27. *malónde* (*b1*),

qui nous a cependant été donné avec le sens général d'« Indien » (*maólone*, *b1* = « c'est un Indien ») par opposition à « Brésilien » (*keiaúgere*, *b1* = « les vêtus »).

Nous n'avons pu recueillir aucun équivalent pour les termes suivants, cités

par Roquette Pinto et Rondon pour désigner des groupes Nambikwara : *Taiopa* (Roquette Pinto), *Teiobé* (Rondon), *Tayopa* (P. de Souza) ⁽¹⁾, *Xaodikokas* (Roquette Pinto), *Xaodes* (Rondon), *Xaodys* (P. de Souza), *Néné* (Rondon), *Minis* (Rondon), *Parates* (Relatorios da Comissão Rondon, *passim*). Les auteurs cités ne fournissent aucune précision sur le dialecte et la situation géographique de ces groupes.

V. NOMS D'AUTRES TRIBUS.

Roquette Pinto cite le terme *Saluma* comme appartenant à son groupe nord-ouest. Nous l'avons recueilli sous les formes :

28. *solónde* (*b1*);

29. *solóma* (*c*);

pour désigner une tribu septentrionale étrangère aux Nambikwara. Comme von den Steinen cite le nom *Suruma*, donné, dit-il, par les Paressi aux Munduruku, cette interprétation semble plus vraisemblable. Le groupe *c* appelle les Paressi :

30. *iamáte ikaraka* (*c*)

et connaît au moins l'existence de trois autres tribus septentrionales :

31. *ikátinaui* (*c*);

32. *kayáli* (*c*);

33. *ierákolónte* (*c*).

Le sous-groupe *b1* mentionne parfois une tribu vivant aux alentours du rio Barão de Melgaço :

34. *ikánşere* (*b1*).

*
* *

Nous avons évoqué dans d'autres publications ⁽²⁾ la question de savoir si le genre de vie, apparemment très primitif, des Nambikwara, constitue ou non le vestige authentique de conditions anciennes. Considéré dans le présent, leur niveau de culture est certainement très bas. Ils vivent nus, surtout les femmes, qui ne portent qu'un mince rang de perles de *buriti* autour de la taille, des pendants d'oreille, des colliers passés autour du cou ou en bandou-

⁽¹⁾ Il y a bien un terme de parenté *iopa* qui appartient au dialecte *c* avec le sens de «beau-frère», mais le possessif *t-* ou *ta* vient du dialecte *b*.

⁽²⁾ On dual organization in South America, *América Indígena*, Mexico, 1944. Sur certaines similarités structurales des langues Chibcha et Nambikwara. *Congrès International des Américanistes*, Paris, 1947.

lière, des bracelets taillés dans la queue du grand tatou, et, parfois, d'étroites bandelettes de coton tissé par leur mari, ou de paille de *buriti*, étroitement serrées autour des biceps et des chevilles. En plus des mêmes ornements, les hommes arborent quelquefois une sorte de pompon de paille, accroché à la ceinture au-dessus des parties sexuelles, et d'autres, plus petits, attachés aux bracelets de coton; par contre, ils ne portent pas de bracelet d'écaille. L'ignorance complète du hamac et l'usage nambikwara de dormir à même le sol (ou, plus rarement, sur de larges plaques de l'écorce du palmier *paxiuba*) intriguent depuis longtemps les ethnologues; ce sentiment est partagé par les tribus voisines, et les Paressi, évoquant cette singularité, appellent les Nambikwara *Uaikoakoré*, «ceux qui dorment sur la terre».

On doit diviser l'année Nambikwara en deux périodes distinctes. Pendant la saison pluvieuse (d'octobre à mars), chaque groupe se fixe sur une petite éminence surplombant le cours de quelque ruisseau; les indigènes construisent alors des huttes grossières dont la forme et les matériaux montrent de curieuses variations. Ils ouvrent des brûlis dans la forêt-galerie qui occupe le fond humide de la vallée, et ils y plantent et cultivent des jardins où figurent surtout le manioc (doux et amer) et le tabac, parfois des haricots, du coton, des arachides et des calebasses (*Lagenaria* sp.). On râpe le manioc sur des planches incrustées d'épines de palmier, on le presse à l'aide d'un lambeau d'écorce tordu. Le jardinage fournit des ressources alimentaires suffisantes pendant une partie de la vie sédentaire, et même utilisables plus tard : les Nambikwara conservent le manioc en enfouissant des tourteaux de pulpe râpée dans le sol.

A l'arrivée de la saison sèche, on abandonne le village, ou plutôt, le site de résidence temporaire, et chaque groupe «éclate», si l'on peut dire, en plusieurs bandes nomades. Pendant sept mois environ, ces bandes vont errer à travers la savane, à la recherche de gibier, de petits animaux tels que larves, araignées, sauterelles, rongeurs, serpents, lézards, etc., et de fruits, graines, racines ou miel sauvages, bref, de tout ce qui peut les empêcher de mourir de faim. Leurs campements, installés pour un ou plusieurs jours, pour quelques semaines parfois, consistent en autant d'abris sommaires que de familles, faits de palmes ou de branchages piqués en demi-cercle dans le sable et liés au sommet. C'est l'époque où la quête alimentaire absorbe toutes les activités. Les femmes s'arment du bâton à fouir, et les hommes chassent avec l'arc et la flèche, dont il faut distinguer plusieurs types. Les groupes orientaux ont un arc à section plate, qui évolue vers une section plan-convexe ou concave-convexe quand on se déplace vers l'Ouest. Quant aux flèches, celles destinées à la chasse aux oiseaux offrent une tête émoussée; les flèches de pêche ont trois à cinq pointes, chacune formée comme un minuscule harpon, et la hampe est sans empenne. Les flèches empoisonnées⁽¹⁾, dont la pointe est protégée

(1) Cf. *plus bas*, p. 95.

par un étui de bambou, sont réservées à la chasse au singe et au moyen gibier. Celles pour le gros gibier ont une large pointe lancéolée. L'empenne est attachée ou cousue. En plus de l'arc et des flèches, les hommes emploient une massue qui affecte souvent la forme d'un épieu et dont l'usage est réservé aux opérations magiques et guerrières⁽¹⁾.

Les matières premières de l'industrie indigène consistent en bois variés, cire d'abeilles sauvages, résine, fibres des palmiers *buriti* (*Mauritia vinifera*) et *tucum* (*Astrocaryum tucuma*) os de singe, dents et ongles de mammifères, fourrure (pour faire des parures seulement), plumes, piquants de porc-épic, coquilles végétales et coquillages fluviaux, pierres, coton et graines. Comme outils, ils ont des couteaux faits d'un éclat coupant de bambou, de pierres grossièrement taillées, ou de fragments de fer ou d'acier obtenu par échange, et fixés, à l'aide de cire et de cordelette, entre deux lattes de bois formant manche. Les drilles se composent d'un perceur de pierre ou de fer monté à l'extrémité d'une baguette qu'on fait tourner entre les paumes. La Commission Rondon a répandu l'usage des haches et cognées de métal, et les anciennes haches de pierre ne servent plus guère que comme petites enclumes, pour le façonnage de la coquille ou de l'os. Il faut citer aussi l'usage de polissoirs de pierre, et, parmi les objets d'usage courant, les fuseaux, peignes, paniers et calebasses à transporter l'eau. La poterie, inconnue des groupes orientaux, reste grossière partout ailleurs. Il n'y a ni canot ni pirogue. Les indigènes confectionnent cinq types différents d'instruments de musique, tous à vent, qu'on entend souvent dans les fêtes.

La différence d'apparence physique entre les Nambikwara et leurs voisins orientaux, occidentaux et méridionaux — Paressi, Tupi-Kawahib et tribus du Guaporé — est saisissante⁽²⁾. Et ils diffèrent aussi de la plupart des autres tribus du Brésil, dont le type physique est généralement plus massif que le leur. Chez les Nambikwara, la taille n'est pas exceptionnellement petite; mais ils sont minces, et leur longue chevelure, parfois ondulée et témoignant d'une pilosité plus développée que la moyenne indigène, leurs mains et leurs pieds de dimensions réduites, leurs attaches fines, et surtout leur visage, aux traits accusés mais de dessin très pur, contribuent à former un type physique très éloigné de celui qu'on rencontre le plus souvent en Amérique du Sud, mais qui rappelle avec persistance certains types du Mexique méridional et du Guatemala, et plus encore celui qu'attestent les masques à barbe pointue de la région de Vera Cruz.

*
* * *

Les Nambikwara se réveillent avec le jour, raniment le feu, se réchauffent tant bien que mal du froid de la nuit, puis se nourrissent légèrement des

⁽¹⁾ Cf., *plus bas*, p. 99.

⁽²⁾ L'étude anthropologique des Nambikwara a fait l'objet de recherches du docteur J.-A. VELLARD, qui participait à notre expédition.

restes de galettes de manioc de la veille. Un peu plus tard, les hommes partent, ensemble ou séparément, pour une expédition de chasse. Les femmes restent au campement où elles vaquent aux soins de la cuisine. Le premier bain est pris quand le soleil commence à monter. Les femmes et les enfants se baignent souvent ensemble par jeu, et parfois un feu est allumé, devant lequel on s'accroupit pour se réchauffer au sortir de l'eau, en exagérant plaisamment un grelottement naturel. D'autres baignades auront lieu pendant la journée. Les occupations quotidiennes varient peu. La préparation de la nourriture est celle qui prend le plus de temps et de soins : il faut râper et presser le manioc, faire sécher la pulpe et la cuire ; ou bien, écaler et bouillir les noix de *cumaru* (*Dipteryx odorata*) qui ajoutent leur parfum à la plupart des mets. Quand le besoin s'en fait sentir, les femmes et les enfants partent en expédition de cueillette ou de ramassage. Si les provisions sont suffisantes, les femmes filent, accroupies au sol dans la position connue sous le nom « aztèque » : à genoux, les jambes et les pieds posant à plat sur leur face interne et les fesses reposant sur les talons. Ou bien, elles taillent, polissent et enfilent des perles de coquilles de noix ou de coquillage, des pendants d'oreille ou d'autres ornements. Et si le travail les ennuie, elles s'épouillent mutuellement, flânent ou dorment.

Aux heures les plus chaudes, le campement est muet ; les habitants, silencieux ou endormis, jouissent de l'ombre précaire des abris. Le reste du temps, les occupations se déroulent au milieu de conversations animées. Presque toujours gais et rieurs, les indigènes échangent des plaisanteries, et parfois aussi, avec des gestes non équivoques, des propos obscènes ou scatologiques salués par de grands éclats de rires. Le travail est souvent interrompu par des visites mutuelles ou des questions ; que deux chiens ou oiseaux familiers copulent, tout le monde s'arrête et contemple l'opération avec une attention fascinée ; puis le travail reprend, après un échange de commentaires sur cet important évènement.

Les enfants, flânent pendant une grande partie du jour, les fillettes se livrant, par moment, aux mêmes besognes que leurs aînées, les garçonnets oisifs, ou pêchant au bord des cours d'eau. Les hommes restés au campement se consacrent à des travaux de vannerie, fabriquent des flèches et des instruments de musique, et rendent parfois de petits services domestiques. Un grand accord règne généralement au sein des ménages. Vers trois ou quatre heures, les autres hommes reviennent de la chasse, le campement s'anime, les propos deviennent plus vifs, des groupes se forment, différents des agglomérations familiales. On se nourrit de galettes de manioc et de tout ce qui a été trouvé pendant la journée : poissons, racines, miel sauvage, chauve-souris, bestioles capturées, et petites noix sucrées du palmier *bacaiwa* (*Acrocomia* sp.). Parfois un enfant se met à pleurer, vite consolé par un aîné. Quand la nuit tombe, quelques femmes, journallement désignées, vont ramasser ou abattre, dans la brousse voisine, la provision de bois pour la

nuit. On devine leur retour dans le crépuscule, trébuchant sous le faix qui tire le bandeau de portage. Pour se décharger, elles s'accroupissent et se penchent un peu en arrière, laissant poser leur hotte de bambou sur le sol afin de dégager leur front du bandeau.

Dans un coin de campement les branches sont amassées, et chacun s'y fournit au fur et à mesure des besoins. Les groupes familiaux se forment autour de leurs feux respectifs qui commencent à briller. La soirée se passe en conversations, ou bien en chants et danses. Parfois ces distractions se prolongent très en avant dans la nuit, mais en général, après quelques parties de caresses et de luttes amicales, les couples s'unissent plus étroitement, les mères serrent contre elles leur enfant endormi, tout devient silencieux, et la froide nuit n'est plus animée que par le craquement d'une bûche, le pas léger d'un pourvoyeur, les aboiements des chiens ou les pleurs d'un enfant.

LISTE DES SYMBOLES PHONOLOGIQUES⁽¹⁾.

ə	e muet.
ã	a nasalisé.
ẽ	e nasalisé.
õ	o nasalisé.
ĩ	i asyllabique.
ũ	u asyllabique.
ʃ	fricative palatale chuintante sourde.
ʒ	fricative palatale chuintante sonore.
ʃ̣	affriquée palatale chuintante sourde.
ɣ	fricative vélaire sonore.
ʔ	coup de glotte faible.
h	coup de glotte fort.
ˈ	syllabe accentuée.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE FAMILIALE.

SYSTÈME DE PARENTÉ.

Que l'unité sociale considérée soit le village temporaire ou la bande nomade, le système de parenté des Nambikwara peut, en gros, être décrit de la façon suivante.

Pour un sujet quelconque, masculin ou féminin, tous les membres de sa génération se répartissent en quatre grands groupes, soit deux groupes mascu-

⁽¹⁾ Cf. plus loin, p. 37, n. 1.

lins et deux groupes féminins. Si le sujet considéré est un homme, tous les hommes de sa génération se diviseront en *frères* et en *maris de sœurs* (ou beaux-frères); tandis que les femmes seront distribuées en *sœurs* et en *épouses*. Symétriquement, si le sujet est une femme, toutes ses compagnes seront désignées comme des *sœurs* ou des *épouses de frères* (ou belles-sœurs); et ses compagnons masculins se partageront les noms de *frères* ou d'*époux*. Ainsi un homme appelle-t-il *épouse* un nombre de femmes considérablement supérieur à celui de ses épouses véritables, même s'il est polygame. Et la femme, bien que toujours monogame, traite-t-elle, du nom d'*époux*, sensiblement la moitié des hommes de sa génération. De même les *frères* et les *sœurs* sont beaucoup plus nombreux que les frères et les sœurs réels, ou consanguins. Ceux-ci sont distribués en deux sous-groupes, les frères aînés et les frères cadets d'une part, les sœurs aînées et les sœurs cadettes de l'autre. Le terme utilisé pour désigner les frères cadets (consanguins) et les sœurs cadettes (consanguines) sert également à désigner les «frères» et les «sœurs» non consanguins, quel que soit leur âge par rapport au sujet considéré.

Un sujet masculin ou féminin appelle *père* son père consanguin et tous les frères de celui-ci; il appelle *mère* sa mère utérine et toutes les sœurs de celle-ci. Réciproquement, tous ses «pères» et toutes ses «mères» le désignent du nom d'enfant, ou de fils, ou de fille.

Un seul terme est également utilisé pour désigner le père du père (ou de la mère), le père de la femme, et le frère de la mère, tandis qu'un même terme sert à désigner la mère du père (ou de la mère), la mère de la femme, et la sœur du père. Mais à l'inverse du cas précédent, il n'existe pas de terme réciproque. Le père (ou la mère) de mon père et de ma mère m'appellent par un terme connotant les parents à la troisième génération, tandis que le père de mon conjoint et le frère de ma mère, d'une part (régulièrement identifiés), la mère de mon conjoint et la sœur de mon père, d'autre part (régulièrement identifiées), me désignent d'un nom signifiant à la fois neveu et gendre, nièce et bru. Ainsi les parents de mon conjoint et les parents de mes parents, identifiés quand je les nomme, se distinguent lorsqu'ils me répondent, puisqu'ils utilisent à mon endroit des termes différents.

Quand on passe de la ligne directe à la ligne collatérale, on perd une génération, puisque le même terme est utilisé pour désigner les parents du conjoint, et les parents des parents. Un petit-neveu est donc théoriquement séparé de

ses grands-oncles par quatre niveaux de parenté, tandis qu'il est à trois degrés seulement de parenté de ses grands-parents, qui s'identifient cependant avec ses grands-oncles, puisque le frère de la mère ou la sœur du père sont identifiés au père et à la mère du conjoint, comme l'indique le schéma ci-contre.

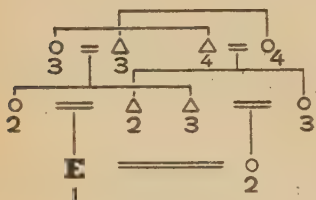


FIG. 1.

Les grands-oncles (ou tantes) utilisent donc, pour désigner leurs petits-neveux (ou nièces) un terme nouveau, connotant les parents au quatrième degré, tandis que leurs descendants emploient, pour les nommer, le terme, déjà utilisé dans la ligne directe, mais non encore dans la ligne collatérale, servant à désigner les parents au deuxième degré. Ce dernier terme sert donc, en ligne directe, à désigner la troisième génération descendante, et la troisième génération ascendante en ligne collatérale, équivalente, en ligne descendante, au quatrième degré. Ces remarques conduisent à la conclusion que les Nambikwara ne font pas de distinction entre les générations et les degrés de parenté. Une différence d'une génération est égale, pour eux, à un éloignement d'un degré.

Cela posé, et au sein de la même génération, tous les individus que j'appelle époux (ou épouses) sont les fils (ou les filles) des « frères » (consanguins ou non) de ma mère, et des sœurs (consanguines ou non) de mon père, c'est-à-dire des frères de ma mère (qui sont en même temps les « beaux-frères » de mon père), ou des sœurs de mon père (qui sont en même temps des « belles-sœurs » de ma mère). Et tous les individus que j'appelle frères ou sœurs sont les enfants des frères de mon père ou des sœurs de ma mère, c'est-à-dire des « épouses » de mon père (qui sont en même temps mes « mères »), ou des « époux » de ma mère (qui sont en même temps mes « pères »). On voit donc qu'un individu donné appelle « frères et sœurs » tous ses cousins parallèles, et « pères et mères » ses oncles et tantes parallèles, tandis qu'il appelle époux ou épouses ses cousins croisés, et « beau-père et belle-mère » (identifiés à grand-père et grand'mère, donc, plus exactement : parents au deuxième degré) ses tantes et oncles croisés. La confusion entre les générations et les degrés rend également possible le mariage du frère de la mère ou du père, avec la fille de la sœur ou du frère, ou de la sœur du père avec le fils du frère, puisque, dans ces deux cas, les beaux-parents seront les grands-parents, désignés, comme eux, du terme de parents au deuxième degré. Ces mariages, que nous appellerons « obliques », puisqu'ils unissent des individus appartenant à deux générations consécutives, sont effectivement pratiqués.

On trouvera ci-dessous la liste des termes de parenté, tels qu'ils viennent d'être analysés dans leurs relations respectives (Dialecte A 1/2).

1. *ahyínosu* (a 1); *ahyíne* (a 2) . . . père, frère du père, époux de la sœur de la mère.
2. *aʔkénosu* (a 1); *aʔkétosu* (a 2) . . mère, sœur de la mère, épouse du frère du père.
3. *yéttu*, *yézu* enfant.
4. *aʔkíraru* fils.
5. *aʔkíneru* fille.
6. *akenánosu* frère aîné.
7. *(t)óánosu* sœur aînée.

8. *alónsu* frère cadet, fils du frère du père, fils de la sœur de la mère.
9. *aríndesu* sœur cadette, fille du frère du père, fille de la sœur de la mère.
10. *asúkосу* mari de la sœur, cousin croisé (h. p.).
11. *aseétasu* femme du frère, cousine croisée (f. p.).
12. *asíntu* fille de la sœur (h. p.), fille du frère (f. p.), épouse du fils.
13. *asineéru* fils de la sœur (h. p.), fils du frère (f. p.), époux de la fille.
14. *asouínosu* père du père ou de la mère, frère de la mère, père du conjoint.
15. *aʔéínosu* mère du père ou de la mère, sœur du père, mère du conjoint.
16. *asúttu* fils (ou fille) du fils (ou de la fille), frère (ou sœur) du père (ou de la mère) du père (ou de la mère).
17. *asuélisu* fils (ou fille) du fils (ou de la fille) du frère (f. p.) ou de la sœur (h. p.).
18. *asiésu* (a 1); (*tá*)*dosu* (a 2) épouse, fille du frère de la mère, fille de la sœur du père.
19. *ouénsaesu* (a 1); (*tá*)*nosu* (a 2) époux, fils du frère de la mère, fils de la sœur du père.

Le schéma suivant montre leur utilisation dans ce groupe théorique plifié :

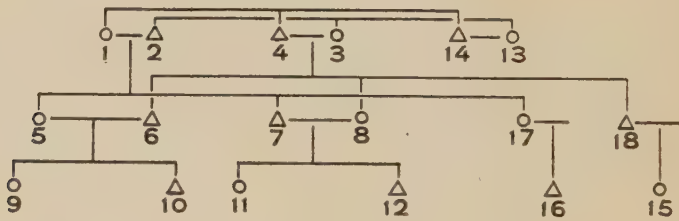


FIG. 2.

Par rapport à un sujet masculin E 10 :

- | | | |
|------------------------|---|------------------------|
| 1- 3. <i>aʔéínosu</i> | } | rec. : <i>asuittu</i> |
| 2- 4. <i>asouínosu</i> | | |
| 13-14. <i>asuittu</i> | | rec. : <i>asuélisu</i> |
| 5-17. <i>aʔkénosu</i> | | rec. : <i>aʔkiraru</i> |
| 6-18. <i>ahúínosu</i> | | rec. : <i>aʔkiraru</i> |

7. <i>asoúnosu</i>	rec. : <i>asinéru</i>
8. <i>alé́inosu</i>	rec. : <i>asinéru</i>
9. <i>aríndesu</i> ou (t) <i>od́nosu</i>	rec. : <i>akená́nosu</i> ou <i>alónsu</i>
11. <i>asié́su</i>	rec. : <i>oué́nsaesu</i>
12. <i>asúkосу</i>	rec. : <i>asúkосу</i> (si le sujet choisi est e 9 femme, E 12 sera <i>oué́nsaesu</i> et e 11 <i>aseé́tasu</i> , rec. : <i>aseé́tasu</i>)
15. <i>aríndesu</i>	rec. : <i>alónsu</i>
16. <i>alónsu</i>	rec. : <i>aríndesu</i>

Cette nomenclature ne comprend (si l'on ne tient pas compte de l'utilisation réciproque des termes, normalement univoques, *alónsu* et *aríndesu* dans le cas des cousins parallèles) que des termes univoques, à l'exception de deux : *asúkосу* et *aseé́tasu*, et chaque sexe n'a à sa disposition qu'un seul de ces deux termes réciproques; en d'autres termes, un homme n'a que des beaux-frères, tandis qu'une femme n'a que des belles-sœurs. On verra plus loin qu'en ce qui concerne le premier terme (*asúkосу*), il implique entre les hommes qui l'utilisent des relations particulières.

L'extrême *simplicité* du système conduit évidemment à des difficultés d'appellation lorsqu'on désire distinguer des *degrés* de parenté confondus par la nomenclature; de même que son extrême *symétrie* risque d'amener des contradictions lorsque des mariages «obliques» entraînent des décalages entre les *générations*. A la nomenclature classificatoire analysée ci-dessus se superpose donc — ou se surajoute — une nomenclature descriptive, qui permet, en cas de difficulté, de situer avec plus de précision l'individu dans la génération, ou selon le degré de parenté qu'il occupe par rapport au sujet. Cette nomenclature descriptive n'est pas utilisée de façon courante, et, surtout, elle n'intervient jamais dans les appellations. Mais on l'invoque chaque fois qu'il y a doute, et pour quelques cas, on peut en signaler un usage plus fréquent.

La première difficulté peut se produire à propos de la distinction du vrai époux, ou de la vraie épouse, par rapport aux époux ou aux épouses théoriques, ou du vrai père, ou de la vraie mère, par rapport aux «pères» ou aux «mères» théoriques, ou des vrais fils ou filles par rapport aux «fils» et aux «filles» théoriques. Dans la plupart des cas, la discrimination paraît totalement superflue aux indigènes, tant elle est soulignée par les différences de comportement; parfois aussi, elle apparaît inutile pour la raison, inverse de la précédente, que l'épouse théorique peut devenir une épouse réelle (par exemple en cas de polygamie, ou de remariage), que le père ou la mère théoriques, ou le fils ou la fille théoriques, peuvent jouer le rôle de vrais père ou mère, ou de vrais fils ou fille, par le mécanisme de l'adoption. Celui-ci fonctionne automatiquement, en cas de mort du père, l'enfant étant alors recueilli et

élevé par le frère de son père. En ce cas, le frère de son père, qu'il a toujours appelé père, devient pour lui un père véritable, bien que de substitution, et la femme du frère de son père, qui est le plus souvent la sœur de sa mère, et qu'il a toujours, en conséquence, appelée mère, est désormais traitée par lui comme telle, surtout si sa propre mère est morte ou remariée. Néanmoins, les indigènes désirent parfois préciser le caractère théorique de l'appellation. Ils ajoutent alors au terme classificatoire un terme descriptif, dont la signification approximative est celle de « parent », au sens le plus général, à savoir :

20. (*akit*) *aidnisu*

employé sous la forme substantive ci-dessus, ou sous la forme participe : *aidnere*; ou sous la forme exclamative, dans la conversation : *aidneram*.

Ainsi nous avons rencontré les appellations suivantes :

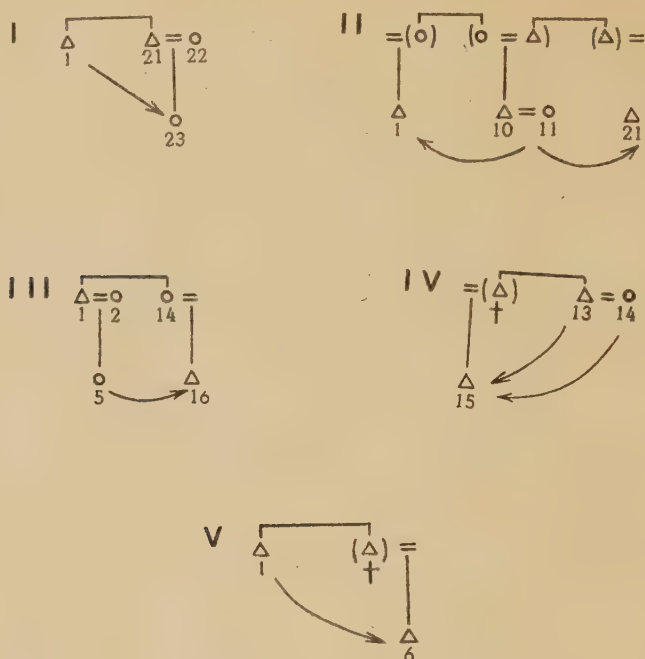


FIG. 3.

- I. *aʔkineru aidneram*. — II. (*t*)*oyensaesu aidnisu*. — III. *oyensaesu aidnisu* (entre enfants).
IV. *tayettu aʔkiraru aidneram*. — V. *akineram* (= *aʔkiraru aidneram*).

Une deuxième difficulté est soulevée par la désignation des cousins parallèles. On a vu plus haut qu'on utilise, pour les nommer, le même terme qui désigne la sœur cadette ou le frère cadet, et cela quelque soit leur âge. Cet

usage suggère que la traduction adéquate des termes *alónsu*, *akenánosu*, *aríndesu*, (*tóáinosu* pourrait être, plutôt que « aîné » et « cadet » : grand frère, grande-sœur, petit-frère, petite-sœur, avec la même ambiguïté qui existe dans notre langue entre le sens propre de l'adjectif et son sens figuré. Quoi qu'il en soit, on se trouve souvent devant une situation contradictoire, non seulement objectivement (ce qui ne choque pas la logique indigène, comme on le verra à propos des « mères » plus jeunes que leurs « fils »), mais aussi littéralement. C'est ce qui se passe lorsqu'une femme, par exemple, appelle *aríndesu* une cousine qui est très manifestement son aînée. On a alors recours à deux termes supplémentaires, parfois surajoutés aux termes classificatoires, mais qui parfois aussi les remplacent, même quand il s'agit de désigner des frères ou des sœurs consanguins. Ce sont :

- 21. *toá-nosu* : « aîné » (pour désigner un homme);
- 22. *toátadosu* : « aînée » (pour désigner une femme).

Ces termes servent à préciser la position respective, quant à la génération, de ceux qui sont :

- 23. *arínēdesu*, ou
- 24. *aloneénedēsu*,

c'est-à-dire, « l'un par rapport à l'autre des *aríndesu* », ou « des *alónsu* », ce qui est à certains égards inadmissible ; tandis que deux femmes peuvent être, sans difficulté :

- 25. *aseteénādesu*

ou deux hommes :

- 26. *asukoínēdesu*,

c'est-à-dire, « l'un pour l'autre », *aseétasu* ou *asúkosu*. Ainsi, nous avons rencontré des femmes qui appellent leurs cousines parallèles *aríndesu toátadosu*, c'est-à-dire « ma petite-sœur aînée ».

D'autres difficultés apparaissent en cas de mariages obliques. Quand le frère de la mère épouse la fille de la sœur, les grands-parents de la femme sont en même temps les parents du mari. Quand le mari épouse une ou plusieurs filles de la sœur de sa femme, ses propres parents sont à la fois, les beaux-parents et les grands-oncles de ses femmes. D'où la nécessité fréquente de discriminer, plus précisément que ne le permettent les termes classificatoires, les frères et sœurs du père et de la mère, d'une part (c'est-à-dire les beaux-parents potentiels), et les pères et mères du père et de la mère (c'est-à-dire des beaux-parents éventuels de l'un des conjoints). On trouve alors les

termes suivants qui complètent les (ou se substituent aux) termes classificatoires *aʔéinosu*, *asouinosu*, *ahúinosu*, *aʔkénosu* :

- 27. *arindagresu* : « mère de la mère » ;
- 28. *ouensáerosu* : « père de la mère » ;
- 29. *aseétágresu* : « mère du père » ;
- 30. *alúdnarusu* : « père du père » ;
- 31. *aʔéindagresu* : « sœur de la mère de la mère ».

L'étymologie des termes vérifie le principe du mariage des cousins croisés. En effet, si l'on a :

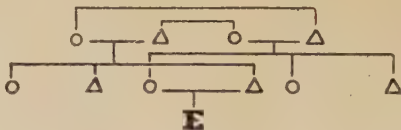


FIG. 4.

on constate que :

arindagresu (ou *arindakerosu*, « petite sœur vieille »), est la sœur du père de mon père ;

ouensáerosu (de *ouénsaesu*, « mari ») est le mari de la mère de ma mère ;

aseetágresu (ou *ascetákerosu*, « belle-sœur vieille ») est la belle-sœur de la mère de ma mère ;

alúdnarusu (de *alónsu*, « frère ») est le frère de la mère de ma mère.

En ce qui concerne les oncles et tantes, leur appellation est précisée par les termes descriptifs :

32. *akáintágresu*, *atákarusu* : « sœur de la mère » ;

33. *akáterosu* : « frère de la mère » ;

34. *ayádnosu* : « sœur du père ».

Aucun terme descriptif n'a pu être recueilli pour le frère du père, appelé normalement père (*ahúinosu*) ; cette lacune trouve, peut-être, son explication dans la vocation paternelle qui est la sienne en cas de mort du père consanguin.

D'autre part, les termes descriptifs suivants ont été recueillis au cours de tentatives de reconstructions généalogiques, sans qu'il ait été possible de déterminer avec précision les niveaux ou degrés de parenté auxquels ils se réfèrent. Il se peut qu'il fassent double emploi avec certains des termes précédents :

35. *tarútarosu* : « vieux beau-frère » (*tarúte* [*b1/2*] = *asúkосу* [*a1/2*]) ;

36. *tuívarosu* : « vieux mari » (*uóre* [*b1/2*] = *ouénsaesu* [*a1/2*]) ;

37. *ianérosu* : ?

38. *asoukerosu* : « vieux grand-père » ou « beau-père » ;

39. *taká?kenosu* cité avec le commentaire : « Quand le *taká?kenosu* meurt, le *alónsu* se coupe les cheveux, mais non le *akenónosu*. »

Enfin, deux termes de parenté expriment des relations découlant des mariages « obliques » et du dédoublement des générations en « aînés » et « cadets » :

40. *aiúnkedisu*;

41. *(t)ádirikisu*.

Un homme appelle *aiúnkedisu* le *akenanosu* de sa mère (tandis que le terme *asoínosu* est généralement réservé — mais non toujours — à l'*alónsu*); l'un et l'autre sont, bien entendu, des *asúkосу* de son père. Le même individu est alors appelé par la sœur du sujet considéré « beau-père » (*asoínosu*) ou « mari » (*ouénsaesu*), ou, si elle est mariée, *aiúnkedisu* également, le mari l'appelant alors « père » (*ahúínosu*). On voit donc que l'*aiúnkedisu* est un homme dont (sujet masculin) j'épouse la fille ou la femme, et dont ma sœur épouse le fils, à moins qu'elle ne l'épouse lui-même. Ainsi s'explique que l'*aiúnkedisu* soit pour mon frère, *asúkосу* ou *asoínosu*; pour mon père, *asúkосу* ou *asineéru*; pour ma mère, *akenánosu* ou *asineéru*; pour ma sœur, *ouénsaesu* ou *asoínosu*; pour mon épouse, *ahúínosu*.

D'autre part, un homme appelle *(t)ádirikisu* une femme qui peut être *aríndesu* ou *asíntu* de son père, *aseétasu* ou *asíntu* de sa mère, *aseétasu* ou *a'éínosu* de sa sœur, *akénosu* de sa femme. C'est donc une femme que j'épouse, ou dont j'épouse la fille. Une femme, à son tour, appelle *(t)ádirikisu* une femme qui est *a'kénosu* ou *aríndesu* de son mari, c'est-à-dire une femme dont elle épouse le frère ou le fils.

On voit que ces deux appellations consacrent deux privilèges, ou ouvrent un double droit : celui du mariage du frère de la mère (et, théoriquement, du frère du père) avec sa nièce; droit appartenant essentiellement au frère aîné; et du mariage du fils de la sœur (fils du frère) avec sa tante. Cette règle, ou plutôt cette possibilité s'expliquent, d'une part, par la tendance des Nambikwara vers la polygamie, d'autre part par la rareté (d'ailleurs consécutive) des femmes. Nous en étudierons des exemples dans un instant.

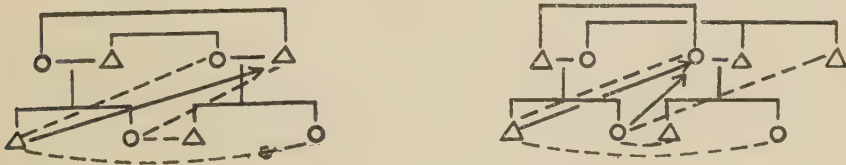


FIG. 5. — A gauche = *aiúnkedisu*; à droite = *tdirikisu*.

Dans la nomenclature des termes utilisés pour la description des relations de parenté, nous citerons encore :

42. *asúikesu* (a1/2) *yettétère* (b1/2) : « veuf, veuve » ;

43. *koaáde* (b1) : « orphelin » ;

44. *koádare* (b1) : « orpheline ».

*
* * *

Comme on vient de le voir, les termes *ajúinkedisu* et (t)*ádirikisu* apparaissent comme des tentatives de solutions de situations ambiguës provenant d'un mariage oblique. Ces tentatives restent partielles, puisque mes parents conservent la possibilité d'interpréter toujours, de deux manières différentes, leur relation de parenté vis-à-vis de mon *ajúinkedisu* ou de ma (t)*ádirikisu*. Le plus souvent, ces ambiguïtés sont laissées sans solution, ou plutôt l'on assiste à l'un des deux phénomènes suivants : chaque membre de la famille interprète sa relation par rapport au parent douteux de la manière la plus facile pour lui, sans se soucier du fait que les différentes appellations en cours peuvent apparaître grossièrement contradictoires ; ou bien le parent — ou le bloc de parents — douteux sont décalés d'une génération ou d'un degré de proximité, de façon à rationaliser la structure. Ces difficultés apparaissent surtout dans le cas des unions polygames, celles-ci se réalisant généralement sous la forme d'un accaparement d'une ou de plusieurs femmes appartenant à la génération inférieure à celle où l'on devrait s'être — parfois où l'on s'est déjà — normalement marié. En voici une illustration frappante, où la complexité des relations à la génération cadette fait suite à un mariage oblique à la génération aînée :

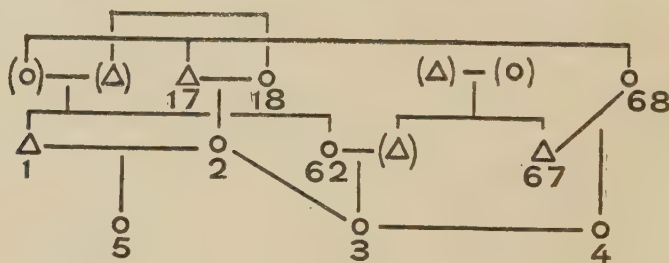


FIG. 6.

La réalité est la suivante : A1 a épousé sa cousine croisée a2, dont il a une petite fille a5. Ultérieurement, il a épousé deux jeunes femmes : l'une (a3) dont le père est mort ; l'autre, a4, dont le père était le frère du père de a3 et était appelé « mari » par a2 qui appelait aussi « belle-sœur » la mère de a4. Ceci posé, a4 et a3 sont, pour A1 et a2, des « filles » ou des « brus ». Comme A1 les a épousées, elles sont devenues, par promotion :

Pour a2, des « petites sœurs » (*aríndesu*) ;

Pour *a5* (pour qui elles auraient dû être normalement des sœurs ou des belles-sœurs), des « mères » ou des « sœurs de la mère » ;

Pour *A1*, des épouses.

Et tandis que sa femme *a2* continue de donner aux beaux-parents de son mari la désignation primitive d'époux (*ouénsaesu*) et de belle-sœur (*ascétasu*), lui les appelle maintenant beaux-parents, c'est-à-dire *asoúnosu* et *a'éínosu*.

Un autre cas présente la combinaison suivante :

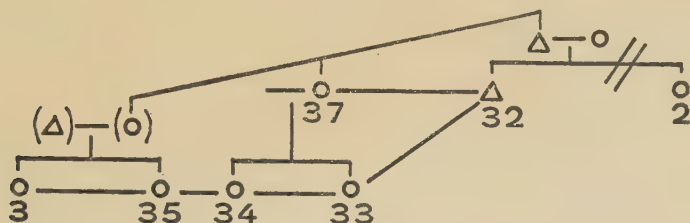


FIG. 7.

C'est-à-dire qu'un homme épouse une femme, et subséquemment, ses quatre « filles » (vraisemblablement deux filles consanguines du lit précédent, et deux nièces parallèles). Ici, *a2* appelle la femme âgée *a7éinosu*, et les quatre jeunes *ascétasu*, d'où l'on peut conclure que *A32* a épousé à la fois sa (t)*ádirikisu* et les filles de celle-ci.

Enfin, dans ce troisième cas :

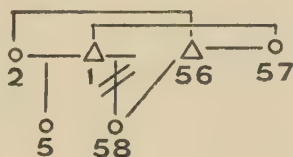


FIG. 8.

a2 appelle, normalement, *a57 aseétasu* (épouse de son frère), mais elle néglige que *a58* soit dans la même situation, et lui conserve le nom, qu'elle lui donnait, avant son mariage avec *A56*, de *taxéttu* (mon enfant, fille de son mari). Sa propre fille *a5* appelle normalement *a57 a'éínosu* (femme du frère de la mère), et *a58 todnosu* (sœur aînée), cependant elle pourrait épouser, et appellerait époux, aussi bien le fils de sa « belle-mère » que celui de sa « sœur ».

Les indigènes traitent donc les situations anormales découlant des unions polygames de deux manières. Ou bien ils admettent la création d'une situation nouvelle et la consacrent par la révision des appellations (les nouvelles épouses sont promues à la classe des «mères», et leurs parents à la classe des

« parents du troisième degré » ; elles se séparent donc, dans la nomenclature, de leurs anciens frères, sœurs, belles-sœurs et maris, qui deviennent des fils, filles, bruns et gendres) ; ou bien les anciennes appellations sont simplement conservées, la connaissance pratique de la situation suppléant à l'impropriété du langage.

Mais ces incertitudes, qui apparaissent dans le cas de contradictions verbales, sont tout à fait absentes lorsqu'on se trouve en présence de contradictions réelles. Celles-ci sont admises comme les conséquences normales du système, ou plus exactement, elles ne sont pas considérées comme contradictoires. Ainsi :

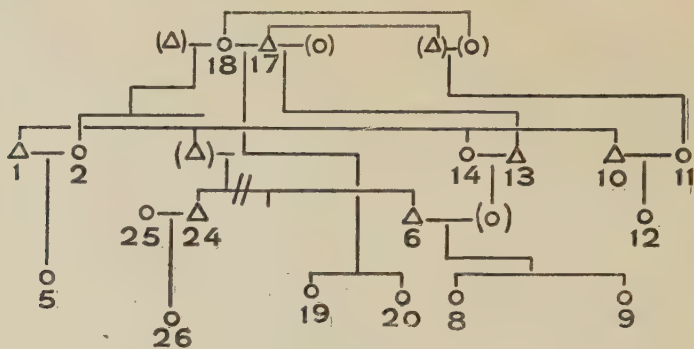


FIG. 9.

A17, homme d'environ 55 ans, a épousé a18 (50 ans environ) et a d'elle deux fillettes, a19 (environ 12 ans) et a20 (environ 6 ans). a18, d'un mariage précédent, une fille a2 (environ 30 ans) mariée à A1 (environ 35 ans) ; ce dernier a recueilli un fils A24 d'un frère aîné mort ; ce fils, marié lui-même et père d'un bébé, a environ 26 ans. A17 et a18 sont donc des « asoínosu » et « a?ínosu ». La fille a2 de a18 est une « a?kénosu », mère d'une fillette de 8 ou 9 ans, a5. Dans ces conditions, les deux petites filles a19 et a20 sont, également, des « mères », et elles sont appelées « a?kénosu » par :

- a5 : leur contemporaine ;
- A6 : leur aîné (25 ans environ) ;
- a12 : leur aînée (22 ans environ) ;
- A24 : leur aîné (26 ans environ) ;

et elles sont appelées en conséquence « grand'mère » par :

- a8 : leur contemporaine (6 ans environ) ;
- a9 : leur cadette (3 ans environ) ;

filles de A6 ; et, en effet, a2, qui est une « mère », les appelle, normalement, « petites sœurs ».

Le système de parenté des groupes centraux, méridionaux et occidentaux (dialectes *b1* et *b2*) ne présente pas de différence fondamentale par rapport au précédent. Les degrés de parenté distingués sont moins nombreux; par contre, on trouve une assez grande variété de termes utilisés pour désigner un degré déterminé. Le fait que les informateurs emploient plusieurs termes pour qualifier leur situation par rapport à un sujet déterminé suggère que ces termes sont souvent synonymes, bien que leur sens étymologique ne soit pas toujours parfaitement clair.

Les grands-parents sont plus souvent distingués entre eux, et distingués des parents du conjoint, qu'ils ne le sont dans le système *a* (1 ou 2); d'autre part, le fils (ou la fille) du frère (ou de la sœur) du père (ou de la mère) sont parfois désignés par des termes différents. La densité des groupes étudiés est trop faible pour qu'il soit possible de fonder solidement une théorie du système en vigueur : des solutions de remplacement interviennent fréquemment, et les formes préférentielles de mariage rencontrées ne sont pas généralisables, faute de cas suffisamment nombreux. Mais les considérations précédentes suggèrent que des unions préférentielles, choisissant même entre certaines catégories de cousins croisés, ont pu être jadis en vigueur.

Enfin, les appellations désignant les frères (et les sœurs) aînés et cadets sont plus flottantes que dans le système *a* (1 ou 2); et on voit apparaître un nouveau terme désignant le frère ou la sœur de l'autre sexe. Cette désorganisation du vocabulaire peut être interprétée comme résultant de l'influence du système septentrional (dialecte *c*), dont on verra ultérieurement qu'il tend, de façon croissante, à assimiler le système des groupes *b*.

Voici le vocabulaire de parenté utilisé, avec les références au groupe *a* (1/2) :

DIALECTE *a* 1/2DIALECTE *b* 1/2

<i>ahyinosu</i>	1. (<i>ta</i>) <i>mínde</i>	(mon) père, frère du père.
	2. <i>éinde</i>	père (= homme).
	3. <i>udire</i>	père (surtout employé pour désigner le père absent, ou le père d'un tiers, ou le frère du père.
	4. (<i>ta</i>) <i>mínlaore</i>	frère du père (= père autre).
	5. (<i>ta</i>) <i>mindúdnere</i>	père (le frère du père quand il se substitue au père mort).
<i>a?kénosu</i>	6. (<i>ta</i>) <i>náde</i>	(ma) mère, sœur de la mère.
	7-8. (<i>ta</i>) <i>nādélao</i> re, <i>ndáore</i>	mère (mère autre; pour la sœur de la mère et pour la mère d'un tiers).
	9. <i>denaídner</i> e	mère (femme du frère du père, cf. 5).

<i>uéttu</i>	10. <i>uétte</i>	enfant.
	11. <i>namáde</i>	petit enfant, bébé.
<i>a?kiraru</i>	12. <i>nkiraende</i>	fil.
	13. <i>éngire</i>	fil (= petit homme).
	14. <i>nikilaúdnere</i>	fil (appliqué par le frère du père au fil du frère).
<i>a?kíneru</i>	15. <i>inkeninde</i>	fil.
	16. <i>deéngire</i>	fil (= petite femme).
	17. <i>inkaniúdnere</i>	fil (adoptée).
<i>(t)odnosu</i>	18. <i>tōaáde</i>	sœur aînée.
	19. <i>kirúnde</i>	sœur aînée (?).
<i>aríndesu</i>	20. <i>(t)ōaniúinkare</i>	sœur cadette.
	21. <i>nínde</i>	frère ou sœur de l'autre sexe.
<i>akendnosu</i>	22. <i>(t)ōyatáde</i>	frère aîné.
<i>alónsu</i>	23. <i>(t)akənaáde</i>	frère cadet.
<i>aslesu</i>	24. <i>(ta)rére, ndeére</i>	(mon) épouse, femme.
<i>ouénsaesu</i>	25. <i>(t)uiráre</i>	(mon) époux, mari.
	26. <i>étende</i>	mari (= homme).
	27. <i>uiráere</i>	mari (quand il est absent, ou le mari d'une autre).
<i>asúkосу</i>	28. <i>(t)drute</i>	cousin croisé, mari de la sœur (h. p.).
<i>aseétasu</i>	29. <i>(ta)dédere</i>	cousine croisée, femme du frère (f. p.).
<i>asineéru</i>	30. <i>(t)aşirare</i>	fil de la sœur, mari de la fille (h. p.).
	31. <i>(t)aşininde</i>	fil du frère, mari de la fille (f. p.).
	32. <i>(ta)urinde</i>	mari de la fille.
<i>asintu</i>	33. <i>şídare</i> 34. <i>wikiáde</i> . . .	fil du frère (f. p.), fille de la sœur (h. p.), femme du fil.
<i>asoúnosu</i>	35. <i>ndukuinde</i> 36. <i>(ta)kúnde</i>	père de la mère, père du conjoint.
	37. <i>şóunde</i> 38. <i>(ta)şónde</i> . . .	père du père ou de la mère.
<i>a?éjnosu</i>	39. <i>hi?inde</i>	mère du conjoint.
	40. <i>şirúnde</i>	mère du père ou de la mère.
<i>asúttu</i>	41. <i>asúite</i>	fil (fille) du fil (ou de la fille), sœur du père (frère de la mère) du père ou de la mère.
<i>asuélisu</i>	42. <i>asúiarore</i>	enfants du fil ou de la fille du frère (f. p.), enfants du fil ou de la fille de la sœur (h. p.).

Termes descriptifs :

43. *uđĩkuaĩnde* 44. *(ta)uĩũdnere* enfant d'un tiers, enfant adopté.
 45. *ioóne* adolescent.
 46. *tilóne* adolescente.

(Pour orphelin [-e], veuf, veuve, voir plus haut, p. 26.)

*
* *

Nous passons maintenant au système de parenté du groupe septentrional (dialecte c) :

1. *uđĩnko* père.
2. *hĩmi* frère du père.
3. *nđũko* mère, sœur de la mère.
4. *asĩđataba* sœur du père.
5. *koóka* frère de la mère, père du conjoint, père du père ou de la mère.
6. *šũko* femme du frère de la mère, mère du conjoint, mère du père ou de la mère.
7. *tađta* fils, fils de la sœur (f. p.), fils d'une « épouse » (h. p.).
8. *tađtero* fille, fille de la sœur (f. p.), fille d'une « épouse » (h. p.).
9. *đĩšĩnu* fils ou fille de la sœur (h. p.).
10. *tađmero* fils ou fille du frère (f. p.).
11. *ĩđĩa* frère ou sœur aîné(e).
12. *sabáni* frère ou sœur cadet(te), cadet(te).
13. *ĩáttá* épouse, fille de la sœur du père, fille de la sœur de la mère.
14. *tĩĩmo* mari, fils de la sœur du père, fils du frère de la mère.
15. *ĩópa* mari de la sœur, frère de la femme (h. p.).
16. *šĩũtta* femme du frère, sœur du mari (f. p.).
17. *šĩaũttte* mari de la fille (f. p.), mari de la fille, mari d'une « épouse » (h. p.).
18. *šĩnałšo* fille du frère (f. p.), fille de la sœur (h. p.) quand elle est en même temps femme du fils (h. f. p.) ou femme du frère cadet (h. p.).
19. *šĩũšĩ* enfants de la fille.
20. *šoéšo* enfant du fils, ou de la fille quand celle-ci est mariée à un oncle.
21. *žoá* enfant de la sœur (mariée à un oncle).

Ce vocabulaire de parenté n'offre pas, semble-t-il, d'affinité linguistique avec celui des dialectes *a* et *b*; et la structure du système paraît aussi différente. Sans doute, le principe fondamental — le mariage des cousins croisés — reste-t-il le même; pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à la liste des parents connotés par les termes *timo* et *iatta*. On retrouve aussi la dichotomie des membres d'une même génération en sœurs et épouses (h. p.), ou frères et maris (f. p.) d'une part, et, d'autre part, sœurs et femmes de frères (f. p.), ou frères et maris de sœurs (h. p.). Mais la distinction est ici plus confuse, puisqu'elle s'accompagne d'une absence de symétrie en ce qui concerne la désignation des frères et sœurs des parents, et des enfants des frères et sœurs du sujet. Au lieu de trouver les premiers répartis en pères et mères, beaux-pères et belles-mères, et les seconds en enfants, et gendres et brus, nous avons une terminologie plus compliquée. Le nom de la sœur du père (*asiḡtaba*) diffère de celui de la femme du frère de la mère (*ṣiḡko*), bien qu'elles se confondent habituellement dans un système de mariage entre cousins croisés bilatéraux; il y a aussi un nom spécial pour le frère du père. Mais, si ce dernier est un frère cadet ayant épousé une de ses nièces, il sera appelé beau-frère (*iōpa*) par le fils de son frère, son neveu. Plus délicate encore est l'appellation des neveux et nièces, car la symétrie ménagée par les autres systèmes entre les enfants de frère (d'un frère) et les enfants de sœur (d'une sœur) s'évanouit au profit d'une nouvelle symétrie, cette fois entre les enfants de sœur (d'une sœur) et les enfants de l'épouse (classificatoire) du frère, qui sont appelés du même nom. De plus, les enfants respectivement issus d'un frère et d'une sœur reçoivent des noms différents selon qu'ils sont des fils ou fille de frère (d'une sœur), ou fils ou fille de sœur (d'un frère). Enfin, il n'est plus possible d'identifier normalement le gendre (*ṣiḡuḡtte*) et la bru (*ṣinatṣo*) avec le neveu ou la nièce croisés, et les *ṣiuṣi*, *soṣo* (à la différence des *asuḡttu*, *asuḡte* et *asuḡelisu* ou *asuḡiarore* des systèmes précédents) ne correspondent plus exactement à des parents de la troisième génération, ou du troisième degré.

Ces contrastes s'éclairent quand on recherche les formes de mariage effectivement pratiquées. Sur huit mariages, cinq sont « horizontaux », c'est-à-dire unissant des conjoints relevant de la même génération classificatoire, et trois sont « obliques », le mari relevant de la génération de la mère de son épouse :

- $C_1 = c_2$: fils de frère et fille de sœur (horizontal);
- $C_4 = c_5$: frère de mari et sœur de femme (horizontal);
- $C_6 = c_7$: frère cadet de mère et fille de sœur (oblique);
- $C_{12} = c_{13}$: frère aîné de mère et fille de sœur (oblique);
- $C_{16} = c_{17}$: frère cadet de mère et fille de sœur (oblique);
- $C_{20} = c_8$: sœur de mari et frère aîné de femme (horizontal);
- $C_{20} = c_{21}$: sœur de mari et frère aîné de femme (horizontal);
- $C_{29} = c_{28}$: fils de frère et fille de sœur (horizontal).

En l'absence de données généalogiques, on peut même supposer que deux des mariages ci-dessus, classés comme « horizontaux », sont probablement obliques étant donné la différence d'âge considérable entre les époux (*C20* = *c8*, *c21*); tel est souvent le cas des enfants issus de mariages « obliques ». Mais même en négligeant cette possibilité, la proportion des relations « obliques » s'élève quand on passe, des mariages proprement dits, à la relation classificatoire d'époux et d'épouse. C'est ainsi que *C6*, par exemple, appelle « femme » :

- c2* : sœur de femme;
- c5* : sœur de femme du père;
- c7* : sa propre femme;
- c8* : sœur de femme du père;
- c13* : sœur de femme;
- c17* : sœur de femme;
- c21* : sœur de femme du père;
- c24* : sœur de femme;
- c31* : sœur de femme;

soit, en fait, trois relations horizontales et six obliques (directement, ou, indirectement, par la position déjà oblique de l'intermédiaire).

On a vu plus haut que le mariage « oblique » n'est nullement inconnu des groupes oriental, central, méridional et occidental. Mais il n'y est pas si fréquent, et surtout, le système des appellations n'en tient pas compte. Les problèmes résultant de cette forme de mariage sont, alors, résolus de deux façons : soit qu'on conserve des appellations devenues contradictoires, soit qu'on déplace un ou plusieurs individus d'une catégorie de parenté à une autre. La méthode du système septentrional est tout autre, car c'est le système lui-même dont la structure s'accommode du mariage entre personnes de générations différentes⁽¹⁾. Ce nouveau caractère est attesté par la distinction plus nette, au sein de chaque génération, entre les « aînés » et les « cadets » : au lieu de quatre termes distinguant l'âge relatif et le sexe il n'y en a plus que deux, *ɣiɣa* et *sabáni*, qui se réfèrent à l'âge et s'appliquent indifféremment aux deux sexes; de plus, le terme *sabáni* tend à prendre le sens général de « cadet » ou « petit », et vient à préciser, de ce point de vue, n'importe quelle relation de parenté⁽²⁾ impliquant ainsi que la qualité de *sabáni* équivaut à un déplacement dans une autre génération. Et en effet, bien que le frère aîné et le frère cadet puissent également prétendre à épouser la fille de leur sœur, le frère aîné, même marié avec sa nièce, continuera d'être appelé *ɣiɣa* par la

⁽¹⁾ Pour l'interprétation théorique, on comparera avec les systèmes Miwok et Ao Naga, tels que nous les avons analysés dans un autre ouvrage. (*Les structures élémentaires de la parenté*, ch. 17 et 22.)

⁽²⁾ Cf., plus bas, p. 37, texte n° 1.

mère de sa femme; tandis que, dans la même situation, le frère cadet passe parfois au rang de *šiaūtta* : il n'est plus considéré comme un frère, mais comme un gendre. D'ailleurs, si le terme *šiaūtta* désigne normalement un gendre «horizontal», c'est-à-dire un neveu croisé marié à une fille, il est significatif qu'un homme appelle *šiaūtta* son frère cadet qui a épousé une nièce, et même une «épouse»; et qu'une femme désigne de même façon un frère cadet marié à une fille, comme on vient de le voir. Et pourtant, un homme appelle indifféremment *iātta* (épouse), ses cousines croisées et les filles de ses sœurs, tout en distinguant les maris de ses «épouses» en *šiaūtta* (gendre «horizontal»), *sabāni* (ou *šiaūtta*, remplaçant alors *sabāni*) et *iāia*.

On pourrait considérer que ces différences par rapport aux autres systèmes sont purement formelles. Elles entraînent, cependant, des conséquences importantes. Le mariage préférentiel entre frère de la mère et fille de la sœur doit introduire une asymétrie entre les enfants du frère et ceux de la sœur, justifiant ainsi l'usage d'appellations différentes dans les deux cas. Pour la même raison, on voit apparaître un décalage d'une génération classificatoire entre une femme qui a épousé un oncle, et telle de ses cousines parallèles. En voici un exemple frappant :

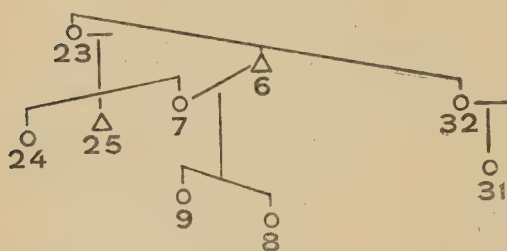


FIG. 10.

c23 appelle C6 (en fait, *sabāni*) *šiaūtta*; donc sa fille c24 l'appelle *tīmo* (époux), puisqu'il est marié à sa sœur c7, et leur frère C25 l'appelle *iōpa* pour la même raison. Pour c23, ses petites-filles (et nièces à la fois) c8 et c9 sont des *šiuši*, appelées *tadtero* par la sœur de la mère c24, et *ašinu* par le frère de la mère, C25. Mais si l'on se place au

point de vue de c31, le fait essentiel n'est pas, comme dans les cas précédents, que C6 ait épousé une fille ou une sœur (ici, une nièce ou une cousine parallèle), mais qu'il soit le frère de la mère. En conséquence, elle l'appelle *koōka* (beau-père), et elle appelle la femme de C6 *šūko* (belle-mère), et les enfants de celle-ci deviennent ses *šiuitta* (belles-sœurs).

Une double conclusion se dégage de cette analyse. En premier lieu, on doit se rappeler que, dans les systèmes a et b, le terme pour «frère ou sœur cadet(te)» désigne aussi les cousins parallèles. Or, nous venons de constater que, dans le système du groupe c, le cousin parallèle peut être effectivement déplacé à une génération plus jeune, et que tel est le cas quand le mariage est du type «oblique». Il se pourrait donc que le mariage oblique ait occupé une place plus importante, dans les systèmes a et b, que ce n'est le cas aujourd'hui. Le second point est que le système de parenté du groupe b, avec son usage d'un terme spécial pour le frère ou sœur de l'autre sexe, et sa distinction

entre les parents du conjoints et les grands-parents, se place dans une position intermédiaire entre les systèmes *a* et *c*. Il constitue une sorte de transition entre le système simple, symétrique et harmonieux des groupes orientaux, et la structure plus subtile et complexe du système septentrional. Ce rôle correspond bien aux positions géographiques respectives occupées par les différents groupes.

ÉTUDE CONCRÈTE DES GROUPES.

Le fonctionnement concret des systèmes de parenté précédemment analysé a été étudié sur les groupes suivants :

I. *Groupe oriental* (dialectes *a*).

(1) Dialecte *a1*. — Un groupe de 23 individus comprenant 6 hommes, 9 femmes et 8 enfants. Ce groupe s'est trouvé temporairement élargi par la rencontre de bandes, et parfois même par leur agglomération temporaire, dont les membres présentent entre eux, et par rapport au premier groupe, des relations de parenté analogues. Ainsi, le groupe (1) s'est-il trouvé temporairement dilaté jusqu'à comprendre 75 individus (20 hommes, 30 femmes et 25 enfants).

(2) Dialecte *a2*. — Plusieurs petites unités comprenant chacune 6 à 12 individus.

II. *Groupe méridional central* (dialecte *b1*).

Un groupe stable de 17 individus comprenant 5 hommes, 6 femmes et 6 enfants, temporairement porté, par la rencontre de parents, à 31 individus (13 hommes, 10 femmes et 8 enfants).

III. *Groupe occidental* (dialecte *b2*).

Un groupe de 12 individus comprenant 4 hommes, 5 femmes et 3 enfants.

IV. *Groupe septentrional* (dialecte *c*).

Un groupe stable de 34 individus comprenant 9 hommes, 11 femmes et 14 enfants.

L'étude concrète des groupes sera fondée sur le groupe oriental *a1* (restreint) et sur le groupe central *b1* (restreint), les seuls avec lesquels seulement nous avons vécu de façon suffisamment prolongée pour pousser l'analyse psycho-sociologique.

Groupe oriental, dialecte *a1* : *oaklétosu* (*a1*); *ḡališere* (*b1*); *ḡaliririte* (*c*).

Ce groupe comprenant 23 personnes réparties en six familles a été rencontré dans la région du Rio Papagaio (Utiarity) à l'occasion d'une de ses excursions de la période nomade. Comme nous l'avons su plus tard, il faisait partie d'une assez importante communauté indigène localisée en plusieurs villages ou sites de campement dans une zone inexplorée de la rive droite du Rio Juruena, où nous avons pénétré, voyagé et séjourné avec eux. La saison sèche et la période de nomadisme ne semble pas avoir été la seule raison de l'isolement du groupe; des divergences relatives au commandement avaient vraisemblablement provoqué une scission, groupant un certain nombre d'individus autour d'un chef actif et ambitieux. Nous avons, sans doute, été appelés à jouer un rôle à demi-conscient dans cette lutte; nous reviendrons sur ce point quand nous traiterons du commandement. Toutefois, les rencontres du groupe avec d'autres bandes appartenant à la même communauté ont toujours été cordiales. La rencontre d'une première bande a reconstitué approximativement la population du village d'hiver; et l'effectif d'un village voisin, rencontré ultérieurement, a porté le rassemblement à 75 personnes, soit le plus grand nombre d'indigènes que nous ayons vu réunis en 8 mois.

Comme on le verra par le tableau généalogique ci-contre, le groupe restreint se compose de quatre générations, la plus âgée étant réduite à deux individus, la suivante se composant de «maris» et de «femmes», de «frères», de «sœurs», de «beaux-frères» et de «belles-sœurs». La troisième et la quatrième, enfin, constituent un mélange complexe d'enfants, parfois, en bas âge, considérés comme des «enfants» ou des «parents», et d'adultes classés comme «frères», «sœurs», «maris» et «femmes», et décalés à une génération inférieure à leur âge à cause de leur situation d'enfants de frères aînés.

Avant de donner quelques rapides indications sur chacun des membres du groupe du point de vue de sa situation dans le système de parenté et de sa psychologie individuelle, il convient de s'arrêter un moment sur la question des *noms propres*.

*
* * *

Les noms propres ne sont jamais prononcés chez les Nanbikwara. Une prohibition très stricte les frappe, et soulève un problème pratiquement insoluble pour la notation des généalogies, bien que la prohibition ne semble pas aussi rigoureuse pour les défunts que pour les vivants. Néanmoins, on

n'entend jamais un nom propre, et les individus s'interpellent, soit par de simples exclamations :

héna (dialecte *a1*) ; *hérô* (*a2, b1, b2*) : « Gens ! » ;

soit par le terme de parenté :

1. *sabáni ó - uáinko* (*c*) : « Hé petit. — Père ? »

2. *šiditneite mand'tiēna takenaūde kũikunīēna ūirige tiken īē kũĩmkumenē* (*b1*)⁽¹⁾ : « Le manioc est brûlé ; mon frère le gratte pour le manger. Frère ! Gratte ! »

Les indigènes ressentent très vivement l'incommodité du système, surtout lorsqu'ils sont en contact avec des blancs. Ceux d'entre eux qui fréquentent par intermittence les postes de la Ligne Rondon ont très rapidement adopté les noms brésiliens qu'ils entendent prononcer autour d'eux, et ils se sont — ou ont été — baptisés Julio, José Maria, Luiza, Iracema, etc., en apportant d'ailleurs à ces surnoms d'étranges déformations. Parfois même, il s'agit de sobriquets tels que Lebre (lièvre), Assucar (sucre), ou Cavaignac (la taille de barbe illustrée par le fameux général). Plusieurs indigènes ont conservé ce dernier nom, perpétuant ainsi, en pleine brousse, le souvenir de l'époque où Rondon vécut et grandit.

Nous pourrions utiliser ces noms pour les désigner dans le courant de cette étude, ou encore leurs noms véritables tels que nous avons pu, dans certains cas, les reconstituer : mais ces noms brésiliens ne sont portés que par la petite minorité d'indigènes qui sont en contact avec les postes de la Ligne Rondon ;

⁽¹⁾ Il faut préciser la façon dont ces textes, et ceux qui suivent, ont été obtenus. Nous n'avons eu le secours d'aucun interprète. A l'époque de notre séjour, il n'en existait d'ailleurs qu'un, indien Nambikwara éduqué loin des siens par les Pères jésuites, et que nous n'avons malheureusement pu employer. Les indigènes en contact avec les postes de la ligne télégraphique utilisent, dans leurs relations avec les employés Paressi ou brésiliens, une sorte de « sabir » formé d'environ quarante mots, pour partie indigènes et pour partie portugais. Cette langue franque, accompagnée de nombreux gestes, a servi d'introduction. Au bout de trois mois environ, nous étions parvenus à une connaissance grossièrement empirique du Nambikwara proprement dit, nous permettant de nous faire comprendre des indigènes, et de suivre approximativement une conversation. Ce résultat n'aurait pu être atteint sans l'inlassable bonne volonté des informateurs, toujours prêts à échanger des mots (Nambikwara contre français ou portugais) et à développer les points obscurs par l'usage d'une mimique appropriée. Travaillant avec ces moyens de fortune, nous avons, soit noté au passage des fragments de conversation qui ne nous étaient pas adressés, soit recueilli des informations sous la dictée. Dans les deux cas, l'interprétation du texte était reprise, par la suite, avec des informateurs. Il va de soi qu'un sens établi de façon aussi superficielle n'est pas à l'abri d'inexactitudes qui peuvent être parfois grossières. Nous ne les publions pas pour leur signification littérale, souvent sujette à caution, mais plutôt à cause de l'impression fruste de la vie et de l'atmosphère indigènes qu'ils aident, tout de même, à reconstituer. Pour les transcriptions, nous sommes redevables à M. Paul L. Garvin de celles qu'il a établies à l'aide de nos notes de voyage, et qu'il utilise dans son *Esquisse du système phonologique du Nambikwara-Tarunde*, qui paraît dans le Journal de la Société des Américanistes de Paris, 1948.

et les noms authentiques nous manquent dans un très grand nombre de cas. De toute façon, le procédé serait infidèle à la réalité. Car le point remarquable est que, dans la vie quotidienne, on n'entend prononcer aucun nom. Il nous semble donc plus conforme à l'atmosphère indigène de nous abstenir, dans le courant de ce travail, d'utiliser des noms pour désigner les individus, et nous nous contenterons de symboles indiquant le sexe, le groupe, et la place dans le groupe de l'individu considéré (pour chaque groupe, respectivement *A*, *B*, *C*; majuscule pour un homme, minuscule pour une femme, suivi d'un chiffre identifiant le sujet.)

Toutefois, comme on vient de l'indiquer, il nous a été possible, pour le groupe *a1*, de recueillir une liste complète de noms, et voici comment : un jour que nous jouions avec un groupe d'enfants, l'une des fillettes fut frappée par une camarade; elle vint aussitôt se réfugier auprès de nous, et se mit, en grand mystère, à nous murmurer quelque chose à l'oreille, que nous ne comprîmes pas, et que nous fûmes obligés de nous faire répéter à plusieurs reprises, si bien que l'adversaire s'aperçut du manège, et, manifestement furieuse, arriva, à son tour, pour livrer ce qui parût être un secret solennel : après quelques hésitations et questions, l'interprétation de l'incident ne laissa pas subsister de doute. La première fillette était venue, par vengeance, nous donner le nom de son ennemie, et quand celle-ci s'en aperçut, elle communiqua le nom de l'autre, en guise de représaille. A partir de ce moment, il fut très facile, bien que peu scrupuleux, d'exciter les enfants les uns contre les autres, et d'obtenir de chacun d'eux le nom de tous les autres. Après quoi, une petite complicité ainsi créée, ils nous donnèrent, sans trop de difficulté, les noms des adultes. Lorsque ceux-ci découvrirent nos conciliabules, les enfants furent fortement réprimandés, et la source de nos informations tarie. Par ailleurs, un jour de grande confiance, *A1* nous donna les noms de ses parents et de ses arrière grands-parents, si bien qu'en fin de compte la liste de noms propres recouvre un total de cinq générations :

- | | |
|-------------------------------------|------------------------------|
| 1. Mère de la mère de <i>A1</i> ... | <i>Arigúdadusu.</i> |
| 2. Père du père de <i>A1</i> | <i>Irítílisu, Irigudusu.</i> |
| 3. Mère du père de <i>A1</i> | <i>Etuaríggluglusu.</i> |
| 4. Père de la mère de <i>A1</i> ... | <i>Iglúkukulusu.</i> |
| 5. Père de <i>A1</i> | <i>Arakúdadusu.</i> |
| 6. Mère de <i>A1</i> | <i>Tuxuárusu.</i> |
| 7. <i>A1</i> | (manque.) |
| 8. <i>a2</i> | <i>Guénderesu.</i> |
| 9. <i>a3</i> | <i>Uáíterekaneru.</i> |
| 10. <i>a4</i> | <i>Uádrakaneru.</i> |
| 11. Mère de <i>a4</i> | <i>Uádrasu.</i> |
| 12. Père de <i>a4</i> | <i>Nisuanírusu.</i> |
| 13. <i>a5</i> | <i>Guénderékineru.</i> |

14. A6.....	<i>Taĩriisu.</i>
15. a7.....	<i>Nariisu, Niāniākinere.</i>
16. a8.....	<i>Taĩřikineru.</i>
17. a9.....	<i>Taĩřikineru.</i>
18. A10.....	<i>Nikloerekinēdetu.</i>
19. a11.....	<i>Seli'itirokāisu.</i>
20. a12.....	<i>Seli'itikineru.</i>
21. A13.....	<i>Tareésakaresu.</i>
22. a14.....	<i>Nĩóselese.</i>
23. A15.....	<i>Nikákitasu.</i>
24. A16.....	<i>Nĩoselésekiraru.</i>
25. A17.....	<i>Kaĩákakaresu.</i>
26. a18.....	<i>Sonaásakaresu.</i>
27. a19.....	<i>Sonaásakaneru.</i>
28. a20.....	<i>Sonaásakarikiritasu, Kĩatorékineru.</i>
29. A21.....	<i>Karlólešu.</i>
30. a22.....	<i>Itatāniēdetu, Idonerékineru.</i>
31. a23.....	<i>Kĩédikitasu, Kuētítódesukineru, Karlókineru.</i>

Comme on le voit par cette liste, il existe deux catégories de noms. Les adultes possèdent un nom qui leur est propre. Les enfants sont nommés d'après leurs parents : fils, ou fille, de *un tel*. Le nom utilisé dans ce cas est généralement celui de la mère (a5/a12 (mais qui n'est pas une enfant), A16/a19/a20); mais pas toujours : a8 et a9, dont la mère est morte, sont appelées toutes deux d'après leur père, filles de *Taĩriisu*. A propos de a23, qui est un petit bébé, un grand flottement se manifeste chez nos informateurs (il ne faut pas oublier que ce sont des enfants, et que leurs renseignements sont incertains), et le nom de *Karlókineru*, fille de *Karlólešu*, son père, a été recueilli, bien que sa mère soit vivante. Mais, comme on le verra plus loin, A21, a22 et a23 se trouvent, pendant notre séjour, confondus dans le même état de marge. D'autre part, le fait que les noms de *Kĩatorékineru* et de *Idonerékineru* aient pu être recueillis pour a20 et a22 suggère qu'elles ne sont pas filles de a18, mais cousines parallèles de ses filles. Si tel n'est pas le cas, les deux noms peuvent faire partie d'une collection, ou avoir été attribués à tort à leurs titulaires supposés.

Les adolescents reçoivent leur nom du chef au moment de la puberté. L'imposition du nom est un point sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Le fait que certains adultes soient désignés dans notre liste par un moyen teknonymique s'explique sans doute par l'ignorance de nos informateurs de leur nom véritable. Néanmoins, il faut remarquer que, dans les deux cas en cause, a12 est une femme enceinte et a22 une femme qui allaite. Toutes deux se trouvent soumises à des prohibitions complexes. Une interdiction spéciale pèse peut-être sur le nom d'individus placés dans certaines situations.

Quoi qu'il en soit, ce sont les seuls noms que nous ayons pu obtenir et, respectant la prohibition qui les couvre, nous ne les utiliserons pas plus, dans le courant de cet exposé, qu'ils ne le sont dans la vie quotidienne des Indiens Nambikwara. Nous donnerons maintenant quelques indications sur les individus composant le groupe étudié.

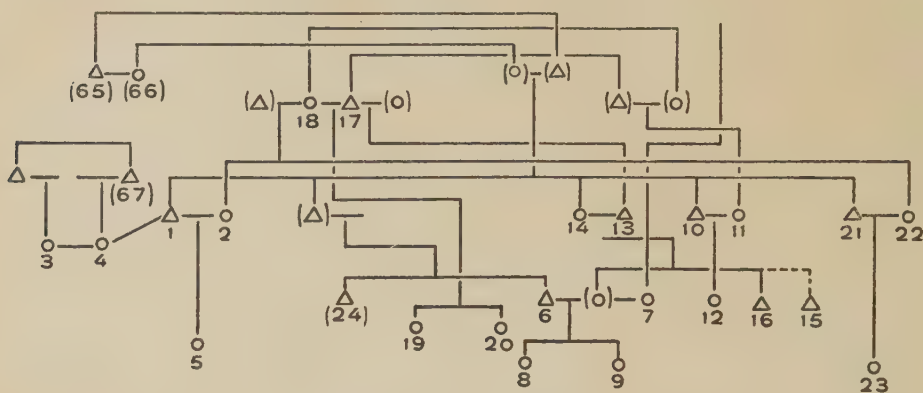


FIG. 11. — Composition généalogique du groupe *a1*.

A1. — Le chef du groupe. C'est un homme d'environ 35 ans, marié à trois femmes : *a2*, dont il a une fille *a5*, et *a3* et *a4*, l'une et l'autre filles de « sœur », sans enfant.

A1 est remarquablement intelligent, conscient de ses responsabilités, actif, entreprenant et ingénieux. Lorsque nous allions visiter son village, il ne devait pas hésiter à suivre un nouvel itinéraire, inconnu de lui, parce que nos chevaux ne pouvaient passer par la piste habituelle ; et quand nous arrivions au village, nous trouvions les piquets nécessaires pour attacher les bœufs et les chevaux, qu'il avait fait planter par une corvée envoyée quelques heures à l'avance.

Son attitude vis-à-vis de l'écriture est très révélatrice. Il a immédiatement compris son rôle de signe⁽¹⁾, et la supériorité sociale qu'elle confère ; aussi

⁽¹⁾ Les Nambikwara du groupe *a* ignorent complètement le dessin, si l'on excepte quelques traits géométriques sur des calebasses. Pendant plusieurs jours, ils ne surent que faire du papier et des crayons que nous leur distribuions. Peu après, nous les vîmes fort affairés à tracer des lignes ondulées. Ils imitaient en cela le seul usage qu'ils nous voyaient faire de nos bloc-notes, c'est-à-dire écrire, mais sans en comprendre le but et la portée. Ils appelèrent d'ailleurs l'acte d'écrire : *iekariukedjutu* (*a1*), c'est-à-dire « faire des raies », ce qui présentait pour eux un intérêt esthétique :

(3) *Kihikagnere mūʔiene* (*b1*).
Faire des raies, c'est joli.

Les dessins reproduits fig. 19 constituent donc une innovation culturelle inspirée par nos propres dessins.

nous a-t-il réclamé un bloc-note et un crayon, et nous sommes pareillement équipés quand nous travaillons ensemble. Il ne me communique pas verbalement les informations que je lui demande, mais trace sur son papier des lignes sinueuses et me les présente, comme si je devais lire sa réponse. Mais lui-même est à moitié dupe de sa comédie ; chaque fois que sa main achève une ligne, il l'examine anxieusement, comme si la signification devait miraculeusement en jaillir, et chaque fois, la même désillusion chagrine se peint sur son visage. Mais il n'en convient pas ; et il est tacitement entendu, entre nous, que son grimoire possède un sens que je feins de comprendre ; naturellement, le commentaire verbal suit presque immédiatement, et me dispense de réclamer des éclaircissements très nécessaires. Quand nous parlerons du commandement, nous aurons à revenir sur certains aspects de cette demi-mystification.

C'est un précieux informateur, qui comprend les problèmes, perçoit les difficultés, et s'intéresse au travail ; mais ses fonctions l'absorbent souvent, et il disparaît pendant des journées entières pour une expédition de chasse, une reconnaissance d'itinéraire ou une localisation d'arbres à graines ou à fruits mûrs. D'autre part, ses femmes l'appellent souvent à de tendres jeux amoureux auxquels il se laisse volontiers entraîner.

D'une façon générale, son attitude traduit une logique, une continuité dans les desseins, très exceptionnelle chez les Nambikwara, souvent instables et fantasques. Placé dans d'autres conditions, et avec d'autres moyens, il pourrait être un organisateur de valeur. C'est ce qu'il est, d'ailleurs, seul responsable des destinées de son groupe qu'il conduit avec compétence, bien que dans un esprit parfois utopique.

Le père et la mère de *A1* sont morts. Mais le frère de son père et la sœur de sa mère, qu'il appelle *ahqínosu* et *a'kénosu*, vivent dans le même village (*A65* et *a66*).

a2. — Environ 30 à 35 ans. L'aînée des femmes de *A1*, mère de *a5*, fille de *a18* et d'un père mort. Elle est sérieuse, travailleuse, un peu sèche dans les relations sociales. Dans le triple ménage de *A1*, elle joue le rôle de la gardienne du foyer, et on la voit toujours occupée à quelque tâche culinaire ou artisanale. Elle renseigne peu volontiers, mais quand elle accepte de le faire, ses informations sont claires et précises. C'est toujours à elle qu'on a recours pour trancher les cas épineux, compléter un vocabulaire de parenté, répondre à un interrogatoire systématique.

a3. — Vigoureuse fille d'une vingtaine d'années, épouse secondaire de *A1*. Sa mère (*a63*), *arín-desu* de *A1*, *akenánosu* de *a2*, est actuellement mariée à un *asukosu* de *A1*. Son père, mort, était frère du père de *a4*.

Elle est exubérante, toujours de bonne humeur, prête à accompagner son époux dans les plus dures expéditions, capable de porter de lourds fardeaux. C'est une véritable « force de la nature » ; physiquement, elle n'est pas sans

charme, rieuse et pleine de santé. Comme informatrice, elle est vague, pratiquement inutilisable.

a4. — Environ 17 ou 18 ans, la plus jeune des épouses de *A1*. Son père et sa mère (*A67* et *a68*) sont vivants, *asoúnosu* et *a'éínosu* de *A1*, *oxénsaesu* et *aseétasu* de *a2*. Elle est jolie, coquette et provocante, ne se livre à aucune activité appréciable, sauf en voyage, où elle se montre collaboratrice active de son époux. Elle parle volontiers, rit beaucoup, se montre très curieuse de nos vêtements, ustensiles, façon de manger et de vivre. Totalelement inefficace comme informatrice.

a5. — 8 à 9 ans. Fille de *A1* et de *a2*. Elle présente un prognathisme sous-nasal fortement marqué, et porte, à la joue gauche, une sorte de petite caverne bourgeonnante, sans doute due à un ulcère tropical. C'est une enfant très calme et très aimable, sensible à nos avances, mais qui, quand on l'ennuie, a de brusques colères ou des accès d'humeur sombre, pendant lesquels elle est inabordable. Le reste du temps, elle aime notre société et collabore volontiers au travail ethnographique.

A6. — Environ 30 ans : c'est le fils d'un frère aîné disparu de *A1* ; il appelle son oncle paternel « père », la femme *a2* de celui-ci, « mère », et la petite *a5*, « sœur ». D'un premier mariage avec une fille de la sœur de son père (*a14*), morte, il a deux enfants (*a8* et *a9*) ; il est actuellement remarié (avec *a7*). Par ailleurs, il est vaniteux, satisfait de lui-même, peu intelligent, très bon père et très épris de sa jeune femme avec laquelle on le trouve toujours tendrement enlacé. C'est un informateur prolix, mais lourd et sans nuance.

a7. — Jolie femme d'une vingtaine d'années, peut-être moins ; jeune épouse du précédent. Ses parents sont vivants et se trouvent, dit-elle, au village. Elle est *asintu* de *A1* et *a2*, *arindesu* de *a3* et *a4*, *aseétasu* de *a5*. Elle est sott, égoïste, exclusivement intéressée par elle-même ; se considérant, d'ailleurs, comme exceptionnellement séduisante, ce qui paraît être (du point de vue indigène, s'entend), très exagéré. Elle refuse systématiquement de témoigner le moindre intérêt aux deux filles de son mari, se conduit très amoureusement vis-à-vis de celui-ci.

a8 et *a9.* — 6 ans environ, et 2 ans, filles du premier mariage de *A6* et filles de la fille morte de *a14*. Les deux enfants sont pratiquement abandonnées à elles-mêmes. Leur belle-mère ne s'en occupe pas ; leur père prend soin d'elles quand les travaux masculins, et sa femme, lui en laissent le loisir. Leur grand-mère est leur principale ressource, et c'est vers elle qu'elles courent lorsqu'elles se sont fait mal, ont peur, faim ou soif. Mais elle-même est absorbée par les soins de son fils, de son beau-fils (*A15*) et de son mari ; et bien souvent, le bébé est négligé pendant des journées entières, couvert de cendres et d'ordures, à moins qu'une femme quelconque du groupe, prise de pitié ou sim-

plement agacée, ne l'empoigne et ne lui donne un bain. Le plus souvent, c'est sa grande sœur, précocement mûrie, qui prend soin d'elle, la porte, bien qu'elle soit à peine plus grande, la nourrit et la nettoie. L'une et l'autre sont des enfants charmantes, gaies et avides de caresses comme ceux qui en sont habituellement privés. Leur sort est une grosse préoccupation pour la communauté. Sous ce régime de vie dure et constamment absorbée par de menues tâches dont chacune est tout un labeur, on peut difficilement assumer des charges autres que les siennes propres; et ces enfants délaissés sont un perpétuel sujet d'irritation, dont, même quand on les soigne, ils sont souvent les victimes. A maintes reprises, nous avons été pressentis pour savoir si nous ne prendrions pas la plus jeune des enfants en charge. On nous l'eût remise avec allégresse et soulagement. Le bébé était si délicieux que nous nous serions laissés tenter si la perspective de nous voir chercher, au retour, une mauvaise querelle par le Service de Protection des Indiens, ne nous en avait, très raisonnablement, dissuadés.

A10. — Environ 40 ans. Il est *alónsu* de *A1*, *ajúnkedisu* de *a2*, *ahyínosu* de *a5*, marié avec *a11*. Ses parents sont morts. Il est aimable et grimaçant, souffre d'une hernie qu'il dissimule sous un lambeau d'étoffe pendant à sa ceinture. Son activité s'en trouve considérablement diminuée. Peu intéressé par notre travail, et peu empressé à comprendre les questions et à informer.

a11. — Environ 40 ans. Épouse du précédent. C'est une «sœur» de *a2*, une «épouse» de *A1*, une «mère» de *a5*. Elle est obscure, acharnée et laborieuse, et ne révèle sa nature heureuse qu'à l'occasion des chants et des danses, où elle excelle. On la voit toujours occupée à quelque besogne artisanale, pour lesquelles elle semble éprouver une prédilection : taillant ou polissant des disques de coquille ou de coquillage, les forant ou les enfilant, frottant des pendants d'oreille ou des bracelets. Elle parle peu, se laisse totalement absorber par son travail. C'est une épouse et une mère, et une remarquable informatrice pour tous les détails de la culture matérielle.

a12. — Fille des deux précédents, approximativement 22 ans; elle est l'épouse de *A73*, qui l'a abandonnée pour vivre avec deux femmes *a74* et *a75*. De ce fait, elle est retournée à la charge de ses parents, et doublement, car elle est enceinte. Elle est placide, souriante, et apathique. Elle se trouve éloignée de la vie collective par son état et par une douloureuse infection des yeux, qui la frappe la première parmi les membres de son groupe, dont plusieurs seront ultérieurement atteints par l'épidémie.

A13. — Environ 40 ans. Fils de *A18*, «frère», par conséquent, de *a2*, «beau-frère» de *A1*, dont il a épousé la sœur aînée *a14*. Toujours joyeux, actif et docile, c'est l'homme de confiance de *A1*, son messenger préféré, le compagnon qu'il choisit pour toute tâche compliquée. Il est travailleur, un

peu maniéré dans ses attitudes, et, comme informateur, complaisant, très prolixe et pas toujours clair ni compréhensif.

a14. — Environ 40 à 45 ans. Épouse du précédent, vraie sœur de *A1*, mère de *A16*. Elle est influente, active, travailleuse, d'abord assez rude, mais en réalité complaisante et compétente. Elle exerce une réelle autorité sur les autres femmes du groupe, par son esprit d'initiative et son allant. C'est la grand'mère de *a8* et *a9*, qu'elle nourrit et dont elle s'occupe fréquemment. Non seulement elle est bonne informatrice, mais prend parfois elle-même des initiatives didactiques. Elle aime les chants et les danses.

A15. — Environ 15 ans. Il est orphelin; son père était frère de *A13*, qui l'a recueilli. Garçon doux, tranquille, assez timide.

A16. — 7 ou 8 ans; fils de *A13* et de *a14*, «époux» de *a5*. C'est un enfant vif et curieux; sa mère lui refuse rarement quelque chose, et il la tyrannise volontiers. Elle est manifestement fière de lui et lui passe beaucoup de caprices. Un jour, elle est venue nous demander de lui apprendre à lire. Les tentatives ne sont pas très encourageantes. Il prend les leçons comme un jeu et se refuse à appréhender les lettres comme des formes déterminées; elles sont pour lui interchangeables, et il les gratifie à tour de rôle de tous les sons dont il dispose dans son vocabulaire.

A17. — Entre 50 et 55 ans, c'est le doyen du groupe; il en est conscient et tire une certaine vanité de n'avoir autour de lui que des «fils» ou des «filles», des «gendres» et des «brus», des petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il est physiquement robuste, aimable, joyeux et bavard; très enclin aux plaisanteries érotiques. Il informe volontiers, avec une extrême bonne volonté et une volubilité intarissable. Mais ses explications ne sont pas toujours claires, et il est nécessaire de se laisser guider par sa fantaisie un peu incohérente.

a18. — Environ 45 ans; épouse du précédent, mère de *a2* et de *a22*. C'est une femme sérieuse, travailleuse, dévouée à son mari et à ses enfants; elle rit peu, parle seule, est toujours affairée à quelque besogne. Ses informations sont rares, mais solides.

a19. — Une dizaine d'années. Fille des précédents. Très jolie fille, encore une enfant chez qui s'esquissent à peine les premiers signes de la puberté. Elle a dans le groupe une position de «mère», ainsi que sa petite sœur *a20*. C'est une enfant brutale et parfois violente, qui adopte à notre égard une attitude confinante à l'hostilité. Son langage est cru, et elle se livre volontiers aux plaisanteries les plus osées. Cette attitude s'explique, au moins partiellement, comme on le verra plus loin, par sa situation d'âge.

a20. — Fillette de 5 ou 6 ans, sœur de la précédente; ses contemporains, et même des adultes, l'appellent « mère ». Elle est parfaitement insupportable; prétentieuse, maniérée, intarissablement avide de présents ou de distractions.

A21, a22, a23. — Il est difficile de caractériser ces 3 individus, qui vivent, pendant presque tout le temps de notre présence, dans un état de ségrégation silencieuse presque absolu. Le bébé *a23* n'est pas encore sevré, et l'état de couvade devait se terminer à la fin de notre séjour. Nous décrirons ultérieurement les opérations qui sanctionnèrent le retour à la vie commune. *A21*, 35 à 40 ans, est le frère de *A1*; *a22*, environ 18 ans, la sœur de *a2*. *A21* devait mourir noyé pendant une de nos absences. Le bébé a 12 à 18 mois.

Comme nous l'avons dit plus haut, le groupe restreint, tel qu'il vient d'être décrit, s'est temporairement réuni à d'autres bandes similaires, ou s'est temporairement aggloméré d'autres groupes familiaux. C'est ainsi qu'aux 6 « feux » ⁽¹⁾ composant le groupe stable s'ajoutent par intermittence :

Feu 7 (24 à 28). — Cinq individus, à savoir : *A24*, « fils » (d'un frère aîné) de *A1* (20 à 25 ans), époux de *a25* (18 à 20 ans), leur bébé *a26* (2 ans environ), le père *A27* (50 ans environ) de *a25*, et le frère *A28* (12 ans environ) de celle-ci.

Feu 8 (29 à 37). — Huit individus, à savoir : *A32*, chef du groupe composé par les feux 7, 8 et 9. Environ 40 ans, *asúkosu* de *A1*; ses cinq femmes, soit *a33*, *a34*, *a35*, *a36*, « sœurs » entre elles (18 à 25 ans), et leur « mère » *a37* (40 ans environ), plus les 3 enfants de cette dernière, *a30* et *A31* (8 à 11 ans) et *a29* (2 ans environ).

Feu 9 (39 à 41). — Quatre individus, soit deux ménages, dont les relations de parenté sont obscures. *A38* (50 ans environ), « frère » de *a2*, et son épouse *a39* (45 ans environ), « sœur » de *A1*; et *A40* (30 ans environ), « frère » de *A1*, et son épouse *a41* (30 ans environ), « sœur » de *a2*, l'un et l'autre « père » et « mère » de *a5*.

Feu 10 (42 à 47). — Six personnes, à savoir : *A42* (30 ans environ), *asúkosu* de *A1*; ses deux femmes, l'une *a43* (35 ans environ), « sœur » de *A1*, et l'autre *a44* (18 ans environ), « nièce » de *A1*, et trois enfants. *A45* et *A46* (9 à 12 ans) et *a47* (2 à 3 ans).

⁽¹⁾ Comme l'analyse suivante le montre, le groupe familial restreint chez les Nambikwara est assez difficile à définir. La notion empirique de foyer nous semble la plus pratique et la plus claire. Elle désigne l'ensemble des individus qui se réunissent le soir et dorment autour du même feu. Dans le groupe *a1* (restreint) précédemment étudié, on a, de ce point de vue, six feux, soit : I (1 à 5); II (6 à 9); III (10 à 12); IV (13 à 16); V (17 à 20); VI (21 à 23).

Feu 11 (48 à 50). — Trois individus, soit : *A48*, «frère» de *A1* et «époux» de *a2* (environ 35 ans), sa femme *a49* (environ 35 ans), «épouse» de *A1* et «sœur» de *a2*. L'un et l'autre sont par conséquent «père» et «mère» de *a5*, et leur enfant *a50* est sa «sœur» (3 à 4 ans).

Feu 12 (51 à 56). — Six personnes, soit : *A51* (40 ans environ), «frère» de *A1* et *aiṅkedisu* de *a2*, sa femme *a52*, «sœur» de *a2* (environ 40 ans), et quatre enfants, *a53* (14 ans) et *A54*, *a55* et *A56* (6 à 10 ans).

Feu 13 (57 à 61). — Cinq personnes, comprenant : *A57* (environ 45 ans), frère de *A69*, et *asukosu* de *A1*, «frère aîné» de *a2*; ses deux femmes, l'une *a58*, «sœur» de *A1*, l'autre *a59*, sa «fille» (20 et 30 ans), et deux enfants, *A60* et *A61* (3 et 7 ans), l'un et l'autre «époux» de *a5*.

Feu 14 (62 à 66). — Cinq personnes, soit : *A62* (environ 42 ans), *asukosu* de *a1* et *akeninosu* de *a2*, sa femme *a63*, «sœur» de *A1* et de *a58*, et mère de *a3* (40 ans environ), leur enfant *a64* (5 ans environ) et deux personnes que *A1* appelle «père» et «mère», soit *A65* (50 ans environ) et *a66* (50 ans environ), qui vivent au foyer de leur «fille» *a63*.

Feu 15 (67 à 70). — Quatre personnes formant deux ménages : *A67*, «époux» de *a2* et appelé *asoínosu* par *A1* parce qu'il est le père de son épouse *a4*, et *a68*, *asetasu* de *a2*, mais appelée *aéínosu* par *A1* parce qu'elle est la mère de son autre femme. Et *A69* (environ 28 ans), «frère» de *A42* et *asukosu* de *A1*, marié à *a70* (25 ans environ), parenté indéterminée.

Feu 16 (71 et 72). — *A71* (environ 30 ans), «frère» de *A28* et son épouse *a72* (environ 20 ans), «fille» de *A13* et de *a14*.

Feu 17 (73 à 75). — *A73* (environ 30 ans), ancien époux de *a12*, qu'il a abandonnée, et ses 2 femmes *a74* et *a75* (20 à 25 ans), «sœurs» de *a5*.

*
* * *

RÈGLES DE RÉSIDENCE.

Les phénomènes de distribution spatiale ne semblent pas présenter une signification spéciale dans des groupes essentiellement nomades. Nous donnons néanmoins le plan de répartition des familles dans le *campement nomade* (carte I), et dans le *village d'hivernage* (carte II) pour le groupe restreint, et le plan de répartition des familles ou des feux en *campement semi-permanent* pour l'agglomération la plus nombreuse (carte III).

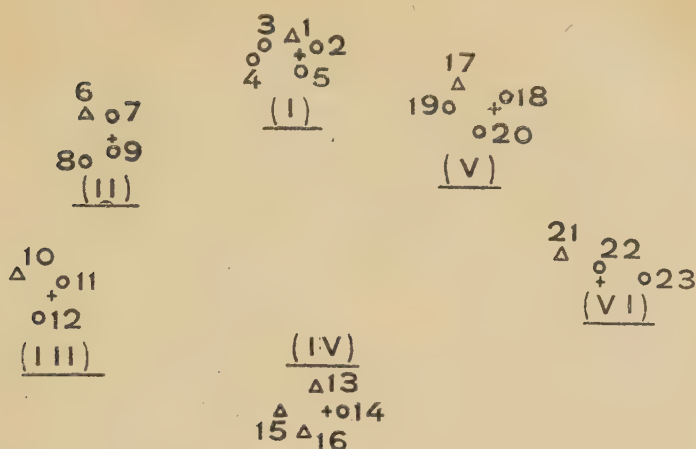


FIG. 12. — Emplacement des feux (+) et des groupes familiaux (Δ : homme; O : femme) dans le campement nomade.

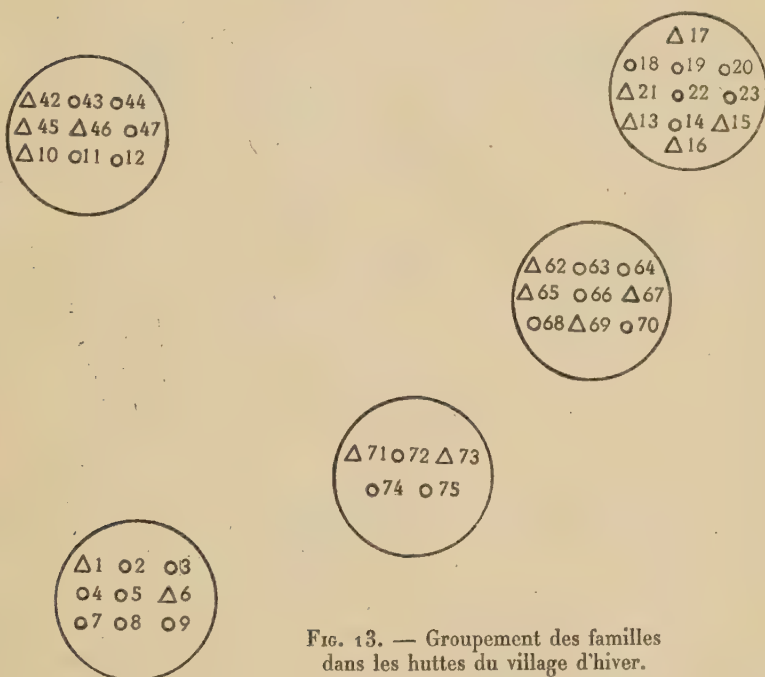


FIG. 13. — Groupement des familles dans les huttes du village d'hiver.

L'examen de ces cartes appelle plusieurs remarques.

(1) Le campement nomade obéit généralement à des règles fixes pour la répartition des individus autour des « feux », mais non pas pour la distribution des « feux » dans l'espace. Les feux 1 à 6 ne sont pas distribués de

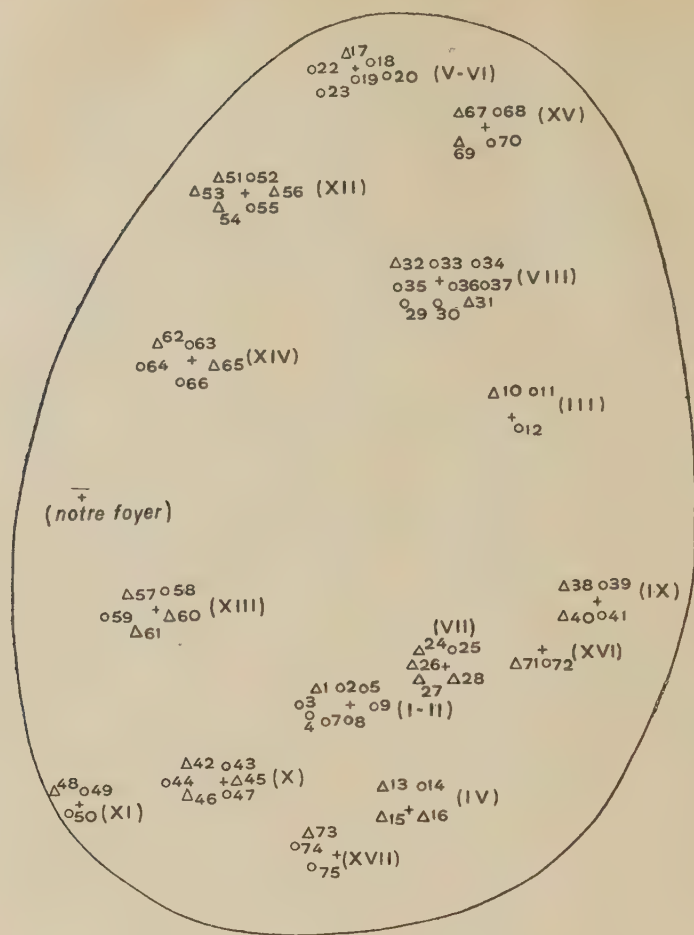


FIG. 14. — Répartition des familles en résidence temporaire.

la même manière dans le campement nomade (I) et en campement général (III); en fait, dans ce dernier cas, les familles sont arrivées les unes après les autres, voyageant en groupe de deux ou trois, ou séparément, et sont venues occuper les emplacements disponibles. Néanmoins, quand le groupe restreint voyage en un seul bloc, son campement est *généralement* conforme à la distribution donnée dans la carte I, qui reproduit un campement maintenu pendant un mois.

(2) La distribution des feux de campement ne reproduit pas la répartition des familles dans les huttes du village d'hiver. Cependant on observera que les membres des feux 1 et 2, qui occupent une même hutte, campent aux côtés les uns des autres dans la carte I, et autour du même feu dans la carte III

(mais, à ce moment, A6 est absent et sa famille rallie le feu de son « père »). De même, les feux 4, 5 et 6, juxtaposés sur la carte I, cohabitent pendant l'hivernage (carte II); mais dans ce dernier cas, il y a séparation complète lors de la rencontre générale. Il est vrai qu'à ce moment, A21 vient de mourir, sa femme et son bébé ont rallié le feu maternel, et le groupe de 6 personnes est arrivé en retard à la réunion, après un voyage isolé. Les feux 16 et 17, réunis à l'hivernage (II), sont nettement isolés en campement (carte III); de même pour les feux 14 et 15 et pour les feux 3 et 10.

(3) Lorsque plusieurs familles se réunissent autour du même feu, il ne semble pas possible de dégager des règles de résidence, ce qui semble confirmer l'impossibilité d'obtenir des informateurs une réponse claire à la question de savoir si, après le mariage, les jeunes ménages s'établissent séparément, ou restent auprès des parents de la femme ou du mari. Dans deux cas, on voit des filles rallier le feu de leurs parents : a12, abandonnée par son mari, et a22 au moment de son veuvage. Le ménage du feu 4 réside, pendant l'hivernage, auprès des parents du mari; et le ménage 6 auprès des parents de la femme (feu 5 dans les deux cas). A ce moment également, le feu 2 s'installe dans la hutte du « père » du mari. Enfin, dans deux cas, on voit des parents, inaptes à la lutte économique par l'âge ou par le veuvage, s'installer au feu de leur fille : ainsi A65 et a66, et A27 avec son fils A28. Tout cela offre un spectacle extrêmement confus, et ce n'est pas le seul cas où le sociologue se sent, chez les Nambikwara, découragé de dégager des règles fixes. Dans un cas tel que celui des règles de résidence, les réponses des indigènes, et l'étude des faits, peuvent faire conclure que ces règles n'existent pas, mais une telle conclusion ne doit être accueillie qu'avec les plus extrêmes réserves. Nous aurons, à plusieurs reprises, à insister sur le fait que, dans une société dont la base démographique s'est effondrée dans un espace de temps très court, les règles traditionnelles peuvent se trouver obnubilées par la nécessité de résoudre des cas qui sont devenus, par la force des choses, individuels et concrets. Chez des peuples qui vivent dans des conditions de vie aussi dures, une certaine distribution en associations élémentaires d'individus de sexe et d'âge différents peut être décisive pour assurer les moyens d'existence de chacun d'eux. Beaucoup de combinaisons familiales semblent ainsi résulter de nécessités immédiates. Il se peut aussi que les règles existent, et se fondent sur des raisons sociologiques qui nous ont échappé. Une société constituée de bandes errantes qu'on ne retrouve jamais, à quelques semaines d'intervalle, avec la même composition parce que certains membres ou familles ont fait scission, tandis que d'autres sont venus s'agréger; dont les campements n'offrent jamais, d'un jour à l'autre, la même exacte distribution; dont les huttes d'hiver sont le plus souvent détruites pendant la saison sèche; qui se fuient, se chassent, s'attaquent entre elles en de fréquents conflits, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'en période de paix, elles s'évitent; dont

la culture matérielle, réduite au strict minimum, ne met en œuvre que des techniques rudimentaires où les différenciations sociales ne peuvent s'inscrire; une telle société offre au sociologue une matière sans cesse mouvante et fuyante, et plutôt insaisissable. Dans de très nombreux cas, ses lois d'organisation échappent à l'analyse et, à supposer qu'elles existent, ne pourraient être découvertes qu'à l'occasion de séjours s'étendant, non seulement sur la période de la vie nomade, mais aussi sur celle de la vie sédentaire.

Groupe central et méridional, dialecte *b1* : *tarúnde*, *maĩmáde* (*b1*); *mamáĩndeti* (*c*) *oáĩndesu*, *nikadétosu* (*a1*).

Nous avons partagé le campement des deux groupes *b1* et *c*. Ce dernier comprenait 17 personnes réparties en cinq feux. L'un et l'autre vaguaient dans la zone de la ligne de partage des eaux entre le Rio Tapajoz et le Rio Madeira (Vilhena). Nous reviendrons plus tard ⁽¹⁾ sur les motifs complexes qui avaient pu pousser ces deux bandes, parlant des dialectes différents, et qui n'étaient même pas capables de se comprendre sans interprète, à se fondre pratiquement. Il semble que le groupe *b1* était composé des rares survivants d'une formation jadis importante et maintenant disparue, séjournant autrefois, en deux groupes distincts, sur les sources des affluents orientaux du Rio Roosevelt. Nous avons déjà essayé de chiffrer ces pertes, résultant de récentes épidémies ⁽²⁾. Le groupe *c* avait, sans doute, passé par les mêmes épreuves; de plus, sa position s'était trouvée compromise par des antagonismes avec d'autres bandes relevant du même dialecte, et qui avaient été autrefois leurs alliées. Une visite, à but commercial, d'indigènes apparentés, en provenance du Sud (membres du groupe connu sous le nom de *Kabišĩ*) devait, pour quelques jours, élever à trente et une personnes l'effectif du groupe *b1*. Voici sa composition à ce moment :

Feu 1 (1 à 7). — La famille du chef de bande. Le chef, *B1*, est âgé de 30 à 35 ans, et l'un des indigènes les plus intelligents qu'il nous a été donné de rencontrer; mais il l'est d'une façon très différente d'*A1*. Ce dernier est un personnage avisé et plein de ressources, toujours méditant quelque combinaison politique. Au contraire, *B1* n'est pas un homme d'action, mais plutôt un contemplatif, à l'esprit séduisant et poétique, et d'une riche sensibilité. Il a pleine conscience de l'inévitable décadence de son peuple, et cette conviction imprègne souvent ses paroles d'une subtile teinte de mélancolie :

(4) *ĩoáĩmditn?ē nĩánaĩne hēni niho áĩmdedniēn*. (*b1*)

Je faisais aussi la même chose, maintenant c'est fini

⁽¹⁾ Cf. p. 77.

⁽²⁾ Cf. *plus haut*, p. 6.

dit-il, en évoquant des jours plus heureux, quand son groupe, loin d'être réduit à une poignée d'individus incapables de maintenir vivantes les coutumes traditionnelles, comprenait plusieurs centaines de participants fidèles à toutes les manifestations de la culture Nambikwara. Sa curiosité envers nos mœurs et envers celles que nous avons pu observer dans d'autres tribus, ne le cède en rien à la nôtre. Avec lui, le travail ethnographique n'est jamais unilatéral : il le conçoit seulement comme un échange d'informations, et celles que nous lui apportons sont toujours bienvenues. Souvent même, il nous demande — et conserve soigneusement — des dessins représentant des ornements de plumes, des coiffures, des armes, tels que nous les avons vus chez des peuplades voisines ou éloignées. Entretenait-il l'espoir de perfectionner, grâce à ces informations, l'équipement matériel et intellectuel de son groupe ? C'est possible, bien que son tempérament rêveur ne le poussât guère aux réalisations. Pourtant, un jour où nous l'interrogeons sur les flûtes de Pan, pour vérifier l'aire de diffusion de cet instrument, il répondit qu'il n'en avait jamais vu, mais qu'il aimerait en avoir le dessin (à la différence du groupe *a*, le groupe *b* n'a pas de vraie flûte de Pan, mais des instruments faits de deux ou trois tuyaux d'égale longueur et donnant approximativement la même note, attachés ensemble avec du fil de coton et de la cire). A l'aide de notre croquis, il parvint à fabriquer un instrument grossier, mais utilisable.

B1 avait deux femmes : *b2*, 25 ans environ, mère de deux petites filles de 5 à 7 ans, *b4* et *b5*; et *b3*, plus âgée que lui (environ 40 ans), mère d'un garçon de 7 ans, *B6*, et d'une fille de 9, *b7*.

Feu 2 (8 et 9). — Un fils d'un frère décédé de *B1*, que celui-ci appelle donc « fils » (environ 25 ans), et sa femme de 18 ans environ, sœur de *B13*; pas d'indication sur le père et la mère.

Feu 3 (10 à 12). — *B10* est un frère de *B8*, et *B1* l'appelle également « fils ». Sa femme, *b11*, parenté indéterminée, a environ 20 ans, et sa fille *b12* approximativement 6.

Feu 4 (13 et 14). — Ce ménage présente le seul cas certain de mariage oblique dans le groupe *b1*. *B13*, 25 ans environ, a épousé une fille de 16 ou 17 ans, *b14*, fille d'un fils décédé du frère décédé de *B1*; il l'appelle donc, comme prévu, *tasuite*.

Feu 5 (15 à 17). — Ces trois individus sont les derniers survivants d'un groupe apparenté et détruit par une épidémie. Après le désastre, ils se sont ralliés à la bande de *B1*. *B15*, environ 35 ans, est le frère de *b2*, donc *tarute* de *B1*. Sa femme, du même âge, *b16*, est sœur de *B1*, donc *ndedere* de *b2*. Leur fils, *B17*, a environ 5 ans. Les filles de *B1* l'appellent « mari », et il les appelle « femmes ».

Les visiteurs. — Ils venaient de la région comprise entre les sources des affluents de la rive gauche du Juruena et de ceux de la rive droite du Guaporé. Tous étaient apparentés à leurs hôtes, et se distribuaient en trois générations. La plus vieille comprenait trois individus : *B18*, 50 ans environ, père de *B21*, *B25*, *B27* et *B29*; sa femme *b19*, du même âge, tante paternelle de *B1*; et le frère de celle-ci, *B20*, 40 ans. La génération suivante se composait, outre les enfants déjà cités de *B18* (de 20 à 30 ans), de *b26*, femme de *B25* (vers 20 ans); du mari de *b29*, *B28* (environ 25 ans); de la femme, *b22*, de *B21* (même âge); de son frère *B24* (20 ans), tous deux enfants d'une sœur décédée de *B18*; et d'un veuf de 40 ans environ, *B30*, frère de *B15* et de *b2*, et qui avait été marié à une sœur de *B1*. La jeune génération n'était représentée que par deux enfants, *b23*, environ 7 ans, fille de *B21* et *b22*, et *b31*, environ 10 ans, fille de *B30*, mère décédée. Pour l'ensemble des relations généalogiques, le lecteur voudra bien se reporter à la figure 15.

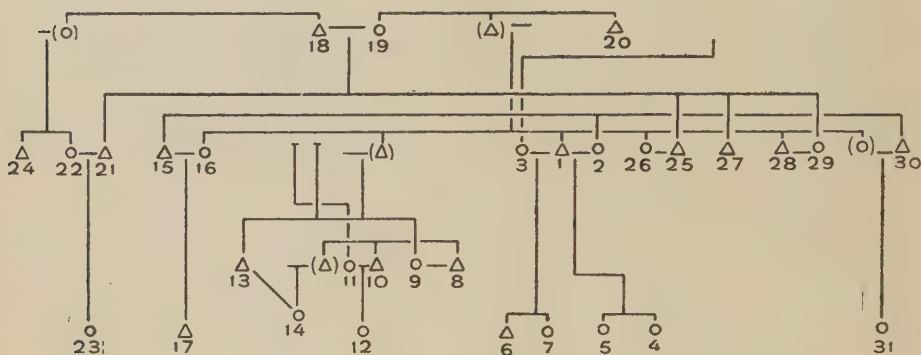


FIG. 15.

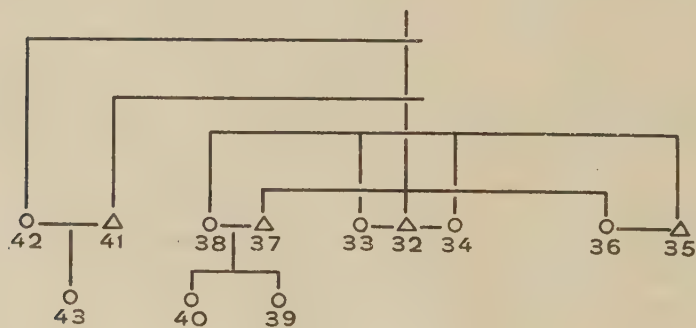


FIG. 16.

Groupe occidental, dialecte *b2* : *taiate*, *lakónde* (*b1/2*); *souainte* (*c*).

Nous nous bornerons à donner le schéma généalogique de la composition de ce petit groupe (fig. 16), rencontré, pour quelques jours seulement, vers la ligne du partage des eaux qui sépare les bassins du Roosevelt et du Gi-Parana (*Tres Buritis*). Ses membres semblent être des survivants d'un groupe jadis important, les *taiate*. •

Groupe septentrional, dialecte *c* : *sabáne* (*c*); *tamínde* (*b1/2*); *toátesu* (*a1/2*).

Nous n'avons pu établir la composition généalogique de ce groupe, en raison des difficultés linguistiques (le dialecte *c* ne paraît pas relever de la même famille que les autres) et de l'impossibilité consécutive où nous nous sommes trouvés de déterminer la position réelle, dans le système, d'individus désignés d'un même terme. Nous nous contenterons donc d'une analyse par foyers.

Feu 1 (1 à 3). — *C1*, 30 ans environ, et sa femme *c2*, 25 ans; lui, «frère» de *C6*, elle, «fille» de *c23*; leur fils, *C3*, a environ 10 ans.

Feu 2 (4 et 5). — *C4*, 40 ans, est le frère cadet de *C20* et de *c23*; sa femme *c5*, 25 à 30 ans, est appelée «femme» par *C6*, «sœur aînée» par *c21*, et «fille» par *c23*.

Feu 3 (6 à 10). — Nous avons déjà analysé⁽¹⁾ la situation de parenté de *C6*, de sa femme *c7* (tous deux ont la trentaine), et de leurs enfants *c8* et *c9* (6 à 8 ans); le frère cadet de la femme, *C10*, environ 10 ans, vit avec eux.

Feu 4 (11 à 14). — *C11* a une cinquantaine d'années; il est appelé «frère aîné» par *C6*, *C4*, *C15*, *C20*, et *c23*; sa femme *c12*, environ 35 ans, est «fille» de *c23*; le jeune frère de celle-ci, *C14*, 17 ans environ, célibataire, vit avec eux ainsi que leur fillette de 7 ans, *c13*.

Feu 5 (15 à 18). — *C15*, 30 ans environ, est appelé «frère cadet» par *C20* et *c23*; sa femme *c16* est «fille» de *c23*; elle a un jeune frère, *C17*, environ 12 ans, et un bébé d'une vingtaine de mois, *c18*.

Feu 6 (19 à 22). — Le chef, ou plutôt, semble-t-il, le shaman du groupe *c*, est âgé de 30 à 40 ans, «frère» de *c23*. Ses dispositions sont amicales et mystérieuses. Nous le retrouverons plus loin⁽²⁾. Il a deux épouses, *c19* et

⁽¹⁾ P. 33 à 35.

⁽²⁾ P. 103.

c21, très jolies filles de 17 ou 18 ans, « sœurs » du mari défunt de c23. On a donc ici, un bon exemple de polygynie sororale. La seconde femme a un petit garçon de 3 ans, C22.

Feu 7 (23 à 25). — La femme, c23, a passé 40 ans; elle est veuve et paraît jouir d'une grande considération. Ses nombreux « frères » l'approvisionnent ainsi que ses enfants, et comme C20, elle est apte à recevoir des révélations surnaturelles⁽¹⁾. Elle a un fils, C25, environ 14 ans, et une fille, c24, environ 10 ans. On se reportera, à leur sujet, à la page 34.

Feu 8 (26 et 27). — Un jeune ménage d'environ 18 ans, dont les parents seraient morts, et que les aînés du groupe appellent « petits-enfants ».

Feu 9 (28 à 30). — C28, 25 ans environ, est un « fils » de C6; sa femme, c29 est plus âgée que lui (plus de 40 ans); elle est appelée « fille » par c19 et c21, pourtant de loin ses cadettes; sa fille c30 a environ 2 ans.

Feu 10 (31 à 33). — c32, environ 40 ans, est une sœur cadette de c23; elle a deux filles : l'aînée, c31, 17 ans environ, est mariée; la cadette, c33, encore un bébé. Le mari et son gendre sont absents; on les dit en voyage ensemble. Le groupe pourvoit aux besoins des 2 femmes.

Il convient d'ajouter à cette liste un visiteur, C34, environ 30 ans. Il est frère de c12 et, pendant son séjour, il reçoit l'hospitalité du foyer n° 4.

LES RELATIONS INTERINDIVIDUELLES

MARIS ET FEMMES.

Pour bien comprendre l'attitude des deux sexes l'un par rapport à l'autre, il est indispensable d'avoir présent à l'esprit le caractère fondamental du couple chez les Nambikwara; c'est l'unité économique et psychologique par excellence. Non seulement, parmi ces bandes errantes, qui se font et se défont sans cesse, le couple apparaît-il comme la seule réalité stable (au moins théoriquement), mais c'est lui seul, aussi, qui permet d'assurer la subsistance de ses membres. Les Nambikwara vivent sous une double économie : économie de chasseurs et de jardiniers d'une part, économie de collecteurs et de ramasseurs de l'autre. La première est assurée par l'homme, la seconde par la femme. Tandis que le groupe masculin part pour une journée entière à la chasse, armé d'arcs et de flèches, ou travaillant dans les jardins pendant la saison des pluies, les femmes, munies du bâton à fouir, errent avec les enfants à travers la savane, et ramassent, arrachent, assomment, capturent, saisissent

⁽¹⁾ Cf. p. 101.

tout ce qui, sur leur route, est propre à servir à l'alimentation : graines, fruits, baies, racines, tubercules, œufs, petits animaux de toute sorte. À la fin de la journée, le couple se reconstitue autour du feu. Quand le manioc est mûr, et tant qu'il en reste, l'homme rapporte un fardeau de racines que la femme râpe et presse pour en faire des galettes (*uridnosu*, *a1*), et quand la chasse a été fructueuse, on cuit rapidement les morceaux de gibier en les enfouissant sous la cendre brûlante du feu familial. Mais pendant 7 mois de l'année, le manioc est rare ; quant à la chasse, elle est soumise à la chance, dans ces sables stériles où un maigre gibier ne quitte guère l'ombre et les pâturages des têtes de sources, éloignées les unes des autres par des espaces considérables de brousse semi-désertique. Aussi, c'est sur la collecte féminine que, le plus souvent, la famille devra subsister. Bien souvent nous avons assisté à (et parfois partagé) ces dînettes de poupée diaboliques qui, pendant la moitié de l'année, sont, pour les Nambikwara, le seul espoir de ne pas mourir de faim. Quand l'homme, silencieux et fatigué, rentre au campement et jette à ses côtés un arc et des flèches qui n'ont pu être utilisés, on extrait de la hotte de la femme un extraordinaire et attendrissant assemblage : quelques fruits orangés du palmier buriti (*elêru*, *a1*, *éïtande*, *b1*, *zola*, *c*), deux grosses mygales venimeuses (*koraisu*, *a1*, *kûtande*, *b1*), de minuscules œufs de lézards et quelques-uns de ces animaux (*katâterisu*, *a1*, *nagâde*, *b1*, *tal'me*, *c*), une chauve-souris, des petites noix de palmier *bacaiuva* (*arookesu*, *a1*, *lôkaninde*, *b1*), ou *uaguassu* (*aradikisu*, *a1*), une poignée de sauterelles (*takedasu*, *a1*, *tagere*, *b1*, *taïki*, *c*). Les fruits à pulpe sont écrasés avec les mains dans unealebasse remplie d'eau, les noix brisées à coups de pierre, les animaux et larves enfouis pêle-mêle dans la cendre ; et l'on dévore gaîment ce repas, qui ne suffirait pas à calmer la faim d'un blanc, mais qui, ici, nourrit une famille. Les conversations s'animent et les rires fusent. Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Autour du foyer, seule protection contre le froid qui descend, derrière le frêle paravent de palmes et de branchages hâtivement planté dans le sol du côté où l'on redoute le vent ou la pluie ; auprès des hottes emplies des pauvres objets qui constituent toute une richesse terrestre ; couchés à même la terre qui s'étend alentour, seulement hantée par d'autres bandes également hostiles et craintives, les époux, étroitement enlacés, se perçoivent vraiment comme étant l'un pour l'autre le soutien, le réconfort, l'unique secours contre les difficultés quotidiennes et la mélancolie rêveuse qui, de temps à autre, envahit l'âme Nambikwara. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent étreint à la fois d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le sol d'une terre hostile, par quelque implacable cataclysme ; nue, grelottante auprès des feux vacillants. Il circule à tâtons parmi les broussailles, dans l'obscurité, évitant d'écraser dans sa marche une main, un bras, un torse, dont on devine les chauds reflets à la lueur des feux. Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires.

Les couples s'étreignent comme dans la nostalgie d'une unité perdue; les caresses, à la fois tendres et candides, ne s'interrompent pas au passage de l'étranger. On devine chez tous une immense gentillesse, une profonde insouciance, une naïve et charmante satisfaction animale, et, émanant de tout cela, quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine.

Il n'est donc pas surprenant que l'attitude des deux sexes l'un vis-à-vis de l'autre se caractérise par un intense intérêt. Cet intérêt est traduit dans certains cas par le vocabulaire; les Nambikwara n'ont en effet qu'un mot pour dire : *joli* et *jeune*, et un seul mot pour dire *laid* et *vieux* (*munîéne, ie?ene, b1*). Leurs jugements esthétiques sont donc essentiellement fondés sur des considérations humaines, et surtout sexuelles. Mais l'intérêt qui se manifeste entre les sexes est d'une nature complexe. Les hommes jugent les femmes globalement, comme étant un peu différentes d'eux-mêmes; ils les considèrent, selon les cas, avec convoitise, admiration ou tendresse; la confusion des termes signalée plus haut constitue en elle-même un permanent hommage. Mais il ne faut pas oublier que la forme d'adaptation économique réalisée par la division sexuelle du travail attribue aux femmes un rôle capital, puisque la vie familiale repose dans une très large mesure (peut-être la plus large) sur la collecte et le ramassage féminins, mais qu'elle représente un type d'activité inférieure; la vie idéale est conçue sur le modèle de la production agricole ou de la chasse; avoir beaucoup de manioc, et de grosses pièces de gibier, est un rêve constamment caressé, bien que rarement réalisé. Tandis que la provende aventureusement collectée est considérée comme — et est réellement — la misère quotidienne. Dans le folklore Nambikwara, l'expression «manger des sauterelles» (*tigore wirige, b1*), récolte typiquement infantile et féminine, équivaut à peu près au français «manger de la vache enragée». Parallèlement, la femme est considérée comme un bien tendre et précieux, mais de second ordre. Le langage qui lui est habituel la sépare des hommes et l'unit aux enfants (de même qu'elle collabore avec les enfants pour les expéditions de cueillette et de ramassage). Nous verrons plus tard que cette assimilation se poursuit aussi dans la pensée métaphysique et que, sur ce dernier plan, la discrimination entre les sexes atteint des proportions dont les attitudes psychologiques ne sont qu'un indice dérisoire. Il est de bon ton, entre hommes, de parler des femmes avec une bienveillance apitoyée, et, dans les conversations entre groupes sexuels, de s'adresser à elles avec une indulgence un peu railleuse. Certains propos se retrouvent souvent dans la bouche des hommes parlant entre eux :

5. *uítnoşunatrúkhne jo?otnuşutnádñiani deneshunatrúkhne. (b1)*

Les enfants ne savent pas, moi je sais, les femmes ne savent pas

et l'on évoque le groupe des *dosu* (*a1*, femme), leurs plaisanteries, leurs conversations, sur un ton de tendresse et de moquerie. Mais ce n'est là, bien entendu,

qu'une attitude sociale. Quand l'homme se retrouvera seul, avec sa femme, auprès du feu de campement, il écoutera ses plaintes, retiendra attentivement ses demandes, réclamera sa collaboration pour cent besognes ; la hâblerie masculine disparaît, et fait place à la collaboration de deux partenaires conscients de la valeur essentielle qu'ils présentent l'un pour l'autre.

Cette ambigüité de l'attitude masculine à l'égard des femmes a son exacte correspondance dans le comportement, également ambivalent, du groupe féminin. Les femmes se pensent comme collectivité, et le manifestent de plusieurs manières ; d'abord elles ne parlent pas comme les hommes. Rien qu'il n'existe pas, à proprement parler, un langage sexuel, on trouve dans la conversation mille inflexions, nuances de prononciation, qui sont typiquement féminines. Les femmes articulent mal, et affectent une sorte de bredouillis qui rappelle la prononciation enfantine. Elles chuchotent au lieu de parler à voix haute, et émettent les sons avec un maniérisme et une préciosité affectés, qui sont d'ailleurs séduisants, quand ils ne sont pas exaspérants. Ainsi, dans le dialecte *a1*, elles donnent aux mots une désinence —*şu* au lieu de l'habituel —*su* ou —*tu*. Elles prononcent aussi —*kititu* le suffixe verbal qui est, pour les hommes, —*kedĩutu* ou —*kedĩuzu*.

Qu'elles soient parfaitement conscientes de cette particularité est hors de doute : lorsqu'on ne les comprend pas, et qu'on les prie de répéter, elles exagèrent malicieusement, et chaque fois davantage, le style qui leur est propre, et quand on s'arrête, découragé, elles rient et les plaisanteries fusent : elles ont réussi. Cela est surtout vrai des femmes jeunes, qui n'ont pas encore d'enfant, et des jeunes concubines. Les mères et les femmes âgées soulignent beaucoup moins ces différences, bien qu'on les retrouve aussi chez elles à l'occasion. En outre, les jeunes femmes aiment la société des enfants et des adolescents, jouent et plaisantent constamment avec eux ; et ce sont les femmes qui prennent soin des animaux de cette façon si humaine propre à certains indiens sud-américains. Tout cela contribue à créer autour des femmes, à l'intérieur du groupe, une atmosphère spéciale, à la fois puérile, joyeuse, maniérée et provocante, à laquelle les hommes s'associent quand ils rentrent de la chasse ou des jardins.

Mais une toute autre attitude se manifeste chez les femmes lorsqu'elles ont à faire face à l'une quelconque des formes d'activité qui leur sont spécialement dévolues. Elles accomplissent leurs tâches artisanales avec habileté et patience, dans le campement solitaire, rangées en cercle et se tournant le dos, et, pendant les voyages, elles portent vaillamment la lourde hotte qui contient les provisions et les richesses de toute la famille et le faisceau de flèches, pendant que l'époux marche en tête avec l'arc et une ou deux flèches, l'épieu de bois ou le bâton à fouir, épiant la fuite d'un animal ou la rencontre d'un arbre à fruits. On les voit alors, le front ceint du bandeau de portage, le dos complètement recouvert par l'étroite hotte en forme de cloche renversée, marcher, pendant des kilomètres, de leur pas caractéris-

tique : les cuisses très serrées, les genoux joints, les chevilles écartées, les pieds en dedans; prenant appui sur le bord extérieur du pied et remuant les hanches, courageuses, énergiques et gaies. Nous donnons ci-contre un tableau de la répartition des tâches entre les sexes, mais ce partage doit être interprété de façon beaucoup moins stricte qu'il n'est d'usage pour des phénomènes de ce genre. Chez les Nambikwara, la collaboration conjugale est poussée si loin que beaucoup de travaux sont faits en commun. Plus exactement, si l'homme intervient rarement dans les besognes féminines, la femme par contre (et surtout les femmes supplémentaires en cas de polygamie) assiste sans cesse son époux. Nous avons indiqué par des croix entre parenthèses les cas où une tâche attribuée à un sexe est occasionnellement pratiquée par l'autre. C'est ainsi que, lorsqu'ils sont seuls ou entre eux, les hommes s'adonnent au portage, mais qu'ils pratiquent non pas frontal (*senasikititu*, *a1*) comme les femmes, mais espadual (*ādiṃisikititu*, *a1*), et soulageant fréquemment le fardeau en tirant la bande de la main gauche, ce qu'ils expliquent en disant qu'ils ont besoin de guetter les proies éventuelles; et ils ne négligent naturellement pas la collecte et le ramassage, lorsque l'occasion s'en présente ou que la nécessité s'en fait sentir. De même, les femmes aident normalement (surtout les femmes polygames) leurs maris dans leurs travaux de jardinage; l'un et l'autre sexe abattent le bois, mais les hommes pour la construction des huttes ou des abris, et pour la confection des arcs, flèches, épieux et massues, etc., et les femmes, plus spécialement, le bois de chauffage. Mais surtout, et lorsqu'elle n'est pas occupée par ses propres travaux, la femme aide son mari dans toutes les besognes qui lui sont propres. Elle tient ses outils, les lui tend quand il les demande, maintient l'extrémité de la flèche ou du bois de l'arc pendant qu'il les redresse ou les polit, ou commence à tordre la corde pendant qu'il termine le bois; elle fait les retouches et complète le travail. Cette collaboration fréquente, et toujours harmonieuse, donne l'impression que la division sexuelle du travail est beaucoup moins stricte, parmi les Nambikwara, qu'elle ne l'est habituellement, et parfois même on peut la croire inexistante. Il n'en est rien; mais la règle est constamment assouplie ou masquée par l'unité du couple.

Comme nous l'avons montré en étudiant le système de parenté, tous les contemporains (classificatoires) d'un individu appartenant à un sexe différent sont distribués par lui en époux ou épouses, et frères et sœurs. Nous n'avons trouvé aucun terme qui désigne le conjoint réel, et permette de le distinguer dans la conversation, du conjoint classificatoire. Un homme appelle son (ou ses) épouse(s), et ses cousines croisées, indifféremment, *asjēsu*, comme la femme désigne son époux et ses cousins croisés par le même terme *oyēnsaesu*. Mais, bien entendu, le comportement est très différent dans l'un et l'autre cas. On vient de voir à quel point les relations sont étroites et actives, entre mari et femme véritables. Vis-à-vis de ses femmes potentielles, un homme n'adopte aucune attitude particulière, et les relations ne semblent être ni

DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL.

	HOMME.	FEMME.		HOMME.	FEMME.
Portage.....	(+)	+	Tissage.....	+	
Agriculture.....	+	(+)	Corderie,.....	+	
Chasse et pêche à l'arc.....	+		Tressage et vannerie; travaux de paille..	+	
Collecte du miel sauvage.....	+		Céramique.....		+
Collecte et ramassage de graines, fruits, racines, œufs, petits animaux, chasse au bâton à fouir..	(+)	+	Préparation des calbasses.....		+
Découpage du gibier.	(+)	+	Mortiers.....		+
Préparation du manioc (râpage, pressage et cuisson).....		+	Récipients de feuilles ou d'écorce.....	+	
Préparation des boissons.....		+	Perles, colliers, bracelets, pendants d'oreille.....		+
Feu { Production du feu.....	+	+	Parures de plumes et de fourrures.....	+	
			Instruments de musique.....	+	
Abattage du bois....	+	+	Balles.....	+	
Construction des huttes.....	+		Teintures végétales...		+
Construction des abris.	+	+	Préparation des poisons et des tubes à poisons.....	+	
Armes.....	+		Collecte des plantes médicinales.....	+	+
Outils : haches, couteaux, épieux, râpes, burins, forêts.	+		Épouillage.....		+

plus ni moins intimes que celles qu'il entretient avec ses sœurs (la même remarque est vraie en ce qui concerne les relations d'une femme avec ses maris potentiels et ses frères). Dans ces deux cas, les relations se caractérisent par

une grande réserve, les individus impliqués ne prêtent pas grande attention les uns aux autres, et s'adressent rarement la parole, sauf pour des motifs précis. Mais il s'agit là d'une attitude globale, conditionnée par l'usage, bien plus que d'un ensemble de réactions conscientes et stylisées. Les indigènes semblent ne percevoir la nature spécifique de certaines relations interindividuelles que dans le cas des relations de compérage, comme on le verra plus loin. Néanmoins, la très grande liberté qui règne, entre un homme et sa femme d'une part, et ses beaux-frères de l'autre, contraste très fortement avec le caractère plus sérieux et plus terne de ses rapports avec ses sœurs ou ses épouses (théoriques). Cette réserve va jusqu'à prohiber, dans une certaine mesure, l'expression verbale de la relation d'époux potentiels entre les enfants. Au cours de nos interrogatoires, nous avons toujours trouvé difficile d'obtenir une réponse des intéressés eux-mêmes ou de leurs proches, lorsque leur relation était celle de conjoints⁽¹⁾. Toutefois, il n'y a pas eu de cas où, après quelques paroles évasives, ou une affectation d'ignorance, ou une attitude de mauvaise volonté, la réponse exacte n'ait été donnée. Mais aussi légère que soit la prohibition (l'indication exacte semble plutôt considérée comme une inconvenance ou une indécatesse), elle n'en est pas moins singulière, puisque les enfants classés comme conjoints potentiels se comportent souvent, et très ostensiblement, comme tels, sans que nul y voit d'objection.

A plusieurs reprises, nous avons fait allusion à la polygamie, dont on a analysé des exemples concrets à l'occasion de l'étude des systèmes de parenté. La polygamie représente, chez les Nambikwara, une tendance générale limitée par la quantité de femmes disponibles, et une prérogative de fait des chefs de groupe, shamans, ou personnalités marquantes. A ce point de vue, elle relève de l'étude du commandement, et nous devrons y revenir quand ce problème sera abordé. Chaque fois qu'elle existe, la polygamie ne se substitue pas au mariage monogamique, elle s'y surajoute, sans le supprimer. Un individu commence par épouser une seule femme, et c'est à l'occasion de son ascension sociale, ou d'heureuses occasions, qu'il est en mesure de lui adjoindre des compagnes. Mais une distinction très nette, bien qu'elle ne soit pas sanctionnée par le vocabulaire de parenté⁽²⁾, s'établit entre elle et les nouvelles venues. La première femme s'occupe de ses enfants et vaque aux soins du ménage, râpant le manioc et cuisant les noix de *cumaru*; elle se livre aux besognes artisanales féminines; en un mot, elle conduit son activité dans les

⁽¹⁾ L'indigène interrogé répond qu'il «ne sait pas», ou change la conversation.

⁽²⁾ Pour caractériser les fonctions de la première femme, un informateur (A6) a utilisé une fois le terme as'ésu a'ouerelisu (*al*); pour désigner les femmes supplémentaires, un autre informateur (B1) a mentionné une forme nukon'itère, qui pourrait être un féminin de nukon'jore (*bl*), «compagnon», terme que le chef utilise pour désigner les hommes de son groupe. Mais le sens de ce terme reste douteux; et il n'a jamais été possible, au cours des interrogatoires de parenté, d'obtenir des époux polygames des termes discriminatifs pour chacune de leurs femmes.

limites de la division sexuelle du travail. Les autres femmes l'aident occasionnellement, mais leur tâche essentielle semble être d'assister leur époux dans ses travaux masculins. Ce sont des camarades et des collaboratrices, qui, sur le plan général de la division du travail, pourraient être plus justement classées avec les hommes. Leur aide apparaît comme un moyen, pour le chef de groupe, d'arriver plus facilement à remplir ses lourdes fonctions, et comme une compensation psychologique de ses responsabilités. Quand il part en expédition de chasse ou en reconnaissance, une de ses femmes polygames l'accompagne pour tenir ses flèches et rapporter dans la hotte le butin éventuel; quand il travaille au campement ou au village, c'est avec leur aide et leur compagnie. Alors que les hommes et les femmes ne se baignent pas en même temps, on voit parfois le mari et ses femmes polygames prendre ensemble un bain, prétexte à de grandes batailles dans l'eau, à des tours, et à d'innombrables plaisanteries. Le soir, il joue avec elles, soit amoureusement, se roulant dans le sable enlacés à deux, trois ou quatre, soit de façon puérile : par exemple *A1*, *a3* et *a4*, étendus sur le dos, de manière à dessiner sur le sol une étoile à trois branches, lèvent leurs pieds en l'air et se les heurtent mutuellement, plante des pieds contre plante des pieds, sur un rythme régulier (ce jeu est décrit par le terme *eridnākititu*, *a1*).

L'union polygame se présente ainsi comme une superposition d'une forme pluraliste de camaraderie amoureuse au mariage monogame, et en même temps, nous y insistons, comme un attribut du commandement doté d'une valeur fonctionnelle, tant au point de vue psychologique qu'au point de vue économique. Les femmes vivent habituellement en très bonne intelligence, et bien que la première femme ait un rôle qui puisse sembler parfois ingrat, travaillant pendant qu'elle entend à ses côtés les éclats de rire de son mari et de ses petites amoureuses, et assiste même parfois, à de plus tendres ébats, elle ne manifeste aucune aigreur ni jalousie. Cette distribution des rôles n'est, en effet, ni immuable ni rigoureuse, et, à l'occasion, bien que plus rarement, le mari et sa première femme joueront aussi, au bain ou près du feu de camp; elle n'est en aucune façon exclue de la vie gaie. De plus, sa moindre participation aux relations de camaraderie amoureuse est compensée par une plus grande respectabilité et une certaine autorité sur ses jeunes compagnes. Il ne faut pas oublier (et nous l'avons montré dans l'étude du système de parenté) que le mariage polygame présente un double aspect : mariage d'un homme avec une femme et des «filles» de celle-ci, ou avec une femme et des sœurs de celle-ci. La situation respective de *A1*, *a2*, *a3* et *a4* réalise les deux situations à la fois puisque, au moins dans l'un des cas (avec *a4*), c'est le second mariage oblique au sein de la même lignée. Comme exemple du premier type, on a les mariages de *A32* et de *A56*; pour le second type, on se référera aussi au mariage de *C20* ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Cf. plus haut, p. 53.

Les femmes polygames appartiennent donc, en règle générale, à une génération cadette; la première femme les traite du nom de «filles» ou de «petites sœurs», et elles se conduisent comme telles. Une forme de groupement spontané que l'on trouve fréquemment réalisée est la réunion des filles du mari (de sa première femme) et de ses jeunes femmes (polygames); elles forment une sorte de société enfantine gaie et oisive, mais aussi plus ou moins subordonnée. Nous avons rencontré des ménages comprenant deux (A42, A57, A73, B1, B32, C20), trois (A1,) et cinq (A32) femmes. Il ne semble pas que le nombre de femmes soit proportionnel à l'importance sociale du mari (bien que l'union polygame elle-même soit conditionnée par celle-ci), mais plutôt de l'occasion.

LA VIE SEXUELLE.

Nous commencerons par donner quelques indications sur les activités organiques.

Tousser, éternuer, cracher, se moucher, roter, péter, constituent autant d'opérations qui ne sont soumises à aucune étiquette, et que le vocabulaire ne distingue pas toujours clairement (ainsi : *tolitige*, b1, tousser, et *tolitiore*, b2, éternuer; *kašite*, c, éternuer, et *kasipe*, c, cracher; *tarnikitu*, a1, péter = déféquer). Tous ces besoins sont satisfaits publiquement, sans précaution, geste rituel ou formule, tant de la part de l'exécutant que de celle des spectateurs. On n'y prête pas attention, et tout porte à croire que les termes employés pour les désigner, et si aisément interchangeables, se réfèrent à des formes plus générales de comportement.

Pour se moucher, on prend des deux mains une brindille ou une tige d'herbe sèche, on la plie en deux, et on pince le nez dans ce casse-noix improvisé tout en soufflant fortement; le mucus est recueilli en raclant l'instrument sous les narines, et on jette le tout ensemble après l'avoir plongé dans le sable pour le sécher. Les hommes urinent debout ou en marche; les femmes s'accroupissent, légèrement penchées en avant, et se saupoudrent de sable pour se sécher. Les enfants procèdent comme les adultes de leur sexe, sauf que les petites filles urinent souvent debout et jambes écartées. Les hommes vont déféquer seuls dans la brousse avoisinant le campement, les femmes font de même, ou vont par groupe; c'est dans de telles occasions qu'on perçoit la réalité du groupe formé par les fillettes et les femmes secondaires des mariages polygames. Ainsi, a3, a4, a5, a8, a19, a20 ont l'habitude de s'isoler par 2, 3 ou 4 à la fois. On défèque en position accroupie, dans un trou sommairement creusé dans le sable avec les deux mains, ou directement sur le sol. On utilise un petit branchage pour se nettoyer, et on se sèche avec du sable.

Les femmes ne sont contraintes à l'isolement qu'au moment de leurs pre-

nières règles ⁽¹⁾. Par la suite, elles sont seulement astreintes à certaines prohibitions alimentaires et sexuelles :

6. *iauoódage edédé edédé edédé káno káno káno káno káno kanahókuyire tamindige. (b1)*

La femme a ses règles chaque deux lunes (?), alors elle attend un jour, un jour, un jour, un jour, un jour, le lendemain elle peut manger, copuler.

L'interdiction de manger pendant 5 jours n'est pas rigoureuse, et porte plutôt sur certains types d'aliments. En outre, une femme ne peut se baigner pendant ses règles, comme c'est d'ailleurs, le cas général pour les deux sexes en période de marge; on va à la rivière puiser de l'eau dans unealebasse, et on se la verse sur le corps en s'accroupissant. Autrement, la femme vaque à toutes ses occupations habituelles. Aucune précaution n'est prise contre l'écoulement sanguin, et comme on n'en note aucune trace, on peut supposer qu'il est fort réduit ⁽²⁾.

Les Nambikwara connaissent très clairement la relation entre les rapports sexuels et la conception. Il est fréquent qu'un indigène précise qu'une relation de paternité est consanguine, et non classificatoire, en formant un anneau avec le pouce et l'index de la main gauche, dans lequel il introduit l'index de la main droite qu'il fait glisser en arrière et en avant. Après cette démonstration, il indique l'enfant en disant : *tauétte, tauétte*, « mon enfant, mon enfant » ⁽³⁾. L'étymologie souligne le lien entre les deux phénomènes : dans le dialecte oriental, « copuler » se dit *uinikedjutu* et, dans les dialectes central et méridional, *tamindige, tuyirare*. Ces trois termes se rattachent aux formes respec-

⁽¹⁾ Cf. *plus bas*, p. 109.

⁽²⁾ Chez les Bororo, au contraire, on voit très bien quelles femmes sont indisposées. Mais les remarques ci-dessus semblent l'indice d'un état de choses assez général chez les indiens sud-américains. Depuis le xvi^e siècle, les voyageurs ont été souvent frappés par l'insignifiance des règles des femmes indigènes. Ainsi : « En l'espace d'environ un an que nous demeurâmes en ce pays-là, fréquentans ordinairement parmi eux, nous n'avons jamais vu les femmes avoir leurs ordes fleurs » (J. DE LÉRY, *Voyage fait en la Terre du Brésil*, éd. Gaffarel, Paris, 1880, t. II, ch. 17, p. 92); et plus récemment : « ninguem nota quando ellas atravessam certos periodos malindrosos peculiares a seu sexo » (TOCANTINS, *Estudos sobre os Mundurucus*, Revista do Instituto Historico e Geographico Brasileiro, t. XL, 1877, p. 113). D'autre part, le texte qui vient d'être cité peut être interprété de deux façons différentes : l'inflection vocale de l'informateur suggérerait que l'expression *edéde edédé edédé* signifiait « (cette) lune (oui), (cette) lune (non), (et cette) lune (à nouveau) », voulant dire « toutes les deux lunes », et non — comme il est aussi grammaticalement possible — « lune, lune, lune », soit « chaque lune ». Le premier sens constituerait une sorte de scandale physiologique, et reste pourtant le plus probable. Il se pourrait, en effet que les indispositions périodiques fussent moins importantes et plus irrégulières chez les femmes sud-américaines que ce n'est le cas chez les blanches.

⁽³⁾ De la même observation faite par Roquette Pinto (l. c., p. 255) plus de vingt ans auparavant, on peut conclure que ce geste ne constitue pas une improvisation individuelle, mais une conduite sociale stylisée.

tives pour « père » : *ahúnosu* (*nosu* = homme, *a1*), *tamínde*, *uáíre*. Par contre, dans le dialecte septentrional, on a : « copuler », *iruja*, *íuúreli*, tandis que « père » se dit *uáínko*; mais on se réfère plutôt aux relations sexuelles par le terme *şikişikişi*, dont la valeur évocative est renforcée par une gesticulation appropriée. Ce terme correspond, dans les autres dialectes, aux composés *şinikuşíşu* (*a1*), *iekejakátige* (*b1*), « copuler avec des mouvements rythmés ». De même, dans le dialecte occidental, « copuler » se dit : *áínşore*, alors que la démonstration évoquée au début de ce paragraphe s'aide du terme *miníşore*.

Nous n'avons pu élucider clairement la théorie indigène de la conception (concevoir : *netnédige*, *b1*; de *uette*, enfant). Elle implique, semble-t-il, que le sperme se coagule dans la matrice et forme progressivement l'enfant. L'homme jouerait seul un rôle positif, tandis que la femme serait réduite à celui de simple réceptacle. Pourtant, la femme est rendue responsable de la stérilité, que celle-ci soit attribuée à une condition particulière, ou à l'âge.

Il est difficile de dire si les nombreuses prohibitions rattachées aux relations sexuelles ont pour but conscient d'assurer des conditions favorables à la génération, ou si elles dépendent de croyances plus lointaines. La première hypothèse n'est guère vraisemblable, car les Nambikwara sont peu soucieux d'avoir des enfants. La quête alimentaire est trop dure, trop difficile, pour permettre le soin de plusieurs enfants à la fois, surtout quand ils sont encore incapables de suffire à leur subsistance; et surtout, pendant la période nomade, une femme ne peut porter, en plus de la lourde hotte, qu'un seul nourrisson. Aussi les premiers pas de l'enfant sont-ils impatientement attendus. Quoi qu'il en soit, plusieurs prohibitions ont, pour résultat certain, de limiter l'activité sexuelle. Outre la prohibition de l'inceste⁽¹⁾, il n'est pas convenable de copuler « les nuits à lune » *kanaro'eténdige* (*b1*); inversement, les nuits sans lune sont particulièrement conseillées, ainsi que les périodes pluvieuses. En 1938, les pluies furent en retard, et la première chute survint en septembre, après 6 mois de sécheresse totale. L'événement, si longtemps attendu, fut aussitôt célébré par *B1*, qui n'attendit même pas la nuit pour avoir des rapports sexuels avec sa plus jeune femme *b2*. Pourtant les rapports diurnes sont rares, et l'acte fut accompli plus ostensiblement que d'habitude, derrière les frêles palmes d'un abri. C'est immédiatement après que *B1* fournit un commentaire spontané sur les prohibitions météorologiques. Les rapports sexuels sont aussi — au moins théoriquement — interdits entre conjoint

⁽¹⁾ La prohibition de l'inceste se formule comme suit :

(7) *tuááde takenááde tamíndige manhatte* (*b1*)
sœur et frère copuler c'est mal

mais il ne semble pas que les manquements soient punis autrement que par la désapprobation collective. Une attitude très équivoque vis-à-vis d'un couple (*A71* et *a72*) et l'usage, à leur égard, de termes de parenté communiqués avec répugnance, et manifestement contradictoires avec le système, donne à croire qu'il pouvait s'agir de cousins parallèles. Nous n'avons pas recueilli de cas certain d'inceste entre consanguins.

depuis la naissance de l'enfant jusqu'au moment où il peut marcher; on hâte cet événement en frottant ses jambes avec le suc d'une plante non identifiée (*toyi'iri*, c) « pour qu'il marche vite, pour qu'on en fasse un autre »⁽¹⁾; mais, par « un autre », on entend sans doute les rapports sexuels plutôt que leur résultat, rarement bienvenu : les femmes Nambikwara ont souvent recours à l'avortement, et connaissent un grand nombre de plantes et de racines à cet usage. Nous n'avons pu en obtenir de spécimen.

L'attitude Nambikwara envers les choses de l'amour peut se résumer dans leur formule : *tamindige mōndage*, traduite littéralement, sinon élégamment : « Faire l'amour, c'est bon. » Nous avons déjà noté l'atmosphère érotique qui imprègne la vie quotidienne. Les affaires amoureuses retiennent au plus haut point l'intérêt et la curiosité indigènes; on est avide de conversation sur ces sujets, et les remarques échangées au campement sont remplies d'allusions et de sous-entendus. Pourtant, les rapports sexuels sont rares, et les prohibitions qui les limitent n'expliquent cet état de choses que partiellement. Le véritable responsable semble être plutôt le tempérament indigène. Au cours des jeux amoureux auxquels les couples se livrent si volontiers et si publiquement, et qui sont souvent très poussés, nous n'avons jamais pu noter un début d'érection. Le plaisir recherché semble être moins d'ordre physique que ludique et sentimental. Les rapports sexuels ont habituellement lieu la nuit, et parfois non loin des feux du campement; plus souvent, les partenaires s'éloignent à une centaine de mètres, dans la brousse avoisinante. Ce départ est tout de suite remarqué, et porte l'assistance à la plus vive jubilation; on échange des commentaires, on lance des plaisanteries, et même les jeunes enfants partagent une excitation dont ils connaissent fort bien le motif. Parfois même, un petit groupe d'hommes, de jeunes femmes et d'enfants, se lancent à la poursuite du couple et guettent à travers les branchages les détails de l'opération, chuchotant entre eux et étouffant leurs rires. Les principaux acteurs n'apprécient nullement ce manège dont il vaut mieux, cependant, prendre son parti, comme aussi supporter les taquineries et les moqueries qui salueront le retour au campement. Il arrive aussi qu'un deuxième couple suive l'exemple du premier et recherche, à son tour, l'isolement de la brousse. Les indigènes connaissent, et utilisent, deux positions pour le coït; nous n'avons pu savoir si elles sont indifféremment pratiquées ou si le choix dépend d'une règle. Quoi qu'il en soit, en plus de la position postérieure (*toâtelosu*, a1; *inkalékenore*, b1 = copuler par derrière) si fréquente en Amérique du Sud, une autre position (*uata'ádige*, b1) peut être décrite de la façon suivante : la femme sur le dos, l'homme lui faisant face, la jambe droite seulement entre les jambes de la femme et la jambe gauche au dehors, si bien que les deux corps superposés affectent la forme général d'un X.

⁽¹⁾ La même coutume existait chez les anciens Tupi. Cf. CARDIM, *Tratado da terra et da gente do Brasil*, n. éd., Rio-de-Janeiro, 1925, p. 170.

PARENTS ET ENFANTS.

Les Nambikwara ont peu d'enfants; les couples sans enfant ne sont pas rares, 1 ou 2 enfants semble être un chiffre normal, et il est exceptionnel d'en rencontrer plus de 3 dans un ménage. Les prohibitions sexuelles, et les conditions économiques qui les fondent et qui suscitent aussi le recours à l'avortement, expliquent cette situation. Il semble aussi que les Nambikwara aient eu jadis l'habitude d'assommer à coup de bâton les enfants dont la mère mourrait pendant l'allaitement. D'après les informateurs, cette pratique serait aujourd'hui abandonnée.

La mère donne le sein couchée sur le flanc et l'enfant allongé contre elle; ces repas n'ont pas d'heure fixe : l'enfant tète quand il veut et autant qu'il veut. Le sevrage prend place vers la fin de la première année, mais jusqu'à 2 ou 3 ans, l'enfant retourne, de temps à autre, au sein maternel. Quand un enfant excrète au site du campement ou dans la hutte, le père ou la mère enterre soigneusement l'ordure en creusant sur place un petit trou, vite rempli de sable sec. On fait très attention à ne pas laisser les enfants souiller le campement et les objets déposés auprès d'eux :

8. *uérisekihîndage numî şekalaşene élamnihîrə (b1)*
l'enfant a uriné ! le cuir ! il est sale ! verse (l'urine) !

Plus tard, quand l'enfant peut s'isoler, mais pas encore se nettoyer lui-même, on le voit revenir à quatre pattes vers sa mère, et rester dans cette position pendant qu'elle applique le petit bâton de la façon qui a été décrite précédemment.

Tous les enfants semblent porter à la naissance une tache pigmentaire à laquelle ne se rapporte aucune croyance particulière. Les informateurs mentionnent seulement le phénomène, avec cette attitude positive et détachée, si frappante de leur part :

9. *uîtte şédeşedédnege tşodayige kâ kâ kâ uuderige (b1)*
les enfants marqués de vert naissent, un jour, un jour, un jour,
ça disparaît.

La disparition de la tache semble, en effet, très rapide.

On doit, naturellement, distinguer parenté véritable et parenté classificatoire. Vis-à-vis de ses «pères» et «mères» classificatoires, l'enfant n'adopte aucune conduite particulière; il les traite comme les autres adultes du groupe. Souvent d'ailleurs, un individu appelle père ou mère un garçon ou une fillette beaucoup plus jeune que lui (ainsi *a19* et *a20* sont «mères» de *A6* et *A24*). Quand un enfant orphelin vient à être recueilli par un oncle ou une tante parallèle, les parents classificatoires prennent la place des parents véritables, et la conduite change en conséquence. En général, les indigènes n'emploient

pas de terme pour distinguer les parents et enfants classificatoires des consanguins. Quand on sollicite une précision, ils ajoutent au terme pour fils ou fille (*aʔkiraru*, *aʔkineru*), dont la connotation semble être ainsi d'abord sociale, le mot *taʔéttu* (*a1*), *taʔétte* (*b1*) : « mon enfant », « mon petit » dont l'acception physiologique ressort bien du fait que le mot est aussi employé pour désigner les petits des animaux, les autres étant réservés aux relations de parenté dans la famille humaine.

Les Nambikwara éprouvent pour leurs enfants, et manifestent à leur égard, une très vive affection, et ils sont payés de retour. Mais ces sentiments, aussi réels et profonds qu'ils soient, sont parfois masqués derrière la nervosité et l'instabilité si caractéristiques de la conduite indigène. Aussi, comme les exemples suivants le montreront, on risque de se laisser tromper par une indifférence apparente, et même une rudesse momentanée :

Le petit *A16* souffre d'indigestion ; il a mal à la tête, vomit, passe la moitié du temps à geindre et l'autre à dormir : il est malade (*intikátu*, *a1*), mais personne, parents compris, ne lui prête la moindre attention, et on le laisse seul un jour entier. Quand vient le soir, pourtant, sa mère lui donne de tendres soins, l'épouille doucement pendant qu'il dort, fait signe aux autres de ne pas s'approcher, et lui ménage une sorte de berceau entre ses bras.

Une jeune mère, *c21*, joue avec son bébé en lui donnant de petites claques sur le dos ; le bébé se met à rire, et elle s'excite tellement au jeu qu'elle le frappe de plus en plus fort, jusqu'à le faire pleurer. Alors elle s'arrête et le console.

Nous avons vu la petite orpheline *a9*, que tout le monde aime, littéralement piétinée pendant une danse : elle était tombée sans que personne y prête attention, dans l'excitation générale de la fête. D'autre part, quand ils sont contrariés, les enfants frappent volontiers leur mère, et celle-ci ne s'y oppose pas. Les enfants ne sont jamais punis, et nous n'avons jamais vu battre l'un d'eux, ni même en esquisser le geste, sauf par plaisanterie. Parfois, un enfant pleure⁽¹⁾ parce qu'il s'est fait mal, s'est disputé ou a faim,

10. *uʔtsoṇanʔena narúḍneraʔena indótenaʔena únʔeere* (*b1*)
l'enfant pleure, il a soif, il a faim, il veut manger,

ou parce qu'il ne veut pas se laisser épouiller. Mais ce dernier cas est rare, car l'épouillage semble charmer le patient autant qu'il amuse l'opérateur ; on le tient aussi pour une marque d'intérêt et d'affection. Quand il veut se faire épouiller, l'enfant — ou le mari — pose sa tête sur les genoux de la femme, en présentant successivement les deux côtés de la tête. L'opératrice procède en divisant la chevelure par raies ou en regardant les mèches par transparence. Le poux attrapé est aussitôt croqué. L'enfant qui pleure est vite consolé par

(1) Les larmes d'enfant ne sont pas appelées du même nom que celles versées rituellement par les adultes au cours d'un deuil. Dans le premier cas : pleurer, *náʃere*, *náḍige* ; dans le second : pleurer, *doriágeʃere* (*b1*).

un membre de sa famille, ou par un enfant plus âgé. En général, ils ont peu sujet de se plaindre. Très choyés, rarement grondés, jamais battus, ils vivent libres, inutiles et oisifs.

Aussi le spectacle de la mère et de son enfant est-il habituellement plein de gaieté et de fraîcheur. La mère tend un objet au bébé à travers la paille de l'abri et le retire au moment où ce dernier croit l'attraper :

11. *kalaiodnē daē ioʔdnoherē (b1)*
Prends par devant ! Prends par derrière !

Ou bien, au milieu de grands éclats de rires, elle prend l'enfant et fait mine de le précipiter sur le sol :

12. *āmdim nóm tebú* *nihui (b1)*
[La mère] « Je vais te jeter ! » [L'enfant] « Je ne veux pas ! »

Réciproquement, les enfants entourent leur mère d'une tendresse exigeante et souvent inquiète. Au moment de quitter le groupe *b1*, nous avons proposé en plaisanterie à une fillette (*b5*) de l'emmener avec nous ; sa réponse a été très caractéristique ; et en même temps semblable à celle qu'auraient fait beaucoup d'enfants d'autres contrées dans des circonstances analogues :

13. *hódnjē odengenhien şuadaiēn tanāhnādaie. (b1)*
Non ! Je ne veux pas aller ! J'ai peur ! Maman pleurerait !

Et une autre observation met aussi en évidence l'affection toujours en éveil de l'enfant : un père (*C20*) rapporte du miel sauvage et commence par en donner à son fils (*C22*), puis seulement à sa femme (*c21*) ; l'enfant, inquiet, guette les mouvements de son père pour voir si sa mère recevra sa part.

Pendant l'état de marge qui précède le sevrage, l'enfant vit dans une aussi grande intimité vis-à-vis de son père que de sa mère. Comme celle-ci, le père prend soin de lui, le tient dans ses bras, enfouit ses excréments quand c'est nécessaire, etc. Plus tard, l'enfant vit plus près de sa mère. Elle le porte en voyage jusqu'à ce qu'il puisse marcher, et plus tard il marche à ses côtés. Il reste avec elle au campement ou au village, pendant que son père va chasser. Néanmoins, les modalités des relations dépendent d'abord du sexe de l'enfant. Un père manifeste plus d'intérêt vis-à-vis de son fils que de sa fille, puisqu'il doit lui enseigner les techniques et les occupations masculines ; et la même chose est vraie des rapports d'une mère et de sa fille. Mais dans l'ensemble, les relations du père avec ses enfants témoignent de la même tendresse et de la même sollicitude que nous avons soulignées précédemment. Le père joue avec son enfant en le portant sur l'épaule (*alakiriginare, b1*) ; il confectionne des armes à la mesure des petits bras de l'enfant :

14. *miinde taqirénore ikaldagetire (b1)*
Le père pour l'enfant fait des flèches.

D'un jeune garçon orphelin, presque adolescent, on nous a dit un jour qu'«il ne va pas chasser, parce qu'il n'a pas de père pour lui faire un arc». Dans certains cas, le père doit étendre ses soins et, dans une certaine mesure, se substituer à la femme absente; nous avons déjà cité le cas des 2 fillettes *a8* et *a9* dont la belle-mère (*a7*) refuse de s'occuper; leur père (*A6*) doit alors assumer beaucoup de menues fonctions. Au moment de partir en voyage, c'est lui qui prépare le panier de l'aînée, mesure sur elle la longueur du bandeau d'écorce, et le raccourcit grâce à l'extrémité libre qu'il fixe en la passant plusieurs fois à travers les trous de la vannerie. C'est également le père qui raconte aux enfants les contes traditionnels; et, en vue d'abrégé et de rendre plus intelligible ces narrations souvent longues et redondantes, il s'applique à les transposer dans un style spécialement adapté aux petits. Ainsi, la version enfantine du conte du Déluge ⁽¹⁾ est la suivante :

15. *uđitento dohonenšuram k'inaram hépatnē atitene ueidenkĭathattene uaindanle. (b1)*

Tout le monde était mort! Il n'y avait plus personne! Plus d'homme! Tous étaient morts! Plus rien!

Des relations d'une nature particulière existent, dans le cas de mariage polygame, entre les enfants du premier lit et leurs jeunes belles-mères. Bien que celles-ci reçoivent d'eux le nom de «mère» ou de «sœur de la mère», elles vivent avec eux, surtout avec les filles, dans un état de camaraderie qui s'étend, d'ailleurs, à tous les enfants du groupe. Nous avons déjà insisté sur cette société des fillettes et des jeunes femmes, qui prennent un bain collectif, vont déféquer par groupe, fument ensemble, plaisantent et se livrent à des jeux assez poussés, tels que se cracher de grands jets de salive, à tour de rôle, à la figure. Autre exemple : *a3* et *a4* jouent avec leur belle-fille *a5*; l'une d'elles l'empoigne et la jette au sol avec tant de violence que la tête sonne contre le sol et que la petite se met à hurler. Les deux jeunes femmes la couvrent de quolibets. Enfin, la plus jeune va l'arracher du sol presque par force et la ramène sans ménagement, comme un paquet, à sa mère. Ces relations sont étroites, appréciées, mais sans courtoisie, comme celles que peuvent avoir de jeunes garçons dans notre société. Elles impliquent rarement des services ou des attentions. Ainsi, *A1* et ses femmes polygames *a3* et *a4* se partagent un morceau de gibier. *a5* en demande une part à *a4* et celle-ci lui répond : «Que ton père te donne le sien.» Ces relations entraînent une conséquence assez curieuse; c'est que les petites filles deviennent plus rapidement indépendantes que les garçons. Elles suivent les jeunes femmes, participent à leur activité, tandis que les garçons, abandonnés à eux-mêmes, tentent timidement de s'agglomérer entre eux, mais sans grand succès, et restent plus volontiers, au moins dans la première enfance, aux côtés de leur mère.

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 120, la version complète de ce conte.

Si l'on considère maintenant les relations des *enfants entre eux*, leur caractère le plus frappant est l'absence de jeux. Dans certains groupes (central et méridional), les enfants confectionnent, d'ailleurs rarement, de petits objets de paille enroulée ou tressée, mais généralement ils ne connaissent d'autre distraction que les luttes ou les tours qu'ils se jouent mutuellement, et mènent une existence calquée sur celle des adultes. En fait, ils accompagnent la journée normale des femmes : le matin, préparation du manioc, puis des noix de *cumaru*, le bain dès qu'il commence à faire chaud ; quand le soleil est très haut, filage à l'ombre et, avant la nuit, ramassage du bois pour le feu. De même, les fillettes apprennent à filer, traînent, rient et dorment ; les garçonnets ne commencent à jouer avec de petits arcs et à s'initier aux travaux masculins que beaucoup plus tard (à 8 ou 10 ans). Mais les uns et les autres prennent très rapidement conscience du problème fondamental et parfois tragique de la vie Nambikwara, celui de la nourriture, et du rôle actif qu'on attend d'eux. Ils participent aux expéditions de cueillette et de ramassage avec beaucoup d'excitation. En période de disette, il n'est pas rare de les voir chercher, autour du campement, leur nourriture individuelle, s'exerçant à déterrer des racines, ou marchant dans l'herbe sur la pointe des pieds, un grand rameau effeuillé à la main, pour assommer des sauterelles. Les fillettes savent quelle part importante est dévolue aux femmes, dans la vie économique de la tribu, et sont impatientes de s'en rendre dignes. Ainsi, nous rencontrons une petite fille (b5) qui promène tendrement un chiot dans le bandeau de portage que sa mère utilise pour sa petite sœur, et nous faisons la remarque :

16. *uainuítte wíkorage*
Le bébé-chien on caresse?

Sa mère me répond :

weíkyúdnore uainuetuikóde?ena táitniene
La petite fille le chien-bébé caresse [parce qu'elle veut] l'élever.

ce à quoi la fillette ajoute avec gravité :

wíndage şuténturu kajíno kajín kajín hóte kajínde şutentere kyaíkano (b1).
Quand je serai grande, j'assommerai le caetetu, caetetu, caetetu,
le singe, les caetetus, j'assommerai quand il aboiera [le chien].

Elle fait d'ailleurs une faute de grammaire que le père souligne en riant : il aurait fallu dire *tílódagé*, « quand je serai grande », au lieu du masculin qu'elle a employé. L'erreur est intéressante, placée dans le contexte, qui illustre manifestement un désir féminin d'élever les activités économiques spéciales à ce sexe au niveau de celles qui sont le privilège des hommes. Comme le sens exact de *şuténtere* est « tuer en assommant avec une massue ou un bâton » (ici, le bâton à fouir), l'informatrice tente inconsciemment d'identifier

la collecte et le ramassage féminins (qui ne peuvent viser qu'à la capture de petits animaux) avec la chasse masculine, armée de l'arc et des flèches.

Les relations entre frères et sœurs n'ont donné lieu à aucune observation particulière. Dans le groupe central et méridional, on rencontre une expression spéciale pour désigner le frère du même sexe, *nlaôre*, « l'autre » ; ce terme ne s'applique pas seulement aux relations de parenté, mais désigne les objets appartenant à un même type. Ainsi les 5 ou 6 poteaux plantés obliquement et rayonnant à partir du centre, et qui soutiennent la première charpente de la hutte sont dits *indel'aore* ; de même, les tuyaux des sifflets doubles (*kalóde*) ou triples (*lutndjone*). Les groupes amis se disent être aussi « frères » ⁽¹⁾, et dans les discussions entre adversaires on relève l'exclamation :

17. *Kakótiane tókənaātiane (b1).*
Méchant ! Tu n'es plus mon frère !

ce qui indique que le terme « frère » a chez les Nambikwara le même sens élargi qu'il possède dans notre vocabulaire. Mais au sein de la société infantile, de nombreuses attitudes s'esquissent qui préparent ou avancent les relations ultérieures. Le bébé orphelin *a9* se trouve presque toute la journée entre les mains de sa jeune sœur *a8* (l'une a 2 à 3 ans, l'autre 6 à 7) ; elle s'occupe d'elle, la porte, la fait manger. *a19* et *a20* (qui sont des « mères ») agissent vis-à-vis des précédentes comme des aînées, de façon bien plus marquée que ne le comporterait la véritable différence d'âge : en effet, *a8* et *a20* sont contemporaines ; *a19*, l'aînée, casse pour sa sœur *a20* des noix de *bacaiwa*, et les mange en même temps qu'elle. Quand elles sont satisfaites, elles donnent le reste à *a8*, qui les casse, à son tour, pour sa petite sœur.

Les relations entre enfants se donnant les noms d'*époux* et d'*épouse* sont plus obscures, et nous n'avons pu parvenir à nous en faire une conception claire. Nous avons signalé qu'il existe une prohibition légère frappant l'expression de cette relation de parenté. Toutefois, en général, les jeunes « époux » et « épouses » ne manifestent l'un vis-à-vis de l'autre aucun comportement spécial, positif ou négatif. Cependant, nous avons rencontré des cas indiscutables où les jeunes conjoints potentiels se conduisent comme des conjoints véritables. Ils quittent le soir le foyer familial, et transportent des tisons pour allumer leur feu particulier dans un coin du campement. Les témoins ne prêtent guère attention à cette démarche. Par exemple, quelqu'un fera la remarque :

18. *uítəuɾi uítəɾi tɿdáhete uítəɾiəna noréteuɿi etlitére (b1).*
Les enfants du feu prennent pour faire le feu, ils soufflent pour faire des flammes.

⁽¹⁾ Voir p. 92.

⁽²⁾

et le jeune «époux» dit à sa femme potentielle :

19. *tadoštakui nikuititerayi etere aiturui yatadahaki (b1)*
 Penche-toi! Ramasse le feu, rapporte! Cherche [davantage].
 Mets-le là!

Après quoi ils s'installent tous deux auprès de leur feu et se livrent, dans la mesure de leurs moyens, à tous les travaux érotiques qu'ils ont vu leurs aînés pratiquer. L'incident est accueilli par les adultes avec indifférence, ou, au plus, avec des sourires amusés : *uetnó taminušere*, «ce sont des enfants qui ont de petites relations sexuelles», dit-on en passant. Nous n'avons vérifié ces pratiques que de façon occasionnelle, chez de jeunes enfants (5 à 7 ans). Elles semblent absentes chez ceux qui sont plus proches de la puberté, mais, dans ce dernier cas, une lacune apparaît dans nos observations, due à l'insuffisance de sujets de comparaison.

Vis-à-vis de l'étranger, l'attitude des enfants est assez variable. Certains manifestent pendant longtemps la crainte et l'hostilité :

20. *tauette šiina iaširina uniena (b1)*
 Mon enfant est effrayé, il a honte, il ne bouge pas.

parfois expliquées par un surprenant détail extérieur :

- herákoloui išiena (b1)*
 des lunettes il a peur.

D'autres (ou les mêmes après quelques jours ou semaines d'acclimatation) se montrent curieux, amicaux, éventuellement mystificateurs; ainsi *b5*, qui réclame qu'on applique à l'ethnologue le traitement qu'on fait subir au gibier pour le débarrasser de ses poils :

21. *n'iuuénághē n'uúéguedne (b1)*
 Sa barbe au feu! Griller sa barbe!

En général, ils se montrent bons compagnons, enthousiastes, et inlassablement avides des jeux qu'on leur révèle; en échange, informateurs très complaisants dès qu'on s'en est fait des amis. Presque toutes les informations que nous avons pu recueillir sur les noms propres proviennent d'eux.

Ce chapitre ne pourrait se terminer sans présenter quelques observations relatives aux *animaux domestiques*. Non seulement, en effet, les enfants vivent en relation très intime avec les animaux, mais ces derniers sont traités — au moins extérieurement — dans la famille comme de véritables enfants; nous voulons dire qu'ils participent à l'alimentation du groupe, bénéficient des mêmes manifestations de tendresse ou d'intérêt — épouillage, jeux, conversation, caresses — que les êtres humains; en toute chose, leur traitement est

curieusement semblable. Les Nambikwara ont de nombreux animaux domestiques : des chiens d'abord, et des coqs et poules, qui descendent les uns et les autres de ceux qui ont été introduits dans leur région par la Commission Rondon; des singes, des perroquets, des oiseaux de diverses espèces, et, éventuellement, des *caetetu*, des *coati* (*Nasua* sp.), des *jaguaririca*. Seul le chien semble avoir acquis un rôle occasionnellement utilitaire auprès des femmes, pour la chasse au bâton à four (cf. cit. n° 16); les hommes ne s'en servent jamais pour la chasse à l'arc. Les autres animaux sont élevés dans un but d'agrément. On ne les mange pas, et on ne consomme pas les œufs des poules, qui les déposent, d'ailleurs, dans la brousse. Mais on n'hésitera pas à dévorer un jeune oiseau s'il meurt après une vaine tentative d'acclimatation.

Les termes utilisés pour le comportement à l'égard des animaux sont les mêmes que ceux vis-à-vis des humains; on dit *dehéna nítte nìkòrage*, «la femme le bébé caresse», ou *ndínúette nìkòrage*, «la femme le chien-bébé caresse».

En voyage, et sauf les animaux capables de marcher, toute la ménagerie est embarquée avec les autres bagages. Les singes, cramponnés à la chevelure des femmes, les coiffent d'un gracieux casque vivant, prolongé par la longue queue enroulée autour du cou de la porteuse. Les perroquets et les poules perchent au sommet des hottes, d'autres animaux sont tenus dans les bras. Aucun ne reçoit une abondante nourriture; mais, même les jours de disette, ils ont leur part, aussi faible soit-elle. En échange, ils sont, pour le groupe, un incessant sujet de distraction, d'amusement, le principal spectacle. On entend des exclamations telles que :

22. *íakhíninde íteru nìrokúnene* (b1).

Les fourmis volantes! Il [le singe] les attrape pour les manger!

On parle au singe en lui donnant des fruits : *nosí*, «prend!» et comme les singes vivent en très grande intimité avec les chiens, on rit aux éclats en voyant leurs tours :

23. *hóte ndínde miramirína hóte nairídnjena* (b1).

Le singe du chien monte sur le dos! Le singe le chien mord!

et encore :

24. *kuyaríşena tákalahē tákela áyorişē kádajena* (b1).

Il se balance tête en bas, tête en bas il se balance, il est tombé!
(le singe).

Les enfants jouent volontiers à brûler des bêtes, et, quand il s'agit d'insectes, on les laisse faire; mais s'ils tentent de brûler des animaux domestiques en les touchant subrepticement avec une braise, ils sont sévèrement réprimandés.

LES GRANDS-PARENTS.

Nous employons le terme dans le sens classificatoire, c'est-à-dire les membres de la troisième génération ascendante. Ils sont en général peu nombreux : 2 dans le groupe *a1* restreint, 5 sur 75 personnes dans le groupe élargi, 3 sur 31 dans le groupe *b1* élargi (nous n'incluons pas dans cette estimation *A1*, *a2* et *a14*, qui peuvent indirectement être classés comme grands-parents). Ce petit nombre s'explique, en partie, par la très forte mortalité qui sévit chez les Nambikwara, et partiellement aussi par le fait que les personnes âgées, bien que participant à la vie nomade, ne se déplacent pas avec la même mobilité que les autres membres du groupe, et sont plus rarement rencontrées. Quoi qu'il en soit, les grands-parents partagent l'existence de leurs descendants. La fondation d'une nouvelle famille n'éteint pas les liens entre les adultes et leurs parents. Nous en avons souligné plusieurs exemples en étudiant les phénomènes de résidence. Des parents âgés ou veufs rallient le ménage de leur fils ou de leur fille, soit à titre définitif, soit à titre temporaire. Ainsi, en l'absence de son gendre (*A21*) et de sa femme (*a18*), *A17* s'installe auprès de sa fille (*a22*) et du bébé de celle-ci (*a23*). C'est elle qui fait cuire, pour les trois, le manioc et les noix de *cumaru*. D'autre part, les grands-parents ont, vis-à-vis de leurs descendants, un comportement que manifeste la permanence du lien de filiation. *a14* s'occupe spécialement de ses petites-filles (filles de la fille), orphelines de mère, *a8* et *a9* ; elle les nourrit, les baigne, et le bébé passe ses journées auprès d'elle, et souvent ses nuits. Quand le groupe voyage, c'est elle qui la porte quand elle ne peut plus marcher. Mais surtout, quand une pièce de gibier a été rapportée par un chasseur, on voit, par le choix des bénéficiaires, s'esquisser, au sein du groupe, les limites d'une unité plus vaste que la famille conjugale, et dont, dans les circonstances quotidiennes, la réalité n'apparaît que rarement.

Ainsi, un boa *sucuri* (*iritasu*, *a1* : *Eunectes murinus*) étant un jour rapporté par *A17*, les tripes sont, par lui, remises à sa fille *a19*, qui les passe à sa sœur *a22* ; celle-ci les partage entre *a12* et *a5* (ses « filles ») et se réserve une portion ; cependant que *A17* découpe le corps en tronçons qu'il remet à *A13*, *A1*, *A21*, et dont il garde une part. Ici, le partage est presque coextensif au groupe restreint. Mais, dans une circonstance plus solennelle⁽¹⁾, le partage d'une *irara* (*inihinuklesu*, *a1* : *Mustela* sp.) par *A21* donne lieu à la distribution suivante :

- Un quartier à *a18* (mère de la femme) ;
- Un quartier à *a2* (sœur aînée de la femme) ;
- Un quartier à *a14* (épouse du frère) ;
- Une patte à *a19* (sœur cadette de la femme) ;
- Une demi-tête à *A17* (mari de la mère de la femme).

⁽¹⁾ P. 106 sq., cessation de l'état de marge.

Il consomme le reste avec sa femme et son bébé, et les bénéficiaires partagent leur lot avec époux et enfants. On voit donc se délimiter, au sein du groupe, une entité plus restreinte :

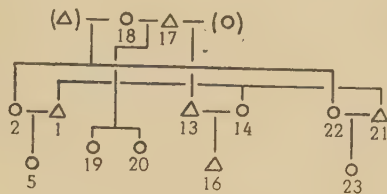


FIG. 17.

celle des membres d'une même famille bilatérale. De même, pour le râpage du manioc, *a2*, *a14*, *a18*, *a22* travaillent souvent ensemble et préparent une masse collective qui sera partagée entre les mêmes familles, et servira à l'alimentation des mêmes personnes que celles représentées dans le tableau ci-dessus.

Nous ne savons s'il faut attribuer à sa position classificatoire ou à ses caractéristiques individuelles certaines attitudes frappantes de *A17*. Il est très nettement conscient de sa position quasi-patriarcale au sein du groupe et du fait que tous les membres, ou presque, sont par rapport à lui : *asuittu*, *asuittu*, *tauéttu*, *tauéttu*, *tauéttu*; il insiste, énumère complaisamment les termes avec de grands gestes. Il est gai, jovial et trouve une satisfaction évidente dans des conversations à sujet érotique, dont il appuie les évocations par une mimique et des contorsions appropriées. Au sein du groupe, dont il ne partage que partiellement les activités, il ne détient aucune autorité, explicite ou implicite.

LES COLLATÉRAUX ET ALLIÉS.

Il n'existe pas de différence apparente entre le comportement d'un individu vis-à-vis des parents de son conjoint, et son comportement vis-à-vis de ses propres parents. C'est-à-dire que, du point de vue des relations individuelles, l'ordre des générations prime celui des degrés; les beaux-parents, parents du troisième degré, sont concrètement classés dans la deuxième génération («pères» et «mères»). On peut en dire de même pour les relations des père et mère de la femme, ou du mari, avec le conjoint de ces derniers. Aucune prohibition spéciale n'a pu être notée.

Les belles-sœurs (*ascétasu*, *a1*; *ndédere*, *b1*) ont entre elles des rapports très libres. Elles rient, plaisantent ensemble, se rendent de petits services tels que celui de se frotter mutuellement le dos avec la teinture d'*urucu* (*Bixa orellana*). Mais on se trouve en présence de relations tout à fait exceptionnelles

quand on passe aux beaux-frères (*asúkосу*, a1; *tarúte*, b1), ou plus exactement (puisque l'appellation d'*asúkосу* ne découle pas du mariage avec la sœur, mais lui est antérieure) des cousins croisés.

Du fait de la polygamie partielle qui règne dans le groupe, et qui se manifeste en ce que les femmes les plus jeunes et les plus jolies sont périodiquement soustraites, par le chef ou le shaman, du cycle régulier des mariages, les jeunes hommes se trouvent souvent en difficulté pour se marier, au moins pendant une partie de leur adolescence, aucune épouse potentielle ne se montrant disponible. Ce problème est résolu par les relations homosexuelles, que la langue Nambikwara (b1) a nommées de façon poétique : *tamindige kihádige*, c'est-à-dire l'*amour-mensonge*. Ces relations sont fréquentes entre jeunes gens, et se déroulent avec une publicité beaucoup plus grande que les relations normales. Les partenaires ne se retirent pas dans la brousse comme le font habituellement les adultes. Ils s'installent auprès d'un feu du campement, sous l'œil amusé des voisins. L'incident donne lieu à des plaisanteries, généralement peu poussées; ces relations sont considérées comme infantiles, et l'on n'y prête guère attention. La question reste pour nous douteuse de savoir si ces exercices sont poussés jusqu'à la satisfaction complète, ou se limitent à des effusions sentimentales, accompagnées de jeux érotiques, tels que ceux et celles qui caractérisent, pour la plus large part, les relations entre conjoints. Quoi qu'il en soit, le point essentiel, ici, est que les relations homosexuelles sont exclusivement *des relations entre cousins croisés*. Lorsqu'on s'informe auprès d'un indigène à propos d'un rapprochement du genre de celui que nous venons de décrire, la réponse typique que l'on obtient est :

25. *tarutebádige tamindige* (b1)
[Ce sont] deux beaux-frères qui font l'amour.

Nous n'avons pu savoir si ces relations d'adolescence subsistent entre les adultes; la chose semble peu probable. Mais des relations d'une nature toute spéciale se maintiennent entre les « beaux-frères »; ils se témoignent une grande familiarité, ont entre eux des effusions que nous n'avons jamais notées entre frères ou parents d'un autre degré. Il n'est pas rare, chez les Nambikwara (toujours prodigues, d'ailleurs, de gestes affectueux) de voir deux ou trois hommes, mariés et pères de famille, se promener le soir tendrement enlacés. L'information obtenue est, ici encore, toujours la même :

26. *tarúte ialhasi?ete.* (b1)
Les beaux-frères se tiennent embrassés.

Certains jeux, comme le « jeu de griffes » (*kairobítunubi*, c) sont fréquents entre beaux-frères.

Mais la relation de « cousins croisés potentiellement ou effectivement alliés par le mariage de leur sœur » — ce qui semble l'équivalent le plus adéquat du

terme *tarîte* — peut être extrapolée largement au delà des relations familiales. Dans certains cas, elle est utilisée pour créer, entre des individus sans parenté, des liens originaux dont le rôle est de fusionner, de façon indirecte, en un même groupe familial, des groupes précédemment hétérogènes. On a noté au début de ce travail ⁽¹⁾ que les groupes centraux et septentrionaux ont été décimés, d'une façon particulièrement sévère, par les épidémies des quinze dernières années. Plusieurs d'entre eux ont vu leur effectif réduit à si peu de chose que la poursuite d'une existence sociale indépendante, dans de telles conditions, pouvait sembler un objectif illusoire. Certains se sont donc groupés dans l'espoir de reconstituer une unité viable. C'est ainsi que, quand nous les avons rencontrés, le groupe désigné sous la rubrique *b1* (restreint), comprenant 18 personnes, et le groupe *c*, comprenant 34 personnes, vivaient réunis, sous l'autorité de leurs chefs respectifs, mais ceux-ci travaillant en accord. Il est à présumer, d'ailleurs, que la diminution de nombre n'était pas la seule raison de cette alliance, et que le groupe *c* représentait une fraction d'un groupe plus nombreux qu'il avait été obligé de fuir pour une raison indéterminée. Il aurait cherché, dans une vie nomade partagée avec le groupe *b1*, une plus grande sécurité. Des événements assez obscurs ⁽²⁾ survenus pendant notre séjour laissent deviner des arrière-plans politiques dont nous avons ignoré les détails. Quoi qu'il en soit, les deux groupes voyageaient ensemble, campaient en même temps, mais sans mêler leurs feux, les familles constituantes formant deux agglomérations juxtaposées. Le trait le plus surprenant de cette organisation était que les deux groupes ne parlaient pas la même langue et ne pouvaient communiquer entre eux que par l'intermédiaire d'un ou deux individus appartenant à chaque groupe, qui agissaient comme interprètes. Il n'existait, notamment, aucune communication directe entre *B1*, chef des *Tarundé*, et son collègue *C20*, chef et shaman du groupe *Sabané*. En effet, s'il n'y a aucun doute sur les étroites affinités des dialectes *a1*, *a2*, *b1*, *b2*, qui ne diffèrent entre eux que comme des dérivations d'une langue mère, le dialecte *c* offre, vis-à-vis des précédents, des différences tellement profondes qu'on ne sait si l'on se trouve en présence d'une langue de la même famille; en tout cas, de quelque manière que l'étude linguistique doive résoudre ce problème, il peut raisonnablement être posé. Nous n'hésitons pas, néanmoins (et malgré des différences anthropologiques) à ranger le groupe *c* dans la famille culturelle Nambikwara, à cause de l'identité des cultures matérielles et des genres de vie, et surtout, à cause de l'attitude psychologique des groupes *b1*, *b2* et *c* les uns vis-à-vis des autres, qui reconnaissent ostensiblement leur communauté.

La réunion des deux groupes posait un problème, celui de la nature des relations qui devaient intervenir entre leurs membres respectifs. Ce problème

⁽¹⁾ Voir p. 6.

⁽²⁾ Voir p. 103.

a été résolu par la reconnaissance de tous les membres mâles du groupe *c* comme étant des « cousins croisés » = *tarúte*, de tous les adultes mâles du groupe *b1*, et de tous les adultes mâles du groupe *b1* comme étant des *íópa* (correspondant à « cousin croisé » dans le vocabulaire de parenté du groupe *c*) de tous les adultes mâles du groupe *c*. Il en résulte, comme conséquence, que si tous les époux des deux groupes sont « beaux-frères entre eux », toutes les « épouses » d'un groupe sont « sœurs » des époux de l'autre, et tous les enfants de l'un ou l'autre sexe, dans un groupe, époux ou épouses potentiels des enfants de l'autre groupe appartenant au sexe opposé. La fusion consanguine des deux groupes est donc définitivement assurée à la prochaine génération. Voici la situation type que l'on trouve ainsi réalisée :

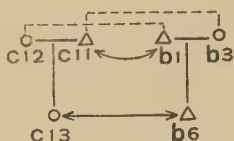


FIG. 18.

Le caractère systématique de cette solution n'est pas douteux ; les informateurs appartenant au groupe *b* ou au groupe *c*, lorsque nous les interrogeons sur leur relation de parenté vis-à-vis d'un adulte mâle du groupe allié, ne nous fournissent jamais de réponse spéciale visant le cas considéré, mais font remarquer à la place que *tous* les hommes Sabané étaient pour eux *tarúte*, ou que *tous* les hommes Tarundé étaient *íópa* ; tandis qu'on ne se donnait généralement pas la peine de formuler les relations entre femmes, entre enfants, ou entre adultes et enfants ; dans tous ces cas, sauf quelques occasions où la déduction était explicitement faite, on donnait comme réponse le nom du groupe : elle l'appelle « Sabané » ou « Tarundé ». C'est donc bien en fonction de la relation de *tarúte* ou *íópa* (= *asúkосу*, *a1*) que le système a été conçu et appliqué.

Ce fait mérite l'attention, car si la finalité du système était seulement d'assurer les intermariages, on pouvait y procéder de deux autres manières, ou plus exactement donner, de la même solution, deux autres interprétations : l'une consistant à poser toutes les femmes comme des « belles-sœurs », l'autre traitant tous les hommes d'un groupe et toutes les femmes de l'autre, respectivement, comme étant entre eux « frères et sœurs », et le résultat eût été le même. Bien entendu, ces deux aspects sont impliqués dans la solution proposée, comme ses corollaires. Néanmoins la solution elle-même, qui pouvait être présentée de trois façons différentes et équivalentes, a été, en fait, pensée, de façon préférentielle, en fonction de la relation existant entre les *collatéraux mâles et alliés*. Plusieurs suggestions doivent alors être examinées.

Des trois solutions possibles, deux impliquaient la prise en considération des femmes, une seule était purement masculine, et c'est celle-là qui a été choisie. Il ne faut pas s'en étonner si, comme nous le supposons, le problème posé était un problème politique, donc relevant du commandement, exclusivement exercé par les hommes, et non par un jeu normal de la filiation, qui semble plutôt matrilinéaire⁽¹⁾. Bien que, dans un système simple de mariage entre cousins croisés, comme l'est le système Nambikwara, les « beaux-frères entre eux » puissent être aussi facilement les pères des mères que les pères des pères, ce choix donne à la sociologie Nambikwara, que nous avons eu jusqu'à présent du mal à caractériser à ce point de vue, une teinte décidément masculine, ou plutôt, il témoigne d'une tendance dans cette direction, en même temps qu'il constitue la première ébauche d'un système social venant se surimposer aux structures purement familiales auxquelles nous avons été limités jusqu'à présent. Nous ne prétendons en aucune façon fonder, sur ces observations limitées et dont le caractère reste anecdotique, une théorie de l'organisation dualiste⁽²⁾. Néanmoins, nous sommes bien en présence d'un de ces cas où « les traits fondamentaux de l'organisation clanique se trouvent, dans une certaine mesure, préformés dans des tribus dépourvues de clan »⁽³⁾. Il suffirait, pour satisfaire aux exigences de l'organisation dualiste, que le nouveau groupe se fixât, et maintint le souvenir de son origine ambiguë en continuant à éviter de confondre les deux lots de foyers.

Enfin, ce système manifeste, sous un nouvel aspect, cette prépondérance des hommes que nous avons soulignée à propos des relations interindividuelles. C'est à travers les hommes que se décident les alliances des groupes, comme aussi, éventuellement, leurs guerres.

*
* *
*

Les remarques précédentes ont peut-être un autre intérêt : celui de suggérer une interprétation d'observations de caractère sociologique que l'on trouve dispersées dans l'ancienne littérature relative à l'Amérique du Sud.

On doit d'abord noter des analogies frappantes entre certains traits du système de parenté Nambikwara et ceux qu'on peut attribuer à l'organisation familiale des anciens Tupi du littoral brésilien. On verra plus loin que, sur le plan métaphysique, il n'y a pas seulement des thèmes communs aux deux cultures, mais que tels termes religieux du vocabulaire Nambikwara ont une origine Tupi évidente. Chaque fois que nous devons décrire de menus incidents de la vie quotidienne des Nambikwara, la tentation est presque irrésis-

⁽¹⁾ Voir p. 39.

⁽²⁾ Ce point a été développé ailleurs; cf. *Dual organization*, etc., l. c.

⁽³⁾ R. H. LOWIE, *Family and Sib*, *American Anthropologist*, N. S., vol. 21, 1919, p. 28-40.

tible de citer Jean de Léry et Yves d'Evreux, tant il est vrai que les paroles mêmes de ces vieux auteurs peuvent être littéralement appliquées à une culture, pourtant postérieure de quatre siècles. Mais c'est dans le système de parenté que les ressemblances sont les plus nettes : les deux cultures invoquent les mêmes trois principes fondamentaux : distinction des frères et sœurs des parents en oncles et tantes parallèles appelés « pères » et « mères », et oncles et tantes croisés appelés « beaux-pères » et « belles-mères » ; mariage préférentiel entre cousins croisés, avec l'assimilation concomitante des cousins parallèles à des « frères » et « sœurs » ; enfin, mariage avunculaire, qui semble avoir été de règle, chez les anciens Tupi, sous la forme d'une union préférentielle entre le frère de la mère et la fille de la sœur⁽¹⁾.

Le premier principe ressort directement — et les deux autres indirectement — d'un texte capital d'Anchieta que nous devons citer ici :

« Mas na materia de parentesco nunca usam deste vocabulo *eté* (= vrai) porque chamando pais aos irmãos de seus pais e filhos aos filhos de seus irmãos e irmãos aos filhos dos tios irmãos dos pais, para declararem quem e seu pai, ou filho verdadeiro, senão *xeruba xemonhangara*, meu pai « qui me genuit » e ao filho *xeraira xeremimohanga* meu filho « quem genui » ; et assim nunca ouvi o indio chamar a sua mulher *xeremireco etê*, sinão *xeremireco* (simpliciter) ou *xeraicig* « mai de meus filhos » ; nem a mulher ao marido *xemenetê* « maritus verus », sinão *xemena* (simpliciter) ou *xemembira ruba* « pai de meus filhos » ; do qual tanto usam para o marido como para o barregão ; e se alguma hora o marido chamar alguma de suas mulheres *xeremireco etê*, quer dizer minha mulher mais estimada ou mais querida, a qual muitas vezes e a ultima que tomou⁽²⁾. »

Ce texte offre un intérêt supplémentaire : il montre que, pas plus que les Nambikwara, les Tupi n'ont été arrêtés par le problème de la distinction entre parents véritables et parents classificatoires. Dans les deux cas, le besoin de termes spéciaux ne s'est pas fait sentir, et l'on se borne à recourir, quand il faut, à des considérations physiologiques⁽³⁾. Le lecteur trouvera d'autres indications sur l'assimilation du frère du père à un père classificatoire chez Soares de Souza⁽⁴⁾.

Les vieux auteurs décrivent souvent le mariage des cousins croisés chez les Tupi, ainsi que celui de l'oncle avec sa nièce. Ici encore, nous aurons d'abord recours à Anchieta :

« As filhas das irmas não chamam *temerico etê* nem por taes as têm ; porque muitos indios com terem muitas sobrinhas, e muito gentis mulheres, não usam d'ellas ; mas como os irmãos tem tanto poder sobre as irmas, tem para si que

⁽¹⁾ On doit ajouter la distinction des frères et sœurs en « aînés » et « cadets ».

⁽²⁾ *Informação dos Casamentos dos Índios do Brasil*, Revista Trimensal del Instituto Historico e Geographico Brasileiro, t. VIII, 1846, I (2da Seria), p. 254-262 ; p. 259.

⁽³⁾ Cf. *plus haut*, p.

⁽⁴⁾ *Roteiro do Brasil*, Revista do Instituto, etc., t. XIV, 1851, p. 316-317.

lhes pertencem as sobrinhas, para as poderem ter por mulheres, et usar d'ellas *ad libitum* si quizerem, assim como as mesmas irmas, dão a uns e tiram a outros. *Taragaj*, indio muito principal na aldeia de Jaribiatiba, que e no campo de São Vicente, tinha duas mulheres, e uma d'ellas era sua sobrinha filha de sua irma...⁽¹⁾»

Plus loin, les deux types de mariage sont envisagés comme des institutions symétriques : « ... porque os pais lhes dão as filas e os irmãos as irmas. » Staden fait aussi allusion au mariage des cousins : « Ils offrent aussi en présent leurs filles et leurs sœurs⁽²⁾. » De même chez Soares de Souza, Claude d'Abbeville et bien d'autres. Avec un sens sociologique aigu, Anchieta découvre une connexion entre le mariage avec la fille de la sœur et la reconnaissance de l'homme comme seul responsable de la conception. On se souvient que cette théorie est aussi partagée par les Nambikwara :

« O terem respeito as filhas dos irmãos e porque lhes chamam filhas, e n'essa conta as têm; e assim *neque fornicarie* as conhecem porque têm para si o parenteco verdadeiro, vem pela parte dos pais, que são os agentes; e que as mãis não são mais que uns saccos em respeito dos pais em que se criem as crianças, e por esta causa os filhos dos pais, posto que sejam havidos de escravos e contrarias captivas, são sempre livres e tão estimadas como os outros; e os filhos de femeas, se são filhos de captivos, os tem por escravos e os vendem, e as vezes matam e comem, ainda que sejam seus netos, filhos de suas filhas, e por isso tambem usam das filhas das irmas sem nenhum pejo *ad copulam*, mas não que haja obrigação nem costume universal de as terem por mulheres verdadeiras, mais que as outras, como dito é. E por essa causa os padres as casam agora com seus tios, irmãos das mais, se as partes são contentes, pelo poder que têm de dispensar com elles, o qual ate agora se nao fez com sobrinho filho de irmão, nem ainda em outros graos mais afastados que vem pela linha dos pais porque entre os indios se tem isso por muito estranho⁽³⁾. »

Sans doute le mariage des cousins croisés est-il largement répandu dans toute l'Amérique du Sud⁽⁴⁾. Mais chez les Tupi, c'est plutôt le mariage avunculaire qui retient l'attention des premiers voyageurs. Ainsi, Léry note : « Quant à l'oncle, il prend sa niepce » (pour femme); et Thevet : « Dès qu'elles sont nées, l'oncle maternel les lève de terre et les retient pour femmes futures »⁽⁵⁾. Magalhães de Gandavo s'exprime sans doute inexactement, mais

⁽¹⁾ L. c., p. 259.

⁽²⁾ HANS STADEN, *The true history of his captivity* (éd. Malcolm Letts), Londres, vol. II, ch. 18, p. 146.

⁽³⁾ L. c., p. 259-260.

⁽⁴⁾ Ainsi Breton, au sujet des Caraïb des Antilles : « Les cousins germains que nous appelons fils des frères du père se nomment frères et ces frères du père sont aussi appelés pères; et les enfants de ces frères ne contractent point d'alliance par ensemble, mais bien avec les enfants des sœurs de leurs pères » (*Dictionnaire Caraïbe-François*, Auxerre, 1665, p. 11).

⁽⁵⁾ LÉRY, *loc. cit.* II, ch. XVII, p. 85; THEVET, *Cosmogonie universelle*, p. 932.

dans le même sens, quand il écrit : « C'est leur coutume d'épouser les femmes qui sont leurs nièces, filles de leurs frères ou de leurs sœurs ; ils les regardent comme leurs épouses véritables et légitimes. Les pères de ces femmes ne peuvent les refuser, et nul, sinon leur oncle, ne peut prétendre à les épouser »⁽¹⁾. On se reportera aussi à Nobrega, Vasconcellos, Soares de Souza⁽²⁾.

Quant à la polygamie, et à la distinction, si nette chez les Nambikwara, entre la première femme vouée aux travaux ménagers, et les femmes secondaires, compagnes des hommes et partageant leurs obligations, on se souviendra que Magalhães de Gandavo fait allusion à une catégorie de femmes, en vérité célibataires, mais qui prennent part à l'activité masculine⁽³⁾.

Toutes ces observations nous autorisent à tracer un parallèle entre l'extension de la relation de « beau-frère » chez les Nambikwara, et une coutume, très voisine semble-t-il, des anciens Tupi. Citons d'abord Yves d'Évreux : « On dispersa une partie des Français par les villages pour y vivre suivant les coutumes du Pais, qui est d'avoir des *Chetouasaps* c'est-à-dire hostes ou compères, en leur donnant des marchandises au lieu d'argent ; et cette hospitalité ou compérage est entre eux fort estroicte : car ils vous tiennent proprement comme leurs enfans, tandis que vous demeurez avec eux, vont à la chasse et à la pesche pour vous, et d'avantage leur coutume était de donner leurs filles à leurs compères »⁽⁴⁾. Il parle plus loin des « Français qui sont logez par compérage en ces villages »⁽⁵⁾. L'institution indigène est confirmée par Jean de Léry⁽⁶⁾ : « il est à noter que ces mots *Atourassap* et *Coton-assap* diffèrent, car le premier signifie une parfaite alliance entre eux et entre eux et nous, tant que les biens de l'un sont communs à l'autre. Et aussi qu'ils ne peuvent avoir la fille ou la sœur du premier nommé ». Le « *Coton-assap* » est par conséquent, à l'inverse du précédent, privilégié pour deux formes de mariages : celui avec la sœur de son partenaire, qui fait de lui un « beau-frère », et celui avec sa fille, c'est-à-dire une admission au nombre des oncles maternels, faisant de lui un frère théorique de l'épouse, qui aboutit au même résultat.

⁽¹⁾ PEDRO DE MAGALHES DE GANDAVO, *The Histories of Brazil, The Cortes Society*, New-York, 1922, II, ch. X, p. 89.

⁽²⁾ NOBREGA, *Cartas do Brazil*, 1549-1560, Rio de Janeiro, 1931, p. 148 ; — VASCONCELLOS, *Chronica da Companhia de Jesu do Estado do Brasil*, Lisboa, 1865, I. LXXXII. p. 133 ; SOARES DE SOUZA, *Tratado*, CLVII, CLII.

⁽³⁾ GANDAVO, *loc. cit.*, II, ch. 10, p. 89. On trouvera d'autres indications sur l'organisation familiale des anciens Tupi chez : A. MÉTRAUX, *La religion des Tupinamba* (Paris, Leroux, 1928), passim ; — LAFONE QUEVEDO, *Guarani kinship terms as an index of social organization* (*American Anthropologist*, vol. 21, 1919), p. 421-440 ; — P. KIRCHHOFF, *Die Verwandtschaftorganisation der Urwaldstämme Südamerikas* (*Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 63, 1931, ch. 15, p. 182).

⁽⁴⁾ *Voyage dans le nord du Brésil*. Ed. F. Denis, Leipzig et Paris ; II, 14.

⁽⁵⁾ *Loc. cit.*, XXVIII, 109.

⁽⁶⁾ *Loc. cit.*, II, ch. 20, p. 133 ; cf. également, CARDIM, *Tratado da Terra e da Gente do Brasil*, Rio de Janeiro, 1925, p. 169-170.

Il faut noter une autre analogie de la relation entre beaux-frères chez les Nambikwara et chez les Tupi. Tous les textes que nous avons cités concordent pour admettre l'existence, chez les Tupi, d'une sorte d'autorité exercée par les jeunes hommes sur leurs sœurs. Le mariage des cousins croisés semble résulter d'un échange mutuel de sœurs entre des hommes qui ont entre eux ce rapport de parenté; on peut en dire de même, quand le père cède sa fille au frère de sa femme. Ainsi, les beaux-frères actuels ou potentiels sont liés par une relation d'une nature spéciale, fondée sur un échange de services d'ordre sexuel. Nous avons vu qu'une telle relation existe aussi entre les beaux-frères Nambikwara, avec cette différence que, chez les Tupi, ces services portent sur des sœurs et des filles, tandis que (en plus de la forme précédente) les beaux-frères Nambikwara échangent directement les prestations sous forme de relations, homosexuelles, qui suppléent à l'absence de sœur disponible.

Nous pouvons maintenant conclure. Les anciens Tupi connaissaient deux formes d'union préférentielle : mariage des cousins croisés, et mariage avunculaire. Le premier apparaissait normalement sous la forme d'un échange de sœurs entre deux cousins croisés; le second résultait d'un privilège sur la fille de la sœur exercé par le frère de la mère, ou concédé à celui-ci par le mari de sa sœur. Dans les deux cas, le mariage se fonde sur un pacte entre cousins croisés, beaux-frères de droit ou de fait — ce qui est la définition même que nous avons retenue pour les termes Nambikwara *tarúte* ou *iópa*. En outre, cette relation de « beau-frère » pouvait être instaurée, sous le nom de *chetouasap* (Yves d'Évreux) ou *coton-assap* (Léry) entre des individus qu'aucun lien de parenté n'unissait auparavant, ou parents d'une autre manière ou de façon plus lointaine, et même entre étrangers (comme c'était le cas entre Français et Indiens). Le but était de rendre possible les intermariages, et d'amalgamer des familles ou des groupes, jusqu'alors hétérogènes, en une nouvelle unité sociale. On reconnaît le procédé que nous avons décrit à propos de la fusion des groupes Sabané et Tarundé⁽¹⁾.

On objectera que les vieux auteurs peuvent avoir interprété des observations douteuses à la lumière des faits européens. Comme nous proposerons

⁽¹⁾ La pratique sud-américaine d'utiliser des relations de parenté pour traduire, et établir, des liens sociaux est attestée par VON DEN STEINEN (*Unter der Naturvölkern Zentral Brasiliens*, 2 Aufl. Berlin, 1897, p. 286), que les Bakairi avaient décidé d'appeler « frère aîné » et les Mehinaku « oncle maternel ». Nous venons d'établir l'équivalence des termes « beau-frère » et « oncle maternel » dans un système de mariage entre cousins croisés joint au mariage avunculaire. Quant à l'emploi du terme « frère aîné », il appelle deux observations. En premier lieu, le système de parenté des Bororo, qui ne sont guère éloignés du Xingu, dédouble chaque génération en deux étages dont l'un (aînés) est assimilé aux cadets de la génération antérieure et l'autre (cadets) aux aînés de la génération suivante. Dans un tel système, un « frère aîné » peut être, en fait, un véritable oncle et un beau-frère potentiel. Le second point vise la différence logique entre deux types de solidarité, l'une, mécanique et exprimée par le terme frère, et l'autre, organique exprimée par le terme beau-frère. Nous y avons fait allusion plus haut, p. 71.

le nom de *compérage* pour désigner une institution que nous croyons être authentiquement indigène, il ne sera pas inutile de nous arrêter un instant sur cet aspect du problème.

Sans doute les faits analysés plus haut, et l'institution européenne du compérage, offrent-ils de frappantes analogies. A l'origine, le compère et la commère étaient liés l'un à l'autre, et tous les deux aux parents de l'enfant, par le lien mystique du parrainage. Mais la relation s'est vite sécularisée dans toutes les petites communautés rurales, ou, plus exactement, partout où le groupement familial a le pas sur le groupe social étendu; la relation est alors employée pour instaurer un lien artificiel de parenté, ou même, comme cela se produit chez les Nambikwara, pour traduire en termes de parenté un simple phénomène de contiguïté spatiale⁽¹⁾. L'étranger, le nouveau venu, sont adoptés grâce à l'usage réciproque des appellations de compère et commère qu'ils reçoivent de — et retournent à — leurs contemporains. D'autre part, l'étranger s'assimile habituellement en prenant femme dans sa nouvelle communauté, et les termes de compère et de beau-frère deviennent si rapidement synonymes que les hommes alliés par mariage ne s'interpellent plus que par le premier. Dans les villages de l'Europe méditerranéenne et de l'Amérique Latine, le compère ou « compadre » est un beau-frère actuel ou potentiel. Que, dans certaines régions d'Amérique centrale ou d'Amérique du Sud, l'analogie entre les institutions indigènes et européennes ait aidé la première à se fixer et à se moderniser, cela n'est pas douteux. Ainsi, au Mexique, l'institution primitive du *moŕte*, c'est-à-dire l'obligation, pour les chefs de famille, d'échanger périodiquement des présents, fonctionne maintenant dans le cadre des relations de « compadres », le terme espagnol offrant une traduction commode de l'ancien Otomi⁽²⁾. Mais l'analogie formelle des deux institutions ne saurait déguiser leurs caractères véritablement opposés. Dans la société latino-méditerranéenne, le lien, jadis mystique et maintenant social, de compérage, peut être transformé par mariage en lien de parenté réelle. Chez les anciens Tupi, et chez les Nambikwara, c'est, au contraire, la parenté concrète qui fournit son modèle à un type de lien utilisé pour établir des relations plus vastes.

Cela étant posé, il y a deux raisons pour lesquelles nos auteurs ne peuvent avoir élaboré une pseudo-institution indigène d'après un modèle européen. En premier lieu, des hommes aussi familiers avec les problèmes religieux que l'étaient Yves d'Évreux, Cardim et Léry, n'auraient pu assimiler une relation dont la première conséquence, et l'objet probable, était de permettre de nouveaux types de mariage, à la relation entre parrain, marraine et parents qui, surtout depuis le XIII^e siècle, entraînait un renforcement très sévère

⁽¹⁾ Cette dérivation est bien mise en lumière par l'étymologie : en anglais, *god-sib* donne *gossip*.

⁽²⁾ Jacques SOUSTELLE, *La famille Otomi-Pame du Mexique central*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1937.

des prohibitions du mariage. A l'époque où ils écrivaient, la question était d'actualité, puisqu'elle était inscrite au programme du Concile de Trente, où les règles anciennes devaient être quelque peu adoucies. Mais nous avons un argument plus décisif : dès l'arrivée des premiers missionnaires, les deux institutions, européenne et indigène, devaient évoluer côte à côte, surtout chez les Indiens baptisés. Or, ni eux, ni leurs prêtres européens, n'interprétèrent jamais le parrainage chrétien dans les termes du compérage indigène. Au contraire, et de façon bien plus logique puisque l'institution nouvellement introduite apportait des restrictions au mariage, ils la traitèrent comme une modalité de la relation de paternité : ils assimilèrent le parrain à un père classificatoire : « Ainsi, ils (les enfants qui viennent de recevoir le baptême) regardaient leurs parrains comme leurs véritables pères et les appelaient *Cherou*, c'est-à-dire « mon père », et les Français les appelaient *Cheaire*, c'est-à-dire « mon fils », et les petites filles *Cheagire*, « ma fille »..... »⁽¹⁾.

Nous pensons donc avoir rassemblé assez d'indications convergentes du caractère fondamental de la relation entre beaux-frères dans la société sud-américaine pour qu'on puisse voir en elle le noyau d'une institution originale de compérage, qui paraît encore vivante chez les Nambikwara, et dont les documents présentés ici suggèrent la très vaste distribution dans l'Amérique indigène d'autrefois⁽²⁾.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE SOCIALE.

Il est évidemment impossible, quand on étudie l'existence de petites bandes nomades dont tous les membres sont reliés, entre eux, ou d'une bande à l'autre, par une relation de parenté, de tracer une ligne de séparation nette entre la vie familiale et la vie sociale. Beaucoup de traits qui relèvent de cette dernière ont été signalés au cours des pages précédentes. Nous n'examinerons donc, dans ce chapitre, que certains des aspects de la vie sociale, qui intéressent la collectivité comme un tout, soit dans son existence propre, soit dans ses relations avec des groupes voisins.

⁽¹⁾ Yves d'ÉVREUX. l. c., II, 1, p. 234.

⁽²⁾ Une version anglaise de ces observations a été publiée sous le titre : *The social use of kinship terms among Brazilian Indians*, American Anthropologist, vol. 45, n° 3, 1943. Dans un intéressant article consacré au système Tupi (Notas sobre a interpretação sociológica de alguns designativos de parentesco do Tupi-Guarani, *Etnografia e língua Tupi-Guarani*, n° 9, São Paulo, 1946), J. Philipson me reproche d'avoir limité la relation de

LE COMMANDEMENT.

Chaque bande reconnaît la direction d'un *chef* (*johéru*, *a1/2*; *ũlikáde*, *b1/2*; *ũelikápara*, *c*); celui-ci commande le groupe, ou plus exactement l'ensemble des hommes adultes qui sont ses «compagnons» (*nukandjore*, *b1/2*); ceux-ci se chargent de faire respecter les consignes par leurs épouses, qui sont rarement mises en cause; les femmes se conforment aux décisions masculines, mais elles n'en sont pas, sur le plan collectif, les exécutrices directes; elles y participent seulement à l'intérieur de leur groupe familial, dans les limites de la division sexuelle du travail telle que nous l'avons précédemment décrite. Les attributions du chef sont diverses; les principales et les plus permanentes consistent dans l'administration du groupe. C'est le chef qui décide des occupations saisonnières, du début de la période nomade,

27. *ũlikákamaniene áĩtnaseneje* (*b1*)
le chef commande : tout le monde en route!

du moment et de l'endroit où l'on se fixera pour les pluies, des travaux de jardinage et du choix des plantations, de la construction des huttes, des itinéraires de voyage et des temps d'arrêt, des expéditions de chasse, de cueillette ou de ramassage, de la conduite à tenir vis-à-vis des groupes voisins. Son rôle est généralement résumé par la formule :

28. *ũlikā nádāna éenate* (*b1*)
le chef marche en avant⁽¹⁾.

Il se déplace aussi beaucoup plus fréquemment que ses compagnons, pour un ou plusieurs jours, accompagné d'une ou deux de ses femmes polygames qui l'assistent dans ses entreprises⁽²⁾, afin de découvrir des graines ou fruits,

compérage à l'Amérique du Sud, et il invoque l'exemple de nombreuses tribus Nord-Américaines. C'est me prêter trop d'ignorance : il est bien certain qu'il existe, dans le monde entier, des cas innombrables de relations spéciales entre beaux-frères, tantôt cordiales et tantôt hostiles. Mais en entassant pêle-mêle tous ces exemples, on retomberait dans les errements de la vieille sociologie comparée. Par le terme de «compérage» j'ai voulu identifier un complexe institutionnel précis, où interviennent en corrélation un système de parenté particulier, des règles du mariage bien définies, et certaines attitudes psychologiques traditionnelles. Il est possible, et même vraisemblable, qu'on puisse retrouver cet ensemble dans d'autres régions du monde. Mais aucun des exemples invoqués par Philipson n'en relève clairement.

⁽¹⁾ Ainsi, la philosophie du Pouvoir ne semble guère s'être modifiée chez les Indiens brésiliens, depuis le jour lointain où, à l'occasion d'une rencontre faite à Rouen, Montaigne apportait ce témoignage : «Sur ce que je luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un Capitaine et nos matelots le nommoient Roy), il me dit que c'estoit marcher le premier à la guerre...» (*Essais*, éd. de la Pléiade, Paris, 1939, ch. 31 «Des Cannibales»).

⁽²⁾ Vide *supra*, p. 60 *su.*

des bosquets de *piquy* (une sapindacée), de caju (*Anacardium sylvestre*), des têtes de sources fréquentées par le gibier, où conduire son groupe, toujours à la recherche de moyens de subsistance. Son rôle est aussi de maintenir la discipline intérieure, et de s'opposer à la mauvaise volonté des récalcitants :

29. *odnanïens udënïe hütënto igälägatiene* (b1)
Paresseux, je t'ordonne, c'est assez, au travail!

L'unique sanction qui soit à sa disposition est d'obtenir l'accord de ses compagnons pour l'expulsion de celui qui s'est rendu coupable d'une faute⁽¹⁾ ou qui se montre rebelle à la vie collective. Mais cela n'est possible que dans le cas où un seul membre du groupe témoigne d'indiscipline. Et le chef doit déployer un talent continu, qui tient plus de la politique électorale que de l'exercice du pouvoir, pour maintenir son groupe, et, si possible, l'accroître par de nouvelles adhésions. La bande nomade représente en effet une unité fragile. Si l'autorité du chef se fait trop exigeante, s'il accapare un trop grand nombre de femmes, s'il n'est pas capable, aux périodes de disette, de résoudre les problèmes alimentaires, des mécontentements se créent, des individus ou des familles font scission, et vont s'agglomérer à une bande apparentée dont les affaires apparaissent mieux conduites : mieux nourrie grâce à la découverte d'emplacement de chasse ou de cueillette, ou plus riche par des échanges avec des groupes voisins, ou plus puissante après des guerres victorieuses. Le chef se trouve alors à la tête d'un groupe trop restreint, incapable de faire face aux difficultés quotidiennes, ou dont les femmes sont exposées à être ravies par des voisins plus forts, et il est obligé de renoncer à son commandement, pour se rallier, avec ses derniers fidèles, à une faction plus heureuse : la société Nambikwara est ainsi dans un perpétuel devenir ; des groupes se forment, se défont, grossissent et disparaissent et, à quelques mois de distance parfois, la composition, le nombre et la répartition des bandes deviennent méconnaissables. Toutes ces transformations s'accompagnent d'intrigues et de conflits, d'ascensions et de décadences, le tout se produisant à un rythme extrêmement rapide.

En échange de l'autorité qu'ils lui reconnaissent, ses compagnons se montrent d'une très grande exigence à l'égard de leur chef ; et si une décision prise par lui place le groupe dans quelque difficulté, on le laisse seul à trouver les moyens de la surmonter. Nous nous souvenons ainsi d'un voyage entrepris de concert, rendu plus laborieux qu'on ne le pensait par la nécessité de découvrir un nouvel itinéraire par où nos mulets et nos bœufs de portage fussent susceptibles de passer. Les provisions de manioc se révélèrent insuffisantes et un matin la petite bande se trouva sans rien à manger ; nos propres tentatives pour abattre quelque animal furent vaines, et la plus grande mau-

(1) Cf. plus bas, p. 111.

vaie humeur se mit à régner, le chef du groupe étant ostensiblement tenu pour responsable d'une affaire que nous avions, lui et moi, combinée. Au lieu d'entreprendre une expédition de chasse ou de cueillette, chacun décida de se coucher à l'ombre des abris, et on laissa le chef découvrir seul la solution du problème. Il disparut, accompagné de l'une de ses femmes (sa première femme *a2*, à l'inverse de l'habitude; mais *a3* et *a4* participaient à l'irritation générale) et vers le soir, on les vit tous deux réapparaître, leurs lourdes hottes emplies de sauterelles qu'ils avaient passé la journée entière à récolter. Bien que le pâté de sauterelles (*dákunosu*, *a1*) ne soit pas un plat très apprécié, tout le monde mangea de bon appétit et retrouva sa bonne humeur. On se remit en route le lendemain.

Mais on attend du chef autre chose encore que ces secours exceptionnels. Il faut qu'il chante et danse volontiers et bien, et soit capable d'animer la vie collective. Il faut qu'il organise les travaux de la façon la plus rationnelle pour éliminer les fatigues et les efforts inutiles. C'est ainsi qu'à la veille d'un départ, *B1* commente pour nous son ordre de marche :

30. *mādhōrige mādhōhādudue haitehādige nāñjehnile uietnonānahara jānehara kanahanindeere hinkēnaha iindāmnjē dkeena iināmnjē ihikaro ihikaro. (b1)*

Quand il fait chaud, on est fatigué, on a faim, les enfants marchent mal; quand on marche à l'aube, on marche bien, à l'aube, il faut marcher, changer de route, marcher; en route! en route!

Il doit aussi se concilier ses compagnons par de nombreux cadeaux. D'après *B1*, qui s'attendrit volontiers sur les servitudes du pouvoir, la générosité joue un rôle fondamental pour déterminer le degré de popularité dont jouira le nouveau chef, et les compagnons se livrent, entre eux, à toutes sortes de spéculations :

31. *uilikā ahēni āñire tunun'ētutnā uilikā agnhāhare tunūriani (b1)*
Le chef s'en va; celui qui vient me donnera beaucoup. — « Chef!
Sois généreux! Donne-moi! »

Les présents ainsi escomptés consistent en nourriture, ou en objets que le chef aura fabriqués lui-même, avec l'assistance de ses femmes polygames, ou qu'il se sera procurés par des échanges bien conduits avec des bandes voisines, ou encore, qui proviendront d'un butin de guerre. Souvent, semble-t-il, il est incapable de satisfaire à des exigences croissantes, et doit refuser avec fermeté :

32. *hinde hōta agnare hōta (b1)*
Donner, c'est fini! Etre généreux, c'est fini!

ou même poser la question de confiance :

33. *duhiri (gi) dñiẽ tununadiẽ tunũn?entine hãknereiane (b1)*
 Emporte! C'est fini de donner! Qu'un autre soit généreux [à ma place]!

Mais il dépend évidemment de son habileté et de sa mesure que ces refus maintiennent les exigences de ses compagnons dans des limites raisonnables, ou provoquent le mécontentement, et les ruptures consécutives. Dans ces conditions, les relations que le chef parvient à nouer avec le monde extérieur : autres bandes Nambikwara et tribus voisines, ont une extrême importance. Le chef a beaucoup voyagé; il a visité, sur les limites de son territoire, des tribus différentes de la sienne et que ses compagnons ne connaissent qu'à travers ses récits. Nous-mêmes avons eu l'impression d'être utilisés à des fins politiques : nous avons raconté précédemment quelles étaient les réactions de *A1* vis-à-vis de l'écriture⁽¹⁾. Il voulut, sur cette base, tenter une vaste opération, et réunit, dans le but de nous rencontrer, plusieurs bandes apparentées, en nous priant, sans explication, de différer les échanges d'objets avec les indigènes; cette attitude énigmatique dura jusqu'au jour où, rassemblant tous ses hôtes en cercle, il exhiba une feuille de papier couverte de lignes sinueuses, et feignit, pour chaque individu, de lire dans la prétendue liste la nature et l'importance du présent que j'étais censé remettre à chacun. Tout cela avec ma complicité, évidemment stupéfaite et immédiatement acquiescente. Plus impressionnés encore étaient les indigènes. Le plan, tel que nous avons pu le comprendre, consistait à fortifier son pouvoir en se présentant comme l'introduit et le protecteur du visiteur blanc, dont il était en même temps censé connaître les secrets. Mais la carte de la civilisation, ainsi jouée, s'est avérée vaine. Six mois plus tard, nous avons retrouvé *A1* à la tête d'un groupe sévèrement réduit, et sans illusion sur l'échec de ses vastes projets; il nous vit partir avec une réelle tristesse, comme s'il perdait, avec nous, le dernier gage de son prestige.

Les charges du commandement se présentant sous des couleurs aussi peu séduisantes, on peut se demander ce qui conduit un individu à les accepter. Il ne nous a pas été possible de déterminer avec précision quelles sont les modalités de la désignation du chef. Un seul point est clair : ces fonctions ne sont pas héréditaires. Quand le chef en exercice tombe malade, ou devient trop vieux pour assumer sa charge, il désigne, parmi les membres du groupe, celui qui sera son successeur, sans doute influencé dans son choix par l'opinion collective; il rend décision publique par la formule : *hẽi ỹilikãde (b1)* : « celui-ci sera le chef », et ainsi la continuité du pouvoir se trouve assurée :

34. *ỹilikaa dõrerige tũhĩlikĩnerage nlayre ỹilikãde (b1)*
 Quand le chef meurt, à sa place vient un autre chef.

⁽¹⁾ Vide *supra*, p. 40 sq.

Mais il arrive que l'intéressé, peut soucieux des lourdes responsabilités qui l'attendent, décline l'honneur qu'on veut lui faire :

35. *útnjane úntuulikā ilikādnere* (b1)

Je ne veux pas du chef prendre la place.

et on doit procéder à une nouvelle désignation. Quels sont, alors, les motifs qui peuvent déterminer l'acceptation? Les préoccupations sexuelles jouent certainement un rôle : si le nouvel élu est jeune, au lieu de passer une longue période de célibat, ou d'être réduit à épouser une vieille femme, il se trouvera dans la situation privilégiée d'avoir plusieurs compagnes. S'il est déjà marié, il pourra adjoindre à son épouse les plus jeunes et jolies parmi les femmes disponibles du groupe, ou parmi celles qui seront conquises par la guerre, et, éventuellement, obtenir celles qu'il convoiterait et qui seraient déjà mariées.

C20, ayant perdu ses femmes par maladie ou pour quelque autre raison, s'était trouvé célibataire; il a alors pris sa jeune épouse (c21) d'un autre conjoint, sous le prétexte que ce dernier était « trop jeune pour posséder une femme ». Sans doute faut-il faire intervenir également le goût des responsabilités, le sens du commandement, l'ambition, et le désir d'une existence plus remplie que la vie habituelle. Les seuls deux chefs avec lesquels nous ayons eu de véritables contacts personnels (A1 et B1) étaient l'un et l'autre des individus d'esprit particulièrement vif, et, en donnant au terme le sens qu'il peut posséder dans ces sociétés, plus cultivés que leurs compagnons⁽¹⁾.

Le commandement comporte, en outre, un certain nombre d'attributions déterminées; c'est le chef qui fabrique le poison de flèche; et il préside aux cérémonies d'initiation, de mariage ou d'enterrement, dont nous parlerons plus loin. Il organise les chants et les danses, les fêtes, soit quand elles assument un caractère rituel, soit dans un but de distraction purement profane. C'est enfin lui qui organise les parties de jeu de balle. Le jeu de balle — à la tête — présente une diffusion très large dans le Mato Grosso occidental et septentrional, puisqu'on le rencontre depuis les Paressi jusqu'aux tribus du Bas-Guaporé; chez ces derniers, nous avons pu recueillir des évidences de sa signification sociologique. Il en est peut-être de même chez les Nambikwara; mais, au moins pendant la période de vie nomade, le jeu de balle est pratiqué dans un but purement récréatif; les camps se constituent au hasard des présences et selon l'occasion du moment, et la partie se déroule dans un esprit de complète improvisation.

GUERRE ET COMMERCE.

Les deux points doivent être traités simultanément, les échanges commerciaux représentant habituellement des guerres potentielles pacifiquement réso-

⁽¹⁾ La théorie indigène du Pouvoir a fait l'objet d'une étude plus poussée : C. LEVI-STRAUSS, *Chief and chieftainship among a primitive tribe : The Nambikwara of Northwestern Matto Grosso*. Transactions of the New-York Academy of Sciences, 1944.

lues, et les guerres, l'issue de transactions malheureuses. Parmi les nombreuses bandes qui croisent à travers la brousse pendant la saison sèche, il faut distinguer celles qui sont apparentées par des liens familiaux, et qui représentent souvent l'effectif d'un village — ou d'un groupe de villages — d'hiver qui a « éclaté » en perspective de la vie nomade. Ces bandes entretiennent entre elles des relations normalement pacifiques, bien que pas nécessairement. Au contraire, les bandes étrangères les unes aux autres, composées de membres non parents entre eux, et dont la localisation géographique est très éloignée, ou qui sont même séparées par des différences de langage, se redoutent en même temps qu'elles se sentent nécessaires les unes aux autres ; c'est, en effet, seulement à l'occasion de rencontres qu'elles pourront se procurer des articles désirables que seule l'une d'entre elles est capable d'obtenir ou de fabriquer. Ces articles nous ont paru appartenir essentiellement à trois catégories : d'abord les femmes, que seules les expéditions victorieuses permettent d'enlever. Puis des semences, notamment des semences de haricots, et enfin de la céramique, ou même des fragments de céramique utilisés pour faire les pesons des fuseaux. Le groupe *a1*, dont le niveau culturel est nettement inférieur (surtout par l'ignorance de la poterie) à celui de ses voisins occidentaux et méridionaux, avait, au dire de son chef, mené pendant ces dernières années plusieurs campagnes dans le but de se procurer ces deux derniers articles.

Aussi, l'attitude de deux bandes qui savent qu'elles sont dans le voisinage l'une de l'autre est-elle très significative. Elles craignent la prise de contact, et en même temps elles la désirent. En fait, elles ne peuvent se rencontrer accidentellement, car, depuis plusieurs semaines elles guettent la fumée verticale de leur feu de campement qui s'élève, parfaitement discernable à plusieurs dizaines de kilomètres, au milieu du ciel clair de la saison froide ; et c'est un des spectacles les plus impressionnants des territoires Nambikwara que ces fumées, qui peuplent soudainement, vers le soir, un horizon que l'on aurait cru désertique. La bande qui s'approche est-elle amicale ou hostile ? On l'ignore, et l'on discute longuement de la conduite à tenir. Pendant des jours ou des semaines on s'évite en maintenant une distance raisonnable entre les feux, puis un jour, selon que le contact apparaît comme inévitable, comme désirable, ou comme nécessaire, les femmes et les enfants se dispersent dans la brousse et les hommes partent pour affronter l'inconnu. Nous avons assisté à l'une de ces « rencontres » (*nakohátige*, *b1*). Entre les deux bandes réduites à leurs éléments masculins s'engage une longue conversation (*deĩnihotige*, *b1*), ou plus exactement, les leaders se livrent, chacun à son tour, à une sorte de monologue prolongé, composé d'exclamations proférées les unes à la suite des autres sur un ton à la fois plaintif et larmoyant, où la voix s'élève et traîne de façon nasillarde sur la fin de chaque mot. Le groupe animé d'intentions belliqueuses expose ses griefs ; les pacifiques protestent de leurs bonnes intentions. Il ne nous a pas été possible de reconstituer la traduction mot à mot de ces discours ; nous en donnons néanmoins le texte indigène, tel que nous avons

pu le recueillir, et sa traduction approximative, afin d'en montrer la construction et le ton spécifique :

36. Un groupe commence : *njaroéndigé ninokué*. — « Nous sommes très irrités! vous êtes nos ennemis! » Et, après une série d'exclamations de ce type, l'autre réplique : *íí oraúé touadeé nuhaigi?ín nukmaetié nukmainí nukenitenohín moladeringuín nagataşíníot endigué*. — « Nous ne sommes pas irrités! Nous sommes vos frères! Nous sommes amis! Vos amis! De vrais amis! Nous pouvons nous comprendre! » (b1)

Après avoir échangé ces protestations pacifiques, les groupes se reforment et un campement commun est organisé, chaque groupe conservant son individualité et réunissant ses feux, et parfois des chants et des danses sont organisés, au cours desquels chaque groupe déprécie sa propre exhibition au profit de celle de l'autre :

37. *tamaín áítne mundítíere mundítíendítíore níaní* (b1)
Les Tamandé chantent bien; bien chanter pour moi c'est fini!

Dans un cas dont nous avons été témoins, le ton général s'est très vite élevé avec l'excitation de la rencontre, et la nuit n'était pas encore terminée que les discussions mélangées aux chants faisaient un extraordinaire vacarme, dont la signification nous échappait complètement. Des gestes de menace s'esquissaient, parfois même des rixes se produisaient, tandis que d'autres indigènes s'interposaient en médiateurs. Toutes ces manifestations hostiles sont stylisées, et se ramènent à des gestes mettant en cause les parties sexuelles. La menace ou le geste d'hostilité des Nambikwara consiste, de la part de l'agresseur, à saisir des deux mains sa verge et à la diriger vers l'adversaire en gonflant le ventre et en le portant en avant, et en fléchissant les genoux (ce geste est d'ailleurs aussi plaisamment accompli par les hommes à l'adresse des enfants quand ils veulent se débarrasser d'eux). La seconde étape consiste en une agression sur la personne de l'adversaire, visant à arracher la touffe de paille de *buriti* attachée sur le devant de la ceinture, au-dessus des parties sexuelles. Celles-ci « sont cachées par la paille » et « on se bat pour arracher la paille ». Cette action est purement symbolique, car le cache-sexe masculin est fait d'un matériau si fragile, et se réduit à si peu de chose (et souvent d'ailleurs inexistant) qu'il est hors de question qu'il assure une protection ou une dissimulation quelconque des organes. Une autre forme d'agression consiste à s'emparer de l'arc et des flèches de l'adversaire et à les déposer à l'écart. Dans tous ces comportements, l'attitude des indigènes est extrêmement tendue comme s'ils étaient (et vraisemblablement, ils sont) dans un état de colère violente et contenue. Ces bagarres dégénèrent, parfois, sans doute, en conflits généralisés, mais, en l'occurrence, elles se calmèrent à l'aube. Tou-

jours dans le même état d'irritation apparente, et avec des gestes sans douceur, les adversaires se mirent alors à s'inspecter mutuellement, palpant rapidement les pendants d'oreille, les bracelets de coton, les petits ornements de plumes, en marmonnant des paroles rapides :

38. *tōhé tōhé kīhé kīhé munin'iti* (b1)
Donne, donne, vois, vois, c'est joli !

Cette *inspection de réconciliation* marque la conclusion normale du conflit. Et, en effet, c'est elle qui introduit le nouvel aspect que vont prendre les relations entre les deux groupes : les échanges commerciaux. Aussi sommaire que soit la culture matérielle des Nambikwara, les produits de l'industrie des différents groupes sont hautement prisés par leurs voisins. Les groupes orientaux ont besoin de poteries et de semences ; les groupes septentrionaux et centraux considèrent que leurs voisins méridionaux font des colliers particulièrement précieux. Aussi, la rencontre de deux groupes, quand elle peut se dérouler de façon pacifique, a-t-elle pour conséquence une série de cadeaux réciproques ; le conflit toujours possible fait place à un marché. Celui-ci présente de très remarquables caractères en ce sens que, si l'on regarde les prestations comme autant de présents, ceux-ci ne comportent aucun remerciement ni témoignage de satisfaction. Et si on les considère comme des échanges, ceux-ci s'effectuent sans aucun marchandage, tentative pour mettre l'article en valeur, dépréciation, ou manifestation de désaccord entre les parties. A vrai dire, on a du mal à admettre que des échanges sont en cours ; chacun vaque à ses occupations habituelles, et les objets ou produits passent de l'un à l'autre, sans que celui qui donne fasse remarquer le geste par lequel il dépose son présent, et sans que celui qui reçoit prête attention à son nouveau bien. Ainsi s'échangent du coton décortiqué et des pelotes de fil ; des blocs de cire ou de résine ; de la pâte d'*urucu* ; des coquillages, des pendants d'oreille, des bracelets et des colliers ; du tabac et des semences ; des plumes et des lattes de bambou destinées à faire les pointes de flèches ; des écheveaux de fibres de palmes, des piquants de porc-épic ; des pots entiers ou des débris de céramique ; des Calebasses. Cette mystérieuse circulation de marchandises s'opère sans hâte pendant une demi-journée ou une journée tout entière, après quoi les groupes se séparent, et chacun fait l'inventaire de ce qu'il a reçu, et se souvient de ce qu'il a donné. Ainsi les Nambikwara s'en remettent-ils entièrement, pour l'équité des transactions, à la générosité du partenaire. L'idée qu'on puisse estimer, discuter ou marchander, exiger ou recouvrer, leur est totalement étrangère. Nous avions promis à un indigène un sabre d'abattis comme prix du transport d'un message à un groupe voisin. La commission fut faite, mais au retour du messenger, nous avions négligé, occupé à d'autres besognes, de lui remettre immédiatement la récompense convenue, pensant qu'il viendrait lui-même la chercher. Il n'en fut rien, et le lendemain nous ne pûmes le trouver ; il était parti, très irrité nous dirent ses compagnons, et nous ne

l'avons plus revu. Nous en fûmes réduits à remettre le présent à un autre indigène. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que, les échanges terminés, l'un des groupes reparte mécontent de son lot et accumule pendant des semaines ou des mois, en faisant l'inventaire de ses acquisitions et en se rappelant ses propres présents, une amertume qui deviendra de plus en plus agressive. Bien souvent, semble-t-il, les guerres n'ont pas d'autre origine; il existe naturellement d'autres causes, telles qu'un assassinat, ou un rapt de femmes, soit qu'on désire en prendre l'initiative, soit que l'on veuille venger une précédente attaque; mais il ne semble pas qu'une bande se sente collectivement tenue à des représailles pour un dommage fait à l'un de ses membres. Bien plus souvent, étant donné la très vive et permanente animosité qui règne entre les groupes, ces prétextes bons à exciter les esprits sont volontiers accueillis, surtout si l'on se sent en force, soit par l'importance de l'effectif du groupe, soit par une alliance avec des bandes voisines contre un ennemi commun, conclue par l'intermédiaire de messagers agissant comme ambassadeurs. La proposition de guerre est présentée par un individu exalté, ou qui expose devant ses compagnons ses griefs particuliers, sur le même ton et dans le même style où se font les discours de rencontre :

39. *é akināē šednāē ūōdegāē kakon?é ordn?é ūalauřišen?é. (b1)*

dont le sens, très approximatif, est : « Holà ! Venez ici ! Allons ! je suis irrité ! très irrité ! des flèches ! des grandes flèches ! » Les indigènes s'excitent tellement à l'occasion de ces discours épiques, qu'il n'est possible d'obtenir le commentaire des formules que bien après qu'elles ont été citées, et sans doute de façon très infidèle. Mais la guerre n'est pas une matière à décision purement profane; elle réclame une cérémonie préliminaire qui déterminera si les présages sont ou non favorables. Revêtus de parures spéciales : touffes de paille de *buriti* bariolées de rouge, casques de peau de jaguar, les hommes s'assemblent sous la conduite du chef et exécutent la danse et le chant spécial de la guerre⁽¹⁾. Un rite divinatoire est ensuite accompli; le chef, ou le sorcier dans les groupes où il existe, va solennellement cacher une flèche dans un coin de brousse. La flèche est recherchée le lendemain. Si elle est maculée de sang, l'expédition est décidée, sinon on y renonce⁽²⁾. Beaucoup d'expéditions guerrières ainsi commencées se terminent après quelques kilomètres de marche. L'excitation et l'enthousiasme tombent, et la troupe rentre au logis. Mais certaines sont poussées jusqu'à la réalisation,

⁽¹⁾ Danses et musique feront l'objet d'une publication spéciale.

⁽²⁾ Cette utilisation symbolique d'une flèche semble typique des cultures situées au nord de l'Amazonie. Le fait est intéressant, étant donné les affinités septentrionales de la langue Nambikwara. Sur l'emploi de la flèche comme message de guerre, cf. ROTH, *An inquiry*, etc., Annual report of the Bureau of American Ethnology, 30, p. 362; KOCH-GRUNBERG, *Zwei Jahre unter den Indianern*, etc., Berlin, 1910, vol. 2, p. 316; GUMILLA, *Historia Natural del Río Orinoco*, Barcelone, 1791, vol. 1, p. 134.

et peuvent être très meurtrières. Les Nambikwara attaquent habituellement à l'aube et tendent leur embuscade en se dispersant à travers la brousse. Le signal d'attaque est donné de proche en proche grâce au sifflet que les indigènes portent pendu au cou. Ce petit sifflet, composé de deux tubes de bambou liés avec du fil de coton, reproduit approximativement le cri du grillon, et pour cette raison sans doute, porte le même nom (*kalóde*) que cet insecte.

MAGIE, RITES ET CROYANCES RELIGIEUSES.

Des croyances de caractère magique et religieux jouent aussi leur rôle dans la vie sociale. La plus importante est la notion de *núnde* (61). Pour l'analyser, nous devons d'abord dire quelques mots des poisons. Les Nambikwara sont des empoisonneurs très experts. Ils fabriquent pour leurs flèches, ou tout au moins pour certaines d'entre elles, du *curare* conservé dans de petits pots de terre⁽¹⁾. Sans nous étendre ici sur la fabrication du *curare*, il faut noter que cette préparation, bien que réservée aux chefs et aux sorciers, n'est entourée d'aucun rituel, et ne donne lieu à aucune opération magique. Les indigènes confectionnent le *curare* publiquement, en appliquant des recettes et en prenant des précautions qui peuvent être essentielles à l'efficacité du produit ou constituer de simples préjugés, mais, qui, toutes, ont un caractère positif. Leur attitude vis-à-vis de ce poison peut donc être considérée comme scientifique. A côté du *curare*, les Nambikwara connaissent d'autres poisons d'origine également végétale, et qui se présentent sous la forme de poudres contenues dans des petits tubes. Ceux-ci sont faits de tuyaux de plumes, ou de tronçons de bambou ou d'autre bois, évidés et bouchés aux deux extrémités avec un tampon de moelle végétale ou de coton. Certains sont ornés d'enroulements de rubans d'écorce ou de fil de coton, et parfois décorés de points et de traits rouges faits avec de la pâte d'*urucu*⁽²⁾. Ces tubes sont habituellement liés en paquets de deux ou trois, ou plus, et sous cette forme, tous les indigènes possèdent une provision de poison dont il leur arrive rarement de se séparer. Nous n'avons rien pu savoir sur la préparation de ces drogues, mais il semble qu'il existe des variétés différentes, utilisées, soit par les hommes, soit par les femmes. Notamment, les poisons dont de très petites doses sont contenues dans des tuyaux de plume, seraient,

(1) L'étude du *curare* Nambikwara a été faite, à l'occasion de notre expédition, par notre ami et compagnon le Dr J. A. VELLARD. Cf. VELLARD, *A preparação do curare pelos Nambikwaras*, Revista do Archivo Municipal de São Paulo, LIX, 1939, p. 5-16; Communication à l'Académie de Médecine de Paris, *id.* LVIII, 1939, p. 117-118.

(2) Cf. Rondonia. ROQUETTE PINTO a recueilli des exemplaires de ces tubes et reproduit l'un d'eux (*Rondonia*, p. 239 et fig. 34), mais semble ne connaître ni leur usage, ni la nature du contenu.

au dire d'un informateur, des poisons de femmes, et aussi beaucoup plus redoutables. Les « poisons de tube » (à la différence du poison de flèche qui n'est employé que pour la chasse, et jamais pour la guerre) jouent un rôle important dans les relations interindividuelles. Ils sont l'instrument courant des vengeances amoureuses ou commerciales. Pour définir ces poisons, on trouve des termes spéciaux selon les dialectes; ainsi le poison de flèche est spécialement nommé : *ináru* (a1); *dádnésu* (a2); *tĩre*, *nánde* (b1); *dĩrare* (b2); *iriya* (c). Mais l'ensemble des poisons de flèche et des poisons de tubes sont désignés par un terme plus général, appartenant au dialecte b1, mais qui est compris et utilisé par tous les groupes : *nánde*, qu'on pourrait être tenté, à tort, de traduire par *poison*; il faut noter cependant, dès maintenant, que dans le cas des poisons de tube, le terme *nánde* désigne à la fois le tube et son contenu.

Mais à côté de ces « vrais » poisons, que nous appellerons scientifiques, il est d'autres substances dont l'action supposée est de caractère purement magique. Certains tubes contiennent, non pas une poudre destinée à être mêlée aux aliments, mais des fragments de résine de l'arbre nommé en portugais « barrigudo » ou « barrigudeira » (*Bombax ventriculosa*) et en Nambikwara *saháruditaáru* (a1/2), *iridare* (b1), *ĩaktĩa* (c). Ces fragments sont utilisés pour des « projections magiques » qui s'exécutent de la façon suivante : un fragment de résine est placé entre le rebord inférieur de la paume de la main gauche tenue horizontalement et l'extrémité de l'index de la main droite verticalement tendu (position appelée *ĩuneháre* [a1]). En exerçant une forte pression du doigt sur le bord de l'autre main, l'index dérape et lance le menu projectile à une distance pouvant atteindre plusieurs mètres (*asataákedĩuzu* [a1], *adámndige* [b1], *ndámndige* [b2]). On considère que la personne atteinte par un fragment lancé de cette manière deviendra semblable au tronc de l'arbre *barrigudo* : étroit à la base et au sommet, et renflé dans la partie médiane; il tombera malade, son ventre se mettra à gonfler, et finalement il mourra. Ce mode de lancer est d'ailleurs souvent employé, surtout par les enfants, comme taquinerie, et pour bombarder un adversaire de petits fruits, de fragments de terre, ou de cailloux; la victime accueille l'attaque dont elle est l'objet avec indifférence, nervosité ou colère selon l'occasion et le moment, mais il n'est pas douteux que, même dans son utilisation profane comme jeu, l'opération magique conserve un résidu spécifique, comme il en est du jeu de « montrer les cornes » chez nos enfants. Néanmoins la « projection magique » constitue une modalité d'action bien différente de l'administration d'un poison d'une efficacité reconnue, par voie sanguine ou buccale, et les indigènes en ont parfaitement conscience. Ils ne mèleraient jamais par jeu du poison de tube à la nourriture d'un compagnon, sachant trop bien quel serait le résultat; tandis qu'ils n'éprouvent aucun scrupule à se livrer à des démonstrations de projection magique au milieu d'une nombreuse assemblée, et ces démonstrations s'achèvent parfois en jeu, tout le monde y prenant

part. Ici le résultat physiologique n'est pas considéré comme impliqué par la nature propre de la substance ou par l'efficacité spécifique du geste. Il est attendu comme le résultat d'un ensemble à la fois physique, psychologique et moteur; il nécessite la malignité de l'intention, en même temps que la réunion d'un ensemble de circonstances essentielles ou accessoires, mais toutes de caractère rituel. Et pourtant la résine, le tube et l'opération elle-même, sont aussi appelés *nánde*.

Enfin, une anecdote mettra en lumière un troisième aspect de la même notion. Nous avions emporté quelques-uns de ces grands ballons en papier de soie multicolore que l'on emplît d'air chaud en suspendant à leur base une petite torche, et qu'on lance par centaines, au Brésil, à l'occasion de la fête de la Saint-Jean; et l'idée malencontreuse nous prit une nuit d'en offrir le spectacle aux indigènes. Un premier ballon qui prit feu au sol suscita une vive hilarité, comme si le public avait eu la moindre notion de ce qui aurait dû, en fait, se produire. Au contraire, le second réussit trop bien : il s'éleva rapidement, monta si haut que sa flamme se confondit avec les étoiles, erra longtemps au-dessus de nous, et finalement disparut. Mais la gaieté du début avait fait place, dans l'assistance, à de tout autres sentiments; les hommes nous regardaient avec attention et hostilité, et les femmes, tête enfouie entre les bras et blotties l'une contre l'autre, étaient parfaitement terrifiées. Le mot de *nánde* était répété avec insistance. Le lendemain matin, une délégation d'hommes vint conférer avec nous, exigeant d'inspecter toute la provision de ballons afin de voir «s'il ne s'y trouvait pas du *nánde*». Cet examen fut fait de façon très minutieuse; et par ailleurs, grâce à l'esprit remarquablement positif (malgré ce qui vient d'être dit) des Nambikwara, une démonstration du pouvoir ascensionnel de l'air chaud à l'aide de petits fragments de papier lâchés au-dessus d'un feu, fut, sinon comprise, en tout cas acceptée. Et, comme à l'habitude quand il s'agit d'excuser un incident (qui aurait pu avoir des conséquences très fâcheuses), on mit tout sur le compte des femmes, «qui ne comprennent rien», «ont eu peur» et redoutaient mille calamités⁽¹⁾.

Deux conclusions se dégagent de ces faits. La première est que le terme de *nánde* dépasse de beaucoup la signification stricte du mot *poison*, et qu'il connote tout espèces d'actions de caractère exceptionnel [et, par là même, menaçantes, ainsi que les produits ou objets susceptibles de déterminer cette action. Tout objet ou opération *nánde* présentent un caractère commun, exprimé par le terme *kakore*; celui-ci désigne les produits ou substances dangereuses, et, en même temps, de nature menaçante ou périlleuse, que peuvent posséder certains être vivants à titre spécifique ou seulement temporaire. Ainsi le poison, le serpent, l'araignée venimeuse, le jaguar, sont *kakore*; mais le sont également une tribu ennemie, ou un indigène (même si c'est un

⁽¹⁾ Plus tard, A1 nous réclama des ballons pour faire lui-même une démonstration devant les groupes alliés assemblés par ses soins. Mais, moins oublieux que lui, nous nous y refusâmes obstinément.

parent ou un ami) quand il projette une vengeance ou se trouve dans un état de violente colère. La seconde conclusion est que les poisons, quel que soit le caractère positif et utilitaire de leur préparation, ne sont pas conçus scientifiquement comme des substances provoquant des désordres physiologiques, mais comme des véhicules ou des réceptacles de cette force mystérieuse qui bouleverse l'ordre habituel des phénomènes. Néanmoins, le *nánde* n'est pas conçu sous la forme abstraite d'une puissance; il réside dans, et est indissociable de, certains aspects matériels apparemment reconnaissables. Quand les indigènes examinaient nos ballons de papier de soie, ils y recherchaient quelque chose qui soit le signe concret de leur nature magique et malévolente; et pendant qu'ils procédaient à leur inspection, nous nous demandions avec anxiété quels pouvaient être les caractères spécifiques (heureusement absents) du produit ou de l'objet *nánde*. S'il est donc vrai que le sens du terme *nánde* soit plus complexe que celui du mot poison, il n'en faut pas moins reconnaître que le poison apporte le meilleur exemple et la plus parfaite illustration de la conception indigène : c'est une substance nettement identifiée, et reconnaissable par ses caractères extérieurs, à laquelle correspondent nécessairement des effets maléfiques. Le poison est donc le *nánde* par excellence, bien que celui-ci puisse exister sous d'autres formes, moins précises et plus complexes à la fois. Nous attachons une extrême importance au fait qu'une technique rigoureusement utilitaire de la fabrication des poisons se trouve associée à une théorie qui rend compte de leur efficacité par l'intermédiaire de concepts métaphysiques. La présence, chez les Nambikwara d'un *curare* réduit au produit de base, et dont la préparation exclut tout rituel, associée au très bas niveau de culture de ces indigènes, pose de façon particulièrement impressionnante la question de savoir si ces caractères très primitifs le sont à titre originel, ou constituent les résidus d'une culture appauvrie. Or, il est beaucoup plus vraisemblable d'interpréter la contradiction apparente de la théorie et de la pratique en matière de poison, par la perte des rituels complexes qui sont attachés, plus au nord, à la fabrication du *curare*, qu'il ne le serait d'expliquer comment une théorie de caractère surnaturel a pu s'édifier sur la base d'un traitement, resté purement expérimental, de la racine du *strychnos*.

A côté de la notion de *nánde*, nous devons en examiner une autre, qui fait l'objet d'une élaboration particulièrement poussée dans les groupes orientaux, celle de l'*atásu* (a1). *Atásu* signifie animal, mais l'utilisation du terme par les indigènes est complexe. C'est d'abord l'animal pris dans un sens générique, par opposition à l'inanimé : on me présente un gâteau de miel, et désignant un cadavre d'abeille qui s'y trouve encore pris, je demande ce que c'est; on ne me répond pas, «c'est une abeille», mais : *atásu*, «c'est la bête». *Atásu* désigne ensuite des animaux réels, mais sans appellation propre dans le vocabulaire, et de caractère particulièrement redoutable. C'est ainsi que les bœufs sont désignés de ce nom par les Nambikwara qui n'en avaient

jamais vu avant les années 1910-1915, et auxquels ils inspirent une terreur très vive. Nous trouvons ensuite le même terme pour désigner (groupes orientaux) les étoiles, et le même nom est donné au tic-tac de la montre, donc conçus, les unes et l'autre, comme des réalités animées de caractère mystérieux. Enfin, *atásu* est un animal déterminé, d'essence surnaturelle, que l'on voit apparaître dans deux cas : la nuit, sur le chemin, à certains endroits et pendant certaines périodes, et aux approches de la mort. Dans le premier cas, on risque d'être attaqué et tué par l'*atásu* si on ne se défend pas par des moyens appropriés. Ces moyens consistent dans l'épieu (distinct du bâton à fourir), propulsé d'une manière prescrite. L'épieu, une large pièce de bois de forme aplatie et pointue à l'extrémité, est muni d'un manche habituellement orné de tressages d'écorce blanche et noire (épieu : *hidosu* [a1], *keşúşere* [b1], *makalé* [c]). Cet instrument est utilisé dans trois circonstances : à la guerre; pour conjurer — ou attirer ? — la pluie en le manipulant selon un rituel approprié, comme si l'on traçait des signes dans l'air en le brandissant; enfin pour tuer l'*atásu*, en le projetant dans la direction de l'apparition par l'intermédiaire d'une dent de jaguar; l'épieu est placé obliquement dans la main gauche, la pointe dirigée dans la direction de l'*atásu*, et la dent, manœuvrée par la main droite, agit comme un crochet de propulseur. L'*atásu* apparaît seulement la nuit. Il peut emprunter la forme du jaguar ou d'autres animaux qui sont alors remplis d'intentions homicides. Lorsque l'*atásu* est atteint dans sa forme terrestre par la pointe de l'épieu, une grande effusion de sang se produit. L'animal « surnaturel » n'est jamais mangé. On abandonne son cadavre aux charognards.

Dans le second cas, on se trouve en face d'une véritable théorie de la mort. Le malade qui voit apparaître l'*atásu* sait qu'il est condamné, et celui-ci l'emporte, en effet, sur-le-champ ou revient le chercher peu après. La version courante de la mort de A21, noyé dans une rivière en juillet 1938, était que l'*atásu* l'avait emporté au fond de l'eau. L'*atásu* vivrait dans l'eau; un informateur le décrit comme ayant « une grande bouche et beaucoup de colliers ».

Les groupes méridionaux, centraux et septentrionaux témoignent d'une pensée religieuse plus élaborée. Les notions précédentes sont, chez eux, couronnées par une troisième, qui n'apparaît pas aussi clairement dans les groupes orientaux bien qu'elle y soit vraisemblablement présente, celle du vent et du tonnerre, hypostasiés sous les espèces d'une puissance semi-personnelle nommée *amô*⁽¹⁾. Dans ces groupes, celle-ci se substitue à l'*atásu*, dans la théorie de la mort, et il est possible de communiquer avec elle par l'intermédiaire de révélation et de visions.

⁽¹⁾ L'origine *tupi* de ce terme est évidente : on rapprochera *Montoya*, *ama* : nube de aguas; *Nogueira*, *ama* : nuvem; *Gonçalves Diaz*, *amana* : chuva; *Coudreau* (Bibliothèque Linguistique Américaine, XV, 1892), *amane* (Oyampi) : pluie; *Kissenberth* (Baessler Archiv, VI, 1-2, 1916-1917), *amana*, *aman*, *ama* (Tapirape) : Regen; *Nimuendaçu* (Zeitschrift für Ethnologie, XLVI, 1914), *ama* (Lingua Geral) : chuva.

THÉORIE DE LA MORT.

La mort distingue entre les hommes d'une part, les femmes et les enfants de l'autre. Les premiers, lorsqu'ils meurent, se transforment en jaguars qui représentent, par conséquent, autant d'êtres humains réincarnés. Les femmes et les enfants, au contraire, disparaissent avec le vent et l'orage, et ne sont susceptibles d'aucune réapparition.

40. *denó dūrige ɲetnatirina édnadure lukyindige ndakyindige monínkia-dukýindige denó dūrige monáure lítige amonoíltítige touódūrige ɲeténdige (b1)*

La femme qui meurt et l'enfant qui meurt ne se changent pas en bête. L'homme qui meurt se change en jaguar, la femme qui meurt avec l'orage s'en va avec l'orage disparaît.

De là, chez les Nambikwara, la seule prohibition alimentaire parfaitement nette : il en existe théoriquement plusieurs, transgressées chaque fois que l'occasion s'en présente, telles que celles qui portent sur l'épervier, les vers des noix de *bacaiwa*, et il s'y ajoute une répugnance probable vis-à-vis de la viande du *veado* (*Cervus* sp.). Les poules et les chiens ne sont jamais mangés, mais leur introduction est récente. Par contre, le jaguar peut être chassé et tué, et sa dépouille est très recherchée puisque le cuir est utilisé pour faire les bonnets de fourrure portés dans le costume de guerre ; mais il n'est mangé sous aucun prétexte :

41. [suite du texte précédent] *loukyindige inkera uirige lóttédūrige ikýitádige ɲirige (b1)*

[le défunt] se change en jaguar, un autre le mange, le jaguar l'enlève, à un autre il est laissé pour le manger.

Cette théorie complète les indications recueillies dans le groupe oriental, plus qu'elle n'en diffère. Le jaguar joue en effet le même rôle que l'*atásu* : il emporte aussi le mourant. Mais la théorie centrale ajoute un complément : c'est que le mort s'identifie à l'animal, qui devient ainsi d'une nature surnaturelle. Il n'a pas été possible de savoir si les *atásu* qu'on rencontre dans la nuit sont considérés comme les âmes de morts réincarnées⁽¹⁾.

⁽¹⁾ On reconnaît dans le jaguar anthropophage et doué d'une nature surnaturelle un thème typiquement *tupi*, bien que sa diffusion actuelle soit beaucoup plus vaste. Voir à ce sujet, MÉTRAUX, *loc. cit.*, passim, et NIMUENDAJU, *Die Sagen von der Erschaffung und Vernichtung der Welt als Grundlagen der Religion der Apapocuwa Guarani*, Zeitschrift für Ethnologie, Berlin, XLVI, 1914. De même, les *atásu* dont il vient d'être question au paragraphe précédent, évoquent curieusement les *yurupari*, ou *ananga*, génies de la brousse des anciens *Tupi*, contre lesquels on se défend avec un brandon enflammé qui

COMMUNICATION AVEC UN MONDE SURNATUREL : SHAMANISME.

On considère comme possible de recevoir des visions de choses éloignées et des révélations d'événements futurs. Ces communications surnaturelles se produisent habituellement à l'occasion des tempêtes et des orages; elles sont soudaines et imprévues. Tout adulte mâle est apte à les recevoir, car dans ce cas encore, les femmes (sauf, semble-t-il, les plus âgées) sont exclues de la vie spirituelle :

42. *iašidádni dénō tamúmatatjani nahoe eĩni ekyáieni kanah'idaỹ yatli aĩkyaaatlikentete* (b1)

Invisible aux femmes les hommes le voient [le tonnerre] : « Loin je vois, tout près je vois, demain il arrivera, tout près il arrivera. »

(Il s'agit d'une vision prémonitoire de messagers venus d'une autre tribu.)

Ces visions sont attribuées au tonnerre qui les envoie aux hommes sous sa forme semi-personnelle *amō*.

Ainsi les Nambikwara conçoivent trois types de forces surnaturelles : d'abord la puissance abstraite, mais déposée dans des objets ou des substances, du *nánde*; ensuite des esprits agissant sous la forme d'animaux surnaturels ou semi-naturels, *atísu* ou jaguar. Enfin le tonnerre, avec lequel il est possible, dans certaines conditions, d'entretenir des relations personnelles. Chaque individu peut, dans une certaine mesure, établir des contacts avec ces forces, néanmoins ce sont les shamans qui détiennent la fonction spécialisée d'intermédiaires entre le groupe humain et le monde surnaturel. Les indications que nous donnerons sur ce point seront très sommaires, car il a été impossible d'obtenir de nos informateurs un traitement cohérent de la question du shamanisme. Aucun des groupes rencontrés ne possédait de shaman, à l'exception d'un seul (groupe c) où les pouvoirs de chef et de sorcier se trouvaient

joue donc le même rôle que l'épieu magique (cf. THEVET, cité par MÉTRAUX, *loc. cit.*, p. 61). Enfin, l'*atísu* lui-même paraît souvent sous la forme du jaguar; et, dans les groupes orientaux au moins, il joue le rôle de Messager de la Mort que les groupes central, méridional et septentrional confient plutôt au jaguar. Il y a donc, dans le vocabulaire, une connexion étroite entre les étoiles, le jaguar et l'*atísu*, déjà notée par Claude d'ABBEVILLE (cit. par MÉTRAUX, l. c., p. 49) chez les Tupinamba : ceux-ci identifiaient le jaguar et les étoiles. Comme le jaguar « céleste » (Montoya), « anthropophage » (Nimuendaju), le jaguar des Nambikwara présente une ambivalence remarquable : il est sacré, et en même temps, on le tue. Enfin, la linguistique comparée confirme le rapprochement : le terme qui désigne le jaguar dans le dialecte a1, *inaĩru* se rattache au nom du jaguar chez les Tupi centraux et méridionaux : yaouare (Emerillon, Coudreau); saoruhu (Gua-jajara, Nimuendaju); jaoarohu (Tapirapé, Kissenberth).

concentrés sur un seul individu (C20). Notre meilleur informateur, B1, chef du groupe allié, était catégorique sur le fait que C20 réunissait les deux qualités de *uulikabala* (chef, c) et de *ndäre* (tonnerre, c), alors qu'il n'était lui-même que *uulikáde*, chef temporel. Le sorcier serait donc, à la fois, celui qui s'identifie avec le tonnerre, et celui qui communique avec lui sous la forme personnelle désignée par le nom de *amó*. De même, dans les groupes orientaux (a1 restreint et élargi, et a2), il n'a pas été possible de déceler la présence d'un sorcier ou d'un individu en tenant lieu. Le fait peut s'interpréter de trois façons différentes : que les sorciers se soient tenus à l'écart ou aient dissimulé leur nature ; que l'institution du sorcier soit, en fait, absente dans certains groupes ; ou que, dans ces mêmes groupes, les fonctions de sorcier soient exercées par le chef, et qu'à l'inverse de ce qui se produit dans le groupe c, ce soient les fonctions spirituelles qui se trouvent au second plan par rapport aux temporelles. C'est cette hypothèse que nous considérons comme la plus vraisemblable. Dans le groupe a1, A1 fabrique le poison de flèche et traite les malades par succion, fonctions qui, dans le groupe c, sont toujours du ressort de C20, considéré comme shaman beaucoup plus que comme chef de groupe.

Quoi qu'il en soit, et comme nous venons de le dire, c'est le sorcier qui fabrique les poisons, et c'est lui qui procède au traitement magique des malades, nettement différent de la thérapeutique positive également pratiquée. Les Nambikwara connaissent un assez grand nombre de plantes médicinales, et traitent certaines maladies par leur secours ; c'est ainsi qu'ils soignent l'ophtalmie purulente par une infusion de *pao preto* (*ikátu nʔšerám*, a1), instillée dans l'œil à l'aide d'un cornet de feuilles, de l'extrémité inférieure duquel le liquide tombe goutte à goutte. Mais d'autres maladies, considérées comme le résultat d'un empoisonnement (ou d'un sort ; dans les deux cas : *nánde*) sont exclusivement du domaine du sorcier. Celui-ci confectionne des « flèches de tonnerre » (*ndaórede*, b1) en tous points semblables à celles de chasse, sauf leurs dimensions qui sont beaucoup plus restreintes. Le traitement consiste en trois opérations : lancement des flèches autour du malade pour écarter les esprits ; succion du corps pour extirper la cause de la maladie ; cette dernière est enfin jetée au loin quand elle a été capturée :

43. *ádiḡe underádiḡe kadirénka úngeraiḡe tenúndiḡe* (b1)

tirer, tirer loin les petites épines sucer avec la bouche, jeter [le mal] ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ L'informateur précise que, par « petites épines », il entend désigner les « flèches de tonnerre » qui n'ont, en fait, que quelques centimètres. On note la même assimilation dans d'autres régions de l'Amérique du Sud. Ainsi, l'informateur de Karsten dans le Chaco (R. KARSTEN, *Indian tribes of the Argentine and Bolivian Chaco*, Societas Scientiarum Fennicae, Commentationes Humanorum Litterarum, IV, 1, p. 132-133) cite, comme cause de la maladie et moyen de la combattre, une « flèche » ou « écharde » (anglais : *splinter*).

Après quoi le malade est habituellement guéri et peut reprendre ses occupations :

44. *enéndige deéndige enéna déidnige* (b1)
être malade c'est fini [on peut] continuer.

Mais le sorcier peut nouer des relations beaucoup plus directes avec les puissances surnaturelles. Pendant notre séjour auprès de son groupe, C20 disparut, ou plus exactement ne revint pas au campement à l'heure habituelle; les autres hommes, partis à la chasse, ne l'avaient pas vu de la journée. La nuit tomba, et vers neuf ou dix heures du soir, la consternation la plus profonde régnait au campement, et particulièrement au foyer du disparu, dont les deux femmes et l'enfant se tenaient enlacés, en pleurant par avance la mort de leur époux et père. A ce moment, nous décidâmes, accompagnés de quelques indigènes, de faire une ronde alentour. Il ne nous fallut pas marcher deux cents mètres pour découvrir C20, accroupi sur le sol et grelottant dans l'obscurité; il était entièrement nu, c'est-à-dire dépouillé de ses colliers, bracelets, pendants d'oreilles et de sa ceinture, et à la lumière de nos lampes électriques, nous pouvions deviner son expression tragique et son teint décomposé. Il se laissa, sans difficulté, soutenir jusqu'au campement, où il s'assit sans un mot et dans une attitude d'accablement tout à fait impressionnante. Peu à peu, son histoire lui fut arrachée par un auditoire anxieux. Il expliqua qu'il avait été emporté par le tonnerre (*amô*), [un orage avait eu lieu la même journée]; celui-ci l'avait enlevé dans les airs jusqu'à un point qu'il désigna, éloigné de 25 kilomètres du campement (rio Ananáz), l'avait dépouillé de tous ses ornements, puis ramené par la même voie et déposé à l'endroit où nous l'avions découvert épuisé. Tout le monde s'endormit en commentant l'événement, et le lendemain matin, C20 avait retrouvé non seulement sa bonne humeur habituelle, mais aussi toutes ses parures, ce dont personne ne s'étonna, et dont il ne fournit d'ailleurs aucune explication. Mais les jours suivants, une version très différente de l'événement commença d'être colportée par les Tarundé. Ils disaient que, loin d'être entré en relation avec l'autre monde, C20 était allé entreprendre, sous le couvert d'une disparition magique, des tractations avec une bande d'Indiens Sabané qui campaient dans le voisinage. Ces insinuations ne furent d'ailleurs jamais développées, et la version officielle de l'affaire continua d'être ostensiblement admise. Néanmoins, dans nos relations personnelles, B1 laissa, à plusieurs reprises, deviner ses préoccupations. Comme les deux groupes nous quittèrent peu après, nous ne sûmes jamais la fin de l'histoire.

Aucune indication n'a pu être recueillie sur le mode de désignation du shaman en tant que tel. Dans la préparation du poison de flèche, C20 était assisté par son gendre potentiel C25.

A côté de ses attributions surnaturelles, le chef, ou le shaman, joue un autre rôle : celui de « leader » des cérémonies et des fêtes. Les Nambikwara ont trois types de cérémonies : celles qui marquent les moments critiques de l'existence de chacun, tels que naissance, initiation, puberté, mariage, mort ; les fêtes saisonnières ; enfin, des cérémonies célébrées dans des occasions exceptionnelles : guerre et expéditions de chasse ou de cueillette. Nous avons déjà fait allusion aux rites de guerre, et nous parlerons plus loin des cérémonies du premier type. Nous nous bornerons donc, ici, à de brèves observations sur les autres.

Les fêtes saisonnières ont lieu au début et à la fin de la saison des pluies, et marquent vraisemblablement l'ouverture et la clôture des travaux agricoles. Elles consistent en festins, avec danse, chant et musique. Plusieurs jours à l'avance, des expéditions de chasse vont à la recherche du gibier, et on se livre aussi à de grandes parties de pêche. Le poisson semble, en effet, jouer un rôle de premier plan dans les activités rituelles ⁽¹⁾. D'autres indigènes partent, parfois à de longues distances, pour trouver dans les forêts qui longent le bord des rivières ou qui occupent les dépressions, le gros bambou dont ils couperont des tronçons pour en fabriquer les flageolets rituels. Ceux-ci sont longs d'environ 70 centimètres et percés de quatre trous plus le trou d'air. Un conduit d'air est ménagé à l'extrémité supérieure dans le bouchon de cire qui clôt l'orifice. Ils ne sont utilisés qu'à l'occasion de ces cérémonies et sont joués à l'unisson par groupes de trois, l'un d'eux, gravé d'une raie blanche longitudinale, étant nommé *jomôte wilikáde*, « flageolet chef », et joué par le chef. Un résonateur, fait d'un tronçon de bambou muni à l'extrémité inférieure d'une calebasse évidée, les accompagne habituellement (*dútónde*, *b1*). Les flageolets sont dits « mâles » et les résonateurs « femelles ». Assez curieusement, ces flageolets sont nommés par les groupes centraux, septentrionaux et méridionaux *jomôte* (*b1/2*) et *iamaká* (*c*), c'est-à-dire du même terme (*iamaká*) dont les Paressi désignent le même instrument, alors que les groupes orientaux, qui sont pourtant les seuls voisins immédiats des Paressi, emploient un terme tout différent : *kaigetúsu* (*a1/2*). Les indigènes décrivent ainsi ces fêtes :

45.

*háidóne**úkuérige áidnige iuarhaidne ungérage dínşugerage*

cacher souffler jouer [du flageolet] faire la fête pêcher du poisson.

nahundage tátige niyattahárigé káde káde káde ká áiténdige

apporter griller faire la chicha lune lune lune cette lune danser

íukyoháíndige mihádage komiégerage

et une autre fois jouer [le mois suivant] plus de pluie tout est sec

⁽¹⁾ Voir plus loin, p. 109.

m?ādaḡe tutōhaihaikurige

la pluie est finie laisser transporter [les flûtes?]

hāintendige halehāidnige denō horātige ejetēende

faire le champ festoyer les femmes sont cachées elles ne le voient pas

alāgena hātige (b1)

sur la place chanter.

Une très stricte prohibition porte en effet sur les flageolets. Seuls les hommes adultes peuvent en jouer :

46. *ūtīnōre ūtīnīa imdḡare.*

les enfants ne savent pas jouer du flageolet.

Et la vue des instruments est rigoureusement interdite aux femmes :

denātīe iatīaenīnīnena ednašo iāīneni (b1).

les femmes ne peuvent les voir, les hommes seuls voient.

Ces flageolets sont donc fabriqués en grand mystère, sur le lieu même où l'on a trouvé les bambous convenables. Si l'expédition musicale rentre de jour, elle cache les flageolets dans les branches d'un arbre non loin du campement ou du village. On ne les sort que la nuit, au moment du concert, et les femmes doivent alors se retirer dans les huttes ou sous les abris, et s'en-tourer la tête de leurs bras. Si l'une d'elles violait l'interdiction, elle serait, dit-on, poursuivie par tous les hommes et tuée à coups de bâton. Il ne nous a pas été donné d'assister à l'une de ces fêtes, mais comme nous désirions recueillir le répertoire musical des flageolets, nous avons pu obtenir, assez difficilement d'ailleurs, qu'une mission fût envoyée pour chercher du bambou et fabriquer les instruments à notre intention (il fallut aller à 15 kilomètres environ). La troupe, partie le matin, revint au milieu de la nuit, et jusqu'au jour, nous fîmes de la musique à quelque distance du campement, afin d'éviter toute indiscretion féminine. Comme chaque instrument sonne d'une façon légèrement différente des autres, il se dégage du jeu à l'unisson une illusion d'harmonie qui s'ajoute au charme, par lui-même très réel, de la mélodie.

Il se peut que tous les instruments de musique des Nambikwara soient liés à des activités de caractère économique-social. Des témoignages, dont il n'a pas été possible d'obtenir la confirmation décisive, présentent les flûtes nasales (*arūtasu*, a2) comme destinées à assurer une récolte fructueuse du fruit *piquy*. La saison du *piquy*, qui pousse en abondance dans les savanes, est en effet une période impatientement attendue par les indigènes : les fruits sont admirativement soupesés et dits avoir « beaucoup de graisse ». De même les flûtes de Pan (*asinzu*, a1 ; *iuaūzere*, b1) seraient employées dans des rites préalables aux expéditions de chasse. Dans le cas des flûtes nasales, une double analogie a été soulignée par certains informateurs, entre leur forme et celle

du noyau de *piquy*, et entre leur nom et le nom du *piquy* (*ahúru*, *a1/2*); cette dernière analogie n'existe que dans le dialecte oriental (*arátasu-ahúru*), et le rapprochement reste suspect, les Nambikwara ne dédaignant pas les calembours⁽¹⁾. De même pour les flûtes de Pan, parfois appelées *duúru* (*a1/2*) *duúnde* (*b1*) qui serait aussi le nom de l'agouti (*Dasyproctas aguti*). Il n'en est pas moins vrai que plusieurs des chants recueillis ont été indiqués comme des chants de chasse ou de collecte. Un soldat de la Commission Rondon, prisonnier des Nambikwara pendant assez longtemps, a décrit à Roquette Pinto⁽²⁾ une cérémonie composée de danses et de chants qui aurait suivi une chasse au tapir. Et un thème musical nous a été spontanément signalé comme le chant de la chasse au tapir.

DE LA NAISSANCE A LA MORT.

La femme Nambikwara accouche (naître : *talítige*, *b1*) en position accroupie et prenant appui sur le sol par le moyen d'un bâton vertical auquel elle se tient avec les deux mains; une compagne lui verse, pendant ce temps, avec une petitealebasse, de l'eau froide sur la poitrine et sur le ventre. Le cordon ombilical est coupé ras et cautérisé avec une braise, puis recouvert d'un emplâtre de cendres chaudes.

47. *dósu saikédutu ʔakedátelusu alósu usinkediutu inkétu ʔakesáʔtutu ire ire iagékediutu (a1)*

[Quand] la femme accouche le placenta dans la brousse est enterré;
elle est malade, elle ne mange pas [pendant] une lune, une lune
[et ensuite] elle mange de nouveau.

Après la cérémonie de l'ensevelissement du placenta, par conséquent, la femme resterait pendant deux mois frappée de prohibition et condamnée à un jeûne relatif. En réalité, une situation d'exception se prolonge beaucoup plus longtemps, la couvade étant observée par le mari et la femme jusqu'au moment où l'enfant est sevré, ou tout au moins jusqu'au moment où il cesse d'être exclusivement alimenté par le lait maternel.

Pour décrire l'état de couvade (*inkétu*. « on est malade » [*a1*]; il n'existe pas de terme spécial), nous ne pouvons mieux faire que de transcrire nos observations faites au jour le jour relativement à la famille du feu 6 composée de *A21*, *a22* et *a23*. *a22* se distingue nettement de ses compagnes :

1° Elle ne porte aucune parure, ni ornement;

(1) Par exemple, *A1* se moque de moi qui suis en train de fumer : *Kúkedetu úkedetu* : un fumeur est un paresseux!

(2) *Loc. cit.*, p. 234-235.

2° Elle ne touche à la nourriture, ni pour la récolter, ni pour la ramasser, ni pour la préparer, ni pour la cuire;

3° Elle ne parle à personne, et on ne lui adresse pas la parole;

4° Elle évite les groupes et quand la curiosité l'attire vers notre cercle, elle assiste aux distributions de présents et aux échanges, de loin et silencieusement. Si on lui donne, ou à son mari, un présent quelconque (par exemple des perles), celui-ci est aussitôt remis au bébé;

5° Elle reçoit tous les jours sa nourriture de sa mère (a18), qui la lui remet sans parler, et s'occupe aussi de certains soins à donner au bébé comme de l'épouiller;

6° Elle ne prend pas de bain de rivière, mais se lave avec de l'eau qu'elle va puiser elle-même dans une calebasse;

7° Elle s'absente parfois pendant des journées entières avec son mari, et, au départ, le suit de loin sans dire un mot; à ces occasions, elle emmène son bébé.

A 21 se comporte de façon similaire :

1° Il n'accompagne pas le groupe masculin quand celui-ci part à la chasse ou au jardinage;

2° Il ne s'absente que rarement, et en ce cas avec sa femme. Le reste du temps il se tient étendu sans se livrer à aucune activité artisanale; on le dit « malade » (*inkátu*);

3° Dans la mesure où lui et sa femme se livrent aux activités les plus indispensables, il n'existe entre eux aucune division du travail. L'un ou l'autre, indifféremment, enterrent les excréments du bébé, ou placent dans les cendres le manioc reçu par a22 de a18 et qui constitue leur seule nourriture. L'un et l'autre sont d'une extrême maigreur, et apparaissent d'une grande faiblesse; leurs cheveux n'ont pas été coupés ou nettoyés depuis longtemps.

Vers le 20 juin 1938, ce comportement se modifie; trois jours de suite, A21 et a22 disparaissent pendant la journée entière; sans doute pour chasser, car, après plusieurs retours infructueux, ils reviennent (le 23 juin à 15 h.) avec le gibier suivant :

- a. Une *irara* (*Mustela sp.*);
- b. Trois chauve-souris;
- c. Deux lézards et leurs œufs.

Irara et chauve-souris ont déjà été passés à la flamme pour brûler les poils. a22 se met immédiatement — et pour la première fois — à nettoyer et râper une petite quantité de manioc et elle installe hâtivement une galette sous les cendres. Elle y place en même temps les œufs de lézard cassés directement, et

les retire à peine cuits ; elle les partage aussitôt entre son bébé et elle-même. Pour la première fois, elle échange quelques mots avec ses voisins en riant.

Pendant ce temps, *A21* a vidé l'*irara*. Il donne l'estomac, le gros intestin, l'intestin grêle à *a2* (sœur de la femme) ; celle-ci, aidée par sa fille *a5*, nettoie les intestins, les met à cuire et commence à les manger avec *a5* et *a3*.

A21 coupe la queue de l'*irara*, la fait rapidement cuire, et la mange avec sa femme et son bébé.

Les trois chauve-souris ont été données à *a2* (sœur de la femme) et *a14* (sœur), qui partage son lot avec son fils *A16* et son beau-fils *A15*. *a22* fait cuire les lézards et les viscères (foie, cœur, poumons, rate, reins de l'*irara*). Elle remet l'ensemble à son mari, qui donne un morceau de foie au bébé et partage le reste avec sa femme.

Toutes ces opérations se sont déroulées très rapidement avec une sorte de hâte, et sont terminées au bout d'une demi-heure. A 15 h. 30, *a22* allume un feu différent de celui dont chaque ménage se sert, et y place l'*irara*. Elle va alors prendre son premier bain de rivière, et rapporte de l'eau dans une calèche pour laver le bébé. Vers 16 h. 15, l'*irara* cuite est retirée du feu par *A21*. A ce moment, tout le monde est rentré au campement et a pris son emplacement habituel. *A21* et *a22*, assises auprès du nouveau feu, occupent une position centrale. *A21* découpe l'*irara* en cinq morceaux et le répartit entre la famille, comme il a été dit précédemment ⁽¹⁾.

Dès lors, *A21* et *a22* reprennent une activité normale et ne se distinguent plus de leurs compagnons.

La couvade se caractérise donc par un isolement relatif du couple intéressé, lequel se trouve en même temps frappé d'un certain nombre de prohibitions (contacts sociaux, bains, préparation de la nourriture, parure, consommation de certains aliments). Elle se termine au moment où l'enfant prend son premier repas non exclusivement lacté (en l'occurrence des œufs de lézard et du foie d'*irara*). Ce repas fait partie d'un festin de chasse offert au groupe par les parents jusqu'alors frappés d'interdit. Mais l'atmosphère dans laquelle se déroulent ces opérations mérite d'être notée. Aucune solennité ne les entoure, et les intéressés y procèdent avec la même routine et le laisser-aller qui caractérise les activités quotidiennes. Il ne s'agit donc nullement d'une cérémonie, avec les implications psychologiques que ce terme comporte, mais d'un ensemble d'actes qui doivent être accomplis, et le sont, avec un minimum d'attention accordé à leur caractère exceptionnel.

A partir de ce moment, la vie de l'enfant Nambikwara se déroule telle que nous l'avons décrite, et sans comporter de grande différenciation selon le sexe. Ces différences ne commencent à paraître qu'aux approches de la puberté. A ce moment, les fillettes adoptent un comportement tout à fait nouveau ; elles se permettent de grandes libertés, parlant brutalement à leur entourage et se

⁽¹⁾ Cf. plus haut, p. 74 sq.

complaisent dans des propos obscènes. C'est que la cérémonie de la puberté, qui coïncide avec le mariage, marque dans sa vie un changement décisif et c'est d'ailleurs à cette occasion qu'elle reçoit son nom. Les femmes Nambikwara se marient très rapidement après leurs premières règles. La polygamie des chefs crée un déficit permanent de femmes, et la nouvelle épouse disponible est impatientement attendue. D'après nos informateurs, c'est la jeune fille qui indiquerait à ses parents celui de ses maris potentiels qu'elle désire épouser. Elle dit qu'elle « veut se marier vite » (*ikindurige*, b1); le terme du dialecte a1 pour « se marier » étant *ouénsaïkítu* littéralement : « faire mari », il semble bien que, comme on nous l'a affirmé, l'initiative appartienne à la jeune fille :

48. *inka* (ni) *durednién* *durénje* (b1)
 « Je veux me marier vite » [dit la fille]. « Marie-toi », répond la mère] (?)

En fait, il semble que le mariage soit décidé dès l'enfance par un accord entre les parents. Des parents prévoyants doivent préparer longtemps à l'avance le mariage de leur fils, sinon celui-ci risque de ne pas trouver de femme disponible. Des beaux-frères nous ont souvent indiqué que leurs enfants sont promis l'un à l'autre.

Au moment de la puberté, la jeune fille est isolée complètement pendant une période de deux à quatre mois; elle habite un abri construit spécialement à quelque distance du village, et y vit seule, astreinte à un ensemble de prohibitions alimentaires et sociales; pendant cette période, sa mère la nourrit et prend soin d'elle. La période de ségrégation terminée, des chants et des danses ont lieu; on abat son abri et « la mère ramène son enfant ». C'est alors que prend place la cérémonie du mariage proprement dite. Elle est préparée par des expéditions de chasse et de pêche et se déroule au milieu des chants et des danses :

49. *áirige aïşüngnerage denano inşira áikira áiknira taíta halonoo tuttíkta áındage hntimbáta úirige imágara imágara* (b1)
 Aller prendre du poisson, les femmes arrivent, arrivent, griller sur la place [le poisson] sortir, chanter, siffler, jouer du flageolet, jouer du flageolet.

L'union des conjoints est prononcée par le chef qui place dans la bouche de chacun d'eux un gros morceau de poisson⁽¹⁾.

⁽¹⁾ On a déjà suggéré (KUNIKE, *Der Fish als Fruchtbarkeitssymbol bei den Waldindianern Südamerikas*, *Anthropos*, VII 1912, p. 206-229) que le poisson pourrait être un symbole sexuel chez les Indiens sud-américains. TASTEVIN a vigoureusement critiqué cette hypothèse (*Le poisson symbole de Fécondité ou de Fertilité chez les Indiens de l'Amérique du Sud*, *id.*, IX, 1914, p. 405-417). Pourtant, le rituel Nambikwara du mariage semble confirmer la première théorie. Au surplus, le poisson est directement traité comme le symbole des rapports sexuels dans la légende où Maire-Pochy rend une fille enceinte en

Il n'existe pas de cérémonie de puberté pour les jeunes garçons : celle-ci est remplacée par un rituel d'initiation qui prend place vers la neuvième ou la dixième année, semble-t-il. Il comporte deux opérations essentielles, l'imposition du nom, et le percement de la lèvre et du septum nasal pour y placer les labrets de bois. La première est accomplie directement par le chef, la seconde par un compagnon qu'il désigne à cet effet :

50. *uétnoádige ioónādige yilikade yelikādelikinere nukeajore iudótige iurósenje níkamā iurojótige (b1)*

Quand l'enfant a grandi le chef, le chef lui donne un nom. Un compagnon perce sa lèvre pour mettre le labret. Il [le chef] commande de faire le trou [du labret].

*
* *

Dúremódedrige (b1), disent les hommes Nambikwara; «c'est une bonne chose de se marier». Mais cela n'est pas facile. Le mariage idéal est celui qui donne une «jeune et jolie femme» (*monoduinšere, b1*) et dont on aura la virginité (briser l'hymen : *taɣorótige, b1*). Mais de telles femmes sont précisément celles qui sont prélevées par les chefs ou les shamans, et quelques jeunes hommes seulement auront la chance d'en obtenir de semblables. Les autres sont condamnés à une longue période de célibat, qu'ils tromperont en ayant des relations sexuelles avec leurs beaux-frères, ou bien ils épouseront une «vieille femme» qui ne peut avoir des relations sexuelles (*tiroanebžšere, b1*), veuve ou répudiée, et dont personne ne veut. De tels mariages ne sont pas exceptionnels chez les Nambikwara, et s'expliquent par le rôle économique fondamental du couple que nous avons déjà souligné. Mais ils ne sont pas définitifs. Dès que le jeune homme sent sa position dans le groupe s'affermir, ou qu'une meilleure occasion se présente, il abandonne (*amniótige, b1*) sa vieille femme pour en prendre une autre (*ulamunjótige, b1*), plus jeune et plus séduisante. Il arrive qu'un homme épouse ainsi successivement trois ou quatre femmes différentes avant de se considérer comme satisfait⁽¹⁾. La femme

lui faisant manger le poisson qu'il a lui-même pêché. Comme l'origine de ce conte tupi est certainement andine (KUNKE, l. c.; MÉTRAUX, l. c., p. 12-13; EHRENREICH, *Ueber die Verbreitung und Wanderung der Myth bei den Naturvölkern Südamerikas*, Congrès International des Americanistes, Stuttgart, 1904, p. 663) nous avons là une indication supplémentaire de l'affinité des Nambikwara avec les cultures du Nord et de l'Ouest.

⁽¹⁾ Ici encore, les documents du xvi^e siècle relatifs aux Tupi supportent la comparaison : «... as vezes tomam, alguma velha de que não esperam filhos, porque não acham outra, somente para que lhes faça de comer, porque se acertam de não terem mai ou irmas que tenham cuidado d'elles, são coitados, e contentam-se por então com qualquer velha, com que estão bem agazalhados sempre com olho en tomarem outras de que tenham filhos, como depois fazem, ou deixando a primeira, ou retendo-a, si ella quer, para o effeito sobredito» (ANCHIETA, l. c., p. 260-261).

répudiée va avec ses parents s'ils vivent encore, s'unit à un autre homme si elle en trouve l'occasion, ou même, reste au foyer de son ancien mari dont elle partage l'existence, et aux travaux duquel elle participe, mais dans une position légèrement inférieure. Telle est la situation de *b3* au foyer de son ex-mari *B1*. Une autre méthode, pour obtenir la jeune femme convoitée, consiste à la séduire, même si elle est mariée. L'adultère, et plus généralement les intrigues sentimentales, sont très fréquents chez les Nambikwara, qui semblent être susceptibles de passions violentes. Nous avons connu un indigène qui, pendant notre séjour, s'enfuit avec une indienne Paressi, et vécut avec elle pendant plusieurs mois, caché dans la brousse et fuyant le mari lancé à leur poursuite. Voici dans quel terme un informateur (*B15*) raconte une ancienne aventure; il reconstitue un dialogue avec la femme aimée :

51. *aïndarinîé — otendnîé — aïdotêha ïïdakênîaîni şutnadaxê aîrhaî tasîîndige tamintednîé (b1)*

Veux-tu faire l'amour? — Je ne veux pas. — Tu ne vauds rien! Je veux faire l'amour ou je t'assomme! Dehors, allons copuler.

Très anxieusement, la femme répond :

higekanhê uairiré uairidednîé etiêdahê dungəraiəni (b1)
Fais vite, mon mari sera fâché, il me battra...

Il n'existe pas de sanction sociale contre l'adultère; mais le mari lésé peut se venger de façon redoutable et c'est dans des circonstances de ce genre que le poison, utilisé soit contre la femme, soit contre l'amant, trouve son rôle. Pour éviter des accidents, les compagnons s'interposent entre les adversaires et conseillent au séducteur de disparaître pendant un certain temps :

52. *îêhetnîé aîkəkatednîāni ekyūde ekyūde ekyūde ekyūde ekyūde ekyūde ekyūde ekyūde kaîādadnî uāîknəreniani (b1)*

Pars. — Je m'en vais loin. — Quand cette lune finira, et celle-là, et celle-là, et celle-là, et celle-là, et celle-là, et celle-là, et celle-là, alors, celle-là, tu pourras revenir.

Nous avons connu un indigène (*C11*) dont la femme disparut un jour, partie avec un membre de son groupe. Il songea d'abord à se venger, mais ses compagnons s'entremirent, et il fut finalement décidé que l'amant garderait la femme et donnerait en compensation un chien. Quelques mois plus tard, l'amant mourut (si ce fut de mort naturelle ou accidentelle, nous ne pûmes le savoir) et la femme revint à son mari, qui se déclarait enchanté d'avoir conservé aussi le chien. Cette anecdote ne doit pas être interprétée dans le sens d'une équivalence, conçue par l'esprit indigène, entre une femme et un chien. Nous avons trop longuement insisté sur le rôle fondamental de la femme dans la vie Nambikwara pour devoir y revenir ici. Mais dans des groupes où le commerce

existe sous une forme aussi primitive⁽¹⁾, les échanges de biens ont, comme fonction consciente, d'apporter des compensations psychologiques incommensurables entre elles, plutôt que d'établir des équivalences de valeur.

Les Nambikwara connaissent deux formes d'enterrement. Les groupes orientaux pratiquent la double inhumation. Les corps sont d'abord placés en position accroupie (*āriyaerekītitu*, a1) dans une fosse circulaire (*sinītākūrisu*, a1) de sept pieds de profondeur, comblée avec de la terre et des branchages. Pendant deux mois, on chante, on danse et on pleure autour de cette tombe provisoire, jusqu'à ce que le corps soit décomposé. On amène alors les ossements à la rivière où on les lave soigneusement; puis on les rapporte dans un panier pour les inhumer définitivement au village. Celui-ci est alors abandonné, mais le site est souvent visité :

53. *auregande ašunikere kadūkərage iayōrige énde énde énde inare inaretaire
šnoribate (b1)*

creuser la tombe, la fermer, attendre une lune, une lune, une lune, extraire les ossements, les enfouir au village.

Dans les groupes centraux, au contraire, les cadavres seraient ensevelis (*aot'enikere*, b1) en position allongée (*iōtarige*, b1).

Les rites funéraires distinguent entre les biens mobiliers et immobiliers. Les premiers sont minutieusement détruits; on brise et on brûle les armes; on effile les perles et les colliers.

Le jardin du défunt, s'il en cultivait un, est, par contre, seulement abandonné, et peut être repris ultérieurement :

54. *došore dūrige aōrede autadātige audotahāmdige audotaāmdē odenehēirē
odunhinde nīāōtumnīē naraīnidānde naraīdūrige aīredugeiōttige dēn
dēn dēn nagiaōde aīre dugiōtīge tīatugiōtīge (b2)*

On casse ses flèches, il faut tout casser on effile ses perles, les perles du défunt, le champ du défunt est abandonné une lune, une lune, une lune, et quand on a oublié, un autre prend le champ.

Mais il faut, sur ce point, éviter une confusion. A proprement parler, il n'existe pas de propriété foncière chez les Nambikwara. Le chef invite ses hommes à se grouper pour la culture des jardins, mais parfois, tel ou tel individu décide de défricher pour son compte. Ces appropriations personnelles ne donnent pas lieu à incident, la terre cultivable dépassant, de beaucoup, les besoins collectifs. Pourtant, un jardin représente une valeur, en raison du travail considérable passé au défrichage, surtout pour des gens qui n'avaient jamais vu d'outils de métal il y a seulement trente ans. Aussi la règle de destruction des biens du défunt respecte-t-elle le jardin, sous la réserve, d'ordre

⁽¹⁾ Cf. p. 93 sq.

psychologique et moral, qu'on attendra, pour prendre possession, que « le souvenir du mort ait été perdu ». Cependant, ce mode semi-juridique d'accession à la terre n'implique pas l'existence d'un droit d'héritage. Les proches ne sont pas favorisés, et toute personne peut s'en prévaloir au même titre.

PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE ET VIE QUOTIDIENNE.

LES CATÉGORIES.

L'étude linguistique du Nambikwara devant faire l'objet de publications spéciales⁽¹⁾, nous nous en tiendrons ici à quelques indications sommaires destinées à préciser ce que l'on peut inférer des grandes catégories logiques de la pensée, et à situer le groupe Nambikwara par rapport aux autres cultures américaines.

Le trait le plus remarquable du langage Nambikwara, mis particulièrement en évidence par le dialecte central et méridional (*b1*) est un usage étendu des *suffixes classificatoires*. Le caractère systématique de la classification des choses et des êtres n'est comparable qu'à celui qu'on rencontre dans la famille linguistique Šibša. Bien plus : si l'on néglige quelques différences secondaires, la division du monde en catégories, en Nambikwara, présente une remarquable similitude avec celle que l'on trouve dans les dialectes Šibša⁽²⁾.

Dans une division des choses et des êtres en onze principales catégories logiques, dix se trouvent être communes au Nambikwara et au Šibša. La catégorie « saison, temps, ciel » semble être brisée, en Nambikwara, en plusieurs suffixes. Inversement, un même suffixe *-are* classe deux catégories logiquement voisines mais distinguées par leurs suffixes en Šibša : *-nak* (Bribri), « excrétion, sécrétion, résine » et *-dio, -rio* (Bribri), « sécrétion, humide »⁽³⁾.

Les analogies phonétiques qui apparaissent occasionnellement entre les suffixes classificateurs du Nambikwara et du Šibša ne nous semblent pas d'une grande portée. Par contre, l'analogie morphologique d'une part, et surtout la répartition des choses et des êtres dans des classes qui ne s'imposent à l'esprit

⁽¹⁾ C. LÉVI-STRAUSS, *Sur certaines similarités*, etc., *loc. cit.*; Paul L. GARVIN, *Esquisse du Système*, etc., *loc. cit.*

⁽²⁾ Les exemples ci-après sont empruntés à WALTER LEHMANN, *Zentral-Amerika*, 2 vol., Berlin, 1920, I, p. 277-279, 404, 440, 454, 571.

⁽³⁾ Il y aurait, naturellement, un grand nombre d'observations de détails à présenter. Dans les différents langages, les catégories logiques se recoupent partiellement; ainsi, la catégorie Nambikwara *-kere* correspond partiellement à Bribri *-kal*, et en même temps à *-Xkuo*. Le suffixe *-kere* exprime plutôt la résistance, et le suffixe *-kate*, que nous lui avons associé, la forme.

par aucune nécessité interne, ne nous semblent pas susceptibles de résulter d'un pur phénomène de convergence. Nous y voyons, au contraire, une raison suffisante pour affirmer une affinité linguistique entre les groupes Šibša et Nambikwara⁽¹⁾.

CATÉGORIE LOGIQUE.	NAMBIK- WARA.	RAMA.	BRIBRI.	TERRABA.	GUATUSO.
Espèce, famille, groupe	-ānde -ēnde -ēnde		-ūak	-uah	
Cheveux, poils, plumes	-uette	-ulās	-kō, -kō -tsa	-zok -so	-iisa -ko-a
Piquer, percer, orifice	-īre	-sik			-kabi -ka
Dur, raide, rigide, bois, allongé	-kere -kate	-kat	-kāt	-kōr -krō -grō	-kora -kure
Mou, souple, allongé	-ēere	-kit	-kitša		-kira
Fruit, graine, objet arrondi . . .	-kaninde	-up	-uo -kuo	-kuo	-ku -kuru
Ce qui pend, s'ajoute, orne, tremble	-gere	-kiin (?)	-io	-kro	
Plein, gonflé, liquide	-are	-ri, -li -ari -ubli	-dio -rio -ri, li	-rio	-ko-ri
Saison, temps, ciel	-inde -are -ere		-kā -kō	-shco	
Écorce, cuir, peau, revêtement, qui accompagne	-ore	-ūuk	-Xkrūō	-cuota -cuo	-lēn
Chair, substance	-unde	-kās	-iskā	-sho	

(1) Déjà, dans son livre *Durch Central-Brasilien*, VON DEN STEINEN avait suggéré, par une carte de la distribution septentrionale et occidentale du mot *sisi* (soleil, feu), la constitution d'une aire linguistique s'étendant de la Colombie à la Bolivie septentrionale. On peut rapprocher du terme *sisi*, en Nambikwara : *siisu* (*a1*), *siise* (*b1*) : hutte ronde, rond.

LES NOMBRES.

Les Nambikwara n'ont, à proprement parler, que trois noms de nombres : un, deux, et beaucoup. Mais ils sont capables de composer ces termes pour former, par addition, des nombres plus élevés. Nous avons pu ainsi obtenir des comptages allant jusqu'à 5, 6 et 8. Pour compter « un », les indigènes rabattent avec la main gauche tous les doigts de la main droite sauf le pouce. Pour compter « deux », ils rabattent le pouce, l'annulaire et l'auriculaire en ne laissant dressés que l'index et le médus. Pour compter « trois », ils rabattent tous les doigts sauf l'annulaire ; en effet, comme il n'existe pas de mot spécial pour ce chiffre, « trois » n'est pas autre chose qu'une unité ajoutée à deux. Dans le dialecte central et méridional on trouve un terme spécial *ba*, pour désigner un duel ou une paire.

NOMS DE NOMBRES.

NOMBRES.	DIALECTES <i>a 1/2.</i>	DIALECTE <i>b 1.</i>	DIALECTE <i>b 2.</i>	DIALECTE <i>c.</i>
Un.....	<i>kənáge.</i>	<i>nágəna, kaná- kero.</i>	<i>naíú kəna d a- iṣaore.</i>	<i>anéro.</i>
Deux.....	<i>searu.</i>	<i>nabaám, baã- do.</i>	<i>baãṣore.</i>	<i>baléne.</i>
Trois.....	<i>nunes arekə- nage.</i>	<i>nabágəna.</i>	<i>uáĩṇṣore.</i>	<i>balatmero.</i>
Quatre.....	<i>desanu.</i>	<i>nabaqôda.</i>	<i>uaidn/iṣore.</i>	
Cinq.....	<i>dasarénere.</i>	<i>nmba-nmbana- gena.</i>	<i>nikuáĩṇṣore.</i>	
Six.....	<i>anere.</i>		<i>uáĩdna-áṣore.</i>	
Sept.....	<i>toáĩdenere.</i>			
Huit.....	<i>uakesayúninere.</i>			
Beaucoup.....	<i>sáklacre.</i>	<i>uáĩgnine, kú- áĩntege.</i>	<i>deĩndariṣore.</i>	<i>álele.</i>

Dans le vocabulaire *a 1/2*, les termes indiqués pour le comptage de « quatre » à « huit » représentent vraisemblablement, moins des noms de nombre que des termes descriptifs de l'opération qui consiste à rajouter une nouvelle unité à un tout. Dans le vocabulaire *b 2*, le mot original employé pour « trois » se rattache apparemment à la même origine que celui du dialecte *b 1* signifiant la pluralité. Les termes utilisés pour « quatre », « cinq » et « six » sont probablement descriptifs de la manipulation.

Dans la conversation, des formes exclamatives sont utilisées, par exemple dans les discussions entre hommes au retour de la chasse :

55. *nágənaarenɣani baɲnenɣani baɲnegərenɣani bádebaɲdenɣani báábúakənati-
nɣani.* (*b1*)

« Un seul moi j'ai tué — deux, moi — trois, moi — quatre, moi — cinq, moi ».

LES COULEURS.

La différenciation des couleurs a été étudiée sur onze échantillons pour lesquels nous donnons ci-dessous la liste des termes indigènes.

Les groupes *a* et *b* présentent des caractères communs. Ils distinguent le blanc, le noir, le rouge, le bleu, et réunissent dans une seule catégorie le jaune et le vert ⁽¹⁾. Mais, tandis que le groupe *a* étend cette assimilation à l'ocre jaune, le groupe *b* l'arrête au jaune clair et classe l'ocre jaune avec la terre de Sienne brûlée dans une même catégorie, désignée par le terme du dialecte *a 1* pour « noir » ⁽²⁾. Le groupe *c* distribue les couleurs de façon très différente : une même catégorie réunit les rouges et les jaunes (ce que suggère d'ailleurs la gamme de la teinture d'*urucu*), tandis que les bleus sont rattachés, à la fois, au vert et au noir.

Les couleurs les plus appréciées sont le noir et le blanc, sans doute parce que ce sont les couleurs des parures faites de fragments nacrés de coquillages fluviaux et des sombres noix de palmier. Ensuite vient le rouge, puis le jaune. Le vert et le bleu sont peu goûtés.

⁽¹⁾ Le terme qui désigne le vert et le jaune affecte la forme singulière d'un pluriel reduplicatif. Cet aspect morphologique se retrouve en Šibša : Ainsi en Bribri, vert = *tspa-tspa*, jaune = *kōlō-kōlō* ; en Guatuso, jaune = *mari-mari* ; en Rama, jaune = *nugnugna*, vert bleu = *nrinnrinma*. (Cf. LEHMANN, *loc. cit.*, I, p. 333, 394, 434, 435.)

⁽²⁾ En accord avec le jugement anthropologique des indigènes qui ne se distinguent pas des « blancs » comme des « jaunes », mais comme des « foncés » des « clairs » :

(56) *uái ʔaniɛna táikɛdnɛna* (*b1*)
Tu es clair, moi je suis foncé.

COULEURS.	DIALECTE a 1.	DIALECTE a 2.	DIALECTE b 1/2.	DIALECTE c.
Blanc.....	ahéndesu.	ahéndesu.	deʔénde.	páte.
Noir.....	ʃundne.	atunúdisu.	uáre, dédane.	tapáte.
Rouge vermillon.....	ehednékenesu.	ahéʔéndutu.	eʔédne.	ʃereʃeráʔinte natope (= u- rucu) .
Rouge carmin.....	ehéndutu.	achéʔéndutu.	eʔédne.	ʃeráʔinte, na- tope.
Bleu de cobalt.....	—	asʏisʏéndisu.	ʃiʃʏúidne.	tapáte, tikʏa- lénte.
Bleu d'outremer.....	—	asʏisʏéndutu.	ʃiʃʏúidna.	tapáte, tikʏa- lénte.
Vert Véronèse.....	ʃidiʃíde.	asetesedeʔén- dutu.	ʃedeʃedédne.	pasínte.
Vert émeraude.....	ʃideʃídedne.	asetesedeʔén- dutu.	ʃedeʃededne.	pasínte, kʏa- lénte.
Jaune de strontium.....	ʃideʃídedne.	asetesedeʔén- dutu.	ʃedeʃededne.	natopeʃeráʔinte, kʏalénte.
Ocre jaune.....	ʃideʃídedne.	asetesedeʔén- dutu.	húndne.	ʃeráʔinte.
Terre de Sienne brûlée.....	ʃideʃídedne.	asetesedeʔén- dutu.	húndne.	natopeʃeráʔinte.

CONNAISSANCES RELATIVES À L'UNIVERS.

Les Nambikwara du groupe oriental appellent les étoiles *ikitísu*, *atísu* (animal surnaturel) ou *inínitu atísu*; ceux du groupe central et méridional les nomment *tágare* (classificateur : *-gare*, ce qui pend, orne, tremble) et les distinguent en étoiles, « petites étoiles » (*táganʏikare*, *-nʏikare* étant un diminutif) et « planètes » (*tágare*; classificateur : *-are*, plein, gonflé, liquide). Aucune indication n'a pu être recueillie sur les constellations. Le soleil se

nomme *otianikisu*, *uteritisu* (a1/2), *šúnde* (b1/2), *úta* (c); la lune *iru*, *irékisu* (a1/2), *héinde*, *héitande* (b1/2), *húta* (c), et l'on distingue :

La pleine lune : *aráditatinoa* (a1), *exedimniene* (b1), *ipíkolota* (c);

La lune à son (premier ou dernier) quartier : *āgiaḡḡinoa* (a1), *exemirakende* (b1), *ipáikolo* (c).

L'année est divisée en deux périodes : les pluies (*mihirage*, b1), durant approximativement 5 mois, et la saison sèche (*kómirige*, b1) s'étendant sur 7 mois. Le temps se compte en lunes et en nuits, et on énonce le terme *lune* ou le terme *nuît* autant de fois qu'il est nécessaire pour arriver au total de mois (lunaires), ou de jours, que l'on désire mentionner. Cette énumération donne une teinte savoureuse au langage (cf. cit. 6 et 52) : « *hétende*, *hétende*... » ou *kanádao*, *kanádao*... etc. Une source de confusion provient souvent de ce que l'indigène emploie le terme *Ka* (abrégé de *kanadero*), « un seul », en sous-entendant la période de temps impliquée; on se trouve alors devant l'énumération « *Ká*, *Ká*, *Ká*... » etc., sans savoir s'il s'agit de nuits, ou d'une (lune) une (lune), etc.

On distingue « aujourd'hui » (*úéidnekyare*, b1) de « demain » (*kínadaúrekyare*, b1), d'« hier » (*kútnore*, b1), et d'« après-demain » (*kanaḡḡlaore*, b1, = « encore une autre nuit »).

Le jour est divisé en 6 phases (dialecte b1) :

L'aube : *littene*, « il sort » (le soleil), *naáminde*, « il monte »;

9 heures : *nikalaena*, « il éclaire »;

Midi : *nakakátjore*, « la mauvaise heure »;

15 heures : *nišeditige*, « il tourne »;

17 heures : *kādeḡḡigiena*, « il tombe »;

Le crépuscule : *kanalútere*, « la nuit vient ».

Les Nambikwara reconnaissent quatre directions de l'espace, dont deux correspondent à l'axe du mouvement apparent du soleil et deux à la direction des rivières, en effet approximativement perpendiculaire au précédent :

Le Nord : *ḡokanore*, « vers le bas »;

Le Sud : *úikenore*, « vers le haut »;

L'Ouest : *šúingáttere*, « le soleil baisse »;

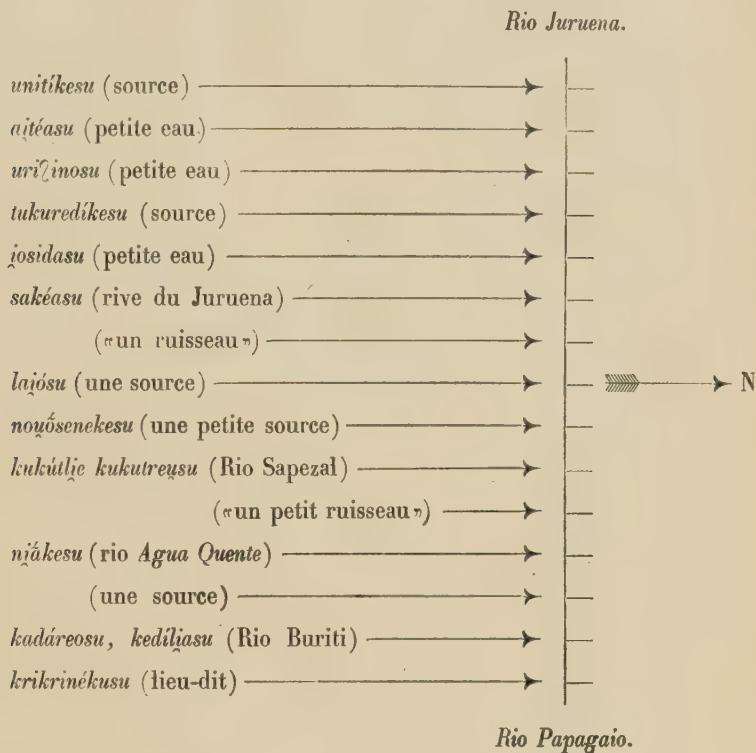
L'Est : *šunliríttere*, « le soleil sort » (b1).

57. *ndaorerilikákate neḡená neḡilikē* (b1)

Il n'y en a pas d'autre, c'est assez !

Les territoires sont connus et repérés à des distances pouvant atteindre 200 ou 300 kilomètres; les sites, les sources et les cours d'eau ont des noms, et les indigènes (ou tout au moins certains) sont capables de tracer sur le sable

des cartes sommaires d'itinéraires avec l'indication des principaux points de repère. Voici comment A1 marque les étapes du voyage de son groupe depuis le rio Papagaio jusqu'à l'affluent de la rive droite du rio Juruena sur lequel se trouve son village :



TRADITION.

Les Nambikwara ont un sens aigu de la tradition. On a lu plus haut (p. 50) une remarque de B1, qui le montre mélancoliquement conscient du déclin de sa race. Les coutumes et les techniques sont généralement considérées comme un legs des « ancêtres » :

58. *irótnore ikátage ultige.*

« Les ancêtres nous ont appris à l'enrouler [le ruban de caoutchouc destiné à faire une balle] » (*b 1*).

Une seule légende a pu être recueillie relativement à l'origine de l'univers.

C'est celle du Déluge, dont nous avons déjà donné la version infantile ⁽¹⁾. Voici maintenant le texte à l'usage des adultes :

59. *narúдне káũhire*
narukáũhire naukauĩšauře
nahútende káĩngərage naukádo uĩšere toádige
 l'eau était descendue l'eau inondait tout [tous] mourir
déĩne náĩkena kanauapéndige
 une vieille femme seule un jour (?) s'échapper
nándige éĩdende kénĩnde
 pleurer [elle monte sur un palmier buriti] buriti coco
ĩotúřige tandamdage ídu ídu ídu
 jette [dans l'eau] attendre attendre attendre [l'eau]
dehándige untahářige nĩunĩndige tarahĩnarige uĩtte
 sécher dormir le matin naître accoucher enfant
talĩttige tothəndige ikātóténdige ikā íóndige
 tomber [du ventre] grandir très vite grandir très vite grandir
ndaũre tamĩndige báđige útaũtu
 [avec sa] mère copuler deux jumeaux être nés
nĩndage eĩntalĩkero
 du mariage [et] étant tombé de nouveau
ĩoni déĩnhaĩnenĩnkero
 d'un homme et d'une femme mariés de nouveau
uėtnarotunkero tátalĩkero nĩĩn
 d'un enfant grosse de nouveau qui tombe de nouveau les frères
kĩtunkero deĩnla šĩĩna
 se marier de nouveau autre village
taminĩkero bákyenaa
 [ayant fait] ayant copulé de nouveau deux jumeaux
duėnũkero délaũnišũkero aĩninũnkero
 de nouveau étant nés faire un autre village de nouveau habiter encore
uėheni nĩnakero bátyĩninukero nĩĩdnĩa
 faire des enfants encore deux enfants faire encore les frères
tununĩũkero éĩnikue táĩĩnu táĩĩnu
 se marier encore autres hommes engendrer engendrer
déĩndla šĩĩna íđtore tamĩnšauře tamĩn?ótĩge
 autre village construire engendrer engendrer
đĩndige duĩnũkero šiĩnũkero
 faire l'amour avoir des enfants encore autre village encore
akũđĩndige akũđĩkero deĩđlaũni šĩĩnta
 s'en allant s'en allant encore autres villages

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 69.

LES ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES.

Les Nambikwara offrent à l'observateur une physionomie psychologique et morale très particulière, et que nous n'avons retrouvée, ni chez leurs voisins immédiats — Paressi, tribus du Guaporé, et Tupi du Gi-Parana — ni chez d'autres tribus sud-américaines. Elle mérite qu'on tente de dégager ses caractères principaux. Peu de primitifs sud-américains témoignent d'autant de spontanéité et de liberté dans le comportement. Peu manifestent une telle aisance dans les relations psychologiques, et une telle grâce dans leur expression. Ainsi, dans leurs rapports avec l'ethnographe, les informateurs introduisent des formules qui constituent de véritables inventions sociologiques pour répondre à une situation nouvelle, de la part d'individus qui, dans leurs propres relations sociales, n'utilisent ni formule de salut, ni de congé :

60. *tai undeiretniê ta eikiredniê uáí jiren undétniê tatiene uáí iritiani.* (b1)
Moi je vais dormir, je m'en vais, toi va dormir, moi je reste, toi tu t'en vas.

Ou pour mettre fin à un interrogatoire dont ils sont las :

61. *ieit'ana amnentîê hik'narîna iátîena amdédniê k'nahádaú şedétnîê.* (b1)
Cela ne va pas, il faut laisser; on ne voit plus clair, cela ne va pas, laissons; demain nous parlerons.]

Ou encore :

62. *nakanaññiani nihin nakiriani.* (b1)
J'ai oublié, attends que je me rappelle.

Leur vie quotidienne est pleine d'exubérance. Ce n'est pas seulement dans les parties de jeu de balle que l'on entend fuser les joyeuses exclamations :

63. *tenūkué tenūkué utanátiri* (b1).
A moi ! A moi ! Lance !

Mais l'artisan à son travail fait aussi participer sa femme, son enfant, son voisin à l'exécution de l'ouvrage dont il commente gaîment les péripéties :

64. *itiouí taniniê diúín... ámi... kádaha... muní'ina... kádianene... nooua... taluun'ê... nòhin... íshená... miníena.* (b1)
Tiens-la [la corde] pour que je la torde... lâche-la ! Elle est tombée !... Ça va !... C'est dur !... C'est fini !... Ça te convient ?... C'est laid !... Non, c'est joli !

La dernière formule est rituelle, c'est elle que l'on emploie à la fin des chants et des danses; les protagonistes s'excusent : « c'est laid »; et l'auditoire répond : « Non, c'est joli ! »

Cette politesse ne va pas toujours sans malice, et les compliments cachent parfois des tentatives de duperie. Nous avons cité plus haut la formule employée par un groupe pour déprécier ses danses par comparaison avec celles de leurs compagnons de rencontre⁽¹⁾; mais quelques heures auparavant, dédaignant un présent de perles que j'offrais et qui étaient peu appréciées à cause de leur couleur, on me donnait le conseil :

65. *mpátin maimáíndē tunuhínde (b1).*

Garde-les aux Maimandé pour les donner.

Une vente qui nous fut faite un jour (par le groupe a2) de tubes de poison décrits comme si dangereux que nous devons nous abstenir de jamais les ouvrir, sous peine de tomber morts sur place, et qui s'avérèrent vides, témoigne d'une grande ingéniosité si la mystification fut improvisée à notre intention; en tous cas, elle jette une lumière curieuse sur les relations entre groupes voisins.

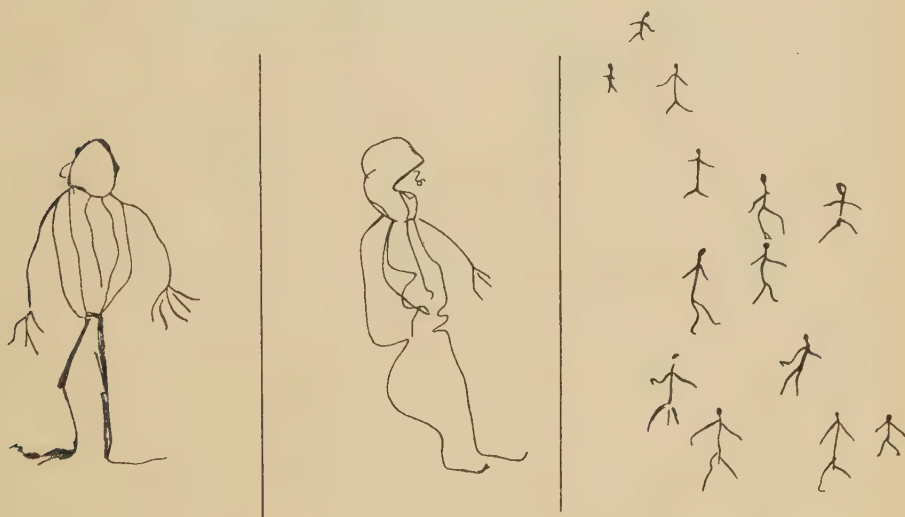


FIG. 19.

DESSINS NAMBIKWARA :

à gauche : un homme; au centre : un singe; à droite : croquis fait par A1 en expliquant sa généalogie (c. p. 40, n. 1).

C'est que les apparences purement gracieuses et parfois enfantines recouvrent des attitudes qui, sans être contradictoires avec les précédentes, n'en sont pas moins très différentes. L'histoire du groupe oriental, au cours de

⁽¹⁾ Cf. p. 92.

ces dernières années, est très significative à cet égard. L'installation de la ligne télégraphique fut marquée, de 1909 à 1920, par des conflits périodiques alternant avec des contacts cordiaux, mais en 1925, 7 travailleurs de la ligne furent conviés à visiter (pour la première fois) les villages de la rive droite du rio Juruena où nous devions pénétrer à notre tour en 1938, et ils y disparurent. A partir de ce moment, les contacts du groupe oriental avec les postes de la Ligne Rondon s'interrompirent, mais en 1933 une mission protestante vint s'installer non loin du poste de Juruena; il semble que les relations furent, dès le début, assez aigres, les indigènes n'étant pas satisfaits des présents, très insuffisants, dit-on, par lesquels les missionnaires récompensèrent leur aide pour la construction de la maison et la plantation du jardin. Quoi qu'il en soit, en 1933, un Indien fiévreux se présenta à la mission, et reçut publiquement deux comprimés de «Cafiaspirine» qu'il absorba, après quoi il s'en fut prendre un bain de rivière, eut une congestion, et mourut. En praticiens experts, les Nambikwara conclurent aussitôt qu'il avait été empoisonné; une attaque de représailles fut soigneusement préparée et déclanchée, au cours de laquelle A1 et A6 se distinguèrent. Les 6 personnes composant la mission furent assommées à coups de bâton ou percées de flèches, y compris un bébé de 2 ans. Seule une femme fut retrouvée vivante par une expédition de secours partie de Cuiabá. La version qu'elle donna des événements coïncide très exactement avec celle que nous avons nous-mêmes recueillie des principaux protagonistes de l'autre camp.

Le poison devait encore jouer un rôle dans l'existence de A6, et cela pendant notre séjour. Nous nous trouvions l'un et l'autre en visite (août 1938) chez un groupe voisin (a2), et les relations se tendirent assez rapidement entre A6 et nos hôtes, sans doute pour des questions de femme, si bien qu'il prit l'habitude de venir à mon campement chercher une atmosphère plus cordiale, en même temps d'ailleurs qu'il partageait mes repas. Le fait fut remarqué, une délégation de quatre hommes vint un jour me trouver et, sur un ton assez menaçant, me demanda de mêler du poison (que l'on m'apportait en même temps) au prochain plat que j'offrirais à A6; on estimait indispensable de le supprimer rapidement, car, me dit-on, il est «très méchant» (*kakore*) et «ne vaut rien du tout» (*aidotiene*). J'eus les plus grandes difficultés à me débarrasser de mes visiteurs sans leur opposer un refus qui m'eût — à mon tour — exposé à une animosité dont je venais d'apprendre qu'il était préférable de se garder, et je considérai comme le meilleur parti d'exagérer mon ignorance de la langue, et de feindre une incompréhension obstinée. Après plusieurs tentatives, mes visiteurs se retirèrent fort désappointés. Je prévis A6 qui disparut aussitôt. Je devais le revoir seulement quatre mois plus tard.

Ces incidents sont caractéristiques de la psychologie Nambikwara. Les Nambikwara sont très ouverts, confiants et spontanés, mais ils témoignent d'une extrême susceptibilité, et réagissent avec une grande violence aux décep-

tions ou aux contrariétés. Peu de primitifs sont d'un abord aussi facile; peu donnent aussi libéralement accès à leur vie intime, à leurs croyances, à leurs actes quotidiens, à leurs pensées et à leurs sentiments. Mais malgré cette aisance et cette cordialité, le visiteur — que celui-ci soit un ethnographe ou un membre d'une bande voisine — doit constamment être sur ses gardes et surveiller ses actes; car la moindre imprudence, la plus légère maladresse, peut susciter chez ses hôtes des réactions difficiles à évaluer, et dont des événements récents sont toujours là pour rappeler qu'elles peuvent être extrêmes. A6 offrait un parfait exemple de cette confiance et de cette spontanéité, alliées à de brusques manifestations de violence et d'irascibilité.

Ainsi, le caractère Nambikwara présente alternativement deux aspects, ou, plus exactement, témoigne d'une double nature : l'une que nous appellerons positive, et qui va beaucoup plus loin, dans ce sens, que chez beaucoup d'indigènes en contact depuis des siècles avec les blancs; et l'autre, d'orientation métaphysique, et dont la rigueur et l'exaltation évoquent parfois le mysticisme des Indiens d'Amérique du Nord. Comme exemple du premier aspect nous citerons : la préparation publique et « scientifique » du *curare*; le développement de certaines thérapeutiques telles que le traitement des ophtalmies par instillation; la souplesse de la division sexuelle du travail; la vie sexuelle en général; l'atmosphère des rites de couvade; l'attitude rationnelle en face des prohibitions alimentaires. Quelques remarques sur ce point éclaireront la psychologie indigène. Les larves blanches (*anaïsu*, a1) qui se trouvent fréquemment dans les noix du palmier *bacaiwa* ont été indiquées comme non comestibles. Ultérieurement nous avons vérifié qu'elles étaient mangées clandestinement par les enfants : ainsi a8 les trouve en cassant des noix et les donne à sa petite sœur a9; et furtivement, elle aussi mange une larve. Son geste est remarqué par a3 et a4 qui la couvrent de sarcasmes. Mais un jour de disette, A1 dévore un plat de larves que sa jeune femme a4 a recueillies à son intention, et fait tristement remarquer que, faute de viande, il en est réduit à cette pauvre chère. La même observation s'est présentée à propos de l'épervier. Nous avons montré plus haut quel est le fondement métaphysique de la prohibition alimentaire portant sur le jaguar. Mais l'interprétation courante est tout autre :

66. *uɔatedednɛ ɣiliʔe* (b1).

Je n'en mange pas, ça sent mauvais!

Placés devant des situations nouvelles, les indigènes réagissent généralement sans mysticisme. Ainsi, A1 devant le problème de l'écriture⁽¹⁾; d'autre part, les Nambikwara manifestent une indifférence totale vis-à-vis de la photographie, même quand ils ont compris son but; nous n'avons jamais rencontré

(1) P. 40 sq. et p. 89.

d'indigènes qui tolérassent, avec une aussi complète insouciance, la participation de la camera aux moindres détails de leur vie intime.

Mais le passage aux positions irrationnelles se fait avec la même brusquerie qui caractérise les deux attitudes, presque simultanées, d'hilarité bon enfant devant le spectacle, pourtant inusité, d'un ballon gonflé qui s'enflamme, et d'appel à une magie malfaisante quand un second aérostat réussit à s'élever⁽¹⁾. Jamais la tendre indulgence dont les hommes entourent leurs compagnes⁽²⁾ ne laisserait supposer la véritable malédiction métaphysique dont les femmes sont frappées dans la culture Nambikwara : exclues, sous peine d'être assommées, des cérémonies collectives, sourdes et aveugles aux voix de l'Au-Delà, et condamnées à l'anéantissement après la mort comme des enfants non initiés. Nous avons décrit la tendre camaraderie qui préside aux rapports entre les sexes, et l'harmonie générale qui règne au sein des groupes. Mais dès que celles-ci s'altèrent, c'est pour faire place aux solutions les plus extrêmes : empoisonnements et assassinats. Ce n'est pas sans raison que les informateurs soulignent spontanément le rôle de l'oubli dans les rites mortuaires⁽³⁾. Car le contraste est frappant entre la joyeuse ironie avec laquelle on répond à celui qui est assez ignorant pour s'informer d'un parent mort depuis longtemps : « *ilútu, ilyétnu* » (a1), « au sable! dans le sable! », et l'horrible apparition de l'*atásu* que l'on évoque avec des sanglots rituels.

Les rites Nambikwara ne semblent être, en aucune façon, symboliques; l'état squelettique de A21 et a22 à la fin de la période de couvade en fait foi; et si les cérémonies sont rares, elles sont poussées fort loin; les informateurs parlent de périodes de trois mois pour l'isolement de la jeune fille pubère, et d'un bain de rivière durant une nuit entière comme préliminaire au mariage. Autant le comportement est souple et sans complication dans la vie quotidienne, autant les intrusions du surnaturel (dans les visions et les révélations, les séances de shamanisme, les danses de guerre, etc.) se manifestent par le passage à une atmosphère de tragédie. Aucun groupe sud-américain, à notre connaissance, ne traduit, de façon aussi sincère et spontanée (car on ne se sent jamais dans l'ambiance théâtrale du shamanisme *Tupi* ou *chaqueno*), des sentiments violents et opposés, dont l'expression individuelle semble indissociable d'une stylisation sociale qui ne les trahit jamais.

*
* *

Il est très loin de notre pensée de vouloir assigner une cause exclusivement économique à ce dualisme. Pourtant, il est frappant de constater que le dualisme psychologique va de pair avec l'organisation de l'existence sociale autour

⁽¹⁾ P. 97.

⁽²⁾ P. 56 sq.

⁽³⁾ P. 112.

de deux pôles opposés : d'une part la vie sédentaire, agricole, fondée sur la double activité masculine de la construction des huttes et du jardinage, de l'autre, la période nomade, pendant laquelle la subsistance est principalement assurée par la collecte et le ramassage féminins, l'une représentant la sécurité et l'euphorie alimentaire, l'autre l'aventure et la disette. A ces deux formes d'existence, l'une hivernale et l'autre estivale, les Nambikwara réagissent de façons très différentes. Ils parlent de la première avec la mélancolie qui s'attache à l'acceptation consciente et résignée de la condition humaine, à la morne répétition d'actes identiques ; tandis qu'ils évoquent l'autre avec l'excitation, et sur le ton presque exalté, de la découverte. Écoutons un informateur (B1) décrire le double cycle de la vie annuelle :

D'abord la vie sédentaire :

67. *nedəntātage kanaadaŋ hāindige ɣedəntənkero, ɣatliɾikero*
 Demain chasser arriver de nouveau
ɣakɣinikero dānkero unddikero
 griller de nouveau se coucher encore dormir encore
naɳgikero aɳelokero aɳkənkero
 le jour encore faire le champ encore cultiver le champ encore
aɳgənkero damkəro nunaikero ɣinininikero
 cultiver encore laisser encore manger encore
nangikero danunkero taɔrige tɔŋ tɔŋ tɔŋ
 le jour encore couper du bois couper couper couper
telunukero [telondige] mbəri mbəri mbəri
 finir encore attendre attendre attendre
ʃorunikero ʃutnundatɔŋ [ʃutnukero] litmutiɛt
 brûler encore le froid vient [encore le froid] des plantons
denunikero ɣayaarianunkero ɣaanininikero
 encore aller en chercher encore retourner encore
irakero kakɣaidnatɔŋ [kakɣande] hikərage kəkero
 beaucoup planter creuser encore
ikəranukutige litnurankero
 pour planter creuser des plantons couper encore
telondāmkerō dɛinterituapumkerō aɳrhəɳkerō
 achever encore habiter longtemps encore arracher les racines
etu?i etu?i etu?i hānkero
 râper râper râper finir encore
nlakərahinkero nkuɔɔlakərahinkero ətłakero hinkero ɣɔdatɔŋ hikəninuni (b1)
 un nouveau champ de nouveau un nouveau planter.

Et maintenant la grande aventure de la période nomade :

68. *inkəndihəre mɪrɔere ɪrige*
 Nous partons à l'aube ; [le panier] est fait il attend.

āgarage tuatūrige tya tuikininkero ikero
 On emballé; on remplit le panier en forêt on voyage on voyage
nahoreda okero nlaidinkero ntorainkero dinkero
 à l'eau on arrive on traverse l'eau on traverse en route!
dinkero alorekidirekero alorairikero
 en route! On prend la prairie la prairie on traverse
aituagininkero (in)šihun lomāninkero dinkero
 en forêt on voyage une autre fois la colline on descend voyager
dinkero dinkero airitigamāninkero māgalaninkero
 voyager voyager la colline on remonte la colline on traverse
kakalatininkero erolorāninkero dinkero
 sur la crête on voyage une autre colline on descend encore marcher!
šikit(a)tittānorige hañlikero šikitakālikero
 Dans le sable mou voyager dans le sable mou voyager
šeñlikero herhamininkero nungeninkero
 on se passe de hutte d'autres gens voyagent on se rencontre
uelikātmunde šiñlitte (b1)
 on se réunit voici les huttes!

Comme on le voit, les deux formes de l'existence ne s'opposent pas seulement, de façon frappante, du point de vue économique et sociologique. Elles constituent deux pôles autour desquels s'agglomèrent des ensembles complexes d'émotions, de sentiments et de souvenirs. Avec la même tendresse avec laquelle ils caressent leurs épouses, les hommes évoquent le type de vie défini par l'abri temporaire et le panier permanent, où les moyens de subsistance les plus incongrus sont parcimonieusement grattés, ramassés, attrapés chaque jour, où l'on vit cruellement exposé au vent, au froid et à la pluie, et qui ne laisse pas plus de durable trace que les âmes, dispersées par le vent et les orages, des femmes sur l'activité desquelles il repose essentiellement. Et presque comme le règne de la nécessité s'oppose à celui de la liberté, ils conçoivent sous un tout autre aspect la vie sédentaire (dont le caractère spécifique et ancien est pourtant attesté par les espèces originales qu'ils cultivent), mais à laquelle l'immuable enchaînement des opérations agricoles confère le même caractère de perpétuité que les âmes masculines réincarnées, la durable maison d'hiver, et le terrain de culture qui recommencera à vivre et à produire « quand la mort de son précédent exploitant aura été oubliée » ⁽¹⁾. Nous ne croyons pas possible de tirer, d'un travail portant exclusivement sur quelques aspects sociologiques et psychologiques de la vie des Nambikwara, des conclusions relatives à la place qu'il convient de leur assigner dans l'ensemble des cultures sud-américaines. Mais les indications précédentes suffisent à montrer sous quelle forme le problème se pose : nous sommes en

⁽¹⁾ Cf. cit., p. 112.

présence d'une culture qui offre des affinités linguistiques avec le Şibşa, et qui se rapproche des Tupi au double point de vue de l'organisation familiale et des croyances religieuses, tout en rappelant, par sa culture matérielle, les Gé et les Botocudo⁽¹⁾. En d'autres termes, c'est le problème d'une culture syncrétique, qu'on retrouve si fréquemment en ethnologie sud-américaine.

Quand on se place au point de vue géographique, l'énoncé du problème se reconstitue aisément. On se demandera comment il convient d'interpréter la présence d'un noyau de basses cultures placé dans une position symétrique, par rapport aux affluents de la rive droite de l'Amazone, à celui qui occupait, et occupe encore, l'est brésilien. Sous les deux ailes de ce «T» que dessine la distribution des cultures incomparablement plus évoluées de la vallée de l'Amazone et du Madeira avec la large zone verticale qui s'étend du Xingu aux Tocantins, les bas niveaux Gé à l'est, et les Nambikwara à l'ouest, se font équilibre, comme des îlots isolés. Dans le cas des Nambikwara, un problème supplémentaire se pose : celui de la dualité de leur culture et de leur genre de vie; celle-ci peut être expliquée, soit en prenant pour base la forme la plus élémentaire d'adaptation, et en assumant l'emprunt de la vie agricole à des groupes de culture plus évoluée, soit, en partant de la forme supérieure, comme un appauvrissement déterminé par l'isolement culturel, ou par le refou-

(1) Nous ne mentionnons pas les Botocudo au hasard. Le terme «Nambikwara» semble être un surnom d'origine Tupi, avec le sens de «grandes oreilles» (Nhambikwara); pourtant les indigènes qui le portent n'emploient pas la «bodoque» ni aucun autre ornement amenant la même déformation. Mais il se pourrait que le nom ait été primitivement appliqué à une tribu — ou groupe de tribus — différente de celle qui l'a finalement hérité. En 1931, le poste télégraphique de Parecis, situé à 80 kilomètres de Diamantino, fut attaqué et détruit par des Indiens inconnus descendus d'une région inexplorée, quelque part entre le rio Ariños et le rio do Sangue. Depuis lors, ils ont répété leurs sorties à intervalles irréguliers, si bien qu'il fallut déplacer la piste allant à Uturity (sur le rio Papagaio) d'environ 80 kilomètres au sud de la ligne télégraphique. Les feux de campement indigènes étaient clairement visibles lors de notre passage à Parecis, en janvier 1939. Grâce à deux têtes coupées, rapportées il y a quelques années par des *garimpeiros* (chercheurs de diamants) qui eurent maille à partir avec ces indiens, on sait que ceux-ci portent dans le lobe de l'oreille et dans la lèvre inférieure de larges disques de bois léger qui rappellent ceux des Suia et des Botocudo. Pour cette raison d'ailleurs, ils sont maintenant appelés, par les chercheurs de diamants et les ramasseurs de caoutchouc de la région, du nom de *Beijos de Pau*, «Bouches de bois». L'histoire est surprenante, car on était jusqu'alors convaincu que les Paressi étaient restés les seuls occupants de ces territoires, et eux-mêmes semblaient tout à fait ignorants de la présence de ces dangereux voisins. Nous n'avons retrouvé dans la littérature aucune référence aux «*Beijos de Pau*» depuis le début du XVIII^e siècle; mais à cette date, il y a un témoignage précis : «Adiante d'estas parte outra nação chamada Mahibarez... este so tem alguma differença (des Paressi) em algumas palavras na linguagem, e tem as orelhas com buracos mui largos que em alguns lhe chegam ao hombro, estes sendo vizinhos dos Parecis... e demais trazem umas adagas feitas de pao mui rijo. Este gentio fica para a parte do Norte» (Antonio PIRES DE CAMPOS, *Breve noticia*, etc., Revista do Instituto Historico e Geographico Brasileiro, vol. 25, 1862, p. 445). Cf. aussi C. LÉVI-STRAUSS, *The name of the Nambikuara*, *American Anthropologist*, vol. 47, 1945.

lement dans des régions particulièrement inhospitalières qui auraient imposé des formes secondaires d'adaptation. Mais c'est seulement en faisant appel à toutes les sources d'information disponibles, et qui doivent comprendre, outre les données sociologiques, l'étude de la langue et celle de la culture matérielle, et par une comparaison avec les groupes vivant dans le même milieu géographique, qu'un effort d'interprétation de ces problèmes pourra être raisonnablement entrepris.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Historique	1
Le pays.....	3
Classification des groupes.....	7
Le genre de vie.....	13
Liste des symboles phonologiques.....	17

PREMIÈRE PARTIE : LA VIE FAMILIALE.

Système de parenté	17
Étude concrète des groupes :	
Groupe oriental	36
Règles de résidence	46
Groupe central et méridional.....	50
Groupe occidental	53
Groupe septentrional	53
Les relations interindividuelles :	
Maris et femmes.....	54
Vie sexuelle	62
Parents et enfants	66
Les grands-parents	74
Collatéraux et alliés	75
Notes sur l'institution du «compérage»	79

DEUXIÈME PARTIE : LA VIE SOCIALE.

Le commandement	86
Guerre et commerce	90
Magie, rituel et croyances religieuses.....	95
Théorie de la mort	100
Communication avec un monde surnaturel :	
Le shamanisme	101
De la naissance à la mort.....	106
Psychologie générale et vie quotidienne :	
Les catégories	113
Les nombres	115
Les couleurs	116
Les saisons et les jours.....	117
Traditions orales	119
Les attitudes psychologiques	122
Conclusion	126



1. Aspect caractéristique de la savane pendant la saison sèche. — 2. Un jardin indigène au milieu de la forêt-galerie. — 3. En voyage.



1-2. Sur le site du village semi-permanent du groupe *a1* (cf. p. 48). — 3. Halte forcée sur le chemin du même village (cf. p. 87 sq.).



1



2

1. Type féminin du groupe *c* (on remarquera le petit singe *Cebus sp.* sur la tête, cf. p. 73).
2. Types masculins du groupe *a2*.



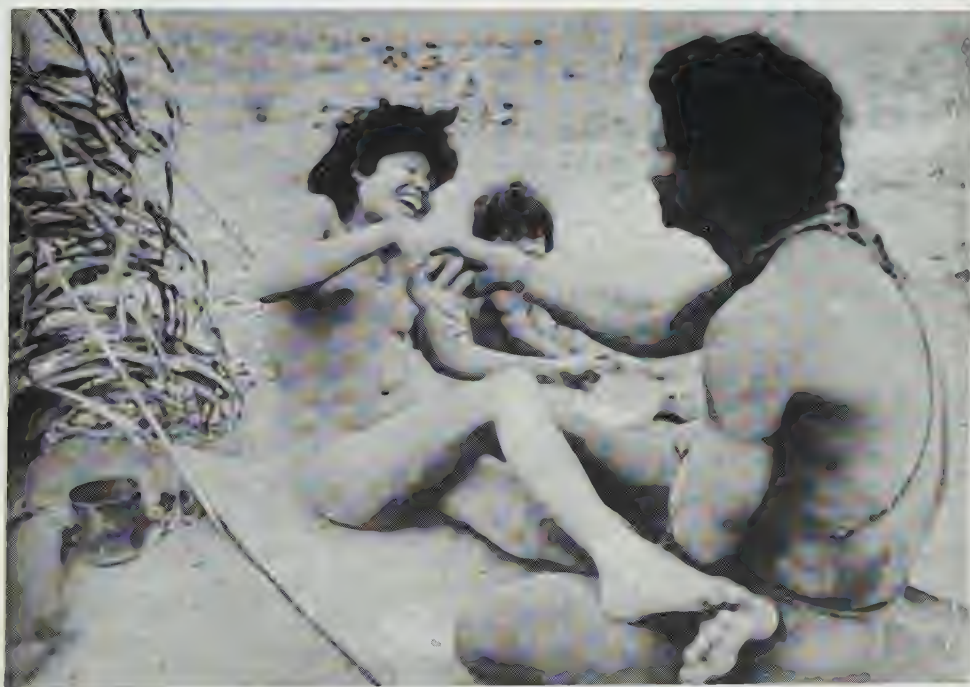
1. Retour du bain. — 2. L'indigène C11 partant pour une expédition⁷ de chasse solitaire.
3-4. La vie au campement (cf. p. 16). — 5. Fillette cherchant des racines comestibles
et portant sur la tête un petit singe (*Lagothrix* sp.). — 6. Les deux fillettes
a8 et a9 (cf. p. 42).



1. La fillette 65 et son chien (cf. p. 70). — 2. Trois belles-sœurs s'épouillant (cf. p. 75). — 3-4. Les jeux érotiques (A1 et a4) se distinguent mal des parties de lutte amicales où les enfants se joignent volontiers aux épouses secondaires et à leur mari (cf. p. 62 et 69).



1. Les beaux-frères (cf. p. 76); au premier plan, *B1*. — 2. Les deux épouses de *C20* (*c19* et *c21*) engagées dans une conversation plaisante.



Vie familiale : 1. La femme *a22* et son bébé *a23* pendant l'état de marge (cf. p. 106 sq.).
2. Le shaman du groupe *c* (*C20*) joue avec une de ses deux femmes (*c21*).



ESQUISSE DU SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU NAMBIKWARA-TARUNDE.

Par PAUL L. GARVIN

(University of Oklahoma)

Note préliminaire.

Cette étude est basée sur un vocabulaire et des textes du dialecte tarunde de la langue nambikwara du Mato Grosso (Brésil), recueillis sur le terrain par M. Claude Lévi-Strauss en 1938-1939⁽¹⁾.

Ces matériaux ont été réexaminés par M. Lévi-Strauss et l'auteur pour déterminer les valeurs phoniques des transcriptions utilisées. La valeur de la plupart des symboles était claire, mais il y avait un nombre de cas équivoques dans lesquels M. Lévi-Strauss ne pouvait donner qu'une indication vague. Dans ces derniers cas, l'auteur reproduisait les valeurs phoniques de phonèmes connus ressemblant à la description approximative qui avait été donnée.

M. Lévi-Strauss choisissait alors la valeur phonique qui lui rappelait le mieux le son nambikwara en question. Cette valeur a été employée dans l'analyse phonologique. Les phonèmes dont la valeur phonique a été déterminée par cette voie sont γ , h , ?.

Les traductions de M. Lévi-Strauss ont été données dans tous les exemples. Il tient à souligner qu'elles ont une valeur très approximative, et parfois même, hypothétique.

A. PARTIE GÉNÉRALE.

I. EXPOSÉ DE LA MÉTHODE PHONOLOGIQUE.

1. DÉFINITION DU PHONÈME.

Parmi toutes les définitions du phonème apparues depuis que Baudoin de Courtenai ait donné naissance à ce terme et que F. de Saussure ait fondé la science synchronique des systèmes linguistiques, nous avons choisi la sui-

⁽¹⁾ Voir à la fin de l'étude, p. 189, la liste des symboles phonologiques.

vante, parce qu'elle nous paraît donner l'interprétation la plus claire du rôle du phonème dans la langue⁽¹⁾ : le phonème est un faisceau d'éléments différentiels servant à distinguer les significations des unités linguistiques plus complexes, sans avoir une signification positive à lui.

Le phonème est un faisceau d'éléments différentiels : un phonème donné peut être réalisé dans la parole par un ou plusieurs sons, dont le dénominateur commun est un certain nombre d'éléments différentiels que chacun de ces sons contient.

Il sert à distinguer les significations des unités linguistiques plus complexes sans avoir une signification positive à lui : le phonème *a* en tarunde n'a pas de signification à lui, mais il sert à différencier le mot *nare* « je bois » (?) du mot *nire* « feu »⁽²⁾.

2. LE PHONÈME — RÉALITÉ ACOUSTIQUE.

Le phonème remplit sa fonction distinctive quand l'oreille de l'interlocuteur est capable d'entendre les différences à la base desquelles il peut distinguer et identifier les unités linguistiques qui contiennent le phonème donné. Par conséquent, ce qui est important dans le phonème ce sont les qualités qui lui permettent d'être entendu et compris par l'interlocuteur, c'est-à-dire, ses qualités acoustiques. L'importance du côté acoustique a été soulignée dans la proposition faite au premier Congrès de Linguistes à La Haye par les trois savants russes Jakobson, Karcevski et Troubetzkoy⁽³⁾. Dans l'analyse présente, qui est basée exclusivement sur les impressions acoustiques de l'observateur, M. Claude Lévi-Strauss, sans aucun accès aux expériences motrices et articulatoires du sujet parlant, nulle autre méthode n'était possible que celle

⁽¹⁾ Si nous parlons ici de la langue, nous y pensons dans le sens de la distinction saussurienne entre langue et parole. (Cf. *Cours de Linguistique générale*, 3^e éd., Paris, 1931, 112.)

⁽²⁾ Cf. Roman Jakobson, *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*, Språkvetenskalliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar 1940-1942 (Uppsala, 1941), 22-3 : « Während jedem Wort, bzw. jeder grammatischen Form eine eigene bestimmte und konstante Bedeutung innewohnt, übt das Phonem als solches einzig eine bedeutungsunterscheidende Funktion aus, ohne eine eigene positive Bedeutung zu besitzen : es unterscheidet jedes Wort, in dem es vorkommt, von allen Wörtern, welche ceteris paribus ein anderes Phonem enthalten. »

⁽³⁾ Cf. Actes du premier Congrès de Linguistes à La Haye du 10 au 15 avril 1928 (Leiden, 1930), page 33 : « le problème du finalisme des phénomènes phonétiques fait, que dans l'étude du côté extérieur de ces phénomènes, c'est l'analyse acoustique qui doit ressortir au premier plan ». *Ibid.*, 36 : « ... la linguistique sera de plus en plus obligée à traiter ces phénomènes du point de vue acoustique, car c'est précisément l'image acoustique et non l'image motrice qui est visée par le sujet parlant et qui constitue le fait social ».

de revivifier les impressions acoustiques de l'observateur et de classer les sons obtenus sur la base de leurs qualités acoustiques constatables⁽¹⁾.

Ces qualités acoustiques constatables constituent les éléments différentiels des phonèmes, et seront décrites en détail plus bas.

3. LA NATURE ACOUSTIQUE DE LA PHONATION.

Les qualités acoustiques des phonèmes sont discernables si on regarde l'appareil phonateur comme un ensemble de simples instruments acoustiques dont les différents principes entrent en action à la création des phonèmes de la langue. Il ne s'agit pas ici de découvrir la nature acoustique exacte de chaque son, tâche, non de la phonologie mais de la phonétique, mais plutôt de trouver les différences acoustiques relatives à la base desquelles on peut distinguer les éléments phoniques du langage. Donc, il nous suffit de donner les relations les plus importantes entre les divers aspects acoustiques de la phonation pour arriver à une distinction satisfaisante de nos éléments différentiels.

L'appareil phonateur peut être envisagé comme un tuyau bifurqué à anche, avec la possibilité d'action ou d'inaction de l'anche, d'ouverture ou de resserrement partiel ou complet de chacune ou des deux parties du tuyau en divers lieux, de modifications du volume et de la forme de la partie orale du tuyau, et avec la possibilité de la création d'un biseau dans la partie antérieure du tuyau oral qui en fait un tuyau à embouchure de flûte superposé au tuyau à anche. L'anche est formée par les cordes vocales, le tuyau bifurqué est formé par les cavités pharyngienne, nasale et orale, le biseau est formé par les dents supérieures dans l'articulation des stridentes. D'autres possibilités acoustiques seront discutées dans la description détaillée des éléments différentiels.

II. LES ÉLÉMENTS DIFFÉRENTIELS.

1. GÉNÉRALITÉS.

«La théorie phonologique» dit M. Jakobson⁽²⁾, «fidèle aux suggestions de F. de Saussure, a toujours insisté sur le fait que ce n'est pas le phonème, mais l'opposition, et par conséquent la qualité différentielle, qui est l'élément primaire du système.»

⁽¹⁾ Voir la note préliminaire pour le procédé de l'obtention des données phonétiques.

⁽²⁾ Observations sur le classement phonologique des consonnes. *Proceedings of the 3rd International Congress of Phonetic Sciences* (Ghent, 1939), 40.

Les différences acoustiques relatives entre les phonèmes, dont nous venons de parler dans le paragraphe précédent, constituent les pôles des oppositions dont parle M. Jakobson; les qualités acoustiques entre lesquelles ces différences sont perceptibles, constituent les qualités différentielles de M. Jakobson et que nous appellerons, ici, éléments différentiels.

2. TYPES D'ÉLÉMENTS DIFFÉRENTIELS.

« Il faudrait », dit F. de Saussure⁽¹⁾, « partout distinguer... *l'axe des simultanités*..., concernant les rapports entre les choses coexistantes, d'où toute intervention du temps est exclue, et... *l'axe des successivités*..., chose à la fois..., où sont situées toutes les choses du premier axe avec leurs changements. »

Du point de vue de leur position sur les deux axes de l'analyse linguistique, nous pouvons distinguer deux types d'éléments différentiels : les éléments prosodiques, qui ne peuvent être reconnus que sur l'axe des successivités, c'est-à-dire en relation avec les parties précédentes et suivantes de la parole; et les éléments qualitatifs, qui ne peuvent être reconnus que sur l'axe des simultanités, c'est-à-dire en relation avec les autres éléments coexistants de la langue.

Dans cette analyse, certains éléments prosodiques (l'accent et les sutures) seront considérés avant les éléments qualitatifs, car ils servent à déterminer : *a.* Les unités linguistiques plus complexes au sein desquelles la distribution des éléments qualitatifs et phonèmes sera considérée (les sutures); *b.* Certains autres éléments qualitatifs et prosodiques qui dépendent d'eux (l'accent).

B. LE SYSTÈME PHONOLOGIQUE TARUNDE.

I. OPPOSITIONS DISTINCTIVES ET ÉLÉMENTS DIFFÉRENTIELS.

1. SUTURES ET ACCENTS.

a. Nous appellerons *suture* toute pause phonologique servant de « Grenzsignal »⁽²⁾. La pause entre deux mots phonologiques, telle qu'elle a été notée par l'observateur, sera appelée *suture entremots* et transcrite par un espace, par exemple *uikā m̃ghatiene* « Le chef demande ». La pause entre deux

⁽¹⁾ *Cours de Linguistique générale*, 3^e éd., Paris, 1931, 115.

⁽²⁾ Cf. N. S. TROUBETZKOY, *Grundzüge der Phonologie*, TCLP VI, 242.

phrases phonologiques, telle qu'elle a été notée par l'observateur, sera appelée *suture entrephrases* et transcrite par un point, par exemple *aindarinj̣c̣. otendnj̣c̣* « Veux-tu faire l'amour ? Je ne veux pas. »

b. L'existence d'un *accent* d'intensité ou tonique a été remarquée par l'observateur, mais sa place dans le mot ⁽⁴⁾ n'a pu être déterminée. Par conséquent, l'accent sera noté dans la transcription par un accent aigu partout où il a été suggéré par l'observateur, mais sa fonction ne pourra pas être considérée dans l'analyse.

2. OPPOSITIONS ET ÉLÉMENTS QUALIFICATIFS.

La méthode la plus efficace pour isoler les oppositions phonologiques, celle des preuves de commutation ⁽⁵⁾, qui consiste dans la comparaison de deux unités phonologiques plus complexes (mots ou phrases) qui ne se distinguent que par un seul phonème, a dû être partiellement abandonnée à cause du caractère incomplet du matériel. A sa place, la méthode de comparaison de plusieurs phonèmes dans le même environnement immédiat a été employée. C'est-à-dire que, dans bien des cas, nous avons dû nous contenter de constater les phonèmes ou sutures précédant ou suivant immédiatement un phonème donné, au lieu de les comparer avec d'autres unités qui contiennent, *ceteris paribus*, un autre phonème à leur place.

a. *Opposition fondamentale : voyelles-consonnes.*

Au premier abord, cette opposition paraît être basée sur la fonction de l'ancre des cordes vocales, qui est évidemment plus importante dans le cas des voyelles. Elle est aussi souvent identifiée avec la fonction syllabifiante des voyelles, et la nature asyllabique des consonnes. Le premier argument, celui de l'action des cordes vocales, s'exclut de lui-même lorsque nous nous rendons compte du fait que dans le chuchotement, qui d'ailleurs paraît être très commun dans tous les dialectes du nambikwara, l'action des cordes vocales est complètement exclue, et les membres de la communauté peuvent pourtant distinguer les voyelles des consonnes. Quant à la fonction syllabique, c'est un élément prosodique qui ne doit pas nécessairement coïncider avec le vocalisme, ni son absence avec le consonantisme. En tarunde, il y a d'un côté les voyelles asyllabiques *i* et *u*, et, de l'autre côté, des consonnes syllabiques,

⁽⁴⁾ Si nous parlons, ici, de mots et de phrases, nous pensons à des mots et phrases phonologiques, c'est-à-dire, à des segments phonologiques entre deux sutures entre-mots ou entrephrases.

⁽⁵⁾ Cf. Louis HJELMSLEV, *Proceedings* 2, 51.

bien que celles-ci soient variantes libres des consonnes précédées de *a*, comme par exemple [*u*]⁽¹⁾, variante de *an*.

Si ce n'est pas l'anche, c'est donc le tuyau où surgit l'opposition entre voyelle et consonne. Les consonnes sont caractérisées par le bruit, dû à la présence d'un barrage dans le tuyau bifurqué formé par les résonateurs pharyngien, oral et nasal⁽²⁾ tandis qu'un tel barrage n'existe pas dans le cas des voyelles.

b. *Le système des voyelles du tarunde.*

Les voyelles, comme il a été dit dans la section précédente, naissent dans le tuyau bifurqué formé par les résonateurs pharyngien, oral et nasal ou plus exactement dans les deux parties supérieures du tuyau : les résonateurs oral et nasal, sans l'intervention d'un barrage. Certains harmoniques du ton créé par l'air qui passe par les cordes vocales sont renforcés dans ces résonateurs et donnent à ce ton la qualité vocalique qui le caractérise⁽³⁾.

La qualité vocalique spéciale dépend du résonateur oral, dont la forme et le volume varient selon l'action des divers organes de la phonation⁽⁴⁾ et de l'ouverture ou fermeture du résonateur nasal.

Étant donné que la plupart des oppositions vocaliques se produisent dans le résonateur oral (le résonateur nasal ne joue que pour la différenciation des voyelles nasales de leurs corrélatives orales), c'est là où nous commencerons l'analyse des éléments différentiels vocaliques.

L'opposition primaire du système vocalique tarunde (comme de tout autre système vocalique) est celle entre les voyelles dites ouvertes, représentées en tarunde par le *a* et son corrélatif nasal *ā*, et les voyelles dites fermées, représentées en tarunde par le *u* et le *i*.

La preuve de commutation est possible : le contraste *a-i* différencie le couple *nare* « je bois » (?), *nire* « feu » ; le contraste *a-u* différencie le couple *mande* « colline », *munde* « haut », « arbre haut ».

La quantité d'harmoniques qui s'échappent d'un résonateur est en proportion directe avec son ouverture (cfr. les tuyaux ouverts de l'orgue, le piano

⁽¹⁾ Selon la coutume des linguistes américains, les transcriptions phonétiques et non phonologiques seront placées entre parenthèses carrées [].

⁽²⁾ Cela paraît être un fait bien connu des physiciens. Cf. H. BOUASSE, *Instruments à vents*. Paris, 1930, vol. II, p. 229. « L'articulation d'une consonne amène toujours à un resserrement du canal vocal. »

⁽³⁾ Cf. ici H. BOUASSE, *Tuyaux et résonateurs*. Paris, 1929, p. 411 : « ... le son renforcé n'a généralement pas le même timbre que le son exciteur. L'intensité relative des harmoniques dans le son renforcé dépend de l'existence chez le résonateur de partiels voisins de ces harmoniques ».

⁽⁴⁾ Cf. N. VAN WIJK, *Phonologie*-s-Gravenhage, 1939, p. 32, rem. 1 : « De eigen toon van de mondholte en haar ruimten is verschillend voor elke klank, door de verschillende stand der organen; hij versterkt zekere boventonen van de stem en dempt andere ».

ouvert). Une plus grande quantité d'harmoniques, à son tour, est perçue comme plus sonore, plus éclatante, plus perceptible. Donc, l'ouverture extrême du résonateur oral donne à l'*a* un ton caractéristique très sonore et éclatant, il a le timbre oral le plus prononcé; l'élément différentiel de cette opposition sera donc la présence de l'éclat dans l'*a*⁽¹⁾.

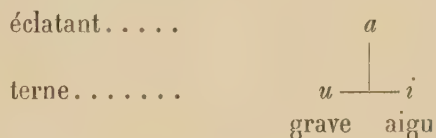
Les non-éclatantes (ternes) *u* et *i* sont en opposition l'une avec l'autre, ce qui est démontrable par l'existence de couples tels que *irige* «il attend» et *urige* dans *ta urige* «faire un feu en disposant les bois en parallèle».

Les conditions dans lesquelles surgissent les deux phonèmes sont les suivantes, du point de vue du résonateur oral et ses deux orifices pharyngien et buccal :

	<i>u</i>	<i>i</i>
résonateur.	indivis, plus vaste	subdivisé, plus petit
orifice pharyngien .	rétréci	élargi
lèvres	arrondies	non-arrondies

Le produit acoustique des fonctions articulatoires décrites est, pour l'*u*, un timbre plus grave, et pour l'*i*, un timbre plus aigu.

Nous avons donc obtenu deux oppositions interdépendantes, qui peuvent être réunies dans le triangle de base du système vocalique tarunde :



Dans l'opposition des éclatantes et des ternes, il y a deux termes moyens, c'est-à-dire deux voyelles à ouverture moyenne, dont le timbre est pour ainsi dire mi-éclatant, mi-terne et parmi lesquelles se réalise l'opposition d'aigu et de grave : l'*o* grave et l'*e* aigu.

Le contraste de l'*e* à l'*a* et l'*i* ne peut pas être démontré en preuve de commutation, mais il y a maints cas dans le matériel où ces phonèmes sont en opposition dans le même environnement immédiat, tels que *náduřege* «épouil-

⁽¹⁾ Cette opposition a été exprimée en termes psycho-physiques de chromatisme par R. Jakobson dans *Kindersprache*... , 58 : «Ähnlich der Gesichtsempfindungen sind die Sprachlaute einerseits hell oder dunkel, andererseits in verschiedenem Masse farbig oder farblos. Mit abnehmender Farbigkeit (Schallfülle) gewinnt der Gegensatz von Helligkeit und Dunkelheit an Prägnanz... Von allen Vokalen besitzt *a* die grösste Farbigkeit und wird am wenigsten von dem Gegensatz Hell — Dunkel betroffen, während die engsten Vokale, die dem letzteren Gegensatze besonders unterliegen, eine minimal ausgeprägte Farbigkeit aufweisen.»

ler», *ainyaúngerage* «danser en cercle», où l'environnement est *r-g*; *ittige* «jouer du flageolet», *éttere* «apporte», où l'environnement est *-tt#* ⁽¹⁾.

L'*o* est en opposition à l'*a* dans le couple *kano* «un jour», *kana* «le lendemain», en opposition à l'*u* dans le couple *tayrótiŋe* «déflorer» (sex.), *tayrútiŋe* «ouverture terminale».

Avec l'admission des termes moyens, le triangle vocalique acquiert la forme suivante :

éclatant.	<i>a</i>	
terme moyen.	<i>o</i>	<i>e</i>
terne.	<i>u</i>	<i>i</i>
	grave	aigu

L'éclatante *a* et les mi-éclatantes *o* et *e* font partie d'une corrélation de nasalité, avec *ā*, *ō* et *ē* étant caractérisés par l'ouverture du résonateur nasal, et ayant les mêmes qualités du résonateur oral que leurs corrélatifs oraux.

Que nous soyons en présence d'une corrélation de nasalité et non d'une variante combinatoire de voyelle + *n* en forme de voyelle nasale, est prouvé par le fait qu'en tarunde il y existe des cas séparés de voyelle nasale et de voyelle + *n*, et des cas de voyelle nasale + *n* :

<i>ā</i>	<i>an</i>	<i>ān</i>
<i>māḍiāni</i> «je me brûle»	<i>māndurige</i> «enrouler la balle»	<i>māñiēna</i> «a brûlé»
	<i>hāñiēna</i> «c'est fini»	<i>hāñiēna</i> «blanc»
<i>ō</i>	<i>on</i>	<i>ōn</i>
<i>irōḍige</i> «rêver»	<i>irōḍige</i> «casser des tocarris»	<i>nakanaiōñiāni</i> «j'ai oublié»
<i>ḡawoōḍage</i> «règles (de la femme)»	<i>taloōḍage</i> «tonnerre sur-naturel»	
<i>ē</i>	<i>en</i>	
<i>duremondēdnige</i> «se marier c'est bon»	<i>duhudēdnige</i> «on donne des fruits»	

L'absence de cette corrélation pour les ternes *u* et *i* où il n'y a que les groupes *un*, *in* est explicable par la nature du résonateur oral dans la formation de ces phonèmes. La différence entre la voyelle nasale et le groupe voyelle orale + *n* est donnée par l'absence du barrage consonantique dans les unes, et sa présence dans les autres, le résonateur nasal étant ouvert dans les deux cas.

⁽¹⁾ Le signe # sera employé, selon la coutume des linguistes américains, pour indiquer un zéro phonologique, c'est-à-dire l'absence d'une phonation.

Dans les ternes, le résonateur oral est tellement rétréci dans la formation de la voyelle orale que lorsque le résonateur nasal est ouvert, la différence entre le résonateur oral rétréci avec et sans barrage devient négligeable et c'est la nasalité seule qui importe.

Ce rétrécissement du résonateur oral dans les ternes donne naissance à un autre phénomène : à la possibilité, pour ces voyelles, de constituer ou bien des sommets, ou bien des pentes de syllabes. Puisque chacune des deux possibilités existe dans certains types d'environnement immédiat, et puisqu'il est impossible de déduire le choix des possibilités d'un autre élément prosodique (étant donné que la place de l'accent est incertaine), nous devons admettre le manque de syllabicité dans l'*u* et l'*i* comme un élément différentiel propre, et le transcrire par le symbole habituel $\underset{\sim}$, comme par ex. :

nukaduũtere « cirer la ligature », *ĩalauũre* « bracelet de tucum », *kũlũĩre* « petite araignée », *nikũĩre* « feu vif », *ĩkũnahũĩre* « nous partons à l'aube ».

Finalement, il y a dans le système tarunde une voyelle indéterminée *ə*, qui n'a pas d'autre élément différentiel que celui d'être voyelle. Dans les couples suivants, cette voyelle paraît être une variante combinatoire d'une autre voyelle :

hmũnhĩne « court », *hmũnhĩnũ* « bambou court »; *lũhĩne* « long », *lũhĩnũ* « bambou long »; *aĩsũgerage*, *aĩsũgerage* « pêcher »; *ũanenĩrige* « tordre les mèches de fibre », *ũanenĩrũge* « allonger le boudin ».

D'autres cas, pourtant, suggèrent une valeur distinctive du *ə* :

duhũnde « agouti »; *duhũnde* « bambou », « flûte de Pan ».

Dans les premiers cas, on pourrait parler du *ə* comme variante combinatoire possible de toute autre voyelle en position inaccentuée; étant donné l'incertitude de la place de l'accent, une telle formule serait, pourtant, inadmissible. Il faut donc considérer l'*ə* comme un phonème à part, bien que ce soit un phonème à rendement fonctionnel très faible.

Voici, en résumé, la table des voyelles et de leurs éléments différentiels :

Élément différentiel :	<i>a</i>	<i>ã</i>	<i>o</i>	<i>õ</i>	<i>e</i>	<i>ẽ</i>	<i>u</i>	<i>ũ</i>	<i>i</i>	<i>ĩ</i>	<i>ə</i>
1° Vocalisme.....	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
2° Éclat.....	+	+	±	±	±	±	—	—	—	—	
3° Gravité.....			+	+	—	—	+	+	—	—	
4° Nasalité.....	—	+	—	+	—	+					
5° Asyllabicité.....							—	+	—	+	

En diagramme, le système vocalique du tarunde peut être représenté comme suit; les lignes entre les voyelles marquent des paires de voyelles opposées à la base d'un seul élément différentiel (*paires minimum*), les numéros sur les lignes indiquent l'élément différentiel en question :

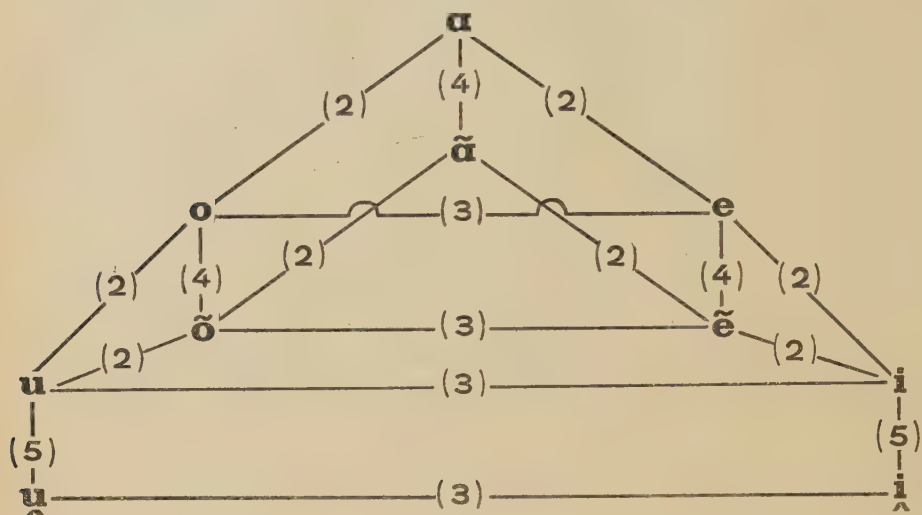


FIG. 20.

c. Le système des consonnes du tarunde.

Les consonnes étant caractérisées par la présence d'un barrage dans le canal vocal, les éléments différentiels des oppositions consonantiques devront se baser sur la nature et la place de ce barrage, et sur les changements que provoque ce barrage dans la forme et le volume des résonateurs, aussi bien que sur la nature du courant d'air qui le traverse.

La consonne optima est donc celle dans laquelle existe le barrage le plus complet et qui empêche le passage d'un courant d'air plus fort avec explosion très forte : le *p*, consonne occlusive bilabiale avec fermeture des deux résonateurs, et un courant d'air plus fort qu'en cas de son corrélatif faible *b*.

En opposition immédiate à cette labiale est son corrélatif dental, le *t*. Les qualités acoustiques des deux consonnes sont les suivantes, du point de vue du résonateur et des orifices :

	<i>p</i>	<i>t</i>
résonateur.....	indivis, plus vaste	subdivisé, plus petit
orifice pharyngien ..	rétréci	élargi
lèvres.....	fermées	ouvertes

Le produit acoustique des fonctions articulatoires décrites est, pour le *p*, un timbre plus grave, et pour le *t* un timbre plus aigu.

Le matériel ne permet pas la preuve de commutation de cette opposition. Dans un environnement immédiat presque identique, pourtant, nous trouvons l'une et l'autre des deux consonnes : *uápendige* « on est rouge », *šutántere* « assommer ».

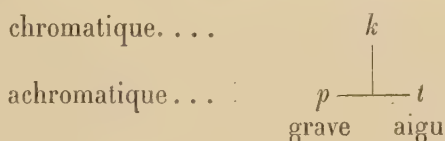
Le rendement fonctionnel du *p* est extrêmement faible, ce qui est probablement dû à l'usage des labrets.

Les deux consonnes antérieures mentionnées sont en opposition à la consonne qui présente le barrage le plus reculé, et par conséquent la plus grande ouverture du canal vocal : la postérieure *k*.

Dans le cas des consonnes antérieures, le résonateur pharyngien est lié au résonateur oral (bien que ce ne soit, en cas du *p*, que par un orifice pharyngien rétréci) ; dans le cas du *k*, le barrage intervient entre les deux résonateurs, et ce n'est que le résonateur oral qui donne son timbre à la consonne. Ce timbre, comme il a été constaté dans la discussion des oppositions vocaliques, est marqué par son éclat, son chromatisme. Bien que le chromatisme soit voilé par le bruit du barrage, il existe, et sert à constituer l'élément qualitatif distinguant la consonne postérieure *k* des antérieures *p* et *t*.

Le *k* est en opposition au *t* dans le couple *kútánde* « mygale (araignée) », *tútánde* « agouti ». Le rendement fonctionnel très pauvre du *p* interdit la preuve de commutation pour l'opposition du *k* au *p*, mais les deux consonnes peuvent se présenter dans le même environnement immédiat : *eɣemirákende* « lune (quartier) », *iraxápende* « daim rouge ».

Les oppositions de l'occlusive forte postérieure aux antérieures — et parmi ces dernières, de la grave à l'aiguë —, sont interdépendantes et peuvent être réunies dans le schéma suivant, parallèle au triangle de base des voyelles



Si l'ouverture du résonateur nasal est ajoutée à l'effet acoustique du résonateur oral tel qu'il a été décrit plus haut, nous obtenons les consonnes nasales *m* et *n*, antérieures grave et aiguë ; il n'y a pas de nasale postérieure en tarunde.

Le *m* peut se trouver dans le même environnement immédiat que le *p* : *tamíndige* « copuler », *wápendige* « on est rouge ». L'opposition du *t* et du *n* différencie le couple *ta* dans *ta urige* « faire un feu en disposant les bois parallèlement » et *na* « œuf ».

Le rendement fonctionnel des constrictives faibles est très petit; par conséquent, nous nous bornerons à donner des exemples en position intervocalique : *uɣɣe* « labret », *dázere* « griller ».

La représentation schématique des constrictives sera la suivante :

Pour les fortes :

chromatique. . . .	ʃ
achromatique. . .	s

Pour les faibles :

ɣ	—	ʒ
grave		aigu

Il y a un terme intermédiaire entre les occlusives et les constrictives : l'affriquée ʃ, constrictive par rapport aux occlusives, et occlusive par rapport aux constrictives. Il n'y a pas de groupe de consonnes *tʃ* par rapport auquel le ʃ pourrait constituer un phonème, un opposé à ce groupe; par conséquent, le ʃ pourrait aussi bien être considéré comme la seule variante combinatoire de ce groupe *tʃ*. Pourtant, l'absence de groupes correspondants *ts*, *dʒ* montre l'inexistence d'un tel modèle de groupement, et il nous paraît plus avantageux de traiter le ʃ comme phonème un.

Le rendement fonctionnel de ce phonème est très faible, comme il est évident dans le couple *ʃiire* « village » et *ʃiire* « village » où il est en variation libre avec le ʃ, ce dernier étant la variété préférée dans les textes. Il est en opposition au *t* dans le presque-couple *ʃunde* « soleil », *tuunde* « a faim », et il peut se trouver en position initiale sans possibilité d'alternation avec le ʃ : *ʃiɣaɣkere* « miel de terre ». De même, le ʃ sans possibilité d'alternation avec le ʃ : *ʃiɣeede* « flèche à cran haut ».

La création d'un barrage derrière l'orifice pharyngien, c'est-à-dire, dans le pharynx même, donne naissance à deux consonnes, une forte et une faible, dépendant de l'intensité du courant d'air qui traverse le barrage : l'*h* et le coup de glotte ? L'*h* tarunde est réalisé en forme d'un coup de glotte renforcé, sauf en position post-consonantique, où il a un son proche du *h* sonore du tchèque. Les deux sons ont un timbre pharyngal très prononcé et autrement, ne sont caractérisés que par la force de l'explosion. Du point de vue du système tarunde, ce sont des consonnes indéterminées, forte et faible.

Les deux phonèmes apparaissent en position intervocalique dans les exemples suivants : *eʔehé* « hache de métal », *duhiʔtrige* « ramasser », ce qui paraît prouver qu'elles ne peuvent pas être en variation combinatoire.

Les deux liquides *l* et *r* existent en tarunde en opposition phonologique, ce qui nous paraît évident du fait que toutes les deux sont possibles, et non

interchangeables, en position intervocalique : *alore* « prairie », *uirige* « manger », *uïlirige* « puer ».

Quant aux éléments différentiels des liquides, « il semble », dit M. Jakobson ⁽¹⁾ « que c'est le fait du glissement qui est décisif pour l'impression acoustique des [liquides] : pour les latérales, le souffle qui rencontre un barrage sur la ligne médiane du canal buccal s'écarte et « s'échappe sur les côtés de la langue où il se glisse », selon l'expression de M. Grammont, « comme un liquide qui s'écoule. Pour les *r* intermittents, c'est l'obstacle qui glisse, écarté par le souffle, et rappelle ainsi la formation du ton dans les tuyaux à anche. »

Un des éléments différentiels est donc le glissement qui distingue les liquides de toutes les autres consonnes, l'autre est la constance ou l'intermittence de l'impression acoustique qui distingue l'*l* de l'*r*.

*
* *

Voici le tableau des consonnes et de leurs éléments différentiels :

Élément différentiel :	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i>	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>g</i>	<i>m</i>	<i>n</i>	<i>s</i>	<i>ʃ</i>	<i>ʒ</i>	<i>ɣ</i>	<i>h</i>	<i>ʔ</i>	<i>l</i>	<i>r</i>
1° Consonantisme.....	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
2° Nasalité.....	—	—	(—)	—	—	(—)	+	+								
3° Gravité.....	+	—	(+)	+	—	(+)	+	—	(—)	(—)	(—)	—	+			
4° Éclat (chromatisme)...	—	—	+	—	—	+	(—)	(—)	—	+	+	(+)	(+)			
5° Occlusion.....	(+)	+	(+)	(+)	+	+			—	(±)	—	(—)	—			
6° Intensité (forte-faible) ..	+	+	+	—	—	—			(+)	+	(+)	—	(—)	+	—	
7° Glissement.....	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		+	+
8° Constance.....															+	—

Symbole entre parenthèses : élément différentiel sans terme corrélatif opposé (l'intensité forte de *s* sans que le terme faible *z* existe).

⁽¹⁾ Observations..., Proc. 3, 40.

En diagramme, le système consonantique du tarunde peut être représenté comme suit (pour l'explication des symboles, voir p. 142) :

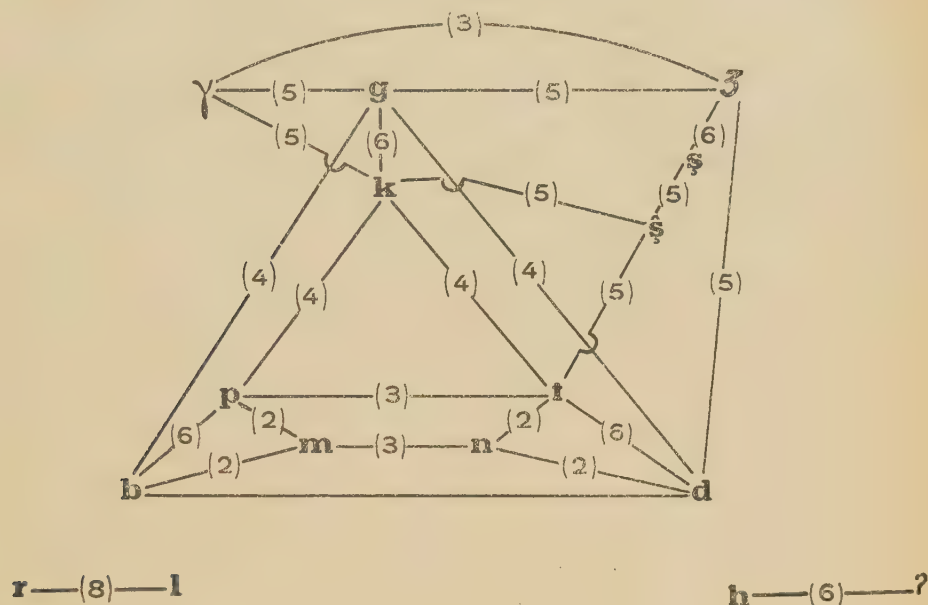


FIG. 21.

Le diagramme montre la position à part qu'ont les constrictives et l'affriquée; une position en corrélation avec le rendement fonctionnel assez faible des constrictives.

3. DISTRIBUTION ET RENDEMENT FONCTIONNEL.

a. Remarques générales.

Dans les pages précédentes, nous n'avons considéré la distribution des phénomènes phonologiques que pour constater si une différence phonique avait une valeur phonologique ou si elle n'était que le résultat d'une variation combinatoire conditionnée par l'environnement immédiat, et différent selon les cas, du même phonème. Chaque fois que nous avons trouvé, dans le même environnement immédiat, deux sons différents, nous avons pu conclure, même sans avoir recours à la preuve de commutation, qu'il s'agissait de deux phonèmes distincts et non de variantes combinatoires du même phonème.

Le but du présent paragraphe est d'analyser les conditions de distribution des phonèmes déjà obtenus et définis en termes de qualités différentielles, afin d'arriver à une analyse approximative de leur rendement fonctionnel en tarunde.

La question de la distribution des phonèmes peut être abordée de deux points de vue : du point de vue d'un phonème donné, et du point de vue de plusieurs phonèmes. Du premier point de vue, nous obtenons une image des possibilités d'environnement immédiat de chaque phonème. Du second point de vue, nous arrivons à une analyse des conditions de groupement des phonèmes, c'est-à-dire des groupes de phonèmes possibles.

Le rendement fonctionnel d'une opposition donnée est la mesure de l'importance de cette opposition pour le système de la langue, c'est-à-dire la mesure dans laquelle elle est nécessaire pour que le système puisse fonctionner, pour que la langue soit compréhensible et puisse servir de moyen de communication.

Le rendement fonctionnel d'une opposition donnée peut être exprimé en termes de trois facteurs :

- 1° La présence ou l'absence de phénomènes de neutralisation;
- 2° La fréquence statistique dans la langue des phonèmes contenus dans l'opposition;
- 3° Les possibilités combinatoires des phonèmes contenus dans l'opposition.

Dans la mesure où ces facteurs sont observables en tarunde, ils ne le sont qu'à partir d'une analyse de la distribution des phonèmes des points de vue de l'environnement immédiat et des conditions de groupement.

b. *La structure du mot en tarunde.*

Avant de traiter la distribution des divers phonèmes et de leurs groupements, il nous paraît nécessaire de présenter quelques remarques générales sur la structure du mot phonologique en tarunde.

Le mot phonologique, comme il a été défini plus haut, est un segment phonologique entre deux sutures entremots.

La plupart des mots tarunde sont polysyllabiques, c'est-à-dire que le mot contient plusieurs sommets de sonorité avec leurs pentes, bien qu'il y ait, dans le matériel, des monosyllabes tels que : *ka ka ka* « une lune, une lune, une lune », *iaŋ iaŋ iaŋ* « attendre, attendre, attendre ». (Les exemples donnés dans l'analyse des éléments différentiels sont tous polysyllabiques et peuvent donc servir d'exemples ici.)

A. La syllabe tarunde.

La structure de la syllabe tarunde ne peut pas être déterminée exactement parce que les deux critères de la syllabification, l'accent et une possible suture entresyllabes, ne sont pas constatables.

Tout ce qu'on peut dire est qu'en tarunde les voyelles syllabiques (y inclus le *ə*), sont sommets de syllabe et les consonnes et les voyelles asyllabiques *ɿ* et *ʉ* sont pentes de syllabe.

Les limites de syllabe sont données par les pentes, c'est-à-dire les consonnes et voyelles asyllabiques. Si la pente de syllabe ne consiste qu'en un seul phonème, nous pouvons supposer que ce phonème appartient à la syllabe suivante, c'est-à-dire, qu'il forme la pente du sommet suivant :

da-ni-ke-re « bras », *mi-ri-ri* « cheville nasale ». Si la pente de syllabe consiste en un groupe de phonèmes, nous pouvons supposer les conditions suivantes :

1° Si le groupe constituant la pente de syllabe commence par une voyelle asyllabique, cette voyelle asyllabique appartient à la syllabe précédente : *hai-tē* « loin », *lū-re* « arara ».

2° Si le groupe formant pente contient une seule occlusive, cette occlusive et tous les phonèmes suivants appartiennent à la syllabe suivante :

un-dei-re-iniē « je vais dormir », *e-kwá-je-ni* « tout près je vois », *ne-á-ī-dnām-dniēn-den-de* « couper (de l'étoffe avec des ciseaux) ».

3° Si le groupe formant pente contient deux occlusives, la première de ces occlusives et tout ce qui la précède appartient à la syllabe précédente, la seconde et tout ce qui la suit, à la suivante :

ueit-kua-tno-re « enfants femelles ».

4° Du point de vue de la syllabification, les consonnes indéterminées *h* et *ʔ* agissent comme des occlusives :

maan-hát-te « ce n'est pas bien », *tot-hi-na-te* « adolescent », *ik-ʔé-na-ri-ge* « peindre le visage (à l'urucu) », *dud-hna-ri-ge* « peindre des bandes ».

5° Si le groupe formant pente contient une consonne nasale et une voyelle asyllabique consécutives, la limite de syllabes est entre les deux phonèmes :

un-úi-rai-re « copuler », *ai-n-ua-ún-ga-ra-ge* « danser en cercle ».

II. Commencement et fin du mot.

Au commencement d'un mot tarunde peut se placer, soit un sommet de syllabe, soit une pente de syllabe. Un sommet de syllabe peut être une voyelle ou un groupe de voyelles, une pente de syllabe peut être une consonne, un groupe de consonnes, une voyelle asyllabique ou un groupe de consonne(s) et voyelle asyllabique.

Toutes les voyelles peuvent être voyelles initiales sauf *a* :

aʒuníkere « creuser (la tombe) »

édende « lune »

ādenūmtāre « tirer à l'arc »

ēguedne « peler (au feu) »

orahrige « extraire l'argile »

ulātānde « sagaie »

ókero « on arrive »

irʔótnore « les ancêtres »

Les groupes de voyelles peuvent être monosyllabiques ou dissyllabiques. Les groupes monosyllabiques peuvent être des doubles voyelles ou des diphthongues.

Les doubles voyelles initiales sont *aa*, *oo*, *ee*, *uu*, *ii*, dont aucune n'est fréquente :

aamkero « laisser encore »

eeradnundige « creuser un ananas »

ótonāde « briser le bambou à l'incision »

uundage « dormir »

ihyétne « va ! »

Les diphtongues initiales sont : *au*, *ai*, *ei* :

durəgāde « tombe »

eite « tabac »

āidnige « souffler »

Les groupes dissyllabiques initiaux sont les suivants : *au*, *ai*, *ie*, *io*, *iō* :

aúndare « perroquet »

íòkanore « Nord (aval) »

airidnā « nous allons »

íòdage « quand je serai grande »

ieʔena « c'est laid »

Les consonnes initiales sont : *k*, *t*, *g*⁽¹⁾, *b*, *d*, *m*, *n*, *ʒ*, *ʃ*, *s*, *h*, *ʔ*⁽¹⁾, *l* :

kikóhnane « cache-sexe »

nakohátige « rencontre guerrière »

tánekite « cheveu »

ʒekikəninde « riz »

aítua giníkero « en forêt on voyage »

ʃirite « manioc doux »

baĩdo « deux »

sintite « piment »

daátēre « excréter »

hanágare « sol nettoyé »

maítirige « tresser (en poils de porc) »

uāi ʔóʔene « cajolent le chien »

littararige « sortir »

⁽¹⁾ Les consonnes *g* et *ʔ* se présentent en position initiale une seule fois chacune dans le matériel et, dans les deux cas, l'existence d'une suture entremots avant la consonne est douteuse.

Les groupes de consonnes initiaux sont : *kn, tk, th, tr, nt, nd, ndʔ, ng, nk, nl, nʔ, sk, hm, hmb, hn, hnt, ʔ* :

<i>knaatige</i> « raie »	<i>nkəlīkare</i> « dos d'un lézard »
<i>tkališere</i> « tonnerre »	<i>nlundige</i> « casser » « se briser »
<i>thalátte</i> « bandelette de coton »	<i>nʔútnore</i> « pied d'un lézard »
<i>traunnāde</i> « palmier patua »	<i>skóšere</i> « filtrer »
<i>mpatín</i> « garde-les »	<i>hmúnhine</i> « court »
<i>mbarere</i> « déporter (le riz) »	<i>hmbátitige</i> « attendre »
<i>ntaténdirókare</i> « nœud de bambou »	<i>hnáre</i> « œuf »
<i>ndahanite</i> « plumes d'arara »	<i>hntimbata</i> « siffler »
<i>ndʔánde?</i> — sous « cire »	<i>ʔelámdige</i> « vider l'eau de rinçage »
<i>ngelákere</i> « bois carbonisé »	

Les voyelles asyllabiques initiales sont *u* et *i* :

<i>iáurige</i> « attendre »	<i>uálai:kere</i> « philodendron »
-----------------------------	------------------------------------

Les groupes de consonne(s) et voyelle asyllabique initiales sont : *ku, kḱ, tu, tḱ, gu, du, mu, nu, nḱ, nku, nhḱ, nʔi, ʃu, ʃḱ, hḱ, hu, ru* :

<i>kuai:kenorige</i> « le chien aboie »	<i>nʔi:uue</i> « sa barbe »
<i>kḱáteninde</i> « maïs »	<i>nḱaroédnigē</i> « finie la guerre ! »
<i>tuilure</i> « pigeon »	<i>nkuáylakera</i> (sans traduction)
<i>tḱahilikinere</i> « changer de chef »	<i>ʃuáure</i> sub « noms d'oiseaux »
<i>guatay</i> « un nouveau »	<i>ʃuádaʔiē</i> « j'ai peur »
<i>duenúkero</i> « étant nés »	<i>hiááihe</i> (sans traduction)
<i>muere</i> « liane »	<i>huetnēdige</i> « concevoir » (sex.)
<i>nyalḱette</i> « sourcil »	<i>ruidroya</i> « dans la forêt » (?)
<i>nhḱore</i> « pour que nous gagnions »	

A la fin d'un mot tarunde, nous trouvons, dans la plupart des cas, des sommets de syllabe (des voyelles syllabiques, parfois des groupes de voyelles disyllabiques) et rarement des pentes de syllabe (plus rarement des consonnes que des voyelles asyllabiques).

Toutes les voyelles syllabiques se trouvent en position finale; la voyelle finale la plus fréquente est *e* :

<i>hāni:ana</i> « blanc »	<i>nagáʔē</i> « j'ai compris »
<i>uiliká</i> « chef »	<i>kierédiʃu</i> « tuyau de plume »
<i>kano</i> « un jour »	<i>ámi</i> « lâche ! »
<i>erō</i> « écoute ! »	<i>lólina</i> « bambou long »; « long »
<i>nugúhere</i> « corde »	

Les groupes de voyelles disyllabiques finales sont *eē*, *ōē*, *iā* :

juuehánleē « imberbe »

ndámmiā « c'est sucré »

úkenōē « regarder de près »

Les consonnes finales sont *k*, *t*, *n* :

juuálik (sans traduction)

man « non »

arahmirát dú « transporter le bois »

La voyelle asyllabique finale est *u* (dans la diphtongue finale *au*) :

kanáday « demain »

C. — DISTRIBUTION ET RENDEMENT FONCTIONNEL DES VOYELLES.

I. Les voyelles syllabiques.

a.

L'*a* tarunde se trouve en position initiale, médiane et finale. Il fait aussi partie de groupes de voyelles.

En position initiale, l'*a* paraît être la voyelle la plus fréquente. En position médiane, il est également fréquent, bien qu'il le soit moins que l'*e*. En position finale, l'*a* est décidément second après l'*e* qui semble être le phonème terminal dans la majorité des mots tarunde.

L'*a* peut être précédé ou suivi, dans toutes les positions, par presque toutes les consonnes, groupes de consonnes et groupes de consonne(s) et voyelle asyllabique possibles en tarunde. Le matériel ne présente pas tous les cas, mais il est impossible, en raison de sa limitation et de l'arrangement des combinaisons qu'il présente, d'exclure du système tarunde des cas de consonnes ou groupes de consonnes, etc. précédant ou suivant l'*a* pour la seule raison que des exemples ne figurent pas dans les documents recueillis ⁽¹⁾ :

áyorišē « il se balance »

teikānāddakēlore « couverture »

agnháhare « être généreux »

uálatikomátige « lécher la fibre »

talápaniēna « elle est grosse »

ušiinlátige « faire claquer la fente

ieié?ana « ça ne va pas »

en la pinçant »

⁽¹⁾ Le fait que l'*ā* peut être suivi d'une consonne nasale a été souligné dans le traitement des éléments différentiels comme la preuve qu'il s'agit bien d'un phonème, et non d'un groupe de phonèmes.

En groupes de voyelles, l'*a* se trouve : 1° comme double voyelle *aa* en position initiale, médiane, finale :

<i>aankero</i> «laisser encore»	<i>bábáðakéndá nĩani</i> «moi (j'ai tué)
<i>taata</i> «griller»	cinq»

2° formant les diphtongues *au*, *ai* :

<i>áudusiknere</i> «hampe de takwara»	<i>naĩĩore</i> «c'est fini»
<i>haurédnĩē</i> «je reste ici»	<i>ĩúkaiknēdnĩē</i> «tous vont chasser»
<i>kanádaĩ</i> «demain»	

3° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *aũ*, *ao*, *aõ*, *ae*, *aē*, *au*, *ai* :

<i>nlaõhdiǵe</i> «lancer la flèche»	<i>kalaiǵdēdaē</i> «prend par devant»
<i>iyáérige</i> «cran d'embouchure (d'une flûte de Pan)»	<i>ikaukúrige</i> «tressage en brisques»
	<i>taino</i> «j'ai»

4° comme deuxième partie des groupes de voyelles *ea*, *ia* :

<i>eašidádni</i> «invisible»	<i>ĩúknāde</i> «jatobá»
------------------------------	-------------------------

ã.

L'*ã* se trouve en positions initiale, médiane et finale. Il fait aussi partie de quelques groupes de voyelles.

En position initiale, l'*ã* se trouve assez rarement, bien que plus fréquemment que n'importe quelle autre voyelle nasale. En position médiane, l'*ã* est assez fréquent, et, de nouveau, la plus fréquente de toutes les voyelles nasales dans cette position. Il est moins fréquent à la fin du mot, où l'*ẽ* paraît être la nasale prévalente.

L'*ã*, comme le *a*, peut être précédé et suivi de presque toutes les consonnes du tarunde, incluses les nasales *m* et *n*^{(1) (2)} :

<i>ādenĩmtare</i> «tirer à l'arc»	<i>hāǵetore</i> «filer»
<i>āmdām nóm tébu</i> «je vais te jeter»	<i>ĩúlikā</i> «chef»
<i>māǵələhākəlore</i> «étouffe blanche»	<i>ĩúĩnā</i> «paille»
<i>nāhu kāũĩšayre</i> «l'eau avait tout inondé»	

Les groupes de voyelles dont l'*ã* fait partie sont les groupes dissyllabiques suivants : *āā*, *āo*, *āe*, *āē*, *āĩ*, *oā*.

⁽¹⁾ Cf. note 1, page précédente.

⁽²⁾ Concernant le manque d'exemples pour tous les cas, voir p. 152.

En groupes de voyelles, l'*ã* se trouve : 1° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ão*, *ãe*, *ãẽ*, *ãi* :

ingãódende « entrer dans la moyenne enfance »

nãedaĩnẽ (sans traduction)

dkinãẽ « venez ici »

kãyanãire « serrer les spires du fil »

2° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *aĩ*, *oã* :

naãde « poison de flèche »

toãdige « [tous] mourir »

o.

L'*o* se trouve en position initiale, médiane et finale. Il fait aussi partie de quelques groupes de voyelles.

Assez rare en positions initiale et finale, l'*o* est plus fréquent en position médiane.

Dans le matériel, l'*o* initial ne se trouve suivi que par le *t*, *d*, *h*, *r*, *u*, et les groupes *dn* et *rdn*?, ce qui ne nous paraît pas prouver une restriction de la distribution par rapport aux consonnes suivantes. En positions médiane et finale, l'environnement consonantique est pareil à celui des voyelles sus-décrites *a* et *ã* ⁽¹⁾ :

odeneheirẽ « il ne faut plus les voir »

orãhirige « extraire l'argile »

ohũyeheke « dent de singe »

tóthnakaĩge « marteler la noix pour
la casser régulièrement »

ĩũyorige « attendre »

talotethãmnãde « abattre une maison »

nokĩãgare « testicules »

nuhnaĩkero « compagnon de nou-
veau (= plus de chef) »

ikeló « écorce »

dehenšo taino « j'ai [seulement] une
femme »

En groupes de voyelles, l'*o* se trouve : 1° comme double voyelle *oo* en positions initiale, médiane, finale :

ótenãde « couper le bambou à l'in-
cision »

šoonẽ « grand-père »

hãlonoo « en place »

2° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *oã*, *oõ*,
ou, *oi* :

toãdige « [tous] mourir »

iauoõdiage « règles [de la femme] »

dourige « enterrer »

nokoigũ durúnage « installer l'en-
fant dans le bandeau de por-
tage »

⁽¹⁾ Voir note 2, p. 153.

3° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ao*, *āo*, *io*,
 300 :

indaó « avec sa mère »
untēnāokūn (sans traduction)

iokānore « Nord (= aval) »
nāookine « s'est cassé »

ō.

L'ō se trouve en position initiale, médiane et finale. Il fait aussi partie de quelques groupes de voyelles.

Rare en position initiale et finale, il est un peu plus fréquent en position médiane. L'environnement consonantique trouvé dans les documents recueillis ne permet pas de conclusion plus précise :

ókero « on arrive »
nihódo ōjētini « tout le monde était mort »
solóde « Indiens (nord de Vilhena) »
iródige « rêver »
módage « c'est bon »

tenógantire « enfoncer à force la pointe dans la hampe (en faisant une flèche) »
denó « la femme »
eró « écoute »

En groupe de voyelles, l'ō se trouve : 1° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ōe*, *ōē* :

kēni nágāōdere « nouer le fil de coton »
ūkenōē « regarder de près »

2° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *aō*, *oō*, *iō*,
 300 :

ndaōhdige « lancer la flèche »
iaūōōdage « règles (de la femme) »

iōdage « quand je serai grande »
uōōtīge « peindre »

e.

L'e se trouve en positions initiale, médiane et finale et fait partie de plusieurs groupes de voyelles.

En position initiale, l'e est, avec l'u, la troisième en fréquence des voyelles syllabiques, venant après l'a et l'i. En position médiane, l'e est très fréquent probablement la plus fréquente de toutes les voyelles. En position finale enfin, la fréquence de l'e excède décidément celle de toute autre voyelle syllabique.

bique tarunde. Probablement de 70 à 80 % des mots tarunde finissent en *e*. L'environnement consonantique paraît être sans restriction :

<i>elámmihirē</i> « verse (l'urine) »	<i>šuknérani</i> « j'ai froid »
<i>eyemirákende</i> « lune (quartier) »	<i>eitltere</i> « faire des flammes »
<i>etēlōte</i> « salutation »	<i>dorihnāgēsere</i> « pleurer un mort »
<i>nagásasesirage</i> « lézard maigre »	<i>eledné</i> « rouge-carmin, rouge-vermillon »
<i>odengendhiē</i> « je ne veux pas rester »	<i>hugúhere</i> « la corde »

En groupe de voyelles, l'*e* se trouve : 1° comme double voyelle *ee* en position initiale, médiane et finale :

<i>eeradnundige</i> « gratter l'intérieur d'un ananas »	<i>šedeena</i> « jaune de strontiane »
	<i>lúkianee</i> « souffle là »

2° formant la diphtongue *ei* trouvé en positions initiale et médiane :

<i>eitnore</i> « hommes »	<i>deinore</i> « femmes »
---------------------------	---------------------------

3° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ea*, *eē* :

<i>eašídádni</i> « invisible »
<i>keditneē auyauiguiñ</i> « arracher le manioc ».

4° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ae*, *ie*, *ōe*, *æ* :

<i>iyáérige</i> « cran d'embouchure (d'une flûte de Pan) »
<i>ie?ena</i> « c'est laid »
<i>koni ndgādōere</i> « nouer le fil de coton »
<i>nihédnæ</i> « attaché ».

ē.

L'*ē* se trouve en position médiane et finale, peut-être aussi en position initiale. Il fait aussi partie de quelques groupes de voyelles.

En position médiane et finale, l'*ē* est assez fréquent, en position finale, c'est la nasale la plus fréquente de toutes. Le matériel ne présente qu'un seul exemple de ce phonème en position initiale, et cet exemple alterne avec un autre du même mot qui a l'*e* non nasal au commencement :

<i>ēguednæ</i> « peler au feu »	<i>aidōtēna</i> « tu ne vaux rien ! »
<i>eguedne</i> « peler »	<i>amndédniē</i> « laissons ! »
<i>dūremōdédnige</i> « se marier c'est bon »	<i>takiun?ē</i> « c'est fini ! »
<i>lōtēde</i> « piquy de la forêt »	<i>(ki)hitnāmnīyē</i> « jeter un objet déchiré »
<i>iudakāknēdnīe</i> « tous vont chasser »	<i>naabdsē</i> « enfant »

En groupe de voyelles, l'*ē* se trouve comme deuxième partie des groupes dissyllabiques *aē*, *āē*, *eē*, *ōē* :

nākānāē « en train »

ūkenēō « regarder de près »

kedīnēē aŋyaŋlŋin « arracher le manioc »

u.

L'*u* se trouve en position initiale, médiane et finale. Il fait partie de quelques groupes de voyelles.

En position initiale, l'*u* paraît troisième en fréquence, après l'*a* et l'*i*. En position finale, l'*u* est beaucoup moins fréquent. Enfin, en position médiane, il peut être dit de fréquence moyenne. L'environnement consonantique, de nouveau, ne peut être strictement défini :

uhūndage « mousser »

ūdenehŋē « regarder »

ūnken « très loin »

ūtiani (sans traduction)

šukūkure, *sukūkere* « collier de petits coquillages de nacre »

kūgunde « bois à brûler »

tununlere « corde »

māndurige « enrouler la balle »

tāminu « engendrer »

nāru « eau »

aŋtu « cherche »

En groupe de voyelles, l'*u* se trouve : 1° comme double voyelle *uu* en positions initiale et médiane :

uunī?eena « il ne bouge pas »

nuutanare « ventre »

2° formant la diphtongue *uŋ* trouvée en position médiane :

nuŋraŋel?ēndere « marine »

3° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ua*, *ue*, *uē* :

ŋuanātere « porte »

nuŋuedende « langue »

ŋūēde « trou dans la terre »

4° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *au*, *ou* :

ikaukūrige « tressage en brisques »

dourige « enterrer »

i.

L'*i* se trouve en positions initiale, médiane et finale. Il fait aussi partie de quelques groupes de voyelles.

En position initiale, l'*i* est la deuxième voyelle syllabique en fréquence, en position finale probablement la troisième après l'*e* et l'*a*. En position médiane, il est extrêmement fréquent :

<i>inare</i> « ossements »	<i>tiyāhōde</i> « savon »
<i>išungore</i> « avoir froid »	<i>wikarage</i> « caresser »
<i>ihótende</i> « bosquet (capão) »	<i>thuride</i> « miel de terre »
<i>niriyandi</i> « habiter » (?)	<i>ariri</i> « viens-ici ! »
<i>hināniēna</i> « il a peur »	<i>mbāri</i> « attendre »
<i>dimbāde</i> « village à deux huttes »	<i>iaikyeni</i> « assieds-toi ! »

En groupes de voyelles, l'*i* se trouve : 1° comme double voyelle *ii* en positions initiale, médiane et finale :

<i>ūtīene</i> « fatigués »	
<i>tūre</i> « pointe de la flèche de guerre », « poison de flèche »	<i>durihī</i> « ramasser »

2° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ia*, *iā*, *io*, *ie*, *iə* :

<i>yiākanāde</i> « jatobá »	<i>iōkanore</i> « Nord (aval) »
<i>yiāgāngere</i> « pendentif (coquinhos) »	<i>yiētīge</i> « aiguiser »
	<i>minia</i> « c'est bon »

3° comme deuxième partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ai*, *āi*, *oi* :

<i>minīaina</i> « ça va »	<i>nokoigū durūnage</i> « installer l'enfant dans le bandeau de portage »
<i>kāyanāire</i> « serrer les spires du fil »	

a.

L'*a* ne se trouve qu'en positions médiane et finale, plus fréquemment dans la première que dans la seconde. Il fait partie de très peu de groupes de voyelles.

Il n'est pas possible d'établir de règles restrictives quant à l'environnement consonantique possible du *a*. Mais il convient de noter ici, encore une fois, que le groupe *an* suivi d'une autre consonne a une variante combinatoire, le [n] syllabique, qui remplace la valeur phonétique [an] dans ce qui sont probablement des cas de parole rapide :

<i>kamāgara</i> « fête »	<i>duhānde</i> « agouti », phonétiquement : [duhānde]
<i>imāgara</i> « jouer du flageolet »	<i>ēiē?ə</i> « ce n'est pas bon »
<i>kīhādādāre</i> « hochet »	<i>tunun?ēntutnə</i> « me donnera beaucoup »
<i>hērakəloui</i> « des lunettes »	<i>atātiana</i> « il n'y en a plus »
<i>māgalašedešedankelore</i> « étoffe verte », phonétiquement [māgalašedešedankelore].	

En groupes de voyelles, le *a* se trouve : 1° comme double voyelle *aa* :
uátaənīe « je t'ordonne ».

2° comme première partie des groupes de voyelles dissyllabiques *ae*, *ao* :
nihédnæ « attaché » *naookina* « s'est cassé »

3° comme deuxième partie du groupe de voyelles dissyllabiques *ia* :
širiana « hotte ».

II. Les voyelles asyllabiques.

Les voyelles asyllabiques *u* et *i* peuvent se présenter dans quatre positions : 1° en position initiale ; 2° en position intervocalique ; 3° comme la deuxième partie d'une diphtongue ; 4° comme le dernier membre d'un groupe de consonne(s) et voyelle asyllabique. Dans tous ces cas elles sont certainement des pentes de syllabe ; pourtant, nous pouvons établir une distinction fonctionnelle entre les diverses positions dans lesquelles elles se trouvent : en positions initiale et intervocalique, la qualité de pente de syllabe des voyelles asyllabiques est nettement marquée ; elle l'est presque autant dans les groupes qu'elles forment avec des consonnes, et leur qualité vocalique est la plus marquée dans les diphtongues. Donc, dans les premiers trois cas, les voyelles asyllabiques sont fonctionnellement assimilées aux consonnes, dans le dernier cas, aux voyelles syllabiques. Pourtant, l'absence du barrage consonantique détermine clairement leur nature vocalique.

Dans toutes les positions citées, les voyelles asyllabiques sont bien fréquentes. L'*u* est un des phonèmes plus fréquents en position initiale, l'*i* initial a une belle fréquence moyenne. En position intervocalique, la fréquence d'aucune des voyelles asyllabiques n'est impressionnante. Seules les consonnes *p*, *b*, *s*, *š*, *z* sont encore moins fréquentes dans cette position. Les diphtongues, au contraire, sont fréquentes, bien que les possibilités de diphtongaison soient limitées. Enfin, les voyelles asyllabiques entrent assez librement et fréquemment en groupes avec une ou plusieurs consonnes.

u initial :

uálutnere « éclair »

uednoione « entrer dans l'adolescence »

uikə́lúkura « cercle »

uatltniāni « pour qu'ils arrivent »

i initial :

iēiēlana « ça ne va pas »

iēlutēdnere « attacher le lézard »

iōtūindige « jeter »

iā́lirina « il a honte »

u intervocalique :

nakátayedna « le lézard ici »
ĩúnderiũundige « danser en se re-
 tournant »

nuĩrayetĩéndere « narine »
ayaridne « vas-tu ? »
nuũaĩdnáte « beaucoup »

i intervocalique :

kaiĩĩĩādare « canne à sucre »
ahōmāreĩena « bleu d'outre-mer »
uoluuolēgiĩena « genou ridé »

naĩókurure « chapeau »
ĩngaiĩade « des gens »

DIPHTONGUES.

Les diphtongues sont formées avec les deux voyelles asyllabiques. Avec l'*u*, il n'y en a qu'une : *au*. Avec l'*i*, il y en a une pour chaque degré de chroma-
 tisme de la voyelle syllabique contenue : *ai*, *ei*, *ui* :

aiũdusiĩnere « hampe de taquara »
ĩĩalaũnenke « fibre, paille de pal-
 mier tucum »
nĩũkuiũ « hier »
aiĩdōgre « écrevisse »

uĩaraĩadaiĩdnena « elle n'est pas en-
 core grosse »
aiĩrhaiĩ « dehors »
eiĩthāde « lune »
undēĩretniĩē « je vais dormir »
nũĩlakuiĩninde « cou »

GROUPES DE CONSONNE(S) ET VOWELLE ASYLLABIQUE.

Ces groupes sont nombreux et les types de consonnes avec lesquels les voyelles asyllabiques entrent en groupes ne sont pas limités.

Les groupes consistant en une consonne et l'*u* sont : *tu*, *ku*, *du*, *gu*, *mu*, *nu*, *su*, *ʒu*, *ʃu*, *hu*, *ru* :

hātāmũtueri « râpé »
ukuiĩrige « cacher »
iróduena « il le mord »
kedĩtnē aũyauĩguĩn « le manioc
 arrache »
namũaĩtōige « jouer l'harmonique »

nyette « parties latérales servant à
 faire l'empenne (d'une flèche) »
sisuiĩdnē « bleu pâle »
aiĩsũlhure « oiseau (g. bécasse) »
aĩuiĩĩuiĩidĩena « sienne brûlée »
nũhũe « loin »
aiĩkuĩdrũa « allons chasser ! »

Les groupes consistant en plusieurs consonnes et l'*u* sont : *ttu*, *tku*, *khu*, *nkū*, *nkhu*, *ngu* :

<i>tanākano tattui</i> « le mien est cassé »	<i>nkūāylakara</i> (sans traduction)
<i>ueitkuatnore</i> « enfants femelles »	<i>kankhūtrige</i> (sans traduction)
<i>kūkhuaninde</i> « fil de coton »	<i>dʔingwapiena</i> « carmin »

Les groupes consistant en une consonne et l'*i* sont : *pi*, *ti*, *ki*, *di*, *gi*, *ni*, *ʃi*, *hi*, *ʔi*, *li*, *ri* :

<i>aʃuiʃiūāpiena</i> « ocre jaune »	<i>iʃiēna</i> « il a peur »
<i>nakakātjore</i> « midi »	<i>ūdenchiē</i> « regarder »
<i>tukjōtege</i> « échanger »	<i>ʃūādaʔiē</i> « j'ai peur »
<i>uairidjēna</i> « mord le chien »	<i>ikereliani</i> « pour te donner »
<i>nōgiare</i> « lait de femme »	<i>ʃungərjiani</i> « j'ai froid »
<i>kinjātinarige</i> « se peindre de raies »	

Les groupes consistant en plusieurs consonnes et l'*i* sont *pni*, *phni*, *tni*, *kti*, *dni*, *ddni*, *gni*, *mdi*, *mdni*, *nni*, *ndi*, *ndni*, *ngi*, *nli*, *nni*, *nhī*, *nʔi*, *hni*, *hknī* :

<i>uāpniēna</i> « vermillon »	<i>dmniēna</i> « le foyer éteint »
<i>āphniēna</i> — sous « compagne »	<i>nugāʃindjēna</i> « attrape le lézard »
<i>uetniā</i> « aujourd'hui »	<i>otēndniē</i> « je ne veux pas »
<i>amneliliktiāni</i> (sans traduction)	<i>munɡjēniʃila</i> « il est joli, le lézard »
<i>ʃūtādnāni</i> « je sais »	<i>enlādnina</i> « le fil se casse »
<i>ʃutnaluddniāni</i> « qui ne savent pas parler »	<i>ʃuroʃennjē</i> « pour mettre le labret »
<i>hāgniēna</i> « je suis blanc »	<i>nhjore</i> « pour que nous gagnions »
<i>uānāāmdniāni</i> « je me couvre »	<i>nʔiūye</i> « sa barbe »
<i>neādnāmdniēndende</i> « couper de l'étoffe avec des ciseaux »	<i>ambihniōtjige</i> « quitter son mari »
	<i>taʃʃutnāhknjiani</i> « moi je sais (toi tu sais?) »

III. Les groupes de voyelles.

Dans les parties précédentes, les groupes de voyelles n'ont été considérés que du point de vue des voyelles individuelles qui y participent. Ici, ces groupes seront traités comme des unités à part, et leur distribution par rapport au mot phonologique sera examinée d'une façon semblable au traitement donné aux voyelles simples.

Comme il a déjà été noté, les groupes de voyelles peuvent être divisés, du point de vue de la syllabation, en monosyllabiques et dissyllabiques. Les groupes de voyelles monosyllabiques peuvent être composés de deux voyelles égales; en ce cas nous avons à faire à une double voyelle formant un seul

sommet de syllabe comprenant deux mores ⁽¹⁾. De tels groupes peuvent aussi être composés d'une voyelle syllabique et d'une voyelle asyllabique, la première formant un sommet de syllabe à une more et la deuxième formant pente et, si la diphtongue n'est pas en position finale, s'associant à la pente suivante. Les groupes dissyllabiques sont composés de deux voyelles syllabiques différentes, chacune d'elles formant un sommet à une more. La limite de syllabe est donc entre les deux voyelles du groupe, et le groupe lui-même est à deux mores.

Du point de vue des mores, on peut diviser les groupes de voyelles en groupes à une more : les diphtongues ; et groupes à deux mores : les doubles voyelles et les groupes dissyllabiques. Pourtant, du point de vue de la présente analyse, la division des groupes selon la syllabation nous paraît plus efficace.

En ce qui concerne leur distribution, on peut dire que tous les groupes de voyelles sont assez rares en position initiale et finale. La plupart des exemples, à l'exception de quelques groupes dissyllabiques, les présentent en position médiane.

Les doubles voyelles présentes en tarunde sont *aa*, *oo*, *ee*, *uu*, *ü*, *æ*.

aa.

Le *aa* existe en positions initiale, médiane et finale. En positions initiale et finale, pourtant, il n'y a dans le matériel qu'un seul exemple pour chacune de ces positions :

<i>aamkero</i> «laisser encore»	<i>taata</i> «griller»
<i>bábábákéndá nǎni</i> «cinq moi (j'ai tué)»	

oo.

Le *oo* existe en positions initiale, médiane et finale. De nouveau, en positions initiale et finale, il n'y a dans le matériel qu'un seul exemple pour chacune de ces positions. Dans ces dernières positions, d'ailleurs, l'*o* simple n'est, lui aussi, guère fréquent.

<i>ótanāde</i> «briser le bambou à l'incision (pour faire une flûte)»	<i>šoonē</i> «grand-père»
<i>tóonere</i> «cara noir (<i>Dioscorea sp.</i>)»	<i>hálonoo</i> «sur la place»

⁽¹⁾ Les voyelles à deux mores ont été interprétées phonologiquement comme doubles voyelles, parce que l'existence des groupes dissyllabiques à deux voyelles syllabiques différentes prouve l'existence de groupements vocaliques à deux mores auxquels les doubles voyelles peuvent être assimilées sans introduire un nouvel élément prosodique de quantité.

ee.

L'ee existe en positions initiale, médiane et finale. En position initiale, il n'y a qu'un seul exemple, à côté d'un grand nombre en position médiane et de plusieurs en position finale :

<i>ceradnundige</i> « creuser un ananas »	<i>hikiane</i> « souffle-la ! »
<i>šedeena</i> « jaune de strontiane »	<i>taukeree</i> « fil de tucum ciré »
<i>ešeteende</i> « elles ne les voient pas »	

uu.

L'uu ne se trouve qu'en positions initiale et médiane. Il n'y a pas d'exemple de cette double voyelle en position finale. En position initiale, il n'y a que deux exemples, en position médiane, il y en a un bon nombre :

<i>uunšeena</i> « il ne bouge pas »	<i>naruude</i> « eau »
<i>uundage</i> « dormir »	<i>nuutanare</i> « ventre »

ii.

L'ii se trouve en positions initiale, médiane et finale. Il n'y a que deux exemples en position finale, tandis qu'il y en a plusieurs en position initiale, et davantage en position médiane :

<i>tišene</i> « fatigués »	<i>miinde</i> « le père »
<i>iinaamniē</i> « il faut marcher »	<i>norétoūi</i> « ils soufflent »
<i>tiire</i> « pointe de la flèche de guerre »	<i>durikli</i> « ramasser »

oo.

Cette double voyelle ne se trouve que dans un seul exemple où elle est en position médiane :

uātəonē « je t'ordonne ».

Les diphtongues présentes en tarunde peuvent être divisées en deux groupes selon leur membre asyllabique : celles ayant pour deuxième membre l'*y*, et celles ayant pour deuxième membre l'*i*.

Comme diphtongue ayant pour deuxième membre l'*y*, on ne trouve que l'*ay*. Les diphtongues ayant pour deuxième membre l'*i* sont l'*ai*, l'*ei* et l'*ui*.

ay.

L'*ay* se trouve en positions initiale, médiane et finale. En position initiale, il est second en fréquence de toutes les diphtongues (après l'*ai*), en position

médiane, sa fréquence est à peu près égale à celle de l'*ai* (et plus grande que les autres diphtongues), enfin, en position finale, l'*au* est la diphtongue la plus fréquente, se trouvant dans plusieurs exemples :

ausclunlê « partie nouée »

hayrédniê « je reste ici »

audotaŋâmde « on casse ses flèches »

kanáday « demain »

laure « arara »; « bois rouge »;

nŋukuyau « hier »

« hampe de la pointe en bois rouge »

ai.

L'*ai* se trouve en positions initiale, médiane et finale. En position initiale, c'est la plus fréquente des diphtongues, en position médiane, sa fréquence est à peu près égale à celle de l'*au* (et plus grande que celle de toute autre diphtongue), en position finale, il ne se trouve que dans un seul exemple :

dirige « marcher »

taŋktaôdage « rester dans la mai-

dirige aiŋâgnerage « aller prendre un poisson »

son (?) »

airhai « dehors »

aidakanŋaiŋi « je veux faire l'amour »

ei.

L'*ei* ne se trouve qu'en positions initiale et médiane. Il y a quelques exemples en position initiale, davantage en médiane. La fréquence de cette diphtongue est peut-être la moitié de celle des deux diphtongues considérées plus haut :

éidende « buriti »

deŋnore « femmes »

éïtnore « hommes »

kidéŋkenarage « cache-sexe en paille

ta éïkirédniê « moi je m'en vais »

de buriti »

deŋŋihótige « pourparlers guerriers »

ui.

L'*ui* ne se trouve que dans quelques exemples en position médiane, c'est donc la diphtongue la plus rare en Tarunde. Du point de vue des éléments différentiels en jeu, cela est parfaitement explicable, car c'est ici que nous trouvons le moins d'oppositions qualitatives entre les deux voyelles de la

diphthongue : en effet, il n'y a que l'opposition de l'aigu et du grave qui les distingue, tandis que dans les autres diphthongues, les deux voyelles composantes sont aussi distinctes par leur opposition sur l'axe de l'éclat :

kúimkumenē «gratte» (*kúimku-* *nuĩrauetlëndere* «narine»
menē?)

Les voyelles tarunde se combinent très librement en groupes dissyllabiques, c'est-à-dire en groupes consistant en deux voyelles syllabiques différentes. La nature de ces combinaisons ne permet pas de conclusions restrictives; on peut supposer que, potentiellement, toute voyelle syllabique tarunde (à l'exclusion de l'*a*) peut se combiner avec toute autre voyelle syllabique en groupes de voyelles dissyllabiques.

Les groupes qui se trouvent dans le matériel sont : *aĩ*, *ao*, *aō*, *ae*, *aē*, *au*, *ai*, *āo*, *āe*, *āē*, *āi*, *oā*, *oō*, *ou*, *oi*, *ōe*, *ōē*, *ea*, *eē*, *ua*, *ue*, *uē*, *ia*, *iā*, *io*, *ie*, *iā*, *ae*, *aoō*.

La plupart de ces groupes ne se trouvent qu'en position médiane, quelques-uns, pourtant, se trouvent aussi en position initiale et finale.

En position initiale se trouvent les groupes *au*, *ai*, *ea*, *io*, *ie* :

<i>aĩndere</i> «perroquet»	<i>iōkənore</i> «Nord (aval)»
<i>aĩriduĩā</i> «nous allons»	<i>iēlənə</i> «c'est laid!»
<i>eātina</i> «ça ne va pas»	

En position finale, on trouve les groupes *aē*, *āē*, *ōē*, *eē*, *ie*, *iā*, *ae* :

<i>nākənaē</i> «en train»	<i>uĩlie</i> «ça pue»
<i>ākināē</i> «venez ici!»	<i>naamniā</i> «c'est sucré»
<i>uĩkenōē</i> «regarder de près»	<i>nĩhédnəe</i> «attaché»
<i>ʃinatĩndnēē</i> «je ne sais pas écrire»	

Les autres groupes n'apparaissent qu'en position médiane.

IV. Rendement fonctionnel du système vocalique.

Le rendement fonctionnel du système vocalique considéré dans son ensemble paraît très grand. Les oppositions vocaliques sont exposées à un minimum de neutralisation, les voyelles sont extrêmement fréquentes dans toutes les positions, et elles se combinent en groupes d'une façon très abondante.

Les phénomènes de neutralisation seront traités avec le rendement fonctionnel des voyelles et les oppositions vocaliques individuelles.

Quant à la fréquence des voyelles, il faut surtout noter qu'en position finale, il n'y a que trois cas de fin de mot consonantique dans le matériel; c'est-à-dire qu'à la fin du mot, nous ne trouvons presque que des voyelles.

En ce qui concerne les possibilités de groupement, il nous paraît qu'elles sont extraordinairement riches par rapport à d'autres systèmes, surtout si l'on considère la grande liberté qu'ont les voyelles syllabiques de se combiner entre elles, une liberté qui provoque la formation d'un grand nombre de groupes de voyelles dissyllabiques.

Le rendement fonctionnel le plus élevé nous paraît être celui de l'opposition des voyelles éclatantes aux non-éclatantes.

D'abord, cette opposition ne se trouve nulle part neutralisée. Elle ne contient pas seulement les termes polaires (*a — u, i*), mais aussi des termes intermédiaires (*o, e*), dont chacun est bien représenté dans le système, du point de vue de la fréquence et des combinaisons, bien que de façon inégale. Chacun de ces termes existe dans toutes les positions à considérer et l'opposition est présente partout.

Parmi les voyelles contenues dans l'opposition, l'*a* a le plus grand rendement fonctionnel. Sa fréquence n'est pas beaucoup plus grande que celle des autres voyelles, si même elle lui est égale, mais les possibilités combinatoires de l'*a* sont plus riches. Surtout, l'*a* est la seule voyelle syllabique à former une diphtongue avec l'*u* : l'*au*. L'*a* fait partie de plus de groupes dissyllabiques trouvés dans le matériel que les autres voyelles participant à l'opposition. Ces groupes nous paraissent, d'ailleurs, plus fréquents. De même, les diphtongues formées avec l'*a* sont parmi les plus fréquentes.

Le rendement fonctionnel de l'opposition des aiguës aux graves est un peu moins marqué que l'éclat. Cette opposition n'existe pas du tout au plus haut degré d'éclat qui n'est représenté que par une seule voyelle, l'*a*. Aux autres degrés, qui sont normalement représentés par une grave et une aiguë chacun, cette opposition est neutralisée dans les membres syllabiques des diphtongues ayant pour membre asyllabique l'*i*. Il n'y a qu'une seule de ces diphtongues pour chaque degré d'éclat, l'*ai*, l'*ei* et l'*ui*, donc sans opposition d'aigu et de grave.

Parmi les phonèmes impliqués dans cette opposition, les aigus ont le plus grand rendement fonctionnel. Ils sont plus fréquents dans toutes les positions que leurs alternatifs graves. En position initiale, c'est l'*i* qui est la plus fréquente des deux aiguës, en position finale c'est l'*e*; ce dernier est d'ailleurs, comme il a été déjà dit, la voyelle finale la plus fréquente de toutes. Sur cette base, on peut dire que le rendement fonctionnel de l'*e* surpasse celui de l'*i*. Quant à la participation aux groupes de voyelles, l'*e* paraît de nouveau entrer le plus facilement en combinaison; il fait partie d'une diphtongue, l'*ei*, tandis que l'*i* n'y entre pas. D'un autre côté, l'*i* fait partie de plus de groupes dissyllabiques dans le matériel que l'*e*.

Parmi les graves, le rendement fonctionnel de l'*u* nous paraît un peu plus grand que celui de l'*o* : de fréquence à peu près égale en position médiane, l'*o* étant un peu plus fréquent en position finale, l'*u* est pourtant tellement plus fréquent en position initiale que ce fait devrait décider en sa faveur. Quant

aux groupes, l'*u* fait partie d'une diphtongue, l'*ui*, mais de l'autre côté, l'*o* participe à plus de groupes dissyllabiques. Si l'on considère les diphtongues comme les plus étroitement liés des groupes vocaliques, on peut dire que les possibilités de groupement des deux voyelles sont à peu près égales. Étant donné la fréquence un peu plus grande de l'*u*, nous pouvons trancher ainsi la question du rendement fonctionnel relatif des deux voyelles.

Il faut considérer ici la corrélation de l'asyllabité qui nous paraît avoir un rendement fonctionnel très considérable, étant donné les fonctions spéciales des voyelles asyllabiques d'être pentes de syllabe, parties asyllabiques de diphtongues et de se combiner avec des consonnes en groupes où les voyelles syllabiques ne participent pas. Du point de vue fonctionnel, les voyelles asyllabiques peuvent être considérées comme des semi-voyelles, ou mieux encore, des semi-consonnes, car elles ont deux de leurs trois fonctions en commun avec les consonnes : celle de pente de syllabe, et celle de partie de groupe avec consonnes. Ce n'est que la fonction diphtongale qui est plutôt vocalique.

Parmi les asyllabiques, l'*i* nous paraît avoir un rendement fonctionnel un peu plus élevé. La fréquence de l'*u* est plus grande : en position initiale, l'*u* est plus fréquent que l'*i* ; au contraire, en position finale, et en position intervocalique la fréquence des deux voyelles est à peu près égale. Mais la participation de l'*i* en groupes, aussi bien vocaliques que consonantiques, est d'autant plus grande que nous sommes tentés d'admettre un rendement fonctionnel plus grand.

Le rendement fonctionnel de la corrélation nasale, par contre, nous paraît plus faible que celui de la précédente. D'abord, le contraste acoustique entre les nasales et les correspondantes non-nasales avec *n* suivant, n'est guère marqué et se prête à la neutralisation. La nature indéterminée de quelques exemples souligne ce fait. L'*ō* surtout, est difficile à distinguer de l'*on*. La fréquence générale des nasales, par comparaison aux non-nasales correspondantes, est beaucoup plus faible, bien qu'elles se trouvent dans toutes les positions, et avec une fréquence à peu près relative à leurs termes corrélatifs sans nasalité.

Parmi les nasales, l'échelle de rendement fonctionnel descendra de l'*ā* à travers l'*ē* vers l'*ō*. Cette échelle correspond à la distinction acoustique relative par rapport aux non-nasales + *n* et à la fréquence relative dans toutes les positions. Quant aux groupes contenus dans le matériel, l'*ō* entre dans autant de groupes dissyllabiques que l'*ā*, et l'*ē* dans un nombre plus restreint. Mais les deux premiers facteurs devraient décider du rendement fonctionnel relatif.

Quant au rendement des groupes de voyelles en tant que groupes nous pouvons dire qu'il dépend des voyelles qui y sont contenues. Le groupement vocalique en tant que tel paraît remplir une fonction importante dans le tarunde, ce qui est démontré par la vaste échelle des groupes possibles, et la fréquence relative de ces groupes.

d. DISTRIBUTION ET RENDEMENT FONCTIONNEL DES CONSONNES.

I. *Les occlusives.**p.*

Le *p* ne se trouve que dans quelques exemples en position médiane. Il fait aussi partie de quelques groupes consonantiques ⁽¹⁾; c'est le phonème le moins fréquent du tarunde :

uapendage « le ciel est rouge »

uápankəlore « chemise rouge »

En groupe consonantique, le *p* se rencontre : 1° comme premier membre des groupes consonantiques médians *pɿ*, *pnɿ*, *phnɿ* :

aʒuʃiɳápɿena « ocre jaune »

áphnɿena (sans traduction)

múnuapnɿene « [cela] est tout rouge
joli »

2° comme deuxième membre du groupe consonantique initial *mp* :

mpátiɳ « garde-les »

t.

Le *t* se trouve en position initiale, intervocalique et finale. Il fait aussi partie d'un grand nombre de groupes consonantiques.

En position initiale, le *t* est le deuxième en fréquence, après l'*n*, de toutes les consonnes tarunde. En position intervocalique, le *t* est une des consonnes les plus fréquentes, bien qu'une évaluation exacte soit impossible. En position finale, le *t* est l'une des trois consonnes possibles dans cette position, avec très peu d'exemples pour l'attester :

tarahínarige « accoucher »

ntabátonóre « patte de porc »

tomatomáɳiri « jacu »

ʃutenturu « j'assommerai »

tuxehənɿe « apporte »

arahmirát dú « transporter le bois »

hiterírige « tenir la calebasse par
l'extrémité »

toselút toɳena « noir »

En groupe consonantique, le *t* se rencontre : 1° comme double consonne *tt* en position médiane :

nukítte « main ».

⁽¹⁾ Par groupe consonantique nous entendons tout groupe de phonèmes consistant, soit en plusieurs consonnes, soit en une ou plusieurs consonnes et une voyelle asyllabique.

2° comme premier membre de groupes consonantiques à deux ou trois membres.

Les groupes à deux membres avec *t* initial *tk*, *th*, *tr*, *ty*, *tj* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

<i>tkališere</i> « tonnerre »	<i>tylhure</i> « pigeon »
<i>thalátte</i> « bandelette de coton »	<i>bātyininukero</i> « avoir deux enfants
<i>áytheníkere</i> « enterrement »	encore »
<i>traynāde</i> « palme patua »	<i>tjahikikínere</i> « changer de chefs »
<i>aitre</i> « champ (?) »	<i>kādeitjare</i> « sève de mangabeira »

Les groupes à deux membres avec *t* initial *tn*, *tl*, *tɺ* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>šutnundatye</i> « le froid vient »	<i>naamnátɺē</i> « assez de sucré »
<i>etlikena</i> « flammes »	

Les groupes à trois membres avec *t* initial, *tnʔ*, *ttj*, *tkj*, *tnj*, ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>jodmditnʔē</i> « je faisais aussi (?) »	<i>wejtkyatnore</i> « enfants femelles »
<i>jālattjāórigē</i> « haleter »	<i>irétnjāhe</i> « va ! »

3° comme deuxième membre de groupes consonantiques à deux, trois ou quatre membres.

Le groupe à deux membres avec *t* en deuxième place *nt* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

<i>ntatendirókere</i> « nœud de bambou »	<i>untenātiri</i> « lance loin »
--	----------------------------------

Les groupes à deux membres avec *t* en deuxième place *ht*, *kt* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>kúhtāde</i> « coton brut »	<i>niktānde</i> « balayer le sol »
-------------------------------	------------------------------------

Les groupes à trois membres avec *t* en deuxième place *ktj*, *ntj*, *ntl* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>ammeliktjani</i> (sans traduction)	<i>kajejntla</i> « écrire »
<i>amnénitjē</i> « il faut laisser »	

Le groupe à quatre membres avec *t* en deuxième place *nthn* ne se trouve qu'en position médiane :

<i>ukjajenthni</i> « d'autres qui habitent si loin ».

4° comme troisième membre de deux groupes consonantiques, dont l'un *hnt* se trouve en position initiale, l'autre *nkt* en position médiane :

hntimbata « siffler »

tatlinkta « sortir »

k.

Le *k* se trouve en position initiale et intervocalique. En position finale, il n'y a qu'un seul exemple. Il fait aussi partie de nombre de groupes consonantiques.

En position initiale, le *k* est le troisième en fréquence, après le *n* et le *t*. En position intervocalique, le *k* paraît être un petit peu moins fréquent que le *t* :

kinĩāt̃narige « se peindre de raies »

ikeló « écorce »

kúthandige « pipe »

ĩũdĩk (sans traduction)

nakakát̃iore « 12 heures »

En groupe consonantique, le *k* est trouvé : 1° comme double consonne *kk* en position médiane :

ikkĩ « planter »

2° comme premier membre de groupes consonantiques de deux et trois membres.

Les groupes à deux membres avec *k* initial *kn*, *kũ*, *kĩ* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

knaatige « écrire » ; « raie »

tákũaiya « montre-moi »

haĩknerage « chanter »

kĩĩteninde « maïs »

kũaiĩkenorige « le chien aboie »

takĩahāde « enfant mâle »

Les groupes à deux membres avec *k* initial *kt*, *km*, *kh*, *k?* ne se trouvent qu'en position médiane :

ikt̃edure « tenir la ficelle »

ik?anarige « peindre le visage (à l'urucu) »

nĩkmódĩrē « je n'ai pas vu »

ĩdkhuninde « fourmi volante »

Les groupes à trois membres avec *k* initial *khd*, *khn*, *khy* ne se trouvent qu'en position médiane :

ĩakhdāmdihani « cessez de planter »

kākhũĩrige (sans traduction)

deneşunátukhne « la femme ne sait

pas »

3° comme deuxième membre de groupes consonantiques à deux, trois et quatre membres.

Les groupes à deux membres avec *k* en deuxième place *tk*, *sk*, *nk* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

<i>tkališere</i> « tonnerre »	<i>skóšere</i> « filtrer »
<i>nkelikere</i> « dos d'un lézard »	<i>māgelešedešedankelore</i> « étoffe verte »

Les groupes à deux membres avec *k* en deuxième place *mk*, *hk* ne se trouvent qu'en position médiane :

nāmdmkanihina « veux-tu coudre (les plumes de toucan ?) »
durákere kiráhkere « chauffer la hampe pour la redresser ».

Un groupe à trois membres avec *k* en deuxième place *nky* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

<i>nkyauylakera</i> (sans traduction)	<i>tānunkūn</i> « donne ! »
---------------------------------------	-----------------------------

Les autres groupes à trois membres avec *k* en deuxième place *nkn*, *nkī*, *mkh*, *mku*, *?kr*, ne se trouvent qu'en position médiane :

kaiénknarige « peindre la poitrine (à l'urucu) »
monánkiadukūdigige « se changer en orage »
kūimkhumenē ou *kuimkhumenē* « gratte ! »
dīmkuaiŋtege « village à plusieurs huttes »
talō?krūnenāre « ligature en croisillon (d'une flèche) ».

Le groupe à quatre membres avec *k* en deuxième place *hknī* ne se trouve qu'en position médiane :

taišutnāhknīani « moi je sais », « toi tu sais ».

b.

Le *b* ne se trouve qu'en positions initiale et médiane. Il fait partie de très peu de groupes consonantiques.

Dans les deux positions, le *b* est un phonème extrêmement rare, c'est, en fait, le plus rare après le *p* :

<i>baādo</i> « deux »	<i>tīrolhanebiinšere</i> « vieille femme qui ne peut plus faire l'amour »
<i>bādebāde</i> « quatre »	
<i>sabōgenāde</i> « cara (<i>Dioscorea</i> sp.) »	

En groupes consonantiques, le *b* est trouvé : 1° comme deuxième membre du groupe *mb*, en positions initiale et médiane :

<i>mbarere</i> « emporter »	<i>nambirige</i> « courir »
-----------------------------	-----------------------------

2° comme troisième membre du groupe initial *hmb* :

hmbáttige « attendre »

d.

Le *d* se trouve en positions initiale et intervocalique. Il fait aussi partie d'un grand nombre de groupes consonantiques.

En position initiale, le *d* est de fréquence moyenne, de même, semble-t-il, qu'en position intervocalique :

dehádige « sécher »

kanádaurekyáre « c'est demain »

dúndatenunkui « apporte, je te
donne »

En groupe consonantique, le *d* est trouvé : 1° comme double consonne *dd*⁽¹⁾.

2° comme premier membre de groupes consonantiques à deux, trois et quatre membres.

Le groupe à deux membres avec *d* initial *du* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

duenúkero « étant né »

iróduena « il le mord »

Les groupes à deux membres avec *d* initial *dn*, *dh*, *dl*, *dí* ne se trouvent qu'en position médiane :

uaraɣadaɣdnena « elle n'est pas
encore grosse »

deɣdlaɣni « autres »

mandohádhúdné « [quand] il fait
chaud (?) »

káddiáne « c'est dur ! »

Les groupes à trois membres avec *d* initial *dn?*, *dhn* ne se trouvent qu'en position médiane :

haɣdn?əmniē « égaliser l'extrémité en coupant »

kalódhnarige « peindre des pointillés ».

Les groupes à quatre membres avec *d* initial *dn?*, *dhn?*, *ddni* ne se trouvent qu'en position médiane :

deɣdn?íótēge (sans traduction)

šunatódhniáni « je ne sais pas »

šutnaluddniáni « qui ne savent pas parler »

⁽¹⁾ La double consonne *dd* ne se trouve que dans un seul exemple, incorporée au groupe *ddni*; voir plus bas.

3° comme deuxième membre de groupes consonantiques à deux, trois et quatre membres.

Le groupe à deux membres avec *d* en deuxième place *nd* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

ndd̥k̥y̥indige « l'enfant qui meurt ».

Le groupe à deux membres avec *d* en deuxième place *md* ne se trouve qu'en position médiane :

ṣud̥um̥dige « meurtre d'enfant ».

Le groupe à trois membres avec *d* en deuxième place *ndʔ* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

ndʔāinde (sans traduction) *lihindʔik̥ki* « planter le manioc »

Les groupes à trois membres avec *d* en deuxième place *ndh*, *ndl*, *ndn* ne se trouvent qu'en position médiane :

táhorikeṣ̣indhāmde « éviter le tronc » *deṣ̣indla* « autre »
taarundnadedniya « nous allons dormir »

Les groupes à quatre membres avec *d* en deuxième place *mdn̥*, *rudʔ* ne se trouvent qu'en position médiane :

n̥iṣ̣āḍnāmdn̥ḍedende « couper de l'étoffe avec des ciseaux »
ordnʔé « des flèches ! (?) ».

4° comme troisième membre du groupe consonantique à trois membres *mʔd* :

kámʔdege « rire (les femmes) ».

g.

Le *g* n'existe qu'en position intervocalique et comme partie de quelques groupes consonantiques, dont un seul exemple le montre en position initiale.

Dans sa position intervocalique, le *g* est fréquent, de fréquence un peu moindre ou égale à celle du *k* :

n̥indage « (nés) du mariage » *māgalore* « cache-sexe en étoffe »
taraḥinarige « accoucher »

En groupes consonantiques, le *g* est trouvé : 1° comme premier membre de groupes consonantiques à deux et trois membres.

Le groupe à deux membres avec *g* initial *gu* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

guđlay « nouveau »

éguedne « peler »

Les groupes à deux membres avec *g* initial *gi*, *gn*, *gh*, *gl*, *gr* ne se trouvent qu'en position médiane :

kádehigiena « 17 heures »

alakúiriglinare « un homme porte
un enfant sur l'épaule »

ágnere « être généreux »

māghatiene « (le chef) demande »

aidōgre « écrevisse »

Le groupe à trois membres avec *g* initial, *gnh*, ne se trouve qu'en position médiane :

uđignhine « beaucoup (de porcs) ».

2° comme deuxième membre de groupes consonantiques à deux, trois et quatre membres.

Le groupe à deux membres avec *g* en deuxième place *ng* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

ngelákere « bois carbonisé »

kamlingerage « fin du deuil »

Le groupe à deux membres avec *g* en deuxième place *rg* ne se trouve qu'en position médiane :

taargeninde « pierre à aiguiser ».

Les groupes à trois membres avec *g* en deuxième place *ngr*, *ngu*, *ngi* ne se trouvent qu'en position médiane :

mungraahátneré « ligature d'empenne (d'une flèche) »

á?ingwapiena « carmin »

mungr̄enišila « il est joli, le lézard »

Le groupe à quatre membres avec *g* en deuxième place, *ngni*, ne se trouve qu'en position médiane :

hangniēna « je suis blanc ».

II. *Les nasales.*

m.

L'*m* se trouve en positions initiale, intervocalique et finale. Il fait aussi partie d'un grand nombre de groupes consonantiques.

En position initiale, l'*m* est de fréquence moyenne, à peu près la même que le *l*. En position intervocalique, l'*m* n'est guère fréquent, moins que l'*n*

ou que n'importe laquelle des occlusives non-labiales. En position finale, l'*m* est fréquent par comparaison aux autres consonnes, en effet, dans cette position, c'est la deuxième consonne en fréquence après l'*n* :

<i>mānhatte</i> « c'est mal »	<i>monodyinúšere</i> « jeune femme dési-
<i>taminē</i> « père »	vable »
<i>imágera</i> « jouer du flageolet »	<i>maalekúm</i> « c'est prêt »
<i>ašeram</i> « nombreux »	

En groupe consonantique, l'*m* est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux et trois membres.

Les groupes à deux membres avec *m* initial *mb*, *my* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

<i>mbámbugena</i> « cinq »	<i>myere</i> « liane »
<i>namyábtige</i> « jouer l'harmonique » (d'un son fondamental)	

Les groupes à deux membres avec *m* initial *mp*, *m?* ne se trouvent qu'en position initiale :

<i>mpátin</i> « garde-les ! »	<i>m?ádage</i> « la pluie est finie »
-------------------------------	---------------------------------------

Les groupes à deux membres avec *m* initial *mk*, *md*, *mn* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>deinterityapúmkero</i> « habiter longtemps encore »	
<i>taloténunde</i> « abattre une maison »	<i>irómnire</i> « le voyage est fini »

Les groupes à trois membres avec *m* initial *mkh*, *mn?*, *m?d* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>kuiṁkhumenē</i> ou <i>kyiṁkhumenē</i> « gratte ! »	
<i>ihinaamnǝ</i> « il faut marcher »	<i>kám?dege</i> « rire (les femmes) »

2° comme deuxième membre de groupes à deux et trois membres.

Le groupe à deux membres avec *m* en deuxième place *hm* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

<i>hmúnhine</i> « court »	<i>arahmirít dú</i> « transporter le bois »
---------------------------	---

Le groupe à deux membres avec *m* en deuxième place *km* ne se trouve qu'en position médiane :

<i>káthokmānǝena</i> « la calebasse a brûlé »

Le groupe à trois membres avec *m* en deuxième place *hmb* ne se trouve qu'en position initiale :

<i>hmbáttige</i> « attendre ».

n.

L'n a deux variantes combinatoires suivantes. Précédant les éclatantes *k* et *g*, il est phonétiquement éclatant et grave, et ce n'est que la qualité nasale qui est conservée : [ɲ]. Suivant les voyelles *u* et *i*, il est en variation libre avec un simple élément qualitatif de nasalité superposé à la voyelle précédente; en position finale après *i*, on ne trouve que la variante de nasalité :

tahóninínkero « couper le tronc de l'autre côté », phonétiquement : [tahóninínkero], ou [tahóninínkero];

nungeninkero « on se rencontre », phonétiquement : [nungeniníkero] ou [nūgeniníkero];

nkəlikere « dos d'un lézard », phonétiquement : [ɲkelikere];

tenúndige « jeter », phonétiquement [tenúndige] ou [tenúndige];

ɲukisinde « marmite », phonétiquement : [ɲukisinde] ou [ɲukiside];

ɲakɲin tunuráɲin « donne-moi un couteau », phonétiquement : [ɲakɲitunuráɲi].

L'n se trouve en positions initiale, intervocalique et finale. Il fait aussi partie d'un très grand nombre de groupes consonantiques.

Dans toutes les positions, l'n paraît être la consonne la plus fréquente, de même sa participation en groupes paraît être la plus active :

nádige « chants de deuil »; « se lamenter »; « elle pleure »

nakohátige « rencontre guerrière »

mbámándgana « cinq »

hanágere « sol nettoyé »

aiɲuaginíkero « en forêt on voyage »

inádamán « pelote de plumes »

šihun « une autre fois »

En groupes consonantiques l'n se rencontre : 1° comme double consonne *nn* en position médiale :

elikinnige (sans traduction).

2° comme premier membre de groupes consonantiques à deux, trois et quatre membres.

Les groupes à deux membres avec *n* initial *nt*, *nk*, *nd*, *ng*, *n?*, *ny*, *nɲ*, *nl* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

ntaténdirókere « nœud de bambou »

ɲegərōkenʔaze « lier les éléments refendus »

nútekanáɲtere « anus »

nkəlikere « dos d'un lézard »

nyette « parties latérales servant à faire l'empenne (d'une flèche) »

aiɲkənkero « cultiver le champ encore »

munɲápnɲene « [cela] est tout rouge joli »

ndákuindige « l'enfant qui meurt »

nɲaroéndige « la guerre est finie »

ngelákere « bois carbonisé »

tununɲúkero « se marier encore »

ingəlemɲate « copuler en position postérieure »

nlundige « casser »

nʔútnore « pied d'un lézard »

muunlati « je le veux »

Les groupes à deux membres avec *n* initial *nh*, *ns*, *nş*, *nş* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>unheere</i> « il a soif »	<i>şunşarışene</i> « midi »
<i>deinse</i> (sans traduction)	<i>haşînşere</i> « chanter (danser.) »

Le groupe à trois membres avec *n* initial *nku* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

<i>nkuaylakore</i> (sans traduction)	<i>ainkuaykero</i> (sans traduction)
--------------------------------------	--------------------------------------

Les groupes à trois membres avec *n* initial *ndʔ*, *nhʔ*, *nʔi* ne se trouvent qu'en position initiale :

<i>ndʔāinde</i> (sans traduction)	<i>nʔiue</i> « sa barbe »
<i>nhʔore</i> « pour que nous gagnions »	

Les groupes à trois membres avec *n* initial *ntn*, *nkn*, *ndn*, *ndh*, *ndi*, *ndl*, *ngr*, *ngu*, *nli*, *nni* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>udéntnerige</i> « regarder au loin »	<i>deindla</i> « autre »
<i>kaiénknarige</i> « peindre la poitrine (à l'urucu) »	<i>tánungre</i> , alternant avec <i>tánungere</i> , « pointe du sein »
<i>ibóondnarige</i> « ajouter une seconde fibre »	<i>dʔinguapiena</i> « carmin »
<i>tahorikeindhámde</i> « éventer le tronc »	<i>enliádmina</i> « le fil se casse »
<i>hóndiē</i> « oui »	<i>şuroşenniē</i> « pour mettre le labret »

Les groupes à quatre membres avec *n* initial *nthn*, *ngni* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>ukuaiēnthni</i> « d'autres qui habitent si loin »	<i>hangniēna</i> « je suis blanc »
---	------------------------------------

3° comme deuxième membre de groupes consonantiques à deux, trois, et quatre membres.

Les groupes à deux membres avec *n* en deuxième place *kn*, *hn* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

<i>kndatige</i> « écrire ; raie »	<i>hnáre</i> « œuf »
<i>uajknéréniani</i> « tu pourras reve- nir? »	<i>kikóhnane</i> « cache-sexe en paille de buriti »

Les groupes à deux membres avec *n* en deuxième place *gn*, *dn*, *mn* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>kíhikʔāgnere</i> « écrire »	<i>élamnihirē</i> « verse (l'urine) »
<i>duhúdnere</i> « sucer »	

Les groupes à trois membres avec *n* en deuxième place *gnh*, *dnʔ*, *mnɿ*, *hni*, *pni*, *nnɿ* ne se trouvent qu'en position médiane :

<i>uɰɰɰhine</i> « beaucoup (de porcs) »	<i>ambihniʔotige</i> « quitter son mari »
<i>haiɰdnʔəmniē</i> « égaliser l'extrémité en coupant »	<i>uɰpniēna</i> « vermillon »
<i>kuɰnāmniāne</i> « je mange le toucan »	<i>ɰuroʃenniē</i> « pour mettre le labret »

Le groupe à quatre membres avec *n* en deuxième place, *dnʔɿ*, ne se trouve qu'en position médiane :

deiɰdnʔɰotege (sans traduction).

4° comme troisième membre de groupes consonantiques de trois et quatre membres, trouvés en position médiane.

Groupes à trois membres avec l'*n* en troisième place *khn*, *thn*, *dhn*, *ntn* :

<i>deneʃundtikhne</i> « la femme ne sait pas »	<i>dúɰdhnarige</i> « peindre des raies »
<i>ʃinaruthnaɰiē mɰndodátɰani</i> « savez-vous bien travailler ».	<i>udéɰntnerige</i> « regarder au loin »

Groupes à quatre membres avec l'*n* en troisième place *dhnɿ*, *phnɿ*, *hknɿ*, *ngnɿ*, *rdnʔ* :

<i>ʃunatóɰdhnɰani</i> « je ne sais pas »	<i>hangniēna</i> « je suis blanc »
<i>taiʃutnāhknɰani</i> « moi je sais (toi tu sais?) »	<i>ordnʔē</i> « des flèches! » (?)

5° comme quatrième membre du groupe consonantique à quatre membres *nthn* :

ukuɰɰienthni « d'autres qui habitent si loin » (?).

III. Les constrictives.

s.

L's se trouve en positions initiale et intervocalique. Il fait aussi partie, dans quelques exemples, de groupes consonantiques.

L's est assez rare, c'est le phonème non-labial fort le moins fréquent du tarunde. Moins fréquentes parmi les consonnes se trouvent seulement, en ordre décroissant, le *p*, le *ɣ*, le *ʒ* et le *b* :

<i>sekihɰɰdage</i> « uriner », « a uriné »	<i>auɰelɰnʔē</i> « partie nouée »
<i>sikinde</i> « terre »	<i>nosáɰɰrage</i> « pétrir le fond plat d'argile »
<i>tasekɰɰórigé</i> « s'accroupir »	

En groupes consonantiques, l's est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux membres.

Le groupe à deux membres avec s initial *sk* ne se trouve qu'en position initiale :

skóšere « filtrer »

Le groupe à deux membres avec s initial *su* ne se trouve qu'en position médiane :

sisuidné « bleu pâle »

2° comme deuxième membre du groupe à deux membres *ns* trouvé en position médiane :

deɣnse (sans traduction).

§.

Le § se trouve en positions initiale et intervocalique. Il fait partie de deux groupes consonantiques.

Dans les deux positions, le § est la plus fréquente des constrictives, bien que moins fréquente que les autres consonnes non-labiales-occlusives et non-constrictives :

šinoribate « conserver les os au vil-
lage », « les enfouir au village »
štueede « flèche à cran latéral »

nišeditige « 15 heures »
nišalóšere « se moucher »

En groupes consonantiques, le § se trouve : 1° comme premier membre du groupe à deux membres *šu*, en position initiale aussi bien que médiane :

šuiayre (sans traduction)

aišutlure « oiseau (g. bécasse) »

2° comme deuxième membre du groupe à deux membres *nš*, en position médiane :

šunšarišene « midi »

3.

Le 3 n'existe qu'en position intervocalique. Il ne fait pas partie de groupes consonantiques. Il est moins fréquent que le *b* et plus fréquent que le *ɣ* et le *p* :

nuhugéɣayre « 4° orteil »

dizere « griller »

γ.

Le γ n'existe qu'en position intervocalique. Il ne fait pas partie de groupes consonantiques. Il est moins fréquent que le ? et plus fréquent que le p :

hlyiye « bâton à fouiller »

taγihátina « trou de la perle »

šunliγítère « Est (soleil montant) »

IV. L'affriquée.

š.

Le š se trouve en positions initiale et intervocalique. Il fait partie de quelques groupes consonantiques.

Dans les deux positions, le š est assez fréquent, plus fréquent que les occlusives labiales, les constrictives et le ?.

šalátte « flèche à poison »

ahókāšère « creuser un trou »

šedétniē « nous parlerons »

múndašene « rapide (de rivière) »

išaláši « que je te caresse »

En groupe de consonnes, le š est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux membres.

Le groupe à deux membres avec š initial *šu* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

šuadaʔiē « j'ai peur »

ašuišuidžena « couleur terre de Sienne brûlée »

Les groupes à deux membres avec š initial *šʔ*, *šh* ne se trouvent qu'en position médiane :

išiena « il a peur »

tišhini (sans traduction)

2° comme deuxième membre du groupe à deux membres *ns* trouvé en position médiane :

irakiņšere « tousser ».

V. Les indéterminées.

h.

L'h a deux variantes combinatoires. Ce n'est qu'après une consonne que ce phonème a le son d'un [h] sonore, dans toutes les autres positions, il est phonétiquement pareil à un coup de glotte renforcé, sonorisé et nasalisé [ʔʔ] :

nihihyi « ne le fais pas ! », phonétiquement : [niʔʔiʔʔyi].

thuride « miel de terre », phonétiquement : [tʃuride].

L'h se trouve en position initiale et intervocalique. Il fait partie d'un grand nombre de groupes consonantiques.

En position initiale, l'h est quatrième en fréquence, après l'n, le t et le k. En position intervocalique, le h paraît aussi être parmi les consonnes les plus fréquentes du tarunde :

hítire « vent froid »

hanágare « sol nettoyé »

takehinde « hache de pierre »

kuhite « paravent (de palme, abri provisoire) »

En groupes consonantiques, l'h est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux, trois et quatre membres.

Les groupes à deux membres avec h initial *hm*, *hn*, *hy*, *hí* se trouvent en position initiale aussi bien que médiane :

hmínašene « bon »

arahmirát dú « transporter le bois »

hnáre « œuf »

nuhnúkadahare

huetnédige « concevoir »

aušukhnaruhyaíeni « les autres ne savent pas »

híādihe (sans traduction)

nuhíutte « pied »

Les groupes à deux membres avec h initial *ht*, *hk*, *hd* ne se trouvent qu'en position médiane :

díhtande « trompette »

durákare kiráhkere « chauffer la hampe pour la redresser »

kúhdande « coton brut ».

Les groupes à trois membres avec h initial *hnt*, *hmb* ne se trouvent qu'en position médiane :

hntimbata « siffler »

hmbáttige « attendre »

Le groupe à trois membres avec h initial *hní* ne se trouve qu'en position initiale :

ambihníótige « quitter son mari ».

Le groupe à quatre membres avec h initial *hkní* ne se trouve qu'en position médiane :

taíšutnāhkníani « moi je sais (toi tu sais?) ».

2° comme deuxième membre de groupes à deux, trois, et quatre membres.

Le groupe à deux membres avec h en deuxième place *th* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

thalátte « bandelette de coton »

tóthinate « adolescent »

Les groupes à deux membres avec *h* en deuxième place *kh*, *dh*, *gh*, *nh*, *ṣh* ne se trouvent qu'en position médiane :

tákhéninde « pierre »

dudhéndige « sucer la canne à
sucre »

níghinette « poils péniers »

u₂ietnōtaminhúnṣere « des enfants fai-
sant l'amour »

tiṣhini (sans traduction)

Le groupe à trois membres avec *h* en deuxième place *nh₂* ne se trouve qu'en position initiale :

nh₂iore « pour que nous gagnions »

Les groupes à trois membres avec *h* en deuxième place *thn*, *khd*, *khn*, *dhn* ne se trouvent qu'en position médiane :

ṣinaruthnatie m₂indodátiani « savez-
vous bien travailler ? »

ṣakhdāmdihani « cessez de planter »

auṣukhnaruhu₂aieni « les autres ne
savent pas »

kalódhnarige « peindre des pointil-
lés »

Les groupes à quatre membres avec *h* en deuxième place, *phn₂*, *dhn₂*, ne se trouvent qu'en position médiane :

dphn₂iēna (sans traduction)

ṣunatódhni₂ani « je ne sais pas »

3° comme troisième membre de groupes à trois et quatre membres.

Les groupes à trois membres avec *h* en troisième place, *gnh*, *mkh*, *ndh*, ne se trouvent qu'en position médiane :

u₂aighine « beaucoup (de porc) »

k₂uimkhānde ou *k₂uimkhānde* « gratter la surface carbonisée du manioc brûlé »

táhorikeidhānde « évider le tronc »

Le groupe à quatre membres avec *h* en troisième place, *nthn*, ne se trouve qu'en position médiane :

uku₂aientni « qui habitent si loin (?) »

2.

Le ? ne se trouve qu'en position intervocalique. Il fait aussi partie d'un certain nombre de groupes consonantiques.

Dans sa position intervocalique, le ? est de fréquence moyenne, moins fré-

quent que l'affriquée ʃ , et plus fréquent que les constrictives et les occlusives labiales :

ɬelóʔaane « sèche »

nɬedige « enrouler (un fil de coton
autour d'un tube à poison
pour faire un tressage) »

waiʔólʔene « cajolent le chien »

eʔedné « carmin, vermillon »

En groupes consonantiques, le ʔ se trouve : 1° comme premier membre des groupes de deux et trois membres, ʔ_i , ʔkr , placés en position médiane :

syúdaʔiē « j'ai peur »

talóʔkrúnenore « ligature en croisillon (d'une flèche) »

2° comme deuxième membre de groupes à deux et trois membres.

Le groupe à deux membres avec ʔ en deuxième place $n\text{ʔ}$ se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

nʔútnore « pied d'un lézard »

telenʔode « je ne suis plus fatigué »

Les groupes à deux membres avec ʔ en deuxième place ʔl , $m\text{ʔ}$ ne se trouvent qu'en position initiale :

ʔeléndige « vider l'eau de rinçage »

mʔádage « la pluie est finie »

Les groupes à deux membres avec ʔ en deuxième place ʔl , $k\text{ʔ}$, $g\text{ʔ}$, $r\text{ʔ}$ ne se trouvent qu'en position médiane :

nágítē « j'ai compris »

neɬlikʔē « ça suffit »

alakúrigʔinare « un homme porte
un enfant sur l'épaule »

irʔótnore « les ancêtres »

Le groupe à trois membres avec ʔ en deuxième place $n\text{ʔ}_i$ ne se trouve qu'en position initiale :

nʔiɬue « sa barbe »

3° comme troisième membre de groupes à trois et quatre membres.

Le groupe à trois membres avec ʔ en troisième place $nd\text{ʔ}$ se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

ndʔāinde (sans traduction)

lihindʔikí « planter le manioc »

Les groupes à trois membres avec ʔ en troisième place $tn\text{ʔ}$, $dn\text{ʔ}$ ne se trouvent qu'en position médiane :

ɬoamdítɬē « je faisais aussi(?) »

haiɬdnʔamɬē « égaliser les extrémités en coupant »

Le groupe à quatre membres avec *ʔ* en troisième place, *dnʔi*, ne se trouve qu'en position médiane :

deɪdnʔiɔtēge (sans traduction)

4° comme quatrième membre du groupe à quatre membres, *rdnʔ*, trouvé en position médiane :

ordnʔē « des flèches »

VI. Les liquides.

l.

L'*l* se trouve en positions initiale et intervocalique. Il fait aussi partie de quelques groupes consonantiques.

En position initiale, l'*l* est plus fréquent que le *b*, l'*s* et le *ʃ*, moins fréquent que les autres consonnes trouvées dans cette position. En position intervocalique, il paraît être relativement plus fréquent; sa position, quant à sa fréquence relative générale, semble le mettre exactement au milieu des 17 consonnes :

lótēde « piqué de la forêt »

ɬelutʔédnere « attacher le lézard »

loukindige « se change en jaguar »

telcnʔode « je ne suis plus fatigué »

hálonoo « sur la place »

En groupes consonantiques, l'*l* est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux membres.

Le groupe à deux membres avec *l* initial *ʔ* ne se trouve qu'en position initiale :

ʔelámdige « vider l'eau de rinçage »

Les groupes à deux membres avec *l* initial *lh*, *lɔ* ne se trouvent qu'en position médiane :

ɬalhaʃiʔete « se tiennent embrassés »

ikerelɔani « pour te donner »

2° comme deuxième membre de groupes à deux et trois membres.

Le groupe à deux membres avec *l* en deuxième place *nl* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

nlérmédige « sort »

muunlati « je le veux »

Les groupes à deux membres avec *l* en deuxième place *tl*, *dl* ne se trouvent qu'en position médiane :

ʃiɪlttē « voici les huttes »

deɪdlɔani « autres »

Le groupe à trois membres avec *l* en deuxième place *nl̥* ne se trouve qu'en position médiane :

enl̥iɒdnina « le fil se casse »

3° comme troisième membre des groupes à trois membres *ntl*, *ndl* trouvés en position médiane :

kaɪɛɪntla « écrire »

deɪndla « autre »

r.

L'*r* ne se trouve qu'en position intervocalique. Il fait aussi partie de quelques groupes consonantiques, dont l'un, dans un exemple unique, se trouve aussi en position initiale.

Étant donné la plus grande fréquence de l'*r* en position intervocalique, sa fréquence générale relative peut être considérée comme plus grande que celle de l'*l* et même de l'*m*.

durédnia « je te donne »

ɪyérurige « porter, transporter »

erō « gens »

munókore « avant-bras »

En groupes consonantiques, l'*r* est trouvé : 1° comme premier membre de groupes à deux et quatre membres.

Le groupe à deux membres avec *r* initial *ry* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

ryiároya « dans la forêt »

aɪkɪuɾyɛdni « viens ici ! »

Les groupes à deux membres avec *r* initial *rg*, *rh*, *ri*, *rʔ* ne se trouvent qu'en position médiane :

taargəninde « pierre calcaire à aiguiser »

tonúɾayariɛni « donne-moi à manger »

átarhine « il n'y a plus »

irʔótɒnore « les ancêtres »

Le groupe à quatre membres avec *r* initial, *rdnʔ*, ne se trouve qu'en position médiane :

ordnʔē « des flèches ! (?) »

2° comme deuxième membre de groupes à deux membres.

Le groupe à deux membres avec *r* en deuxième place *tr* se trouve en position initiale aussi bien que médiane :

traynāde « palmier patua (*Oenocarpus p.*) »

ɥatrɪnɪɪne (sans traduction)

Le groupe à deux membres avec *r* en deuxième place *gr* ne se trouve qu'en position médiane :

tāgre ou *tāgare* « étoile »

3° comme troisième membre des groupes à trois membres *ngr*, *ʔkr* trouvés en position médiane :

tānūngre ou *tānūngare* « pointe du sein »

talōʔkrūnōnere « ligature en croisillon (d'une flèche) »

VII. Les groupes consonantiques.

Les groupes consonantiques du tarunde sont, selon la nature des phonèmes qui les composent, des doubles consonnes, des groupes de consonnes et des groupes de consonne(s) et voyelle asyllabique.

Les doubles consonnes trouvées dans le matériel sont *tt*, *kk*, *dd*⁽¹⁾, *nn*.

Les groupes de consonnes trouvées dans le matériel sont les suivantes : *tk*, *tnʔ*, *tn*, *th*, *tʔ*, *tl*, *tr*, *kt*, *km*, *kn*, *kh*, *khd*, *khn*, *kʔ*, *dn*, *dnʔ*, *dh*, *dhn*, *dl*, *gn*, *guh*, *gh*, *gʔ*, *gr*, *mp*, *mk*, *mkh*, *mb*, *md*, *md*, *mn*, *mʔ*, *mʔd*, *nt*, *ntn*, *nthn*, *nk*, *nkn*, *nd*, *ndn*, *ndh*, *ndʔ*, *ndl*, *ng*, *ngr*, *ns*, *nʃ*, *nʃ*, *nh*, *nʔ*, *nl*, *sk*, *ʃh*, *ht*, *hk*, *hd*, *hm*, *hmb*, *hn*, *hnt*, *ʔkr*, *lh*, *lʔ*, *rdnʔ*, *rg*, *rh*, *rʔ*.

Les groupes de consonne(s) et voyelle asyllabique ont été énumérés en connexion avec l'analyse des voyelles asyllabiques (voir p. 160 sq.).

Aucune des doubles consonnes ne se présente ni en position initiale, ni en position finale. Parmi les groupes de consonnes et les groupes de consonne(s) et voyelle asyllabique, un bon nombre se trouvent en position initiale, bien qu'aucune ne soit en position finale.

Quant à la composition des groupes de consonnes, un peu plus de la moitié de la totalité de ces groupes contient une ou plusieurs occlusives (comprenant, selon les principes de la syllabation, les indéterminées *h* et *ʔ*), à côté d'une ou plusieurs nasales, ce qui nous semble indiquer une tendance à favoriser ce type de groupement. Un autre type de groupement moins favorisé, comprenant à peu près un sixième de la totalité des groupes étudiés, est celui de deux occlusives (comprenant, de nouveau, les indéterminées *h* et *ʔ*).

La prévalence du groupement occlusive(s)-nasale(s) est encore plus prononcée dans le cas des groupes de consonnes et voyelles asyllabiques contenant plus d'une consonne : ce groupement se trouve dans les trois quarts de la totalité des groupes recueillis. Le groupement de deux occlusives ne se présente que dans un neuvième du total des groupes recueillis.

Considérant la fréquence plus considérable des groupes contenant des

⁽¹⁾ Voir note 1, p. 172.

groupements d'occlusive(s) et de nasale(s), nous pouvons suggérer l'existence d'une affinité combinatoire entre les consonnes nasales d'un côté, et les consonnes occlusives et indéterminées de l'autre, l'affinité combinatoire définissant la tendance de se combiner en groupe, de préférence, avec un certain type de phonème ⁽¹⁾.

Du point de vue des éléments différentiels, l'affinité combinatoire entre les occlusives et les nasales s'explique par la nature élémentaire de l'opposition phonologique entre les éléments d'occlusion et de nasalité qui rend possible la distinction claire entre les membres occlusif(s) et nasal(aux) d'un groupe consonantique et admet leur agglomération sans perte de valeur distinctive.

VIII. *Rendement fonctionnel du système consonantique.*

Bien qu'il soit dans la nature des choses que les consonnes aient une importance à peu près égale à celle des voyelles, on peut dire que le rendement fonctionnel du système consonantique dans sa totalité est un peu moindre que celui du système vocalique.

Il est vrai que la fréquence des consonnes est à peu près égale à celle des voyelles; il est aussi vrai que les possibilités de groupement consonantique sont égales ou supérieures à celles du groupement vocalique; pourtant, la distribution plus libérale des voyelles dans le mot phonologique semble leur accorder une certaine supériorité de rendement fonctionnel : la prévalence de la fin du mot vocalique est tellement prononcée qu'elle peut être considérée comme un indice décisif de la distribution plus riche des voyelles qui — même toutes autres choses égales — leur donne un rendement fonctionnel plus grand. Si l'on ajoute le fait que des phénomènes de neutralisation ne jouent presque pas de rôle dans le système vocalique, tandis qu'un très important phénomène de neutralisation existe dans le système consonantique, la question est décidée en faveur des voyelles.

Quant au rendement fonctionnel des diverses consonnes et leurs oppositions, le facteur décisif dans sa détermination nous semble être la qualité du barrage consonantique plutôt que les qualités du résonateur ou l'intensité du courant d'air.

Cela ressort déjà de la considération de la fréquence relative approximative des phonèmes consonantiques du tarunde qui est, en ordre décroissant : *n, t, k, h, d, g, r, m, l, š, ʃ, s, b, ʒ, γ, p.*

Du point de vue de la qualité du barrage, les occlusives non-labiales paraissent les plus fréquentes. Ensuite viennent les nasales, les indéterminées,

⁽¹⁾ De ce point de vue, nous pouvons aussi parler de l'affinité combinatoire entre les voyelles asyllabiques et les consonnes, qui est aussi grande qu'entre les premières et les voyelles syllabiques, trait typique des voyelles asyllabiques qui a été noté dans leur description (voir p. 159).

les liquides, les constrictives et finalement les occlusives labiales. La prévalence des occlusives non labiales et des nasales ressort, d'ailleurs, aussi de leur affinité combinatoire.

L'opposition qui paraît avoir le plus grand rendement fonctionnel est donc celle de l'élément nasal à l'élément non nasal.

Seconde en importance paraît être l'opposition, parmi les occlusives, de l'éclatante à la non-éclatante représentée par les couples *k-t*, et *g-d*. Par suite de la rareté des occlusives labiales, le rendement fonctionnel de l'opposition des consonnes aiguës et graves est très petit. Il est plus grand chez les nasales, à cause de la plus grande fréquence de la nasale labiale grave *m*, et pourrait être mis en corrélation avec le fait que, dans la série nasale, l'opposition de l'éclat et du terne n'apparaît pas.

Troisième en importance nous paraît être l'opposition des indéterminées à toutes les autres consonnes. Le rendement fonctionnel de cette opposition découle de la facilité avec laquelle les indéterminées entrent en groupes avec des occlusives aussi bien qu'avec des nasales.

Un rendement fonctionnel moyen peut être attribué à l'opposition entre les liquides et les autres consonnes, l'affinité combinatoire des liquides étant moyenne, de même leur fréquence.

Enfin, on considérera comme pauvre le rendement fonctionnel des constrictives et de leur opposition aux occlusives, étant donné leur distribution restreinte, leur faible fréquence et leur petite affinité combinatoire avec d'autres phonèmes.

Le rendement fonctionnel de l'opposition de l'affriquée à la constrictive correspondante est très pauvre, comme il a déjà été dit dans la discussion des éléments différentiels (*voir* p. 147). Celui de son opposition à l'occlusive est plus grand. L'affriquée comme telle possède un plus grand rendement fonctionnel que n'importe laquelle des constrictives, étant donné sa plus grande fréquence et sa liberté combinatoire.

Quant à l'analyse du rendement fonctionnel de la corrélation d'intensité, nous pouvons constater, du point de vue de la distribution, qu'à l'exception des occlusives non éclatantes faibles (*d* et *b*), aucune des faibles ne se présente en position initiale. Nous pouvons donc dire qu'en position initiale, l'opposition des fortes aux faibles est neutralisée dans tous les cas excepté les non éclatantes aiguës (parmi les non-éclatantes graves, la faible *b* existe en position initiale, mais non pas la forte *p*). En plus, nous pouvons ajouter que dans les séries constrictives non éclatantes aiguës et constrictives éclatantes graves, cette opposition n'est que virtuelle, car il n'en existe qu'un seul membre dans chacune des séries (*s*, resp. *γ*). C'est donc la première opposition consonantique qui est clairement sujette à la neutralisation et, par conséquent, à une réduction de son rendement fonctionnel.

Un phénomène semblable peut être constaté dans la dernière des oppositions à analyser, celle de la liquide constante *l* à la non-constante (*inter-*

rompue) *r*. Ici, de nouveau, en position initiale nous ne trouvons que l'*ʔ*, et nous pouvons donc dire que l'opposition susdite est neutralisée dans cette position, et son rendement fonctionnel réduit.

Du point de vue de la neutralisation, les corrélations d'intensité dans les non liquides et de constance dans les liquides agissent de façon identique : toutes deux sont neutralisables en position initiale.

Peut-on, alors, assimiler les deux corrélations et considérer celle de la constance comme une variante, chez les liquides, de la corrélation d'intensité ? Le problème ne pourra être résolu d'une part, qu'après une analyse distributionnelle fondée sur un matériel plus abondant si de nouveaux documents deviennent accessibles, et de l'autre, à l'aide d'une analyse acoustique plus profonde qui devrait déterminer si le rôle du courant d'air dans la corrélation de constance est assimilable à son rôle dans celle de l'intensité.

*
** *

LISTE DES SYMBOLES PHONOLOGIQUES.

<i>ə</i>	e muet.
<i>ã</i>	a nasalisé.
<i>ẽ</i>	e nasalisé.
<i>õ</i>	o nasalisé.
<i>ĩ</i>	i asyllabique.
<i>u</i>	u asyllabique.
<i>ʃ</i>	fricative palatale chuintante sourde.
<i>ʒ</i>	fricative palatale chuintante sonore.
<i>ʃ̣</i>	affriquée palatale chuintante sourde.
<i>ɣ</i>	fricative vélaire sonore.
<i>ʔ</i>	coup de glotte faible.
<i>h</i>	coup de glotte fort.
<i>ˈ</i>	syllabe accentuée.

LA FAMILLE LINGUISTIQUE GUAHIBO,

par PAUL RIVET.

J'ai donné en 1912 (33, 130-131) une bibliographie complète de la famille linguistique guahibo. Depuis lors, sont parus quelques travaux nouveaux utiles à consulter (26; 22; 19, 343-351; 29; 25; 23; 24, 9; 30; 24 a) et j'ai eu connaissance, grâce au Père Marcelino de CASTELLVÍ, d'un petit opuscule qui m'avait échappé et qui apporte une intéressante contribution à la connaissance des langues du Casanare : Tunebo, Achagua, Saliba, et enfin Guahibo (35, 21-32). L'examen de tous ces documents m'a conduit à tenter une étude d'ensemble de ce groupe indien.

Tout d'abord, j'ai essayé de déterminer exactement ses limites géographiques et d'établir une carte de son territoire (Carte n° 2).

Les Guahibo (Goahivo, Goagivo, Guagivo, Uajibo, Guajiva, Guayba, Guayva) les plus septentrionaux habitent les deux rives du Meta et la région comprise entre ce fleuve et le río Arauca d'une part, le río Vichada d'autre part. À l'est, ils atteignent la rive gauche de l'Orénoque (7, 320; 16, 469; 28, II, 210).

Sur l'Arauca, les Guahibo ont été signalés à Arauca même (3, 88) et entre cette ville et Araucita sur le caño Cachicamo, aujourd'hui ensablé, où ils formaient le village de Los Aceites, actuellement disparu (3, 98).

Suivant FABO, quelques Guahibo se seraient infiltrés jusqu'au río Apure en contact avec les Guama qui habitaient les rives du Masparro et du río Santo Domingo (13, 106), mais ce renseignement reste douteux, et la parenté du Guahibo et du Guama, affirmée par le même auteur, est à écarter.

Sur l'Orénoque même, une de leurs tribus se trouve près du raudal qui porte leur nom, à 5 km. en amont de l'embouchure du Tomo (28, II, 129, 161), et suivant CREVAUX, le village d'Atures est également peuplé de ces Indiens (9, 560).

D'autres fractions occupent ou occupaient le Meta depuis son confluent avec l'Orénoque jusqu'à l'embouchure du Pauto (28, II, 156).

Au nord du fleuve, ces Indiens habitaient sur les rives des principaux affluents de gauche, en amont du Caño Trapiche jusqu'au Capanaparo au nord et au Lipa à l'ouest (28, II, 246, 361-362). En aval de ce caño, des Çirikoa, tribu guahibo, vivent également, mélangés aux Yaruro et aux Otomak qui occupent la rive gauche du Meta (28, II, 300).

Au Lipa, commence vraiment le domaine des Guahibo. On les trouve sur cette rivière (13, 31; 28, II, 362), sur l'Ele (28, II, 245, 295, 362; 13, 31; 3, 78), dans la forêt de los Cuarteles et le marécage d'Iguanito, entre ce fleuve et le caño Rosario, sur les rives de ce caño (3, 76-77) et du caño Cui-loto, où était l'ancienne mission de ce nom (3, 75; 28, II, 295, 363; 13, 30), au confluent de l'Ele et du Cravo (28, II, 295, 363; 3, 118), sur le Cravo Norte (3, 69-70), sur le Casanare (28, II, 245, 292-293), notamment en amont de son confluent avec le Cravo (3, 120, 122), sur le Chire, l'Aricaporo (28, II, 245, 292-293), l'Áriporo, le Guachiria (3, 148; 28, II, 245, 292-293), le Pauto (13, 30; 3, 143) qu'ils remontent jusqu'à Trinidad ou La Parroquia (3, 147) et le caño Yanaque (3, 146), sans doute le caño Yanacuca de la carte de Codazzi (8).

Leurs hordes atteignaient autrefois plus à l'ouest encore les ríos Duya et Cravo Sur (15, II, 22-24). Actuellement, quelques Guahibo, plus ou moins civilisés, vivent à Orocué (3, 157) et dans le village de Tua (ancienne mission de San Miguel de Salivas) à l'embouchure de l'affluent du Meta de même nom (28, II, 152-153).

Remontant les diverses rivières que je viens d'énumérer, les bandes nomades des Guahibo inquiétaient autrefois les missions de Santiago de Atalaya (15, I, 172, 173)⁽¹⁾ et de San Ignacio de Chicanóa (15, II, 209)⁽²⁾; plus récemment ces Indiens étaient redoutés des voyageurs qui suivent le chemin de Tame à Arauca, dans toute la partie qui s'étend entre le Cravo et l'Ele (3, 69-70, 76-77).

Le groupe guahibo le plus important se trouvait au sud du Meta et s'étendait jusqu'à l'Orénoque (16, 470; 7, 178), au Vichada (28, II, 155-156, 210, 246), et à son affluent le Muco (28, II, 155-156, 212), englobant les bassins du Tomo et du Tuparro, affluents de gauche de l'Orénoque (28, II, 157). Quelques Guahibo, mélangés avec des Saliva, Çukuna, Kabre et Açagua vivent même au sud du Vichada, sur les rives du Zama et du Mataveni, affluents de l'Orénoque (28, II, 156).

Sur la rive droite du Meta, un important groupe, les Çirikoa, dominait le pays en face de la mission açagua de San Juan Francisco Regis, installée à l'embouchure du Guanapalo (4, 268). Plus récemment, des Guahibo ont été signalés sur le caño Trapiche (3, 132), le río Santa Rosalia (13, 30) et le Yucabo (28, II, 153, 212). Leurs hordes errantes se rencontraient aussi autrefois sur le Manacacia (4, 276, 283) et vaguaient ou vaguent encore dans tout le territoire compris entre le Meta, l'Áriari et le Guaviare où elles s'infil-

⁽¹⁾ Cette mission, fondée en 1588, se trouvait chez les Açagua [Simón écrit Atagua] et les Cusiana (37, III, 272). Elle doit correspondre au village actuel de Santiago.

⁽²⁾ Cette mission actuellement disparue devait se trouver dans les environs du caño de Chicanóa, qui est entre Tame et Betoyes, et se rend au Tame (3, 64). Le río Tame s'appelle également río de San Ignacio.

traient parmi les populations sédentaires arawak (4, 215, 285; 15, I, 187-188; 16, 469).

Dans le bassin même du Guaviare, les Guahibo sont représentés par les Čuruya, Čoroye, Čurruye, Curoye ou Bisinagua (36, 336). Les Čuruya habitent les rives du Guaviare depuis El Salto jusqu'à l'embouchure de l'Ariari, le río Ariari (28, I, 470, II, 159, 220; 40, 22, 194; 12, 13, 111) et son affluent le río Guejar (36, 337), et atteignent le haut Meta jusqu'aux environs de Cumaral (2, XXXV, 145).

Les Guahibo signalés par RICE près de San José, sur le Guaviare, un peu en aval du confluent du Guayabero et de l'Ariari (32, 686), sont, sans aucun doute, une fraction des Čuruya, restée à l'état sauvage, de même que les Yamu, rencontrés par le même voyageur sur la rive gauche du bas Ariari (31, 143, et légende de la planche en face de la page 152).

Les Čuruya sont certainement les restes de la peuplade que les anciens chroniqueurs désignent sous le nom de Guaigua.

L'habitat des Guaigua, que PÉREZ place sur le Guaviare, en aval du confluent de l'Ariari jusqu'à la sierra de Tunahí à l'est (28, I, 470, II, 159) se confond entièrement avec l'habitat de Čuruya du Guaviare, puisque c'est précisément cette sierra qui provoque le Salto du fleuve (28, II, 146), limite orientale assignée à ceux-ci. D'autre part, le mot Guaigua n'est qu'une déformation du mot Guayva ou Guayba, employé souvent par les missionnaires pour désigner les Guahibo⁽¹⁾. Enfin, d'après PÉREZ, les Guaigua parlent la même langue que les Čuruya⁽²⁾ (28, I, 170).

Les riverains du Guayabero parlent également un dialecte guahibo. L'ancien nom de ce fleuve, Papamene⁽³⁾ ou « río de la plata » (37, I, 115) est formé du mot *mene* qui signifie « rivière » en Guahibo, *mene-ra* en Čuruya.

⁽¹⁾ FEDERMANN rencontra sur le Meta, dit le P. SIMÓN, des Indiens nomades et voleurs, appelés Guaigua (37, I, 173). Ce sont évidemment les Guahibo du Meta. Nous avons ainsi la preuve que les deux noms sont synonymes et que l'assimilation des Guaigua du Guaviare aux Čuruya, tribu guahibo, est justifiée.

⁽²⁾ Les Kobéua (tribu tukano) appellent *uaiua* les Indiens qui habitent entre les sources du Caiarý-Uaupés et le Guaviare. KOCH-GRÜNBERG pense qu'ils désignent ainsi les Guahibo (18, X-XI, 132, note 16).

⁽³⁾ C'est CODAZZI qui a identifié le Papamene, qui joue un si grand rôle dans le récit des vaines expéditions des conquistadores à la recherche de El Dorado, avec le Guayabero et qui a proposé de restituer ce nom primitif à ce fleuve (28, I, 419). Actuellement, le nom de Papamene est appliqué seulement à un des torrents qui donnent naissance au Guayabero dans la Cordillère de Sumapaz. Cette identification du Papamene, généralement acceptée par tous les géographes colombiens (28, I, 457, II, 124, 152, 329, 362; 27, 371), semble justifiée, car on ne voit pas à quel autre grand fleuve que le Guayabero pourrait correspondre le Papamene qui, d'après le P. SIMÓN, naît « a las espaldas de Timaná », descend à travers les provinces de Caguán et aboutit à l'Orénoque près de son embouchure (37, I, 201, II, 242). Toutefois, cette identification ne semble pas toujours en accord avec les récits des chroniqueurs. Rapportant la désastreuse expédition de Jorge de ESPIRA (1533-1537), du Vénézuéla à la région de Los Llanos, le P. SIMÓN spécifie qu'étant arrivé sur les

M. de WAVRIN a recueilli, en janvier 1932, un vocabulaire guayabero, près de trois individus de cette tribu : Francisco, Cristobal et un troisième dont il ne donne pas le nom. Ce dialecte est appelé par les tribus voisines *guayaveruno* ou *guayaverun*. L'enquête a été faite dans le bassin des ríos Ariari et Guaviare. Les informateurs étaient médiocres. M. de WAVRIN note que leur langue n'était connue d'aucun civilisé de la région, que son interprète Clemente la comprenait fort peu et que les Indiens étaient mauvais, paresseux, voleurs, et ne montraient pas de bonne volonté pour favoriser l'enquête. Néanmoins, le vocabulaire recueilli présente un grand intérêt, car jusqu'ici nous n'avions sur cette langue qu'une brève liste de mots publiée, en 1938, par Peregrino OSSA V. (26) et l'étude du vocabulaire de M. de WAVRIN confirme entièrement le rattachement du Guayabero au Guahibo que LOUKOTKA avait proposé sur l'examen du maigre document de OSSA (22) (Appendice I).

Le nom de la tribu qui vit au sud du Guayabero (37, I, 116, 122, II, 404-405; 5, II, 241) et entre le Guaiyare (*sic*) et le Guaracaré (5, II, 255-256), les Çoke ou Çoki, est d'origine guahibo, langue dans laquelle il signifie « ours » (14, 201). Le fait s'explique aisément, puisque les Espagnols, venant du nord, prirent des guides parmi les riverains du Papamene, et qu'il est naturel qu'ils aient adopté, pour désigner la tribu immédiatement contigüe au sud, le nom sous lequel ceux-ci la désignaient eux-mêmes.

Les Çoke ou Çoki, malgré leur nom, ne sont cependant pas probablement,

rives de l'Ariari ou Guape, ESPIRA, continuant sa route vers le sud, traversa le Guayare ou Canicamare avant d'arriver au Papamene (37, I, 114-115). En 1540 ou 1541, Hernán PÉREZ DE QUESADA va de Bogotá à Sibundoy en suivant les contreforts orientaux des Andes. Descendu de la Cordillère par Pasca, il atteint San Juan de los Llanos, passe la Guaviare, et ensuite arrive au Papamene (1, 241-248; 37, II, 401-405). En 1541, Felipe de UTRÉ, venu comme ESPIRA de Cora au Venezuela, descend vers le sud jusqu'à San Juan de los Llanos, et de là suivant les traces de Hernán PÉREZ arrive au Papamene puis à la montagne des Perdaos (37, I, 200-202) qui est sans doute la chaîne des Pardaos. Découragé, il revient sur ses pas, retourne à San Juan, s'y organise à nouveau, revient au Papamene et, suivant le conseil d'un Indien de la région, se dirige vers l'est-sud-est (*se iba siempre caminando la frente al salir el sol, algo ladeados sobre el hombro izquierdo*), pour atteindre le pays des Omagua ou Ditagua, et arrive au Guaiware (37, I, 201, 203, 205-206). Enfin, AVELLANEDA, parti de San Juan de los Llanos, passe une rivière appelée Oma, traverse le Guaviare au point où celui-ci sort de la Cordillère, et vient aboutir à Neiva sans avoir rencontré le fameux Papamene (1, 454-478).

Toutes ces relations s'accordent à distinguer le Papamene et le Guaviare et à situer le premier au sud du deuxième. Or, si le Papamene est le Guayabero des cartes modernes, le Guaviare, qui, d'après les mêmes cartes, ne commence qu'au confluent du Guayabero et de l'Ariari, ne se trouve pas au sud mais directement à l'est. Il est nécessaire pour comprendre les chroniqueurs, si l'on accepte l'identité du Papamene et du Guayabero, d'admettre que primitivement le nom de Guaviare s'étendait au cours inférieur de l'Ariari et à un des affluents que ce fleuve reçoit sur sa rive droite entre le Guayabero et le Guape où avait été fondé précisément San Juan de los Llanos (1, 428). Ce fleuve est sans doute le Güejar des cartes modernes. De fait, EDER, dans sa carte de Colombie, le désigne sous le nom de Quixar ou Guaviare (10).

contrairement à l'avis de PÉREZ, des Guahibo. Leur habitat coïncide en effet avec celui des Tama, rencontrés par le Guardián de San Francisco de Popayán, dans une immense plaine, au cours de son voyage entre la mission de Caguán, sur le río de même nom, et la mission d'Arama (28, I, 464, 473).

PÉREZ (28, I, 470, II, 159, 221) identifie également les Guayupe ou Guaïpe (37, I, 209) avec les Guaigua, c'est-à-dire qu'il les rattache au groupe guahibo. Ces Indiens occupaient au moment de la découverte les rives de l'Ariari, territoire où fut fondé en 1555 San Juan de los Llanos (1, 415, 418-419, 427), la zone comprise entre ce fleuve et le Papamene ou Guayabero (37, II, 115), la rive méridionale de ce dernier (37, II, 404-405) et enfin le Guaviare (1, 208-209).

En fait, leur habitat coïncide en partie avec celui des Čuruya et des Guayabero. Toutefois, je pense devoir plutôt les rattacher à la famille arawak. Le caractère des Guayupe, qui accueillirent pacifiquement les Espagnols à la recherche de El Dorado, leur organisation sociale déjà avancée, leur aptitude à s'assimiler la civilisation européenne (37, I, 207-210; 1, 418, 419, 439-449), tous traits qui les distinguent des Guahibo, rappellent au contraire ce que les missionnaires rapportent des paisibles Ačagua.

D'autre part, sur les sept mots de leur langue que Pedro de AGUADO a notés (1, 436, 437, 442, 444) dans sa précieuse description de ces Indiens et de leur territoire, plusieurs sont nettement arawak. Ces sept mots sont les suivants :

Guilielma speciosa.....	<i>pipire</i>
Hydrochoerus capybara.....	<i>arribobo</i>
Dicotyles torquatus.....	<i>bakira</i>
Poudre à priser narcotique.....	<i>yopa</i>
Insecte suceur de sang, de la taille d'un taon ..	<i>pito</i>
Divinité.....	<i>inain-aki</i>
Didelphys.....	<i>hangod.</i>

Le mot *bakira* est un mot d'origine karib. Il en est peut-être de même du mot *arribobo*, qui présente une ressemblance avec les mots *avaripuya*, *avali-buya*, qui désignent la « loutre » en Caribisi et en Kaliña respectivement, *awiyoyo*, « carnassier chassant en troupe », en Oyana, *kulawarimbo*, « loutre » en Triometesem (14 a, 161, 249).

Le mot *yopa* correspond à *yópo*, *niopo*, *dyopo ñopo*, *dópo* du Guahibo, *nupa* du Maïpure, *yopa* chez les Tunebo, les Ačagua, les Amarizama et les indigènes de Trinidad, *yupa* chez les Otomak et les Saliva, *niopo*, chez les Otomak, *nuba*, *yuba*, chez les Ačagua.

Le mot *pipire* est identique à *pípiri* (A₆-A₉-A₁₀-A₁₁), *pepiri* (A₆), *pipiri* (A₁₂).

Le mot *pito* correspond à *pitú* « grillon » (A₁₁), *pitzi* « grillon » (A₇), *xitzi* « grillon » (A₁₃), *pitsi* « grillon » (A₈), *bitzi* « grillon » (A₄₉), *püthā(g)*, *bitā* « moustique » (A₂₇), *bitú*, *bita* « maringouin », *bita* « Simulium » (A₅₈), *sa-badú*

«taon» (A₂₈), *i-piti* «abeille» (A₄-A₃₀), *ki-pita-he* «taon», *a-pise* «Simulium» (A₂), *pütü-kü* «taon» (A₂₆), *a-püzy* «taon» (A₃₃), *a-pise* «taon» (A₃), *pötö* «mouche luisante» (A₇₅), *püsi* «fourmi saúba» (A₆), *bici* «grillon» (A₄).

Le mot *inain-aki* renferme le radical qui, dans certaines langues arawak du nord-ouest brésilien, signifie «diable, démon» : *inei* (A₉), *inyên*, *inhát* (A₆), *inhan* (A₁₂).

Le mot *hangod* paraît être en rapport avec *aigota* «singe» en Guayabero, qui lui-même répond, semble-t-il, à *ikote* «singe» (A₅), *čkute* «singe» (A₅₃), *zygoty* «singe» (A₂₄), *tsekote*, *čikuti* «singe» (A₂₅), *skótö* «Cebus flatuellus» (A₇₅), *tikuči* «singe noir» (A₄₀), *kuči* «mico» (A₁).

De ces comparaisons, il paraît résulter que le Guayupe peut être classé, au moins provisoirement, parmi les langues arawak.

Deux autres tribus citées par les anciens chroniqueurs, les Sae et les Eperigua appartiennent sans doute également au groupe arawak. Les Guayupe racontaient en effet qu'ils descendaient du même couple primitif qu'eux (1, 448) et Pedro de AGUADO, après avoir décrit quelques coutumes particulières aux Sae, déclare que, pour tout le reste, ces Indiens ressemblent aux Guayupe⁽¹⁾ (1, 450, 453). Je n'ai pu trouver d'indications précises sur l'emplacement des Sae. Quant aux Eperigua, ils sont sans doute identiques aux Operigua que FEDERMANN rencontra sur les rives de l'Ariari dans son voyage de San Juan de los Llanos à Fosca (37, I, 174) et aux Epergiro qu'AVALLANEDA trouva au sud de San Juan dans son expédition malheureuse à la conquête du fameux Papamene (1, 454).

Dans la même zone enfin habitent deux tribus apparentées linguistiquement (6, 95) : les Pamigua ou Bamigua et les Tinigua. Les Pamigua n'ont été signalés jusqu'ici qu'à Concepción de Arama (11, 9). Les Tinigua vivent entre le haut Guayabero et le Yari et sur l'Ariari; quarante d'entre eux sont actuellement réunis sur le haut Herorú dans le village de Los Llanos del Yari, baptisé récemment Tzáchena-Yona (6, 93, 94). L'étude des vocabulaires publiés jusqu'ici montre quelques ressemblances avec le Guahibo, que je signale à la fin de cet article (Appendice III), mais que je ne juge pas suffisantes pour conclure à une origine commune, les similitudes constatées pouvant résulter d'emprunts.

Le grand groupe guahibo, que je viens de délimiter, comprend un grand nombre de tribus différenciées. Voici les noms et l'habitat de celles dont parlent les voyageurs ou les missionnaires : les Cuiva, Cuiba, Quiva, Mella ou Ptamo (39, 3, 177), venus d'après CHAFFANJON de la région du Casanare, qui occupent la rive droite du bas Meta jusqu'à son confluent avec l'Orénoque (16, 470; 7, 178), en particulier les sources du Tomo et du Tuparro (30, 439) et, sur la rive gauche, le Lipa (13, 31; 28, II, 362), l'Ariporo, le

⁽¹⁾ *En todo lo demás cuasi son uniformes... En todo lo demás entiendo... que siguen la vivienda, opiniones y ceremonias de los guayupes.*

Guachiría (3, 148), les Amorúa⁽¹⁾, sur le río Bitá, entre le bas Tomo et même le bas Vichada et le bas Meta (30, 439; 16, 470, note 1), les Guahibo proprement dits, sur les deux rives du Vichada et du Muco (30, 440), les Sikuani, sur les rives du Tuparro (30, 440), les Čirikoa d'une part sur le Lipa et l'Ele (28, II, 295, 362) et entre le Capanaparo — dont un caño porte encore leur nom — et le Meta où ils vivent mélangés avec les Yaruro et les Otomak (28, II, 300), d'autre part, sur la rive droite du Meta, dans la région en face de San Juan Francisco Regis (4, 268)⁽²⁾, les Katarro sur le Yucabo et dans le village de Tua (28, II, 152-153, 312), les Kuiloto sur le río Cravo Norte (28, II, 365), les Čuruya et enfin les Guayabero, dont j'ai déjà indiqué l'habitat.

Tous ces Indiens, que CASSANI appelle *gitanos de las Indias*, menaient une vie essentiellement nomade (4, 111). Ils furent toujours réfractaires à la civilisation et les efforts des missionnaires pour les convertir demeurèrent à peu près stériles. Les missions qu'ils parvinrent à fonder sur leur territoire n'eurent qu'une existence éphémère : ce furent San Ignacio et San Salvador sur le Pauto (4, 114, 269), Santísima Trinidad, installée d'abord en face de San Francisco de Regis sur la rive droite du Meta, puis transportée sur la rive gauche, sur les rives du río Duya (4, 269, 271), San Joseph, Santa Teresa, également sur le Meta, La Concepción⁽³⁾, sur le Cravo Sur (4, 271-272) et San Borja sur l'Orénoque, un peu en amont du confluent de ce fleuve et du Meta, non loin du Raudal Tabajé (28, II, 129). Quelques Guahibo et Katarro vivaient également dans les missions de San Nicolas de Buenavista⁽⁴⁾, d'Arimena, de Cobiuna, de San Pablo de Guacacía, de Santa Rosalía et de San Miguel de Salivas, échelonnées le long du Meta (28, II, 152-153, 155, 360), dont la population était surtout formée de Čukuna, tribu arawak.

L'habitat des Guahibo correspond en partie avec l'habitat des tribus arawak, qui autrefois formaient, à l'est de la Cordillère, une série quasi ininterrompue depuis le Casanare jusqu'au Guaviare : Kaketio ou Támud, Açagua, Amarizama, Amarizane, Amarizana, Amarizano ou Amarisan, Čukuna, Kaberre ou Kabre, Piapoco ou Dzáse, Mitua, et se reliaient sans hiatus avec les peuplades de même origine du bassin du río Negro.

Les Kaketio vivaient, au moment de la découverte, dans les îles Aruba, Bonaire et Curaçao et sur la côte du Vénézuéla, depuis les rives du lac de Maracaibo, vers 10° 30', à l'ouest, jusqu'au delà de l'embouchure du Yara-

⁽¹⁾ J'ai classé, par erreur, dans un travail antérieur, les Amorúa parmi les Arawak (21, 644).

⁽²⁾ GUMILLA place sur sa carte les Čirikoa entre le Vichada, l'Orénoque et une rivière, qu'on peut identifier par sa position avec le Tomo (15, I, carte en tête du volume).

⁽³⁾ Les Guahibo abandonnèrent très rapidement cette mission, qui fut alors repeuplée avec des Amarisan (Arawak) (4, 274).

⁽⁴⁾ Située en face du confluent du Meta et du Cusiana (28, II, 284).

cuy, à l'est, et s'infiltraient, par le bassin de ce dernier fleuve dans la direction du sud-ouest, sur les pentes orientales de la Cordillère andine dans les États de Cojedes, Portuguesa et Zamora, jusqu'à l'Ele au sud, où les Ačagua leur donnaient le nom de Támud. On rattache aux Kaketio les Axagua des sources du Tocuyo (21, 643-644).

Les Ačagua ont été signalés dans le bassin de l'Ele (4, 86), sur le Casanare, où ils formaient la mission de San Salvador del Puerto de Casanare (4, 93; 28, II, 256; 3, 152) et dont ils habitent encore les rives (28, II, 363-364), sur l'Aritagua, affluent du Casanare, où fut fondée la mission de San Joseph, bientôt fusionnée avec celle de San Salvador (4, 120, 122), sur le Guachiría (28, II, 363-364), sur l'Amuturi, affluent du Meta en amont du Casanare, où fut fondée, en 1666, la mission de San Joachim de Atanari qui fusionna bientôt avec celle de San Salvador del Puerto (4, 140, 144-145, 160-166), sur le Casimena, dans la mission de San Luis Gonzaga (13, 115; 28, II, 360), sur le Cusiana, où ils formaient l'importante mission de Santiago de Atalaya (13, 242, 254) et sur son affluent l'Unete (13, 242) avec une colonie à la bouche du Cusiana (San Martín), et à Barrancón (3, 151), à Mani, à quelques milles en amont d'Orocué (13, 30, 254), sur le bas Upia, où ils constituaient la mission de San Pedro de Upia (13, 28), dans l'ancienne mission de San Francisco Regis de Surimena (13, 115; 28, II, 360), à Cabuyaro, sur le Meta, à proximité de l'embouchure de l'Upia (13, 31; 3, 151), sur le Muco, où CODAZZI les retrouva au milieu du siècle dernier (28, II, 214-215) et entre le Meta et l'Ariari (4, 220). Des Ačagua, que les missionnaires rencontrèrent en pays Saliva, contribuèrent également à la fondation de Nuestra Señora de los Salivas (4, 174-175).

Le père FABO propose (13, 242) de rattacher au groupe arawak les Tekua, Tegua ou Tergua, comme les appelle le Père SIMÓN (37, II, 174), voisins immédiats des Čibča, mais se différenciant d'eux par le costume et la langue, la limite entre les deux tribus étant le bassin du Lengupa ⁽¹⁾ :

... terreno postrimero
de lo que corre lengua de los Moscas (5, 1, 147).

Le Père FABO précise la ligne de démarcation entre les deux groupes en signalant l'existence d'un petit village appelé Teguas, près de Miraflores, aux sources du Lengupa (13, 242), et croit pouvoir attribuer aux Tegua le territoire compris entre Miraflores, Macanal et la région de Chameza sur le haut Cusiana (13, 73). Il est en tout cas certain que les Ačagua, au moins à une époque historique, ont pénétré dans la région qui s'étend entre Santiago de Atalaya et la Cordillère. Lorsque la mission de Santiago de Atalaya se désagrégea, les Ačagua qui la composaient émigrèrent vers l'ouest et coniri-

⁽¹⁾ CASTELLANOS écrit Nengupá, SIMÓN (37, II, 174) Nenguapa.

buèrent, dans une large mesure, à la constitution des villages de Chameza, de Barroblanco, de Tauramena, de Vijua ou Pajarito (13, 242-244, 257).

J'ai déjà indiqué plus haut que les Guayupe, les Sae et les Eperigua sont aussi vraisemblablement des Arawak.

Linguistiquement très proches des Açagua (11, 9), les Amarizama, Amarizano, Amarizana, Amarizane ou Amarisan⁽¹⁾ ont été signalés à Jiramena (11, 8), sur la lagune et le río Vua, et sur le río Aguas blancas, le premier affluent important du Guaviare après le Vua (28, II, 158, 217). Les premiers missionnaires les rencontrèrent sur le Teviare et sur le Guaviare, en aval du confluent de l'Ariari. Ceux du village de Quiraseveni, sur le río Etari, s'appelaient Čapanes, ceux du Teviare, Masivaribeni (4, 221-222, 227, 276-278, 280). Ce sont eux qui formèrent les missions de San Juan Francisco Regis de Guanapalo, à l'embouchure du Guanapalo (15, I, 22, 28, II, 356; 3, 151-152; 4, 228, 264, 287) et de Nuestra Señora de la Concepción del Cravo (del Sur) (15, I, 22; 28, II, 356; 3, 152; 4, 274).

Les Čukuna ou Čukuné⁽²⁾, qui, d'après PÉREZ, parlent la même langue que les Maipure et les Kabre, c'est-à-dire l'Arawak, vivent sur les rives du Manacacia et du Vichada et s'étendent jusqu'à Maquivor et Cumaral (28, II, 215; 2, XXXV, 145). Anciennement, ils formaient, associés à quelques Guahibo et aux Katarro, l'élément principal des missions de San Nicolas de Buenavista, d'Arimena, de Cobiuna, de San Pablo de Guacacia et de Santa Rosalia (28, II, 155, 360).

Les Kabre ou Kaberre, qui, d'après PÉREZ, parlent eux aussi un dialecte maipure⁽³⁾ (28, II, 214), s'étendaient autrefois depuis l'Orénoque jusqu'à l'embouchure de l'Ariari (15, I, 186); actuellement, ils sont cantonnés sur la Teviare, affluent de gauche du Guaviare, et entre le Zama et le Mataveni, affluents de l'Orénoque (28, II, 158, 214).

Toutes ces tribus sont en continuité avec les Piapóko ou Dzáse, installés sur le bas Guaviare et son bras septentrional l'Amanaveni (16, 471; 7, 326), qui sont eux aussi de purs Arawak. Le petit groupe piapóko, qui existe actuellement sur le caño María, affluent du Meta, et sur le bas Guanapalo, près de son embouchure (3, 148; 16, 470, note 1) est très vraisemblablement le reste des Amarizama de la mission de San Juan Francisco Regis.

BRINTON classe également parmi les Arawak, les Mitua⁽⁴⁾, qu'il situe sur le lac Inirida (2 a, 269) et que CREVAUX rencontra sur le Guaviare, aussitôt après son confluent avec l'Ariari (9, 472). Un doute subsiste sur la légitimité

⁽¹⁾ *Amarizán*, espèce de serpent (32 a, 326).

⁽²⁾ TAVERA ACOSTA classe ces Indiens parmi les Saliva (39, 85, note 15).

⁽³⁾ TAVERA ACOSTA les identifie à tort avec les Puinave (39, 96, note 19).

⁽⁴⁾ Une localité porte leur nom sur le bas Supavi, affluent de gauche du bas Guaviare.

de ce rapprochement, du fait que PÉREZ classe ces Indiens parmi les Guaipunabi (28, I, 469, II, 159, 219).

Il ne semble pas que les différentes appellations des tribus que je viens d'énumérer correspondent à des groupements bien définis. En effet, l'habitat de certaines d'entre elles se confond en tout ou en partie, bien qu'elles soient désignées par les divers auteurs consultés sous des noms différents. Il est probable que beaucoup de ces noms désignent en réalité une seule et même tribu, et je ne serais pas loin de me rallier à l'opinion de TAVERA ACOSTA qui considère comme de simples synonymes les appellations de Piapóko, d'Amarizama et d'Acagua⁽¹⁾ (39, 85, note 16).

Les Guahibo représentent l'élément nomade et inculte dans tous les territoires qu'ils occupent en commun avec les Arawak, ceux-ci en représentant l'élément sédentaire et relativement civilisé.

Les territoires communs aux Guahibo et aux Arawak sont caractérisés par la terminaison *-mene*, *-mena* des noms de rivières :

Chichi-mene, affluent de l'Humadea;

Jira-mena, localité sur l'Humadea⁽²⁾;

Suri-mena, localité sur l'Humadea⁽²⁾;

Yuri-mena

Isi-mena

Ari-mena

} affluents de droite du haut Meta;

Buju-mena

Maxi-mena

Nusi-mena

Guaya-mena

Cusi-mena

Suri-mena

} affluents de gauche du haut Meta;

Chita-mena

Chara-mena

Guachaju-mena

Igua-mena

} affluents du Cusiana, affluent de la rive gauche du haut Meta;

Taura-mena, localité entre le haut Cusiana et le haut Upia;

⁽¹⁾ TAVERA ACOSTA étend cette synonymie aux Tukano. C'est évidemment une erreur, le Tukano étant une langue totalement différente de l'Arawak.

⁽²⁾ Il est possible que ce soient les deux noms successifs d'une même localité. La carte de CODAZZI⁽⁸⁾ place en effet Jira-mena sensiblement à l'emplacement de Suri-mena des cartes modernes.

Ipa-mena, ancien nom de Taguana la Vieja (28, II, 306);

Casi-mena
Guasi-mena } affluents du Cusimena;

Guaya-mena
Pati-mena
Guari-mena
Tocari-mena } affluents du río Cravo-Sur;

Curi-mena, affluent du río Guachiría;

Papa-mene, ancien nom du Guayabero;

Usa-mena, cité par F_{ABO} (13, 111), mais non localisé.

Cette toponymie peut être aussi bien d'origine guahibo (*pepo-mene*, *nene* «rivière», en Guahibo, *mene-ra*, «rivière», en Čuruya) que d'origine arawak (*menoa*, *mena*, «eau» [A₅₆] d'après F_{ABO}) (13, 197) ⁽¹⁾. J'incline à penser que le mot signifiant «eau, rivière» dans l'Arawak commun devait être **mbeni*, ce qui expliquerait à la fois la forme *veni* et ses dérivés et la forme *mene* et ses dérivés. En effet, dans tous les autres domaines arawak, à la toponymie *mene*, *mena*, se substitue la toponymie *veni* : (Manaveni, affluent de gauche du Guaviare, Amanaveni, bras latéral du Guaviare, Amanaveni, Mataveni, affluents de gauche de l'Orénoque, Anaveni, affluent de droite de l'Orénoque, Cunaveni, affluent de l'Inirida.

Ce qui me conduit à rapporter à l'Arawak la toponymie *-mene*, *-mena*, c'est que, dans un grand nombre de cas, le premier élément des noms de rivière ci-dessus énumérés s'explique également par l'Arawak et plus spécialement par l'Atáagua :

<i>Čiči-mene</i>	<i>džidži</i> , jurubéba (A ₁₄)
<i>Yuri-mena</i>	<i>yure</i> , pain (A ₅₆)
<i>Ari-mena</i>	<i>are</i> , bijao (A ₅₆); <i>ári</i> , tabac (A ₁₄)
<i>Cusi-mena</i>	<i>kusi</i> , palmier royal (A ₅₆)
<i>Čita-mena</i>	<i>ičita</i> , tortue jabutí (A ₁₁)
<i>Chara-mena</i>	<i>čarra</i> , hérisson (A ₅₆)
<i>Guacaxu-mena</i>	<i>kačaxu-reyi</i> , noir (A ₅₆)
<i>Igua-mena</i>	<i>iua</i> , bambou (A ₆)
<i>Ipa-mena</i>	<i>iba</i> , pierre, rocher (A ₅₆); <i>ípa</i> , pierre (A ₇); <i>ípa</i> rapide (A ₁₁)
<i>Guasi-mena</i>	<i>guasi</i> , cou (A ₅₆)
<i>Guaya-mena</i>	<i>guaya</i> , nous (A ₅₆)

⁽¹⁾ Les seules langues, en dehors de l'Atáagua, où j'ai trouvé une correspondance avec *mene*, *mene-ra*, sont le Bakaüri : *móne*, «fleuve, flot» (38, 32) et le Triometesem : *mono*, «eau, rivière» (14 a, 247), tous deux dialectes Karib.

<i>Guari-mena</i>	<i>guarí-guarí-yi</i> , diligent (A ₅₆); <i>guari-guari</i> , vite (A ₈₅)
<i>Kuri-mena</i>	<i>kúri</i> , poisson surubim (A ₁₄)
<i>Isi-mena</i>	<i>nu-isi</i> , guayucó (A ₅₆)

tandis que nous n'avons trouvé qu'un seul mot explicable par le Guahibo :

Buju-mena *buju*, rhume; *ybohu*, récif.

Un autre exemple de l'influence arawak en pays guahibo nous est fourni par le nom du río Cusiana, affluent de gauche du Meta, qui dérive évidemment de l'Açagua : *kusianai*, « palmeraie ».

L'interpénétration des Arawak et des Guahibo rend particulièrement difficile l'étude de l'ethnographie propre à ces derniers. Il n'y a pas de doute qu'ils ont dû emprunter beaucoup d'éléments culturels à leurs voisins plus civilisés, mais le départ est souvent difficile à faire.

Il est certain par exemple que les Guahibo, qui primitivement ne cultivaient pas la terre et ne savaient pas fabriquer de boisson fermentée avec le manioc (4, 110), ont acquis leurs connaissances rudimentaires d'agriculture des Arawak. C'est ainsi que le mot qu'ils emploient pour désigner la cassave : *péri*, *peri*, est sans conteste possible arawak (cf. Appendice II). En ce qui concerne l'usage de la poudre à priser enivrante, le *yópo*, fabriquée avec la semence fermentée et torréfiée d'une mimosée (*Piptadenia peregrina*, Benth) (13, 143; 28, II, 211; 19, 550; 30, 453-454), le problème est plus obscur. Nous retrouvons en effet la coutume et le nom chez les Maipure, les Guayupe, les Tunebo, les Indiens de Trinidad, les Otomak, les Saliva, les Açagua, les Amarizama (cf. Appendice II), et l'usage de la même poudre, sous des noms différents (*paricá* en lingōa geral), chez les Omagua, les Maubé (24 b, 117-118), les Yukúna (17, 124), les Piapóko (30, 454). Des tubes pour l'aspiration de narcotiques, analogues à ceux qui sont utilisés par les Guahibo, existent chez les Tuyúka, les Tikuna, les Omagua, les Kampa, les Čama, les Amahuaka (30, 454).

L'interpénétration des Guahibo et des Arawak a pour résultat que le vocabulaire guahibo est littéralement farci de mots empruntés au vocabulaire des seconds (Appendice II). L'emprunt suffit-il à expliquer ces multiples concordances et doit-on conclure que le Guahibo est par rapport à l'Arawak dans la position de l'Anglais par rapport au Français? Ainsi s'expliqueraient certaines déviations sémantiques surprenantes : le fait par exemple que le radical qui désigne l'œil en Guahibo, *itaxú*, *tahú*, *taxo*, *ytohu*, *taxu*, correspond exactement au radical arawak qui désigne le nez : *itáku*, *táku*, *tako*, *tukú*, etc.

Seule une étude grammaticale comparée pourrait résoudre le problème. Malheureusement, l'essai publié par les Pères Manuel FERNÁNDEZ et Marcos BARTOLOMÉ, pour si méritoire qu'il soit, ne suffit pas pour une étude

de cette nature (14). Toutefois, voici les quelques observations que j'ai pu faire au point de vue grammatical.

Les vocabulaires guahibo attestent la fréquence d'un préfixe *pe-*, *pi-*, et d'un suffixe *-to*, *-te*, *-ta*, *-ten*, *-t*, le premier paraissant spécial au Guahibo proprement dit, le second étant attesté à la fois en Guahibo (G), en Čuruya (C), et en Guayabero (Gu):

pied.....	<i>pé-taxo</i> (G)
main.....	<i>pé-kobe</i> (G)
bouche.....	<i>pe-kuibo</i> (G)
tête.....	<i>pé-mátana</i> (G)
cheveu.....	<i>pé-bóna</i> (G)
vagin.....	<i>pé-tu</i> (G)
joue.....	<i>pí-tóbara</i> (G)
barbe.....	<i>pi-ubiná</i> (G)
enfant.....	<i>pe-héntoyo</i> (G)
frère.....	<i>pí-ayo</i> (G)
noir.....	<i>pe-tsa:biútsa</i> (G)
bleu.....	<i>pe-nasenedtsa</i> (G)
grand.....	<i>pí-nihíyo</i> (G)
crapaūd.....	<i>buse-te</i> (Gu)
langue.....	<i>kačia-t</i> (Gu)
maison.....	<i>bo-ta</i> (G)
Pierre.....	<i>ivó-to</i> (G), <i>hehaa-t</i> (Gu)
sel.....	<i>roma-to</i> (G)
terre.....	<i>s^ha-t</i> (Gu)
puce.....	<i>né:ri-to</i> (G)
enfant.....	<i>činaig-to</i> (Gu)
enfant.....	<i>činaig-ta</i> (Gu)
maïs.....	<i>héso-to</i> (G)
grillon.....	<i>zure-to</i> (G)
soleil.....	<i>wame-to</i> (G), <i>guáme-to</i> , <i>xuimi-t</i> (C), <i>xuimi-ten</i> (Gu)
crabe.....	<i>karewé-to</i> (G)
chauve-souris.....	<i>xabua-sir-to</i> , <i>auo-síri-ta</i> (G), <i>xégua-ta</i> (Gu)
feu.....	<i>isó-to</i> , <i>izó-to</i> (G), <i>hixi-t</i> , <i>ixi-to</i> (C)
pénis.....	<i>pé-wuá-to</i> (G), <i>b-w°a-ta</i> (Gu)
jambe.....	<i>pé-si-to</i> (G)
ventre.....	<i>pé-kóto-to</i> (G)
peau.....	<i>pe-bóko-to</i> (G), <i>beg-t</i> (C)
cou.....	<i>pe-guisi-to</i> , <i>pe-uizi-to</i> (G), etc.

Les Pères Manuel FERNÁNDEZ et Marcos BARTOLOMÉ disent (14, 9) que le préfixe *pe-* sert à former des composés, alors qu'une foule d'exemples

prouvent que cette explication ne saurait convenir à tous les cas observés. Ils sont muets sur le suffixe *-to* et ses variantes *-ta*, *-t*, *-te*, *-ten*.

Cependant, en ce qui concerne le préfixe *pe-*, *pi-*, on peut supposer qu'il correspond à la 3^e personne et, par suite, à une sorte d'article déterminatif analogue aux préfixes : *hui-*, *hue-*, *wō-*, *wo-*, *w-*, *u-*, *i-*, *e-*, *o-*, *u-*, des langues arawak du groupe pré-andin (34, XIV-XV, 871-872) :

il, elle, ils.....	<i>pe-</i>
celui qui est bon.....	<i>arraponi pe-xamatabi-xanepand-e-ni na</i>
il est bon.....	<i>pe-xanépana</i> [<i>xanepana</i> , bon]
le hamac qu'il a apporté.....	<i>bu pe-kaponá-xeu baxú</i> [<i>kapona</i> , apporter]
son.....	<i>piá-</i>
sien.....	<i>pi-xau</i>
il est occupé.....	<i>pe-kobé-na</i> [<i>kobeena</i> , occuper]
trou.....	<i>pe-xorróna-xeu</i> [<i>xorróna</i> , percer]
salut.....	<i>pe-kobi-xau</i> [<i>kobi</i> , saluer]
négociant.....	<i>pe-kanéxeči-ni</i> [<i>kanéxeči</i> , négociier]
bain.....	<i>pe-novua-xeu</i> [<i>novuae</i> , se baigner]

Quant au suffixe *-to*, *-ta*, *-t*, *-te*, *-ten*, son rôle n'apparaît pas très clair; cependant il ne semble pas sans analogie avec le suffixe nominal *-či*, *-ti*, *-če*, *-te*, des langues du groupe arawak pré-andin (34, XIV-XV, 874-877).

Le suffixe du pluriel en Guahibo *-xi* (14, 13) peut être rapproché du suffixe pluriel-masculin du Kampa *-gei* (34, XIV-XV, 862) et du pluriel féminin du Kulina (34 a, XXX, 87-88); de même, le suffixe, qui sert en Guahibo pour la formation du pluriel des démonstratifs féminins *-ni* (14, 26), est identique au suffixe du pluriel, général dans les langues du groupe arawak pré-andin (34, XIV-XV, 862-863).

Ces quelques faits doivent inciter les linguistes à chercher d'autres concordances grammaticales entre le Guahibo et les langues arawak. Une étude plus approfondie peut seule résoudre le problème posé et établir si ma conclusion au sujet de la non-parenté originelle de toutes ces langues doit être révisée.

APPENDICE I.

VOCABULAIRE GUAYABERO ⁽¹⁾.

Aiguille.....	<i>kus</i> (W).
Aller :	
Allons !.....	<i>tʰi^{hi}asha</i> (W) [cf. partir].
Allons-nous en !..	<i>báxala</i> (O) [<i>bex</i> , <i>baxará-veréna</i> (G)].
Apporter :	
Apporte !.....	<i>hépe</i> (W).
Après-demain.....	<i>tras-kaldeaban</i> (O) [esp. : <i>tras</i> , après].
Arbre salsafra.....	<i>mehē</i> (W).
Arc.....	<i>lut</i> , <i>lui</i> , <i>f^hōduut</i> (W)
Arrêter :	
Arrête !.....	<i>dōda</i> (W) [cf. suffir]
Attendre :	
Attendez !.....	<i>moy</i> (O)
Avare.....	<i>s^hiawli</i> (W) [<i>pia-sívuani</i> , misérable, <i>a-zíua</i> , <i>a-sívu</i> , <i>a-sígua</i> avare (G)].
Avoir :	
Il n'y a pas.....	<i>híla</i> (W) [cf. non].
(Se dit pour toute négation.)	
Se baigner.....	<i>nubañen</i> (O) [<i>novuae</i> , se baigner, <i>nauanni</i> , bain (G)]
Banane.....	<i>pratanō</i> (W) [<i>baratum</i> , <i>parátana</i> , <i>pátatana</i> , <i>para^hat^h</i> , <i>paratuná</i> (G), <i>parasa</i> (G)].
	<i>pisoyo</i> (O)
Bas :	
En bas.....	<i>tónkese</i> (O)
Bateau.....	<i>kanaw</i> (W)
Beaucoup.....	<i>piniaten</i> (W) [<i>pínixau</i> , <i>pinihiháua</i> , <i>pinihíyo</i> , <i>pinixiyo</i> , <i>pinihío</i> , grand (G)].
Beaucoup faim.....	<i>hāni-kalas</i> (W).
Bien.....	<i>čimeen</i> (W).
Blancs (les).....	<i>hiam</i> (W)
Boire de l'eau.....	<i>mišila</i> (W).
Je bois de l'eau ..	<i>misila</i> (W).
Bois.....	<i>naya</i> (W) [<i>naíbo</i> , <i>náxebo</i> , arbre (G)].
Bois à brûler.....	<i>hí</i> (W) [<i>izo</i> (G)].
Bon.....	<i>kačimiamⁱ</i> (W) <i>kačimea</i> (O).

⁽¹⁾ Guayabero de Ossa : O.

Guayabero de de Wavrin : W.

Je donne entre crochets le mot guahibo (G) ou le mot čuruya (C) apparenté.

Bouche	<i>afbuut, afbu't</i> (W) [cf. dent]. <i>kečua</i> (O) [cf. langue].
Boue	<i>as^h, as^has^h</i> (W) [cf. saleté] [<i>akčá, atsá, ordure</i> (G), <i>asá, terre</i> (C)].
Bras	<i>m^húkən</i> (W), <i>muggon</i> (O) [<i>pé-maxe, pee-maghi, pe-máxe, pe-maka-zéwowa</i> (G)].
Caïman	<i>maklehe, makl^he</i> (W), <i>makuloxe</i> (O) [<i>makiné, maxine, maxénex, caïman, makénehe, alligator</i> (G)].
Cancr lat.	<i>tempán</i> (O).
Cendre	<i>pō'thu^wa</i> (W) [<i>pe-pá'uto</i> (G)].
Cerf	<i>buey</i> (W), <i>huey</i> (O) [<i>a-guevi, a-guebi, a-wébi, a-wébi</i> (G)].
Chauve-souris	<i>xégua-ta</i> (O) [<i>xabua-sir-to, ayo-siri-ta</i> (G)].
Chemise de femme en écorce	<i>tahataha, taha taha</i> (W).
Cheveux	<i>táat</i> (W).
Chien	<i>guire</i> (O) [<i>auri, aviri, xduiri, awíri, aúri, xduiri, aguiri</i> (G), <i>uulg</i> (C)].
Ciel	<i>et^hleenün</i> (W).
Cœlogenys paca (gua- gua, borugo)	<i>tiptín</i> (O).
Cœur	<i>makputen</i> (O).
Coïter	<i>tukil'a</i> (W) [<i>takxébo</i> (G)].
Corde	<i>hōšm^hu, hōšm^hə</i> (W).
Couteau	<i>s^hiera činay</i> (W) [cf. petit].
Crapaud	<i>buse-te</i> (O) [<i>buso, bútsu</i> (G)].
Crocodile (petit)	<i>maike</i> (W), <i>make</i> (O) [<i>makkibi, makibua, makibo, kakébe</i> (G)].
Déféquer	<i>pep^hála</i> (W).
Je défèque	<i>pepála</i> (W).
Demain	<i>kandiāwa</i> (W), <i>kaldeaban</i> (O).
Dents	<i>bu'ut</i> (W) [cf. bouche], <i>buán</i> (O) [<i>pe-wán-to, bono, pe-uáno, pe-guono, pe-buono, dents, ta-bono, pe-bono, mes dents</i> (G)].
Doigt	<i>k^hatía, k^watía</i> (W).
Doigts	<i>kekan</i> (O).
Dormir	<i>noxitan</i> (O) [<i>mahita-ruka, maxičiči, maxita-bi, mahíta, mahíta-ruka</i> (G)].
Dos	<i>mat^huáh</i> (W) [cf. poitrine].
Eau	<i>mintá</i> (W-O), <i>mintä</i> (W) [<i>mintá</i> (C)].
Boire de l'eau ...	<i>mišila</i> (W).
Je bois de l'eau ..	<i>misila</i> (W).
Enfant ♂	<i>činaigto</i> (O) [cf. petit].
Enfant ♀	<i>činaigta</i> (O).
Étoffe	<i>ōropəš</i> (W).
Étoiles	<i>kočāri</i> (W).
Excréments	<i>tās^h</i> (W) [<i>tasi, pe-tási</i> (G)].
Faim :	
Beaucoup faim...	<i>hāni-kalas</i> (W) [<i>xani-pa, haní, faim</i> (G)].
Fatigué	<i>dam</i> (W).
Femelle	<i>wish'</i> (W) [<i>pia-viči, femelle</i> (C)].
	<i>hín</i> (W) [cf. mère].
Femme	<i>nexa</i> (O).
Feu	<i>hiti</i> (W), <i>xiptan</i> (O) [<i>hixit, ixito</i> (C)].

Flèche.....	<i>wutát, buitát</i> (W) [<i>bitzabi, bičabi</i> , arc (G)].
	<i>pialan</i> (O).
Forêt.....	<i>lula</i> (W) [<i>únu, únuu, unu</i> (G)].
Fourmi.....	<i>papo</i> (O) [<i>pubui</i> , fourmi, <i>pébé-to</i> , fourmi sauba (G)].
Froid.....	<i>pūwis-kaylën</i> (W) [cf. lune], <i>vizakayan</i> (O) [<i>kai-kaine, aké</i> , <i>akké, ake</i> (G)].
Gaffe, perche (pour naviguer).....	<i>naya</i> (W) [cf. bois].
Génie.....	<i>dē^p</i> (W) [<i>dubate</i> , âme, esprit (G)].
Gorge.....	<i>čirame</i> (O) [<i>sirik-to</i> , corps (C)].
Graisserie.....	<i>dal</i> (W).
Grand.....	<i>tinghin</i> (W).
Grillon.....	<i>čuten</i> (W) [cf. tique] [<i>čœt</i> , tique (C)].
Guêpe.....	<i>lek</i> (W), <i>let</i> (O) [<i>eneto</i> (G)].
Hache.....	<i>spara</i> (W) [<i>sipari, sípali, sípare, žípáli, tzipara</i> (G)].
	<i>šapan</i> (O).
Haut :	
En haut.....	<i>kuélvase</i> (O).
Hiver.....	<i>yama</i> (W) [cf. pleuvrier].
Homme.....	<i>sosón</i> (O).
Ici, par ici.....	<i>š^hot</i> (W) [<i>ahóta, xota, ma-xote, ici</i> (G)].
Iguane.....	<i>makšve</i> (O) [cf. petit crocodile].
Indiens.....	<i>hiw^he</i> (W) [<i>xibi, iwi</i> , gens (G)].
Jaguar.....	<i>nus^h, nus</i> (W), <i>nusa</i> (O).
Jambe.....	<i>teken</i> (W) [<i>pé-taxo, pe-taxú, guaxa-taxú, pe-táhu</i> , pied (G)].
	<i>sevean</i> (O).
Jaune.....	<i>tuxo</i> (O).
Je.....	<i>hán</i> (W) [<i>káñe, kxñe, xani</i> (G)].
Jour.....	<i>aliāne</i> (W) [<i>naléano</i> (C)].
Lac.....	<i>p^huka, p^hukā</i> (W) [<i>puka, púka, púka, pokka</i> (G)].
Langue.....	<i>kačia-t</i> (W) [cf. bouche].
Se laver.....	<i>nueña</i> (W).
Je me lave.....	<i>hán noeña</i> (W).
Loin.....	<i>tāhan</i> (W), <i>téxe-se</i> (O) [<i>tangxe</i> , distant, <i>taxé, taxe, tahu</i> , <i>tá:..heí</i> , loin, <i>tangxi-čia</i> , haut, long (G)].
	<i>dem</i> (W).
Lourd.....	<i>pōwis</i> (W) [cf. froid].
Lune.....	<i>mu^hgfojon</i> (W).
Main.....	<i>keian</i> (O).
Maïs.....	<i>hes</i> (W) [<i>xesá</i> (C), <i>xetča, hési-to, getza, hetza, xedza, heza</i> (G)].
Maison.....	<i>bāh</i> (W) [<i>bó, bo-ta, bó, mbó, bóa</i> (G)].
Mal.....	<i>čāmi</i> (W).
Mâle.....	<i>poy, potōy</i> (W).
Manger.....	<i>puntayena</i> (W).
Manioc.....	<i>bao</i> (W) [<i>ne-wáhe</i> (G)].
	<i>mayne-lon</i> (W) [cf. pain].
Marmite.....	<i>kandermata</i> (W).
Marmite en terre..	<i>herbuyrd</i> (W).
Matin.....	<i>aliāne</i> (W) [cf. jour].
Mauvais.....	<i>b^huhā-ni</i> (W) [<i>á-bexe, pia-bexe-ni</i> (G)].
Méchant.....	<i>polala</i> (O).
Mère.....	<i>héna</i> (W) [cf. femelle, téter] [<i>ena, ta-ína, p-enna</i> (G)].

Mouche.....	<i>sik°</i> (W).
Moucheron.....	<i>wa-činaya</i> (W) [cf. petit].
Moustique.....	<i>waš°, waša</i> (W) [<i>gués-ses</i> , <i>guaeso</i> , <i>uaizo</i> , moustique, <i>wéso-to</i> , grand moustique (G)].
Myocastor, ou Myopotamus Coypus (perro de agua)....	<i>loro oal</i> (O).
Nez.....	<i>fum^hu</i> (W), <i>fumú</i> (O) [<i>pe-pumu-taito</i> , <i>pe-pomu-teito</i> , <i>pe-pumu-táto</i> , <i>pe-pumu-táita</i> (G)].
Non.....	<i>híla</i> (W), <i>xíla</i> (O) [cf. il n'y a pas].
Nuage.....	<i>ótlehe-nú</i> (W) [<i>ičixi</i> , <i>itzozo</i> , <i>kó:tsehe</i> , <i>kó:tsehe</i> , fumée (G)].
Nuit.....	<i>tuyla</i> (W) [cf. soir].
Œil.....	<i>s^ha-p^hút</i> , <i>hi-p^hút</i> (W), <i>fuuten</i> (O) [<i>pe-itá-xuto</i> , <i>yto-huto</i> , <i>pi-ta-xoto</i> , <i>pe-ta-xotá</i> , <i>pi-ta-xuto</i> , <i>pi-ta-hú:to</i> , <i>pi-ta-hútoho</i> (G)].
Œuf.....	<i>tubuk</i> (W) [<i>pe-ttobui</i> , <i>pe-tapú-to</i> , <i>pe-touib</i> (G)].
	<i>tirike</i> (O).
Oiseaux :	
Vautour.....	<i>sedza</i> (O).
Corbeau.....	<i>t^husa</i> , <i>t^husa</i> (W).
Condor.....	<i>kakhan</i> (W).
Loriot.....	<i>matuy-soko</i> (O).
Grullón.....	<i>lussial</i> (O).
Ganard royal....	<i>magabú</i> (O).
Canard.....	<i>laxa</i> (O) [<i>nahébe</i> , <i>nahébe</i> , <i>nahébu</i> , <i>naxibui</i> (G)].
Poule.....	<i>kuán</i> (O) [<i>kabame</i> , poule, <i>koguaimé</i> , coq (C)].
Pollo de monte...	<i>viarí</i> (O).
Dinde caïrosa....	<i>maraibe</i> (O).
Toucan (petit)...	<i>kaxó</i> (O).
Toucan (grand)..	<i>čaxoko</i> (O).
Pic.....	<i>pizvite</i> (O).
Butor (Alcabarán, pellar).....	<i>usite</i> (O).
Caïca.....	<i>tesioče</i> (O).
Guacharaca (Penelope argyrotis)	<i>guakopači</i> (O).
Yamur.....	<i>čausen</i> (O).
Ongle.....	<i>tirixan</i> (O).
Oreille.....	<i>tootä</i> , <i>tütin</i> (W), <i>zooten</i> (O).
Oui.....	<i>howan</i> (W), <i>oban</i> (O).
Ours.....	<i>mese-veze</i> (O) [cf. tapir].
Pagne.....	<i>guayuk°</i> (W) [<i>wayúku-bone</i> , pagne ♂ (G), <i>guayako</i> , pagne ♂ (C)].
	<i>bunay°</i> (W).
Pain.....	<i>mayne</i> (W) [cf. manioc].
Papillon.....	<i>čičibarata</i> (O).
Partir :	
Partons!.....	<i>t^hi^hasha</i> (W) [cf. aller].
Pécari.....	<i>čama</i> (W-O) [<i>tsámu-li</i> (G)].
Pénis.....	<i>b-w^háta</i> (W) [<i>pe-wuáto</i> , <i>pe-boato</i> (G)].
Père.....	<i>hāha</i> (W) [<i>axa</i> , <i>p-áka</i> , <i>p-ákxa</i> , <i>p-axá</i> (G)].
Petit.....	<i>činay</i> (W) [cf. peu].
Peu.....	<i>činayen</i> (W) [cf. petit].

Pied.....	<i>tek-buken</i> [cf. jambe] (W) [<i>pe-máta-baka</i> , <i>pi-mata-boka</i> , genou (G)]. <i>kətiən</i> (W). <i>usneyan</i> (O).
Pierre.....	<i>hehaat</i> (W) [<i>iwóto</i> , <i>i'wóto</i> , <i>ixboto</i> , <i>ibotó</i> (G)].
Pleuvoir :	
Il va pleuvoir ...	<i>hiam hiam</i> (W) [cf. hiver] [<i>ema</i> , pleuvoir, saison des pluies, <i>éma</i> , <i>enma</i> , pluie (G)].
Plus, davantage ...	<i>mərepáⁿ</i> (W).
Poil.....	<i>materlan</i> (O) [<i>pe-matariaē</i> , <i>pe-matánaē</i> , <i>pe-mátana</i> , cheveux (G)].
Poisson.....	<i>b^həkín</i> (W).
Poisson cachama...	<i>ḡāhe</i> (W), <i>čuxín</i> (O) [<i>duxe-ini</i> , poisson (G)].
Poisson jamus.....	<i>ḡamse</i> (W) [<i>sá:maḡ</i> , <i>tsá:maḡ</i> , anguille, <i>samái</i> , temblador (G)].
Poisson rayé.....	<i>musla</i> (W).
Poisson valentón (grand).....	<i>hemiki</i> (W).
Poisson bocachico..	<i>čúds</i> (O).
Poisson toro (Ostra- dicionidium qua- dricorne, L.)....	<i>koptiče</i> (O).
Poitrine.....	<i>māti-ap</i> (W) [<i>pe-matabo-kopire</i> , poitrine, <i>pe-mító</i> , poitrine ♀. <i>mito-apa</i> , téter (G)]. <i>set axen</i> (O).
Pot.....	<i>örnə^əbá^h</i> (W) [<i>xorna</i> , asador (G)].
Pou.....	<i>t^hə^k</i> , <i>t^hə^{ken}</i> (W).
Prendre :	
Prends!.....	<i>tek</i> (W).
Près.....	<i>mōkč</i> , <i>mokhe</i> (W) [<i>imoxoyo</i> (G)].
Profond.....	<i>son</i> (W).
Puce.....	<i>tubuk^{ota}</i> (W).
Puma.....	<i>pə-soyə</i> (W), <i>soyán</i> (O) [<i>pe-sunéin</i> (G)].
Ramer :	
Rame vivement!.	<i>atubon^ə</i> , <i>fash tinik</i> , <i>fash^hfash^h</i> (W).
Règles (menstrues).	<i>pelaw</i> (W).
Retourner (s'en)...	<i>nubiata</i> (W) [<i>navihata</i> , retourner (G)].
Je retourne.....	<i>han nubiata</i> (W).
Retournons ce soir!	<i>tuyla nubiata</i> (W).
Revenir :	
Reviens!.....	<i>huriat</i> (W).
Riz.....	<i>arro</i> (W) [esp. : arroz].
Sabre d'abatis.....	<i>s^hiera pihina</i> (W) [<i>pinihíyo</i> , <i>pinihío</i> , <i>pinixiyo</i> , <i>pinixau</i> , <i>pinili-háua</i> , grand (G)], <i>sierra</i> (O) [cf. couteau]. <i>as^h</i> , <i>as^has^h</i> (W) [cf. boue].
Saleté.....	<i>hál</i> , <i>hál hál</i> (W) [<i>pé-xana</i> , <i>pe-hána</i> (G)].
Sang.....	<i>sit</i> (W), <i>site</i> (O).
Sanglier.....	<i>dôm</i> (W) [<i>roma-to</i> (C)].
Sel.....	<i>yomo</i> (O).
Serpent.....	
Grand serpent aquatique.....	<i>xom</i> (O) [<i>xomo</i> , <i>omo</i> , <i>hómō</i> , serpent (G)].
Singe.....	<i>aigota</i> (O).
Petit singe.....	<i>ḡhoḡha</i> (W) }
Mico.....	<i>foḡa</i> (O) } [<i>papá-be</i> , cebus. <i>papa-búe</i> , <i>pápa-bui</i> , singe (G)].

Singe hurleur ...	<i>arbhok</i> (W).
Soir.....	<i>tuyla</i> (W) [cf. nuit].
Retournons ce soir!.....	<i>tuyla nubiāta</i> (W).
Soleil.....	<i>tsof^{hi}</i> (W).
	<i>xúimiten</i> ⁽¹⁾ (O) [<i>guámeto</i> (C), <i>wameto</i> (G)].
Sourcil	<i>maktán</i> (O).
Suffir :	
Cela suffit.....	<i>dōda</i> (W) [cf. arrêter].
Tapir.....	<i>mēs, mēse</i> (W), <i>mesa</i> (O) [<i>métčaxa, medzaha, mézaxa, mét-saha</i> (G)].
Tatou.....	<i>tufo</i> (O) [<i>tuhubi, tehébe, tuxúo, tuxubo</i> (G)].
Terre.....	<i>s^hat</i> (W) [<i>asá</i> (C)].
Tête.....	<i>mat-nahati, mat-nat^hana</i> (W), <i>magneten</i> (O) [<i>pe-mata-bókoto, pe-mata-sipa, pe-matiane, pe-mátana, pe-matana</i> (G)].
Téter :	
Il tette.....	<i>hēna</i> (W) [cf. femelle, mère].
Tique.....	<i>čogite</i> (O) [<i>čœt</i> (C)].
Tortue	<i>xáčite</i> (O) [<i>ain-xáčik</i> (C)].
	<i>ha</i> (W)
Tortue d'eau	<i>ha ha</i> (W) } [<i>hára, tracaja, terecay</i> (G)].
Vache.....	<i>pakán</i> (O) [esp. : <i>vaca</i>].
Vent.....	<i>piawaton</i> (W).
Ventre.....	<i>p^hut^ha^het, p^hut^ha^het</i> (W).
	<i>vinausen</i> (O).
Viande.....	<i>pa^h-wi-t^a</i> (W), <i>pak-ui-ta</i> (O) [<i>váka-bi-to, baka-bi-to, viande de bœuf, baka-bi, viande</i> (G)].
Vivement :	
Rame vivement!.	<i>atubon^o</i> (W).
	<i>fash tinik, fas^hfas^h</i> (W).
Vulve.....	<i>sily^huta</i> (W) [<i>pétu, pettú, vulve, petuhu-ta, utérus</i> (G)].
Un.....	<i>kayen</i> (W) [<i>kai matakavi</i> (C), <i>kdeni, kaí, káixaua, kahene</i> (G)].
Deux.....	<i>koleye^a</i> (W).

⁽¹⁾ Ce mot figure dans le vocabulaire de Ossa avec le sens de «sel». Nous pensons qu'il y a là une fautive d'impression : *sal* au lieu de *sol*, en raison de la ressemblance avec le mot *čuruya* et *guahibo*.

APPENDICE II.

VOCABULAIRE COMPARÉ GUAHIBO-ARAWAK.

NOTA. — Les abréviations employées dans ce vocabulaire pour désigner les divers dialectes sont les suivantes :

A ₁ = Kampa.	A ₃₂ = Marauha.	A ₆₃ = Adzáneni.
A ₂ = Muçoxeone.	A ₃₃ = Kariaÿ.	A ₆₄ = Arauá.
A ₃ = Baure.	A ₃₄ = Taino.	A ₆₅ = Izaneni.
A ₄ = Moxo.	A ₃₅ = Wapišana.	A ₆₆ = Taruma.
A ₅ = Piro.	A ₃₆ = Atorai.	A ₆₇ = Takana.
A ₆ = Tariána.	A ₃₇ = Yumána.	A ₆₈ = Tiatinagua.
A ₇ = Baníva.	A ₃₈ = Uirina.	A ₆₉ = Araona.
A ₈ = Uarekéna.	A ₃₉ = Waurá.	A ₇₀ = Kavineño.
A ₉ = Karútana.	A ₄₀ = Inapari.	A ₇₁ = Guariza.
A ₁₀ = Katapolítani.	A ₄₁ = Kustenaú.	A ₇₂ = Sapibokona.
A ₁₁ = Siusi.	A ₄₂ = Yaulapíti.	A ₇₃ = Arasa.
A ₁₂ = Yukúna.	A ₄₃ = Yabaána.	A ₇₄ = Maropa.
A ₁₃ = Yavitéro.	A ₄₄ = Maipure.	A ₇₅ = Kušíí.
A ₁₄ = Baré.	A ₄₅ = Paressi.	A ₇₆ = Huačipairi.
A ₁₅ = Layana-Guaná.	A ₄₆ = Guinaú.	A ₇₇ = Camikuro.
A ₁₆ = Ipéka.	A ₄₇ = Mawakwa.	A ₇₈ = Mayoruna (de Tessmann).
A ₁₇ = Mehinakú.	A ₄₈ = Goajiro.	A ₇₉ = Pakaguara (de Mercier).
A ₁₈ = Aruak.	A ₄₉ = Mandauáka.	A ₈₀ = Resigaro.
A ₁₉ = Manao.	A ₅₀ = Piapóko.	A ₈₁ = Pukina.
A ₂₀ = Uainumá.	A ₅₁ = Apolista.	A ₈₂ = Cāma (de Nordenskiöld).
A ₂₁ = Passé.	A ₅₂ = Kauyari.	A ₈₃ = Parauxano.
A ₂₂ = Kaušana.	A ₅₃ = Kuniba.	A ₈₄ = Tuyoneiri.
A ₂₃ = Mariaté.	A ₅₄ = Marawan.	A ₈₅ = Amarizama.
A ₂₄ = Kanamare.	A ₅₅ = Aruá.	A ₈₆ = Sirineiri.
A ₂₅ = Araikú.	A ₅₆ = Ačagua.	A ₈₇ = Guayupe.
A ₂₆ = Ipuriná.	A ₅₇ = Tikuna.	A ₈₈ = Kabre.
A ₂₇ = Paumari.	A ₅₈ = Kutina.	A ₈₉ = Guarú.
A ₂₈ = Yamamadi.	A ₅₉ = Uru.	
A ₂₉ = Paikoneka.	A ₆₀ = Mapidian.	
A ₃₀ = Paunaka.	A ₆₁ = Maniteneri.	
A ₃₁ = Saraveka.	A ₆₂ = Palikur.	

Abeille : *mabi*, miel (G).

māba (A₁₄-A₈); *māpa* (A₁₀-A₆-A₁₂-A₄₂); *māpa*, miel; *māpa-dāta*, *mā(a)pa*, abeille (A₁₁); *māpa-ta* (A₆); *māba-idza*, guépe; *mahupa*, taon (A₅₈); *māha* (A₁₃); *māba*, miel (A₇); *mā(a)ba-hāniri*, abeille; *mā(a)ba*, miel (A₉); *mapá* (A₁₃); *mopo-si* (A₄); *maxa-hiné*, abeille; *maxi-nè*, miel (A₃₁); *maha*, miel (A₄₅); *mabba-issa*, *mabba*, miel; *mabba-ysu*, abeille; *maba*, cire (A₁₈); *mapa*, *maāpa*, *maūpa-ši* (A₄₈); *mapá* (A₂₆); *maba* (A₃₅); *maba*, abeille, miel (A₆₃); *mā:ba*, abeille, miel (A₄₆); *mā:b(a)* (A₃₀); *mā:pa*, abeille, miel (A₃₂); *mahí:-riru*, abeille; *mā:ha*, miel (A₄₇); *maba*, abeille; *mava*, sucre (A₅₆).

Agouti : pikure (G).

pukule-ru (A₁₈); *pikari*, *pikuli* (Karib des îles); *bucutru* (A₆₂); *pekirži*, *peköžo* (A₁₇); *pekörži* (A₃₀); *pikiri* (A₄₂); *pékiri*, *péxiri* (A₅); *pehyöri* (A₅₃); *pesiri* (A₇₈); *pexiry*, Cœlogensys paca (A₂₄); *pikuru-a* (A₇).

Aiguille : isidue-to (G).

isidui (A₅₀); *fidui-pi* (A₅₀); *nōō-tset*, flèche (A₈₀); *tídoa*, *tsédoa*, flèche (A₁₁); *tídoa*, flèche (A₁₀); *čídoa*, *tsidōa-na*, *šidóa*, flèche (A₆); *sítua*, caña brava (A₅₆).

Anus : pe-tabo, pé-tabu, anus; pe-tabu-bóxoto, pe-tabu-ita, fesses; pe-tabu-topa, cuisse (G).

no-déba, fesses; *no-tsiábo-li*, *no-tsiapo-li*, *ziappu-li*, anus (A₇); *nu-iyapo* (A₈); *nu-apú-liku*, anus; *nu-pu-í-tápi*, cuisse (A₁₆); *pi-tsupó-te*, vagin (A₆₃); *dābo*, dos; *da-tába*, hanche (A₁₈); *nu-tapa-ly*, cuisse (A₂₄); *pue-tpa-li*, croupe (A₅); *nu-tōpa-ri*, cuisse (A₇₈).

Araignée : orro, larve (gusano) (G).

óro, *ólo*, *hurru*, *uru* (A₇); *oró-ke*, *oló-ke* (A₈); *orro-kai* (A₉).

Arc : bi-tzabi, bi-čabi, bi-sabi, bi-sábi, bi-tsebi, bi-sebí (G).

dabé-da, *dabi-da*, *dabi-dag*, flèche; *sewepi*, *sehuébi*, *suépi*, *síwepi*, *sehuepi*, arc (A₁₄); *tsaui-túreši*, *saiui-touli*, *zabi-tuletsi* (A₇); *dzaui-tolegi*, *saiui-toletzi* (A₁₃); *dauí-tulesi* (A₂); *tsepi-tápo*, *djepi-tábu* (A₉); *tsau-čáputi* (A₁₀); *tsai-dyapú*, *tsaui-txapóti*, *tsai-čáputi* (A₁₁); *yau-čéapu*, *yawi-tiapú*, *yau-íéapu*, *yau-íeapu*, *yavi-teáb(h)u* (A₆); *zawi-da-dani*, arc; *zawi-da*, *záwi-da*, *azoi-da*, palmier pupunha; *u-zapi-tu*, flèche (A₈₈); *yawidā*, palmier pupunha; *tsebi-de*, arc (A₂₈); *tapó-či*, *tapó-tsi*, *tápū-čí*, *tapu-či* (A₂₆); *dzáui-džáput(i)* (A₆₃); *čabi-dausi* (A₅₆); *etaui-may* (A₆₈); *etuwi-ši* (A₇₃).

Argile : čoróbo-to (G).

tsurúpe, argile à poterie (A₆).

Arriver : napata-boka (G).

baku (A₅₈); *puke-paxe*, arriver; *puka*, *puki*, venir (A₁); *pu-apuka-txieuu* (A₅); *vatsé-kará-poke* (A₂₆).

Articulation : pé-mata-kerre, articulation des doigts; pé-maxe-čori, coude; pe-guktá-kara, épaule (G).

i-šipe-kuri, *i-čebe-kuri*, *sipe-kuri*, épaule; *sipe-kuri*, omoplate; *a-muri-ku-kuri-ni*, cheville (A₅₈); *ā-hoto-kuri*, gorge; *a-dyu-kori*, coude (A₃₈); *kōre*, nuque (A₄₈); *li-ló-kole*, jarret; *li-ló-kore*, coude (A₆); *hua-sobó-kore*, *bi-sobó-kore*, genou; *no-kotu-kuly*, talon; *hua-kura-dáuaka*, *bi-kora-dáuaka*, *nu-kura-ícha*, gorge; *hua-kolo-náoke*, *nō-koru-ítère*, coude (A₉); *nu-kúru-ta*, *no-kóru-te*, talon (A₁₁); *ne-koru-kánake*, avant-bras; *ne-kor-táp-ke*, jambe (A₂₆); *kor-kuču*, coude (A₅₉); *i-sa-koro*, cheville (A₂); *na-kólo-kuatie*, poignet; *no-kura-pi*, *no-no-koró-api*, cou (A₇); *i-kuru-tá*, talon; *wánda-kule*, *nu-anada-kule*, coude (A₅₀); *nu-kó:lu-hā*, pied (A₆₆); *kunu-tari*, cheville; *no-xéhé-čuri*, talon (A₃₁); *i-so-kola*, cheville; *i-čoori-va*, genou (A₃); *hui-xare*, cheville (A₂); *hue-tzu-xieri*, coude (A₅₃); *i-sura-muru*, coude (A₇₀); *kurru-tasí*, talon (A₅₆); *da-kuru-xi*, *da-kóro*, genou; *da-khabu-kuro*, articulations des doigts (A₁₈).

Bain : nauanni (G).

akaxáni, *akauanni*, se baigner (A₁₄); *nauáha*, *nawa* (A₇).

Banane : *kaburo* (G).

kambú:ri, petite banane (A₅₀).

Banane : *pratanö* (Gu); *baratum*, *parátana*, *pátana*, *paratén*, *paratuná* (G); *parasa* (G).

parata, *parátuna* (A₅₆); *pratane*, *pratano*, *papatana* (A₁₈); *paratuna* (A₈₅); *palátun(a)* (A₅₀); *palána* (A₆₃); *palú:na* (A₄₉); *purána* (A₄₈); *palatína*, *paratuna* (A₈); *parátana*, *palátana*, *palátua*, *parátano* (A₇); *parana*, *pálanu*, *banára*, *panare*, *panaré* (A₁₄); *palátana*, *palatana*, *xarátan* (A₁₃); *no-pálánāni*, *no-párānāni*, *párana*, *pálana*, *pálaneu*, *parana* (A₉); *pálana* (A₁₁); *pāru*, *parú* (A₁₂); *parianta*, *paranta* (A₅); *parianti*, *parenti* (A₁); *xa:arú* (A₈₉).

Banc : *tape* (G).

daba (A₅₈); *he-dápoa* (A₁₂); *hé:-dahe* (A₄₆); *p-tepla-teua*, s'asseoir (A₅); *tepu-ra-taha*, s'asseoir (A₅₃); *tepu-ta-ta*, il est assis (A₇₆).

Bande (faja) : *siebi* (G).

siú, ceinture de femme (A₂₇); *seiú*, cache-sexe; *ni-tio*, bande (A₉); *ezepe-mó* (A₄).

Bateau : *kanaw* (Gu).

kanawa (A₅₈); *kanawa*, *kanāwā*, *kanawá* (A₂₇); *kānāwá* (A₂₈); *kanoa*, *kanahua* (A₅); *kanaua* (A₅₃); *kanoa* (A₂₄-A₃₄-A₂₅-A₁₈); *kánawa* (A₇₅); *ànúa*, *anóa* (A₄₈).

Beau-père, oncle : *axuiyo*, *p-akúyo*, beau-père; *p-akué*, oncle; *ákue*, *akhue*, grand-mère (G).

n-áko, beau-père; *n-úku*, *n-oko*, *n-okko*, *okko*, oncle (A₇); *n-óko*, *n-okko*, oncle (A₁₅); *xuxu*, oncle (A₆₇-A₆₉); *kuku*, oncle (A₅-A₇₀); *koko*, oncle (A₇₅); *kokoa*, oncle (A₈₆); *ghooko*, oncle (A₁₆); *ghuk*, oncle (A₂₅); *ghoxhoi*, oncle (A₃₀); *koku*, grand-mère (A₃₅); *kíku*, oncle (A₆₃); *n-uxkú*, *n-úxku*, oncle; *n-úku*, beau-père (A₄₆); *nu-ká:ka*, mon beau-père, mon oncle; *kaka*, oncle (A₄₉); *kuku*, beau-père (A₅₃); *koko*, beau-père (A₁); *kóko*, tante; *no-káka*, beau-père; *nu-káka*, oncle (A₁₄); *káka*, *n-ukko*, oncle (A₈); *kuko*, *ne-kuko*, oncle (A₄); *koko-reixi*, oncle; *koko-re*, père (A₃₁); *kuku*, *kuku-ré*, oncle (A₄₅); *ghughu*, oncle (A₂₄); *keké*, *kíkí*, *kükü*, homme (A₂₆); *ni-kiko*, oncle (A₂); *ma-kika*, oncle (A₃); *kukü*, beau-père; *kukü*, belle-mère (A₂₇); *koko*, *kuku*, *kükü*, beau-père; *kíku*, *kuku*, compère; *kuku*, oncle (A₅₃); *koko*, fils (A₂₈); *n-uku-rri*, oncle (A₅₆).

Belle-mère : *hame*, *p-amé-yo*, *p-amé-ya* (G).

ána, mère (A₄₆); *w-ambi*, *ámi*, *ami*, mère (A₃₈); *amí*, mère (A₂₈); *amí*, mère (A₆₄); *mía*, *míá*, *mía*, mère (A₂₇); *ami-ouu*, *āmi*, mère (A₁₂); *ahmi*, *āmi*, mère (A₂₀); *amy*, mère (A₂₃); *ami-rú*, mère (A₃₂); *nosoro-āmi*, *nosur-āmi*, *oro-ami*, *nosoro-ami*, mère (A₇); *nózo-mi*, mère (A₁₃); *maí*, mère (A₉-A₁₁); *me-mi*, *me-me*, mère (A₁₄); *mé-mé*, mère (A₈); *me-méé*, *mé-mé*, *me-nié*, *me-men*, ma mère (A₁₅); *me-mè*, ma mère (A₁₁); *nu-mé:meni*, ma mère (A₄₉); *ama*, mère (A₄₅); *hahámé*, mère (A₈₆).

Blanc : *guaguai*, *waywai* (G).

uauaimi, *wauaimi* (A₅₀); *guabumi*, diable; *guabaymí*, Blanc, Espagnol (A₅₆); *guabaimi*, diable, espagnol (A₈₅).

Bon : *xané-pánd*, *kane-bána* (G).

ané-doaha, *ané-tua*, *ane-toē*, *ane-tohe*, *ane-tue*, *ané-toli*, *ane-tua* (A₇); *yóni-hihi*, *yenii*, *yóni-xi*, *yuni-xinaxi-ta* (A₁₃); *yare-likun* (A₈); *uēua-kandáha namá:li* (A₄₉).

Bouche : *af-buut*, *af-bu't*, bouche; *bu'ut*, dent (Gu).

bodi, *bōdī* (A₂₇); *adri budi* (A₅₈).

Bouche : *kečua*, bouche; *kačia-t*, langue (Gu).

e-kuāča (A₇₃); *e-kuatsa* (A₇₆-A₆₇), *ā-kuat*, *a-kuātri* (A₆₇); *e-kuātra* (A₇₄).

Boue, saleté : *as^h*, *as^has^h* (G).

nó-ša, excrément (A₉); *nū-ža*, excrément (A₁₀); *nū-isa*, *nū-ža*, excrément (A₁₁); *p-i-ža*, excrément (A₆₃); *y-yasi*, excrément (A₅₆); *n-čá*, déféquer; *čad*, excrément (A₄₈).

Budare : *ira-buir-to*, *ira-béře-to*, *ira-wéře-to* (G).

póali (A₉); *buarli* (A₅₀); *póali* (A₆₃-A₁₁); *poári*, *poáli* (A₁₀); *xuari* (A₅₆); *puar-li* (A₈); *xáar-li*, *há:li* (A₄₉).

Cancrelat : *bo-kobato* (G).

kápáte-ru (A₆).

Canne à sucre : *basué*, *mbálsug*, *bassue*, *besoe*, *bedzue* (G).

besoe, *bézo(e)*, *mbézo(e)* (A₅₀); *bišu*, sucré (A₃₃); *pusiyas*, *pusése*, *pusez*, *pusiés*, sucré (A₄₈); *počoa-ksiri*, *puča-kseri*, *pučua-ksere* (A₆); *pučua-ksi(š)ri* (A₇₅); *pōsi-dáli*, miel (A₈); *potsi-tsapaku*, miel (A₈₀); *puliwa-ksōri* (A₅₃); *basué*, *basue* (A₅₆); *pasu-ka-na-haru*, *pasa-na-haru* (A₅₈).

Canot : *yera*, *xetrra* (G).

ēlā (A₈₀); *hīta* (A₁₂); *īta* (A₁₁-A₉-A₈); *ita* (A₈-A₉-A₁₀-A₆); *īda* (A₉-A₁₁); *īsa*, *yša*, *isa*, *isa*, *istzá* (A₁₄); *ī:da* (A₅₀); *ī:ta* (A₄₉-A₆₃); *xunasi ida*, barque; *yda*, bateau; *ida*, canot (A₅₆); *yča* (A₁₉); *ītsá* (A₁₇-A₃₉-A₄₁); *yša-ly* (A₃₂); *iržra*, *ī(r)žru* (A₄₂); *īta* (A₇-A₉-A₃₀); *idā* (A₃₈); *īta* (A₄₉); *itá* (A₆₅); *eša-hapu* (A₆₈); *oča* (A₅₉); *āhātā*, *aatā*, *danta*, *ānta* (A₂₈); *ahata*, écorce d'arbre pour les canots (A₅₃); *axamta*, écorce (A₈).

Caoutchouc : *sirínga* (G).

sirínga, *siringa* (A₁₄); *seringa* (A₇); *siringa* (A₁₃); *shiringa* (A₈); *širínga* (A₉).

Cassave : *péri*, *peri*, cassave; *péri-ra*, manioc mélangé à de l'eau (G).

berri, *verri*, *berri*, cassave; *berri*, pain (A₅₆); *péri-te* (A₉-A₁₀-A₁₁-A₆); *peri-té*, *péri-te*, *peilé-tha*, *peé-te* (A₆); *peri-té* (A₉); *o-bora-ré*, pain (A₄).

Chapeau : *sapebua* (G).

tsapēhua, *sapēua*, *sápuana* (A₇); *saxéua* (A₁₃); *sapēua* (A₈-A₁₄); *tsápēhua*, *zápeua* (A₉).

Chaud : *atáhu*, chaud; *ataxu*, chaleur; *ataxú*, chaud, chaleur (G).

adéhe, *arte*, *até*, *atallī* (A₇); *átahi* (A₁₃); *k-edúe-dáoko* (A₄₆); *dākani*, *lák(h)un*, *takani*, *tákani*, chaud; *takani-niko*, chaleur (A₁₄); *tihu-ré* (A₄).

Chauve-souris : *xégua-ta* (Gu).

íwa-yu (A₅₀).

Chauve-souris : *ayo-síri-ta*, *aua-zíri-to*, *xabua-sir-to* (G).

pi-tsíri, *pi-čilli* (A₈); *pí-tiri* (A₈-A₁₁); *pi-siri* (A₁₂); *pí-tsiri* (A₈); *pí-teri* (A₁₁); *pí-tseri* (A₁₀); *pí-tiri* (A₆₃); *hi-žiri* (A₄₉); *ysíri* (A₅₆); *pe-tséghi* (A₈₀); *isirri* (A₈₅).

Cheveux : *pe-mata-zíba*, cheveux; *pe-mata-sipa*, tête (G).

no-dzíba-ne, *no-tsipa-na*, *čipa-na*, *no-tsipa-na*, cheveu; *no-tsipa-na*, *no-tzípa-na*, mes cheveux; *pi-tsipa-na*, *pi-čipa-na*, tes cheveux; *io-tsipa-ná*, ses cheveux (A₇); *ni-udé-tsipa* (A₁₆); *nu-síwe-sa* (A₇₅).

Cheveux : *tāat* (Gu).

bi-tá, *huá-ta*, *bé-ta*, *bí-ta*, *no-tha*, *ní-ta*, *ni-tha*, *y-taxai*, *i-tahaye*, *bi-hita* (A₁₄); *tate*, *tu-tati*, *i-tati*, tête (A₅₈); *i-tati*, *ā-tati*, *tāti*, tête (A₂₈); *dad'i*, *dādī*, tête (A₂₇); *no-loti-a*, tête (A₁₄); *dtōti*, front; *dooti*, *doote*, cheveux; *tōde*, *tuti-é*, *doñti*, *duuti*, *toti-hé*, tête (A₁₅); *i-čuti*, *nu-čuti*, tête (A₄); *četi*, tête (A₃₀); *i-čode-di* (A₂); *nu-ičuta-ri*, front (A₃₁).

Chien : *guire* (Gu); *uilg* (G); *auri*, *aviri*, *xáuri*, *áwiri*, *auri*, *xáuri*, *aguiri* (G).

uali-ro (A₁₈); *guariz* (A₄₈); *ieri* (A₈₃); *walir* (A₃₆); *auri* (A₅₆); *auri* (A₅₆-A₄₄); *xawli*, *aouiri*, *d:ul(i)* (A₅₀).

Ciel : *p-ild-boxo*, *ild-boxo*, nuage; *itá-baxo*, *nako-itá-boko*, ciel (G).

meme-baku, *mehe-baku*, ciel; *baku*, *meme-baku*, *meme-paku-ni*, nuage (A₅₈); *name-baku* (A₂₈); *ita-huak*, *ita-waka*, *iba-huaka*, ciel; *auaka*, en haut (A₈).

Coiter : *tukil'a* (Gu); *takxé-bo* (G).

no-tika-ínale (A₉); *uá-tike* (A₁₀); *na-túaka-kauá*, *li-tika* (A₁₁); (*uatsá*) *uáti-taka* (A₆); *nu-atso:ka*, *nu-atso:k'i-nánaí* (A₃₀); *nu-tika-rá-pi* (A₆₃).

Corbeille : *á:ba*, corbeille à vanner; *aba*, petite corbeille (G).

go-ápa, corbeille pour la farine de manioc (A₈); *ápa*, *ápa*, *apá*, corbeille pour la farine de manioc (A₆); *há:ba* (A₄₆); *á:b(a)* (A₅₀); *habba* (A₁₈); *hava* (A₃₄); *uápa* (A₁₄); *aba*, tamis (A₅₆).

Corps : *sirik-to*, corps; *čiri-ame*, gorge (Gu).

wa-sire, *e-teru* (A₃₈); *e-tílu-ši*, cœur (A₇₃); *e-čerù*, poitrine (A₇₂); *vi-širo-mona*, *nu-hiru-mone-repá*, côtes (A₄); *ni-sóro-nke*, *ne-širo-nke*, *ne-širo-nke*, nombril (A₂₆); *na-čirí*, intestins (A₄₅); *čira*, poitrine; *a-sérui*, ceinture (A₄₈); *no-tere*, ventre (A₅₃); *suru-si*, nombril (A₅₆).

Corrozo : *mataua-kuri* (G).

kóre, *kóle*, palmier pataua; *máua-kuri*, *maua-kúli*, poison de flèche (A₈); *mataua-kurli* (A₅₀); *máua-kurli*, poison de flèche (A₁₄); *maua-wrli*, *maua-wrí*, poison de flèche (A₂); *máua-aurli*, poison de flèche (A₁₃); *maua-kurlia*, poison de flèche (A₉); *máua-kulie*, poison de flèche (A₁₀); *maua-kúlie*, *moa-kúlie*, poison de flèche (A₁₁); *maua-kúlia*, poison de flèche (A₆₃); *maua-kúli*, poison de flèche (A₄₆); *ma:kúli*, poison de flèche (A₄₆); *ghuré*, *gore*, *goré*, poison de flèche (A₃₇); *tepeno-koré*, poison (A₄).

Cou : *pe-guisi-to*, *pe-uizi-to* (G).

guasi (A₅₆); *guasi*, *koasi* (A₅₉); *nu-čuari*, *menton* (A₃₁); *no-lo-kuasi*, *occiput* (A₃₂); *ne-kési-ke*, *no-kiči* (A₂₆); *nu-a-kuši*, *gorge* (A₁₁); *ua-kuči*, *gorge* (A₉); *nu-ā-ko(r)ši*, *gorge* (A₁₆).

Couteau : *kusiū-pa*, *kučia-ba* (G).

kutsíyo (A₇); *kotsíyo*, *kotsio* (A₁₃); *kučiru* (A₇₅); *kučíyo* (A₈); *kasipápa*, *coutelas* (A₁₈); *kučiro*, *kučiru* (A₅); *kutiru* (A₅₃).

Crabe : *karuei*, *karewé-to* (G).

karíai, *kaliáni* (A₁₄); *kāli-dāui*, *crevette* (A₈); *akkara* (A₁₈).

Curare : *uraré*, *kurari* (G).

kurá:re, *kurá:ri*, *urare* (A₅₀); *urali* (A₁₈).

Deux : *nahuá*, *naxuá numbé* (G).

enāba, *enābe*, *ennaba*, *ennāua* (A₇).

Dieu : *kuei* (G).

čuai (A₅₆); *kúe*, *démon* (A₈); *kui-rama*, *cuche* (Tunebo).

Doigt : *kekan* (Gu).

nu-kúki, *nu-káhi* (A₄₉).

Dormir : *moxi-tan* (Gu); *maxi-čiči*, *mahi-ta-ruka*, *maxi-ta-bi*, *mahi-ta*, *mahi-ta-rúka* (G).

himeka (A₁₅); *ni-moko* (A₄); *ni-maká*, *uy-maka*, *je dors* (A₂₇); *nu-imaka* (A₈₅); *nu:maní-ma:ka* (A₅₃); *hi:make*, *dors!* (A₄₉); *ndę-ma:ka-ni* (A₄₆); *núy de-maka-nál*, *je vais dormir*; *do-maka-lę*, *dormir* (A₅₅); *wę-mákyá*, *je dors* (A₂₂); *magha*, *je dors* (A₂₃); *yu-mák-tso* (A₇₈); *ní-maka* (A₉); *xi-měkuí* (A₃₄); *l-māka-ua* (A₁₀); *li-ēmaka*, *nu-maká* (A₆); *pue-mxe-hua*, *ne-mako-ti* (A₅); *ne-maká-ko*, *i-maka* (A₂₆); *i-má:ka* (A₃₀); *a-maxe*, *a-maye*, *maga-ye*, *maye*, *mage* (A₁); *nu-mayju*, *i-mayo* (A₅₉); *ne-mako-ti* (A₇₉); *pe-muka* (A₃₀); *pi-moko* (A₂₉); *nu-maró-ačy*, *je dors* (A₂₄); *itie-meka* (A₃₁); *ne-te-meka*, *je dors* (A₃₂); *ua-tü-maka*, *je dors* (A₁₉); *ti-mka*, *je dors* (A₂₅); *nu-ti-maka*, *iddo-maka*, *ndo-maká-ni*, *du-maka-ni* (A₁₄); *tša-mahāki*, *il dort* (A₈₀); *hi-maka*, *il dort* (A₆₂); *l-maka* (A₁₁); *re-mōka* (A₇₅); *huadda-muka* (A₁₈).

Dos : *pe-kofé-ferre*, *dos*; *pe-xume-kof^hé-f^here*, *épaule* (G).

pari, *i-pari*, *pari-tune*, *côte*; *i-pari tupa-ni*, *aisselle* (A₅₈); *wa-kutsa-padri* (A₈₀); *no-páli-eapi*, *no-pare-ba*, *côte* (A₈); *no-pari-ápi*, *côte* (A₉); *nu-pare-máida*, *côte* (A₁₆); *nu-pere-majta*, *nu-paré-ma*, *côte* (A₁₁); *nu-päre*, *cœur*; *nu-pähre*, *ma côte* (A₂₀); *nu-paro-tere*, *omoplate* (A₉); *či-puro-ghone* (A₃₁); *pare*, *dos*; *a-baré*, *poitrine* (A₂₅); *bali*, *burai* (A₃₅); *un-bule* (A₆₀); *e-pare-iri*, *côte* (A₆₇); *e-pere*, *côte* (A₇₀); *wá-polai*, *i-barai*, *côte*; *ua-ua-li-ápi*, *dos* (A₃₀); *nu-a(x)lé* (A₁₂); *u-huare-ve*, *côtes* (A₂); *e-huolo-lę*, *côtes* (A₃); *wa-nu-wali* (A₈₄); *ta-párin*, *côtes* (A₈₃); *barra-sí*, *y-barra-sí*, *côtes* (A₅₆); *daa-buru-ko*, *dos* (A₁₈).

Eau : *papa-uenni*, *rivière* (G).

úne, *eau*; *wenő*, *rivière* (A₇₅); *uni-ako*, *fleuve*; *uni-be*, *rivière*; *uni*, *eau* (A₅₈); *wainý*, *wainí*, *wainí*, *rivière*; *waini*, *fleuve* (A₂₇); *weni*, *fleuve*; *wéni*, *río Juruá* (A₅₈); *uěni*, *wéni*, *eau*; *ueni*, *uenni*, *rivière* (A₇); *uěni*, *wéni*, *ueni*, *uenni* (A₁₃); *wín* (A₃₅-A₃₆-A₆₀);

hónih (A₅₆); *uénē*, *wlāne*, *ouéne* (A₅₅); *wín*, *gu'n*, *u'*, *wín*, *gui*, *niu* (A₄₈); *wéni*, rivière; *húni*, eau (A₆₁); *uné*, *veni*, rivière: *uné*, *uné*, *une*, *huni* (A₆); *weny*, ruisseau (A₂₆); *wéni*, *néní*, *wúnú*, rivière (A₂₆); *wuni*, *uini*, *wúni*, *wúin*, *oni-abo*, *unia* (A₁₈); *wune* (A₄₇); *w'in* (A₈₃); *húni-pi*, nuage (A₅₁); *ueni* (A₄₄); *uy*, *uhü* (A₃₇); *ouy*, *auwü* (A₃₂); *oni* (A₆₂-A₄₆); *úni*, *oy* (A₂₁); *ú:ne* (A₄₆); *óni*, *ooni*, *ú:ni*, (A₄₀); *one* (A₄₁-A₄₅); *une* (A₄₃); *ōne* (A₄₁-A₁₇); *óni*, *uunni* (A₈); *úni*, *ohni* (A₁₂); *úni*, *uni*, *yui* (A₆); *ú:ni*, *úni*, *óni* (A₆₃); *úni*, *úni* (A₁₁); *úni*, *uni*, *óni*, *ooni* (A₉); *wuey*, *wé^h* (A₈₄); *úni*, *uni*, *huni*, *óni*, *ony*, *uunni* (A₁₄); *úni* (A₁₀-A₁₆); *ōn* (A₇₈); *uní-xsa* (A₇₇); *únē*, *uni* (A₆₂); *úni* (A₄₃); *uni* (A₅₂-A₆₅-A₄₀-A₃₆); *úni*, *unni*, *u:n(i)*, *ú:ni* (A₅₀); *uny* (A₃₂-A₅₅-A₂₃-A₂₅); *uune* (A₃₈); *uné*, *oóhni*, *auný* (A₂₀); *hune*, *une* (A₄); *une* (A₃₁-A₃₉-A₅₃); *úni* (A₅₄); *unu* (A₅₉); *unúa* (A₁₉); *huna*, *oné*, *ōne*, *unné*, *onné*, *u_nnné* (A₁₅); *enē*, *inné* (A₃₀); *ine* (A₂-A₃); *nia* (A₁); *hina* (A₃); *ina* (A₂₉-A₃); *éuā* (A₇₃); *inā* (A₆₈); *ena* (A₇₀-A₆₇); *hohóni*, eau: (*h*)*ə(ü)nēhē*, lac; *honihéha*, source (A₈₀).

Écorce : *beg-t*, peau (C); *pe-bóko-to*, *boko-to*, écorce (G).

bákkó (A₁₄).

Écouter : *xumetani*, écoutant; *xómeta*, écouter (G).

kemata-nči, jugement (A₁); *nu-xemata*, entendre (A₅₃); *kimila-či*, *ni-kimpita*, *ni-kémpita*, *kínbita*, oreille (A₂₆); *nle-mudáni*, entendre; *ate-mudani*, il est en train d'entendre (A₁₄); *pí-mata*, entendre (A₆); *p-xematera*, entendre, comprendre; *pue-materi*, comprendre (A₅).

Écureuil : *materi* (G).

māderi, *cuatipurú* (A₉-A₁₀-A₁₁); *mā(n)deri*, *māderi*, *cuatipurú* (A₁₁); *mānderi*, *cuatipurú* (A₈); *matira* (A₄₀); *matore luasate*, rat des maisons; *matore menari*, rat des bois; *matohore*, didelphe (A₃₁); *motóliu*, rat (A₁₄).

Épaule : *pe-guktá-kara*, épaule; *pe-kóto-to*, *pe-kóto-to*, *pe-kotó-te*, *pe-koto-tó*, ventre (G).

nó-kuta, poitrine (A₈); *nó-kuta*, poitrine (A₉); *nu-kúla*, poitrine (A₁₀); *nu-kóda*, poitrine (A₁₆); *nu-kúla*, *nu-kuté*, poitrine (A₁₁); *na-kuda*, *ua-kúde*, *ua-kúda*, poitrine (A₆); *e-koto-yin*, cœur (A₂); *i-kita*, veine (A₂-A₃); *nu-káty*, corps (A₁₀); *no-ghéla*, omoplate (A₂₁); *keto*, poitrine (A₅₉); *e-kúla*, corps (A₇₂-A₇₀); *e-kiia*, corps (A₆₇); *e-kuíča*, corps (A₆₉); *e-koita*, corps (A₇₀); *ua-kúda*, *nu-kúda*, poitrine ♂ (A₅₀); *pi-kúda-liku*, poitrine ♂ (A₆₃); *n-ku:tú-na*, aisselle (A₄₆); *ghódo*, ventre (A₂₃); *no-goóhtu*, *nu-gháto*, (*nu*)-*kútu*, ventre (A₂₀); *čo-keta*, épaule (A₁); *nu-apar-kota*, aisselle (A₁₉); *nu-kano-kati-ahē*, aisselle (A₄₅); *ka(t)sú-vetere*, *katsú-vetere*, cœur (A₂₆); *ua-kuše*, poumon (A₄₈); *nu-kuta*, poitrine (A₅₆); *nu-hete*, sein ♂ (A₁₇); *nu-hite*, sein ♂ (A₄₁); *wa-kutsa-padrí*, dos (A₈₀).

Étoile : *ibinei*, *ivinei* (G).

uíne, pléiades; *uíri*, *ibilli*, étoile (A₈); *hiwiri*, *uiere* (A₁₂); *wir*, *weri*, *uir*, *uir(e)* (A₃₅); *iwiri-ki*, *wiri-ki* (A₂₆); *hiwiri* (A₇-A₆₅); *hiwiri*, *hiwiri* (A₉); *uíne*, *uinne* (A₁₃); *uína-li*, *oina-ty*, *uína-dé*, *wuína-ddi*, *wéna-di* (A₁₄); *uiuína-ri*, *uimína-ri*, *wimína-re*, *uimine-lli* (A₇); *e-uí:ne* (A₄₉); *ivine* (A₈₅); *ypitze* (A₂₃); *wúna* (A₁₃); *wiyay*, étoile: *ybiyái*, *ybinái*, pléiades (A₅₆); *ibiri* (A₈₀); *euíne* (A₄₀); *ybiru* (A₃₂); *hiúisi* (A₁₀); *ew^hē-heki* (A₈₀).

Étoile : *čaki-nabo* (G).

džáka, *tsáke*, écrevisse (étoile) (A₁₁); *džáka*, écrevisse (étoile) (A₁₀); *yáka*, écrevisse (étoile) (A₆).

Farine de manioc : matsúka, magsúka, mayúka (G).

matsúka, matzoka (A₇); madyúka, mat(č)úka; mačoka, mačuka (A₁₄); matsúka, matsóka, mačúka, matzoku (A₁₃); matzúka, mačuka (A₈); mátsuka, mačuka, matzoka (A₉); mítsuka (A₁₀); matsúka (A₁₁-A₆₃); matsúk(a) (A₅₀); matzúka (A₄₉); mazoakú (A₂₃).

Femelle : hín, femelle; héná, mère (Gu); ta-ína, ena, p-enna (G).

híná-tatí, híná-dati, hina-nupe, iné-ítuti, hini-ateti, hina-tape, xinná-tati, femme (A₁₄); ina-ulámi, no-ína, femme; nú-inu, épouse (A₈); ina-ru, ina-ru, inna-ro, femme; nō-inu, épouse (A₉); ina-ru, femme; l-inu, épouse (A₁₀); ina-ru, ina-ru, femme; ní-inu, épouse; l-inu, son épouse; lí-inu, épouse (A₁₁); ina-ru, inā, ina, ina-l(h)u, inarú, femme (A₆); ina-u, femelle; ina-nāru, femme (A₁₉); ina, mère (A₄₄-A₁); ena-koni, mère (A₁₉); eno, mère (A₃); eno (A₄-A₁₅); iná, mère (A₁₃); ni-ru, mère (A₂₆); inu-ro, inu-ro, mère (A₁); nú-inu, mon épouse (A₅₀-A₆₃); ina-nái, femme (A₅₀); inu-ru, femme (A₆₃); iná-lutza, femme (A₄₉); héná-u, femme (A₄₆); yna-na, femme (A₂₃); ná-ino, yne-lua, ynu-sí, femme (A₃₆); ne-iná, femme (A₂₂); iná-ru, femelle; hínáh-ro, iná-ro, femme (A₂₀); ina-u (A₃₈).

Femme : nexa (Gu).

néyaua, néyau, néyaua, neiaua, néiaua, neyagua (A₇); n-ú:yu, n-ú:yu, ma femme (A₄₉).

Feu : hiti (Gu); hixit, ixito (C); isó-to, izó-to, feu; izo, bois à brûler (G).

ixsúde (A₈); tídzé, tídzé, tídgé, tízhe (A₆); tídze (A₁₀); tíyé (A₁₆); tídze, tēdzé (A₁₁); tsia, seió (A₁₂); idiki, itigi, itici, bois à brûler (A₁₄); čie, čie, tsie, bois à brûler (A₆); sikh(u), sižú, zihō (A₃₈); sikhú (A₆₄); tséi, tsē (A₁₇); tséi (A₃₉); tséi (A₄₁); šé, bois (A₅₂); siki, sigi, sikéu, sikou (A₄₈); čé:ke (A₄₆); tsu-vi, fumée (A₈₄); dzid:é (A₆₃); izi:de (A₄₀); tili (A₅₃-A₇₅); čiči (A₁-A₆₁-A₅); ikihi, xikixi (A₁₈); ičay (A₅₆).

Feuille : bon, feuille; pohona, pó:na, herbe; pona, pâturage; epinó, mapuey, herbe de couleur violette (G).

da-bána (A₄₆); ačani, feuille; da-bani, bois, bâton (A₂₈); auačani, āfānī (A₂₇); abahna, apahna, abána, arbre; aban-ibáhna, apana-pahna, ad-pana, feuille (A₂₀); pana, či-pana, upana (A₁); ata-bana, dá-bana, da-bānu-be (A₁₄); ata-xana (A₃₁); bar-l-búnna (A₁₃); ata-panu-mary, arbre; ata-ána, feuille (A₁₉); apana-pe (A₈-A₆₅); apāna-pe (A₉); apaana-pe, herbe (A₈); pána-pe (A₁₀); paná-pe (A₁₁); pānā-pera, pānā-pe (A₆); hauánā-paná (A₁₂); s-pāna-unú, si-pana-unú, unú-pana, zu-pāna unú, s-paná, ju-pana, pána (A₄₈); a-pana-ma (A₂₁); abanná (A₂₂); a':ban(a), ában (A₅₀); ad-pana (A₂₃); sa-pahna (A₂₄); atu-puena (A₃₅); atu-pan, fleur (A₅₇); to-bána, addo-bona, u-banna (A₁₈); a-puna-ghpebö (A₃₇); pana (A₁₇-A₄₁-A₃₉-A₄₂); parna, bois à brûler; para, bâton (A₅₉); e-poné (A₂-A₃); e-poma (A₃); ču-pune (A₃₀); to-pono (A₄); bana, arbre (A₆₇); ipuna-čōri, bois sec; i-pōtō, branche (A₇₅); taar-pana (A₅₁); ru-pana (A₆₂); pána-pe (A₆₃); ahaná-he (A₄₉); a-bana (A₆₆); na-pānā (A₈₉).

Fibre de Bromelia : éro (G).

čhíe, črúe, fibres de curauá (A₈); hérui, fibres de curauá (A₁₀); hērúei, fibres de curauá (A₁₁).

Fils : uguek (G).

uwaka-ma, aka-ma, waha (A₅₈); wako-ry, enfant (A₂₉); no-baké-bu, petite-fille; bā-bake-l(x)ni, petit-fils (A₈); e-bakua (A₇₀-A₆₇); evakua (A₇₁); ebuku-epuna, fille (A₆₉); ebbakúia, enfant; oni-bakua-pina, ma fille (A₆₇); ki-embákua, mon fils; (n)bákua, fils (A₇₄).

Flèche : *buitat* (Gu); *xútabu*, *huotobo* (G).

uatáha, *uataxa*, sarbacane (A₁₃); *uidaba*, *uidaba*, sarbacane (A₁₄); *uatapa*, sarbacane (A₇); *euá:da*, flèche à pointe de bambou (A₄₆).

Flèche : *pia-an* (Gu).

a-biha(g), *a-bia*, *ā-bihá(n)* (A₂₇); *pia* (A₆₉-A₇₀); *piθa* (A₇₄); *pisa* (A₆₇).

Flûte : *iba*, *hibo-bére* (G).

yba (A₅₆); *íua*, grande flûte traversière (A₁₁).

Foie : *pe-xúpa-to* (G).

no-tsíabi, intestins (A₇); *li-sapi*, intestins (A₉); *nu-sapi*, intestins (A₁₁); *nu-žúpa-na*, foie, poumon, estomac; *nú-žabi*, intestins (A₁₀); *hue-xúpu-na*, *r-úpa-na* (A₅).

Fourmi : *amai*, *ámai*, *amai-to*, *xamaxi* (G).

amé, *amé* (A₈); *amatzi* (A₁₃); *áme* (A₉-A₁₀-A₁₁); *amé* (A₉-A₁₁); *háme*, *áme* (A₆); *mai* (A₁₂); *mali*, *imehi*, *mei*, fourmi taoka; *mehi*, fourmi doida; *mehi*, fourmi de corecção (A₅₈); *ami-ča*, lampyres (A₄); *ami-siri*, lampyres; *ami-kehe*, hélater (A₃₀); *amau* (A₃₅); *háme* (A₆₃); *amäi* (A₄₄); *ama-ri* (A₅₆).

Gaffe, perche (pour naviguer) : *naya* (G).

nēheu, *nēhew*, *nehewu*, rame (A₁₄); *nēyupa*, *nehew(pa)*, *neyupa*, *neiupa*, rame (A₇); *nēhu*, *nēhew*, *nezo*, *naxo*, rame (A₁₃); *nae*, rame (A₃₄); *nau*, rame (A₄₄); *nau-ropo*, rame (A₄); *nahallehü*, *nahalley*, rame (A₄₆).

Grillon : *zure-to*, *surre-to*, grillon; *surés*, *surrupa*, cancrelat; *siri-siri-bato*, *siri-siri-wáto*, mille-pattes (G).

(n)*dzíru*, sauterelle (A₁₁); *džili:k(i)añ* (A₄₆); *číru*, écrevisse (A₆); *tsíru*, écrevisse (A₁₀-A₆); *teru*, crabe (A₇₀); *síři*, crabe; *sinu-ka*, crabe, crevette (A₅₈); *seri-ba*, *ziri-ba*, tique (A₁₄); *šimtatá-xero*, cancrelat (A₅).

Guama (Inga laurina, Willd.) : *uiripa*, *guárripa* (G).

ualiab(a), goyave (A₅₀); *uíri*, herbe bará (A₈).

Guêpe : *let* (Gu); *eneto*, guêpe; *bá:nato*, abeille (G).

anídu, *anidó*, moustique (A₈); *ainídzu*, *ainítsu*, moustique (A₁₁); *ainítsu*, *ainítsu*, moustique; *ainizo*, carapana, mutuca (A₆); *haniču*, moustique (A₂₀-A₂₃); *ainí:dzu*, moustique (A₆₃); *aní:du*, moustique (A₄₉); *ánats(u)*, moustique (A₅₀); *haní:yu*, moustique (A₄₆); *aničo*, moustique (A₅₀); *haniú*, moustique (A₂₄); *ániu*, moustique (A₂₆); *m-anio*, moustique (A₁).

Hache : *sparə* (Gu); *sípari*, *sípali*, *sípare*, *žípali*, *tzipara*, hache; *ka-sibari-to*, barréton; *sipare*, chaudron (G).

baru (A₁₈-A₃₅); *peró*, *péru* (A₁₂); *tžipá:li*, *tžipá:le* (A₅₀); *tzipara*, fer (A₇); *bari*, *pari* (A₂₈); *bari* (A₆₄); *pore*, *poro*, *por*, *pör*, *póru(x)* (A₄₈); *nu-pore-pekò*, donner des coups, des outils (A₄); *piri-táu*, *peri-la*, couteau (A₁₅); *wa-buni*, couteau; *wa-bori*, *bari*, *bári*, *bahe*, hache (A₅₃); *siparalli*, fer (A₄₆-A₁₈); *siparrali*, fer (A₅₆); *siparari*, mors; *siparáli*, flèche à pointe de fer (A₁₈).

Hameçon : *guru-pa*, *kulu-búbo*, *kur-pabo*, *kuró-po*, *kurú-pa*, *kuru-pa* (G).

koláyu, *kuráio* (A₆); *kulio-xapi*, petit hameçon (A₅).

Haricot : *xuírriti*, *urítiti*, haricot; *uriti*, pois (G).

bíruti (A₅₆).

Homme : *itsani*, ami (G).

ecin, *écinü*, mari; *a-sina-io*, mâle (A₄₃); *nū-dāni-rí*, *in-tāni-ri*, *in-tani-ri*, *tani-rú*, *kin-tani-ru* (A₃₆); *nī-zāni-nē*, époux (A₄₅); *nu-tsāli-me*, *nu-tsāri-me*, *bi-sari-mahoko*, ami; *sā'i-mauaka*, parent (A₁₄); *kudí-džaa-ri* (A₂₇); *tšaanē*, *tsaná*, gens (A₁₅); *ačanē* (A₄); *atsāli*, *ačāli* (A₁₁); *atzičari* (A₃₀); *učane-nuve* (A₃₀); *zahre*, homme blanc (A₃₇); *tsaná* (A₇₆); *azierli*, *ažiali* (A₅₀); *tsāli* (A₆₅); *ažinahe*, *asina-ri* (A₄₉); *atsa(h)aki* (A₈₀); *ečena* (A₃₁); *mba-itšaiŋe*, ami (A₁₆); *atsina-ri*, *ačíná-li* (A₉); *atina-ri* (A₃₈); *asíná-h*, *asíná-ri*, *a:ine-ri*, *asíná-(l)i* (A₈); *atsina-li* (A₁₀); *ilsani-dí*, *āčia-li*, *ātsiā*, *čia-li*, *ač'a-ry* (A₆); *húsiē*, *asie*, *atiám* (A₁₂); *zina*, homme; *zina-nni*, être humain (A₂₂); *atizana* (A₂₃); *asiali* (A₃₇); *čina-ni*, être humain (A₁); *gua-siari-ka-berri*, mâle (A₅₆); *tsahān(h)ə*, petit garçon; *no(h)ó-džā(h)uŋ*, fils; *o-džana-dmoka*, elle a accouché (A₈₀); *ačína* (A₈₉).

Homme : *sosón* (G).

soŋi, homme; *u-čuni-k*, nous (A₆₀); *a-čóŋu*, *čón*, *čon*, *ta-čón*, *ua-čón*, fils (A₄₆).

Homme : *peví* (C); *pébi-to* (G).

hebbeve, humain (A₁₈).

Igname (Dioscorea) :

eméri-to, igname; *emári*, igname, fruits comestibles (G).

hemáli, *Lucuma caimito* (A₈); *hémari*, *Lucuma caimito* (A₁₀); *hémali*, *Lucuma caimito* (A₁₁).

Igname : *guaeko* (G).

kúeo, patate (A₆₈); *koayú*, *quaiú*, patate (A₁₂); *gaháu*, *kahao*, patate (A₁₄); *koere*, patate (A₄).

Il : *itsáne*, il, celui-ci (G).

níxani, celui-ci (A₈); *išama* (A₁₄).

Cf. homme.

Jambe : *pé-si-to*, *pe-sí-ta*, *pe-si-to*, jambe, mollet, os; *pe-thé-to*, cuisse (G).

nū-si, genou (A₁₀); *nū-ši-pada*, genou (A₁₆); *nō-ši*, *nū-ži*, genou (A₁₁); *huc-si*, *bé-si*, *bí-si*, *no-šy*, *ni-si*, *i-si*, *b-is*, pied; *vi-si*, ton pied (A₁₄); *no-dží-pala*, *(nu)-itsi-palu*, *no-tsi-fara*, *tzi-para*, *itsi-para*, pied (A₇); *no-tsítsi*, *(wa)-sitsi*, *no-zitzi-če*, pied (A₁₃); *pi-ó-ži*, genou (A₆₃); *nu-ti-žá*, jambe; *nu-ti-palu*, genou (A₅₂); *no-tzi-uta*, rotule (A₂₀); *te-bere*, talon (A₂₃); *i-tsu*, *wi-tzuku*, *wi-só*, *pi-tó*, jambe; *itsu*, *i-su-hime*, *i-tsu zahani*, mollet (A₅₈); *āā-θu*, *i-sū*, jambe; *ibi-tsu*, mollet (A₂₈); *ka-dyu-rini*, talon (A₂₇); *nó-dzo*, *no-tzó*, *no-so* (A₇); *e-čči* (A₁); *ua-sá*, *a-zda*, *ta-sá*, *sá*, *a-sá* (A₄₈); *nu-ti-pulu*, talon (A₃₉-A₄₁-A₁₇); *l-ise*, *l-isi*, *l-is* (A₅₉); *ečči*, patte (A₁); *te-si* (A₅₁); *te-sun*, hanche (A₂₅); *hu-ihse-gia* (A₅); *na-heče-ko* (A₃₁); *m-ise-kuke*, genou (A₃₀); *xu-isi*, cuisse (A₅₆).

Jambe : *seve-an* (Gu).

dzãve, *dzève*, pied (A_{15}); *nu-zi:pe*, pied (A_{46}); *no-túi*, cuisse (A_8); *nu-túi*, cuisse (A_{49}); *hui-sipa* (A_{55}).

Je, moi : *núxa* (G).

núa, *núa* (A_{10}); *núa*, *núa*, *nóa*, *nóa* (A_{11}); *núká*, *nóka*, *nū(x)ká* (A_{12}); *nuyá* (A_{56}); *nūhóá* (A_6); *nóhā*, *noiah*, je; *noiáxh*, mon, mien (A_6); *nūyaha*, *noiah*, je; *nukka*, mon, mien (A_{13}); *noyáha*, *noyaha*, *noya*, je (A_7); *nuča* (A_{87}).

Jour : *al'ano*, jour; *aliāne*, matin (Gu); *n-aléano* (C).

yahanéi, *ihāne*, *yeháni*, *yahaneye*, jour; *yehani*, matin (A_{14}); *are*, *ari-wami* (A_7); *āle*, *are* (A_8); *yahenāse*, matin (A_{13}); *hāliaka*, soleil levant (A_6); *é:r(i)*, *é:r(i)* (A_{50}); *alé-m'iauyáha* (A_{40}); *erri* (A_{56}); *ary* (A_{32}); *eri*, soleil (A_{52}).

Kaširi : *yáláki* (G).

yāláki (A_8); *yáráki* (A_9); *yáláki*, *yálaki* (A_{11}); *yálák(i)* (A_{50}); *yaldáki* (A_{63} - A_{49}); *yaldá:ki* (A_{46}); *yaráki*, rhum (A_{14} - A_7 - A_9); *yarakí*, rhum; *yálaki*, *kaširi* (A_{10}).

Lac : *p^huka*, *p^hukə* (Gu); *puka*, *pú'ka* (G).

ipuxa, lac, réservoir; *ta-paha*, rivière (A_6); *ta-pah*, ruisseau (A_{75}); *ipuha* (A_{53}); *épua*, *ipua* (A_{26}); *pāhā*, *pāhā(n)*, eau (A_{28}); *pahá*, *pahā(g)*, *pahā*, *pā(n)hā(n)*, eau (A_{27}); *pahá*, rivière, eau (A_{64}); *paha-ni*, miel de canne, *paha-ta-ni*, mouillé, en sueur (A_{58}).

Lance : *yabína-to* (G).

čabina, *čabina*, *čavina* (A_{56}).

Langue : *pe-barí-to*, *pe-bar-to*, *pe(ə)-wér-to*, *pe'-wer-to*, *pe-wól-to*, *pee-ber-to*, langue; *pe-wán-to*, bono, *pe-uáno*, *pe-guono*, *pe-buono*, dent (G); *buán*, dent (Gu).

e-benu, *we-benu*, *e-benu*, *we-benó* (A_{58}); *ixe-penu*, *ě-běně*, langue; *bōnó*, lèvres supérieure (A_{37}); *a-bani*, *ā-báni* (A_{28}); *i-pene* (A_2 - A_{20}); *ní-pānō-n*, *i-pene-nan*, *pehne* (A_3); *i-pene-ne*, langue, bouche (A_{30}); *i-peme*, bouche (A_{30}); *nu-pani*, menton (A_4).

Lèvre : *pe-ópi-ri*, lèvre inférieure; *pi-upi-na*, moustache; *pi-ubi-ná*, barbe (G).

r-ape-sí (A_{56}); *nó-opi*, *nó-api* (A_7); *ipu*, *ipuhu*, *ipú* (A_{58}); *i-w-ipu* (A_{28}).

Loin : *tāhən*, *téxe-se* (Gu); *tangxe*, distant; *taxé*, *taxe*, *tahu*, *tá:...heí*, loin; *tangxi-čia*, haut, long (G).

tsi-táse, large (A_{12}); *w^hi-dehe* (A_{84}); *uí-taha*, là (A_7); *á-taha*, là (A_{10} - A_{11}); *é:teha*, là (A_{49}); *a-tuku*, haut; *ui-takú-ru*, loin (A_{22}); *in-taina* (A_1); *déku-le* (A_{50}); *déko-le* (A_8); *tekka*, là; *tenxa-li*, profond (A_6); *tóka*, là (A_{76}).

Long : *apia* (G).

wābi, *wābi-dohe*, long; *wabi-rapuha*, grand (A_{84}); *(un)-ābidi*, fleuve profond (A_{14}); *iyápi*, *yápi* (A_{10}); *iápi-de* (A_9); *iyapi-te* (A_{11}); *uaxpé-reni* (A_{12}); *ape-mā* (A_{15}); *xapu*, *kapú*, *kaápū*, grand (A_{48}); *huanbu-ro*, grand (A_{76}); *wapi*, *wápi-ta-ni*, *wápi-ta-wi*, beaucoup; *wapi-ma*, *wapi-ma*, tous, nous tous (A_{58}).

Loutre : bahó-nowi (G).

iněvi (A₁₄-A₇); *něui*, *neiui* (A₁₃); *něui* (A₈); *hī(n)yěui* (A₁₂); *hiěui*, *yěui* (A₆); *hiěui*, *hiěui* (A₁₁); *hiěui* (A₁₀); *iněui* (A₄₉); *yé:w(i)*, *yé:wi* (A₅₀); *yebi* (A₅₆); *nevi* (A₄₄).

Lune : kōčāri, étoile (Gu).

kāsiri (A₂₈); *kasiri* (A₁); *kasürü*, *kasiri*, *kasiri*, *kassiri*, *kāsiri*, *kasiri* (A₂₆); *kačiri* (A₅); *ghasiri miri*, nouvelle lune (A₂₄); *kēičare* (A₈₃); *ksörö* (A₅₃); *kserö* (A₇₅); *kexere* (A₂₉); *kixere*, *kišerr*, *kixeres*, *kehire* (A₃); *kaier* (A₃₅-A₃₆); *kaši*, *kaši*, *kāši*, *keši*, *kači* (A₄₈); *katti*, *katsi*, *kāči* (A₁₈); *kače* (A₃₁); *ghišy* (A₂₁); *ghezy* (A₂₂); *ghaizy* (A₃₃); *kede* (A₈₃); *kerre*, *kerri* (A₅₆); *kēri*, *keri* (A₁₃); *kēri*, *keri* (A₉); *kēri* (A₁₀-A₈-A₁₁-A₆); *kēri*, *keri*, *kēli* (A₆); *kēri* (A₁₂); *kaire* (A₄₀); *kāiri* (A₆₂); *ghairy* (A₁₉); *kairy* (A₂₅); *gāhri*, *ghéry*, *kāri* (A₃₀); *gheery* (A₂₃); *kirsu* (A₄₇); *keürrh* (A₃₅); *keürhe* (A₃₆); *keri* (A₃₅-A₄₁); *kēri* (A₅₉-A₆₃-A₄₉); *kerži* (A₁₇); *kežli*, *keri* (A₅₉); *kōri* (A₄₂); *kayō* (A₄₃); *kikēli*, *kikē(he)ki* (A₈₀); *kī*, *ky*, *k(h)é*, *ki* (A₁₄).

Main : pé-kobe, pé-kabe, pé-kabe, main; pe-kofi-a, épaule; pe-kofé-fere, omoplate dos (G).

nu-kabi, *hua-kābi*, *bi-kābi*, *nu-kāby*, *(nu)-kabi*, *nu-kobi*, *main*; *vi-kavi*, *ta main* (A₁₄); *no-kāhāhi*, *(wa)-kāvi* (A₁₃); *no-kāpi* (A₈); *no-kāpū*, *(nu)-kāpi* (A₉); *nu-kāpi* (A₁₀-A₁₆); *nu-kāpi*, *nu-kāpi* (A₁₁); *ua-kāpi-ma*, *ua-kapu*, *ua-kāpi*, *(no)-kāpi wāna*, *uahā-kopi-dā* (A₆); *nu-kapi* (A₅₂); *kabo-tini*, *θeei kabu-dini*, *sāai kabo-dini*, *paume de la main*; *kobo-noi*, *coude* (A₂₇); *yěfē kawi-tārini* (A₂₈); *nu-kapu* (A₁₇); *nu-kapi-tiu*, *doigt* (A₄₁); *i-kapi*, *doigt*; *nu-kā:b(i)*, *nu-kā:pi*, *main* (A₅₆); *no-kapy*, *nā-gābi* (A₂₂); *nu-kapi*, *nu-kabū* (A₃₉); *nu-kapi*, *ongle* (A₄₂); *gabi*, *ni-kapy* (A₂₇); *ghapy* (A₂₃); *kavi*, *nu-kāpi* (A₄₄); *nu-khapi* (A₄₃); *no-kabe-suy*, *main*; *no-kabe*, *partie supérieure du bras* (A₂₉); *no-gāpi*, *nu-ghāby*, *eri-kiāpi* (A₂₆); *no-ghapy* (A₂₁); *ni-kabu* (A₂₅); *in-kabo*, *n-kābe*, *n-kabi* (A₄₆); *da-kabi*, *da-kkabu*, *da-kapo*, *uē-kkabu*, *da-kabbu* (A₁₈); *no-kobo*, *doigt* (A₁₂); *un-kuba*, *doigt*, *main* (A₆₀); *kava-vouuti*, *kava-uau*, *kava-vāo*, *doigt* (A₁₅); *un-kabi-re* (A₃₅); *nu-huatu-kupi*, *doigt* (A₃₁); *pi-kū:bi* (A₆₃); *ua-xapu*, *ta-xapu*, *a-xāpū*, *a-hapo*, *xāpo*, *gua-xapa*, *hua-xap*, *ta-hāp* (A₄₈); *kupi* (A₆₁); *kabi*, *manche* (A₁); *wau-kapu*, *bras* (A₈₄); *[čusi]ikaba*, *manche [de hache]* (A₅₆).

Maïs : kes (Gu); xesá (C); hēso-to, getza, hetsa, xedza, hēza (G).

t-isi, *graine* (A₉); *hai-kū-isi*, *hai-kū-inak-isi*, *graine* (A₁₁); *šixi* (A₃); *se*, *ese-ki*, *graine* (A₃); *ehe*, *graine* (A₃₁); *esō*, *graine* (A₄₅); *isi*, *graine* (A₁₈); *sō*, *graine* (A₄₈); *is* (A₄₀); *šišy* (A₂₄); *čili* (A₅₃); *šili* (A₇₅); *kesi*, *graine* (A₅₉); *kozo-to*, *kōzi-r-tulsē* (A₄₅); *kasi-naxa*, *fruit* (A₁₃); *koze-heo* (A₃₁); *keši*, *paille* (A₅); *keči*, *pâturage* (A₁); *hauama-sé*, *fruit* (A₁₂); *seki*, *aha-seki*, *graine* (A₂); *zī-na*, *fruit* (A₁₃); *šī-naha*, *fruit* (A₇); *ida-ši*, *fruit* (A₄₉); *t-isi*, *graine* (A₁₈).

Maison : bāh (Gu); bo-ta, bo, bó, m-bó, bóo, maison; bé-boya, tente; boxi, cabane (G).

n-ofxi, *n-ofi*, *ma maison* (A₅); *bawhu* (A₁₈); *pia* (A₄₈); *bohio*, *boi*, *boa* (A₃₄); *bahū* (A₃₇); *ūbē*, *yobā*, *maison*; *baia*, *village* (A₂₈); *pai* (A₁₇-A₄₅-A₄₁); *ahi* (A₃₁); *ovia* (A₃₀); *buhū*, *bāhū(š)* (A₁₈); *wōpyi*, *abri en feuillage* (A₇₅).

Mal : čāmi (Gu).

sumi, *rhumatisme*, *courbature* (A₆₈); *(i)-tsāmi-kate*, *maladie* (A₁₀); *i-dzāme-kate*, *maladie* (A₁₁); *na-tsome-te*, *blessure* (A₇); *i-dza:mi-kādi*, *maladie* (A₆₃); *kamā:hi*, *maladie* (A₄₆).

Mamelon (du sein) : *pé-mito*, *pe-míto*, *pe-m'la*, mamelon; *pe-mata-bo-kopire*, *māti-ap*, poitrine; *pe-míta*, sein féminin (G).

nu-a-midyá-úne, *nu-a-mitxa-úne*, côté (A₄₀).

Marmite : *oaxi* (G).

man-oaxí'yí, grande marmite (A₅₆).

Marmite : *kander-mata* (Gu).

mato, calebasse (A₈); *mato*, *máto*, calebasse (A₇); *máto*, coquille (A₂₃); *matu*, coquille (A₂₀-A₂₁); *matō*, pot (A₆₇); *matu-ri*, *máto-ri*, *māta-ri* (A₅₁); *umate*, *imaté* (A₅); *imatō* (A₅₃); *mata-lo* (A₄₅); *mali*, calebasse (A₁₃); *imatō*, cuvette (A₇₃); *mazú*, pot (A₄); *mašú*, coquille (A₃₇); *māesi*, pot (A₇₃); *ku-má:do* (A₄₆); *māhúte*, calebasse (A₄₉); *madu*, panier (A₅₈); *mate*, calebasse (A₄).

Massue : *okútaho* (G).

kú:daru (A₆₃); *kuidaru* (A₄₉); *kutíua*, *kutheuá* (A₁₂).

Miroir : *čaxu*, *sapú*, *siáxo* (G).

sapoa (A₅₀); *duaxo* (A₄₉); *xapo* (A₁₃); *dapo* (A₈); *yapo*, *iapo* (A₇); *giapo* (A₁₄); *sapo* (A₄₄); *ani-xapi* (A₅).

Mortier : *wáuo*, *wáwo* (G).

huō (A₂₈).

Noir : *zai-bie* (G).

tái-ni, *tai-ni*, noir; *tai-ni*, bleu (A₁₄); *itai-te*, *itai-de*, *itá-deli* (A₁₁); *ita-derli* (A₉); *đai-tzu* (A₄₉); *itá-dali* (A₆₃); *saxi-ri* (A₅); *k-sayi-rō* (A₇₅).

Noir : *apetča-ebixau*, *petsa-biđtsa* (G).

ka-bisá-li, sale (A₈); *li-ípitsa*, sale (A₆); *ka-pisá-ni*, sale (A₁₂); *li-upíta*, sale (A₁₁); *ta-pya-péče*, nuit (A₂₀); *puse-ri*, sale (A₅); *ka-pšo-tš*, sale (A₇₅).

Non : *híla*, *xíla* (Gu).

hēna, *hena*, *xenna*, *hēna* (A₁₄); *inja* (A₆₅); *auna* (A₃₅); *ku-ina*, *kako-ina* (A₃₀); *taha-ina* (A₄); *hinaá* (A₆₄).

Nous : *xuaxané*, *guaxaiči* (G).

uayáha, *guayaha*, *uaiaxa* (A₇); *uēxandui* (A₈); *huay*, *wai* (A₁₈); *uoéla* (A₂₁); *ua* (A₂₂); *guaraxá*, *guaya*, *guarra* (A₅₆); *huíča* (A₅); *witla* (A₅₃); *wátla* (A₂₆); *witya* (A₇₅).

Nuage : *p-itá-boxo*, *itá-boxo*, *ita-rório*, nuage; *itá-baxo*, *nako-itá-boko*, ciel (G).

ísa, fumée (A₁₂); *ída*, fumée, pluie (A₁₀); *ídza*, *ídze*, pluie; *ída*, fumée; *itá-mana*, brouillard (A₁₁); *íla*, fumée; *íča*, *izá*, pluie (A₉); *ída*, *iddá*, pluie (A₈); *ídza*, *ítsa*, fumée; *iya*, *íya*, *itá*, pluie; *ídza*, *ítsa-péla*, brouillard (A₆); *í:đza*, pluie (A₆₃); *í:za*, fumée (A₅₀); *hí:á*, *hi:ya*, pluie (A₄₆); *hē'tsa*, pluie (A₈₀); *ysa*, fumée (A₅₆); *hī'ya*, *iya*, pluie (A₁₄).

Nuage : *ötlehe-nú* (Gu); *ičixi*, *itxoaxo*, *kó-tsehe*, *kó-tsehe*, fumée (G).

ēetsə, nuage (A₈₀); *ēčini*, *etseni*, *heseni*, fumée; *etzene*, *hetseni*, nuage (A₃₈); *odyi*, *kā-ūdžini*, fumée (A₂₇); *ceēne*, voie lactée (A₁₅); *išār* (A₃₅).

Œil : *pe-itaxú-to*, *pi-tahú-to*, *pi-tahú-toho*, *pi-taxo-to*, *y-tohu-to*, *pé-taxo-tá*, *pí-taxu-to* (G).

nu-itáku, nez (A₈); *nu-táku*, (ni)-*tukú*, nez (A₉); *n-ítaku*, nez (A₁₀); *n-(i)táku*, *n-táku*, nez (A₁₆); *ua(x)-táku*, *ueŋ-táku*, *s-táku*, *iŋ-táku*, (no)-*tákh*, *itakú*, nez (A₆); *nu-táku*, *nu-takú*, nez (A₁₂); *hua-tiōke*, narines (A₁₄); *no-ilácko*, *pech-tako*, (nū)-*etáku*, nez (A₃₀); *tsi-tako*, nez (A₂₁); *no-álága*, *no-tokó*, nez (A₂₂); (ni)-*tukú*, nez (A₇); *nu-ítako*, nez (A₂₃); *noho-taku*, nez (A₅₃); *nu-ítck(u)*, *nu-idéku*, nez (A₅₀); *pi-táku*, *ni-tuko*, nez (A₆₃); *nu-txáku*, nez (A₄₉); *nu-dako*, *daku-sí* (A₅₆); *ve-tákh*, nez (A₈₀); *in-čiuŋku*, *in-dšoko*, nez (A₃₇).

Œil : *fu-uten*, *s^həp-^hūt*, *híp-^hūt* (Gu).

n-olí, *n-úti* (A₁₁); *n-úđzi*, *n-út(š)i* (A₁₀); *n-óti*, (n)-*iti* (A₉); *bi-úiti*, *hua-óiti*, *bi-úiti*, *na-úity*, (nu)-*iti*, *no-úiti*, *vi-xiti*, *i-xiti*, *bá-huiti* (A₁₄); *uati-ra*, *p-ati-ra*, *p-ati-da*, (nó)-*ti*, *nu-ti-dá* (A₆); *n-otu* (A₅₂); *n-utuŋ*, *n-utui* (A₅₀); *p-úti* (A₆₃); *n-údi* (A₄₉); *na-uíži*, *na-úiši* (A₄₆); *xuŋsi*, *n-utui* (A₅₆).

Œuf : *tubuk* (Gu); *pe-tobui*, *pe-tapú-to*, *pe-touib*, *pe-tabú*, œuf; *tobir-toji*, oiseau (G).

tabati, *tábati*, *tabat(e)*, *tabbati*, oiseau (A₁₄); *tepirá*, oiseau (A₇).

Œuf : *tirike* (Gu).

itenika, *isteniko*, *teiniko*, *teniko*, *itiniko*, *karák-teniko* (A₁₄).

Oiseaux :

Arakuan : *walsaráke*, *aracuán*, *guačaraka*, *guacaracha* (G).

ua:tanđka'-baú (A₅₀); *uátúnaka*, *uátáraka* (A₆); *uataraga-ong* (A₃₇); *guačuri*, vautour (A₅₆).

Canard : *guibina*, canard guiriri (G).

bibina (A₅₆).

Canard : *umaarrá*, canard carretero (G).

ghomala, *Anas viduata* (A₂₃); *gumáda*, *Anas viduata* (A₃₃); *komala*, *Anas viduata* (A₃₇); *kumálá*, *kumalo* (A₁₂); *kumáta* (A₅₀); *kumánda* (A₆₃); *kumata*, canard royal (A₅₆); *komápa* (A₈); *kómade* (A₉); *kómada* (A₁₀); *kumáta*, *kómade* (A₁₁); *kōmandá*, *kōmánda* (A₆); *ghumáta*, *Anas viduata* (A₃₀); *ghumahla*, *Anas viduata* (A₂₁).

Colibri : *da-xibi* (G).

zú:p(i) (A₅₀); *otsípie*, *udsipie*, *oótsipieŋe*, oiseau (A₇); *sibi*, colombe (A₄); *seipii*, *pipira* (A₇₅).

Colibri : *sis'-barę*, *sisi-bari* (G).

sé:se, oiseau (A₄₉); *šiši-ndo*, *Milvago* (A₇₅).

Colombe : ukúku-to (G).

ukuku, pigeon ramier (A₅₃); *yóko*, *Crypturus Tataupa* (A₇₅); *yuku*, grande perdrix, poule sauvage, *Crypturus obsolatus* (A₅); *uyuku* (A₅₆); *okukó-ri* (A₁₂); *ukuku*, pigeon ramier (A₅₈); *wa-ukuku*, pigeon (A₃₈); *pot-okokó*, pigeon (A₂₆); *pót-koko* (A₇₅); *gua-kkuku-ha*, colombe; *wa-kukud*, pigeon (A₁₈).

Colombe : úto (G).

hutú-kuli (A₄₉); *hóto-kuli* (A₈); *kodó-koli*, *kodó-kori*, *kotó-korli* (A₁₄).

Condor : kanukali (G).

kanukali (A₅₀).

Condor : kakhān (Gu).

kákoe, mouette (A₈-A₁₁); *gagā-ra*, *Ibycter aquilinus* (A₁₀); *kákue*, grand gavião (A₁₄); *kokói*, grand gavião (A₈); *gaga-re*, arapapá (A₅₈).

Dindon : kotči (C); kuízi, kuisi, Crax (G).

kuísi, mutum (A₈); *kóitsi*, *aíra-koitse*, mutum (A₉); *kutsi*, troupiale chopi (A₄); *kuít(s)*, *góitsi*, mutum (A₁₀); *kúitsi*, mutum (A₁₁); *kuíči*, *kuítsi*, *uní-kuítsi*, *kuíči*, mutum (A₆); *kúsi*, mutum (A₁₂); *kúizi*, Crax (A₅₀); *kúidži*, Crax (A₆₃); *kuíži*, Crax (A₄₀); *ghosa*, *Gallinula plumbea* (A₅₇); *ghozy*, Crax *globulosa* (A₂₉); *koezy*, Crax *globulosa* (A₃₇); *kútzi*, pava pintada (A₇₀); *ghúitze*, Crax *globulosa* (A₂₃); *ghotsüe*, Crax *globulosa* (A₂₁); *ghutze*, *Gallinula plumbea* (A₂₅); *ghukzy*, Crax *globulosa* (A₂₀); *kuísi* (A₅₆), *kowitsi*, paujil (A₈₀); *akisi*, powis (A₆₀); *hauísi*, Crax (A₄₅); *kuísi*, Crax (A₃₄).

Gallineta (oiseau aquatique) : kóčaxa (G).

kusara, poule de forêt (A₅₆); *kusere*, *kutsera*, *Gallinula plumbea* (A₅₈); *kušere*, poule d'eau (A₃); *ghutehre*, *Gallinula plumbea* (A₃₃-A₃₀); *guthera*, *Gallinula plumbea* (A₁₉); *ghusara*, *Gallinula plumbea* (A₁₄); *kučira*, courlan (A₂); *kásari*, paucar (A₁); *kisoeré*, *Gallinula plumbea* (A₃₂); *ghozery*, *Gallinula plumbea* (A₂₂); *ghuuntere*, *Gallinula plumbea* (A₂₃).

Garza morena : watárama, garza morena; guataráma, oiseau gabán (G).

atarám(a) (A₅₀).

Ibis : korokóro (G).

kurukurú (A₈-A₁₂); *góri* (A₁₀); *kúri* (A₆); *kolokoló-mali* (A₄₆); *kórokoro*, flamant (A₁₈).

Penelope cumanensis (cujubim) : kuyúwi, kuyúwi, kujubí (G).

kuyúí (A₁₂); *kúduí* (A₁₀); *kúduí*, *kóduí* (A₁₁); *kúduí* (A₆); *kuzubi*, *kutsui*, *kusui* (A₅₈); *kudži* (A₂₇); *kutsui*, *Penelope cumanensis*; *kuyui*, *Penelope marail* (A₂₈); *kutuy*, poule de bruyère (A₅₆); *ghutuy* (A₃₅); *kučúy* (A₂₀-A₂₅); *kuyúy* (A₁₄-A₂₅); *kuyui*, Crax à tête blanche (A₆₀); *kutúí* (A₅₀); *kúduí* (A₆₃); *kudú:i* (A₄₉); *kuyúí* (A₄₆); *kuzubiy* (A₃₇); *ghuyubiy* (A₂₁); *ghothuyuy* (A₂₂).

Penelope marail : mara-íbe, dinde cairosa (Gu); ma:lí, héron blanc; máni-yó, héron (G).

mará-zy (A₂₂); *mará-e* (A₂₃); *mará-di*, *malá-di* (A₁₄); *marí*, *Ardea egretta*; *mārē*, *mālē*, *Penelope marail* (A₈); *maré*, *māre* (A₁₀); *māre* (A₆); *maūrē* (A₁₂); *malá:i* (A₄₆); *malá-tē*, *malá-ti*, jacú (A₄₆); *marraí*, dindon; *mari*, garza (A₅₆); *maray* (A₂₀); *mara-sy*

(A₃₇); *mári, mǎli, mǎri, maari, malri*, Ardea egretta (A₇); *mari, mǎari*, Ardea egretta (A₁₃); *māre*, Penelope marail; *māri, mari*, Ardea (A₉); *māre*, Penelope marail; *mári*, Ardea egretta (A₁₀); *mǎlia*, pigeon (A₁₈); *mǎli*, Ardea egretta (A₉-A₁₀-A₁₁-A₆); *mǎ:laǐ*, Penelope marail; *mǎ:l(i)*, Ardea egretta (A₅₀); *mǎ:li*, Ardea egretta; *māre*, Penelope marail (A₆₃); *kolokoló-mali*, ibis (A₄₆); *mara-zú*, Penelope marail; *ghoto-mary*, Penelope aracuan (A₂₁).

Perroquet : *kaurá, kauré, xurra, xurá* (G).

kulí-kulí (A₄₆); *kari-kári*, perruche (A₄₈); *čulí-čulí*, perruche (A₁₅); *čúra* (A₂₃); *čúra* (A₂₀); *kuli-kuya* (A₇); *kuyáú* (A₁₄); *kuléua*, perroquet; *kulí*, japu, Cassicus (A₄₆); *kurí-kuria*, perruche; *kule-aka*, *kulao*, *kulau*, perroquet (A₁₈); *kuru-sua*, urú (A₅₈); *kurú-a*, urú (A₆); *kurú-a*, petit inambú (A₁₀); *pa-kóro* (A₁₂); *kúri-kúri* (A₉); *kuri-kuli* (A₁₃); *kúli-kulí*, *kuri-kuri* (A₁₁); *kulí-kulí* (A₆); *kararri* (A₃₈); *koto*, Odontophorus guyanensis (A₇₈); *kara* (A₄₀).

Perruche : *kini-kini, kini-kini-to* (G).

kekeríkeri (A₁₄); *kelekéle, kerekére* (A₈); *kéríkeri* (A₉); *kerékere, kerekeré* (A₁₀); *keríkeri* (A₁₁); *kerékere, kerékere* (A₆); *kirikiri*, perruche; *ere-ere*, perruche à tête rouge ou jaune; *heréheré*, Psittacus Illigeri (A₅₈); *kerékere* (A₆₃); *kerékere* (A₄₉); *kirikiri*, perroquet (A₁₅); *ghiré-če* (A₂₁).

Poule : *kuan* (Gu); *kabame* (G); *koguaine, coq* (G).

guaméhe, koaméce, guame, kuame (A₇); *kuxamé, kuame* (A₁₃); *kand:mái* (A₅₀); *uamé:li* (A₄₆); *kabamay* (A₅₆).

Poule : *kakara, guákarra, wakára, uakara, guakará* (G).

guakára, uakara, Ardea egretta (A₁₄); *uaká:la*, aigrette blanche (A₄₆).

Poule de forêt : *viari* (G).

piury, Crax tuberosa (A₃₉); *piúry*, Crax tuberosa (A₂₄); *piúty*, Crax tuberosa (A₂₅); *püyury*, Crax tuberosa (A₂₁); *poyory*, Crax tuberosa (A₃₇); *payuri*, Crax globulosa (A₂₆); *boyu*, perdrix de la pampa (A₄); *piyú(g)*, *piu*, mutum (A₂₇).

Vautour : *wayúri* (G).

uá:tsuli (A₅₀); *uá:dzoli* (A₆₃); *uadó:li* (A₄₉); *uadóli*, uruburey (A₈); *uátsoli* (A₉); *uádzoli*, *uátsoli* (A₁₁); *oáili, uáiyóli, uáyuli* (A₆); *uáyú* (A₁₂); *oádzoli*, urubutinga; *oátsuli*, vautour (A₁₀); *ke-waíuli*, hocco (A₄₆); *guáčuri* (A₅₆); *wásuri, gasuri, watsuri, gatsuri*, Crypturus Tataupa; *asuri, gadara, gazara*, Crypturus obsolatus; *gatsuri*, Tetrao major (A₆₈); *i-batsuri*, Crypturus Tataupa (A₂₈); *pačuhly* (A₅₀); *pačúry*, urubutinga (A₂₃); *uayu* (A₂₁); *payuré*, Crax tuberosa (A₂₆); *watsöhoghí* (A₃₀); *mairi, maieri* (A₆); *mayöri* (A₅₃); *maiýuly* (A₂₄); *mayoli* (A₂₆); *máyöri*, Cathartes fœtens (A₇₃).

Yátaro (petit toucan) : *káxo* (Gu).

katsiu, mariána (A₆); *oghazú*, Mycteria americana (A₂₁).

Oreille : *foolá, žulin, zooten* (Gu).

bi-dátin, hua-dáti-ni, bi-dáti-ni, no-dati-ni, i-dati-ni, bi-datti (A₁₄); *nu-tási-ne, xi-tási-ne* (A₁₃); *n-dázi-ni, n-dási-ni* (A₄₆); *e-dáxa, é-taša, e-i-daxa* (A₆₇); *p-θai* (A₇₈); *a-xčái* (A₇₇); *m-tain, u-dei-ne, n-tái-n* (A₃₅); *u-tai-né* (A₃₆); *no-etá, no-tá* (A₂₂).

Os : *pe-pixi-bo* (G).

hua-bíhi (A₁₄); *ka-pahé-ú*, *kā-bāhā-ñi*, cuisse (A₂₇); *hui-paki*, *nu-pae*, cuisse (A₄); *ni-peke*, cuisse (A₃); *i-pexi*, cuisse (A₂₉); *ux-péi*, jambe, cuisse (A₇₇), *nu-pui-tapi*, cuisse (A₁₆); *opúu*, *púe*, cuisse (A₄₈).

Oui : *hé*, *h'é* (G).

éhe, *héhé*, *exe* (A₁₄); *éhe*, *ehé*, *eé*, *hehe*, *éxe* (A₇); *éxe* (A₁₃-A₄₉); *éhe* (A₉); *h'é* (A₁₂); *ehe* (A₆); *éé* (A₁₅); *hèhè* (A₅₃); *eè* (A₄); *ixi*, *ixi* (A₅₄); *éi* (A₂₆); *exee* (A₇₀); *héhé* (A₇₀-A₇₄); *hehe*, *ehe*, *éhe*, *eé*, *äü* (A₈₇); *ee* (A₇₄); *ehě*, *ě* (A₇₃); *ei* (A₇₁); *hehe* (A₈₄); *ei* (A₈₂); *ehe*, *exe* (A₁); *ihé* (A₆₃); *ehe* (A₁₈).

Oui : *xáh* (G).

haha, *xáh* (A₅₀); *aa* (A₄₈); *hāhā-(ye)* (A₆); *hai* (A₄₆); *hāhahi* (A₈₀); *ha* (A₃₄); *aeae* (A₃₇).

Paca (Cœlogenys Paca) : *opaib*, *af^ha'ibē*, *opába* (G).

yaba, *yāba*, *iaba* (A₁₄); *liápa* (A₇); *taba*, *dá:p(a)* (A₅₀); *dá:pa* (A₆₃); *dáha* (A₄₉); *lappa* (A₁₈); *tāgba*, *tahpá*, *tagpá* (A₂₀); *lapá* (A₂₁); *dápa* (A₆); *(n)-dāpa* (A₆-A₁₀-A₁₁); *tapé-te*, rat, souris (A₁₁); *izapi*, *zápi*, rat (A₅₈); *tāa* (A₃₃).

Pagne : *guayuk°* (Gu); *wayúku-bone*, pagne ♂; *guayúko*, pagne (G); *guayako* (C).

guayúko, pagne ♂ (A₁₄); *uaiuko*, pagne ♂ (A₇); *kué:yu*, pagne ♂ ♀; *ku:é:yu*, pagne ♀ (A₄₉); *nu-waik(i)ú-ne*, *nu-waikú-ne*, pagne ♂; *waik(i)u*, *waiku*, pagne ♀ (A₄₆); *koéyu*, pagne ♀ (A₉); *goeyú-ma*, pagne féminin; *nu-koé-ne*, pagne ♂ (A₁₁).

Palmier : *kočibaxú* (G).

kussí, *kusí*, *kusibay* (A₅₆).

Palmier pataua (OEnocarpus Bataua, Mart.) : *kupéri* (G).

(m)búperi, palmier bacaba (A₁₀); *púperi* (A₆).

Palmier (Lecythis oleracea) : *tavarí* (G).

tauari, écorce rouge, servant de papier à cigarette (A₁₀); *tavarí* (A₇).

Pupunha (Guilielma speciosa) : *pipíri*, algarrobo (G).

pípiri (A₆-A₉-A₁₀-A₁₁); *pepiri* (A₆); *pipirí* (A₁₂); *pipire* (A₈₇).

Papaye : *mapáya* (G).

mapaya (A₄₄-A₅₆); *mabáya* (A₆₃); *mapaye* (A₃₅); *mapáya* (A₄₆-A₄₉); *mapáy(a)* (A₅₀).

Papier : *kuiyárata* (G).

kuiaruta (A₅₆).

Peigne : *tiápa*, *tiepa*, *tiápa* (G).

sāpa, *tsāpa*, *tsāba* (A₆); *tsiāpa* (A₁₂); *ziāb(a)* (A₅₀); *siāba* (A₅₆).

Pénis : *b-wā-ta* (Gu), *pe-wuá-to*, *pe-boa-to*, *pe-buá-i*, *pe-bouá-to* (G).

a-bai-i, pénis; *bae-i*, organe génital ♀ (A₃₇); *nu-puhi* (A₄₂); *nu-peí* (A₄₁-A₄₇); *nu-piia* (A₁₉); *poui*, *pui* (A₇₃); *wua-pay*, pénis; *a-pui-t*, vulve (A₈₄); *ni-poyi*, nombril (A₃); *pijhy* (A₂₃); *p:ži* (A₆₃); *nu-peze* (A₃₈); *w(h)é-podzé*, nombril (A₈₀).

Petit : *ěiki-re*, jeune garçon, petit; *ziki-ni-néyo*, *ěiki-rri-niyoguáxito*, petit (G).

tsikii, garçon (A₅₈); *džiká*, fils (A₁₅); *má-xiko-yo*, *ma-θiko-yu*, garçon (A₁₃); *e-suku-ke*, petit (A₁₈).

Pied : *tek-bukən* (Gu); *pemáta-baka*, genou (G).

nu-ípakú-daliku, plante du pied (A₁₀); *nu-ípakó-daliku*, plante du pied (A₁₆); *nu-ípiiku*, dos du pied; *nu-ípakú-daliku*, *nu-ípakó-taliko*, plante du pied (A₁₁); *da-buke-sibuli*, cuisse (A₁₈).

Pied : *kətiən* (Gu).

no-guta, mollet; *no gisi*, jambe; *no-giti*, *no-kiiti*, pied (A); *da-kuti*, *da-koti*, *u-kiiti* (A₁₈); *u-gútti* (A₃₄); *un-khéti*, *kheti* (A₃₆); *un-kete-wi*, *kudi-be* (A₃₅); *ghuěy* (A₂₅); *kats-palagieru*, cuisse; *hi-xěči*, jambe (A₅); *u-yili* (A₅₃); *nu-xily* (A₂₄); *ni-kiiti*, *kiti*, *kuti-ěi*, *ni-kiiti*, *kiiti-něi* (A₃₆); *no-siti* (A₇₃); *i-kutsu*, jambe; *nu-ki:čiui*, *nu-ki:tsui*, cuisse (A₅₀); *pi-kiisi*, cuisse (A₆₃); *n-gá:dá-pe*, jambe (A₄₆); *nu-katy* (A₄₄); *nu-kiisi-u*, orteil; *nu-kuti*, mollet; *nu-kiθa-pa*, pied (A₁₇); *nu-kate*, cuisse; *ni-kyetu*, genou; *ni-ki:za-pa*, *nu-ki:za-pa*, pied (A₃₀); *nu-kati-napi*, jambe (A₄₂); *p-kado*, jambe (A₅₅); *nu-katy*, *bi-kádi*, jambe; *vi-kadi*, ta jambe; *no-kotu-kuly*, talon (A₁₄); *nu-kute* (A₅₇); *i-kurguti* (A₃₄); *no-koty*, orteil; *nu-kute*, pied (A₃₂); *nó-kotsi*, cuisse (A₉); *nu-kúdzé*, cuisse (A₁₀); *nu-kúdzé*, cuisse (A₁₁); *e-muri-kudza-rini*, cheville (A₅₈); *no-koši*, jambe (A₅₂); *kuči*, hanche; *kooču*, *koča*, *kuktiā*, *kxča*, pied (A₅₅); *nu-kuto-ky*, talon (A₁₆); *na-kótso*, *xi-kotzo*, cuisse (A₁₃); *no-kozio*, cuisse (A₁₂); *košo-á*, *gócó*, jambe (A₁₅); *si-ghotoh-la*, talon (A₂₁); *vi-kas*, jambe (A₂₀); *nu-kati*, jambe; *nu-kisa-pa*, pied; *nu-kitsi-ui*, orteil (A₄₁); *nu-y-ghuta*, fémur; *nu-kitu-ita*, jarret (A₃₃); *nu-kiči*, *nu-kiši*, *nu-kuisci*, pied; *nu-gatsa-hě*, membre inférieur; *nu-kasa-he*, jambe; *nu-hotsě*, *nu-húse*, cuisse (A₄₅).

Pierre : *hehaa-t* (Gu); *iwó-tó*, *ěwó-to*, *ěxbo-to*, *ibo-tó*, pierre; *iwó-ta*, *ibó-ta*, montagne (G).

ípa, *ipa*, *hipa*, *íppu* (A₇); *ěípa*, *íppapa* (A₈); *xíppa-da*, pierre plate et lisse; *hípa*, *xíppa-ta*, *íppa*, pierre (A₉); *hípa-de* (A₁₀); *hípa-ta*, *hípa-te* (A₁₁); *hípa-da*, *hípa-ta* (A₆); *hípa*, *ipá* (A₁₂); *ipá*, *ipa*, *ipáh*, *ipa* (A₄₈); *ěbā*, *ipba*, pierre; *ěba*, montagne (A₅₀); *yba*, *ivá* (A₅₈); *hipa-da* (A₆₃); *ixxa*, pierre plate et lisse; *ěxxa*, *ěhā*, pierre (A₄₉); *ehexa* (A₅₁); *ěi:ba* (A₄₆); *tziba*, *sibi* (A₅₈); *sibba*, *siba* (A₁₈); *zepá* (A₃₇); *síha*, *sixa* (A₁₃); *teba* (A₄₂); *tepá* (A₃₉); *těpa* (A₁₇); *děba*, *tiba*, *tiva*, *tippa* (A₁₄); *ziba* (A₃₄).

Pium (Simulium) : *maapirri*, *maspira*, Simulium; *māparó-to*, taon; *maapara-to*, golosa, espèce de mouche (G).

mapenni, *mapéni*, puce pénétrante (A₇); *mahí:ri*, Simulium; *maxiri*, moustique (A₄₉); *mapun*, moustique (A₅); *māpiri*, Simulium; *mapiri*, moustique (A₉); *maxiri*, moustique (A₁₃); *mapúí*, pou (A₄₈); *mapirli*, moustique (A₆); *māpiri* (A₈-A₁₀-A₁₁); *mapiri* (A₁₂); *mapěheklā*, moucheron (A₈₀); *māpir(ě)*, Simulium; *mapire*, moustique (A₅₀); *ma:bé*, *ma:pé* (A₄₆); *mapíry* (A₂₀); *mabburi*, mouche (A₁₈); *mapiri* (A₆); *maxí:ri*, moustique (A₅₀); *mepere*, marehouse (A₂₉); *mapičy* (A₂₁); *mapeto*, Ixodes (A₂₂); *mapyry* (A₂₃); *mibiki*, Ixodes (A₁₈).

Poisson : *pó:ne*, *pó:ni*, *poné*, raie (G).

póne, *yeyú* (A₇₅).

Poisson : *tamsě*, *jamus* (Gu); *sá:maí*, *tsá:maí*, anguille; *samái*, temblador; *zamai*, gymnote (G).

damě, gymnote (A₈); *hámu*, gymnote (A₁₄); *čina* (A₅); *šima* (A₃₄-A₇₅); *šemá-ke*, *šinā-kí*, *šima-kü* (A₃₀); *sima*, *šima* (A₁); *tsamaí*, anguille (A₅₀); *damái*, anguille (A₄₉); *čamu-si*, poisson nicuro (A₃₆); *xima* (A₄₀); *tama-ky*, poisson tampaké (A₂₂); *šima-si*, *sima-si*, *zima-si* (A₁₃); *šimeč*, *simeč*, *sima-si*, *simehe*, *sima* (A₇); *damě*, anguille (A₈).

Poisson cachama : *t̃āhe* (Gu).

dāhā, *dāhā*, tucunaré (A₄₉); *dāpa*, tucunaré (A₈); (*n*)*dzāpa*, tucunaré (A₁₀); (*n*)*dzāpe*, tucunaré (A₁₁); *yāpa*, tucunaré (A₆); *dzā:pa*, poisson (A₆₃).

Poisson cajaro : *dómi*, *dóme* (G).

dūme, poisson à écailles (A₁₁).

Poisson palometa : *tarapábo* (G).

zalú'bad(a) [A₅₀].

Poisson pirahiba : *malísi*, *maríse* (G).

ma:li:zi:ri (A₅); *marirityi*, mereschu (A₄₂); *maribi*, petit poisson (A₅₀).

Poisson piraña : *hemiki*, poisson valentón (Gu).

omáke (A₃₀); *umáhe* (A₄₆); *umái*, *umái* (A₅₀); *úmaí* (A₆₃); *umá:i* (A₄₉); *úmaí* (A₁₀); *ómaí* (A₆); *úmaí*, *hómaí* (A₁₁); *māi* (A₁₃); *ba-úmehe*, *bā-úme* (A₁₄); *humah* (A₂₄); *úma* (A₇₅); *huma*, *uma* (A₅₃); *uma* (A₂₈); *oma* (A₃₇); *huma-ni*, espèce de poisson (A₁); *uhma*, piraña, *yma*, Erythrinus (A₁₉); *humai*, *úme*, *úme* (A₆); *óme* (A₈); *pár-uma* (A₇); *p-okma* (A₂₂); *ygp-úma* (A₂₀); *yp-úma* (A₂₃); *om*, espèce de poisson (A₃₅); *yuma*, Silurus pirarara (A₃₃); *aima*, poisson (A₆₂); *xima*, *ximé*, *xime* (A₄₈); *yne*, poisson (A₂₅); *ima*, *himo*, poisson (A₃); *imo*, *himo*, poisson (A₄); *imo*, poisson (A₂₉-A₃₀); *emé*, poisson (A₃₂); *yumá*, bagadú (A₁₇); *hime* (A₁₈).

Poisson coporo : *nakutča* (G).

(*n*)*dákatsa*, Gymnotus electricus (A₁₀); (*n*)*dakása*, *dakátsa*, Gymnotus electricus (A₆); *tákata*, Gymnotus electricus (A₉); *takáta*, Gymnotus electricus (A₁₁).

Poitrine : *pe-xene*, côtes (G).

ux-téni, sein, mamelon (A₇₇); *báka-dini*, pis; *činó-dini*, mamelon de chien; *hinadadi-díni*, *bi-dini-aha*, mamelon ♀; *hua-díni*, *bi-dzi-dzine*, mamelon ♂; *hiunono-hobi-díni*, *bi-díni*, *no-díni*, sein (A₁₄); *ni-tsíni*, mamelon d'animal; *no-tsíni*, poitrine, mamelon ♂; *no-tsíni néyepé*, mamelon ♀, sein (A₇); *no-tsíni*, mamelon ♀ ♂; *napeta-tsíni*, sein; *tsíno*, *tsíni*, *t(š)ino-t(š)ini*, mamelon d'animal (A₉); *tsiní-zí*, sein (A₁₃); *be-sini*, mamelles; *ge-čeni*, poumons; *i-šepe-tene*, tronc (A₅₈); *džéné*, sein (A₁₅); *mi-čeni*, sein (A₂); *si-čene*, *nu-čene*, sein (A₄); *nā-séni*, cœur; *no-ixi-txiini*, sein (A₄); *i-čena*, sein (A₃); *i-keng*, cœur (A₃₀); *i-šene*, poumon; *un-déne*, *n-téne*, *n(u)-téné*, *un-déne*, *dino*, sein (A₃₅); *to-tene*, sein (A₅); *oa-ssini-hii*, cœur (A₁₈); *šin*, poumon; *dun*, sein (A₃₆); *ō-téne*, votre sein; *no-téne*, *tine-či*, *tine-tí*, sein (A₂₆); *no-tóna*, sein (A₅₃); *tu-tánō*, sein (A₇₅).

Poitrine : māti-ap (Gu).

no-hiāpi, no-iāpi, ni-iape, os; no-tāui-api, colonne vertébrale (A₈); i-napi, no-api, os; nu-nāpi, dos (A₆); nū-api, os (A₁₀-A₁₆); nu-(s)am-āpi, colonne vertébrale (A₁₀), nū-api, nō-api, os; nū-api, nu-tam-āpi, colonne vertébrale (A₁₁); yāpi, (uadāki) yāpi, nō-api, os; li-tsāme yā(a)pi, colonne vertébrale (A₆); no-doli-ābi, no-tari-api, dos (A₇); n-apé, api-nēi, āpī, os (A₂₅); hi-xapue, i-xapue, i-xapui-sa, os (A₅); u-hāpō, os (A₅₃); uaua:li-āpi, dos, colonne vertébrale (A₅₀); n-ā:bē, os (A₄₆); k-āxpā, os (A₇₇); nōxpī-na, os (A₁₂); bi-kābi, n-abi, xadbibi, os; i-nabi-sohi, huu-nābi, bi-nābi, dos; vi-nabi, ton dos (A₁₄); i-napū, os (A₁₇-A₃₉); a-napi, os (A₄₁); nu-napi, i-napi, os (A₄₂); nu-nāhe, os (A₄₅); da-habbu, colonne vertébrale (A₁₈).

Poudre enivrante (paricá) : ñopo, yópo, niopo, dyopo, dó:po, poudre enivrante; doopa, opium (G).

nupa (A₄₄); yopa (A₈₇-A₃₄-A₅₆-A₈₅-Tunebo); yupa (Otomak-Saliva); niopo (Otomak); nuba, yuba (A₅₆).

Près : mōkhē, mokhe (Gu); imoxoyo (G).

mākoti, makoti (A₁₄); hamá:ku (A₄₆).

Puce : né:ri-to (G).

gaia(x)-neru (A₆); kaia(x)-neru (A₁₀); kuā-neri, kaá-nheru (A₆); kua-n(i)ri (A₅₀); kauā(x)-neru (A₆₃); kaba-naĩre (A₅₆).

Racine : pule-si, manioc amer (G).

tu-paré, manioc (A₆₁); tsi-pali, či-pari, sī-pārī, či-parī, či-pālī, banane; ké-pare, či-pālī, patate (A₂₆); ū-pari, patate (A₂₇); xi-pale, ti-pali, xi-pali, patate (A₅); yi-pari, patate (A₅₃); tsi-pari, banane (A₃₉); ti-pari, tsi-parō, tsi-pari, wa-bore, bare, banane (A₅₈); tu-pari, chicha (A₇₀); to-porē (A₄); za-pory (A₃₂); sa-para, manioc rôti (A₃₅); tā-bari, tā-bali, ta-pari-atapi (A₇); iyā-pali (A₈); li-pali (A₉-A₁₀); haikū-pali (A₁₁); li-pālī, heiku-li-pālī (A₆); era(a)-pāre, patate (A₁₂); a-pari, čam-bari-nēi (A₁); damanya-bora-ni (A₂₇); hi-pale, ši-pale, patate; sá-pana, banane (A₇₂); tso-poorō, só-borō, osop-poro, sop-poorō, tso-pāro, maïs (A₁₅); bari-siba (A₅₆); či-pari, patate (A₈₄); čax-pālī (A₇₇).

Rame : fash tinik, rame vite! (Gu); tena-pá, téna-ba, tēne-pa, dene-pa, tenó-pa, tena-pa, rame (G).

pi-tená, ramer; té:na, dena, rame (A₅₀); hi-dé:na uayáha, ramer; dé:na, rame (A₄₉); pi-déna-ka, ramer (A₆₃); déna (A₃₀); tena (A₅₆); no-déna-ka, ramer (A₉); pi-déna aka, ramer (A₁₀); nu-déna-ka, pi-déna, ramer (A₁₁); pi-edéna, hi-téna, hi-déna, hi-déne, ramer; pi-dénhe, pi-dénhe, rame! (A₆).

Rat : irri (G).

híri (A₆-A₉-A₁₀-A₁₁); (e)híri (A₆); hīri (A₁₂); í:ri (A₄₉-A₅₀); hí:ri (A₆₅).

Rate : pe-ko-sesčbali (G).

no-sašá:ba, estomac (A₇).

Récipient : *tsaro-bá*, calebasse (G).

taró-ti, *talú-ti*, *toro-te*, *taru-ti*, calebasse (A₁₄); *ošíru*, *ožíru*, calebasse (A₇); *sáru*, *sálu*, calebasse (A₈); *tsurru*, grand pot à chicha; *túru*, plat; *turú-da*, *tsurú-da*, plat profond (A₆); *túru*, grand pot à chicha, *turú-da*, pot à eau peint (A₁₀); *sólu*, calebasse (A₂₆); *sulia*, calebasse (A₅); *čurú-no*, *čurú-no*, *čóró-né*, pot; *čuru-pé*, cuiller: *toro-ró*, calebasse-bouteille (A₁₅); *tóero*, marmite (A₉); *surru*, panier (A₂₇); *au-turi-zar*, *tori-za*, courge jurumú (A₅₈).

Rivière : *mene*, *pepo-mene* (G); *mene-ra* (C).

menoa, *mena*, eau (A₅₆).

Résine : *urrukay* (C).

kurrukay (A₈₈); *urukaí*, arbre caranya (A₁₁); *rikay*, sève (A₅₆); *kurkai*, résine blanche médicinale (Guayana).

Rouge : *kirri-kirri-ba* (G).

kerá-weyú, *kera-úyu*, *Bignonia chica* ⁽¹⁾; *iré-ite*, *iré-(i)peri*, *ile(h)*, rouge (A₆); *kárra-úru*, *Bignonia chica*; *kure-to*, rouge (A₁₈); *kieré*, noir (A₄₅); *kila-úru*, *Bignonia chica*; *kilá-li*, *kirer-li*, rouge (A₈); *ke(c)rá-ni* (A₁₃); *kiré-ri* (A₅₀); *kerá-že*, *kirá-že* (A₄₉); *kárray*, *kírra-yí* (A₅₆); *kané-oko* (A₄₀); *é-ra-h*, *íre*, *ira-lli*, *ira-ri* (A₇); *iré-idi*, *irre-iderli* (A₉); *kalo-il*, anato paint (A₃₅-A₆₀); *ira-ídeli*, *ira-íkane*, *ira-í dali* (A₁₁); *kieru-wedzowi* (A₈₀); *irá-ide*, rouge; *kara-útu*, *kerá-útu*, *Bignonia chica* (A₁₉); *chirru viri*, *Bignonia chica* (A₄₄); *ghera-ly*, *kári-ri* (A₂₀); *ghera-kary* (A₂₃); *kiani*, *kiyani*, *k'yaní* (A₁₄); *iré-idali* (A₆₃).

Sabre d'abatis : *mazéte*, *mazeta* (G).

mačetá (A₁₄); *matséta*, *matzeta* (A₇); *mazete* (A₁₃); *matséte*, *matséte*, *mačéte* (A₁₁); *mačetu* (A₅₃); *mačeto* (A₇₅).

Sabre d'abatis : *sicra*, *s^hiera-pihina*, sabre d'abatis; *s^hiera čináy*, couteau (Gu); *siri-pibo-to*, *macana* (G).

sara-sará (A₆₄); *sara-itá* (A₆); *tsára-ta* (A₆); *sara-ká*, *sara-kão*, *sara-sará* (A₂₆); *sero-če*, argent (A₅); *asero*, fer (A₁); *siri*, couteau (A₈₆); *siró-bi*, aiguille; *siro-küsepe*, bateau (A₈₄).

Sang : *hal*, *hál hál* (Gu); *pi-xana*, *pe-hána* (G).

u-hóra-hí (A₅₃); *n-úrta* (A₂₄); *xera-ri* (A₅); *yrrai* (A₅₆); *ira-xa* (A₁); *eere-nga* (A₂₆); *irai* (A₉-A₆); *ira*, *irahi* (A₂₀); *yray* (A₂₃); *yra-ty* (A₁₉); *nu-íra-na* (A₁₀); *nú-ra* (A₁₂); *nú-ila* (A₈); *ire-na*, *ira* (A₆₃); *irai*, *ira-na* (A₅₀); *(nu)-irra*, *irrai* (A₉); *nu-irá-na*, *iránate* (A₁₁); *ilhei* (A₆).

Sanglier : *xabuitča*, *ábutse*, *xabuisa*, *xabuitča-unu*, sanglier; *xabuitča-pixibi*, porc; *xabusa*, *gabuiža*, *pécari* (G).

ápidža, porc; *ápíča*, *hapixa*, *Dicotyles labiatus* (A₉); *ápitsa*, *D. labiatus*, porc (A₁₀); *ápitsa*, *ápitse*, *D. labiatus*, porc (A₁₁); *apytza* (A₂₃); *apitža*, *apidža*, *apidža* (A₅₀); *ápidža* (A₆₃); *hapixá* (A₂₀); *hapéhutsə*, *D. labiatus* (A₈₀); *abiacy*, *D. torquatus* (A₁₉-A₁₄); *apyučy*, *D. torquatus* (A₁₄); *abída*, *apida*, *D. labiatus* (A₈); *abída*,

⁽¹⁾ Donne une peinture rouge.

D. labiatus, porc; *abida*, *abidda*, *D. labiatus* (A_7); *aputery*, *D. torquatus* (A_{33}); *abiaxe*, *D. torquatus* (A_{38}); *ápia*, *ábia*, *D. labiatus*, porc; *ápia*, porc (A_6); *apiya*, *D. labiatus* (A_{13}); *apia*, *D. labiatus* (A_{34}); *abia*, *D. torquatus* (A_{32}); *apié*, *hapie*, *D. torquatus* (A_{12}); *había*, *habíya*, *habija*, *abbiya*, *xabía*, *D. labiatus* (A_{14}); *ahí-da* (A_{49}); *abbuyá*, *abúja* (A_{18}); *apuya*, *abúia*, *D. labiatus* (A_{37}); *abúy*, *D. torquatus* (A_{25}); *bici*, *D. labiatus* (A_{35}); *puíce*, *puči*, *puíce*, *D. torquatus* (A_{48}); *puhi*, porc (A_{56}); *pulzia*, *D. labiatus* (A_{22}); *biči*, *D. labiatus* (A_{60}); *nu-beze*, *anu-beze*, *ánu-beze*, *pécari* (A_{58}); *anu-beza*, *anu-peza*, *pécari* (A_{28}); *nu-basa*, *pécari* (A_{64}).

Sarbacane : *zirípibo* (G).

zirípú, *zirípua*, sarbacane; *kapi-ziri*, flèche empoisonnée (A'_{59}); *seráçá*, flèche de sarbacane (A_{28}); *serape*, *čerape*, flèche de sarbacane (A_{58}); *ne-širipi*, flèche empoisonnée; *ni-širipi*, *širipi-čt*, flèche à poison (A_{26}); *kapi-tsiri*, flèche de sarbacane (A_{10}); *kapi-tsiri*, flèche de sarbacane (A_{11}); *kāpi-tsiri-hui*, flèche de sarbacane (A_6); *kapi-siri*, flèche de sarbacane (A_{12}); *kapi-dziri*, flèche empoisonnée (A_{63}); *kasiri*, flèche (A_5); *kaširi*, flèche (A_{53} - A_{75}).

Scorpion : *akéto* (G).

káti, crabe (A_{11}); *kátzi*, crabe (A_7); *kotó*, scarabée (A_{77}); *kutá*, grosse fourmi (A_{30}); *katu-taru*, fourmi; *kuti-ti*, fourmi sauba (A_{53}); *katse-pókere*, *katse-vókere*, fourmi (A_{26}); *kači-či*, fourmi sauba; *katsu-tálo*, fourmi tarakua (A_{75}).

Scrotum : *pe-esé-to* (G).

n-é:zei (A_{50}); *p-i:zi*, pénis, vagin (A_{63}); *nú-ihí*, pénis (A_9); *iči-ti*, pénis (A_9); *xitzi*, pénis (A_{13}); *nú-i:zi*, pénis (A_{10}); *nú-ihí*, pénis (A_{16}); *nú-i:ši*, *i:ši-te*, pénis (A_{11}); *nū-hi*, pénis (A_{12}); *izža*, *ile*, vulve (A_{17}); *ēli*, vulve (A_{41}); *nu-se*, pénis (A_{43}); *issin*, pénis (A_{18}); *čy*, pénis (A_{35}); *isy*, pénis (A_{32}); *se*, pénis (A_{45}); *šti*, organe génital ♀ (A_{75}).

Sel : *dôm* (Gu); *roma-to* (C).

iví-tume, *ybi-dūma* (A_{56}).

Sel : *yáyo* (G).

héu (A_{41}); *eyōu*, *iχūu* (A_{17}); *íui* (A_6); *yíaria* (A_{56}).

Sentier : *xuátáo*, *xuóta* (G).

koathá, chemin (A_{15}).

Serpent : *yomo*, serpent; *xom*, grand serpent aquatique (Gu); *hómō*, *omo*, *xomo* (G).

hānu, boa scytale (A_9 - A_{10} - A_{14}); *uma-úali*, *homó-ali*, boa scytale (A_{11}); *onín-ome*, *honín-uné-ri*, boa scytale (A_6); *omé-ni*, *ome-ni*, *xúmo-ni*, *xóme-ni* (A_7); *omé-ni*, *ume-né*, *ume-ni* (A_{13}); *hāmo*, boa scytale (A_{14}); *imōna* (A_{75}); *hina-ne*, *amu-ini* (A_5); *himuna* (A_{53}); *imi-na*, *ini-ne*, *imi-ni*, *umi-nauā* (A_{26}); *má:u(u)*, anaconda (A_{50}); *umá-uāli*, anaconda (A_{63}); *á:mu*, anaconda (A_{49}); *ame-ka*, serpent d'eau (A_{66}); *ama-ri-zan*, espèce de serpent (A_{85}).

Singe : *papa-búe*, *papá-be*, *pápa-bui*, singe; *popo-bi*, singe machín (G).

poé, *pulué*, *Cebus flatuellus* (A_8); *pūé*, *poe*, *Cebus flatuellus* (A_8); *búe*, *Cebus flatuellus* (A_{10}); *púe*, *póe*, *Cebus flatuellus* (A_{11}); *púe*, *páe*, *Cebus flatuellus* (A_6); *pú:ai*, *Cebus* (A_{50}); *púe*, *Cebus* (A_{63}); *púddi*, *Cebus flatuellus* (A_{18}); *pua-čé*, *pua-tsi*,

pua-tzi, *poá-tsi*, *poá-ti*, *Cebus flatuellus* (A_7); *poe-té*, *Cebus flatuellus* (A_{10}); *poe-he*, *Cebus gracilis* (A_{31}); *pauay*, *Cebus gracilis* (A_{32}); *pahô*, macaque (A_{17} - A_{41} - A_{39}); *puu*, singe paroacu (A_{57}); *puzé-ro*, *Cebus gracilis* (A_{33}); *pöse-ri*, macaco do cheiro (A_{75}); *puse-ri*, hapale (A_{53}); *pue-se-ri*, mono frailecito (A_8); *xua-tzi*, *Cebus flatuellus* (A_{13}); *puat* (A_{55}).

Singe : *aigota* (Gu).

čkote, *Cebus flatuellus* (A_5); *čkute*, *Cebus flatuellus* (A_{53}); *ygoty*, *Cebus flatuellus* (A_{24}); *tsekoté*, *čkuti*, *Cebus flatuellus* (A_{25}); *kučti*, mico (A_1); *tikuči*, singe noir (A_{40}); *škölö*, *Cebus flatuellus* (A_{75}); *kuta*, animal (A_{18}); *keti*, animal (A_{44}).

Singe : *šile*, *čule-yo*, titi (G).

surā, *šura*, *Lagothrix Humboldtii* (A_{28}); *šeri-pe*, macaque (A_{68}); *čure* (A_{86}); *išole*, *Callithrix*; *sori-sole*, maquis nocturne; *ocira*, alouate noir; *mo-sera*, alouate rouge (A_{39}); *ičere*, alouate noir; *sero-ina*, coaila (A_2); *coaila* (A_2); *sere-nan*, coaila; *sere*, alouate noir; *šira*, *Ateles paniscus* (A_4); *m-tira*, *Ateles paniscus* (A_{53}); *ma-šira*, *m-čira*, *Ateles niger*; *n-čira*, petit singe noir (A_5); *m-tira*, *Ateles paniscus* (A_{75}); *ma-čira*, *Ateles paniscus* (A_{34}); *džele-ue*, *Mycetes* (A_{46}); *ituli*, *Mycetes fuscus* (A_{18}); *ytury*, singe hurleur (A_{39}).

Singe veuve : *guakui* (G).

oaki, *Callithrix* (A_{11}); *uáki*, *Callithrix* (A_6); *oa(x)ká-ua(x)ka*, *Callithrix* (A_{40}); *oaká-rá*, *Pithecia ouacary* (A_{32}); *pakúy*, *Callithrix cuprea* (A_{20}); *koaše*, *Callithrix torquata* (A_{37}); *wakáúy*, *Callithrix torquata* (A_{22}); *pakoy*, *Callithrix torquata* (A_{23}); *pahô*, macaque (A_{39} - A_{41} - A_{17}).

Singe hurleur (Mycetès) : *murura* (G).

moróri, *mororri*, *morolli*, *mororli* (A_7); *molóily*, *moroyro*, *moroli* (A_{13}); *mólóli*, *mororli* (A_8).

Singe churuco : *kpar*, churuco (C); *guavare*, singe (G).

kap-či, Singe achune (A_5); *gapā*, *gapah*, *wapá*, *Lagothrix Humboldtii* (A_{58}); *káparu*, *Lagothrix olivaceus* (A_{11}); *kapáro*, *kábaru*, *káparu*, *Lagothrix olivaceus* (A_6); *kapáru*, *Lagothrix olivaceus* (A_{12}); *kaparú*, *Lagothrix Humboldtii* (A_{33}); *kapahru*, *Lagothrix olivaceus* (A_{20}); *ghabáro*, *Lagothrix olivaceus* (A_{23}); *kapulu*, singe hurleur (A_{17} - A_{42} - A_{39} - A_{41}); *kopa-xana*, maquis nocturne (A_2); *kaparo*, *Lagothrix olivaceus* (A_{14}); *kaparo*, espèce de singe (A_7).

Soleil : *ikália*, *čkália*, *ikoto*, *ikotía* (G).

lū-kātí (A_{28}); *t-kati* (A_{53}); *tu-kuati*, *ta-kuati* (A_{40}); *atú-kati*, *ata-koál(s)i*, *ātō-kāčī*, *tu-kansi*, *atu-kači*, *ato-kanti*, *atu-kači* (A_{20}); *tō-kači* (A_{75}); *kienti*, *kenti* (A_7); *káthi*, *kázi*, *kázi hólizi*, *kasi*, feu (A_{13}); *kačč*, *káče*, *kathè* (A_{15}); *kaši* (A_{61}); *kači* (A_5); *tš-kēš*, feu (A_{54}); *ketse-džohiki*, feu (A_{80}); *tsi-kasi*, feu (A_{47}); *kéthi* (A_6); *š-keti*, fumée (A_{59}); *kaxči*, feu, bois à brûler (A_{77}); *kid-éx*, *kidžé(i)*, feu (A_{50}); *katti*, feu (A_{44}); *hikesia*, feu (A_{60}).

Soleil : *xuimi-ten* (Gu); *guáme-to*, soleil; *xuimi-t*, *móame-ta*, lune (C); *xuamé-to*, *uame-to*, *wuamé-to*, *wuimé-ta*, lune; *wuamé-ta*, étoile; *wame-to*, soleil (G).

kame (A_{17} - A_{30} - A_{42}); *kahame* (A_{31}); *kžámi*, *kami* (A_{41}); *kāmú*, *kamú* (A_{12}); *kamu* (A_{47}); *kamuhu*, *gamúhū* (A_{40}); *kamú*, *ghamú*, *gamuhi* (A_{20}); *gamú*, *gamóho*, *ghamu*, *kamu*,

kamoho, *kamuhu*, *kamoxo*, soleil; *gamé-ni*, *kame-ni*, *káme-ni*, feu (A_{14}); *gamú*, *kamo* (A_{33}); *gámui*, *gámui*, *kámui* (A_{11}); *gámui* (A_{10} - A_{53}); *kámui*, *gámui*, *kamui*, *kamoi* (A_9); *kamói*, *kamú* (A_8); *gamouui*, *kamoi* (A_{49}); *kamú*, été (A_{50}); *gamuy* (A_{10} - A_{23}); *ghamuy* (A_{39}); *kamoi* (A_{36}); *kanoé* (A_{38}); *kamái* (A_{46}); *kamózi*, *kamuzi* (A_{13}); *kamosi* (A_{44}); *amosi*, *amorsi*, *amursi*, *hámari* (A_7); *ghuna* (A_{35}); *kune-ti* (A_{32}); *káme*, année; *kāni*, saison sèche (A_{80}); *kamui* (A_{89}); *kamui*, été (A_{86}); *kāmōi* (A_{62}); *kamui* (A_{60}).

Tabac : *zema*, *čema*, *sema*, *séme*, *čéma* (G).

dyéma, *djeema*, *šema* (A_{13}); *déma* (A_8); *ndzéma*, *zhema* (A_9); *sema* (A_7); *dzéma* (A_{10}); *(u)dzéma*, *(n)dzéma* (A_{11}); *yéma*, *iéma* (A_6); *tséma*, *čema* (A_{50}); *dzéma*, *ndzéma* (A_{63}); *déma* (A_{49}); *zéma* (A_{46}); *jema* (A_{44}); *šama* (A_{36}); *scema* (A_{88}); *dema* (Guipunavi), *čema* (A_{56}); *šuma* (A_{35}).

Taitetú (*Dicotyles torquatus*) : *čama* (Gu); *samu-rí*, chien (C); *tsámu-li*, pécarí; *čamu-li*, chacharo (G).

samó-liti, *zamu-ritó* (A_9); *tsamú-litu* (A_{10}); *samo-lite*, *samó-lité* (A_{11}); *yamo-litu*, *yamú-litu* (A_6); *samu-rí* (A_{59}); *čamu* (A_{56}); *sino-rí*, *sinó-le* (A_3); *sino-rú*, *taitetú*; *šina-lu*, porc (A_4); *dzámu* (A_{50}); *sino-rí* (A_2); *dzamu-litu* (A_{63}); *sino-rí*, porc (A_{39}); *tsáma*, tapir (A_{42}); *táme*, tapir (A_{39} - A_{41} - A_{17}); *izaman*, *idzanā*, *re-zamā*, *r-zamā*, *idamā*, sanglier; *zamu*, tatou (A_{38}); *isamā*, sanglier (A_{64}); *idyama*, porc; *re-zamā*, sanglier (A_{38}); *dahmā*, *dama*, *dāmā*, *damā*, tapir (A_{27}); *merity*, pécarí; *yamu-ry*, *Nyctipithecus* (A_{24}); *zema*, *zāma*, tapir (A_{37}); *yamu-ghato* (A_{22}); *zéma*, tapir (A_{23}); *sehma*, tapir (A_{21}); *meriti*, pécarí (A_{75}); *meriči*, chanchó ituchi (A_9); *mōrity*, pécarí (A_{63}); *miriti*, *meriti*, pécarí (A_{26}); *meričé*, *meriči*, sajino (A_{40}); *mürüsü*, pécarí (A_{27}).

Tamanoir : *kofia*, tamanoir; *kó:f^hi*, petit fourmilier (G).

kapí-zi, *cuatí* (A_8); *kápi-ti*, *cuatí* (A_9); *gápi-tsi*, *cuatí* (A_{10}); *kápi-ti*, *kápi-ti*, *cuatí* (A_{11}); *kápi-či*, *kápi-tsi*, *kápi-hiri*, *cuatí* (A_6); *kápi-si*, *cuatí* (A_{15}); *kápi-zi*, *cuatí* (A_{50}); *kápi-dzi*, *cuatí* (A_{63}); *kabi-sse*, *cuatí* (A_{20}); *ghaby*, *cuatí* (A_{19} - A_{33}); *kápi-hi*, *cuatí* (A_{49}); *apí-še*, *cuatí* (A_7); *kawi-hi*, *cuatí* (A_{49}); *kapu*, *kappuh*, *nasua* (A_{22}); *kahi*, *cuatí* (A_{45}); *ghibe-ry*, *nasua* (A_{32}); *ghabi-sy*, *nasua* (A_{20}); *kapy-hé*, *nasua* (A_{37}); *ghabü-čy*, *nasua* (A_{21}); *kibi-ole*, *kibi-wapa*, *cabiai* (A_{18}); *kapsi*, *Nasua socialis* (A_7).

Tapir : *mēs*, *mēse*, *mesa*, tapir; *mese-vexe*, ours (Gu); *misí*, chat (C); *metsa-ha*, *medza-ha*, *méza*, *máza*, tapir; *misi-misi*, chat (G).

meze, chien (A_{28}); *misi*, renard (A_2); *mé:ži*, chat; *máéži-kí:di*, petit chat-tigre (A_{46}); *miči*, chat (A_{14} - A_{56} - A_{29} - A_2); *mítsi*, *miči*, chat (A_7 - A_{13}); *mízi*, chat (A_9); *mihči*, chat (A_8); *misi*, ocelot, chat (A_3); *miče-mana*, chat (A_{30}); *mízi*, *mítsi*, chat (A_4); *mí:či*, chat (A_{50}).

Tatou (petit) : *talí-tá:li* (G).

dáli-ua, *darí-ua* (A_8); *áli-dali* (A_{10}); *halí-dali* (A_{11}); *dáli-ua* (A_{46}); *ha:lí-dali* (A_{63}); *yali-ue*, *iari-gué* (A_{14}); *ari-tai*, tatou géant (A_{56}).

Tatou géant : *ó:gure* (G).

úkala (A_{50}); *ukarra* (A_{50}).

Tête : *matna-hati*, *matna-t^hana*, *magne-ten* (Gu); *pe-mata-bóko-to*, *pe-mata-sipa*, *pe-mati-áne*, *pe-máta-na*, *pe-matá-na*, *pe-moto-boko-to* (G).

enata, front (A_{22}); *emmata*, front (A_{74}); *emata*, *ečua mati-na*, front (A_{47}).

Tête : *bokó-to*, *pe-mata-boko-to*, *pe-moto-boko-to* (G).

ni-puku (A₃₀); *nu-ki-buku* (A₄₄); *no-bóhu*, *no-boboho*, *no-bu*, *no-m-bo*, *tête*; *no-m-bó*, *ma tête* (A₇); *ā-noko-bako*, *nō-kū-bākó* (A₂₈); *i-pahe* (A_{2-A3}); *ei-páu*, *i-pao*, *front* (A₄₈); *e-bau-va*, *front* (A₇₈); *é-pau-va*, *front* (A₆₈); *w^{he}-bāūhe* (A₈₀); *m-boé* (A₃).

Tique : *čoet* (C); *čogite* (Gu).

tuído, *tóida*, *pou* (A₁₄); *tsóida*, *pou* (A₇); *txuída*, *pou* (A₈); *tóida*, *pou* (A₉); *dúita*, *pou* (A₁₀); *tóida*, *tsóida*, *tsóite*, *pou* (A₁₁); *niida*, *pou* (A₆₅); *(t)súida*, *súida*, *pou* (A₄₀); *žiwé:da*, *žiwé:da*, *pou* (A₄₆).

Tortue : *ha*, *tortue*; *haha*, *tortue d'eau* (Gu); *hára*, *tracajá*, *terecay*; *xara*, *tracajá*; *xárra*, *terecay*; *gara*, *tortue de l'Orénoque* (G).

ára, *matamatá* (A₁₄); *áhara*, *terecay*; *á:la*, *tracajá*, *terecay* (A₅₀); *arra* (A₅₀); *járe*, *Testudo tabulata* (A₁₂); *uulá:naku*, *tracajá*, *terecay* (A₄₀); *uara-nako*, *tracajá* (A₉); *uara-nako*, *guára-nako*, *tracajá* (A₇); *uara-nako*, *tracajá* (A_{14-A13-A8}).

Tortue : *xa-zapáni*, *čapané-ra*, *tzapani'lo*, *tortue*; *atsabáni*, *tartaruga* (G).

sapánilu, *z(a)pánilu*, *tartaruga*; *zapáni'lo*, *tortue* (A₅₀); *tíbuli*, *cabeçudo* (A₁₄); *sépörö*, *Emys amazonica* (A₇₅); *sipére*, *tortue*; *sépare*, *charapa* (A₅); *sepörö*, *yurará* (A₅₃); *sepüery*, *yurará* (A₂₄); *sémpiri*, *tracajá*, *tartaruga*; *sambari*, *simbiri*, *kumbiri*, *tartaruga* (A₂₀); *sampiri*, *sémpiri* (A₁); *mare-zypóry*, *yurará* (A₂₂); *zobiry*, *yurará* (A₂₇); *sipira*, *tortue de terre* (A₃₅); *čibure*, *ubure*, *wabure*, *tortue*; *tibure*, *sibure*, *yurará*; *tibure*, *tsibure*, *tsibure biriaru*, *sibure biriharu*, *tracajá*; *sibure maki*, *yuti* ♂ (A₅₈); *tsibule*, *yurará*; *tsipare*, *tracajá* (A₂₈); *sifori* (A₁₃); *supaniro*, *galapago* (A₁₆); *sipu*, *tortue de fleuve* (A₁₅); *sipu*, *tortue d'eau* (A₄); *kipue*, *tortue de terre* (A₃₀); *hápú*, *ipú*, *yurará* (A₁₅); *epüry*, *yurará* (A₂₃); *eghpory*, *yurará* (A₃₁); *ypüry eghory*, *yurará* (A₂₀); *ipire-pi*, *tortue d'eau* (A₂); *hospire*, *jabutí*; *ospirhe*, *yurará* (A₃); *puri*, *cabeçudo* (A₇); *piri* (A₆₀); *peruy*, *tracajá* (A₃₇).

Tortue : *ikári*, *ikuli*, *ykuri*, *morrocoy*; *ikúri*, *tortue de terre* (G).

íkuli, *tartaruga* (A₆); *íkule*, *cabeçudo* (A_{6-A10-A11}); *ikurli*, *tracajá* (A₉); *exkúli*, *jabutí* (A₈); *hikuli* (A₁₈); *ikore* (A₄₅); *ykury*, *Chelys fimbriata* (A₃₂); *ikuli*, *tracajá*, *terecay* (A₆₃); *ikú:li*, *(i)ku:li*, *jabutí*, *morrocoy*; *ikuli*, *tortue* (A₅₀); *ykure*, *morrocoy*; *ikuri*, *galapago* (A₁₆); *ypüry eghory*, *Emys amazonica* (A₂₀); *yukeelu* (A₁₅); *okol'e* (A₃₈); *kuriu* (A₁₃); *kuri-tu* (A₄₄); *krü-a* (A₅); *kulí-malu* (A₄₆); *kulí-maru*, *jabutí*, *morrocoy* (A₄₉); *kore-zahuaku* (A₃₁); *yko* (A₃₇).

Tortue : *xáčile* (Gu); *ain-xáčile* (C).

itsíta, *jabutí* (A₉); *ičída*, *jabutí* (A₁₀); *ičíta*, *ičíte*, *jabutí* (A₁₁); *íšita*, *itsíta*, *jabutí*; *hísídá*, *tortue d'eau* (A₆); *šotá*, *matamata* (A₇₅); *itsída*, *jabutí*, *morrocoy* (A₆₃).

Trou : *miti* (G).

ā-mātā, *anus* (A₂₈); *e-mete*, *fesses* (A₅₈); *mudu-isi*, *mudu-iši*, *nombril* (A₅₆); *nu-mō:du*, *nombril* (A₄₉); *pi-mútzi*, *pi-mútzi*, *nombril* (A₆₃); *nú-mutsi*, *nombril* (A₁₀); *li-mútsi*, *cordon ombilical* (A₁₁); *nú-motsi*, *nú-modži*, *nombril* (A₉); *nu-mutsú-re*, *nombril* (A₁₂); *hua-móso*, *bi-móso*, *no-muso*, *nombril* (A₁₄); *na-móde*, *nombril* (A₇); *no-módu*, *intestins*; *no-módu*, *no-módo*, *nombril* (A₆); *e-mutu*, *cul*; *tsu.ru-mutu*, *nombril* (A₆₇);

hue-muto, cul (A_5); *motzá*, ventre (A_{35}); *to-móčo*, *no-mošo*, *tá-móčo*, nombril (A_{48}); *nu-mulho-rä*, *nu-mulu-ri*, nombril (A_{37}); *muču-ri*, ventre (A_{76}); *tó-möyoh*, nombril (A_{88}); *na-moti*, *mučá*, *nu-mutía*, ventre (A_1); *u'-móčo*, nombril (A_{77}).

Ventre : *p-uini*, ventre; *p-uini-xi*, intestins (G).

nú-ini, sein ♀, mamelon ♂ ♀ (A_{20} - A_{16}); *nú-ini*, mamelon ♂; *rú-ini*, *nu-ini-táku*, sein ♀; *rú-ini*, *inari-ini*, mamelon ♀ (A_{11}); *uanidži dápe*, *uxnitsi-ata*, mamelon ♂ ♀, sein ♀ (A_6); *ua-ini*, *wa-ini*, mamelon ♂; *na-ini*, mamelon ♀ (A_{30}); *p-i-ni*, mamelon ♂; *rú-ini*, mamelon ♀ (A_{63}); *pe-éne*, sein (A_{20}); *ni-una*, sein (A_{23}); *yui-sí*, sein (A_{56}).

Viande : *pa^h-wit^a*, *pak-uita* (Gu); *váka-bito*, *baka-bito*, viande de bœuf (G).

ehétö (A_{35}); *iyötö* (A_{53}); *ixeti* (A_5); *iti*, sang (A_4); *n-úita* (A_8); *ite*, intestins (A_{18}); *n-ithon*, sang (A_{25}); *n-ittá*, *nytá*, sang (A_{37}); *č-yta*, sang (A_{21}); *n-iti-na*, mon sang (A_3); *n-ixti-ne*, mon sang (A_4); *iti*, *iddi-na*, sang (A_{15}); *iti-marane*, sang (A_{45}).

Visage : *pi-tabára* (G).

nu-edápa, front, menton (A_{16}); *no-tsípune*, joue (A_7); *da-ssiba-ruko*, front (A_{18}).

Vouloir : *nu-uaua keni*, nous voulons (G).

nu-babai, *nu-baba-ita* (A_{56}).

Vulve : *sil-f^huta*, vulve; *p^hut^ha^het*, *p^hut^ha^het*, ventre (Gu); *pétu*, *pettú*, vulve; *petuhu-ta*, utérus (G).

af^hutá-ni, fesses (A_{50}); *na-pedá-ne*, *na-pelá-ne*, dos; *pāti-niaua*, vagin (A_6); *tsu-póte*, *inaru-tsu-póte*, vagin; *ru-tsu-páte*, *inaru-tsu-póte*, clitoris (A_{11}); *ne-tsó-bada nēyepe*, clitoris; *no-báta-be*, côté (A_7); *péde*, clitoris (A_8); *ru-tsu-pate*, clitoris (A_{10}); *nu-bada*, côté, côté; *hua-báda*, *bi-báda*, côté (A_{14}).

APPENDICE III.

VOCABULAIRE COMPARÉ
TINIGUA-PAMIGUA-GUAHIBO.

Aller (s'en) :

Je m'en vais : *naxá* (T).Je marche : *naxái* (T).Allons! *me-náxa* (P).Marche! *ma-naxái* (T).Bon : *ayuxái*, *'ayuxai* (T).*xayoási*, bien (T).*ayoxa-gua*, bonjour, bonne nuit (P).Bon : *míxi*, *mixe* (T).Bouche : *kíwa* (T).Canot : *yá-sála*, *yí-séto* (T).Cassave : *xacá*, *haá* (T).Chien : *xámiu*, *xámno* (T).*xannó* (P).Dent : *yóto* (T).Femme : *ñíza*, *ñísā* (T); *nixtá* (P).Feu : *iči-sa* (T).*eki-sá* (P).Flèche : *xatúla* (T).Garçon : *mekvé* (P).Jaguar : *čína*, *jína*, *xiña* (T).*xiña-ga* (P).Main : *kwána* (T).Maïs : *xukxá* (P).Mâle : *psáŋeyá*, homme (T).Matin : *konáŋwa* (T).Nous : *xiib-kwáxa*, *xiik-kwaxá* (T).Œil : *xúñ*, *zóti* (T).*sete*, *xete* (P).Oiseau : *qéqá* (T).Ara : *mága* (T).Oreille : *ča'āđātā*, *zarátā* (T).Pied : *ŋekiéna*, *ŋiki* (T).*báxa-la*, allons-nous en! (Gu).*baxa-rá-veréna*, *bex*, allons-nous en! (G).*ma-ayuyá*, formule de salutation (G).*čimeen*, bien; *kačimee*, *kačimiam*ⁱ, bon (Gu).*pe-kuibo*, *na-kówo*, bouche; *pe-kuei-bóxo-to*, palais (G).*xettra* (G).*naxaíxa* (G).*samu-rí* (G).*bu^hut* (Gu).*nexa* (Gu).*hixi-t*, *ixi-to* (G); *híti* (Gu).*buitat*, *wutát* (Gu).*pe-nekue-to* (G).*xina*, chasser (G).*keian* (Gu).*xetča*, *héso-to*, *xetza*, *hetsa*, *xedza* (G); *xesú* (C); *hes* (Gu).*pətoy* (Gu).*kəndiāwa*, demain (Gu).*guaxa-iči* (G).*fu-uten*, *s^həp^hūt*, *híp^hūt* (Gu).*ŋ^husa*, *t^husa*, corbeau; *sedza*, vautour (Gu).*maxa*, *māhā*, *maaxa* (G).*zoolen*, *ŋootā*, *ŋūtīn* (Gu).*teken*, jambe; *tek-buken*, pied (Gu); *pé-laxo*, *pe-laxú*, *guaxa-uaxu*, *pe-tāhu*, jambe; *pe-lau-to*, pied, jambe (G).*iahu*, *yaxo*, sel (G).*ŋāhe*, poisson cachama (Gu), *duxe-ini* (G).Piment : *ŋáxa* (T); *saxa*, sel (P).Poisson : *deáfā* (T).

Rouge : *xa'zani* (T).

Sorcier : *xono* (T).

Tête : *žiti*, *žiti* (T).

Tuer : *xayüi*, nous avons tué (T).

Vous : *kakwa-pärä* (T).

Un : *kíe*, *kíyi*, *kíy* (T).

pe-guayana, *pe-wayene-átsa*, jaune (G).

yunu-xandena, médecin (G).

pé-sito, *pe-zilo*, os (G).

be-yaxubi (G).

paxamui (G).

kayen (Gu); *kai matakavi* (C); *käëni*, *kai*,

káixaua, *kahene* (G).

BIBLIOGRAPHIE.

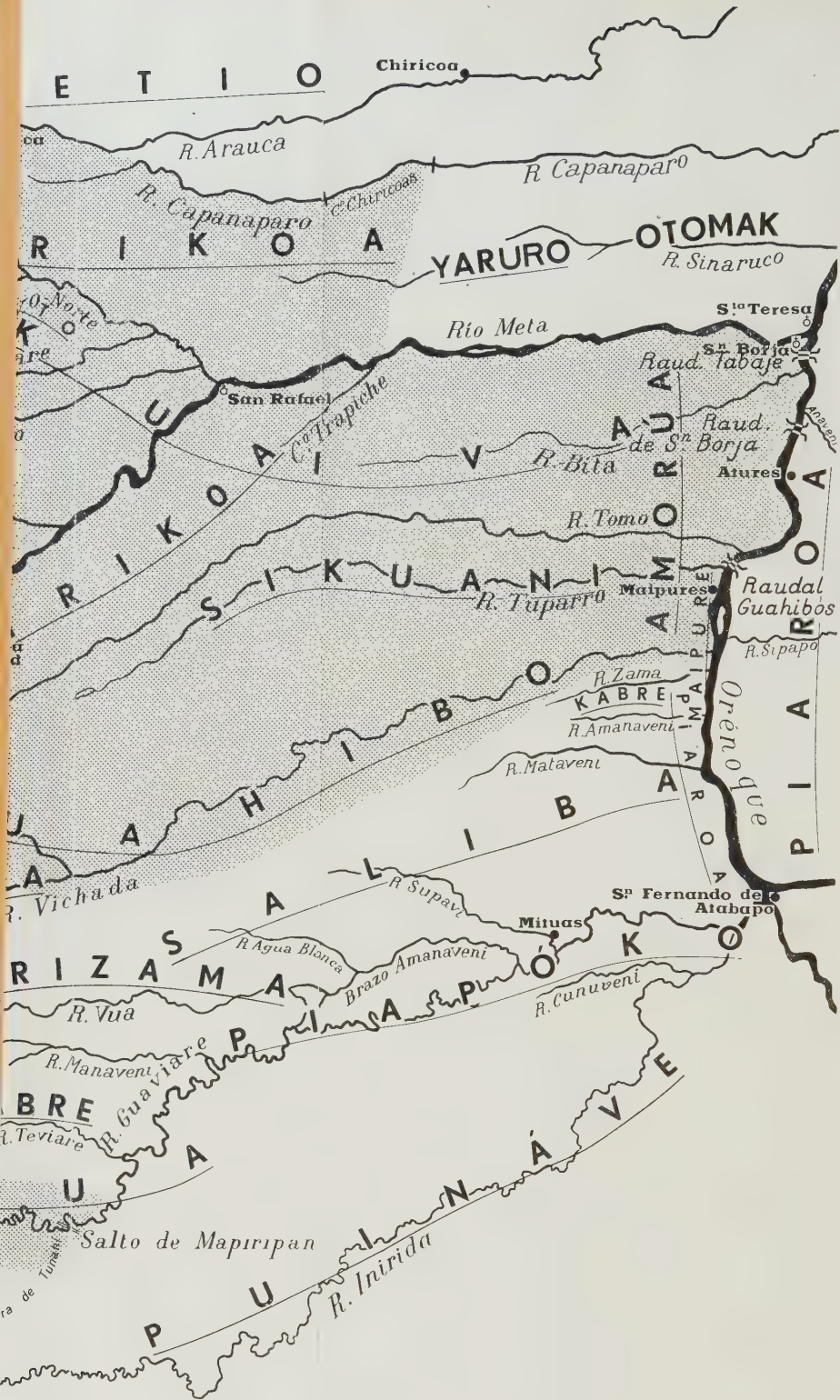
1. AGUADÓ (Padre Fray Pedro de). *Recopilación historial*. Biblioteca de historia nacional. Bogotá, t. V, 1906.
2. ANDRÉ (Ed.). *L'Amérique équinoxiale*. Le Tour du Monde. Paris, t. XXXIV, 1877, p. 1-64; t. XXXV, 1878, p. 129-224; t. XXXVII, 1879, p. 97-144; t. XXXVIII, 1879, p. 273-368; t. XLV, 1883, p. 337-416.
- 2a. BRINTON (Daniel G.). *The american race*. New York, 1891.
3. BRISSON (Jorge). *Casanare*. Bogotá, 1896.
4. CASSANI (Joseph). *Historia de la provincia de la Compañía de Jesús del Nuevo Reyno de Granada en la América*. Madrid, 1741.
5. CASTELLANOS (Juan de). *Historia del Nuevo Reino de Granada* (publiée par Antonio Paz y Mélia). Madrid, 2 vol., 1886-1887.
6. CASTELLVÍ (Marcelino de). *La langue tinigua*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouvelle série, t. XXXII, 1940, p. 93-101.
7. CHAFFANJON (J.). *L'Orénoque et le Caura*. Paris, 1889.
8. [CODAZZI (Agustin)]. *Idea general del Territorio de la República de Colombia*. S. d.
9. GREVAUX (J.). *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Paris, 1883.
10. EDER (Phadon James). *Colombia*. Londres et Leipzig, 1913.
11. ERNST (A.). *Ueber einige weniger bekannte Sprachen aus der Gegend des Meta und oberen Orinoco*. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXIII, 1891, p. 1-13.
12. ESGUERRA O. (Joaquin). *Diccionario jeográfico de los Estados Unidos de Colombia*. Bogotá, 1879.
13. FABO (Fr. P.). *Idiomas y etnografía de la región oriental de Colombia*. Barcelona, 1911.
14. FERNÁNDEZ (Manuel) et BARTOLOME (Marcos). *Ensayo de gramática hispano-guahiva*. Bogotá, 1895.
- 14a. GOEJE (C. H. de). *Études linguistiques caraïbes*, t. II. Verhandelingen der koninklijke nederlandse Akademie van Wetenschappen, afd. Letterkunde. Amsterdam, nieuwe reeks, deel II, n° 2, 1946.
15. GUMILLA (P. Joseph). *El Orinoco ilustrado, y defendido*. 2° édition. Madrid, 2 vol., 1745.
16. KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Abschluss meiner Reise durch Nordbrasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme*. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XLV, 1913, p. 448-474.
17. — *Aruak-Sprachen Nordwestbrasilien und der angrenzenden Gebiete*. Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Vienne, t. XLI (3° série, t. XI), 1911, p. 33-153, 203-282.
18. — *Betóya-Sprachen Nordwestbrasilien und der angrenzenden Gebiete*. Anthropos. St. Gabriel Mödlin, t. VIII, 1913, p. 944-977; t. IX, 1914, p. 151-195, 569-589, 812-832; t. X-XI, 1915-1916, p. 114-158, 421-449.
19. — *Vom Roroima zum Orinoco, Ergebnisse einer Reise in Nordbrasilien und Venezuela in dem Jahren 1911-1913*, t. IV : Sprachen. Stuttgart, 1928.
20. — *Zwei Jahre unter den Indianern, Reisen in Nordwest-Brasilien 1903-1905*. Berlin, 2 vol., 1909-1910.
21. *Les langues du monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. XVI. Paris, 1924.
22. LOUKOTKA (Cestmír). *Observaciones sobre la lengua de los Indios Guayaberos*. Idearium, órgano de la Escuela normal de Occidente. Pasto, t. II, 1938-1939, p. 15-17.

23. LOUKOTKA (Čestmír). *Vocabularios inéditos ó poco conocidos de los idiomas Rankelche, Guahibo, Piaroa, Toba, Pilagé, Tumanahá, Kaduweio, etc.* Revista del Instituto de etnología de la Universidad de Tucumán. Tucumán, t. I, fasc. 1, 1929, p. 75-106.
24. — *Klassifikation des südamerikanischen Sprachen.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, 1942 [tirage à part : 69 pages].
- 24a. — *Slovníky indiánských řečí z rukopisné pozůstalosti cestovatele e. st. vráže.* Věstník královské české společnosti nauk. Třída pro filosofii, historii a filologii. Prague, n° III, 1943.
- 24b. MÉTRAUX (A.). *La civilisation matérielle des tribus tupi-guarani.* Paris, 1928.
25. ORTIZ (Sergio Elías). *Familia guahibo.* Revista de historia, órgano del Centro de historia de Pasto. Pasto, n° 3-4, juillet-décembre 1944, p. 39-62 ⁽¹⁾.
26. OSSA V. (Peregrino). *Vocabulario de los Indios Guayaberos.* Idearium, órgano de la Escuela normal de Occidente. Pasto, t. I, 1937-1938, p. 537-538.
27. PÉREZ (Felipe). *Geografía general física y política de los Estados Unidos de Colombia y geografía particular de la ciudad de Bogotá.* Bogotá, 1883.
28. — *Geografía general física y política de los Estados Unidos de Colombia.* Bogotá, 2 vol., 1862-1863.
29. PÉREZ (Manuel Cipriano). *Vocabulario del dialecto guahibo del Vichada.* Idearium, órgano de la Escuela normal de Occidente. Pasto, t. I, 1937-1938, p. 285-296, 356-362, 400-404, 453-456 ⁽²⁾.
30. REICHEL-DOLMATOFF (Gerard). *La cultura material de los Indios Guahibo.* Revista del Instituto etnológico nacional. Bogotá, t. I, n° 2, 1945, p. 437-506.
31. RICE (Hamilton). *Further Explorations in the North-West Amazons basin.* The geographical Journal. Londres, t. XLIV, 1914, p. 137-168.
32. — *The River Uaupés.* The geographical Journal. Londres, t. XXXV, 1910, p. 682-700.
- 32a. RIVERO (Juan). *Historia de las Misiones de los llanos de Casanare y los ríos Orinoco y Meta.* Bogotá, 1883.
33. RIVET (Paul). *Les familles linguistiques du nord-ouest de l'Amérique du Sud.* L'Année linguistique. Paris, t. IV, 1912, p. 117-154.
34. RIVET (P.) et TASTEVIN (Constant). *Les langues du Purús, du Juruá et des régions limitrophes. 1° Le groupe arawak pré-andin.* Anthropos. St. Gabriel-Mödling, t. XIV-XV, 1929-1920, p. 857-890; t. XVI-XVII, 1921-1922, p. 298-325, 819-828; t. XVIII-XIX, 1923-1924, p. 104-113.
- 34a. — *Les langues arawak du Purús et du Juruá (groupe arauá).* Journal de la Société des Américanistes. Paris, nouvelle série, t. XXX, 1938, p. 71-114, 235-288; t. XXXI, 1939, p. 223-248; t. XXXII, 1940, p. 1-55.
35. RUEDA (Juan Nepomuceno). *Guía de conversación con algunas tribus salvajes de Casanare.* Bogotá, Imprenta de F. Torres Amaya, 1889.
36. SÁENZ (Nicolas). *Memoria sobre algunas tribus del Territorio de San Martín en los Estados Unidos de Colombia.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. VIII, 1876, p. 336-342.
37. SIMÓN (Fr. Pedro). *Noticias historiales de las Conquistas de Tierra firme en las Indias occidentales.* Bogotá, 5 vol., 1882-1892.
38. STEINEN (Karl von den). *Die Bakairi-Sprache.* Leipzig, 1892.
39. TAVERA-ACOSTA (B.). *En el Sur (Dialectos indígenas de Venezuela).* Ciudad-Bolívar, 1907.
40. ZAMORA (Manuel M.). *Guía de la República de Colombia.* Bogotá, 1907.

⁽¹⁾ Article reproduit dans *Universidad católica bolivariana*. Medellín, t. IX, 1943-1944, p. 155-181.

⁽²⁾ Article reproduit des *Anales de la Universidad central de Venezuela*. Caracas, 23^e année, n° 2, 1935.





UN TAPIS BRODÉ DE PARACAS, PÉROU,

Par RAOUL D'HARCOURT.

(*Planches VIII et IX.*)

La pièce archéologique que je présente dans cette étude est un tapis ajouré et brodé, provenant de la célèbre presqu'île de Paracas, sur la côte sud du Pérou. Elle appartient aux collections de l'Etnografiska Museet de Göteborg. Le directeur de ce musée, M. Karl Izikowitz, a bien voulu m'autoriser à l'étudier et à en publier la reproduction ; je le prie de trouver ici l'expression de ma très amicale gratitude.

La pièce au Musée de Göteborg porte le n° 35.32.179. Elle a été acquise dans des conditions qui, malheureusement, ne permettent pas d'identifier le lieu exact de la sépulture d'où elle a été extraite. S'agit-il de la « Nécropole » ou de « Las Cavernas » ? De la « Nécropole », sans doute, en raison des nombreux et beaux tissus qui en ont été extraits. On a appris que la pièce, pliée, était serrée contre la poitrine de la momie. La tête de celle-ci faisait défaut et il lui avait été substitué un vase céphalomorphe. Des faits analogues ont déjà été signalés ; on a constaté qu'à Nazca ou à Paracas, des momies ne possédaient pas leur tête et que celle-ci était remplacée par une céramique peinte qui en tenait lieu. Je conserve, dans ma collection personnelle, un vase en forme de tête momifiée qui provient de l'hacienda Fracchia à Nazca et qui a été trouvée sur un corps privé de son chef. On peut se demander si, dans une région où la décapitation et la réduction du volume des têtes pour en faire des trophées, étaient si répandues, on n'inhumait pas de cette manière les morts qui n'avaient plus leur tête, à la suite, par exemple, d'un combat malheureux.

C'est la seconde fois qu'il m'est donné d'étudier un tapis de Paracas brodé et ajouré aussi bien conservé et d'une telle beauté. La première pièce était celle que M. Rafael Larco y Herrera avait déposée au Musée de l'Homme à Paris et qui se trouve maintenant exposée dans une des salles du Brooklyn Museum, près de New-York. Je l'ai analysée en détail dans mon livre sur les techniques textiles au Pérou (2, p. 144-151, pl. LXXX-XCVI). Jusqu'ici, il n'a pas été décrit ou publié, à ma connaissance, d'autres pièces semblables et de cette importance.

Les deux tapis, bien que d'aspect général assez différent dans leur partie centrale, ont été réalisés, quant à la broderie, avec des techniques identiques. Les dimensions de leur surface rectangulaire sont assez proches : $102 \times 51,5$ centimètres pour la pièce de Göteborg et 124×49 centimètres pour celle de Brooklyn qui est donc un peu plus longue et légèrement plus étroite que l'autre. Toutes deux possèdent un pourtour brodé, une sorte de

frise composée d'un galon plat servant de base à des sujets multiples, découpés en forme et recouverts, comme le galon, d'un réseau brodé à l'aiguille. Mais tandis que la pièce de Brooklyn comporte une surface centrale faite d'un tissu de coton à armure de toile dont les fils de chaîne sont partiellement recouverts (guimpés) de laine aux couleurs variées, qui forment un même motif anthropomorphe répété trente-deux fois (4×8), la pièce de Göteborg est faite de petits panneaux carrés, indépendants, ajourés et brodés en forme, comme la frise du pourtour, et reliés les uns aux autres par l'intermédiaire de galons, également brodés et ornés de dents carrées aux coins arrondis qui leur tiennent lieu de cadre. Les panneaux sont au nombre de 32 (4×8), comme les motifs anthropomorphes du tapis de Brooklyn.

Ces généralités exposées, j'examinerai d'abord la technique employée par les brodeuses, puis les sujets traités, tant sur la frise que dans les petits panneaux.

TECHNIQUE. — Celle-ci n'a rien de « mystérieux », n'en déplaît à certaine notice qui accompagnait encore le tapis de Brooklyn quand il fut exposé pour la dernière fois à Paris par son propriétaire, lors de l'Exposition de 1937. Elle exige seulement, de la part des brodeuses, une grande dextérité manuelle pour obtenir de la régularité dans le réseau qui doit habiller et détailler, en couleurs variées, les sujets choisis. Je ne puis mieux faire que de résumer les explications que j'ai déjà données sur la technique des broderies de Paracas (2, p. 104-108).

Le réseau à l'aiguille recouvre complètement le tissu ou les galons sous-jacents des pièces brodées. Ce tissu et ces galons pourraient théoriquement ne pas exister, car le réseau s'exécute aussi sans le concours du soutien, mais il serait ici trop inconsistant. Le point du réseau se compose de boucles prises les unes dans les autres, en même temps que dans le soutien, un peu comme dans le point de chaînette, mais, à l'encontre de ce dernier, il s'exécute, non pas en colonnes verticales, mais presque toujours en rangées horizontales. La figure 22 A fera comprendre, mieux que toutes descriptions, la manière dont le fil est passé pour former les boucles. La marche oblique n'est qu'une variante de la marche horizontale (fig. 22 B). Quant à la marche verticale, elle est généralement réservée à couvrir certaines surfaces des bordures (fig. 22 C). Les colonnes formées par les boucles sont juxtaposées, de manière à ne pas laisser voir entre elles le tissu auquel elles sont liées. L'apparence finale du réseau est celle d'un revêtement en fin tricot. La technique du point que j'ai appelé « bouclé » en raison de sa forme, autorise le changement de couleur aussi souvent que le désire la brodeuse. Celle-ci ne coupe pas son fil à chaque changement, elle se contente de le faire courir en bride sous les boucles de la nouvelle couleur, ce qui lui permet de le reprendre à l'endroit voulu, à moins qu'elle ne le fasse traverser le tissu, afin de le retrouver sur le côté opposé, car pour obtenir identiques les deux faces du tapis, le travail est mené successivement, rangée après rangée, sur chacune des faces.

Avec le point bouclé on peut, pour ainsi dire, peindre avec son aiguille d'une manière aussi libre que dans la tapisserie avec la navette. La boucle possède une largeur à peu près égale à sa hauteur ; cette qualité permet de raccorder sans irrégularité apparente, maille par maille, deux réseaux effectués perpendiculairement, ce qui se produit souvent dans les réseaux compliqués et notamment à l'endroit où les personnages apparaissent découpés au-dessus du galon sur lequel leurs pieds et leurs jambes sont brodés.

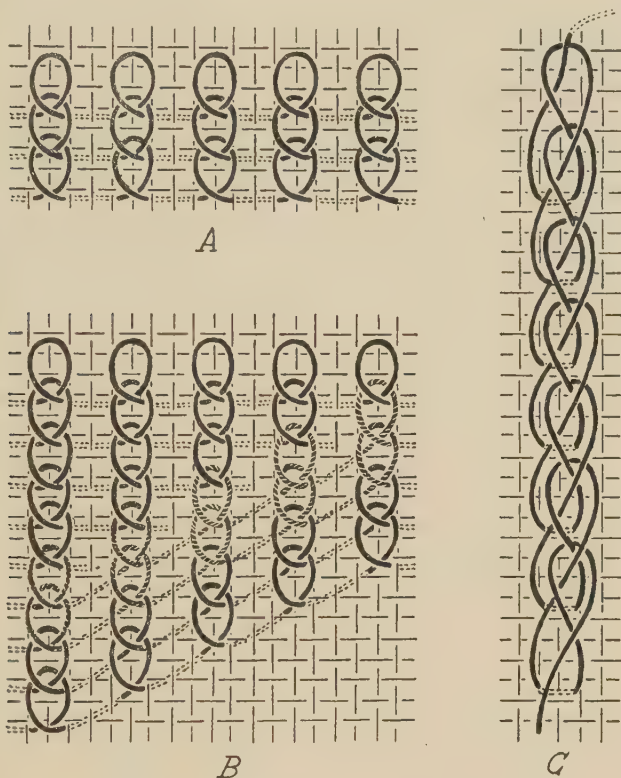


FIG. 22.

Les tapis exécutés au point bouclé ont à Paracas, nous insistons sur ce point, leurs deux faces identiques. Voici comment ce résultat est obtenu pratiquement : l'ouvrière exécute, sur toute la largeur de la partie qu'elle habille, une rangée de boucles, en y introduisant, s'il y a lieu, les changements de couleurs nécessités par le décor ; elle continue symétriquement cette rangée sur l'autre face, en tournant autour de l'épaisseur du soutien, et revient ainsi à son point de départ, mais sur la face opposée du soutien. Elle fait traverser son fil en ce point, puis elle procède à une rangée de boucles sous la première et ainsi de

suite. Le réseau n'est donc pas exécuté en spirale, mais en rangées horizontales et parallèles. Il reste ainsi sur la tranche du soutien (du côté où le fil l'a traversé) une faible surface à nu qui forme comme une ligne perpendiculaire à la marche du travail; la brodeuse la recouvre ultérieurement à l'aide d'une colonne de boucles passées ainsi que le montre la figure 22 C.

Tant que le travail se poursuit sur un tissu aux bords réguliers, rectilignes, tel un galon plus ou moins large, il est relativement aisé. Mais les tapis de Paracas, soit dans leur frise, soit dans leurs panneaux ajourés, comportent des sujets aux formes compliquées qu'il convient d'habiller finement. L'ouvrage est d'abord préparé; on donne au soutien l'aspect approximatif des sujets en utilisant des fragments de tissu auxquels s'ajoute souvent sur les bords un réseau assez gros exécuté au point de tulle (2, p. 88) qui complète les formes dudit sujet. Ce complément sert aussi à constituer le soutien des parties délicates, comme les membres, les accessoires, les plantes. Il appartiendra ensuite à la brodeuse de couvrir ce soutien, malgré tout assez sommaire, de préciser ses formes et surtout de le « peindre ». Il lui arrivera même de lui donner, dans certain cas, un léger relief (nez, bijoux des personnages, etc.). C'est dans l'exécution de ces menus objets que l'habileté de l'ouvrière se révèle pleinement. Il faut qu'elle façonne des rayons de diadème, des tiges de plantes; ce seront de petits cylindres réduits à des rangées de quatre boucles ou mailles, tournant autour d'un simple fil central et donnant naissance, par conséquent, à de petits tubes formés de quatre colonnes; or, ces colonnes ne sont pas toujours de la même couleur; dans les rayons de coiffure notamment les quatre colonnes ont des couleurs qui alternent. L'ouvrière changeait de fil à chaque maille, elle devait travailler avec deux aiguilles, l'une enfilée, par exemple, de fil jaune et l'autre de fil brun qu'elle prenait et laissait alternativement. On voit combien le travail devenait difficile et minutieux dans ses détails.

Un mot sur la grosseur des mailles : suivant les ouvrages et aussi suivant le calibre du fil de laine utilisé, la taille de la maille varie sensiblement. Dans les broderies fines, dans le tapis de Brooklyn, par exemple, on compte en rangée comme en colonne 14 mailles au centimètre. Dans celui de Göteborg, on compte environ 11 à 12 mailles au centimètre dans le sens des rangées et 12 à 13 mailles dans le sens des colonnes.

Il me reste à parler des couleurs. Les teintures à Paracas sont remarquables. La gamme des tons est harmonieuse et étendue. Le rouge, un peu carminé, provient généralement de la cochenille et le bleu, qu'il soit clair ou foncé, de l'indigo. Le jaune est souvent extrait de l'écorce du molle (*Schinus molle*), mais bien d'autres substances végétales, difficiles à déterminer aujourd'hui par la seule analyse, contribuent à donner cette couleur dont les nuances sont nombreuses. Les verts et les violets résultent d'une double teinture (jaune et bleue, rouge et bleue), à moins, pour un vert sombre, que ne soit utilisée la couleur jaunâtre naturelle de la laine de lama, ce qui permet d'obtenir ce vert par une seule teinture bleue. Sans doute, en raison de cette double tein-

ture, le vert et le violet manquent souvent d'éclat ; on relève pourtant un violet-aubergine assez profond. Restent les bruns, satisfaisants, et le vrai noir assez rare et dont la teinture détruit souvent la fibre sur laquelle est elle appliquée. La laine est plus facile à teindre que le coton qui, lui, exige un mordantage spécial, or, on peut admirer sans réserve les résultats obtenus par les peuples de la côte méridionale du Pérou dans la teinture de ces deux matières textiles. De qui tenaient-ils la cochenille à l'origine ? Ce problème américain ne semble pas encore bien éclairci ; certes, il existe au Pérou des *opuntia*, mais en faible quantité et ils ne sont pas comparables à ceux de l'Amérique centrale. Peut-être les anciens Péruviens furent-ils d'abord tributaires de pays étrangers en matière de cochenille. Quant à l'indigo, extrait de plusieurs plantes indigènes, on sait que son emploi exige une technique compliquée : au sortir du bain, l'objet teint est jaune et ne prend sa coloration bleue que par oxydation à l'air ; les Indiens n'en savaient pas moins obtenir parfaitement la teinte désirée et préparaient, en conséquence, leur cuve d'indigo, en la diluant plus ou moins ou en la laissant fermenter plus ou moins longtemps.

Voici les couleurs utilisées dans le tapis de Göteborg :

- un rouge carminé ;
- un vieux rose crevette ;
- un bleu d'intensité moyenne ;
- un vert foncé ;
- un vert mousse assez clair ;
- un brun très foncé ;
- un brun moyen ;
- trois jaunes d'intensité différente ;
- un mastic clair.

Cette gamme correspond à peu près à celle du tapis de Brooklyn qui possède, en outre, un bleu de ciel et un violet-aubergine.

DESCRIPTION. — Le centre de la pièce, avons-nous dit, se compose de trente-deux petits panneaux de surface égale, répartis en quatre rangées superposées (fig. 23). Ils sont séparés les uns des autres et encadrés par des galons

1	2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31	32

Fig. 23. — Tableau indiquant les numéros attribués aux sujets du tapis de Göteborg, tel que celui-ci est présenté sur la pl. VIII.

assez étroits, pourvus, sur leurs deux côtés, de dents rectangulaires. Certains de ces galons, à fond brun foncé, forment une sorte de quadrillage général de la surface du tapis qu'ils divisent en trente-deux parties égales destinées chacune à être occupées par un des sujets. Ceux-ci sont eux-mêmes encadrés par un galon semblable, à fond rouge, dont les dents viennent se raccorder à celles



FIG. 24.

des premiers galons. De sorte qu'il est ainsi constitué un cadre double dont les côtés sont réunis entre eux par leurs dents respectives se faisant face. Ces galons, faits d'un tissu de coton simple, sont entièrement recouverts d'un réseau au point bouclé⁽¹⁾, brun ou rouge, orné sur le galon à fond brun des mêmes motifs décoratifs, d'origine végétale, qui se suivent et se répètent (on peut y reconnaître un pied de jiquima stylisé (fig. 24) et sur le galon à fond rouge, d'une file d'oiseaux qui représentent probablement des perroquets.



FIG. 25.

L'ensemble des trente-deux panneaux est, à son tour, entouré d'un galon plat, recouvert, lui aussi, d'un réseau rouge; plus large pour les autres, il sert de base, sur son bord extérieur, à de petits sujets aux formes découpées. Ces sujets, au nombre d'une centaine, groupés par quatre, se reproduisent vingt quatre fois semblables et dans le même ordre (fig. 25). Ils ne diffèrent

⁽¹⁾ Voir un galon similaire en cours d'exécution, 2 pl. LXXIX, 2.

que par la disposition des couleurs et quelques détails, conséquence de la fantaisie ou de la distraction des brodeuses. Chaque groupe comprend :

1° Un être mythique, à face conventionnellement humaine, avec deux yeux rectangulaires, une langue tirée et des appendices interprétables comme des ornements de bouche, la tête étant vue renversée; son corps s'incurve sur le galon, se relève et se termine par un motif « queue » en forme de petits cylindres. Ni pieds, ni pattes.

2° Un personnage avec un frontal et des rondelles doubles d'oreille; dans sa main droite il tient soit un bâton sceptre, soit un pied de jiquima et dans sa main gauche un motif de caractère végétal probable. Son corps s'incurve sur le galon et se relève comme le précédent, mais il jette vers le ciel deux longues jambes verticales.

3° Un oiseau, vu de profil; sa tête au gros œil central est très informe. On distingue, sur le galon, deux pattes et une queue triangulaire; l'aile se profile au-dessus du galon.

4° Un autre oiseau, beaucoup plus réalisé, au bec incurvé et ayant sous l'œil des lignes verticales foncées que portent les éperviers dans les représentations de Nazca. Le corps, les pattes et la queue sont bien dessinés sur le galon, tandis qu'une aile, relevée, apparaît découpée au-dessus du galon.

Cette frise, par la répétition du petit nombre de ses sujets et par leur réalisation un peu lourde, est loin de posséder l'intérêt documentaire de la frise du tapis de Brooklyn; elle ne met pas en relief au même titre l'imagination et le sens artistique des brodeuses. Mais nous allons voir que celles-ci prennent leur revanche dans la confection des panneaux qui forment la partie centrale du tapis.

Les sujets de ces panneaux, quoique nombreux, ne sont pas tous différents. Cinq d'entre eux sont répétés deux fois et ne se distinguent que par une facture plus ou moins parfaite et par la distribution des couleurs utilisées; ce sont les n^{os} 13 et 30, 3 et 27, 2 et 22, 5 et 14, 8 et 12⁽¹⁾. D'autres sujets, sans être aussi proches, sont encore assez voisins les uns des autres. Les oiseaux tiennent de beaucoup la première place; ils constituent treize fois le motif principal du tableau : n^{os} 3, 5, 8, 12, 13, 14, 15, 17, 20, 24, 27, 30 et 32; dans deux autres cas, n^{os} 2 et 22, peut-être même dans un troisième, n^o 7, ils participent au sujet. Viennent ensuite, au nombre de 11, les personnages pourvus de membres et portant des attributs humains : n^{os} 1, 6, 10, 18, 19, 21, 23, 25, 26, 28 et 29. Restent enfin des sujets isolés d'animaux, n^{os} 9 et 16, et de plantes, n^{os} 4, 11 et 31 dont quelques-uns sont difficilement interprétables.

⁽¹⁾ De ces cinq sujets répétés deux fois (ce sont des oiseaux) nous ne donnons ici qu'un seul dessin.

Les oiseaux. — Ils sont représentés tantôt d'une manière réaliste, tantôt d'une manière conventionnelle. Il serait assez vain, sauf exception, de vouloir y reconnaître des espèces déterminées. L'oiseau est figuré huit fois comme si, d'une position supérieure à lui, l'observateur le voyait planer : n^{os} 3, 8, 12, 13, 15, 27, 30 et 32. Dans les n^{os} 8, 15 et 32, la tête est celle d'un être fantastique, bien souvent reproduit dans l'art de Paracas et de Nazca; la bouche est entourée d'un ornement important qui comporte sur les côtés de longs appendices recourbés et la langue pend⁽¹⁾. Dans les n^{os} 13 et 30 la tête est bien celle d'un oiseau, mais vue de profil, le bec ouvert et portant sous l'œil les lignes verticales déjà signalées qui font de lui un épervier (5, p. 47), tandis que dans les n^{os} 3 et 27 la tête est traitée d'une manière obscure. Les ailes, dans toutes ces représentations, sont déployées, leur paire décrit un demi-cercle aux extrémités duquel figurent quelques rémiges isolées. Les plumes de la queue s'écartent en éventail; les pattes apparaissent à droite et à gauche de la queue. Dans le n^o 24 l'oiseau est vu de trois quarts, les ailes encore ouvertes et les pattes disposées comme pour l'atterrissage; le bec n'est pas bien dégagé de la tête. L'oiseau n^o 17 est disposé de plein profil, marchant sur le sol, quoique ses ailes soient en partie ouvertes. Dans les n^{os} 5 et 20 le corps se présente également de profil, mais le bec tient un objet et celui-ci pourrait bien représenter un poisson, si nous voulons nous rappeler certains sujets analogues peints sur des vases de Nazca (5, p. 44, fig. 1, f); la queue se rapproche de celle d'un poisson et les pattes portent trois doigts qui ressemblent à des pousses végétales.

Avant de quitter les oiseaux, parlons du sujet des n^{os} 2 et 22. Il est familier à tous ceux qui ont un peu examiné la céramique peinte de Nazca (1, pl. 25). Il représente une fleur à large corolle, vue de face (peut-être une fleur de cotonnier) dans laquelle cinq colibris viennent puiser leur nourriture sucrée. Ce sujet très particulier a certainement été traité en peinture sur les vases avant d'avoir tenté l'aiguille des brodeuses. Il faut donc considérer le tableautin du tapis de Paracas comme une copie et c'est un jalon pour fixer l'âge relatif que l'on peut attribuer à la pièce. L'exécution du n^o 22 se montre très supérieure à celle du n^o 2.

Personnages. — Des onze tableaux représentant des personnages humains, avec jambes et bras, deux d'entre eux, les n^{os} 1 et 18, traitent un même sujet qui est réalisé d'une manière très voisine. Il s'agit d'un individu tenant dans sa main gauche un bâton de commandement et dans sa main droite une plante à grosse pousse ainsi qu'une sorte d'instrument qu'on retrouve attaché, semble-t-il, à la tête de l'oiseau n^o 27 et qui est apparenté aux instruments

⁽¹⁾ On peut voir un oiseau semblable dans le tapis de Brooklyn (2 pl. LXXXVIII, n^o 43).

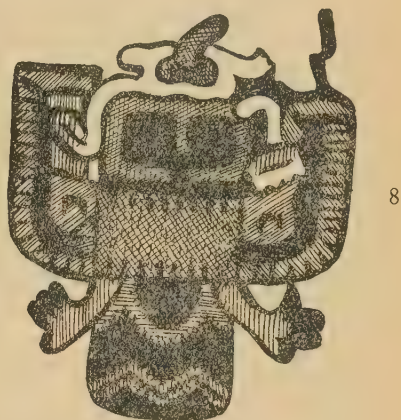


FIG. 26.

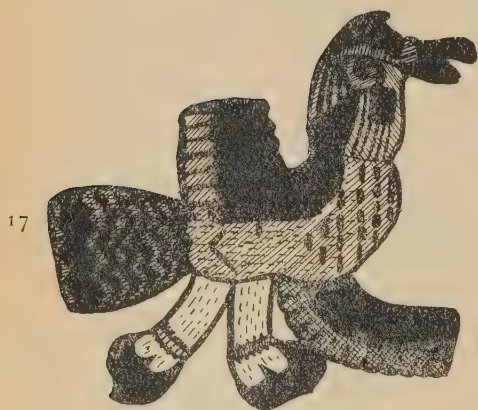
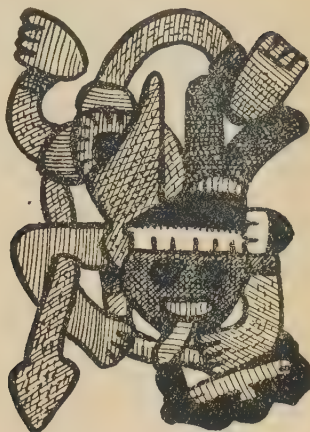


FIG. 27.

10



25



1



18



21



6

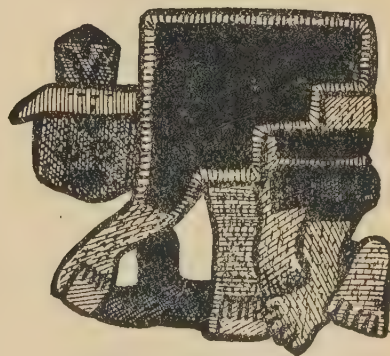


FIG. 28.

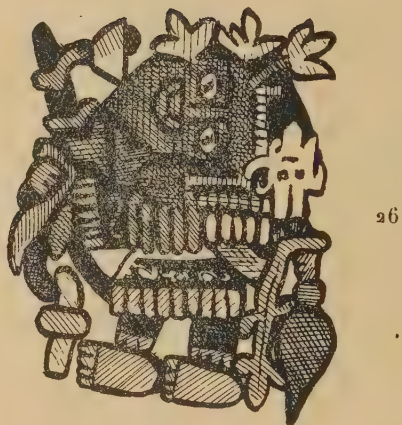


FIG. 29.

11



31



4

FIG. 30.

des sujets n^{os} 51, 65 et 19 du tapis de Brooklyn (2, p. 149, fig. 83, n^{os} 2 à 4). Les jambes du sujet sont écartées comme s'il courait. Il porte un pectoral dentelé qui, du cou, descend jusque sur son ventre. En guise de coiffure, on voit un masque énorme placé à 90 degrés par rapport à la tête et qui est surmonté de motifs végétaux; ce masque se comprend mieux sur le n^o 18 que sur le n^o 1 où il paraît placé derrière un ornement de tête. Le personnage n^o 19 a, lui aussi, sa tête à 90 degrés par rapport à son corps (ce qui est fréquent dans l'art de Paracas); ses cheveux pendent sur le côté en une masse

sombre de forme allongée; ses deux mains tiennent un objet long, difficilement identifiable; il porte une tunique qui descend aux genoux. Le n° 21 paraît reposer sur le ventre, les jambes relevées en arrière; il est vêtu d'une robe assez longue et porte sur la tête un large frontal auquel sont suspendues des boucles d'oreille doubles; il tient dans sa main gauche un bâton de commandement et dans sa main droite un éventail de plumes semi-circulaire, ainsi que la tige d'une plante au tubercule allongé. Le n° 28, en station verticale, porte dans sa main gauche un pied de jiquima (6) avec ses feuilles et son gros tubercule; de son flanc gauche sort un serpent décoratif et de son flanc droit, l'instrument déjà signalé ci-dessus; deux appendices de couleur foncée semblent jaillir de son cou et encadrent sa tête; sa coiffure comporte des ornements connus. Le n° 29 possède une tête monstrueuse qu'il faut regarder en la renversant pour la comprendre; on voit alors, de chaque côté, quatre rayons de coiffure importants au travers desquels brillent deux yeux et, plus bas, une bouche aux coins arrondis. Le personnage tient un bâton de commandement dans la main gauche et probablement une plante dans la main droite; un frontal semble sortir de son flanc gauche. Il faut interpréter ses pieds comme ayant le gros orteil opposé aux autres doigts; cette interprétation est rendue légitime par la comparaison des pieds du sujet avec ceux de nombreux personnages du tapis de Brooklyn où le dessin est meilleur (2, voir, parmi plusieurs autres, la pl. XCV, n°s 84 et 87). Le n° 26 est compliqué : il porte un riche vêtement; sa main gauche tient un pied de jiquima dont la tige retombe et sa main droite, un bâton auquel sont fixées des corolles, comme les n°s 68 ou 86 du tapis de Brooklyn (2, p. 148, fig. 82, 5). La tête comporte un gros masque placé à 90 degrés d'où s'échappent des ornements végétaux et, semble-t-il, un frontal. Le n° 10 paraît s'éloigner en marchant; il rejette la tête en arrière. Il porte, lui aussi, dans les mains, des plantes et des tubercules; on voit, au-dessus de son masque, des motifs végétaux. Le n° 6 représente un individu vu de profil, le corps, plié en deux, est fait de la surface d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse porte les degrés du motif scalaire. Un frontal ornemental pare sa tête. Il a les mains au niveau des pieds. Et voici le dernier personnage, le n° 25 (nous examinerons un peu plus loin le n° 13) : on peut se le figurer vu de haut et comme nageant. Dans son bras droit replié on retrouve la grosse pousse végétale des n°s 10 et 18; dans sa main gauche, il tient un objet indéfinissable. Il tire la langue, ainsi que le font beaucoup de personnages à Paracas et à Nazca.

On peut dire que presque tous ces êtres sont des porteurs de plantes. La remarque en a déjà été faite à propos du tapis de Brooklyn et de bien d'autres broderies de la région (4) et c'est la jiquima qui tient la première place ici. Mais ni dans les costumes, ni dans les attributs, les armes ou les instruments, on ne trouve ici la diversité des accessoires qui accompagnent les sujets de la frise du tapis de Brooklyn. L'habileté manuelle est comparable mais non la conception de la maquette.

Divers. — Voici pourtant quelques sujets isolés qui semblent un peu contredire ce que je viens d'avancer ; ils sont fort bien traités et paraissent nouveaux.

D'abord un crustacé, n° 9, une sorte de homard⁽¹⁾, dont le dessin est plus ferme, plus réaliste que celui des sujets analogues peints sur les vases de Nazca. Le corps de l'animal avec sa carapace aux éléments bien articulés avec ses grosses pinces et ses pattes est parfaitement réalisé. On retrouve le même sujet dans le n° 23, mais l'animal est en partie humanisé ; en effet, il a perdu ses pattes, ses pinces, mais il a acquis une jambe et sa tête est celle d'un personnage portant un ornement de bouche et tirant la langue ; des feuillages l'entourent et sur le côté pend une gousse de légumineuse, sans doute de haricot.

Le n° 16 représente une grenouille fort bien dessinée, prête à sauter ; trois tiges de plantes rigides comme des joncs sont brodées à sa droite et à sa gauche. L'ensemble se détache d'un fond de verdure et de fleurons.

Le n° 7 n'est pas clair ; il se compose d'un pied de manioc doux, avec tubercules, tige et feuilles, et d'un sujet latéral très confus qui doit vouloir représenter un oiseau ; on croit distinguer sa queue, peut-être son bec courbe, quant au reste, on ne peut l'interpréter sans erreur. Il pourrait s'agir d'un oiseau s'attaquant à un pied de manioc.

Nous avons groupé, pour terminer, les n°s 4, 11 et 31. Leur description n'est pas aisée. Pas de personnage principal, pas d'animal ; la plante en constitue le vrai sujet. Ainsi le n° 31 se compose d'une tige centrale, genre « frontal » bien connu, terminée en bas par une grosseur (tubercule ?) et en haut par une sorte d'aigrette également bien connue (fleur de maïs ?). Près de sa base, deux serpents décoratifs la parent et deux poupées, ou petits personnages, amputés de leurs jambes, les bras levés, sans accessoires, se greffent sur la tige ; l'un a des cheveux noirs qui retombent latéralement, l'autre semble porter une coiffure faite d'une peau de félin avec sa queue caractéristique qui se voit souvent sur le tapis de Brooklyn (2, pl. LXXXIII, n° 13 ou pl. XC, n° 58). La tige porte également un gros bourgeon ou un fruit à l'extrémité d'un pédoncule.

Le n° 4 est fait d'un tronc ou d'un poteau central de couleur foncée, autour duquel s'enroulent un serpent et une ou plusieurs plantes grimpantes. A la base se voient des végétaux divers.

Quant au dernier sujet, au n° 11, je serai très bref, car je ne le comprends pas. Il possède certainement des éléments de caractère végétal, en particulier au haut du corps central et sur les côtés, mais je ne sais ce que représentent ce corps et la masse de sa base.

⁽¹⁾ Il peut s'agir aussi d'une espèce d'écrevisse nommée aujourd'hui « camarón » par les Péruviens, qui vit dans les eaux des torrents côtiers et dont la chair est estimée.

Si nous résumons cette description, en cherchant à en dégager l'essentiel, on peut dire que :

Les sujets des tableaux du tapis de Göteborg comprennent des oiseaux (leur nombre domine), quelques autres animaux, des personnages et des plantes. Pas plus que sur la frise du tapis de Brooklyn, il ne semble que ces sujets soient ordonnés dans une intention particulière. Retenons seulement qu'il y en a 32, chiffre correspondant exactement à celui des motifs anthropomorphes qui ornent le tissu formant tout le centre du tapis de Brooklyn.

La frise comporte la répétition régulière de quatre sujets : deux oiseaux et deux personnages.

Les oiseaux dans l'ensemble, ont été traités surtout d'une manière décorative. On peut cependant reconnaître des colibris, des éperviers, des perroquets et probablement des oiseaux marins.

Les personnages portent des attributs peu variés : le bâton de commandement, le bâton à « corolles », l'éventail de plumes, un instrument mal défini à rapprocher de celui des sujets n^{os} 19, 51 et 65 du tapis de Brooklyn, enfin, des plantes. Pas de fronde, pas de propulseur à crochets, pas de javelines. Pas de têtes réduites.

Les animaux autres que les oiseaux comprennent une grenouille et un crustacé. Les serpents n'ont qu'un rôle accessoire et décoratif, comme dans le tapis de Brooklyn.

Parmi les plantes, on distingue : le manioc doux (*Manihot utilisima* Pohl.), la jiquima (*Pachyrhizus tuberosus* Lam.), le haricot (*Phaseolus vulgaris* ou *lunatus* L.), les aigrettes (probables) des fleurs de maïs (*Zea mays* L.).

On ne peut que signaler une fois de plus l'étroite et évidente parenté qui lie l'art de Paracas à celui de Nazca. Mêmes sujets, même manière réaliste ou conventionnelle de les représenter, compte tenu de ce que les motifs empruntés à la céramique peinte de Nazca sont réalisés à Paracas au moyen d'une aiguille au lieu de l'être à l'aide d'un pinceau. La similitude d'un de ces motifs est particulièrement frappante : celui de la fleur entourée de colibris; dans l'archéologie de Nazca ce motif est généralement considéré comme appartenant au plein épanouissement de la civilisation du lieu ou même comme relevant d'une époque un peu tardive. Ce jalon permet de dire que le tapis de Göteborg est *au plus* contemporain de l'époque en question.

Le tapis de Göteborg, comme celui de Brooklyn, n'est pas un vêtement corporel, il devait appartenir à quelque dignitaire ou à quelque prêtre chargé d'officier dans des cérémonies agraires. Peut-être des découvertes archéologiques ultérieures pourront-elles préciser l'utilisation de ces belles pièces qui ont fait l'objet, jadis, de soins attentifs chez les artistes et les brodeuses à Paracas.

Nota. — Les dessins sont dus à la plume habile et précise de M^{lle} Nelly Steiner à qui j'adresse mes plus sincères remerciements.

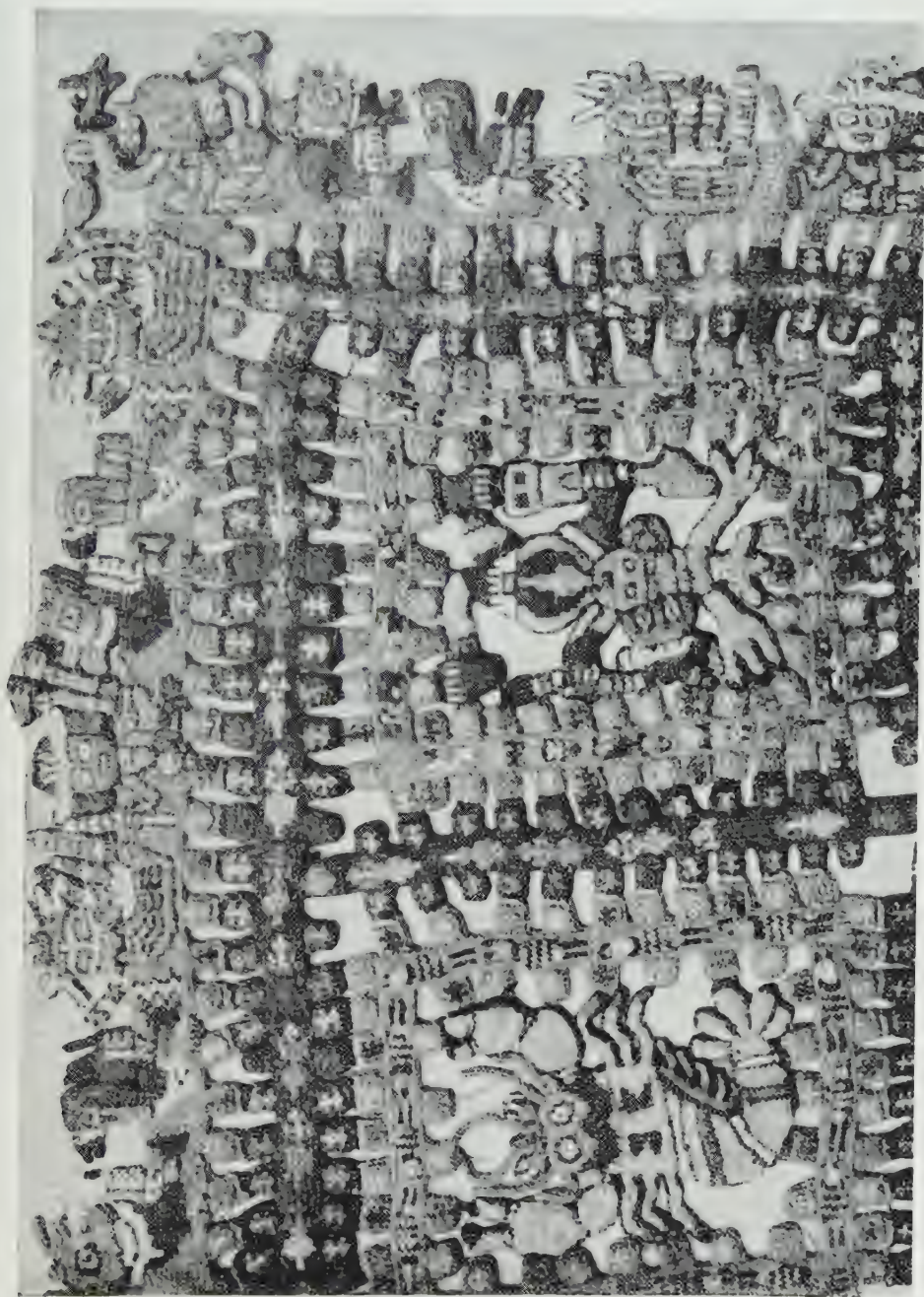
BIBLIOGRAPHIE

1. HARCOURT (R. et M. d'). *La céramique ancienne du Pérou*. Paris, 1925.
2. HARCOURT (Raoul d'). *Les textiles anciens du Pérou et leurs techniques*. Paris, 1934.
3. LEVILLIER (Jean). *Paracas. Contribution to the study of pre-incaic textiles in ancient Peru*. Paris, 1928.
4. O'NEALE (Lila M.), and WHITAKER (Thomas W.). *Embroideries of the early Nazca period and the crop plants depicted on them*. *Southwestern journal of antropology*, vol. III, n° 4, Albuquerque, 1947.
5. YACOVLEFF (E.). *Las falconidas en el arte y en las creencias de los antiguos Peruanos*. *Revista del Museo nacional*, t. I, n° 1. Lima, 1932.
6. YACOVLEFF (E.). *La jiquima, raíz comestible, extinguida en el Perú*. *Revista del Museo nacional*, t. II, n° 1. Lima, 1933.



Un tapis ajouré et brodé c





Un tapis ajouré et brodé de Paracas, Pérou (détail).

LA POLYPHONIE CHEZ LES ESQUIMAUX.

Par ZYGMUNT ESTREICHER.

Remarques préliminaires.

Il y a peu de problèmes musicaux qui suscitent autant l'intérêt des musicologues que celui de la naissance de la polyphonie. Ce problème peut être considéré sous des angles différents; il revêt un aspect tout à fait autre suivant qu'il est traité par un physicien, un historien, un psychologue, un esthéticien ou un ethnographe. Même une question importante comme celle de la priorité historique de la monodie sur la polyphonie ne saurait recevoir de réponse qui satisfasse tous les théoriciens. La monodie est un phénomène logiquement plus simple; mais, réalisée par un groupe d'exécutants, elle exige de ceux-ci une certaine discipline. L'hétérophonie, une des formes polyphoniques les plus rudimentaires, s'en passe; donc, selon le sociologue, elle serait plus «simple»⁽¹⁾. D'autre part, l'ethnographe fait remarquer que la polyphonie «organisée», disposant de formes telles que le mouvement parallèle des voix et le canon, fait déjà son apparition chez les peuples dont le niveau de civilisation est des plus bas, tels les pygmées de Malacca⁽²⁾.

Restons à l'écart de ces discussions et faisons une distinction nette entre la polyphonie «involontaire», qu'on serait tenté d'attribuer à l'incapacité qu'éprouvent certains chanteurs à chanter à l'unisson («Variantenheterophonie», d'après Marius SCHNEIDER), et la polyphonie voulue (polyphonie proprement dite). Il va de soi que certaines formes hétérophoniques, par exemple le gamelang javanais, rentrent dans le deuxième groupe. La distinction que nous venons de proposer suppose, en principe, une analyse approfondie du système tonal des chants en question, ou l'étude comparée de plusieurs exécutions consécutives du même chant. Mais un ethnologue expérimenté arrive avec une facilité relative à déterminer si les chanteurs ont l'intention, dans un cas donné, de chanter à l'unisson ou à plusieurs voix. Ce sont surtout les particularités d'exécution qui le renseignent à cet égard, en particulier la sûreté relative avec laquelle une voix poursuit un chemin différent

⁽¹⁾ Les historiens de la danse affirment que, dans les danses des civilisations primitives contemporaines, ainsi que dans celles des civilisations protolithiques, la liaison entre les exécutants de la ronde en chœur est infime. «Chacun danse pour soi, sans toucher ses voisins, sans même adapter ses mouvements ou la direction de ceux-ci à ce que font les autres.» (CURT SACHS, *Histoire de la danse*, trad. par L. Kerr, Paris, 1938, p. 83; voir aussi p. 104.) Ce manque d'organisation ne pourrait-il pas se manifester aussi dans le stade primaire du chant en commun?

⁽²⁾ Le problème de la polyphonie primitive est traité entre autres par André SCHAEFFNER (*Origine des instruments de musique*, Paris, 1936, p. 312-345) et par Marius SCHNEIDER (*Geschichte der Mehrstimmigkeit*, Berlin, 1934, vol. I).

de celui de la mélodie principale. Là où cette sûreté d'intonation fait défaut, il est toujours possible que la polyphonie soit involontaire. Dans ce cas, on ne saurait parler de polyphonie proprement dite.

Les Esquimaux et la polyphonie.

Les cas d'hétérophonie « involontaire » sont assez nombreux chez les Esquimaux. Mais nous rencontrons aussi chez eux quelques exemples de polyphonie véritable qui méritent notre attention, d'autant plus que l'on croyait jusqu'à présent la musique des Esquimaux strictement homophone. Rasmussen rapporte, il est vrai, que les habitants de l'Alaska savent compenser la monotonie de leurs mélodies en chantant certains passages à deux voix⁽¹⁾; toutefois sa description est si vague qu'on n'en peut tirer de conclusions. La musique esquimaude en Alaska est d'ailleurs influencée fortement par celle d'autres peuples et probablement par la musique européenne. Un autre cas de polyphonie a été observé par Hjalmar Thuren dans la musique des Esquimaux groenlandais à Angmassalik⁽²⁾; il arrive notamment que la voix du soliste se sépare de la mélodie principale, chantée par le chœur à l'unisson, d'où résultent de très brefs passages à deux voix. Mais ce sont des cas rares.

On a pu constater que les indigènes ne goûtent nullement la polyphonie de la musique européenne. « Trop de sons, peu de musique » a dit un Esquimaux à Christian Leden⁽³⁾ après avoir écouté attentivement une composition de Richard Wagner. Les habitants du Labrador, qui savent construire une sorte de violon sur le modèle du violon européen, se contentent de le munir d'une seule corde; selon leur expression, cela « suffit pour notre musique »⁽⁴⁾. Pourtant les Esquimaux apprennent sans trop de peine l'exécution et la composition de la musique polyphone de style européen⁽⁵⁾; leur fidélité ordinaire à la monodie ne signifie pas que le sens de la polyphonie leur fait défaut; elle tient plutôt à des motifs d'ordre esthétique ou autre, auquel nous reviendrons.

Notre exposé se base sur la documentation musicale rapporté par M. Jean Gabus de sa mission ethnographique chez les Esquimaux-Caribous en 1938-1939⁽⁶⁾. Ces Esquimaux, les plus primitifs de tous, n'ont subi l'influence

⁽¹⁾ Knud RASMUSSEN : *Rasmussens Thulefahrt* (trad. de Sieburg), Francfort, 1926, p. 472.

⁽²⁾ Hjalmar THUREN : *On the Eskimo Music in Greenland*, 1911 (1923), Medd. om Grønland 40, *The Ammassalik Eskimo*, partie II 2, p. 27-29, ex. 72.

⁽³⁾ Christian LEDEN : *Ueber Kivatin's Eisfelder*, Leipzig, 1927, p. 266-267. Une opinion semblable est rapportée par E. W. HAWKES : *The Labrador Eskimo*. Canada Department of Mines, Geolog. Survey, mem. 91, Anthropol. Ser. n° 14, Ottawa, 1914, p. 124.

⁽⁴⁾ HAWKES, o. c., p. 122.

⁽⁵⁾ Nombreux témoignages de missionnaires. Sur l'état actuel de la musique indigène au Groenland, voir : William THALBITZER, *Inuit Sange og Danse fra Grønland*, Copenhague, 1939.

⁽⁶⁾ Jean GABUS : *Vie et Coutumes des Esquimaux-Caribous*, Lausanne, 1944.

européenne que partiellement et depuis une période récente. Leur musique, exclusivement vocale — comme celle des autres tribus esquimaudes — représente le mieux, sans aucun doute, le style qui, dans le passé, était commun à tous les habitants actuels de l'Alaska, du Canada et du Groenland.

Voici les trois exemples de chants à deux voix enregistrés chez les Esquimaux-Caribous⁽¹⁾.

Explication des signes.

× = la hauteur du son est difficile à déterminer;

↑ (↓) = le son réel est un peu plus haut (ou plus bas) que le son indiqué par la note;

↘ = glissement de voix vers le bas.

N° 1 (42-1-13 a).



(Interruption. Ensuite chant à l'unisson.)

N° 2 (46-1-22 a).



(Conversation, rires. Le même chant se poursuit à l'unisson.)

⁽¹⁾ Les disques originaux se trouvent au Musée ethnographique de Neuchâtel (Suisse).

N° 3 (42-1-1 b).

(Le chant continue à l'unisson.)

Un Européen aurait tendance à sous-estimer l'importance de la polyphonie esquimaude; elle est si pauvre en comparaison de celle des autres peuples! Mais ce serait une erreur que de la comparer à la musique étrangère. Pour un Esquimau cette comparaison n'est pas possible : il la juge par rapport à sa propre musique monodique. Si nous l'envisageons à ce point de vue, l'apparition de la polyphonie, si rudimentaire qu'elle soit, peut revêtir pour les auditeurs une grande importance.

Les intervalles.

Le mouvement des voix est toujours parallèle mais, sauf dans le premier exemple, la distance des deux voix change assez librement. L'étendue des intervalles varie entre la seconde et la sixte; plusieurs d'entre eux diffèrent des intervalles de la gamme européenne. En procédant à la manière « atomistique », c'est-à-dire en étudiant *chaque paire de sons simultanés séparément*, notre analyse ne progressera pas. Dans le n° 3, par exemple, si peut être accompagné par *si, ut dièse, ré, ré dièse* ou *mi*, c'est-à-dire par presque tous les sons de l'échelle qu'emploie la mélodie de la deuxième voix. L'impression que cette analyse fait naître est que les Esquimaux en créant la polyphonie ne recherchent pas en premier lieu les effets de consonance; leur attention est tournée visiblement dans une autre direction.

Il serait prématuré d'établir les lois communes à tous les chants qui régissent le choix des tons de la mélodie accompagnante (laquelle est située, sauf dans le premier exemple, au-dessus de la mélodie principale). En effet, chacun des trois chants reproduits ici appartient à un type particulier de mélodie, chacun d'eux correspond à un genre de musique : le premier est une incantation magique, le deuxième est une mélodie d'un caractère assez vague, le troisième enfin est un chant de danse exécuté en dehors de la cérémonie proprement dite de la danse. Donc, dans chacun d'eux, le choix des sons de la mélodie d'accompagnement peut être déterminé par une loi distincte — à supposer que ces sons ne soient pas dus au « hasard ».

Les échelles.

Nous avancerons, par contre, dans l'analyse de deux mélodies simultanées si nous considérons, non plus leurs sons isolément, mais leurs échelles et leurs tonalités. À ce point de vue nous apercevons un trait commun à ces chants polyphones : la mélodie accompagnante se sert de sons qui dépassent l'échelle de la mélodie principale. Chacun des trois chants appartient à un type particulier de mélodie. Or nous connaissons plusieurs autres compositions qui représentent les mêmes types. Aucune des échelles propres à ces trois types ne contient les degrés employés par les voix d'accompagnement. Pour le n° 3, nous pouvons être encore plus affirmatifs que pour les n°s 1 et 2. Ce chant a été enregistré deux fois, mais dans le deuxième enregistrement, fait pendant la danse, ni la polyphonie ni les degrés employés par la mélodie accompagnante de notre exemple n'apparaissent.

Les mélodies secondaires ne relèvent pas davantage d'un type mélodique esquimau connu par ailleurs. Si nous analysons les mélodies d'accompagnement pour elles-mêmes, nous n'y découvrons aucune organisation tonale déterminée. Elles évoluent librement sans trahir leur dépendance d'un centre tonal quelconque qui soit valable pour la mélodie prise comme un tout.

De plus, nous remarquons en elles des sauts tout à fait exceptionnels dans la musique des Esquimaux-Caribous, par exemple la quinte *sol-ut* (exemple n° 2; le mouvement inverse — *ut-sol* — n'aurait rien d'anormal). Le chanteur de la mélodie d'accompagnement s'efforce donc d'introduire un élément nouveau. Il n'en résulte pas l'« hétérophonie des variantes », selon le terme de Marius Schneider, où l'on rencontre, dans les deux mélodies, l'emploi de sons de différente hauteur, mais qui appartiennent à la même échelle et dont la fonction tonale est très apparentée; ce n'est pas non plus l'élargissement « naturel » de la tonalité primaire qui aurait consisté dans l'emploi plus libre, plus audacieux, des possibilités contenues dans la tonalité principale; enfin ce n'est pas un exemple de bitonalité, la mélodie d'accompagnement n'appartenant pas à une autre tonalité connue de nous et ne formant pas une nouvelle tonalité indépendante.

Si la liaison purement linéaire des deux mélodies est évidente, force nous est d'admettre que leur parenté tonale est quasi nulle. La deuxième mélodie en effet ne constitue ni un complément ni une opposition tonale de la première; elle veut uniquement manifester son indépendance; elle tend à supprimer la validité du système tonal principal (ce qui ne lui réussit d'ailleurs pas, car elle finit toujours par rejoindre le niveau de la première). Tel est le résultat de notre analyse tonale de la mélodie secondaire *considérée dans son ensemble*; ce résultat peut paraître négatif.

*Le processus tonal.**a. Les divisions du chant.*

Si les analyses précédentes n'ont pas permis de résoudre le problème de la polyphonie esquimaude d'une façon satisfaisante, c'est qu'apparemment la méthode que nous avons appliquée était mal choisie. La structure tonale de la mélodie secondaire *doit* rester en liaison avec celle de la mélodie principale; le parallélisme des voix indique clairement que la voix d'accompagnement n'est pas tout à fait libre dans le choix de son chemin. Il faut trouver la structure tonale de la mélodie d'accompagnement, qui correspond à ce parallélisme linéaire. Partons donc de la ressemblance linéaire de deux mélodies et examinons le troisième exemple, le plus long et le plus instructif.

Nous y distinguons quatre parties principales. Dans la première — fin du refrain — la mélodie accompagnante se détache de la principale par un brusque saut dans un ton que le refrain n'emploie jamais. Il ne s'agit ici probablement que d'une introduction au chant polyphone, ou d'un avertissement pour le partenaire. En effet, nous voyons aussi dans les deux autres exemples que la partie polyphone est annoncée par une brusque séparation des voix, qui est toujours suivie, chez l'un des exécutants, d'une interruption justifiée probablement par des raisons psychologiques (comme le besoin de se concentrer avant le chant à deux voix). Dans la deuxième division du chant n° 3, l'intervalle prédominant entre les deux voix est la seconde. Les lignes mélodiques sont presque les mêmes. La deuxième mélodie tend alors à établir une deuxième « tonique » (*ut dièse*) au-dessus de la première (*si*); mais finalement elle retombe sur le *si*.

Or, dans le type ordinaire du couplet esquimau, la mélodie tend à s'éloigner aussi efficacement que possible de la note fondamentale (constituée par la dominante *la*); mais chaque motif finit par y retourner ⁽¹⁾. Cette idée musicale est réalisée non seulement par la courbe mélodique, mais aussi par le rythme et éventuellement par la manière de l'exécuter (l'éloignement de la note de base s'accompagne parfois d'un crescendo, le retour, d'un decrescendo). Un couplet est caractérisé par les élans successifs de la mélodie vers le haut; élans inutiles qui aboutissent enfin à un retour, comme résigné, au son fondamental. Cette idée musicale doit être profondément enracinée dans l'esprit des Esquimaux.

La voix accompagnante, dans la seconde division du troisième exemple, ne fait donc que transposer, du plan mélodique au plan tonal, l'idée musicale mentionnée ci-dessus : elle essaie, comme nous l'avons dit, de s'éloigner du

⁽¹⁾ La structure tonale et mélodique de l'exemple n° 3 est rendue peu claire par l'introduction du chromatisme; elle ne saurait être considérée comme typique.

centre tonal *si* par la construction d'un autre centre (*ut dièse*), mais finalement elle doit renoncer à son indépendance tonale.

La même idée se présente à nous dans la troisième division. Cette fois la mélodie secondaire tente son expérience avec plus de vigueur : elle s'éloigne de la première d'une tierce. Sa « défaite » finale n'est pas aussi grande que dans la division précédente. Quoique la mélodie n'arrive pas à établir la tonique sur le *ré*, comme elle en aurait le désir, elle a assez de force pour ne pas retomber finalement sur le *si*, mais elle s'arrête sur l'*ut dièse*. Dans la quatrième partie du chant polyphone, elle augmente encore son effort en élevant le niveau de la tonique concurrente jusqu'au *mi* (on remarque que le *ré dièse* joue le rôle de la sensible à l'égard du *mi* exactement comme le *la dièse* à l'égard du *si*). Elle atteint presque son but. Mais dès que le rôle tonal du *mi* est établi, elle semble perdre ses forces et, avec un glissement de la voix vers le bas effectué à deux reprises, sa tentative s'achève au niveau de la tonalité principale. Malgré tous ses efforts elle n'est pas parvenue à créer un nouveau centre tonal ; considérée dans son ensemble, elle reste dans un stade « prétonal », c'est-à-dire elle persiste dans la vaine recherche d'un point d'équilibre indépendant de la tonique de la mélodie principale. Mais, dans chaque division, nous pouvons déterminer le point précis qu'elle désire conquérir pour en faire son centre tonal.

b. *L'ensemble du chant.*

Les points visés par la mélodie d'accompagnement sont consécutivement *ut dièse*, *ré*, *mi* ; ils constituent une ligne ascendante qui s'éloigne toujours davantage de la tonique primaire (*si*). A cet éloignement grandissant, correspond une augmentation de la tension entre les deux centres de tonalité : entre le *si* et le deuxième centre, dont la hauteur varie. Ce processus dynamique nous est connu dans la musique esquimaude. Le couplet typique consiste, nous l'avons dit plus haut, en une série de motifs ; dans chacun d'eux la mélodie s'éloigne énergiquement de la base de celui-ci pour faire ensuite un retour quasi résigné à son point de départ. Dans la plupart des cas, ces motifs sont disposés de telle façon que leur ambitus va en grandissant jusqu'à un point culminant. Après avoir atteint ce point, la mélodie du couplet s'achève en un temps beaucoup plus court qu'il n'en avait fallu pour s'élever jusqu'au sommet (la mélodie principale du chant analysé nous en donne un assez bon exemple). La tension mélodique évolue parallèlement à l'accroissement de l'ambitus de chaque motif.

Si nous prenons en considération le processus dynamique propre au couplet typique et celui qui se manifeste dans la rivalité entre la tonique principale et la tonique concurrente du passage polyphonique n° 3, nous remarquons qu'il s'agit là de phénomènes absolument identiques. Il n'y a en réalité qu'une seule force intérieure qui détermine la structure du couplet et de la polyphonie ; mais elle est appliquée dans les deux cas d'une façon

différente. Dans le couplet, elle s'extériorise par la ligne mélodique (et par le rythme); dans la polyphonie de l'exemple 3, elle apparaît dans le changement de distance entre deux toniques : l'intervalle entre la tonique principale et la tonique concurrente augmente jusqu'au point de rupture, après quoi, l'équilibre est rétabli assez vite au profit de l'état primaire. Remarquons que le point culminant, dans la mélodie du couplet typique, est *mi*; c'est ce même son que la mélodie d'accompagnement essaie, dans son dernier effort, de transformer en tonique. Cela montre que l'idée musicale présidant à la construction de la mélodie du couplet typique est la même que celle ordonnant la marche de la polyphonie de l'exemple n° 3.

c. Conclusion.

Chaque période du chant à deux voix constitue une transposition, sur le plan tonal, de l'idée musicale qui est à la base de la structure mélodique et rythmique de chaque motif dans le couplet. De même, le chant polyphone, dans son ensemble, n'est autre chose que la transposition (dans le domaine du jeu entre deux centres de tonalité opposés) du processus dynamique qui, dans le chant à l'unisson, trouve son expression, purement linéaire et rythmique, dans la mélodie du couplet considérée comme un tout⁽¹⁾. La polyphonie des Esquimaux, telle qu'elle se présente à nous dans le chant n° 3, ne peut alors être considérée comme un corps étranger dans la musique monodique de ce peuple. Elle découle tout naturellement de ses idées musicales habituelles, appliquées, dans ce cas, au jeu de deux tonalités simultanées.

Une telle forme de polyphonie n'a encore jamais été étudiée, que je sache. Même si nous admettons que l'introduction de la polyphonie chez les Esquimaux-Caribous soit due aux influences européennes, la manière dont ils en font usage est purement indigène et n'a pu être empruntée à d'autres peuples.

Notre interprétation de la construction de la polyphonie dans l'exemple n° 3 n'est juste que pour cet exemple. Il se peut qu'elle ne soit pas valable pour les autres chants, dont la brièveté ne permet aucune analyse approfondie. Toutefois nous remarquons dans l'exemple n° 2 (mesures 11-12) que la mélodie d'accompagnement oppose à la tonique principale (*ut*) tout d'abord une « concurrente » *mi*, ensuite (mesures 12-13) la tonique *sol*, après quoi la deuxième voix glisse vers le bas, comme dans la partie finale de l'exemple n° 3. S'agit-il d'une particularité semblable à celle du troisième chant? On est enclin à le croire. L'intervalle de quinte qui sépare la tonique principale de la tonique concurrente est, dans les deux cas, le même.

(1) On ne peut justifier plus amplement cette affirmation sans décrire d'une façon détaillée la musique esquimaude en général. Cette description constitue le sujet de mon travail : *La Musique des Esquimaux-Caribous* (collection Gabus). Bulletin de la Soc. Neuchâteloise de Géographie, t. LIX, fasc. 1 (1948), p. 1-54.

Relation entre les deux lignes mélodiques.

Revenons au chant n° 3. Nous avons dit de la mélodie principale que la ligne reliant les points les plus élevés de tous les motifs est d'abord ascendante. Quand la mélodie a atteint son point culminant (*mi*), elle descend plus vite qu'elle n'était montée. A peu près le même phénomène se présente à nous dans la mélodie d'accompagnement, mais les points culminants des deux mélodies ne coïncident pas : celui de la mélodie d'accompagnement (*sol*) apparaît beaucoup plus tard. Nous avons donc à faire ici à une espèce de « canon », dans le sens le plus large du terme. Chose curieuse, le même phénomène peut être observé dans l'exemple n° 2 : la mélodie principale culmine dans la mesure 10, la secondaire dans la mesure 13. Il se peut que l'imitation de la mélodie principale par la deuxième voix soit voulue ; toutefois nous ne pouvons pas l'affirmer avec certitude.

La polyphonie esquimaude n'est donc pas le résultat du caprice des chanteurs ; elle obéit à des lois propres à la monodie esquimaude et aussi, sans doute, aux lois générales de la polyphonie ; nous pensons à l'imitation et au parallélisme des voix.

Remarques sur l'exécution.

De nombreux passages de la mélodie accompagnante sont chantés d'un timbre qui rappelle plutôt la récitation que le chant ; il est parfois très difficile de déterminer la hauteur exacte des sons. L'exécutant de la deuxième mélodie commence son chant d'une voix un peu incertaine, comme s'il avait de la peine à quitter la mélodie principale. Il émet les premiers sons doucement ; le chant ne s'affirme qu'ensuite. Tout cela s'explique probablement par le fait que les chanteurs n'ont pas l'habitude de chanter à plusieurs voix.

Les trois chants cités sont exécutés par des personnes d'âge et de sexe différents (n° 1 : par deux hommes ; n° 2 : par deux enfants et n° 3 : par trois femmes dont deux jeunes et une vieille). La polyphonie n'est donc pas liée à une certaine personne ou à un milieu déterminé, mais elle est connue de tous et exécutée par tous.

Un autre fait mérite une attention spéciale. Les trois chants que nous venons d'analyser sont tous exécutés, non pas dans un but pratique, qui serait d'obtenir un effet magique ou d'accompagner la danse ; ils sont chantés uniquement par jeu, pour le plaisir de chanter. Nous devons les considérer comme de la musique artistique dans le sens que nous donnons à ce mot. Les Esquimaux n'ont donc point de préjugés esthétiques contre la polyphonie, quoi qu'en

disent les ethnographes. La prépondérance de la monodie dans leur musique est due, sans doute, à des facteurs étrangers à la musique. Il est aisé de les deviner. Le *chant magique* est une opération sacrée : tout changement qu'on y apporte peut détruire sa force surnaturelle. Le *chant de danse*, comme la danse toute entière, doit permettre au chanteur-soliste, qui est souvent un chaman, d'entrer dans l'extase où il communique avec les démons et les esprits des ancêtres. L'attention de tous les participants doit être concentrée et tournée vers le même but : leur chant doit hypnotiser. Cette concentration de l'esprit sur un objet extra-musical, excluant toute préoccupation artistique, rend évidemment l'unisson obligatoire dans le chant. Mais quand rien n'impose la monodie, c'est-à-dire quand le chant est exécuté sans but pratique, l'attention des chanteurs se tourne vers le phénomène musical lui-même ; c'est alors que peut naître la polyphonie.

Résumé.

La découverte de la polyphonie chez les Esquimaux-Caribous est importante pour trois raisons principales.

Tout d'abord elle était complètement inconnue jusqu'à présent dans l'ethnologie musicale.

Ensuite sa construction nous révèle un principe qu'on ne rencontre, autant que l'on sache, nulle part ailleurs. Son trait caractéristique réside dans le jeu de deux tonalités : de la tonalité principale, représentée par la mélodie de base, et de la tonalité secondaire, que la voix accompagnante essaie de réaliser autour d'un deuxième centre tonal, dont la hauteur varie constamment. Les relations entre les deux toniques sont régies par des lois semblables à celles que l'on remarque dans la forme des chants monodiques esquimaux.

La polyphonie des Esquimaux nous montre enfin que la préférence que ceux-ci donnent au chant à l'unisson est justifiée souvent par des raisons étrangères à la musique.

UNE STATUE AZTÈQUE EN RÉSINE.

Par HENRI LEHMANN.

(Planche X).

Il existe dans les collections mexicaines du Musée de l'Homme une statuette (enregistrée sous le n° 78.1.336) haute de 35 centimètres qui attire l'attention par la substance dont elle est faite (pl. X). Elle porte une patine noirâtre acquise au cours des siècles, mais sa masse possède une couleur allant du brun-rouge au jaunâtre. D'après une analyse faite par M. Hartweg il s'agit d'une résine. Aucune trace d'amidon n'a été trouvée. Une deuxième analyse faite au Laboratoire de Chimie organique du Museum National d'Histoire Naturelle a donné un résultat semblable.

La surface de la statuette est rugueuse, ce qui s'explique très probablement par la substance elle-même, travaillée avant solidification, mais qui se prête moins au modelage que la glaise. Les détails de la tête, de la coiffure ou du corps ne trahissent pas de recherche artistique très poussée; ils suggèrent plutôt une certaine maladresse de la part de l'ouvrier.

Le personnage représenté est de sexe féminin; il est vêtu du *quechquemitl*, vêtement typique des femmes huastèques. Ce *quechquemitl* est bordé de quelques pompons qui ressemblent à des hochets, placés à une certaine distance les uns des autres. La femme est assise sur ses talons; elle porte un collier de trois rangées de perles qui retombe sur le *quechquemitl*.

Derrière la tête se trouve le *tlaquechpanyotl*, ornement en forme de nœud qui couvre la nuque; il est typique des divinités de la pluie et des montagnes (1, II, 850-851). La coiffure épouse les contours de la tête; elle est formée d'une rangée de petites pierres entre deux bandeaux parallèles, dont le plus bas se termine sur le dos en deux pans.

La statuette qui est, nous l'avons dit, en position assise, ne tient pas toute seule en équilibre. Elle porte un canal de 6 centimètres de profondeur pratiqué verticalement dans sa masse à partir de la base. A l'intérieur du canal subsistent quelques fragments de bois, restes probables du bâton sur lequel elle était plantée. Il s'agit très certainement du personnage qui est figuré dans une catégorie de statuettes en terre cuite que Seler (2, II, 309) a identifiées avec la déesse des eaux, Chalchiuhtlicue (fig. 31). La déesse est représentée le plus sou-

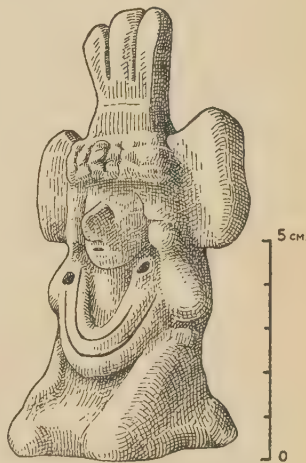


FIG. 31. — Statuette en céramique représentant la déesse des eaux. Civilisation aztèque. (Musée de l'Homme, n° 78-1-691).

vent assise sur les talons, les mains posées sur les cuisses. Elle porte un collier de trois rangées de perles qui couvre une grande partie de la poitrine et qui remplace parfois le *quechquemitl*. Le *tlaquechpanyotl* est figuré par deux pans qui sortent latéralement derrière la tête. La coiffure se compose de bandeaux parallèles entre deux rangées de perles. Les petites statuettes se distinguent de la nôtre en ce qu'elles ont une aigrette de plumes au-dessus de la tête.

On admet généralement que ces petites statuettes représentant des divinités appartiennent au *xv^e* siècle. Par analogie nous concluons que notre statuette en résine a été faite à la même époque et qu'elle est un exemple caractéristique de la civilisation aztèque.

Le type de la statue en résine a été longtemps inconnu. Il a été signalé pour la première fois par Seler (4, II, 884-885); il mentionne trois statuettes de copal trouvées en 1900 dans la Calle de las Escalerillas à Mexico et qui se trouvent maintenant au Museo Nacional. L'illustration accompagnant son texte, est malheureusement insuffisante, néanmoins il ne semble pas douteux qu'elles appartiennent à la même catégorie que la nôtre. Celle-ci a été donnée par Alphonse Pinart au Musée d'Ethnographie, elle appartenait antérieurement à Eugène Boban; sa découverte remonte au moins à 1860, donc bien avant la trouvaille faite dans la Calle de las Escalerillas.

Il semble que nous pouvons voir une allusion à ces statues dans un texte de Motolinia où il décrit les cérémonies de la fête appelée *Etzaqualiztli*, au 6^e mois, en l'honneur des divinités de l'eau (4, I, 143). Dans la procession qui avait lieu le lendemain de la soirée où tout le monde mangeait de l'« *etzalli* », les prêtres se suivaient, chacun avec quelque chose dans la main. Le passage qui nous intéresse est le suivant : « *Otros ministros iban delante de este sátrapa; llevaban en brazos unas imágenes de dioses, hechas de aquella goma que salta y es negra y la llaman « ulli »; llamaban estas imágenes « ulteteo » que quiere decir dioses de « ulli ». Otros ministros llevaban en brazos unos pedazos de copal, hechos a manera de panes de azucar, en forma piramidal* » (4, I, 149). Un peu plus tard, quand ils arrivent au bord de l'eau (sans doute une des lagunes à proximité de Mexico) « *... el sátrapa, y los otros ministros, quemaban papel en sacrificio, y las formas de copal que llevaban y las imágenes de « ulli », y echaban incienso en el fuego, y otro derramaban alrededor, sobre las esteras de juncio con que estaba adornado aquel lugar* » (4, I, 150).

De même que les hommes destinés à être sacrifiés à la divinité sont considérés comme la divinité elle-même, les images, en tant que symbole remplaçant la divinité, sont sacrifiées elles aussi à ce titre. Les divinités de la fête *Etzaqualiztli* étaient des divinités de l'eau, et, en effet, aussi bien la statue qui nous intéresse que celles de la Calle de las Escalerillas portent les attributs des divinités de l'eau.

Le « *ulli* » était utilisé pour des fins très différentes. Il s'agit de la gomme de l'arbre à caoutchouc qui croît en terre chaude. Bien qu'elle soit toujours

décrite comme noire, la sève est pourtant blanche. Motolinia (4, 63-64) décrit ainsi son extraction : « ulli », que es una goma de un arbol que se halla en tierra caliente, al cual punzándole salen unas gotas blancas, y ayuntando lo uno con lo otro, tórnase negro, casi como pez blanda. »

Non seulement on s'en sert pour faire des idoles et des balles pour le Jeu de Pelote, mais aussi on asperge souvent le papier avec quelques gouttes de « ulli ». Sahagun nous dit comment les Indiens s'en servaient pour tracer le visage d'une personne sur du papier. Bien entendu, il fallait pour cela le fondre. L'image ainsi obtenue représentait la « cara del sol fuego ». (3, II, 347).

Le « ulli » était utilisé pour combattre presque toutes les maladies : « es medicinal para los ojos, para postemas y pudrimientos, y también se bebe con cacao : es provechosa para el estómago, para los intestinos, para los pudrimientos interiores, para la cámara cuando se cierra ». (3, III, 223). Ceux qui crachent du sang boivent un breuvage composé de « ulli » et « chile » grillé. (2, III, 102).

Le « ulli » est souvent mentionné en même temps que le « copalli » et le « chapopotli ». Sahagun distingue les trois produits de la manière suivante : « La goma que se llama copal blanco, y otra goma que se llama chapopotli, que es como pez de Castilla, y otra goma que se llama ulli, que es negra y nervosa y muy liviana; estas tres gomas derretidas juntamente hechas como brea, aplicadas a las piernas y al cuerpo hacen gran bien a todos los miembros interiores y exteriores. Es de saber, el copal y chapopotli, bien se pueden derretir en una olla puesta sobre las brazas, habiéndolo desmenuzado todo junto primero, tanto de uno como de otro; pero el ulli hase (de) derretir por si, poniéndolo en un asador y encendiéndolo a la llama del fuego, y en comenzando a arder comienza a gotear un licor negro, como tinta, y ha de gotear en una escudilla, y así queda hecho licor liquido. » (3, III, 285).

Dans toutes les descriptions que nous possédons du « ulli » et du « copalli », le « ulli » est noir et le « copalli » blanc. Reste à savoir, si les images dites « ulteteo », c'est-à-dire faites en « ulli » étaient toujours travaillées dans du caoutchouc. Bien que la description de Sahagun soit formelle, il n'est pas exclu qu'on ait utilisé une matière différente, mais également inflammable. Notre statue en serait la preuve : elle réunit toutes les qualités qui permettent de l'identifier avec les images qui servaient pendant la fête Ètzaqualiztli, mais elle n'est pas en caoutchouc. Le remplacement d'une matière par une autre est rapporté par Sahagun lui-même. Dans la description de la fête de Macuilxochitl (3, I, 34) il dit textuellement : « ... ofrecían así mismo dos pasteles que llaman « tzoalli », en lugar de « ulli », goma negra, que otros ofrecían, en unos platos de madera ». Il semble bien que le « tzoalli » ait remplacé le « ulli », auparavant en usage.

Le « tzoalli » ⁽¹⁾ est une pâte comestible que les anciens Mexicains utilisaient

⁽¹⁾ Seler (6, 319) définit « tzoalli » de la manière suivante : Teig aus den zerquetschten Samen von Melden (Atriplex) arten (mexik. uauhtli). M. Roberto Barlow vient de me communiquer de Mexico quelques renseignements bibliographiques supplémen-

pour leurs fêtes. Torquemada (5, II, 71), bien que copiant presque textuellement Sahagun, est pourtant plus explicite que lui quant à la nature de la matière. La statue du dieu Huitzilopochtli, fabriquée chaque année en grandeur naturelle, était faite d'une matière appelée «tzoalli», mélange de différentes sortes de graines et de semences comestibles. La fabrication avait lieu au temple du dieu même, dans une des principales salles. (Le temple de Huitzilopochtli était le grand temple de Tenochtitlan.) On moulait ensemble toutes sortes de graines, de légumes et des semences de blette; ensuite on en faisait une pâte, dont on formait la statue du dieu.

Il semble que les semences de blette n'intervenaient pas seulement dans la composition de la pâte appelée «tzoalli». Sahagun (3, I, 34) en parle au sujet du dieu Macuilxochitl. C'est à ce dieu qu'on offrait, nous l'avons vu, deux gâteaux de «tzoalli». Mais ce n'est pas tout. Il y a des gens qui lui présentaient un mélange de maïs grillé avec du miel et de la farine de semences de blette, mélange que le commentateur de Sahagun désigne sous le nom de «hauhtli». En parlant d'une part du «tzoalli» et d'autre part de la farine de semences de blette comme partie d'une pâte, il ne semble guère douteux que Sahagun ait parlé de deux pâtes différentes. Dans le même chapitre nous trouvons une énumération des différents pains offerts au même dieu Macuilxochitl : «... hecho de pan a manera de rayo, como cuando cae del cielo, que llaman xonecuilli... pan hecho a manera de mariposa... panes ácidos que ellos llamaban Yotlaxcalli... tortas hechas de semillas de bledos... tortas hechas a manera de rodela, de la misma semilla... saetas... espadas, hechas de la masa de esta misma semilla... muñecas, hechas de la misma masa». Nous voyons qu'il s'agit de formes très différentes, dont chacune avait son nom déterminé.

La statue de Huitzilopochtli faite en «tzoalli» était sans doute la plus grande et la plus importante qu'on faisait avec cette pâte. Pour lui donner de la consistance, on était obligé de lui fabriquer une carcasse avec des branches d'un arbre «mizquitl» (mezquite). C'est cette carcasse qu'on enveloppait de pâte. On posait ensuite la statue sur un tréteau de planches en bois qui reposaient sur 4 pieds sculptés en forme de serpents (3, I, 137-138).

L'image de la déesse Chicomecoatl était modelée dans la même pâte. On la confectionnait dans le patio du temple qui lui était consacré. C'était la déesse du maïs, des haricots et de la chia (*Salvia hispanica* L), produits essentiels dans la vie indigène; on lui présentait donc des offrandes de maïs, de haricots et de chia (3, I, 90).

taires : Carl. Sauer (7, 75) identifie tzoalli comme «cultivated grain amaranth». Gomez de Orozco a publié un manuscrit jusqu'ici inédit dans «Tlalocan». A propos de la fête Panquetzaliztli il y est dit : «... traydo el palo o piedra al templo encima de el armauan una figura como esta de una masa de huauhtle.» Une définition très semblable est donnée par Motolinia (4, 45) : «Tosca (Toxcatl). En este dia bailaban todos y tenian en medio hecha la figura de Tezcatlipuca de semilla que dice guacl (huautli) y despues la comian...» Je remercie tout spécialement M. Barlow pour ces précieuses indications.

Les autres statues en «tzoalli» étaient sans doute moins grandes. Sahagun (3, I, 102) dit qu'on en faisait des offrandes aux éminences des montagnes lors de la fête qui avait lieu le 13^e mois. On leur offrait leurs images en «tzoalli» sous forme humaine.

Des images très analogues, qui devaient représenter également des montagnes, étaient fabriquées pour la grande fête qui avait lieu le dernier jour du mois Atemoztli. Ces images avaient une forme humaine, on leur incrustait des pépins de calebassier en guise de dents et on leur formait les yeux avec les haricots «ayocotli». Mais les statues elles-mêmes étaient en «tzoalli». On les adorait avant de les sacrifier et la cérémonie ressemblait beaucoup au sacrifice humain. On leur ouvrait la poitrine, on leur arrachait le cœur, on leur coupait la tête et on en distribuait le corps parmi les assistants qui le mangeaient (3, I, 107).

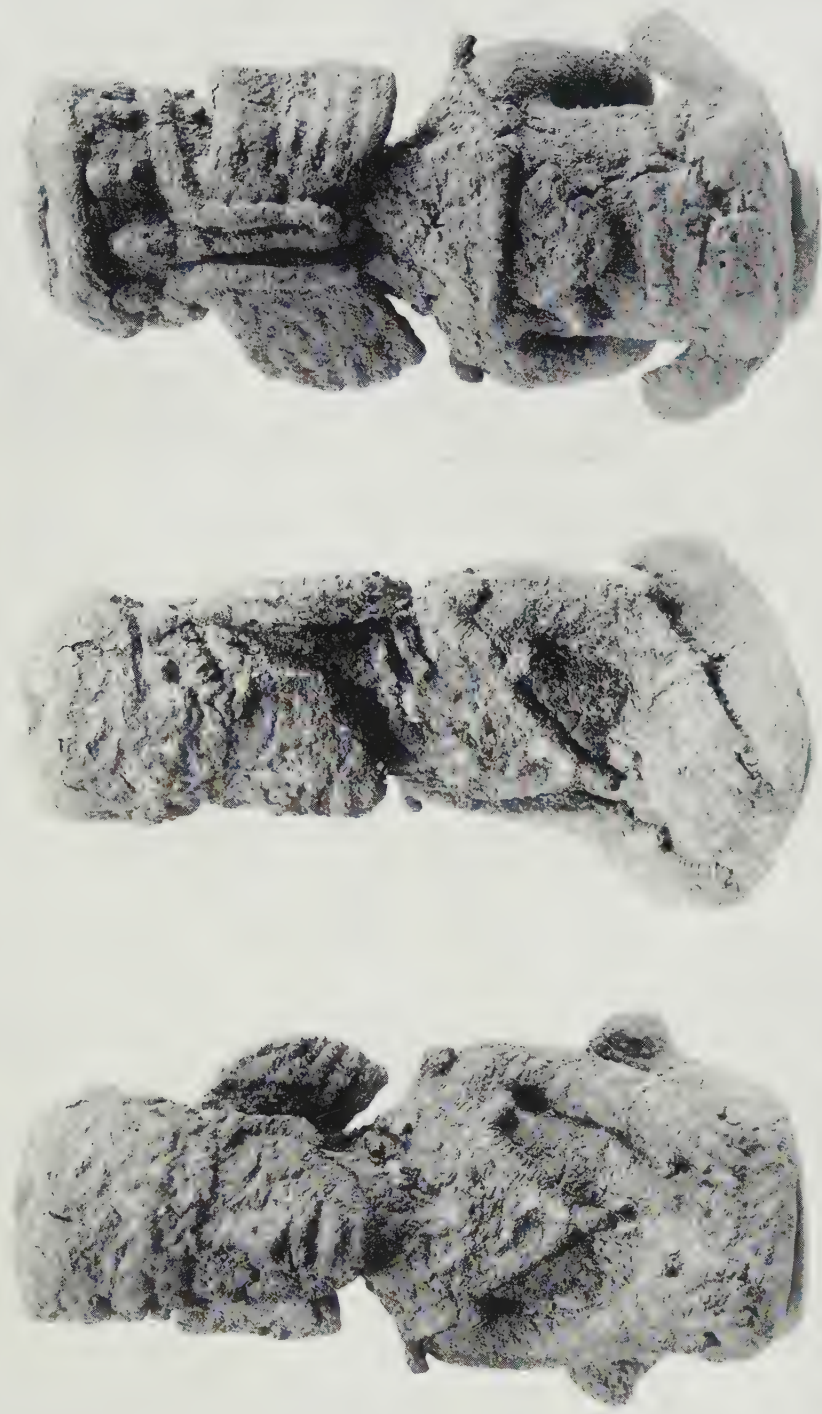
La consommation de l'image en «tzoalli» était fréquente. On mange la divinité et on croit pouvoir acquérir ses qualités. Lors de la fête organisée pour Omacatl, on avait fait l'image de ce dieu sous forme d'un os «grueso, redondo y largo como un codo». Ceux qui commandaient les quartiers de la ville, étaient chargés de sa confection. On mangeait et buvait du pulque en présence de l'image du dieu pendant la nuit de la fête. Le lendemain on commençait à piquer l'image à l'aide d'aiguilles et d'autres instruments perçants. Ensuite on la distribuait parmi tous les assistants qui la mangeaient avec grand plaisir (3, I, 36).

Aucun de ces objets en «tzoalli» ne s'est conservé, ce qui s'explique d'ailleurs facilement.

Au moins nous reste-t-il quelques objets en résine, dont celui du Musée de l'Homme paraît être le plus important.

BIBLIOGRAPHIE

1. SELER (Eduard). *Die Ausgrabungen am Orte des Haupttempels in Mexico*. Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde, t. II, Berlin, 1904, p. 767-904.
2. SELER (Eduard). *Die archäologischen Ergebnisse meiner ersten mexikanischen Reise*. Ges. Abh. z. amer. Sprach- und Alterthumskunde, t. II, Berlin, 1904, p. 289-367.
3. SAHAGUN (Fr. Bernardino de). *Historia General de las Cosas de Nueva España*. 5 vol., Mexico, 1938.
4. PIMENTEL (Luis García). *Memoriales de Fray Toribio de Motolinia. Manuscrito de la colección del Señor Don Joaquín García Icazbalceta*. Mexico, Paris et Madrid 1903.
5. TORQUEMADA (Fr. Juan de). *Veinte i un libros rituales i Monarchia Indiana con el origen y guerras, de los Indios Occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista, conversion, y otras cosas maravillosas de la mesma tierra distribuydos en tres tomos*. Madrid, 1723.
6. SELER (Eduard). *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*. Wort- und Sachregister zum ersten, zweiten und dritten Bande. Berlin, 1914.
7. SAUER (Carl). *Colima of New Spain in the Sixteenth Century*. Berkeley, California, University of California, 1948, Ibero Americana 29.



Statue aztèque, en résine, représentant probablement la déesse des eaux. (Musée de l'homme, n° 78-1-336.)

THE REGIONAL DISTRIBUTION OF SOUTH AMERICAN BLOWGUN TYPES.

By JENS YDE

CONTENTS : 1. INTRODUCTORY REMARKS. — 2. ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE. — 3. EVIDENCE OF EARLY WRITERS. — 4. BLOWGUN TYPES. — 5. DISTRIBUTION OF TYPES. — 6. BLOWGUN TYPE I. — 7. BLOWGUN TYPE II. — 8. BLOWGUN TYPE III. — 9. BLOWGUN TYPE IV. — 10. DISCUSSION. — 11. CONCLUSIONS. — 12. LITERATURE.

1. INTRODUCTORY REMARKS.

The material for the present study of South American blowguns has been compiled from literature available to the author and from studies in the following museums : The National Museum, Copenhagen; Statens Etnografiska Museum, Stockholm; Göteborgs Museum, Göteborg; American Museum of Natural History, New York, and the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York. I feel greatly indebted for working facilities extended to me by colleagues at these museums in Sweden and in the United States; likewise I wish to express my gratitude to the Carlsbergfondet of Copenhagen and the Viking Fund, Inc., of New York, for financial aid enabling me to visit the museums in Sweden and America, respectively.

Also to Dr. Paul Rivet, Paris, and to fil. lic. Henry Wassén, Göteborg, I wish to express my gratitude for most valuable information which has been incorporated in this study.

In this study of blowgun types, only the construction of the implement proper has been taken into consideration. Better results might probably have been obtained if also mouthpieces and sights had been included. This was the original plan, but was abandoned almost immediately in the start. Information as to types of mouthpieces is very irregular in literature; mostly they are not described at all, and if they are, it is done in a most summary way, and the same holds true of the sights. In museum collections, mouthpieces and sights are very often missing from the specimens, or are very fragmentary, so that it is not possible to obtain a general picture of the distribution of types or sights from studies in literature or collections. On the other hand, the blowgun proper has been so thoroughly described by a great number of authors, that it is possible to draw a reliable picture of its distribution from a typological point of view.

A question which we shall not enter upon in details is whether the sight is actually a sight or not. Mostly it is described in the former capacity but in a few cases another function has been ascribed to it. We shall here refer to Farabee, 1918, p. 69, according to whom it does not function as a sight, but is only used to mark the top of the barrel. A blowgun generally has a natural tendency to warp, but when the tube is held with the weak side uppermost — on which the sight is placed — the gun will be straight. This opinion has been confirmed to me by oral information from persons employed in the engineering business by Venezuelan authorities who have visited certain tribes in the Orinoco region (The Guahibo, Piaroa). Another observation I have made when handling blowguns in museum collections, is that the sight of some specimens is placed so close to the mouthpiece that it is impossible to see the muzzle of the barrel when looking at the sight at the same time.

2. ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE.

There are a few evidences to show the great antiquity of the blowgun in South America, all of them from Peru.

Actual specimens are rare, in fact only one instance is known to me (Harcourt and Nique, 1934, p. 103) : in the collection of Xavier Prado y Ugarteche in Lima, a long tube with perfectly polished interior, hollowed ends, and with fine ligatures at certain intervals, found in a grave on the south coast of Peru.

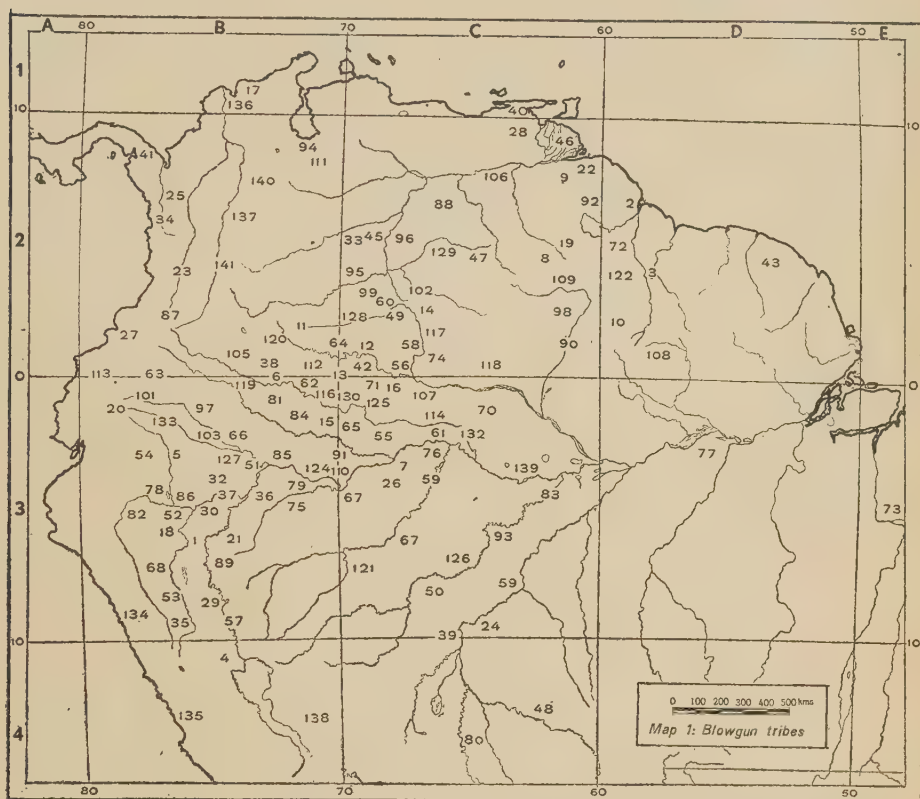
Documentary evidence is a little more plentiful. Blowguns are shown in use on two vessels from Trujillo (No. 134 in Map 1, B3), one of them being referred to in the same article by Harcourt and Nique (p. 104 and Pl. II, 3), where a Trujillo vessel is described, figuring a hunter with his blowgun aiming at two birds. The other example is a jar pictured in Wassermann-San Blas 1938, fig. 473; the text runs, in English translation : « Jar, Trujillo. Foliage painted on the body, from which rises the trunk of a tree. On the three branches, three birds. On the lower part of the jug, a person protected by a shield is shooting at the birds with a blowgun. Proto-Chimu ». This specimen, which is also figured in the Handbook of South American Indians, Vol. 2 Plate 31, g, belongs within the Mochica culture.

According to Stirling 1938, p. 80, there is an Early Chimu vessel in the collection of Sr. Rafael Larco Hoyle of Trujillo, with a painting of what appears to be a man using a blowgun.

Max Schmidt 1910, p. 47-48, shows a piece of painted cloth from Pachamac, existing in the collections of the Berliner Museum für Völkerkunde before the war. It depicts a man with a blowgun in front of his mouth and with a thing which may be interpreted as a cuiver hanging from his

shoulder, in the act of aiming towards the top of a tree in which a bird is flying (Pachacamac, No. 135 in Map I, B4).

These five examples from Peruvian archaeology — very scarce, indeed, in consideration of the wealth of archaeological material from Peru — prove the existence of the blowgun in pre-Spanish South America. And, at any rate, the three pottery specimens and one piece of textile prove that it was in use before the time of Inca domination of the Peruvian coast.



Carte n° 3 (Map 1).

It is well known that the blowgun was used in México and Central America in pre-Columbian time. Linné (1934, p. 187) refers to Seler's translation of Sahagun's Aztec religious hymns, and to representations in the Alonso de Santa Cruz Map in the Uppsala University Library, Sweden. In the Popol Vuh several references to the blowgun occur. One of the most outstanding examples of the use of the blowgun in ancient Mexico is the sherd pictured in Linné 1939, p. 57, a fragment of a Teotihuacán vessel which represents a man with a blowgun in his right hand; that it is Quetzal birds he is hunting, as claimed by Lehmann (1933, p. 73), does not appear evident to me, but

— what is more important — it is obvious that clay pellets were used for ammunition, for he even holds one of the pellets in his left hand, a fact not observed — or at least not mentioned — by any of the writers who have discussed this important specimen.

In spite of all this, a considerable age cannot be ascribed to the blowgun in Mexico and Central America. No clay pellets have been recorded from the earliest culture horizons, Vaillant's «Middle Civilizations», but great quantities of them have been found in the Teotihuacan horizons (Linné 1939, p. 56). The Mexican and Central American blowgun of our days is of the same construction as the most primitive of the South American types : a simple tube; and so is the ammunition : clay pellets. For this reason, and supported by the fact that the earliest Mexican blowguns are later than the blowguns recorded from the Peruvian coast, I do not think it likely that the blowgun was invented in Mexico or Central America; its presence there may be due to «backward flowing» culture waves from South America at a relatively late date.

The existence of the blowgun in the eastern woodlands of what is now the United States may be due to independent invention in that area, as has been suggested by Linné. But to my mind it appears more likely that its occurrence in that area may be attributed to culture emanations from México, following in the wake of maize cultivation together with such features as mound building, certain ornamental details in copper and clay artifacts, etc., all of which point back to Mexico.

3. EVIDENCE OF EARLY WRITERS.

The blowgun was a weapon quite new to the Spanish conquerors and to other early travellers in South America. It must therefore be expected that it might have attracted their attention, and a few references to it can actually be compiled from the early authors.

Already in 1539, Cieza de León gave an account of the weapons used by the natives in the province of Armas, Colombia, in the following words : «Las armas que tienen estos indios son dardos, lanzas, hondas, tiraderas con sus estólicas» (Cieza de León, 1922, p. 61). Dr. Paul Rivet has called my attention to this original text, which has been rendered in English translation by Sir Clements R. Markham (Markham, 1864, p. 71), as an evidence of the use of blowguns by the Indians of Armas. This interpretation is quite wrong, as «tiraderas con sus estólicas» does not mean blowguns, but spearthrower or some sort of a board with which arrows are thrown. Unfortunately the incorrect translation by Sir Clements has found its way into ethnographical literature.

We may safely disregard this statement. If we draw a line — rather arbitrarily, it is true — between early and late authors at about A. D. 1700, we have the following observations, in chronological arrangement.

1540-1541. From these years exists Jorge Robledo's description of the pueblos in the province of Ancerma, where we find an account of some of the peoples on the west coast of Colombia (Robledo, p. 142) : « En las provincias de Sima y Tatape y Chocó llámanse por sí provincia de baracoas en indio...; tienen por armas unas cerbatanas á manera de acá; tiran con ellas unas flechecitas con unas puntas de palma negra ». The brief description of the culture of this region is in accordance of what is known of the Chocó Indians (Chocó, No. 34 in Map 1, B2).

1549. In this year, Juan Pérez de Tolosa, on his trip from Cucutá to the Laguna de Maracibo, met on the plains along the Río Zulia the Bobures Indians, who were not very warlike, « pues solo peleaban con cerbatanas, en que metían unas pequenueñas flechas, tocada en una yerva, que si hería a alguno era poco, y le tumbaua de manera que le hazia caer sin sentido por dos, ó tres horas, que era lo que ellos auian menester, para huir; y despues se leuantauan en su libre sentido, sin otro daño ». (Simon, 1627, p. 379.) This statement is most curious for two reasons. Firstly because the blowgun is not used in warfare in South America; secondly, because it apparently became obsolete a long time ago with the Motilones, of whom the Bobures form a subtribe (Motilones, No. 140 in Map 1, B1).

1567. In this year the blowguns were observed by Juan Alvarez de Maldonado with a tribe called the Corocoro, which has not been definitely identified (Alonso, p. 50), but which may be localized somewhere in the Rio Madre de Dios-Rio Beni region, as the « Relación » from which this reference has been taken treats Maldonado's journey on the Rio Manu. This is, as far as I know, the earliest reference to the use of the blowgun in the great woodlands east of the Cordilleras (No. 138 in Map 1, B4).

1592. In this year Castellanos had completed his « Historia del Nuevo Reino de Granada », though the manuscript carries the date 1602. In the Madrid edition, 1886, we find, in Vol. I, p. 42, a description of blowguns used by certain Chibcha (« Mosca ») tribes, though the particular tribes are not specified. In the same volume we find, however, on p. 123, that the Panche used « cebratanas » with plumed darts (Panche, No. 141 in Map 1, B2). Fray Pedro Simón also has a couple of references to the blowguns of the Panche, and probably dating from about the same time. In the Bogotá edition, 1882-1892, we read in Vol. II p. 161 : « No faltaba entre ellos quien trajase sobre los hombros largas y gruesas mazas, otros ondas, y lisas piedras en unos mochilas ó zurrone; otros zaetas emplumadas y cervatanas con que las tiraban, y todas estas armas con mortífero veneno ». On p. 163, « cervatanas » are also mentioned in connection with the Panche.

1592. According to Pedro Simón (1882-1892, Vol. V p. 191), it also was observed this year that blowguns with arrows were used in the province of the Betomas for killing birds, the feathers of which were used for ornaments; on p. 218 he tells us that the Indians of Santa Marta killed birds with blowguns for the same purpose. Betomas apparently is in the general region of Santa Marta, probably on the western slope, and appears as No. 136 in Map 1, B1.

1621. Cristóval de Saabedra describes the «entrada» of Don Diego Vaca de Vega into the province of Mainas, Cocamas and Jivaros. This «Relacion» contains a reference to the blowgun as a hunting weapon in the province of Mainas, rendered in extenso in the «Relaciones Geográficas de Indias», Vol. IV, p. CXLVIII.

1621. In this year Don Diego Vaca de Vega, who apparently was a very enterprising man, descended the Marañon, discovering a number of provinces along this river, and preaching the gospel in several places, one of which was the «Provincia de los Zerbeteneros» (Cerbataneros : people who use blowguns).—Relaciones Geográficas, T. IV, p. CIX, in the «Relación» of Fray Alonso Hurtado.

1661. Francisco de Figueroa mentions the blowgun as a hunting weapon in the province of Mainas : «Para caçar los animales terrestres y bolátiles se balen de lanças, chinganas, flechas, laços y otras trampas, principalmente de la cerbatana y yerba venenosa» (Figueroa, p. 207).

1662. The blowgun was observed in the provincia dos Agoas by Heriarte : «As Armas destes Indios sam palhetas . . . e saravatanas com frechas ervadas» (Heriarte, 1874, p. 48). No. 139 in Map 1, C3.

1688. Piedrahita has one reference to the blowgun with one of the tribes of the Colombian llanos, i. e. the eastern lowlands of that country : «la (arma) que tiene otra nación de los llanos de unas flechillas ó virotes, que despiden por servatanas . . . ». (Piedrahita, p. 16.)

According to Krickeberg (1922, p. 300), two nations, the Panche and the Muzo in the highlands of Colombia, used the blowgun at the time of the conquest, but he does not state his authority for this. With regard to the former, the authority probably is Castellanos and Pedro Simón; with regard to the latter it must be some other authority which I have been unable to check. (Muzo : No. 137 in Map 1, B2.)

This makes a total of 14 of what I will call «early» observations in South America. 9 of these are from Colombia, 3 are from the province of Mainas, 1 from the Rio Beni or Rio Madre de Dios region, not very far from Mainas, 1 from the provincia dos Agoas on the Rio Amazonas above the Rio Negro. One thing appears peculiar : 9 references from Colombia seem to indicate that the blowgun was already quite well known in that country at the time

of the conquest, and 8 of these, which I have been able to check, are due only to four travellers (Jorge Robledo, Pedro Simón, Piedrahita, Castellanos). With our knowledge of the close intercommunication between the tribes in New Granada at that time, with their constant state of war and at the same time close trade relations, one cannot help thinking that interchange of cultural elements, among them so useful a thing as the blowgun, may have taken place to such an extent that it must have been even more generally distributed than it appears from the references mentioned above. Though the natives of New Granada were described by a great number of authors, and several of these treating an overwhelming number of tribes, all these authors are very reticent in their references to the blowguns, though they are most prolific in tribal names and descriptions of manners and customs. To my mind there is only one explanation of this lack of specific information : the early travellers hardly ever had a chance of seeing the natives in a state of peace. The chronicles are overflowing with battle descriptions and accounts of war, and the blowgun was a specific hunting weapon, not used in war any more than it has been more recently. In fact, most of the early authors probably never had a chance of seeing a blowgun.

For this reason I consider it quite natural to think that the use of the blowgun at the time of the discovery was much more common than is generally assumed now. I think that already at that time the distribution area covered most of Colombia, from here descended over the lowlands toward the Rio Orinoco according to Piedrahita's statement, and that this large area probably was coherent with a more southern region covering eastern Peru (the province of Mainas) and the Provincia dos Agoas on the Amazon.

For lack of information it is not possible to tell anything about the use of the blowgun in two other parts of South America, where it has played so important a part in the natives' economy right up till our time : Guayana and the Rio Negro region.

It is well known that Friederici in 1911 published a study of the distribution of blowguns in North and South America, but Nordenskiöld later (1924, p. 60) pointed out that Friederici assumed a far too easterly distribution of the weapon. Friederici thought that the Tupiniquin on the east coast of Brazil knew this implement, but Nordenskiöld arrived at the conclusion that the weapon in question was a scooped-out spearthrower of the kind which is kept today in the National Museum of Copenhagen, part of a very valuable collection from the Tupinambà. A study of Friederici's source of information shows that neither is right in this particular case. The place referred to is found in Staden's description of his captivity among the tribes in eastern Brazil (Staden 1557, cap. XIX) : « Unn sie kereten mit den Nachen widerumb zu denen ans landt und die auf dem landt schossen mit rohren und pfeilen zu uns ein und die in den Nachen wider zu inen ». Friederici assumes that « rohren » means « tubes », in other words blowguns which are used with the


«pfeilen» in question. The correct meaning, however, becomes evident, a few lines farther down, from the following passage : «So hatte nun der König des Nachens da ich innen war ein rohr und ein wenig puluers welches ime ein Frantzose für prasilien holtze gegeben hatte das musste ich auff die am lande abschiessen». So it turns out that «rohren» in this particular connection does not mean «tube» or «pipe» — which it sometimes does — and has nothing to do with the «pfeilen»; it is an obsolete, or at least old-fashioned German term, equivalent to «a pice of firearms» or «a gun»; the Tupiniquin did not shoot with blowguns and arrows, but with guns and gunpowder which they had got from the French.


It is strange that Friederici, himself a German, could make this blunder; and oddly enough, Tootall, in his edition of Staden's «Captivity» (Tootall 1874, p. 55) has made the same mistake in translating the first passage here quoted, using the term «blowpipe» for «rohren», whereas he has translated it correctly enough in the second passage by «gun».

When we leave this statement of Friederici's out of consideration, we have no reference to blowguns from eastern Brazil, and the map accompanying Nordenskiöld's study still holds the ground as an excellent point of departure for a further study of the implement in question. One must not forget, however, that ethnography is a science which has been subject to considerable development since Nordenskiöld's time, and with our increasing knowledge of the material culture of South America, we are now able to draw a more detailed map.


4. BLOWGUN TYPES.

From the information compiled in preparing this study, it has been deduced that no less than four blowgun types are — or have been — in use in South America.


Type I is the most simple type : A plain tube with a circular cross section. This type occurs sporadically from the northernmost corner of Colombia (the Cuna Indians) over a wide area including the western Rio Negro tributaries and the Yapurá-Putumayo region, with a very distant and southern outpost among the Huanyam Indians (Map 3). Cross section of this type : 

Type II. This name I have adopted as a designation of a blowgun type consisting of two tubes, one inserted in the other. This type is distributed over a northern area embracing the interior Orinoco and Rio Negro-Rio Branco basins, also with a representation along the coast and some distance inland in the Orinoco estuary and British Guyana. (Map 4). Cross section : 

The southernmost Indians employing this type of blowgun are the Makú, south of the Rio Negro. These are migrating people with a very low material culture, living in a sort of symbiotic relation to surrounding tribes on a much higher cultural level, and in earlier time, probably also today, frequently employed as slaves by their culturally more advanced neighbors. The blowgun of the Makú was probably borrowed from these advanced neighbors, a thing born out by the fact, that the Makú, who are not a very inventive crowd, even use two types of blowguns : the one here called Type II, but also another type which shall be described presently, and which is also used by neighboring tribes to the north.

Type III consists of a single tube encased in a covering made of two halves which in a cross section appear semicircular, and which are held together by some sort of glue and a wrapping of bast strings or bark strips which are wound around them. This type is distributed over a very limited area, being confined solely to the region around the western tributaries of the Rio Negro, including the Makú immediately south of this river (Map 5). Cross section : 

The use of this blowgun type has only been recorded definitely from a very few tribes (the Kaua, Kobeua, Siusí, and Makú), all of them living within the area described above. Koch-Grünberg, however, declares without further specification, that it was used by the Kobeua and the Arawakan tribes on the adjoining Rio Aiarí (Koch-Grünberg 1908, p. 199); it may therefore be possible to establish its use by a few more tribes in that region, but this would not alter the general picture of its distribution to any considerable degree.

Type IV is a blowgun composed of two halves of a split palm stem, glued together and wound with bark strips or bast strings. In a cross section this type shows two semicircular components (Map 6). Cross section : 

This is the type which has the widest distribution of all. It appears on the Pacific coast of northern Colombia among the Chocó Indians, and not very far inland in northern Ecuador (Cayapá and Tsátchela Indians). But its main area is the lowlands east of the Cordilleras in Ecuador and Peru; from here it follows the Amazonas and its upper tributaries, the area becoming increasingly narrow from north to south as one proceeds eastward. This type has apparently not existed east of the mouth of the Rio Yapurá, except for sporadic outposts with the Maué and the Manayé to the east and the Katauishi and Yamamadí to the south.

It must, however, be remembered that our information concerning the blowgun types which are used in the southern part of the entire blowgun area (Map 2) is very insufficient. From a great number of tribes in the Purús and Juruá region we know nothing about its construction, and it should be parti-

cularly interesting to know the type which was used in the Mojos, the southern extremity of the entire area. From this region we only know from Eder's account that the blowgun existed in the 18th century (Eder 1791, p. 291), and from Nordenskiöld, that a name for it still survived in the 20th century (Nordenskiöld 1922, p. 98). This name, «apururunó», suggests the name which is the most common in the eastern Peruvian region, «pucuna», and its derivatives; if this resemblance is more than a sheer coincidence, we have here an indication to the effect that the Mojo blowgun was introduced from that region and belonged to the type which is associated with the word «pucuna», viz. Type IV. I do not trust that this inference is correct — though I think it most likely — and therefore have not included the Mojo in the distribution map Type IV.

It will be seen from the accompanying maps that Types II and IV are the most widely distributed types. The border between their areas follows the divide between the Rio Negro with its tributaries and the Rio Yapurá with its tributaries, of which Rio Apaporís is the most prominent; in no cases do the two regions overlap, but Type III, which seems to be an intermediate type between the two, is found within both areas.

Blowguns in South America are generally provided with a mouthpiece which is carved from wood or consists of a half fruit shell; or else it may consist of a piece of tubular bone which is inserted in the tube. The latter type may further be supplemented by a pair of rodent's or jaguar's teeth which curve around the cheeks of the man who uses the blowgun, thereby helping him to steady the implement while it is used.

As mentioned before, mouthpieces and sights are too often incomplete in museum specimens, and very inadequately described in literature. I therefore do not venture upon any suggestions as to their association with any particular blowgun types, except in the latter case the tubular bone piece with or without projecting teeth which occurs only in association with blowguns of Type IV, and especially in the eastern Ecuador and Peru region; when a mouthpiece of this type is described, we know that the author is dealing with a Type IV blowgun.

The ammunition used with the blowgun is small darts, wound at their rear end with a wad of fluffy plant fibre in order to fit into the bore of the tube. Only two instances are recorded from South America, where clay pellets are or have been used, and then only for hunting small birds, viz. the Tsáchela of Ecuador (Rivet 1905, p. 192), and then associated with Type IV; also with the Santa Marta Indians, and here, too, in association with Type IV, if Saffray's description is reliable (Saffray 1872, p. 83).

In Central America and Mexico the general rule is Type I and clay pellets, though I know of two exceptions: the Mam of Guatemala use both Type I and Type IV with clay pellets (Shood 1946), and darts are stated by Thompson to be used with blowguns in the country around Tehantepec (Thompson 1930,

p. 88). With the combination of plain tubes and clay pellets so prevalent in Central America and Mexico in modern time and also in the past, we may expect that this was also the case in early South America before the conquest. But this is a thing we do not know with certainty; in fact, the cloth pictured by Max Schmidt seems to indicate that arrows or darts were used, whereas the few illustrations in pottery apparently show hunters with clay pellets.

5. DISTRIBUTION OF TYPES.

In the following pages, a list is given of South American tribes with whom blowguns have been recorded. They are arranged alphabetically, with numbers referring to their location in the respective sections of Map 1. A selection of ethnographical literature has been consulted and supplemented with observations in a number of museums; this has resulted in the enumeration of 133 South American tribes with blowguns, which may further be supplemented with the evidence given in Sections 2 and 3 of this paper, thereby arriving at a total of 141 references. In a few cases the fact that a word for blowgun has been recorded in a certain language has been considered a proof of the existence of the blowgun with the tribe in question, though no description or other record of the blowgun may have been made for that particular tribe. In cases where references duplicate one another, the earlier reference has generally been preferred, and quoted below, unless later references tend to supplement the earlier ones.

1. *Aguano* (Quechuan). — Map 1, B3.

Poeppig, 1835-1836, II, p. 436-437 : Blowguns with peccary teeth at the mouthpiece; Type IV.

Tessmann, 1930, p. 259 : Main weapon is the blowgun which is imported from the Canelo. The imported blowguns contain a tubular bone as mouthpiece, which they extract and replace with two peccary teeth.

2. *Akawoi* (Cariban). — Map 1, D2.

Hilhouse, 1823, p. 236 : Blowgun which is a kind of small palm, hollowed for the purpose, and lined with a smooth hollow reed; this is called a «sody»; Type II.

Brett, 1868, p. 141-142 : The Pomeroon Akawoi used blowguns, Type II.

Heye Museum 19/9533 : In Kurupong, upper Mazaruni River; 7/5232, Essequibo River; 6/946, Demerara River. All are Type II.

3. *Akuria* (Cariban). — Map 1, D2.
 Heye Museum : 6/947, region between the headwaters of the Demerara River and the Berbice River; Type II.
4. *Amuesa* (Amuesan). — Map 1, B4.
 Grube 1895, p. 45 : They use the cerbatana when hunting.
 Schmidt, Pater W., 1913, p. 1097 : 2 blowguns from Chanchamayo in the Berliner Museum für Völkerkunde.
 Tessmann, 1930, p. 367 : Only bow and arrow mentioned as hunting weapon. On his Chart 15, however, the Amuesa are shown as using a bamboo cuiver and a small container for the material to be wrapped around the arrow (Type uncertain, but most probably Type IV).
5. *Andoa* (Zaparan). — Map 1, B3.
 Tessmann, 1930, p. 531 : A bone as mouthpiece. Chart 15 : Blowgun with tubular bone as mouthpiece. Type IV.
6. *Andoke* (Uitotan). — Map 1, B3.
 Whiffen 1915, p. 108; Type IV : In addition to this, blowguns are sometimes made from reeds by the Boro and Andoke, «and I have seen small Boro boys play with a hollow reed pipe about half the ordinary length. This was merely a plaything. These are the simplest form of blowpipe and would appear to be the original type»; Type I.
7. *Araicú* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Spix and Martius, III, p. 1184 : They use blowguns, p. 1155; Type IV.
8. *Arekuna* (Cariban). — Map 1, C2.
 Schomburgk, 1847-1848, II, p. 239 : Their main weapon which they trade, like the Arundinaria reeds, to the Makusi; p. 246 : they use the blowgun for hunting.
 Martius, 1867, I, p. 623 : The main hunting weapon is the blowgun. They barter the poison from the Makusi, to whom they deliver finished blowguns or Arundinaria Schomburgkii reeds, which they get from the Maionkong.
 Ernst, 1886, p. 539 : «Cura», according to Appun. The Makusi name of the Arundinaria is «curata».
 Koch-Grünberg, 1916-1923, III, p. 63 : The Arekuna are intermediaries in the trade with blowguns from the Yekuana and Guinaú to the Taulipand; Type II.
 Farabee, 1918, p. 69 : Readymade blowguns are traded to the Wapisiana; Type II.
 Tavera-Acosta, 1921-1934, T. 14, p. 69 : «kurai».
 Heye Museum : 5/7444, made by the Arekuna and used by the Patamona, Mazaruni River; Type II.

9. *Aruac* (Arawakan). — Map 1, C2.
Bancroft, 1769, p. 281, 284 : Used by the Arawaks living « on the back of the Warrows, about 20 or 30 leagues from the sea ».
10. *Ataroi* (Arawakan). — Map 1, D2.
Farabee, 1918, p. 132 : The material culture of the Ataroi and Wapisiana are identical (From this it may be inferred that they use Type II, which is reported from the Wapisiana).
11. *Bahuna* (Tukanoan). — Map 1, B2.
Koch-Grünberg, 1908, p. 198 : The tribes on the River Icana and on the Caiarý-Uaupés, especially its northern tributaries, Querarý and Cuduiarý, use Type II.
12. *Baniwa* (Arawakan). — Map 1, C2.
Same reference as above.
13. *Bará* (Tukanoan). — Map 1, B2.
Koch-Grünberg, 1908, p. 200; Type IV.
Koch-Grünberg, 1909-1910, I, p. 328-329 : Blowguns are received from the Buhagana (accordingly they must be Type IV); p. 332 : Their only hunting weapon, traded from the Buhagana. Type IV.
14. *Baré* (Arawakan). — Map 1, C2.
Stockholm Museum : H.M.K.II, 76 : From Guanaduno, Rio Negro; Type II.
15. *Boro* or *Miranha* (Tupian). — Map 1, B3.
Koch-Grünberg, 1910, a p. 106 : « todyixe ».
Jimenez Seminario, 1924, p. 90 : « tullige ».
Whiffen 1915, p. 108 : Types IV and I, the latter used by small boys.
Tessmann, 1930, p. 271 : « todzúxe ».
16. *Buhágana* (Tukanoan). — Map 1, C3.
Koch-Grünberg, 1908, p. 200 : « buhága »; type IV.
Koch-Grünberg, 1909-1910, I, p. 328-329 : Excellent blowgun makers, trading their products to the Bará; fig. 208; Type IV.
17. *Cágaba* (Chibchan). — Map 1, B1.
Preuss, 1927, p. 503 : Blowgun for boys called « pina ».
Saffray 1872, p. 83 : The descendants of the Tairona refuse to use firearms; they only use the bodoquera, or sarbacane, made from the Macana palm. The somewhat civilized Indians around Santa Marta do not make them themselves, but buy them from the still wild Indians. For small birds they use clay pellets; for deer, peccary or tiger they use curare arrows; Type IV. (« Descendants of the Rairona » I think must here be taken to mean the Cágaba, though the term « the still wild Indians » is rather obscure »).

18. *Cahuapana* (Cahuapanan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 386 : Mouthpiece of peccary or jaguar teeth;
Type IV.
19. *Camaracoto* (Cariban). — Map 1, C2.
Gillin, 1948, p. 845 : they use blowguns; Type II.
20. *Canelo* (Quechuan). — Map 1, B3.
Karsten, 1920, p. 8 : « pucúna »; p. 21; Type IV.
Göteborgs Museum : 20.7.353; Type IV.
Heye Museum : 19/2834, from Rio Puyo, bone mouthpiece; Type IV.
21. *Capanahua* (Panoan). — Map 1, B3.
Schmidt, Pater W. 1913, p. 1097 : A specimen from the Ucayali
River in the Wiener Museum für Völkerkunde.
22. *Caraïb* (Cariban). — Map 1, C2.
Bancroft, 1769, p. 255 : The Caribs of Guiana, chiefly on the sea-
coast between Essequibo and the Orinoco, use blowguns.
Schomburgk, 1847-1848, II, p. 429 : The Caraïb on the upper
Pomeroon river have no blowguns.
Heye Museum : 14/304, on Cuyuni River; Type II.
23. *Caramanta* (Cariban). — Map I, B2.
Vélez, Arcila, 1945, p. 81 : They go hunting and fishing, « equipa-
dos de anzuelo y cerbatana ».
24. *Caripuna* (Panoan). — Map 1, C3.
Schmidt, Pater W., 1913, p. 1097 : A specimen in the Wiener
Museum für Völkerkunde, of the Natterer collection.
25. *Catio* (Cariban). — Map 1, B2.
Hernández de Alba, 1948, p. 323 : The modern Catío make blow-
guns.
26. *Catuquina* (Arawakan). — Map 1, C3.
Markham, 1859, p. 154 : They use blowguns.
Spix and Martius, III, p. 1184 : On the Solimóes above Ega, they
use blowguns; Type IV.
27. *Cayapá* (Chibchan). — Map 1, B2.
Barrett, 1925, p. 44 : Boys still use blowguns as a plaything, al-
though this old type of hunting weapon is now rarely used by the
men; p. 111-113 : Now almost entirely supplanted by firearms.
In aboriginal times the blowgun was the chief hunting weapon;
a few are still in use, especially with the boys when hunting
small birds; Type IV; p. 133 : Blowguns with poisoned darts
used in war to some extent.
Heimann, 1931, p. 285 : Blowgun as a hunting weapon, made by
the Indians themselves.

28. *Chaima* (Cariban). — Map 1, C2.
Tavera-Acosta, 1921-1922, T. 14, p. 69 : «kurato». Several Cariban tribes use the word «curata» or «cura» for the *Arundinaria* reeds; it may therefore be inferred that this blowgun is made from *Arundinaria*, in other words Type II.
29. *Chama* (Panoan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1928, p. 138 : «tökipi»; Type IV. Farabee is wrong in his statement that the Chama get the blowguns from the Jívaro. Heye Museum : 19/5914, lower Ucayali; Type IV.
Conebo (a Chama subtribe).
Ordinaire, 1887, p. 307 : The Conebo get their blowguns by barter from the Indians of Rioja and Lamas in the distr. of Moyobamba. Farabee, 1922, p. 83 : They get blowguns by barter from the Jívaro; Type IV.
Setebo (a Chama subtribe).
Tessmann, 1930, p. 111 : The Setebo of Cruz Muyuna sell blowguns to the Pánobo.
Sipibo (a Chama subtribe).
Farabee, 1922, p. 96 : Their whole culture, material and social, is practically the same as that of the Conibo. This implies that they use blowguns of the same type; Type IV.
30. *Chamicuro* (Panoan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 401 : Mouthpiece of a tubular peccary bone; Type IV.
31. *Chayahuita* (Cahuapanan). — Not in maps.
Tessmann, 1930, p. 385 : Teeth of peccary or jaguar; Type IV. The Chayahuita are a subtribe of the Cahuapana, and therefore not shown separately on the map.
32. *Chimaku* (Tukanoan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 494-495 : Mouthpiece of a tubular bone; Type IV.
33. *Chiricoa* (Guahiban). — Map 1, C2.
Kirchhoff, 1948, p. 448 : The blowgun now used by these tribes (Guahibo and Chiricoa) consists of an *Arundinaria* reed inserted in a scooped-out palm stem; Type II.
34. *Chocó* (Cariban). — Map 1, B2.
Nordenskiöld, 1928, p. 138 : Two halves of palmwood wound with bast. Rarely used, only common with the Nonamá on the Rio Docordó; Type IV.
Göteborgs Museum : 27.27.335 and 35.14.148, etc.; Type IV.
Heye Museum : 1/2309-2311, San Juan River; Type IV.

35. *Cholon* (Cholonan). — Map 1, B3.
 Herndon and Gibbon 1853-1854, I, p. 139-140 : «pucuna».
 Generally made from the Chonta palm; Type IV.
 Raimondi, 1862, p. 664 : Blowguns.
 Ernst, 1872 : Bartered from the Lamas.
36. *Cocama* (Tupian). — Map 1, B3.
 Raimondi, 1862, p. 665 : Blowguns.
 Martius, 1867, II, p. 299 : «pu-na».
 Rivet, 1910, p. 165 : «puna».
 Krickeberg, 1922, p. 241 and fig. 92,3; Type IV.
 Tessmann, 1930, p. 71 : Chief hunting weapon, «öurapuna», made by themselves.
37. *Cocamilla* (Tupian). — Map 1, B3.
 Raimondi, 1862, p. 665 : Blowguns.
 Métraux, 1928, p. 79 : Does not mention the blowgun with the Cocamilla, but records it with the Cocama.
 Tessmann, 1930, p. 71 : Treats the Cocamilla with the Cocama, see reference to Cocama.
Colorado, see : Tsátchela.
38. *Coreguaje* (Tukanoan). — Map 1, B2.
 Preuss, 1923, p. 92 : Blowguns are greatly valued.
39. *Corocoro* (Cariban). — Map 1, C4.
 Church, 1912, p. 93 : Quoting Alonso, «the Corocoros used blowguns with little poisoned darts».
 Nordenskiöld, 1924, p. 83 : Quoting Alonso, «Los Corocoros pelean con cervatanas y unas saetillas con yerva de valleteros cosa dañossísima».
40. *Cumanagoto* (Cariban). — Map 1, C2.
 Tavera-Acosta, 1921-1922, T. 14, p. 69 : «kurapo»; Type II for similar reasons which are given at the Chaima.
41. *Cuna* (Chibchan). — Map 1, B2.
 Nordenskiöld, 1928, p. 240 : The blowgun may be taken apart in three sections; with unpoisoned darts they are used as boys, weapon; Type I.
 Nordenskiöld, 1930, p. 39 and fig. 13 : The reeds are too short for blowguns; three lengths of reeds are joined.
42. *Desana* (Tukanoan). — Map I C2.
 Lewin, 1923, p. 435 : Their blowguns consist of a single tube, and therefore are very flexible; Type I. (This is something very peculiar in South America; Lewin's authority is not mentioned; I think, however, the statement is correct, as the same type has been

recorded by Koch-Grünberg, an eminent observer, with the Tukano, immediate neighbors of the Desana, and also represented in the Heye Museum by a specimen from the Tukano.)

43. *Emerillon* (Tupian). — Map 1, D2.

Perret, 1933, p. 70 : La sarbacane n'est plus en usage chez les Emerillon, mais leurs pères s'en servaient encore et certains d'entre eux sauraient la fabriquer; p. 91 : «kuaman».

44. *Esmeraldeños* (Probably identical with the Cayapa, and shown as N° 25 in Map 1).

Hagen, 1939, p. 13 : In Stevenson's time, the Esmeraldenos used a blowgun five to eight feet long, with a cotton-tipped dart.

45. *Guahibo* (Guahiban). — Map 1, C2.

Crevaux, 1882, b, p. 260 : «yououana».

Reichel-Dolmatoff, 1944, p. 466 : The blowgun is imported from their neighbors to the east and south : The Piaroa and the Puinave.

Stockholm Museum : H.M.K.II.50, Guahibos de Alto Vichada, cerca de Orocué; Type II.

Heye Museum : 20/5348-5350; Type II.

46. *Guarauno* (Guaraunan). — Map 1, C2.

Williams, 1928, p. 41 quotes Plassard 1868, p. 587 : «C'est à qui lancera avec plus de précision la pointe de «macada», ou moyen de sarbacane, ou la flèche avec l'arc».

Heye Museum : 16/7013, Type II.

47. *Guinaú* (Arawakan). — Map 1, C2.

Schomburgk, R. H., 1841, p. 229 : Poison for blowgun arrows.

Koch-Grünberg, 1916-1923, III, p. 63 : The Guinaú and the Yekuaná make blowguns which are traded through the Arecuna to the Taulipang; Type II.

Heye Museum 4/6673 : Composite tube; the exterior tube is composed of two reeds which are pushed into one another telescope fashion; the distal tube is decorated with incised ornaments in a rhomboid pattern. From the upper Ventuari river; Type II.

48. *Huanyam* or *Pawumwa* (Chapacuran). — Map 1, C4.

Hasemann, 1912, p. 344 : Blowguns with poisoned arrows.

Nordenskiöld, 1915, p. 422 and fig. 201 : Blowgun of bamboo for hunting.

Nordenskiöld, 1924, p. 60 : Bamboo tube.

Göteborgs Museum : 15.1.617; Type I.

49. *Huhiteni* (Arawakan). — Map 1, C2.

Koch-Grünberg, 1908, p. 199 : Bei den Kobeua am oberen Caiarý-Uaupés und bei den Aruakstämmen am benachbarten Aiary; Type III.

50. *Ipurinã* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Chandless, 1866, p. 97 : Their arrow poison they first try with the small arrows of the blow-type on monkeys.
 Ehrenreich, 1891, p. 63 : They have no blowguns.
 Steere, 1903, p. 379 : «ikána».
 Koch-Grünberg, 1919, p. 73 : «ekàna».
51. *Iquito* (Zaparan). — Map 1, B3.
 Martius, 1867, I, p. 446-447 : They use poisoned blowgun arrows.
 Beuchat and Rivet, 1908, p. 243 : «imuna», according to Castelnau.
 Tessmann, 1930, p. 516 : No blowguns.
52. *Jébero* (Cahuapanan). — Map 1, B3.
 Tessmann, 1930, p. 423 : Main hunting weapon, «pöktuna», observed with peccary teeth, but such with tubular bone mouth-piece also occur; Type IV.
53. *Jibito* (Cholonan). — Map 1, B3.
 Poeppig, 1835-1836, II, p. 330 and Atlas, Pl. 13 : Jibitos use the the blowgun; the picture shows a scene on the Huallaga below Sion; p. 436-437 : Description of Mainas blowguns with peccary teeth; Type IV.
 Ernst, 1872, p. 300 : Blowguns with poisoned arrows, bartered from the Lamas.
54. *Jivaro* (Jivaran). — Map 1, B3.
 Martius, 1867, p. 446-447 I : Blowguns with urari poison.
 Karsten, 1920, p. 21 : «umi»; Type IV.
 Farabee, 1922, p. 116 : Type IV.
 (Several other references occur from the Jivaro.)
55. *Jumana* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Spix and Martius, III, p. 1184 : Blowguns. — p. 1155 : Type IV.
56. *Karütana* (Arawakan). — Map 1, C2.
 Stockholms Museum : H. M. K. II. 77, upper Guainía ; H. M. K. II. 78, San Carlos; H. M. K. II. 80, Moroa. — All are Type II.
57. *Kashibo* (Panoan). — Map 1, B3.
 Lewin, 1923, p. 424, mentions cuivers for blowgun arrows.
58. *Katapolitani* (Arawakan). — Map 1, C2.
 Koch-Grünberg, 1909-1910, I, p. 49 : Blowgun with poisoned arrows.
 Koch-Grünberg, 1911, p. 105 : «mauiپی».
59. *Katauiši* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Wallace, 1853, p. 515 : They use gravatanas.
 Martius, 1867, I, p. 414 : Use blowguns; make their own arrow poison.
 Giglioli, 1891, p. 515 : Type IV.

60. *Kaua* (Arawakan). — Map 1, C2.
Koch-Grünberg, 1908, p. 199 : Bei den Cobeua am oberen Caiarý-Uaupés und bei den Arauakstämmen am benachbarten Aiary : Type III.
61. *Kawishana* (Arawakan). — Map 1, C3.
Bates, 1892, p. 367 : The only weapon is the blowgun; this is employed only in shooting animals for food. (From their close proximity to the Jumana and Catukina, and from their close intercourse with these, it may be inferred that this is Type IV.)
62. *Kauyari* (Arawakan). — Map 1, B3.
Koch-Grünberg, 1906, b, p. 203 : Am oberen Apaporis, flussabwärts von den Sitzen der Karaibenstämme, Hianákoto, Tsahátsaha, u. a., denen sie schöngearbeitete Blasrohre und Giftpfeilkörper liefern; Type IV.
63. *Kicho* (Quechuan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 241 : Main hunting weapon, «pokona»; Type IV.
64. *Kobeua* (Tukanoan). — Map 1, BC2.
Koch-Grünberg, 1908, p. 199 : Type III.
65. *Koeruna* (Uitotan). — Map 1, C3.
Schmidt, Pater W., 1913, p. 1097 : Specimens in the München Museum.
66. *Koto* or *Orejones* (Tukanoan). — Map 1.
Poeppig, 1835-1836, II, p. 436-437 : The description of the Mainas blowgun probably also applies to the Koto : Type IV, with peccary teeth.
Martius, 1867, I, p. 446-447 : Blowguns with urari. II, p. 297 : «onia».
Tessmann, 1930, p. 195 : «xou», for smaller game; Type IX.
67. *Kulino* (Arawakan). — Map 1, C3.
Schmidt, 1913, p. 1097 : Specimen in the Wiener Museum.
68. *Lamista* (Quichuan). — Map 1, B3.
Poeppig, 1835-1836 : Description of Mainas blowgun, Type IV.
Ernst, 1872, p. 300 : The Cholon and Jibito barter blowguns from the Lamas.
Tessmann, 1930, p. 224 : «pukuna». The same type as that of the Chama; Type IV.
69. *Mainatari* (stock uncertain). — Not shown in maps.
Schmidt, Pater W., 1913, p. 1097 : Specimens in the Museums of Wien and Berlin, Natterer collection from Venezuela.
Maiongkong, see : Yekuana.

70. *Makú* (Makuan). — Map 1, C3.

Koch-Grünberg, 1906, *a*, p. 879 : On Cerro Curicuarý; p. 889 : Rio Curicuarý : «seba»; Rio Tiquié : «(m)b(a)(γ)». Rio Papurý : «ena».

Koch-Grünberg, 1906, *b*, p. 205 : The Makú northeast of the left tributaries of the Rio Yapurá below the Rio Apaporís have blowguns.

Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 14-15 : Makú on the Rio Teya (a right tributary of the Rio Negro) have blowguns with poisoned arrows.

Koch-Grünberg, 1923, p. 108 : The Makú-Nadöpa, on Rio Juru-baxi, have blowguns of Type II.

Göteborgs Museum : 25.6.60, from Rio Yapurá; Type II.

Göteborgs Museum : 25.6.63, from Rio Yapurá, Type III.

71. *Makuna* (Tukanoan). — Map 1, C3.

Koch-Grünberg, 1908, p. 200 : traded from the Yukuna; Type IV.

Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 286 : Exactly like those of the Buhágana; they are traded from the Yukuna; Type IV.

72. *Makusi* (Cariban). — Map 1, D2.

Waterton, 1825, p. 34 : Blowguns suspended from the roof; p. 33 : uncommonly dexterous in the use of the blowgun; p. 58 :

The tube is not found in the Makusi country, but in the wilds between them and the Rio Negro; the reed is called «ourah»; p. 59 : The exterior is made from a palm called «samourah».

Schomburgk, 1836, p. 234-235 : Made by themselves; Type II.

Schomburgk, 1847-1848, I, p. 360 : Obtained by barter from the Arekuna and Maionkong; p. 425 : Boys use miniature blowguns. They trade blowguns from the Arekuna, Maionkong and Guinaú. «Pura»; — Type II.

Schmidt, Pater W. 1913, p. 1096 : The Arekuna trade their blowguns to the Makusi, Paravilhana, Porokoto.

Farabee, 1918, p. 69 : Makusi trade blowguns to the Wapisiana, get them from the Arekuna.

Heye Museum : One blowgun covered with elegant basketwork in two colors; No. not recorded; — Type II. 6/948, Demerara River, Type II.

73. *Manaié* (Tupian). — Map 1, E3.

Heye Museum : 14/6258, from Rio Moju, wound with very broad bark strips; cross section very irregular, no mouthpiece, no sight; Type IV.

74. *Mandauaca* (Arawakan). — Map 1, C2.

Stockholms Museum : H. M. K. II. 79, Rio Casiquiare; Type II.

75. *Mangeroma* (Catuquinan). — Map 1, B3.
Lange, 1912, p. 294-298 : Blowguns.
76. *Marawa* (Arawakan). — Map 1, 63.
Spix and Martius, III, p. 1184 : Blowguns; Type IV.
77. *Maué* (Tupian). — Map 1, D3.
Spix and Martius, p. 1320 : Blowguns received from their western neighbors. — p. 1155; Type IV.
78. *Mainas* (Zaparan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 283 : «sunganasi»; mouthpiece of peccary teeth.
Steward and Métraux, 1948, p. 643 : Type IV.
79. *Mayoruna* (Panoan). — Map 1, B3.
Martius, 1867, II, p. 238 : «tâpi»; p. 239 : «tipi».
Markham, 1859, p. 171, quoting Smyth : Journey from Lima to Para; 1835 : Blowguns.
Giglioli, 1891, p. 32 : Type IV.
Tessmann, 1930, p. 371 : «asipétsi»; Type IV.
Miranha, see : Bora.
80. *Mojo* (Arawakan). — Map 1, C4.
Nordenskiöld, 1924, p. 59 : Eder mentions the blowgun with the Mojo, now obsolete; — p. 80, quoting Eder p. 291 : «Contra aves fere utuntur cannis qua, si recta non sint, ad ignem etiamnum recentes calefiunt, et, quo libuerit, flectuntur.»
Nordenskiöld, 1922, p. 98 : «apucurunó».
81. *Muinane* (Cariban). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 331 : «gisöxe». Made like the Okaina blowgun; Type IV.
82. *Muniche* (Cahuapanan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 308 : «spuixtunena». It is like the Yamorai blowgun (Yamorai, a subtribe of the Chayahuita). — Type IV.
83. *Mura* (Muran). — Map 1, C3.
Spix and Martius, II, p. 1320 : The Mauhé receive blowguns from their western neighbors. — p. 1155 : Mauhé blowguns are of Type IV. (I cannot help thinking that «western neighbors» here means Mura.)
84. *Okaina* (Uitotan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 550 : «heekátje»; Type IV.
85. *Omagua* (Tupian). — Map 1, B3.
Raimondi, 1862 : Blowguns.
Rivet, 1910, p. 165 : «menai».
Tessmann, 1930, p. 52 : «puna», bought from the Chimaku or Canelos. From the latter statement it may be inferred that they are of Type IV.

86. *Omurana* or *Roamaina* (Zaparan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 447 : «wundza», no mouthpiece.
Steward and Métraux, 1948, p. 643 : Type IV.
Orejones, see : Koto.
87. *Paez* (Chibchan). — Map 1, B2.
Hernandez de Alba 1946, p. 944 : Today the Paez use blowguns.
88. *Panares* (Cariban). — Map 1, C2.
Stockholms Museum : H. M. K. I. 90, on Rio Cuchivero; Type II.
89. *Panobo* (Panoan). — Map 1, B3.
Tessmann, 1930, p. 111 : The blowgun is not original; they still do not know how to make it, but buy it from the Setebo in Cruz Muyuna. Apparently a late introduction. — Type IV.
90. *Paravilhana* (Cariban). — Map 1, C2.
Martius, 1867, II, p. 288 : «ennekhö bolé».
Schmidt, Pater W. 1913, p. 1096 : The Arekuna trade their blowguns to the Makusi, Paravilhana, Porokoto (Type II). Specimens in the Berliner Museum, one of them from the Rio Negro.
91. *Passé* (Arawakan). — Map 1, C3.
Bates, 1892, p. 295 : Type IV.
Spix and Martius, III, p. 1155 : Blowguns are traded from their western neighbors (the Juri?).
92. *Patamona* (Cariban). — Map 1, C2.
Stockholms Museum : 05.13.34, Type II.
National Museum, Copenhagen : H.1345, from Marituake, British Guiana; Type II.
Heye Museum : 5/7444, Mazaruni River, made by the Arekuna and used by the Patamona. — 11/6315, Kurukupayu village. Both are Type II.
93. *Paumary* (Arawakan). — Map 1, C3.
Wallace, 1853, p. 514 : no gravatana.
Steere, 1903, p. 391 : «karabohan».
Pawumwa, see : Huanyam.
94. *Pemenò* (Timotean). — Map 1, B2.
Métraux and Kirchhoff, 1948, p. 353 : they used blowguns.
95. *Piapoco* (Arawakan). — Map 1, C2.
Crevaux, 1882, a, p. 248 : «manocouari».
Bolinder, 1936, p. 147 : They have blowguns; curare imported from the Piaroa.
Bolinder, 1936, a, p. 82 : Type II.
Stockholms Museum : 36.16.690-694 : 5 Blowguns; Type II.

96. *Piaroa* (Cariban). — Map 1, C₂.
 Koch-Grünberg, 1916-1923, III, p. 15 : Blowguns as hunting weapon.
 Reichel-Dolmatoff, 1944, p. 466 : Blowguns exported to the Guahibo.
 Stockholms Museum : H. M. K. II. 51; Type II.
97. *Pioche* (Tukanoan). — Map 1, B3.
 Simson, 1879, p. 219 : Their own weapons are «bodoquera», spear and lance.
 Tessmann, 1930, p. 213 : Blowgun «höawö»; Type IV.
98. *Porocoto* (Cariban). — Map 1, C₂.
 Schmidt, Pater W., 1913, p. 1096 : The Arekuna trade their blowguns to the Makusi, Paravilhana and Porocoto. Specimens in the Wiener Museum (Type II).
99. *Puinave* (Puinavan). — Map 1, C₂.
 Reichel-Dolmatoff, 1944, p. 466 : Blowguns exported to the Guahibo (Type II).
100. *Quechua* (Quechuan). — Not shown in Map 1.
 Heye Museum : 18/9220, 9224, on the Sarayacu River, Oriente, Ecuador; Type IV.
101. *Quijo* (Quechuan). — Map 1, B3.
 Tessmann, 1930, p. 241 : Blowgun «pokona», Type IV.
Roamaina, see : Omurana.
Setebo, see : Chama.
Sipibo, see : Chama.
102. *Siusi* (Arakawan). — Map 1, C₂.
 Koch-Grünberg, 1908, p. 199 : Bei den Kobeua am oberen Caiarý-Uaupés und bei den Aruakstämmen des benachbarten Aiary : Type III.
103. *Ssibela* (Panoan). — Map 1, B3.
 Tessmann, 1930, p. 300 : «umina»; Chart 15 : Type unknown.
104. *Suchiche* (Cahuapanan). — Map 1, B3.
 Ernst, 1872, p. 300 : Blowgun with poisoned arrows (To the Suchiche are counted the Lamista, according to Ernst, therefore probably the usual Mainas type : Type IV).
105. *Tama* (Tukanoan). — Map 1, B₂.
 Preuss, 1923, p. 92 : Blowguns are much valued.
106. *Tamanaco* (Cariban). — Map 1, C₂.
 Gili II, p. 326 : Cioè col fusto votato di certa palma, la quale è sottile a guisa di canna, ma sommamente soda (Quoted by Nordenskiöld, 1924, p. 82).
107. *Tariana* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Koch-Grünberg, 1911, p. 105 : «mauípi», «máuiipi».

108. *Taruma* (Arawakan). — Map 1, D₂.
Farabee, 1918, p. 135 : The material culture is very much the same as that of the Wapisiana; Type II.
109. *Taulipang* (Cariban). — Map 1, C₂.
Koch-Grünberg, 1916-1923, III, p. 63 : They receive blowguns from the Guinaú and Yekuaná with the Arekuna as intermediaries; Type II.
110. *Tikuna* (Arawakan). — Map 1, BC3.
Paz Soldan, 1862-1865, I, p. 544 : Blowguns are used.
Spiw and Martius, III, p. 1184 : Blowguns, — p. 1155 : Type IV.
American Museum Natural History : 40/4282-4286; Type IV.
111. *Torondoy* (Timotean). — Map 1, B₂.
Métraux and Kirchhoff, 1948, p. 362 : Blowguns occurred among the Torondoy.
112. *Tsahátsaha* (Cariban). — Map 1, B₂.
Koch-Grünberg, 1906, b, p. 203 : They receive beautiful blowguns from the Kauyari; Type IV.
113. *Tsditchela* (Chibchan). — Map 1, B₂3.
Rivet, 1905, p. 192 : La sarbacane faite en chonta; p. 197-198 : « pucuna », a chonta tube, clay pellets, for small birds.
Hagen, 1939, p. 39 : Formerly they used blowguns, but they are so scarce at the present time that one was obtained only after considerable difficulty. The blowgun is most inferior to those found among the Amazon groups.
Heye Museum : 19/763, Rio Tacchi, Province of Pichincha; Type IV.
114. *Tukano* (Tukanoan). — Map 1, C3.
Koch-Grünberg, 1909-1910, I, p. 251 : Only one blowgun observed.
Heye Museum : 11/6066, Rio Caiarý-Uaupés; Type I.
Göteborgs Museum : 16.5.44, from Rio Papurý; Type II.
National Museum, Copenhagen : H. 1736, from Rio Papurý; Type II.
115. *Tuyuka* (Tukanoan). — Map 1, east of the Bará, not shown separately.
Koch-Grünberg, 1909-1910, I, p. 329 : Blowguns from the Buhàgana; Type IV.
116. *Uainuma* (Arawakan). — Map 1, B3.
Lewin, 1923, p. 458 : They have poisoned blowgun arrows.
117. *Uarekena* (Arawakan). — Map 1, C₂.
Koch-Grünberg, 1911, p. 105 : « uillipona ».
118. *Uirindá* (Arawakan). — Map 1, C₂.
Martius, 1867, II, p. 299 : « da amaná ».

119. *Uitoto* (Uitotan). — Map 1, B3.
Koch-Grünberg, 1906, p. 166 : «háda».
Koch-Grünberg, 1910, p. 64 : «obiyaka».
Hardenberg, 1910, p. 136 : The principal hunting weapon is the bodoquera, cerbatana or blowgun called «obodiaque»; Type IV.
Preuss, 1923, p. 92 : Only one blowgun was observed with the Uitoto.
Farabee, 1922, p. 138 : «obiyaka»; Type IV.
Göteborgs Museum : 31.8.44, Type IV.
Heye Museum : No. not recorded; Type IV.
120. *Umaru* (Cariban). — Map 1, B2.
Koch-Grünberg, 1908, p. 202 : They get their blowguns from the Kauyari.
Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 115 : Blowguns are traded from the Kauyari, for curare; p. 127 : Blowguns like those of the Buhágana; Type IV.
121. *Wainamari* (Arawakan). — Map 1, C3.
Lewin 1923, p. 471 : Very long blowguns.
122. *Wapisiana* (Arawakan). — Map 1, D2.
Martius, 1867, I, p. 639 : Blowguns.
Farabee, 1918, p. 20 : The blowgun is looked after with great care; p. 68 : Used for small animals and birds; p. 69 : They do not make blowguns, and probably never did. They barter them direct from the Arekuna or with the Makusí as intermediaries; Type II.
123. *Yabahana* (Yukanoan). — Map 1, C3. (A Yahuna subtribe, therefore shown in the Map as No. 126.)
Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 286 : The blowguns are exactly like those of the Buhágana, traded from the Yukuna; Type IV.
124. *Yagua* (Cariban). — Map 1, B3. (Including Pebas).
Martius, 1867, I, p. 446-447 : The Pebas use blowgun arrows with urari; II, p. 301 : «naulasse».
Rivet, 1911, p. 176 : «runase» (Yagua), «nolasse» (Pebas).
Tessmann, 1930, p. 461 : «durase» or «nurase».
Fejos, 1946, p. 47-50 : Type IV; p. 120 : «durasé», «nurasé».
125. *Yahuna* (Tukanoan). — Map 1, C3.
Koch-Grünberg, 1908, p. 200 : Traded from the Yukuna; Type IV.
Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 286 : Blowguns exactly like those of the Buhágana, traded from the Yukuna; Type IV.
126. *Yamamadi* (Arawakan). — Map 1, C3.
Ehrenreich, 1894, p. 56 : «karapohan». Used mostly when hunting monkeys; hardly ever used in war; Type IV.
Steere, 1903, p. 372-373 : A Yamamadi using his blowgun; p. 385 : The blowgun is in every respect like those of the tribes on

- the Peruvian Amazon; Type IV. For birds and monkeys in the trees; p. 386 : «karabohan».
127. *Yameo* (Cariban). — Map 1, B3.
 Condamine, 1745, p. 67 : Sont fort adroits à faire de longues sarbacanes.
 Ernst, 1872, p. 301 : Blowguns for hunting, Type IV.
 Tessmann, 1930, p. 568 : Chief hunting weapon for small game, «nulase». It was formerly made without teeth at the mouthpiece and without tubular bone; both types now exist, according to Chart 15; Type IV.
128. *Yavitero* (Arawakan). — Map 1, C2.
 Koch-Grünberg, 1911, p. 105 : «uataha».
129. *Yekuaná* (Cariban). — Map 1, C2.
 Humboldt, 1849, I, p. 298-299 refers to Schomburgk 1841 a, p. 451, where it is stated that the Mayongkong (Yekuaná) and Guinaú are called curata-people on account of their blowguns.
 Koch-Grünberg, 1916-1923, III, p. 63 : The Yekuaná and Guinaú trade blowguns to the Taulipang with the Arekuna as intermediaries; p. 338 : They have a monopoly of blowgunmaking; Pl. 54,1 : Type II.
 Stockholms Museum : H.M.K.1. 21-23; Type II.
 Heye Museum : 4/9927, from upper Essequibo River; Type II.
130. *Yukuna* (Arawakan). — Map 1, BC3.
 Martius, 1867, II, p. 253 : «cápanan».
 Koch-Grünberg, 1908, p. 200 : Type IV; they trade blowguns to the Makuna and Yahuna.
 Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 286 : Blowguns traded to the Makuna, Yabahana, and Yahuna; exactly like the Buhágana; Type IV.
131. *Yulámaua* (Arawakan). — In the Rio Negro basin on the Rio Querarí; not shown in Map 1 on account of lack of space.
 Koch-Grünberg, 1909-1910, II, p. 246 : Yulámaua come to the Kobeua in order to cut Arundinaria reeds to put into their Paxiuba blowguns; Type II.
132. *Yuri* (Arawakan). — Map 1, C3.
 Wallace, 1853, p. 511 : Most skillful in the use of the blowgun.
 Spix and Martius, III, p. 1184 : They use blowguns; p. 1155 : Type IV.
133. *Záparo* (Zaparan). — Map 1, B3.
 Herndon and Gibbon, 1853-1854, I, pl. 14 b shows a Záparo carrying a blowgun.
 Simson, 1879 a, p. 225 : «numanúcuá».
 Beuchat and Rivet, 1908, p. 243 : «numanukwá».

Tessmann, 1930, p. 358 : « numánuk », bone mouthpiece, Type IV.

Göteborgs Museum : 20.7.62, Type IV.

Heye Museum : 19/4783, Type IV.

The following numbers, which are also given in Map 1, refer to tribes which we know as former blowgun hunters, and to regions where blowguns have formerly been known. They are accompanied by references to the pages, where they have been mentioned in this study.

134. Trujillo, Perú (p. 276).

135. Pachacamac, Perú (p. 277).

136. Betomas, Colombia (p. 280).

137. Muzo, Colombia (p. 280).

138. Corocoró. (p. 279).

139. Provincia dos Agoas (p. 280).

140. Bobures of the Motilones (p. 279).

141. Panche, Colombia (p. 279).

6. BLOWGUN TYPE I.

A study of the Maps (3-6) in which the distribution of the four blowgun types is shown, leads to a number of conclusions.

I feel inclined to think that Type I is the earlier of the four types, first of all on account of the great simplicity of its principle. It is a very conspicuous thing that this type has a most sporadic distribution within the blowgun area of South America. We have only a very few positive statements of its occurrence : from the Cuna, Andoke, Bora, Desama, Tukano, and Huanyam. Of these, the Bora, Andoke, Desana, and Tukano, may be considered as located within the center of the South American blowgun area, whereas the Cuna and the Huanyam are confined to the marginal regions in the northwest and southeast. I feel convinced that this sporadic and very sparse distribution, in equally as high a grade as the simplicity, testifies to the fact that Type I is the oldest blowgun Type on the American continents which has been preserved by a few central tribes because of their conservatism. And, once existing, perhaps it has been preserved on account of its simplicity as an easily made toy for the children; this is, at any rate, the only use which is ascribed to blowguns of this type with the Bora and the Andoke. Its occurrence within the marginal tribes (Cuna and Huanyam) I will explain as a survival of an early culture element in the margin of its original distribution area. That it has not been superseded by more complicated types by the Huanyam may be accounted for by the isolated location of this tribe, and by the absence of such plants as the Chonta palm, the Arundinaria reed, or the Paxiuba, which are employed by the tribes which make use of the Types II-IV.

Outside of South America Type I occurs with a number of Chibchan speaking tribes of southern Central America, and farther northward in Mexico and parts of North America with tribes of other linguistic stocks. There is, on the other hand, no evidence of the blowgun in those South American sites which show a Central American affinity; the clay figures of Manabí, for instance, give no indication to this effect. I therefore think it impossible that the blowgun dates back to the times of early migrations from Central America into South America and assume, rather, that it originated in South America and with later, retrograde migrations was brought into Central America and from there by cultural currents carried northward into Mexico and into the area which now is comprised within the southern and eastern United States.

The occurrence of Blowgun Type I with the Cuna I shall therefore consider as a survival, as I do with the Huanyam.

If we consider the general blowgun area of the Americas as an entity, then to my mind it appears most likely that Colombia was the region within which this first — and earliest — blowgun type developed, and from there dispersed to the north by migrations along the Isthmus and to the south through the forest area as far as the Huanyam.

It has been demonstrated by Nordenskiöld, and I think it is now generally agreed, that the use of poisoned darts for the blowgun is a relatively late invention in South America. Clay pellets must have been the ammunition of the earliest blowgun hunters, as they are now with the people in Central America and Mexico, and as they were in ancient Mexico as demonstrated by Linné's excavations of clay pellets in Teotihuacán and by the well-known Teotihuacán sherd with a blowgun hunter in the Musée de l'Homme.

The fact that clay pellets for blowguns have been reported from the «Santa Marta Indians» and the Bobures and as late as in our century from the Tsáchela or Colorado in Ecuador, indicates that the use of this Blowgun Type without poison (Type I) has been rather common in northwestern South America, and I cannot consider it a sheer coincidence that at least two of the three tribes just mentioned speak Chibchan languages. It is not clear whether the «Santa Marta Indians» of Saffray are Caggaba; they may as well be Chimila, and in that case Chibchan, too.

I shall therefore take this opportunity of emphasizing the part which Colombia apparently has played in the dispersion of culture elements over South America, at least its importance in transmitting certain elements. Birket-Smith has attempted to demonstrate its importance as a supposed center of maize cultivation, in other words its enormous importance to the development of agriculture in South America. It must have been of equal importance as the place of development of the blowgun, the main hunting weapon of the Indians of the South American tropical forests and savannas.

7. BLOWGUN TYPE II.

The Blowgun Type II is confined to the northern part of the blowgun area. As previously mentioned (p. 00 of this paper), the southern border of its distribution area follows the divide between the Rio Negro and the Rio Yapurá basins; only the Makú, who have apparently acquired this type as a loan from their northern neighbors, are slightly transgressing this line.

Type II, which is composed of an *Arundinaria* reed enclosed in a tube made from the stem of the *Paxiuba* palm, is dependent in its distribution on the growth area of the *Arundinaria* reed which is the main component. This natural area extends over the savannas in southern Venezuela between the Rio Ventuari, the upper Orinoco, Rio Padamo, and Rio Mavaca. In the immediate neighborhood of this region we find two tribes which are famous on account of their excellent blowguns: the Yekuaná and the Guináu. Literature has plenty of statements about their trade in readymade blowguns or *Arundinaria* reeds with other tribes. The Yekuaná apparently are the most important blowgun makers; Koch-Grünberg even mentions that the Yekuaná have a monopoly of this industry, and that they trade their blowguns and *Arundinaria* reeds to the Arekuna by whom they are bartered on to the Makusí, Taulipang, Paravilhana, Porocoto and Patamona. From the Makusí they are sent to the Wapisiana, who also obtain them direct from the Arekuna; furthermore, blowguns are delivered from the Puinave and the Piaroa to the Guahibo. There is a brisk trade between all tribes of this region. Blowguns are bartered for arrow poison from tribe to tribe, and thus carried by trade far beyond the region where the *Arundinaria* grows, even as far north as the Orinoco delta where Type II is used by the Warrau Indians occasionally.

The *Arundinaria* reed is as well suited for use in blowguns as if it had been specially created for this purpose. Nature provides the natives with these 3-4 meter long, hollow stems without nodes, which must only be cut at the proper time and used as blowguns after they have been dried. But this material has one drawback: it is liable to warp and crack. In order to overcome this difficulty, the Indians push the *Arundinaria* reed into the *Paxiuba* sheath, thereby creating Type II.

8. BLOWGUN TYPE III.

A few tribes, however, use another material for the sheath around the *Arundinaria* reed and, strangely enough, most of these are Arawakan tribes: the Kaua, Siusí, and the Huhúteni; one of the tribes belongs to the Tukanoan stock: the Kobeua; the fifth group, whom we know used — and still uses — a blowgun of this type is the Makú, who have an isolated language and who do not make the blowguns themselves but receive them from their northern neighbors.

I feel inclined to attribute the origin of this type, which I have called Type III, to the fact that the *Arundinaria* reeds have been imported, but not the *Paxiuba* stems, because another plant was found in the region which made the importation of the *Paxiuba* unnecessary.

Koch-Grünberg (1909-1910, I, p. 96) gives a very vague description of this plant : « das junge Stämmchen eines gewissen Baumes », and I have not been able to find any identification of it as to species or genus in literature. Its marrow cannot, like that of the *Paxiuba*, be removed without opening the stem, and therefore the stem has to be split, the interior scooped out so that a longitudinal groove is made which fits around the *Arundinaria* reed when the two halves are laid alongside the reed. In addition to a thorough cementing or glueing, the halves are wound with barkstrips or bast in order to make the implement last.

9. BLOWGUN TYPE IV.

This type has a distribution area which appears to be equally as large as that of Type II, and its area slightly overlaps that of Type III in the southern portion of the Rio Negro basin near the Rio Tiquié and Rio Curicuriarí. The distribution area centers around such landscapes in which are found the kind of straight palm trees with hard and heavy wood which are generally called « Chonta palms ».

The prototype of Type IV must be Type III. The blowgun with poisoned arrows had proved to be quite an efficient hunting weapon, and the construction of the tube of two semilunar halves turned out to be so satisfactory that it became unnecessary to provide the implement with an interior tube of *Arundinaria* which besides, in large portion of the area, was rather difficult to get hold of.

With this experience, there was a new possibility for the spreading of the blowgun to new regions, as it had been independent of one of the components which otherwise had to be imported. The Chonta palms were available everywhere along the reaches of the upper Amazonas, and from now on the blowgun must have spread — and probably very rapidly — from the southern part of the Rio Negro basin across the country around the upper Amazonas into eastern Ecuador and northeastern Peru.

Apart from the probability of this line of development, I think that another circumstance supports the theory that Blowgun Type IV originated in the northern part of its present distribution area : in Koch-Grünberg's time there were still tribes in that region which were very active in making these blowguns and distributing them to their neighbors : the Buhágana who traded their products to the Bará and the Tuyuka; the Kauyarí who traded them to the Mahuna, Yabáhana and the Yahuna. In our days there seems to be another center in the district of Mainas where the Lamas appear to be very active in trading blowguns to the Conibo, Cholon and Libito.



Carte n° 4 (Map 2).



Carte n° 5 (Map 3).



Carte n° 6 (Map 4).



Carte n° 7 (Map 5).



Carte n° 8 (Map 6).

10. DISCUSSION.

From what has been set forth above, I feel justified in assuming the following stages of development of the South American blowguns.

First stage : Type I is the earliest type, dating back to a considerable antiquity, as it existed already in the Mochica period of early Peruvian culture and in the Teotihuacán culture of México. The simple principle of its construction, and its wide distribution from North America to the Peruvian coast, also testifies to its antiquity, as does its present sporadic occurrence in South America and its degradation in several places to a mere toy. Though it is not found in Colombia now — except with the Cuna — I think it originated in that country and spread from there to the North and the South, maybe following the same roads as early maize cultivation which may have originated in the same country (Birket-Smith 1943).

Second stage : Type II is a definite successor to Type I, but improved by the addition of an exterior sheath which eliminates the warping and cracking tendency of the material.

Third stage : Type III is a further development of the preceding type, probably not invented because an improvement was desired, but on account of the necessity of finding a substitute material for the Paxiuba in order to diminish the difficult transportation and importation of the raw material.

Fourth stage : The substitute introduced at the construction of Type III turned out to be an improvement of the implement, making the interior tube unnecessary. The consequence of this improvement, therefore, was a simplification of the blowgun which, as its final result, produced Type IV.

The historical development is already indicated to a certain degree if the sequence above is agreed upon. I have no doubt that Type I had a wide distribution before the conquest, but was superseded by the more complex types later on. The construction of Type IV and the invention of arrow poison were probably the impulses which gave the blowgun such great importance as a hunting weapon that we can almost speak of a blowgun culture in South America. Nordenskiöld has shown that the spread of the blowgun in consequence of the invention of the use of curare must have gone on at a relatively late time.

Unfortunately the early authors — meaning in this study, authors prior to A.D. 1700 — were not interested in the construction of the blowguns they saw. We cannot expect the raging soldiers of conquest time to go into such details, but men like Cieza de León, Pedro Simon, and Padre Fritz ought to have left a record of this detail for the benefit of posterity. Maybe an excuse exists in the case of Padre Fritz, as it is possible that the blowgun had not penetrated completely into his region; not a single blowgun is mentioned in his entire journal, which in other respects is rather detailed.

Deductions as to the history of the blowgun must be derived mostly from negative evidence. It is a fact that blowguns were not known in the Antilles at the time of the conquest and the subsequent colonization. The northernmost occurrence of the blowgun is in the Orinoco delta with the Guarauno, and in the Venezuelan coast mountains northwest of the delta, with the Chaima and Cumanagoto. This implies that at the time of the Carib invasion of the Antilles, i. e. a couple of centuries before the European conquest, the blowgun had only penetrated to the north coast, very consistent with the idea that it had not attained its final importance as a hunting weapon until the curare had been invented.

A list of the blowgun-using peoples, specified according to linguistic stocks, will show that most representatives are found among the Arawahan, Cariban, Tukanoan, Tupian and Cahuapanan stocks. It is impossible to tell which of these tribes has been the most active in spreading the blowgun, but it is obvious that the Tupian tribes have been the receivers, and we can derive quite interesting information from our relative certain knowledge of the time when they arrived in the regions where they are now present.

The list of Tupian blowgun tribes includes the following names : Bora, Cocama, Cocamilla, Emerillon, Manayé, Maué, Omagua. None of these tribes turned up in their present habitats until the great Tupí-Guaraní migrations started, about 1540, and one of them, the Emerillon, even later — after 1720 — according to Métraux (1927).

The large Amazonian invasion by the Tupí, which wound up with the settling of Indians from the Brazilian coast on the upper Amazonas in 1550 after migrations which lasted for about 10 years, brought the Omagua, Cocama, Cocamilla, and the Bora to the upper Amazon-tribes which are not known as blowgun hunters until they were visited by travellers in relatively recent time.

The Tupian tribes must have become quite enthusiastic blowgun hunters when first they became acquainted with the blowgun; all the Tupian tribes on the upper Amazon are blowgun hunters, and the blowgun hunters on the lower Amazon — the Maué and the Manayé — both belong to the Tupian stock. We know a great deal about the importance of the Amazon river as a communication system in northern South America; a large amount of travelling has been going on up and down the river. The Maué told Spix and Martius (III p. 1184) that they obtained their blowguns by trade from their western neighbors. The only blowgun from the Manayé which I know of, a blowgun of Type IV with very irregular cross section, belonging to the Museum of the American Indian, Heye Foundation, in New York, must have been brought in to the people, where it was collected, in the same way, or else made in imitation of a blowgun seen with their western neighbors — and a very coarse imitation it is. This is the most easterly occurrence of the blowgun on the whole continent.

A few words ought to be said here about the possible connection of American cultures with Indonesian culture, as manifested by the occurrence of blowguns on both sides of the Pacific Ocean. Many authors have entered the blowgun on the list of cultural elements which America owes to migrations of Asiatic people, Stirling being the one who, to my knowledge, has most lately brushed up this theory with special reference to the blowgun (Stirling 1938 p. 80), which he even associates with post-Columbian emigrants from the other side of the Pacific.

We know, however, that blowguns with poisoned darts were used by a number of Indian tribes already at the beginning of the conquest in the first half of the 16th century, and that this type was in the very act of spreading over the Amazon region during the time of conquest and colonization in the 17th-18th centuries. If the blowgun with poisoned darts was introduced to America by Indonesians, it must therefore have been at so late a date that it is most remarkable that not a single tradition exists about the arrival of such strange people in any part of the coast. Furthermore, we have a very well-shaped sequence of types which can very well have developed successively on the American continent, starting with simple pellet guns and ending with very effective and complicated implements. In Indonesia we know only a type with poisoned darts. — I think that there is no reason for seeking an extra-American origin of the blowgun; in this case I believe in the independent origin of analogous elements in two different parts of the world and I feel quite satisfied in not having to underrate the American Indian's inventive capacity in this case.

11. CONCLUSIONS.

To summarize, I think that the blowgun with clay pellets as ammunition was invented in America, more precisely in Colombia, some time before the development of high culture in Central America-Mexico and on the Peruvian coast. This early type spread over a considerable portion of the continent, but did not reach its importance until the arrow poison, and specifically the curare, had been invented. Progressive improvement and simplification followed through the Types II-IV.

Of course, this opinion of mine is open to doubt, and maybe a part of the reasoning may be characterized as guess work. I hope, however, that this discussion may contribute to an understanding of the history and development of this important cultural element; and at least I feel sure that such ample evidence has been brought forward that it is beyond doubt that the blowgun is a "purely" American invention. Any theories, therefore, about its introduction by invaders from Indonesia or Melanesia may be disregarded.

12. LITERATURE.

- ALONSO (Hernando). *Relación de la jornada y descubrimiento del Rio Manu por Juan Alvarez Maldonado en 1567*. Sevilla (published by Luis Ulloa), 1899.
- BANCROFT (Edward). *An Essay on the Natural History of Guiana in South America*. London, 1869.
- BARRETT (S. A.). *The Cayapa Indians of Ecuador*, I-II. Indian Notes and Monographs, n° 40, 1925.
- BATES (W. H.). *The Naturalist on the River Amazons*. London, 1892.
- BEUCHAT and RIVET. *Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa*. Journal de la Société des Américanistes, N. S. T. 5, p. 31-70, 1907.
- La famille linguistique zaparo*. Journal de la Société des Américanistes, N. S. T. 5, p. 235-249 (1908).
- BIRKET-SMITH (Kaj). *The Origin of Maize-Cultivation*. Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs Skrifter, Hist.-Fil. Meddelelser, Bind XXIX, n° 3 (1943).
- BLINDER (Gustaf). *Ethnographical Researches in Colombia*.
- BOLINDER (Gustaf). *Ethnographical Researches in Colombia*. Ethnos, vol. 1, p. 142-148 (1936).
- Med indianer pa tropiska floder*. Stockholm (1936).
- BRETT (W. H.). *The Indian Tribes of Guiana*. London (1868).
- CASTELLANOS (Juan de). *Historia del Nuevo Reino de Granada*, I-II. Madrid (1886).
- CHANDLESS (W.). *Ascent of the River Purus*. Journal of the Royal Geographical Society, vol. 36, p. 86-118 (1866).
- CHANTRE Y HERRERA (P. José). *Historia de las misiones de la compania de Jesus en el Marañon espanol (1639-1767)*. Madrid (1901).
- CHURCH (G. E.). *Aborigines of South America*. London (1912).
- CIEZA DE LEÓN (Pedro de). *La crónica del Perú*. Madrid (1922).
- CONDAMINE (Charles-Marie de la). *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*. Paris (1745).
- CREVAUX (Jules). *Vocabulaire de la langue piapoco*. Bibliothèque linguistique américaine, t. VIII, p. 242-249 (1882).
- Vocabulaire de la langue guahiba*. Bibliothèque linguistique américaine, t. VIII, p. 258-260 (1882).
- EDER (Francisco Xavier). *Descriptio Provinciae Moxitarum in regno Peruano*. Budapest (1791).
- EDMUNDSON (Rev. George). *Journal of the Travels of Father Samuel Fritz in the River of the Amazonas between 1686 and 1723*. Works Issued by the Hakluyt Society, London, ser. II, vol. 21 (1922).
- EHRENREICH (Paul). *Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens*. Veröffentlichungen aus dem Königlichem Museum für Völkerkunde, Berlin, Bd II, p. 3-80 (1891).
- ERNST (A.). *Menschen und Pflanzen in der peruanischen Provinz Loreto*. Globus, bd. 21, p. 300-302, 314-316 (1872).
- Ethnographische Mitteilungen aus Venezuela*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 18, p. (514) (545) [1886].
- FARBEE (W. C.). *The Central Arawaks*. University of Pennsylvania. The University Museum, Anthropological Publications, vol. IX (1918).
- Indian Tribes of Eastern Peru*. Papers, Peabody Museum, Harvard University, vol. X (1922).
- FEJOS (Paul). *Ethnography of the Yagua*. Viking Fund, Publications in Anthropology, n° 1 (1946).

- FIGUEROA (Francésco de). *Relación de las misiones de la Compañía de Jesús en el país de los Mainas*. Colección de libros y documentos referentes a la historia de América, vol. I. Madrid (1904).
- FRIEDERICI (Georg). *Die geographische Verbreitung des Blasrohres in Amerika*. Petermanns Mitteilungen, bd. 57 (1911).
- FRITZ (Padre See). *Edmundson*.
- GIGLIOLI (Enrico H.). *Le cerbottane*. Archivio per l'Antropologia e l'etnologia, vol. 21, p. 25-33 (1891).
- GILII (Filippe Salvatore). *Saggio di storia americana*. Roma (1780-1784).
- GILLIN (John). *Tribes of the Guianas and the left Amazon Tributaries*. Handbook of South American Indians, vol. 3, p. 799-860 (1948).
- GRUBE. *Die Indianer des Chanchamayo* (Peru). Globus, bd. 68, p. 44-46 (1895).
- HAGEN (Wolfgang von). *The Tsáchela Indians of Ecuador*. Indian Notes and Monographs, n° 51 (1839).
- HARCOURT and NIQUE. *La sabarcane, l'élevage des oiseaux, la tête réduite chez les peuples Mochica*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., vol. 26, p. 103-108 (1934).
- HARDENBURG (W. E.). *The Indians of the Putumayo, Upper Amazonas*. Man, vol. 10, p. 134-148 (1910).
- HASEMANN (J. D.). *Some notes on the Pawumwa Indians of South America*. American Anthropologist, N. S., vol. 14, p. 333-349 (1912).
- HEIMANN (Max). *Die Gayapa-Indianer*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 63, p. 281-287 (1931).
- HERIARTE (Mauricio de). *Descripçam de Maranhão, Pará*. Wien (1874).
- HERNANDEZ DE ALBA (Gregorio). *The Highland Tribes of Southern Colombia*. Handbook of South American Indians, vol. 2, p. 915-916 (1946).
- Sub-Andean Tribes of the Cauca Valley*. Handbook of South American Indians, vol. 4, p. 297-327 (1948).
- HERNDON and GIBBON. *Exploration of the Valley of the Amazon, made under direction of the Navy Department*, I-II. Washington, D. C. (1853-1854).
- HILHOUSE (William). *Notices on the Indians Settled in the Interior of British Guiana*. Journal of the Royal Geographical Society of London, vol. II, p. 227-249 (1833).
- HUMBOLDT (Alexander von). *Ansichten der Natur*, I-II. Stuttgart, Tübingen (1849).
- HURTADO (Fray Alonso). *Relación sumaria de los oficios, cargas y servicios del maestro Francisco Ponce de León, del Orden de Nuestra Señora de la Merced*. Relaciones Geográficas de Indias, t. IV, p. CLVII-CLXI (1897).
- JAHN (A.). *Los aborígenes del occidente de Venezuela*. Caracas (1927).
- JIMENEZ SEMINARIO (Aug.). *Bemerkungen über den Stamm der Bora oder Meamuyña am Putumayo, Amazonas*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 56, p. 83-93 (1924).
- KARSTEN (Rafael). *Beiträge zur Sittengeschichte der südamerikanischen Indianer*. Acta Academiae Aboensis, Humaniorum I, 4 (1920).
- KIRCHHOFF (Paul). *Food-gathering tribes of the Venezuelan Llanos*. Handbook of South American Indians, vol. 4, p. 445-468 (1948).
- KOCH-GRUNBERG (Theodor). *Les indiens Uitoto*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., vol. 3, p. 157-189 (1906).
- Die Maku*. Anthropos, bd. 1, p. 877-906 (1906).
- Die Indianerstämme am oberen Rio Negro und Yapura und ihre sprachliche Zugehörigkeit*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 38, p. 166-205 (1906).
- Jagd und Waffen bei den Indianern Nordwestbrasilens*. Globus, bd. 93, p. 197-203, 215-221 (1908).
- Zwei Jahre unter den Indianern*. Reisen in Nordwest-Brasilien, 1903-1905. I-II. Berlin (1909-1910).

- Die Witoto-Indianern. Weitere Beiträge zu ihrer Sprache.* Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. VII, p. 149-178 (1910).
- Die Miranya.* Zeitschrift für Ethnologie, bd. 42, p. 896 ff. (1910).
- Die Aruaksprachen Nordwestbrasilens und der angrenzenden Gebiete.* Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft, Wien, 3 F., bd. 11 (1911).
- Vom Roroima zum Orinoco. I-III.* Stuttgart (1916-1923).
- Ein Beitrag zur Sprache der Ipurinã-Indianer.* Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XI, p. 57-96 (1919).
- Wörterlisten «Tupy», Maué und Puruborá.* Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XXIV, p. 31-50 (1932).
- KRICKEBERG (Walter). *Amerika.* Buschan, Illustrierte Völkerkunde, I. Stuttgart (1922).
- LEHMANN (Walter). *Aus den Pyramidenstädten Alt-Mexicos.* Berlin, 1933).
- LEWIN (L.). *Die Pfeilfiste.* Leipzig (1923).
- LINNE (Sigvald). *Archaeological Researches at Teotihuacan, Mexico.* Ethnographical Museum of Stockholm, N. S. Publication n° 1 (1934).
- Blowguns in Ancient Mexico.* Ethnos, vol. IV, p. 56-61 (1939).
- LUGO (Fray Bernardino de). *Gramática en lengua general del Nuevo Reyno, llamado Mosca.* Madrid (1619).
- MARKHAM Sir Clements R.). *List of the Principal Tribes in the Valley of Amazons.* Works Issued by the Hakluyt Society, London, n° 24 (1859).
- The Travels of Pedro de Cieza de Leon, A. D. 1532-1550, Contained in the First Part of His Chronicle of Peru.* Works Issued by the Hakluyt Society, London, n° 33 (1864).
- MARTIUS (C. Fr. von). *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasilens. I-II.* Leipzig (1867).
- MÉTRAUX (Alfred). *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani.* Paris (1928).
- Los indios Chapakura del Oriente boliviana.* Anales del Instituto de Etnografía Americana, Universidad Nacional de Cuyo, t. I, p. 117-127 (1940).
- MÉTRAUX and KIRCHHOFF. *The North-Eastern Extension of Andean Culture.* Handbook of South American Indians, vol. 4, p. 349-368 (1948).
- NIMUENDAJÜ (Curt). *Streifzüge in Amazonien.* Ethnologischer Anzeiger, bd. II, p. (90)-(97) [1930].
- Besuch bei den Tukuna Indianern.* Ethnologischer Anzeiger, bd. IV, p. (188)-(194) [1930].
- NORDENSKIÖLD (Erland). *Forsknings och Avenyr i Sydamerika.* Stockholm (1915).
- Deductions Suggested by the Geographical Distribution of Some Post Columbia Words used by the Indians of South America.* Comparative Ethnographical Studies, vol. 5 (1922).
- The Ethnology of South America Seen from Mojos in Bolivia.* Comparative Ethnographical Studies, vol. 3 (1924).
- Indianerna på Panamanässet.* Stockholm (1928).
- Modifications in Indian Cultures through Inventions and Loans.* Comparative Ethnographical Studies, vol. 8 (1930).
- ORDINAIRE (Olivier). *Les sauvages du Pérou.* Revue d'Ethnographie, t. VI, p. 265-322 (1887).
- PAZ SOLDAN (Mariano Felipe). *Geografía del Perú, obra postuma del D. D. Mateo Paz Soldan, corregida y aumentada por su hermano.* I-II. Paris (1862-1865).
- PERRET (Jacques). *Observations et documents sur les Indiens emerillons de la Guyane française.* Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XXV, p. 65-97 (1933).
- PIEDRAHITA (Lucas Fernández de). *Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada.* Antwerp (1688).
- PLASSARD (Louis). *Les Guaranos et le Delta de l'Orénoque.* Bulletin de la Société de Géographie, Paris, p. 568-592 (1868).

- PLEYTE (C. M.). *Sumpitan and Bow and Arrow in Iondonesia*. Internationales Archiv für Anthropologie, bd. IV (1891).
- POEPPIG (Eduard). *Reise in Chile, Perú und auf dem Amazonenstrom*. I-II. Leipzig (1835-1836).
- PREUSS (K. Th.). *Stücke einer ethnographischen Sammlung*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 55, p. 91-93 (1923).
Forschungsreise zu den Kágaba. Wien (1926).
Forschungsreise zu den Kágaba. Nachtrag : Lexikon. Wien (1927).
- RAIMONDI (Antonio). *Apuntes sobre la provincia litoral de Loreto*. Appendix in : Paz Soldan, 1862, I, p. 594-723 (1862).
- REICHEL-DOLMATOFF (Gerardo). *La cultura material de los indios Guahibos*. Revista del Instituto Etnológico Nacional, Bogotá, t. I (1944).
Relaciones Geograficas de Indias, Perú. Publicalas el Ministerio de Fomento, t. I-IV. Madrid (1885-1897).
- RIBEIRO DE SAMPAIO (Francisco Xavier). *Diario da viagem no anno de 1774 e 1775*. Lisboa (1825).
- RIVER (Paul). *Les indiens colorados*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. II, p. 177-208 (1905).
Les langues guaranies du haut-Amazon. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. VII, p. 149-178 (1910).
La famille linguistique peba. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. VIII, p. 173-206 (1911).
Affinités du Tikuna. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. IX, p. 85-109 (1912).
- ROBLEDO (Jorge). *Descripción de los pueblos de Ancerma (1540-1541)*. Colección de documentos inéditos del Real Archivo de Indias, t. III, p. 389-413. Madrid, 1865 (1540-1541).
- ROTH (W. E.). *An Introductory Study of the Arts, Crafts and Customs of Guiana Indians*. 38. Annual Report, Bureau of Ethnology, for 1916-1917 (1924).
- SAABEDRA (Cristóval de). *Relación de la entrada que hizo el gobernador Don Diego Vaca de Vega al descubrimiento y pacificación de las provincias de los indios Mainas, Cocamas y Gíbaros*. Relaciones Geográficas de Indias, t. IV, p. CXXXIX-CXLVIII. Madrid, 1897. (1620).
- SAFFRAY. *Voyage à la Nouvelle-Grenade*. Le Tour du Monde, t. XXIV, p. 81-144 (1872).
- SAPPER (Karl). *Mittelamerikanische Waffen im modernen Gebrauche*. Globus, bd. 93, p. 53-63 (1903).
- SCHMIDT (Max). *Über altperuanische Gewebe mit szenenhaften Darstellungen*. Baessler-Archiv, bd. 1, Hft. 1 (1910).
- SCHMIDT (Pater W.). *Kulturkreise und Kulturschichten in Südamerika*. Zeitschrift für Ethnologie, bd. 45, p. 1017-1124 (1913).
- SCHOMBURGK (Richard). *Reisen in Guiana in den Jahren, 1840-1844*. I-III. Leipzig (1847-1848).
- SCHOMBURGK (Robert-Hermann). *Report of an Expedition into the Interior of British Guiana in 1835-1836*. Journal of the Royal Geographical Society, vol. VI, p. 224-284 (1836).
Journey from Fort San Joaquim to Roraima. Journal of the Royal Geographical Society, vol. X, p. 191-247 (1841).
Reisen in Guiana und am Orinoco, 1835-1836. Leipzig (1841).
- SHOOK (Edwin M.). *Blowguns in Guatemala*. Notes on Middle American Archaeology and Ethnology, Carnegie Institution of Washington, Division of Historical Research, n° 67, sept. 10 (1946).

- SIMON (Pedro). *Primera parte de las noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales*. Cuenca (1627).
Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme. I-V. Bogotá (1882-1892).
- SIMSON (Alfred). *Notes on the Záparos*. Journal of the Royal Anthropological Institute, vol. 7, p. 502-540 (1878).
Notes on the Pijoes of the Putumayo. Journal of the Royal Anthropological Institute, vol. 8, p. 210-222 (1879).
Vocabulary of the Sáparo Language. Journal of the Royal Anthropological Institute, vol. 8, p. 223-227 (1879).
- SPIX and MARTIUS. *Reise in Brasilien auf Befehl Siner Majestät Maximilian Joseph II, König von Bayern, in den Jahren 1817-1820*. I-III. Atlas. München (1823-1831).
- STADEN (Hans). *Wahrfatige Historia und beschreibung einer landschaft der Wilden, Nacketen und Grimmigen Menschenfresser Leuthe in der Newen Welt Amerika gelegen*. Marburg (1557).
- STEELE (Joseph Beels). *Narrative of a Visit to Indian Tribes of the Purus River, Brazil*. Report, U. S. National Museum for 1901, p. 359-393 (1903).
- STEVENSON (W. B.). *A Historical and Descriptive Narrative of Twenty Years of Residence in South America*. I-III. London (1825).
- STEWART and MÉTRAUX. *Tribes of the Peruvian and Ecuadorian Montaña*. Handbook of South American Indians, vol. 3, p. 535-656 (1948).
- STIRLING (M. W.). *Historical and Ethnographical Material on the Jivaro Indians*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 117 (1938).
- TASTEVIN (C.). *Les Makú du Yapurá*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XV, p. 99-108 (1923).
- TAÑERA-ACOSTA. *Nuevos vocabularios de dialectos indígenas de Venezuela*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XIII, p. 217-232; t. XIV, p. 65-82 (1921-1922).
- TESSMANN (Günther). *Menschen ohne Gott*. Stuttgart (1928).
Die Indianer Nordost-Perus. Hamburg (1930).
- THOMPSON (J. Eric). *Ethnology of the Mayas of Southern and Central British Honduras*. Field Museum, Anthropological Series, vol. 17, n° 2 (1930).
- TOOTALL (Albert). *The Captivity of Hans Stade of Hesse in A. D. 1547-1555, among the Wild Tribes of Eastern Brazil*. Translated by Albert Tootall of Rio de Janeiro. Works Issued by the Hakluyt Society, London, n° 51 (1874).
- VÉLEZ (Arcila). *Extracto de informe rendido por el licenciado Arcila Vélez al Servicio Arquelógico Nacional*. Boletín de Arqueología, vol. 1, n° 1, p. 80-85. Bogotá (1945).
- WALLACE (A. R.). *A Narrative of Travels on the Amazon and Rio Negro*. London (1835).
- WASSERMANN-SAN BLAS. *Ceramics del antiguo Perú de la Colección Wassermann-San Blas*. Buenos Aires (1938).
- WATERTON (Charles). *Wanderings in South America, the North-West of the United States, and the Antilles*. London (1825).
- WHIFFEN (Thomas). *The North-West Amazons*. London (1915).
A short Account of the Indians of the Isá-Yapurá. Folklore, vol. 24, p. 41-62 (1913).
- WILLIAMS (James). *The Warrau Indians of Guiana and Vocabulary of Their Language*. Journal de la Société des Américanistes, N. S., t. XX, p. 193-252 (1928).

ARCHÉOLOGIE

D'ESMERALDAS ET DE MANABI, ÉQUATEUR.

Note complémentaire.

Par RAOUL D'HARCOURT.

Dans le tome XXXIV de ce journal, j'ai consacré une étude à l'archéologie de la province d'Esmeraldas qu'une importante collection de pièces à Paris m'avait permis d'écrire pendant la guerre. Depuis cette époque, j'ai obtenu des données complémentaires qui me donnent la possibilité, dans la présente note, de compléter ou de rectifier certains jugements et certaines indications.

Je commencerai par la statue de céramique si curieuse, reproduite sur la planche XXI. Je n'en ai eu entre les mains, en 1942, qu'une photographie, la statue se trouvant au Musée de Quito auquel M. Terver l'avait donnée comme provenant d'Esmeraldas. En fait elle appartiendrait à la province voisine de Manabí. Elle a exactement 57 centimètres de haut et pèse environ 17 kilogrammes. Pour une statue de terre cuite, c'est donc une grande pièce. Voici son histoire : trouvée dans une crique près de Pescadillo, à la suite d'une grande inondation, on la transporta à Chone, à 57 kilomètres de là, où elle devint l'objet d'une espèce de culte local. M. Schmidt, de la Casa-Tagua, l'acheta et l'emporta à Bahía de Caraquez ; Max Uhle et l'auteur de ces renseignements l'y ont vue en 1927. A la mort de M. Schmidt, la veuve de celui-ci la vendit et elle devint, plus tard, la propriété de M. Terver, avant d'être donnée par lui au Musée de Quito. Ainsi la statue provient de la province de Manabí ; elle possède, il est vrai, un style un peu différencié de celui d'Esmeraldas.

J'ai obtenu également des précisions sur la belle statuette de femme faisant l'objet de la planche XXVII. Elle a été trouvée près de Coaque, Manabí.

J'avais cherché à interpréter ce que les céramistes d'Esmeraldas avaient voulu représenter en faisant tenir, entre les mains d'un homme ou entre les pattes antérieures d'un quadrupède, une masse toute percée de petits trous ; j'avais pensé à quelque fruit. Je crois aujourd'hui pouvoir en donner une interprétation quasi certaine. Il s'agit d'un rayon de miel que mange un ours (pl. LVII, 2, 12) ou dont un homme aspire le liquide sucré à l'aide d'un petit chalumeau en paille, os ou roseau (pl. LIV, 7). On pouvait se demander si, dans ce dernier cas, l'artiste n'avait pas voulu représenter un flûtiste, mais alors, qu'aurait signifié la masse percée de trous ? Non, il s'agit ici et là d'un gâteau de miel mangé ou sucé. Ainsi le produit des abeilles était recherché et bien connu à Esmeraldas ; peut-être la culture des ruches y était-

elle pratiquée. Je ne crois pas qu'on ait déjà signalé la représentation de mangeurs de miel dans d'autres pièces archéologiques du Nouveau Monde.

Comme rapprochements complémentaires entre les civilisations de la côte septentrionale de l'Équateur et celles du Mexique, je signale : 1° le sceau plat n° 12 de la planche XII de mon étude où M. R. H. Barlow, spécialiste des civilisations mexicaines, reconnaît très nettement le signe de Tlaloc; 2° les pièces nos 1, 3, 5 de la planche XXXII représentant des personnages liés par des bandelettes, qui sont tout à fait voisines de pièces aztèques sur lesquelles M. H. Lehmann projette une étude.



FIG. 32. — Déroulement du décor d'un sceau cylindrique provenant d'Esmeraldas.



FIG. 33. — Déroulement du décor d'un sceau cylindrique colombien.

A titre de documents nouveaux, j'ai jugé intéressant de donner ici (fig. 32 et 33 ⁽¹⁾) les motifs décoratifs déroulés qui s'inscrivent sur la surface de deux nouveaux sceaux cylindriques. Le premier provient de Camarones à 10 kilomètres est d'Esmeraldas, il a 6,6 centim. de haut. Il contient, au centre d'un médaillon, la représentation d'un animal stylisé, peut-être d'une sorte d'écureuil. Il appartient à M. Bruet, géologue. Le second vient d'entrer dans les collections du Musée de l'Homme (n° 47.89.1), c'est une très belle pièce d'une taille exceptionnellement grande : hauteur 13 centimètres, diamètre 6,7 cent. Elle provient de la région Quimbaya en Colombie; son style s'apparente encore à ceux que j'ai déjà publiés dans mon étude sur Esmeraldas.

Des documents nouveaux m'ont amené à reviser en partie le jugement que j'avais cru pouvoir porter sur les caractères différents de l'archéologie dans les deux provinces d'Esmeraldas et de Manabí. Je n'avais guère alors, comme documents de comparaison à opposer aux objets d'Esmeraldas, que ceux publiés par Saville dans *The antiquities of Manabi*. J'ai pu examiner dernièrement les photographies de nombreuses pièces trouvées dans les *paraderos* dispersés sur le territoire de cette province et je donne ici (pl. XI) à titre d'exemple, la reproduction de six pièces provenant, elles aussi, de Manabí et qui sont en ma possession. Il se dégage très nettement de l'ensemble de ces documents que si l'on ne peut refuser aux pièces de Saville un style assez spécial, c'est qu'elles ont été extraites presque toutes de la seule région qu'il avait fouillée et qui est assez limitée, celle de Cerro Jaboncillo-Manta. Du nord de la province jusqu'à Caraquez, il n'a donné que très peu d'exemples. Il considère la statuette portant une coiffure en piquants d'enveloppe de châtaigne, qui vient de Caraquez, comme une pièce extraordinaire et exceptionnelle (avec des ornements peints en vert); il pressent, cependant, l'importance des investigations à poursuivre entre Caraquez et Cojimies. De la région côtière plus méridionale il ne donne rien, sauf quelques rares objets provenant de la province de Guayaquil.

Sans vouloir en rien diminuer la valeur de l'étude de Saville, il faut tenir compte que son champ d'observation sur le terrain était très localisé et l'on ne saurait avec exactitude étendre les caractéristiques de ses découvertes au reste de la province dont les traits sont beaucoup plus proches de ceux d'Esmeraldas que je ne le pensais. Manabí, d'après les renseignements recueillis, serait sans doute plus riche archéologiquement qu'Esmeraldas, les *paraderos* côtiers y sont très nombreux, les pièces abondantes, et l'on constate que la culture esmeraldienne a déferlé encore plus au Sud, jusque dans la province de Guayaquil; celle-ci réserve d'intéressantes^{es} découvertes à l'archéologue qui cherchera sa limite méridionale et sa fusion probable avec des éléments Chimu en couches superposées ou dans les mêmes couches.

(1) Dessins de M^{lle} Nelly Steiner.

Voici la description des pièces de Manabí reproduites sur la planche XI du présent article. Il s'agit de quatre têtes de statuettes, d'un sifflet et d'un sceau plat :

1° Partie supérieure d'une statuette de femme, en argile rouge brique. Visage très fin, petite nariguera, disques aux oreilles. La coiffure très haute, très importante, est conçue dans le même esprit esthétique que la déformation cranienne habituelle; elle porte deux petits ornements en relief sur la partie frontale; elle se prolonge par derrière jusqu'au bas des bras (il peut s'agir d'un voile). Le cou est orné d'un collier auquel est suspendu un grand pendentif triangulaire. Les deux seins et un bras de la statuette sont conservés. Hauteur 10 centimètres. Rio Zapallo (40 kilom. à l'est de Chone);

2° Moitié d'un sceau plat dont le talon postérieur est brisé. Argile gris jaune. Le décor comprend, entre deux séries de lignes parallèles formant angle droit, un petit oiseau, deux volutes ornées de dents, des bâtonnets et un motif en coin fait de deux crosses et d'une ligne centrale qui les sépare. Largeur 6,5 centimètres, hauteur 5,6 centimètres. Santa Rosa (près de Jipijapa).

3° Petit masque humain aux traits frustes. Nez fort bien modelé, au septum apparent; yeux avec dépression pupillaire; oreilles percées; bouche aux lèvres minces, menton rond, trois lignes de scarification sur les joues. Argile gris foncé. Grand diamètre 6,5 centimètres. Colón (8 kilom. de Puerto-viejo).

4° Tête massive de statuette en argile gris fer. Yeux et bouche formés d'un sillon horizontal, oreilles percées. Tête déformée selon la coutume d'Esmeraldas; coiffure en forme de bonnet qui enveloppe le haut de la tête jusqu'au front, mais qui comporte une partie supérieure divisée en deux bandeaux. Hauteur 6,5 centimètres. Río Javier (sous-affluent du río Jama);

5° Tête de statuette en argile gris-beige. La bouche est entr'ouverte, le nez porte une nariguera en forme de croissant (en partie cassée), ornements d'oreilles faits de boutons comme à Esmeraldas. La coiffure se compose d'une sorte de calotte plate faite d'un large galon entourant la tête; elle est ornée, à la partie supérieure, d'un pan d'étoffe et de boutons, les uns isolés, au nombre de deux, les autres groupés par trois à l'extrémité d'une tige. Au centre de la tête, trou qui communique avec la cavité centrale. Hauteur 9,5 centimètres. Cojimías;

6° Sifflet en terre cuite brune (une note). Il représente un personnage debout, de sexe probablement masculin, les bras au corps, portant un vêtement léger sur les épaules et autour du cou, avec un pan rectangulaire sur la poitrine. La tête ressemble à celle d'un ours, avec un anneau dans le nez et de grands disques aux oreilles. Elle porte un bonnet muni de deux protubérances en forme de cornes, semblables à celles de la tête n° 7 de la planche

XLV de mon étude sur Esmeraldas. Le sifflet a son tuyau d'adduction de l'air au milieu du dos du personnage. Hauteur 10,2 centimètres. Puertoviejo, non loin de Manta.

On retrouve à Manabi les mêmes objets qu'à Esmeraldas avec les mêmes caractéristiques et le même style ornemental, qu'il s'agisse de la déformation spéciale du crâne, des bijoux de nez et d'oreilles, des colliers, des vêtements et des coiffures, de l'emploi de la volute ou des nez de félin en forme de crosse. Les techniques du céramiste sont semblables : le modelage, le pastillage, les engobes, l'utilisation de la couleur verte, le mode de cuisson. Seules des recherches très poussées, comme celles de Saville à Jaboncillo, permettront de mettre en relief, grâce à l'abondance du matériel, des différences d'atelier, de petites particularités locales, mais qui ne changeront rien à l'unité d'origine de la production dans les deux provinces.

Mais si le style d'Esmeraldas couvre au sud Manabí et peut-être une partie de la province du Guayas, il ne s'arrête pas au Nord à la frontière équatorienne. Les pièces trouvées à 60 kilomètres de là, dans la région colombienne de Tumaco ne se distinguent guère de celles d'Esmeraldas. Ce sont les mêmes vases et les mêmes statuettes; on retrouve là encore la déformation cranienne spéciale, les vêtements et les bijoux d'Esmeraldas. Ces constatations résultent de l'examen de photographies rapportées de la région par M. Henri Lehmann et du jugement de M. John H. Rowe porté sur les pièces de Tumaco qu'il a pu examiner au Musée de Popayan (Collect. Max Seidel). « Certains objets, m'écrit cet ethnographe, paraissent les duplicata de ceux que vous avez publiés ». Là encore il faudrait savoir jusqu'où s'étend au Nord cette civilisation côtière. M. Henri Lehmann, d'après quelques petites pièces vues en Colombie, ne serait pas surpris qu'elle atteignît au moins la région de Guapi; seules des recherches sur le terrain pourraient nous éclairer.

Les métaux précieux. — L'informateur à qui je dois les précisions touchant la statue de Pescadillo m'a affirmé que l'or était beaucoup plus rare dans les paraderos de Manabí que dans ceux d'Esmeraldas et qu'il était particulièrement abondant à la Tolita. Parlant des chiffres donnés par M. Aráuz ⁽¹⁾, il les estime beaucoup trop faibles; ils auraient été déduits de renseignements recueillis sur place et volontairement inexacts. Il y a là des intérêts particuliers et nationaux qui se heurtent et brouillent les données du problème que seul un archéologue impartial pourrait résoudre après un séjour d'une certaine durée dans l'île. La science américaniste perd chaque année, et pour toujours, des pièces nombreuses et inestimables qui vont à la fonte, sans que personne s'en soucie...

Le Musée de l'Homme a acquis dernièrement une petite nariguera en métal gris blanc provenant de l'embouchure du Río Tapaila à 2 kilomètres au nord

(1) Voir *Journ. des Amer.*, t. XXXVI, p. 231.

du Río Mate, Esmeraldas. Ce bijou (n° 48.45.1), de 13 millimètres de diamètre, a la forme d'un croissant. Il pèse 2 gr. 3765. En raison de ses faibles dimensions, il n'a pu être soumis qu'à l'analyse spectrographique, avec étincelle à haute fréquence. Cette méthode ne permet malheureusement pas de connaître d'une manière tout à fait précise la proportion des métaux qu'il contient. La première analyse qualitative pratiquée par l'Institut d'Optique à Paris a donné les résultats suivants :

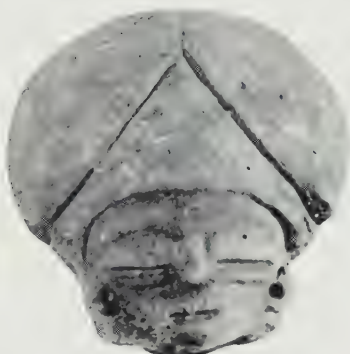
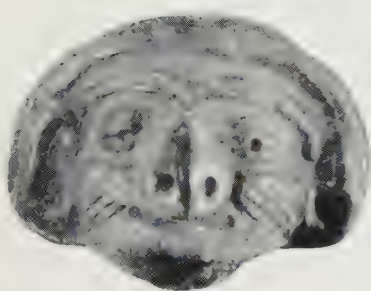
Par série : Pt. dosable	Ag. dosable	Fe. dosable
Rh. faible teneur	Au. —	Ti. traces
Pal. —	Cu. —	Ca. —
Ir. —		Mg. —

Une seconde analyse quantitative effectuée par le cabinet Boudet à Paris et ne portant que sur les métaux dosables, platine, or, argent et cuivre, a révélé (avec 5 % d'écart possible sur chaque teneur) l'alliage ci-après :

Platine	45
Or	25
Argent	25
Cuivre	5
	<hr/> 100 <hr/>

Cette analyse démontre un mélange intentionnel certain de platine, d'or et d'argent et confirme encore les conclusions de Bergsøe sur l'utilisation fréquente des alliages de platine, et non du platine pur, par les Indiens de la côte d'Esmeraldas.

Au moment où s'achève l'impression de ces pages, il me parvient l'analyse d'une autre pièce en platine appartenant aussi au Musée de l'Homme. Il s'agit de l'œil droit, détachable, d'une statuette d'homme en or provenant de El Angel, Carchi, Équateur, n° 45-6-1 que feu le général Perrier donna au Musée, il y a quelques années, et que le professeur Paul Rivet décrit dans son *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, vol I, p. 323 et pl. XXIV, 2. Cet œil est fait d'une feuille de métal gris blanc découpée en forme d'amande et portant au centre, par estampage, une dépression correspondant à la pupille. La pièce mesure 14 mm. de long sur 8 de haut, dans son diamètre central; elle est maintenue en place, sur la statue, par une petite chaînette de faux filigrane en or qui la borde et figure le tour des paupières. L'autre œil est fait d'une petite feuille en argent de même forme. L'analyse spectrographique de l'œil en platine a été exécutée au laboratoire du Centre technique



Pièces archéologiques en céramique de la province de Manabí, Équateur.

d'analyses spectrographiques, relevant du Centre national de la Recherche scientifique, par son directeur, M. Jacques Bardet, à qui j'adresse tous mes remerciements. L'analyse révèle qu'il s'agit d'un alliage extrêmement proche de celui de la nariguera ci-dessus décrite. Il se compose, avec un écart possible de 5 à 7 p. 100 et en négligeant une petite partie de cuivre ainsi que les traces des métaux qui accompagnent habituellement le platine, de :

Platine	50
Or	25
Argent	25
	<hr/>
	100
	<hr/>

L'alliage est encore ici intentionnel. Produira-t-on un jour l'analyse d'un objet en platine pur ?



MÉLANGES ET NOUVELLES

AMÉRICANISTES

Fouilles et enquêtes ethnographiques en Colombie depuis 1941⁽¹⁾. — Pour apprécier le travail réalisé sur le terrain en Colombie depuis 1941 du point de vue archéologique et ethnographique, il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots les travaux antérieurs, à l'exclusion de ceux des chroniqueurs à l'époque coloniale; nous nous en tiendrons aux études des ethnologues modernes.

Karl Theodor Preuss (1) a été le premier à faire un travail suivi à San Agustín (Huila) pendant la première guerre mondiale. Le résultat de ses fouilles est nécessairement à la base de toute recherche entreprise dans cette région. Quelques années avant la dernière guerre, l'Espagnol Pérez de Barradas (2) avait continué les travaux de Preuss, secondé par le Colombien Hernández de Alba. C'est à ce moment qu'avait été découverte la piscine de la rivière Lavapatas.

Les sculptures mégalithiques de San Agustín ont toujours suscité un intérêt particulier chez les archéologues; or, leur zone s'étend plus au Nord : des sculptures du même style avaient été trouvées à San Andrés (Tierradentro); non loin de cet endroit, le géologue allemand Burg (3) avait fouillé plusieurs constructions souterraines aux murs décorés de peintures géométriques; plus tard, Hernández de Alba avait continué les recherches commencées par Burg (54-55). On a rapproché ces constructions des sculptures mégalithiques, je crois d'ailleurs à juste titre, car certains chapiteaux sont ornés de têtes humaines d'un type qui existe dans la sculpture de San Agustín.

Dans la zone *Chibcha*, il faut mentionner les fouilles d'Arrubla (4) à Sogamoso, mais ses conclusions ne sont pas toujours satisfaisantes. Elles ont été corrigées plus tard par Eliécer Silva Celis, dont nous exposerons les fouilles ultérieurement. Bolinder avait travaillé à Sopo et Hernández de Alba, à Tunja. Mais il faut mentionner avant tout les recherches de Schottelius (5) dans la caverne de Los Santos, appartenant au territoire des anciens *Guane* qui, linguistiquement, doivent sans doute être rattachés aux *Chibcha*.

Les *Quimbaya* étaient surtout connus par les travaux de Restrepo Tirado (6), de Seler (7), et de Trimborn (8) qui s'étaient appuyés sur les écrits des chroniqueurs. Un grand nombre d'observations, d'une valeur certaine, se rencontrent dans les Mémoires de Luis Arango (9), chercheur d'or professionnel (guaquero). Mais aucune véritable fouille scientifique n'avait jamais été entreprise dans cette zone.

La région frontalière du Darien avait été étudiée en 1929 par le Suédois Linné (10)

⁽¹⁾ Communication présentée devant le 3^e Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques à Bruxelles en août 1948.

[Du point de vue ethnographique, nous avons à mentionner de nouveau les travaux de Preuss (11) qui avait visité les *Kágaba* habitant la Sierra Nevada de Santa Marta. Quelques années plus tard, Bolinder (12) avait parcouru la même région; il avait surtout été intéressé par les *Ijca*, mais il avait également vu les *Kágaba*, les *Motilon* de la Sierra et les *Chimila*.

Les Indiens du Sud de la Colombie avaient été étudiés par Douay (13) qui vécut pendant quelque temps dans le département du Cauca. Pittier de Fabrega (14) avait fait une excellente étude des *Paez*. Hernández de Alba avait travaillé également chez eux. Dans le Sud-Est, mentionnons l'étude de Preuss (15) sur les *Huitoto*, et les travaux des missionnaires de la vallée de Sibundoy, où le R. P. Marcelino de Castellví (16) a créé un centre d'études ethnologiques; les missionnaires y apportent un matériel très important sur les tribus vivant dans le Putumayo et dans le Caquetá.

Tout à fait au Nord, les *Guajiro* de la presqu'île du même nom avaient été visités par Kirchhoff et Hernández de Alba (17).

Parmi les travaux linguistiques, mentionnons avant tout ceux de Rivet (18) sur un grand nombre de langues. Sergio Elías Ortiz (19), Jesús M. Otero (20) et Jijón y Caamaño (21) avaient surtout étudié les langues du Sud-Ouest.

Mais c'est le Dr Paul Rivet qui, pendant son séjour de 1941 à 1943, a véritablement organisé les travaux archéologiques et ethnologiques en Colombie. Appelé par le Dr Eduardo Santos, Président de la République colombienne, le Dr Rivet réussit à quitter Paris, sous l'occupation, au début de 1941. Dès son arrivée à Bogotá la même année, il commence un enseignement méthodique qui englobe toutes les disciplines essentielles. Il crée un Institut d'Ethnologie à l'image de celui de Paris, institut qui attire le premier noyau d'élèves groupés autour du réfugié allemand Schottelius. Celui-ci meurt d'ailleurs bientôt. Après quelques mois de préparation théorique, les élèves commencent des recherches sur le terrain. Quant à Rivet, après deux années d'enseignement et après avoir posé les bases d'une instruction scientifique (22), il quitte la Colombie en 1943; ses élèves continuent l'œuvre créée. Dès cette époque l'Institut d'Ethnologie de Colombie était devenu une des institutions les plus importantes de ce genre en Amérique latine.

Voyons maintenant les diverses prospections effectuées systématiquement dans les différentes zones culturelles depuis 1941.

Zone Chibcha :

Silva Celis a fouillé différents points du territoire *Chibcha*. A Soacha (23), à proximité de la capitale actuelle, Bogotá, il a fouillé un terrain presque plat où Reichel Dolmatoff (24) avait signalé l'existence d'une agglomération indigène. Silva Celis a découvert quelques fragments d'origine postcolombienne qui prouvent que cette agglomération a subsisté un certain temps après la conquête.

Il a localisé 22 emplacements de maisons; d'après la position des poteaux dont on a trouvé des traces, elles étaient toutes de forme circulaire ou ovale; c'est sous les maisons que les Indiens enterraient leurs morts, mais sans doute pas exclusivement, car 94 tombes différentes par leur forme et leur profondeur ont été trouvées. et elles ne correspondent pas toujours à des emplacements de maisons. L'enterrement secondaire était sans doute fréquent; on a trouvé un certain nombre d'ossements,

appartenant aussi bien à des adultes qu'à des enfants, qui portaient des traces de peinture.

On a également exhumé, mais en dehors des tombes, trois urnes funéraires contenant des restes de squelettes d'enfants.

Les ossements sont en général très bien conservés; 45 crânes ont été rencontrés en parfait état; d'après les mensurations, ils sont, en grande majorité, brachycéphales ou hyperbrachycéphales; 18 p. 100 seulement sont dolichocéphales.

Les cadavres apparaissent enterrés dans des positions différentes : couchés sur le dos ou sur le côté, les membres soit étendus soit repliés.

Un grand nombre d'objets ont été trouvés au cours de ces fouilles : haches et ciseaux en pierre; matrices de pierre avec des reliefs servant de moules pour les pièces de métal; fusaïoles en pierre ou en céramique; crochets de propulseurs en pierre; aiguilles et lissoirs; hameçons; aiguilles en os; céramiques de formes diverses : un tesson fin avec un engobe rouge de différents tons attire l'attention.

Toujours en territoire *Chibcha*, Sogamoso (25) était certainement plus important que Soacha; Silva Celis y a entrepris en 1944 des fouilles qui se poursuivent encore actuellement. Il s'y trouvait un temple très vénéré, consacré au Soleil; ce temple subsistait encore au début de la Conquête, époque où il fut la proie des flammes; comme il était construit en bois, il n'en subsiste aucune trace, et il est extrêmement difficile d'en déterminer l'emplacement avec exactitude; on sait en tout cas désormais qu'il ne se trouvait pas au point où Arrubla (4) l'avait précédemment localisé.

Au cours de la première année des travaux, on a fouillé 500 tombes à Sogamoso; il semblerait donc que les *Chibcha* enterraient leurs morts de préférence à proximité d'un sanctuaire. La plupart des morts ont été trouvés en position assise, d'autres sont couchés sur le dos ou sur le côté, les membres repliés, mais jamais en position allongée. La forme générale de la tombe est celle du puits à diamètre réduit.

Quant aux huttes d'habitation, il semble que la forme circulaire ou ovale prédominait comme à Soacha.

On a pu exhumer toute la gamme typique des céramiques *chibcha* : cruches petites et grandes (ollas) avec ou sans anses, avec ou sans col, parfois avec col modelé; la décoration est soit gravée, soit peinte; les motifs sont géométriques.

Les objets enterrés avec le mort sont les suivants : coupes rituelles en céramique, haches ou ciseaux en pierre, fusaïoles en pierre et en céramique, aiguilles et lissoirs en os, pectoraux et colliers en or. L'or est travaillé selon les techniques suivantes : repoussé, laminé, « calado » et faux filigrane.

Le territoire occupé par les anciens *Laches* (25) a été visité pendant un mois par le même Silva Celis, qui a fait des recherches en trois endroits différents. A Chiscas, il a trouvé 18 momies, dans un petit cimetière au pied d'un rocher, d'où avaient déjà été extraites trois momies décrites par Hernández de Alba (27). Toutes sont en position assise, les genoux remontés à hauteur du menton, enveloppées de grands morceaux d'étoffe et de peaux d'animaux, le tout recouvert de filets en fibre d'agave ou de coton.

A Jérigo, on a fouillé huit tombes; les morts y étaient couchés sur le dos ou sur le côté, les jambes repliées contre la poitrine. Ils étaient accompagnés de vases anthropomorphes ou zoomorphes, ou bien de cruches, de plats et de coupes d'usage courant, au tesson lourd et épais. La décoration comprend le pastillage et le modelé. Deux statues de style sommaire représentent des personnages humains.

Bien que les ossements aient été trouvés en très mauvais état de conservation, cinq crânes ont pu être mesurés.

Douze constructions en pierre de forme rectangulaire ou ovale ont été mises au jour; le matériau employé était de taille irrégulière; il s'agit sans doute de huttes.

A El Espino, Silva Celis n'a fait qu'une prospection de surface.

Les recherches entreprises par le même archéologue (28) et par Recasens (29) dans les cavernes des Départements de Santander ont donné les résultats suivants :

28 cavernes ont été visitées dans la région de la Belleza. Les fragments de céramique qui y ont été trouvés sont de type *chibcha*. Mais on y a également trouvé 500 figurines anthropomorphes d'argile blanchâtre. Une des cavernes contenait un cimetière, aux tombes du type classique en puits, quelques-unes avec chambres mortuaires latérales; les morts étaient couchés sur le côté ou sur le dos, les membres repliés sur la poitrine.

A Silos ont été explorées une vingtaine de cavernes où les anciens *Chitareros* déposaient leurs momies; ces cavernes avaient été violées à plusieurs reprises par des chercheurs d'or; mais on a pu recueillir un assez riche matériel ostéologique : 45 crânes et 300 os longs, qui permettront des études ultérieures. Des fragments d'étoffe et de céramique complètent la récolte.

Toutes les recherches que je viens d'énumérer étaient principalement d'ordre archéologique. Quant à l'expédition organisée au río Carare et dirigée par Roberto Pineda (30), elle avait un double but : chercher des restes archéologiques et trouver, si possible, des vestiges de la langue *carare*. L'expédition a profité du travail d'un « guaquero » qui avait localisé un cimetière à proximité du río Guayabito, affluent du Carare. Les tombes étaient toutes en forme de puits, avec chambres latérales, dans lesquelles se trouvaient une grande quantité d'urnes funéraires à couvercles. D'après le « guaquero », ces urnes avaient contenu des cendres.

Fait plus important, Pineda a réussi à relever un vocabulaire complété au cours d'un second voyage. Cette langue *carare*, qui n'avait jamais encore été enregistrée et que Pineda désigne sous le nom de « Opon-Carare », n'est parlée que par un très petit nombre d'individus et risque de disparaître d'ici quelques années; elle appartient à la famille linguistique *Karib*.

Dans une toute autre région, au Sud-Ouest, dans le Département de Tolima, une forte agglomération indigène habite la région d'Ortega sur le río Saldaña, affluent occidental du río Magdalena. L'origine de cette population étant inconnue, Reichel Dolmatoff (31) fut chargé de visiter ces Indiens. La mission qu'il a dirigée a eu des résultats particulièrement importants : elle a établi que les Indiens d'Ortega sont les descendants des anciens *Pijao*, adversaires les plus acharnés des Espagnols au début de la conquête. A cheval sur les deux versants de la Cordillère Centrale, ils faisaient des incursions fréquentes aussi bien dans la vallée du Cauca que dans la région d'Ibague. Ils sont maintenant sédentaires et parlent l'espagnol, mais ils ont conservé certaines expressions indigènes, qui représentent des survivances probables de leur ancienne langue, et qui ont des rapports avec les langues du Chocó. D'autres expressions indigènes conservées sont d'origine *quichua*; on sait qu'au début de la conquête, le *quichua* a été adopté par les Espagnols comme langue officielle dans une zone très étendue.

La mission a effectué parmi les descendants des *Pijao* un travail anthropologique important : 500 fiches anthropométriques ont été établies et on a relevé le

groupe sanguin de 1.200 individus parmi lesquels le groupe O est prépondérant.

Duque Gómez a essayé de trouver des survivants de ces mêmes *Pijao* sur le versant occidental de la Cordillère Centrale, mais sans succès. Pendant ce même voyage, il a fait des fouilles à Supia (32), où il a trouvé plusieurs inhumations secondaires dans des urnes funéraires avec restes de cadavres incinérés.

Il a localisé, dans la région du río Espejo, affluent du río La Vieja, quelques groupements indigènes qui, d'après le vocabulaire recueilli, appartiennent aux *Chami* (langue *Choco*).

Deux ans plus tard, en 1944, Reichel Dolmatoff (33) a visité les *Chami* qui vivent entre le río San Juan et le río Atrato. D'après ses études, il s'agit d'une tribu assez influencée par les blancs, mais qui a néanmoins conservé un certain nombre d'habitudes autochtones (surtout dans la pratique de la magie), en particulier, la pipe collective, les colliers aromatiques, la flûte en os, les ornements composés de fleurs, et différents types de céramique. Un vocabulaire très complet a été enregistré. Milcíades Chaves a été chargé d'une enquête anthropométrique qui s'est étendue à 22 individus (34).

Duque Gómez, dans son voyage au Département de Caldas, a réalisé une vaste enquête de groupes sanguins sur 993 individus soit Indiens, soit métis, soit noirs (38). A l'époque précolombienne, cette région était habitée, au moins en grande partie, par les *Quimbaya*, dont la zone s'étendait vers le Sud jusqu'à la région de Palmira par la Cordillère Centrale. Près de Corinto (à l'Est de Cali), on a découvert un nombre impressionnant de tombes qui font supposer qu'existait là un centre indigène relativement important. Des fouilles y ont été faites par James Ford (36) en 1941 et, sur une moindre échelle, par moi-même en 1943. Ford distingue deux aires différentes de poteries qu'il appelle « Río Bolo Complex » et « Quebrada Seca Complex ». Les tombes appartenant au Río Bolo Complex que j'ai fouillées ne contenaient pas d'objets d'or, ce qui, semble-t-il, est typique. La région de Corinto devrait être la limite Sud de l'influence Quimbaya.

Un centre archéologique également très important existe sur le côté opposé de la vallée du Cauca, dans la Cordillère Occidentale, dans la région de Calima. Henry Wassen (37) et Hernández de Alba ont visité cette région pour la première fois en 1935 et 1937. Ensuite Roberto Pineda (38) et plus récemment Julio César Cubillos ont travaillé à Calima. Les résultats de leurs travaux peuvent être résumés comme suit : les tombes sont en forme de puits avec chambres latérales, elles communiquent parfois entre elles. Les cadavres sont couchés sur le dos ou sur le côté, ils reposent sur des pierres ; on en trouve souvent plusieurs dans la même tombe ainsi que des animaux. On rencontre fréquemment des terrasses artificielles au sommet des collines en territoire Calima. Le style de la céramique est très typique : il s'agit d'une décoration peinte, incisée ou en relief généralement pastillé ; des cruches à eau richement ornées présentent cette particularité d'être munies de trois anses qui servaient à les fixer sur le dos au moyen d'une sangle.

J'ai visité, en 1942, la région plus au sud, autour de Popayán (39). La Cordillère Centrale, à l'Est de la ville, est encore parsemée d'agglomérations relativement denses où habitent des indigènes appartenant soit au groupe *Paez*, soit au groupe *Guambiano Kokonuko* (40). Le centre des *Paez* est Tierradentro, mais de nombreux groupes se sont installés sur le versant occidental de la Cordillère, à Pitayó (56), Quichaya, Jambaló, Caldono, Tacueyó, Toribío, etc. Les gens de Paniquitá et de Novirao, à

proximité de Popayán, appartiennent linguistiquement au même groupe. Les *Paez* ont tendance à se répandre vers le Nord : on en trouve jusque dans la région de Palmira (vallée du Cauca). Sur le versant oriental de la Cordillère Centrale, ils atteignent le Département du Tolima. Récemment, ils ont colonisé plusieurs points de la Cordillère Occidentale.

Les *Guambiano-Kokonuko* subsistent en plusieurs groupes. Les *Guambiano*, les plus septentrionaux de tous, ont conservé leur langue et leurs coutumes. Plus on descend vers le Sud, plus les Indiens sont métissés avec les Blancs. Les *Quisgó* et les *Camojó* sont en train de perdre leur langue autochtone que les *Ambaló* conservent encore. Chez les *Totoró*, l'espagnol s'impose de plus en plus, bien que la langue ne soit pas oubliée; une tendance analogue se manifeste dans le costume : le vêtement indigène cède le pas au vêtement des Blancs et des métis. La langue des *Polindara* a pour ainsi dire disparu; néanmoins un dictionnaire a pu être établi grâce à quelques survivants. D'autres enquêtes linguistiques ont été menées parmi les *Guambiano*, les *Ambaló* et les *Totoró*. Une enquête anthropologique a été faite chez les mêmes Indiens; plusieurs centaines d'individus ont été mesurés; 584 groupes sanguins ont été déterminés (41), ce qui a permis de constater que le plus grand pourcentage de O se trouve parmi les *Guambiano* et les *Ambaló*, qui sont précisément ceux qui se sont le mieux défendus contre l'influence des Blancs. Tout récemment, l'Américain Rowe est entré en contact avec les *Guambiano* dans l'intention de continuer des recherches ethnographiques et linguistiques.

Des fouilles ont été effectuées dans le territoire de ces mêmes Indiens, notamment chez les anciens *Pubenes*, *Kokonuko*, *Chisquíó* et *Guambiano* (42). Les vestiges archéologiques y sont très homogènes; on peut supposer que les objets trouvés ont été fabriqués par les ancêtres des habitants actuels de ces régions.

La fouille d'un cimetière dans les environs immédiats de Popayán a permis d'établir que :

- 1° Ces Indiens enterraient séparément les hommes et les femmes;
- 2° Les tombes étaient construites d'avance : souvent deux chambres latérales se trouvent superposées, sans qu'il y ait entre elles de communication intérieure; chacune possède son entrée particulière en forme de puits;
- 3° La profondeur des tombes varie entre 6 et 11 mètres;
- 4° Les objets trouvés à l'intérieur des tombes sont des vases globulaires, à pieds, ou des écuelles en céramique, des fusaióles, de petites haches ou herminettes en pierre, des « narigueras » en or ou en tumbaga.

Il semble qu'il ait existé une deuxième civilisation, peut-être plus ancienne que la précédente, car on a trouvé, non loin du río Cauca, dans les contreforts de la Cordillère Occidentale, un certain nombre de statues en pierre, assez différentes d'ailleurs de celles de San Agustín (43).

[Nous avons parlé plus haut des travaux de Preuss (1) et de Pérez de Barradas (2) à San Agustín. Duque Gómez y a recommencé des fouilles en 1943 (44), d'abord dans les monticules de la Mesita B, où Preuss avait trouvé les fameuses statues. Les 30 sépultures qu'il y a découvertes prouvent que le tumulus était à l'origine un tumulus mortuaire; certaines tombes contenaient des objets d'or. Il paraît certain que des populations avaient vécu sur les mêmes lieux avant la construction des monticules.

[Les travaux ont été poursuivis en 1944. Plus de 100 excavations ont été faites.

Des tombes en forme dolmenique et d'autres du type en puits vertical avec chambres latérales ont été ouvertes. A l'intérieur, on a parfois trouvé des statues typiquement agustiniennes. Plus de 40 tombes contenaient des ossements qui permettront une étude anthropologique. De plus, on a constaté que les urnes funéraires contenaient des ossements incinérés ou non. Une nouvelle Mesita, la Mesita D, a été découverte; on y a ouvert jusqu'à 40 tombes. Il semble que la civilisation de San Agustín soit relativement récente.

En 1946, Duque a travaillé à Quinchana, à une certaine distance de San Agustín, en direction de la Cordillère. Il a ouvert 40 tombes, dont plusieurs contenaient des statues, de la céramique et des objets en or. Les statues ont un caractère relativement réaliste.

Je mentionne encore ici mon exploration à Moscopán en 1943 (45), région intermédiaire entre San Agustín et Tierradentro. Les fouilles effectuées ont mis au jour la statue la plus réaliste qui ait été rencontrée; elle représente sans doute un dignitaire civil. La dimension des tombes fouillées permet de conclure que celles-ci n'ont été construites qu'en vue de recevoir les ossements de personnes enterrées antérieurement ailleurs.

J'ai fait également des fouilles dans les vallées du Guachicono et du Patía, région intermédiaire entre Popayán et Pasto. Les tombes du Guachicono se distinguent des autres par l'existence d'un grand vase disposé au fond du puits de manière à boucher l'entrée de la chambre mortuaire. Le style de la céramique, bien que très individuel, présente des parentés avec celui de certaines régions du Sud. Le Patía paraît avoir été une limite culturelle importante entre le Nord et le Sud.

Parmi les Indiens appartenant au groupe linguistique *Barbacoa* (sous-groupe du *Chibcha*), une seule branche s'est conservée au Sud du Département de Nariño, entre le río Guiza et le río Nulpe. Ceballos Araujo, Milciades Chaves et moi-même avons visité ces Indiens appelés *Kwaiker*. Une enquête anthropologique (mesures anthropométriques et groupes sanguins) (46), un vocabulaire assez étendu de cette langue peu connue et une enquête ethnographique, tels ont été les résultats de cette mission.

Des travaux anthropologiques ont été réalisés chez les Indiens *Sibundoy* par le Dr Lothar Petersen : anthropologie générale, biologie, métabolisme basal, etc. Le même explorateur a aussi rapporté une collection ethnographique. Il a fait un travail analogue parmi les *Huitoto*, les *Bora* et les *Mirania*; il a parcouru la région du Vaupés et celle du Mesay, où il se proposait de rechercher les *Carijona*; malheureusement, je n'ai pas pu avoir de précisions sur ces travaux d'une très grande importance; espérons qu'ils seront bientôt publiés. Demeure également inédite, la sérieuse étude de Casas Manrique sur la langue *kamsa* parlée par les Indiens *Sibundoy*.

Mentionnons encore les recherches de Juan Friede sur les Indiens *Andaki* (47).

Parmi les Indiens qui vivent entre les affluents de l'Orénoque, les plus importants sont les *Guahibo*; ils ont été visités par Reichel Dolmatoff qui a étudié leur civilisation matérielle (48).

Une véritable expédition a amené ce même explorateur, sa femme et quelques compagnons chez les Indiens *Motilon* de la Sierra de Perija, qui sont des plus difficiles à approcher (49). Les *Motilon* se divisent en deux grandes tribus, les *Yuco* et les *Kunaguasaya*, presque identiques quant à leurs coutumes et à leur langue

qui est le karib. Dans un voyage ultérieur, Reichel Dolmatoff en compagnie de Nils Holmer, entra en contact avec les *Motilon* du Catatumbo (50). Ceux-ci sont très différents des précédents, aussi bien au point de vue ethnographique que linguistique, d'après les quelques observations qui ont pu être faites. Il doit s'agir d'une population dont le véritable nom reste encore à trouver.

Non moins importante a été la localisation d'un des derniers groupes de *Chimila* qui survivent dans la forêt entre les ríos Magdalena et Ariguani; il s'agit de 300 à 500 individus dont on a pu étudier la civilisation matérielle et spirituelle (51). Leur organisation sociale est basée sur le matriarcat; ils vivent dans de petits villages où ils s'adonnent à l'horticulture, à la chasse et à l'apiculture qui est très développée. Bien que la langue *Chimila* ait été classée parmi les langues *chibcha* par Brinton et par d'autres, Reichel la considère comme *arawak* avec de très légères influences *chibcha*. Du point de vue culturel, ces Indiens appartiennent à l'aire Amazone-Orenoque. L'influence andine se manifeste dans le costume, l'influence centro-américaine dans l'apiculture.

Reichel Dolmatoff dirige depuis quelques années l'Institut Ethnologique du Magdalena à Santa Marta. Il consacre ses recherches actuelles à l'archéologie et à l'ethnographie de la Sierra Nevada. Ses travaux comptent parmi les plus importants de tous ceux qui ont été réalisés jusqu'ici en Colombie. Il a découvert une ville archéologique nommée Pueblito qui a dû être le centre de la civilisation *Tairona*; il a pu y dénombrer plus de 500 maisons, des ponts, des routes, des aqueducs construits en pierre; Pueblito est situé à 5 kilomètres de la côte dans la région du cap de San Juan de Guia. D'après ses études de la population indigène dans la Sierra Nevada, il semble que les *Ijka Kágaba* — dont le nom tribal est *Kogi* (tigre) — soient les descendants des *Tairona* qui émigrèrent vers la Sierra. Ces Indiens ont une langue cérémonielle qui serait un *chibcha* très ancien; les coutumes funéraires des *Kogi* actuels, qui enterrent des objets mégalithiques, se retrouvent dans l'archéologie de Pueblito; dans chaque village *kogi*, tout individu est représenté par une pierre que le «mama» ou prêtre dépose à l'intérieur d'un vase enterré par lui dans la maison cérémonielle. On a trouvé le même type de vases au cours des fouilles de Pueblito. Les pierres et les perles perforées seraient des représentations féminines. Les *Kogi* emploient des pierres archéologiques dans toutes leurs cérémonies, pour la naissance, le mariage, la mort; chaque pierre a un nom particulier et un usage différent; c'est là un exemple fort rare de la survivance à notre époque de coutumes archéologiques (52).

En compagnie du suédois Wassén, Reichel Dolmatoff a fait un troisième voyage chez les *Kogi*. L'étude comprend maintenant tous les aspects de l'ethnologie.

Finalement les mêmes explorateurs ont visité, avec Nils Holmer, la zone orientale du golfe d'Urabá, où vivent encore des Indiens *Kuna*. La collection ethnographique qui y fut récoltée, est de grande importance. Nils Holmer a étudié avant tout la linguistique.

La région des Indiens *Guajiro* a été explorée pendant trois mois par un groupe de chercheurs de l'Institut d'Ethnologie de Bogotá. L'étude a porté sur les différents aspects de la vie indigène : sur l'ethnographie, l'anthropologie et la linguistique, et aussi sur l'état général de la santé, sur l'émigration de certains éléments *guajiro* vers Maracaibo et les raisons de cette émigration, et finalement sur la géographie du pays. Un recueil de contes a été déjà publié (53).

Tels sont les progrès réalisés dans les recherches archéologiques et ethnographiques en Colombie depuis sept ans. Il se peut que j'aie passé sous silence des travaux dont je n'aurais pas eu connaissance et je m'en excuse d'avance. Néanmoins, la Colombie n'est plus la grande inconnue qu'elle était à l'époque où Erland Nordenskiöld établissait ses cartes de répartition d'éléments culturels.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. PREUSS (Karl Theodor). *Monumentale vorgeschichtliche Kunst. Ausgrabungen im Quellgebiet des Magdalena in Kolumbien und ihre Ausstrahlungen in Amerika*. 2 t. Göttingen, 1929.
2. PÉREZ DE BARRADAS (José). *Arqueología agustiniana*. Bogotá 1943. — *Colombia de Norte a Sur*. 2 vol. Madrid, 1943.
3. BURG (G.). *Beitrag zur Ethnographie Südkolumbiens auf Grund eigener Forschungen* (Vorläufige Mitteilung). *Ibero-Amerikanisches Archiv* X, 1936-1937, p. 333-375.
4. ARRUBLA (G.) et CUERVO MÉRQUEZ (C.). *Informe elevada al señor Ministro de Instrucción y Salubridad públicas*. Bol. de Historia y Antigüedades. Año XIX, n° 165, p. 539-541. Bogotá 1924.
5. SCHOTTIELIUS (Justus Wolfram). *Estado actual de la arqueología colombiana*. Bol. de Arq., vol. II, n° 3, p. 201-212. Bogotá, 1946. — *Arqueología de la Mesa de los Santos*. Bol. de Arq., vol. II, n° 3, p. 213-226. Bogotá, 1946.
6. RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Los Quimbayas*. Bogotá, 1912. — *Ensayo etnográfico y arqueológico de la Provincia de los Quimbayas en el Nuevo Reino de Granada*. Séville, 1929.
7. SELER (Eduard). — *Die Quimbaya und ihre Nachbarn*. Ges. Abh. z. Amer. Sprach und Alterthumswissenschaft, t. V, p. 63-76. Berlin, 1915.
8. TRIMBORN (Hermann). *Der Kannibalismus im Cauca*. Zeitschr. f. Ethnologie, 1939. — *Menschenopfer im Cauca*. Revista de Indias. Madrid, 1941.
9. ARANGO C. (Luis). *Recuerdos de la guaquería en el Quindío*. Bogotá, 1941.
10. LINNE (S.). *Darien in the Past*. Göteborg, 1929.
11. PREUSS (K. Th.). *Forschungsreise zu den Kagaba Indianern der Sierra Nevada de S. Marta in Kolumbien*. *Anthropos*, t. XIV-XV, p. 314-404, 1040-1079. Mödling, 1919-1920.
12. BOLINDER (Gustaf). *Die Indianer der tropischen Schneegebirge*. Stuttgart, 1925. — *Die letzten Chimila Indianer*. Ymer. Tidskrift utgiven av Svenska Sällskapet för Antropologi och Geografi Årg. 1924, 4. 2, p. 200-228.
13. DOUAY (Léon). *Contribution à l'Américanisme du Cauca (Colombie)*. Berlin, 1890. — *Nouvelles recherches philologiques sur l'antiquité américaine, contenant une contribution à l'Américanisme du Cauca*. Paris, 1900.
14. PITTIER DE FABREGA (H.). *Ethnographic and ling. notes on the Paez Indians of Tierra Adentro, Cauca, Columbia*. *Mems. of the Amer. Anthropol. Ass.* Lancaster I, 1907, part V, p. 301.
15. PREUSS (K. Th.). *Religion und Mythologie der Uitoto*. Göttingen, 1921.
16. CASTELLVI (Marcelino de). *Manual de investigaciones lingüísticas para uso de los investigadores del Departamento de Nariño y de las regiones del Caquetá, Putumayo y Amazonas*. Pasto, 1934.

17. HERNÁNDEZ DE ALBA (Gregorio). *La Guajira, pueblo nómade*. Colombia, Año I, nos. 8 y 9, p. 39-49. Bogotá, 1944.
18. RIVET (Paul). *Les familles linguistiques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud*. L'Année linguistique, t. IV, p. 117-154. Paris, 1908-1910. — *La langue Tunebo*. Journal de la Soc. des Amér. de Paris, t. XVI, p. 19 à 92. Paris, 1922. — *La langue Andaki*. Journal de la Soc. des Amér., n. s., t. XVI, p. 99-110. Paris, 1924. — *Les Indiens de Mallasquer*. Bulletin et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris, p. 145-153.
19. ORLIZ (Sergio Elias). *Notas sobre los Indios Koaikeres*. Idearium, vol. I, n° 1, p. 24-33. Pasto, 1935. — *Antroponimia, toponimia y dialectología indígenas del suroeste de Colombia*. Lengua Pasto. Idearium, vol. II, n° 14, p. 89-98; n° 16, p. 195-216. Pasto, 1938. — *Linguística colombiana. Familia Mocoa o Koche*. Univ. Cat. Bolivariana, vol. VII, n° 21, p. 25-53. Medellín, 1941.
20. OTERO (Jesús). *Los dialectos indígenas del departamento del Cauca*. Idearium, t. II, n° 18, p. 321-330. Pasto, 1939. — *Los Indios Guanacas*. «Popayán», año 26, n° 174, p. 2-7. Popayán, 1938.
21. JIJÓN Y CAAMAÑO (Jacinto). *Materiales para el mapa lingüístico del Occidente de Colombia*. Boletín de estudios históricos, t. VIII, p. 167-175. Pasto, 1939. — *El Ecuador interandino y occidental ante la conquista castellana*. 2 vol. Quito, 1940-1941.
22. RIVET (Paul). *La influencia Karib en Colombia*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 1, p. 55-93. Bogotá, 1943. — *Le groupe kokonuko*. Journal de la Soc. des Amér., n. s., t. XXXIII, p. 1-61. Paris, 1941. — *Un dialecte hoka colombien : le Yurumangui*. Journal de la Soc. des Amér., n. s. t. XXXIV, p. 1-57. Paris, 1942 (1947). — *Nouvelle contribution à l'étude de l'ethnologie précolombienne de Colombie*. Journal de la Soc. des Amér., n. s., t. XXXV, p. 25-39. Paris, 1943-1946 (1947). — *A propósito de «Caracolí»*. Rev. del Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 2, p. 654-655. Bogotá, 1944. — *La lengua Choco*. Rev. del Inst. Etn. Nac., vol. I, p. 131-196; vol. I, entr. 2, p. 297-349. Bogotá, 1943-1944. — *Les Indiens Malibú*. Journal de la Soc. des Amér., n. s., t. XXXVI, p. 139-144. Paris, 1947.
23. Étude inédite.
24. REICHEL DOLMATOFF (Gérard). *Apuntes arqueológicos en Soacha*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 1, p. 15-25. Bogotá, 1943.
25. SILVA CELIS (Eliécer). *Investigaciones arqueológicas en Sogamoso*. Bol. de Arq., vol. I, n° 1, p. 36-44; n° 2, p. 93-112; n° 4, p. 283-297; n° 6, p. 467-489. Bogotá, 1945.
26. SILVA CELIS (Eliécer). *Contribución al conocimiento de la civilización de los Lache*. Bol. de Arq., vol. I, n° 5, p. 369-424. Bogotá, 1945. — *Craneos de Chiscas*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. II, entr. 2, p. 43-59. Bogotá, 1946.
27. HERNÁNDEZ DE ALBA (Gregorio). *Momias de Chiscas (Boyaca)*. Bol. d. Mus. Arq. de Colombia, año I, n° 1, p. 3-9. Bogotá, 1943.
28. SILVA CELIS (Eliécer). *Relación preliminar de las investigaciones arqueológicas realizadas en «La Belleza», Santander*. Bol. de Arq., vol. II, n° 1, p. 33-41. Bogotá, 1946.
29. RECASENS (Josep de). *Las esculturas de Piedra Blanda de «La Belleza»*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. II, entr. 1, p. 117-152. Bogotá, 1945.
30. Information personnelle.
31. REICHEL DOLMATOFF (Gérard et Alicia). *Grupos sanguíneos entre los Indios Pijao del Tolima*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 2, p. 507-520. Bogotá, 1944.
32. DUQUE GÓMEZ (Luis). *Informe de la Comisión Arqueológica del Departamento de Caldas*. Bol. del Mus. arq. de Colombia, Año I, n° 2, p. 15-31; Año II, n° 1, p. 19-22. Bogotá, 1943-1944. — *Excavación de un sitio de habitación en Supía*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 1, p. 95-115. Bogotá, 1943.

33. REICHEL DOLMATOFF (G.). *La manufactura de cerámica entre los Chami*. Bol. de Arq., vol. I, n° 5, p. 425-430. Bogotá, 1945.
34. CHAVES (Milciades). *Mitos, tradiciones y cuentos de los indios Chami*. Bol. de Arq., vol. I, n° 2, p. 133-159. Bogotá, 1945.
35. DUQUE GÓMEZ (Luis). *Grupos sanguíneos entre los indígenas del Departamento de Caldas*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 2, p. 623-653. Bogotá, 1944.
36. FORD (James A.). *Excavations in the vicinity of Cali, Colombia*. Yale Univ. Publ. in Anthropol., n° 31. New Haven, 1944.
37. WASSEN (Henry). *An archaeological study in the Western Colombian Cordillera*. Ethnological Studies, 2, 1936, p. 30-67. Göteborg, 1936.
38. PINEDA G. (Roberto). *Material arqueológico de la Zona Calima*. Bol. de Arq., vol. I, n° 6, p. 491-518. Bogotá, 1945.
39. LEHMANN (Henri). *The Moguex-Coconuco*. Handb. of S. Amer. Ind., vol. II, p. 969-974. Washington, 1946.
40. LEHMANN (Henri). *Vêtement et tissage des Indiens de la Cordillère centrale dans la région de Popayan, Colombie*. Revue de l'I. F. A. L., n° 1, p. 182-188. Mexico, 1945.
41. LEHMANN (Henri), DUQUE (L.), FORNAGUERA (M.). *Grupos sanguíneos entre los Indios Guambiano Kokonuko*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 1, p. 197-208. Bogotá, 1943.
42. LEHMANN (Henri). *The archeology of the Popayán region*. Handb. of S. Amer. Ind., vol. II, p. 861-864. Washington, 1946.
43. LEHMANN (Henri). *Notas arqueológicas sobre el Cauca*. Rev. de la Univ. del Cauca, n° 1, p. 196-201. Popayán, 1943.
44. DUQUE GÓMEZ (Luis). *Los últimos hallazgos arqueológicos de San Agustín*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. II, entr. 2, p. 5-41. Bogotá, 1946.
45. LEHMANN (Henri). *Arqueología de Moscopan*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 2, p. 657-670. Bogotá, 1944.
46. LEHMANN (Henri), CEBALLOS ARAUJO (A.) et CHAVES (M.). *Grupos sanguíneos entre los Indios Kwaiker*. Bol. de Arq., vol. II, n° 3, p. 227-230. Bogotá, 1946.
47. Manuscrit inédit.
48. REICHEL DOLMATOFF (Gérard). *La cultura material de los Indios Guahibo*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. 2, p. 437-506. Bogotá, 1944.
49. REICHEL DOLMATOFF (G.). *Los Indios Mutilones (Etnografía y Lingüística)*. Rev. d. Inst. Etn. Nac., vol. II, entr. 1, p. 15-115. Bogotá, 1945.
50. REICHEL DOLMATOFF (G.). *Informe sobre las investigaciones preliminares de la Comisión Etnológica al Catatumbo (N. de Santander)*. Bol. de Arq., vol. II, n° 4, p. 381-394. Bogotá, 1946.
51. REICHEL DOLMATOFF (G.). *Etnografía Chimila*. Bol. de Arq., vol. II, n° 2, p. 95-155. Bogotá, 1946. — *Cuentos y mitos de los Indios Chimila*. Bol. de Arq., col. I, n° 1, p. 4-30. Bogotá, 1945.
52. D'après une lettre personnelle.
53. CHAVES Ch. (Milciades). *Mitos, leyendas y cuentos de la Guajira*. Bol. de Arq., vol. II, n° 4, p. 305-331. Bogotá, 1946.
54. HERNÁNDEZ DE ALBA (Gregorio). *Investigaciones arqueológicas en Tierradentro*. Rev. de Indias, vol. 2, n° 9, p. 29-32; n° 10, p. 91-101. Bogotá, 1938.
55. SILVA CELIS (Eniécer). *La arqueología de Tierradentro*. Rev. del Inst. Etn. Nac., vol. I, entr. I, p. 117-130. Bogotá, 1943; vol. I, entr. 2, p. 521-589. Bogotá, 1944.
56. LEHMANN (Henri). *Un confesionario en lengua Paez de Pitayó*. Rev. del Inst. Etn. Nac., vol. II, entr. 1, p. 1-13. Bogotá, 1945.

Henri LEHMANN.

La détresse des Navajo. — Nous avons signalé ici, l'an dernier (t. XXXVI, p. 241), la triste situation de la population indienne dans le Sud-Ouest des États-Unis et nous avons indiqué le montant des secours que le Congrès avait votés pour lui venir en aide. Cette aide est pourtant très insuffisante. L'opinion publique commence à s'émouvoir et les journaux consacrent de fréquents articles au problème des Navajo. Dans le *New York Herald Tribune*, M. Kenneth W. Billy a publié au début de cette année les résultats d'une longue enquête sur place. Il nous semble intéressant de la résumer pour faire comprendre l'état de ces malheureuses tribus.

Il y a 80 ans, au moment de leur capitulation, les Navajo ne comptaient plus que 8.500 âmes. Ils sont aujourd'hui 61.000, avec un accroissement annuel de 1.400 âmes. Qu'on ne s'y trompe pas, cette augmentation ne prouve nullement que leur état soit satisfaisant ou en voie d'amélioration. Bien qu'ils aient participé assez nombreux aux opérations de guerre en 1917 puis en 1941, en dépit du titre de « citoyens américains » que leur a décerné le Congrès en 1924, comme témoignage de reconnaissance, les Navajo, oubliés du Gouvernement, déçus, exploités, vivent dans un état de misère et d'abandon indicibles. Politiquement, les États de New Mexico et d'Arizona leur refusent le droit de vote que leur ont pourtant accordé les garanties fédérales. Ils vivent dans une société communautaire, sans posséder la terre qu'ils cultivent, gouvernés par une bureaucratie qui applique en aveugle des lois et règlements archaïques. Un conseil de la tribu, sans autorité, se réunit stérilement deux ou trois fois par an. Au point de vue économique, leur nourriture leur fournit 1.000 à 1.200 calories par jour. Les troupeaux de moutons, leurs seules ressources, ont été réduits de moitié en 1934 par édit gouvernemental, en raison de l'état des terres et ne s'élèvent plus qu'à 500.000 têtes, or il faudrait à chaque famille 250 moutons pour lui permettre de manger et de se vêtir; moins de 3 p. 100 possèdent ce nombre. La mortalité chez les Navajo est 14 fois supérieure à celle du reste de la population américaine; la moitié des enfants meurt avant d'avoir atteint cinq ans. La tuberculose, la pneumonie, la diarrhée infantile et les maladies vénériennes (surtout depuis le retour dans leur foyer des soldats de la dernière guerre) font de terribles ravages. Pour combattre ces fléaux, il n'y a encore maintenant que 10 médecins et 6 hôpitaux contenant ensemble 451 lits. Aucun médecin n'a le temps ou la possibilité de faire une visite à domicile; il n'y a pas d'ambulance. Il faut aussi ajouter que la religion navajo apporte des entraves à l'exercice de la médecine. Pour que le foyer ne reçoive pas la contamination de la mort, les grands malades sont portés dehors; d'autre part, quand un guérisseur indien est appelé, il traite son malade pendant neuf jours consécutifs sans qu'on puisse intervenir et après, il est souvent trop tard pour agir efficacement.

L'éducation des enfants, pour 17.000 d'entre eux, est inexistante en raison des distances qui séparent la maison de l'école et en raison de l'absence de moyens de communication. Sur toute l'étendue de la réserve, il n'y a que sept écoles et une cinquantaine de petits externats dont huit sont fermés faute de fonds; six ou sept cents enfants y reçoivent des rudiments d'instruction. C'est à peine si 5 p. 100 de la population parle l'anglais et si 15 p. 100 le comprend un peu. Une poignée d'hommes peut se servir de l'alphabet spécial conçu pour la langue navajo, les autres ne savent pas lire du tout. Quand un Navajo va dans une ville, à Gallup par exemple, il pourrait aller au restaurant, au cinéma, prendre un tramway sans que

des barrières lui fussent opposées comme à un nègre, mais sa bourse est toujours vide; il doit rester chez lui.

Venir en aide aux Indiens par voie de subvention, on n'y doit pas songer, dit le Gouverneur de New Mexico; il faudrait dépenser 2 millions de dollars par an et l'État est trop pauvre pour les trouver. Quant au droit de vote, la question est soumise à la Cour suprême qui statuera... un jour.

L'opinion publique a forcé le Congrès à agir et celui-ci a voté 2 millions de dollars; le président Truman, dans un message spécial, a ajouté qu'on a élaboré un programme de dépenses de 80 millions s'étendant sur dix ans pour réorganiser la réserve, construire des écoles, des routes, des canaux d'irrigation, aménager les fermes. Mais ceux qui ont étudié le programme disent que le mal n'est pas atteint dans sa racine. On y traite l'Indien comme dans les vieilles lois fédérales; il reste attaché sur la terre de la réserve; il n'a aucune voix dans les délibérations relatives à la distribution des fonds qui lui sont destinés et la routine administrative, aux mains des mêmes incapables, continue son œuvre néfaste. Aucune élasticité n'existe entre les divers chapitres du budget; on ne peut prendre aux plus fortunés pour aider les plus pauvres. Par ailleurs, les Navajo, qui représentent le sixième de la population indienne des États-Unis, sont loin d'avoir proportionnellement leur part. Les bureaux des affaires indiennes utilisent 11.000 employés; c'est à peine si le douzième d'entre eux s'occupe des Navajo. L'Administration n'a même pas encore utilisé les premiers fonds mis à sa disposition !

Voici les remèdes préconisés :

Réorganisation des bureaux des Affaires indiennes avec représentation mixte.

Obligation pour les États de « connaître » leur population indienne.

Naturalisation obligatoire de l'Indien là où elle n'existe pas encore (Arizona, New Mexico).

Nomination de fonctionnaires indiens.

Création d'écoles avec un budget de 50 millions de dollars (au lieu de 23 millions) pour dix ans.

Abandon des cantonnements militaires dans le Sud-Ouest et leur remplacement par des écoles.

Avant tout, renoncer à l'idée de conserver les réserves pour y protéger la « culture ».

R. d'H.

Les ruines de Aparicio, Veracruz. — Dans l'*Informador* de Guadalajara (Mexique) du 24 octobre 1948, M^{me} Elizabeth Couhin D. de Jancigny fait le récit d'une visite des ruines de Aparicio, situées à quatre heures de cheval de Vega de Alaterre (Veracruz). Ces ruines, inconnues jusqu'à présent des archéologues — elles ne figurent pas dans l'énumération de l'*Atlas arqueológico de la República Mexicana*, Mexico, 1938 — semblent d'une grande étendue. De très nombreux monticules, des pierres sculptées et gravées, dont l'une rappelle celles de Misantla, font de ce site l'un des plus importants de la région; après El Tajin et Cempoalla, peut-être est-ce un troisième centre de la civilisation totonaque. Malheureusement l'article n'est pas accompagné d'illustrations.

H. L.

Sur Fr. Francisco de Ajofrín, voyageur au Mexique (1763). — En 1936, le regretté Genaro Estrada a publié à México le *Diario del Viaje que hicimos a México* du Capucin Fr. Francisco de Ajofrín, qui constitue le premier fascicule de la *Biblioteca historica mexicana de obras inéditas*, et dont l'original est conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, Mss. 3967. Voici ce qu'il dit de l'auteur et de son compagnon Fr. Fermín de Olite, qui débarquèrent au Mexique à la fin de 1763 : « De fray Fermín de Olite nada hemos hallado en crónicas y bibliografías mexicanas, que nos haga saber de sus antecedentes y actividades. De fray Francisco de Ajofrín se sabe que escribió varios libros con vidas de capuchinos, que se imprimieron en Madrid, de 1769 à 1789; pero en ninguna bibliografía española ni de otro país hemos hallado referencia del manuscrito del *Diario del Viaje que hicimos a México* » (p. 10).

On peut ajouter qu'en 1758 Fr. Francisco de Ajofrín était professeur de théologie au couvent des Capucins du Pardo, près de Madrid; il prit à cette époque la défense du célèbre P. Isla, dont le *Fray Gerundio* venait de paraître, dans une lettre datée du 4 avril 1758 et adressée à l'inquisiteur général D. Manuel Quintano y Bonifaz, confesseur du roi Ferdinand VI et archevêque titulaire de Pharsale (voir Bernard Gaudeau, *Les prêcheurs burlesques en Espagne au XVIII^e siècle, Étude sur le P. Isla*, Paris, 1891, p. 405-406; texte p. 497-499). Conformément à la règle de son Ordre, Fr. Francisco avait pris le nom de son pays natal, Ajofrín, au Sud de Tolède, non loin d'Orgaz; il y passa pour aller s'embarquer à Cadix (*Diario*, p. 15). Dans son *Diccionario bibliográfico-histórico de los antiguos Reinos, Provincias, Ciudades, Villas, Iglesias y Santuarios de España* (Madrid, 1858, p. 36), Muñoz y Romero signale précisément de lui : « Historia sacro-profana de la ilustre villa de Ajofrín y aparición de su milagrosa imagen de Nuestra Señora de Gracia, escrita por el R. P. Fr. Francisco de Ajofrín, capuchino. MS. en fól., de 333 pliegos. » Il ajoute encore : « El autor presentó esta obra al Consejo de Castilla en el año de 1774, solicitando licencia para su impresion. Greemos que no llegó á publicarse ». Il ne dit malheureusement ni où était conservé ce manuscrit ni s'il l'a vu lui-même ou s'il en parle de seconde main.

Robert RICARD.

Walter Scott et Bernal Díaz del Castillo. — Le hasard d'une lecture de vacances a fait tomber sous mes yeux un passage de l'*Histoire de la démonologie et de la sorcellerie* de Walter Scott où celui-ci fait curieusement état d'un passage de Bernal Díaz del Castillo. Voici le texte; je l'emprunte à la traduction Defauconpret (*Oeuvres de Walter Scott*, t. XXXII, Paris, 1833, p. 258-259), dont je respecte exactement l'orthographe :

« Nous pouvons prendre la liberté de citer deux exemples remarquables de cette disposition à croire voir soi-même le prodige surnaturel que voient les autres, ou, en d'autres termes, à se fier aux yeux des autres plus qu'aux siens.

« Le premier est tiré de l'*Historia Verdadera* de don Bernal Díaz del Castillo, un des compagnons du célèbre Cortez, dans sa conquête du Mexique. Après avoir rendu compte d'une grande victoire remportée malgré une extrême inégalité de nombre, il rapporte le fait mentionné dans la chronique contemporaine de Gomara, que saint Jacques, monté sur un cheval blanc, s'était montré en tête des combattans, et avait conduit ses chers Espagnols à la victoire. Il est très-curieux de remarquer la convic-

tion intime du cavalier castillan, que ce bruit naquit d'une méprise dont il explique la cause d'après sa propre observation, tandis qu'en même temps il ne se hasarde pas à nier le miracle. L'honnête *conquistador* convient qu'il ne vit pas de ses propres yeux cette vision encourageante ; il dit même qu'il vit un cavalier, nommé Francisco de Morla, monté sur un cheval châtain, combattre vigoureusement à l'endroit où l'on disait que le saint s'était montré. Mais au lieu d'en tirer la conclusion naturelle, le dévot conquistador s'écrie : Pêcheur que je suis ! Que suis-je, pour être admis à la faveur de voir le bienheureux apôtre !»

Le passage de Bernal Díaz est au ch. XXXIV de la *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*. Le voici à son tour (édit. Carlos Pereyra, 2 vol., Madrid, 1928, t. I, p. 104-105) : «Aquí es donde dice Francisco López de Gomara que salió Francisco de Morla en un caballo rucio picado antes que llegase Cortés con los de caballo, y que eran los santos apóstoles Señor Santiago o Señor San Pedro. Digo que todas nuestras obras y vitorias son por mano de Nuestro Señor Jesucristo, y que en aquella batalla había para cada uno de nosotros tantos indios que a puñados de tierra nos cegaran, salvo que la gran misericordia de Nuestro Señor en todo nos ayudaba ; y pudiera ser que los que dice el Gomara fueran los gloriosos Apóstoles Señor Santiago o Señor San Pedro, e yo, como pecador, no fuese digne de lo ver. Lo que yo entonces vi y conocí a Francisco de Morla en un caballo castaño, que venía juntamente con Cortés, que me parece que agora que lo estoy escribiendo se me representa por estos ojos pecadores toda la guerra según y de la manera que allí pasamos. E ya que yo, como indino, no fuera merecedor de ver a cualquiera de aquellos gloriosos apóstoles, allí en nuestra compañía había sobre cuatrocientos soldados, y Cortés y otros muchos caballeros, y platicárase dello, y se tomara por testimonio, y se hobiera hecho una iglesia cuando se pobló la villa, y se nombrara la villa de Santiago de la Vitoria, o de San Pedro de la Vitoria, como se nombró Santa María de la Vitoria. Y si fuera así como dice el Gomara, harto malos cristianos fuéramos que enviándonos Nuestro Señor Dios sus santos Apóstoles, no reconocer la gran merced que nos hacía, y reverenciar cada día aquella iglesia, y pluguiera a Dios que así fuera, como el coronista dice ; y hasta que leí su corónica nunca entre conquistadores que allí se hallaron tal les oí.»

Il n'est pas besoin de regarder de près pour s'apercevoir que Bernal Díaz dit à peu près le contraire de ce que lui fait dire Walter Scott et que le grand romancier, peut-être aveuglé par le préjugé trop répandu que les pays hispaniques sont le refuge de la superstition, a commis un contresens complet sur le texte auquel il se réfère. Il ne l'aurait sans doute pas commis s'il avait su ou s'il s'était rappelé que Bernal Díaz a écrit son histoire pour rectifier la chronique de Gómara. Il aurait compris alors qu'en réalité Bernal Díaz se moque de celui-ci et le critique durement sous une forme de persiflage ironique : il n'a pas vu saint Jacques, il n'a vu que son camarade Francisco de Morla sur son cheval bai brun ; c'est peut-être parce que ses péchés le rendaient indigne de contempler la miraculeuse vision ; mais comment se fait-il que, parmi les quatre cents compagnons de Cortés, personne ne l'ait vue non plus ? C'est bien ainsi que M. Ramon Menéndez Pidal a entendu les réflexions de Bernal Díaz : «El espíritu religioso de aquellos hombres no se satisface con recursos manoseados. Sienten el favor espiritual de Santiago, a quien desde el primer momento de su entrada en Méjico se proponen consagrar el ensangrentado templo del dios de la guerra, como en efecto lo hicieron ; pero no experimentan la necesidad de la

consabida aparición del Apóstol alanceando enemigos, que Gómara, cronista al uso, no deja de contar. Bernal Díaz censura al historiador de Cortés. «Yo, pobre pecador — dice —, bien pude ser indigno de ver a Santiago sobre su caballo rucio; pero¿ como no lo vieron tampoco cuatrocientos soldados mis compañeros, ni hablaban nada de tal suceso ? Yo no vi sino a Francisco de Morla sobre un caballo castaño, que llegó con Cortés, y nos dió la victoria» («¿ Codicia insaciable ? » «¿ Ilustres hazanas ? », dans *La lengua de Cristóbal Colón*, etc., Col. Austral, n° 283, Madrid, 1942, p. 110). Si donc le passage de Bernal Díaz doit être versé à un dossier, ce n'est pas à celui de l'histoire de la superstition, comme le croyait Walter Scott, c'est à celui de l'histoire de l'esprit critique.

Robert RICARD.

Tentatives pour entrer en relations avec les Motilones du Venezuela. — On sait combien les Motilones, depuis les débuts de la conquête espagnole, se sont montrés hostiles à tout contact avec les Blancs. Bon nombre d'Espagnols ont payé de leur vie leurs tentatives d'approche. Bien que les terres sur lesquelles vivent les Motilones soient beaucoup moins étendues qu'autrefois, ces Indiens, dans la région de Maracaibo, apportent encore un véritable obstacle à toute pénétration et la compagnie pétrolière qui exploite des gisements proches de leur habitat est tenue de protéger ses ouvriers isolés qui tombent encore trop souvent sous les coups de flèches lancées par des mains invisibles. On suppose que le nombre des Motilones s'élève de nos jours à environ 1.500 âmes. En 1946, deux anthropologues américains, le Dr Preston Helder et sa femme, ont tenté de les apprivoiser en déposant des cadeaux à leur intention dans une clairière. Une grêle de flèches répondit à ces avances, bien que certains cadeaux aient été jugés dignes d'être acceptés, car ils avaient disparu. Aujourd'hui le Père Capucin, Cesaro de Armellada, veut reprendre les essais de conversation. Utilisant d'abord un avion mis à sa disposition par la Compagnie pétrolière, il laisse tomber près des cases des Motilones quelques colis contenant des objets tels que des étoffes, des aiguilles, des ciseaux, des miroirs de poche, du sel, des outils... auxquels sont joints des dessins et des portraits le montrant apportant ses cadeaux aux Indiens. Après cette distribution, il compte se présenter seul et sans armes aux Motilones et vivre quelque temps avec eux, s'il le peut. Les premiers envois de colis semblent déjà avoir atteint leur but. Les Indiens, quand ils voient l'avion, agitent les drapeaux qu'on leur a parachutés et paraissent inviter les voyageurs à descendre parmi eux. Mais, pour atterrir, il faudrait un hélicoptère et le Père de Armellada en demande un avec insistance.

R. d'H.

Une relique des Vikings. — On signale, dans la presse américaine, que la Smithsonian Institution vient d'acquérir la pierre des Vikings dite « de Kensington », dans le Minnesota, longtemps considérée comme un monument d'authenticité douteuse et que des études plus poussées ont permis de réhabiliter. Il s'agirait du document européen le plus ancien qui existe en Amérique, puisqu'il remonterait à 1362. La pierre pèse environ 200 livres et mesure 77 centimètres de haut,

40 de large et 18 d'épaisseur. Elle est gravée de caractères anciens qu'on lit, avec quelques lacunes, de la manière suivante :

! « (Nous sommes) huit Goths (Suédois) et vingt-deux Norvégiens en voyage d'exploration (venant) du Vineland par (ou à travers) l'Ouest. Nous avons campé à côté (d'un lac avec) deux rochers à une journée de marche au Nord de cette pierre. Nous nous sommes absentés et avons pêché un jour. En revenant (nous) avons trouvé dix (de nos) hommes rouges de sang et morts. Avm (*probablement* ave Maria). Sauve-nous du Malin. (Nous) avons dix des nôtres près de la mer, pour surveiller nos vaisseaux à quatorze journées de cette île. An 1362. »

R. d'H.

Honduras britannique ou Belice. — Le Guatemala, dont la révolution d'octobre 1944 a changé les membres du Gouvernement et, en même temps, l'orientation politique, revendique la restitution du territoire de Belice, ou Honduras britannique, occupé à titre précaire par l'Empire britannique depuis que la Couronne d'Espagne, en 1783, lui permit d'y pratiquer des coupes de bois, mais avec interdiction d'y avoir une activité commerciale ou industrielle et d'y élever des fortifications. En 1859 un traité relatif au territoire de Belice fut bien signé entre le Guatemala et l'Angleterre, mais cette dernière n'ayant pas rempli ses obligations, le Guatemala estime le traité caduc; il proteste contre une immigration projetée par elle et demande le retrait des troupes qu'elle y a placées. Quelques incidents se sont produits et le Guatemala désire porter l'affaire devant la Cour internationale de justice.

R. d'H.

Des maisons flottantes pour les terrains glacés. — La presse canadienne signale la création récente par un ingénieur de Montréal, M. G. Jacobson, de maisons flottantes destinées à s'élever sur le sol gelé de l'Arctique, c'est-à-dire qu'à la manière d'un vaisseau, l'édifice, indépendant et sans fondation, est destiné à reposer sur un sol instable comme la glace de l'hiver ou la masse boueuse de l'été. L'isolement des murs et des cloisons a été particulièrement bien réalisé. On a fait usage, en guise d'isolant additionnel, de coton de verre.

R. d'H.

Archéologie de la région de Viacha. Bolivie. — Le journal « La Razón » de la Paz, dans son numéro du 7 décembre 1947, nous fait connaître les résultats de recherches et de fouilles entreprises depuis trois ans par le Colonel Federico Diez de Medina dans la région de Viacha, centre situé à quelques trente kilomètres de la capitale bolivienne et à 3.800 mètres d'altitude environ. De nombreux monuments funéraires ont été étudiés. Des recherches du colonel de Medina on peut dégager les points suivants : il s'agit d'un centre de défense où subsistent beaucoup de tombeaux en pierre, appartenant à la civilisation de Tiahuanaco; les corps exhumés ont été trouvés dans la position traditionnelle, les jambes repliées et les genoux contre la poitrine; leur enveloppe extérieure consiste en

un tressage de torsades de paille ou de joncs séchés à la manière de certains paniers, avec une ouverture en face du visage du cadavre; ce mode de sépulture était déjà connu. La déformation du crâne était pratiquée selon la méthode dite circulaire. L'explorateur croit que le culte des morts a pris dans ce site une importance particulière, justifiée par le nombre des petits monuments et par la disposition de deux niches extérieures, sans doute destinées aux offrandes, qui flanquent le couloir central d'accès aux alvéoles intérieures.

D'après certaines représentations sur des poteries, le colonel de Medina revient sur la question — aujourd'hui résolue par la négative — de l'origine précolombienne et aymara du poncho. On sait qu'il n'existe de différence entre ce vêtement et certaine chemise indienne ancienne que l'existence de coutures latérales dans celle-ci, coutures absentes dans celui-là. La représentation donnée sur un vase anthropomorphe est trop imprécise pour autoriser une conclusion aussi formelle que celle du colonel Medina.

R. d'H.

La mission ethnologique et archéologique française au Pérou. — Nous avons reçu des nouvelles de M. et M^{me} H. Reichlen qui, depuis dix-huit mois, poursuivent la mission que leur a confiée le Musée de l'Homme. Après être restés pendant quelque temps dans la région de Cajamarca, si complexe au point de vue archéologique, ils ont pénétré au mois de juin dans la vallée de l'Ucubamba, profitant des trois ou quatre mois de saison sèche qui rend possibles les travaux de prospection et de fouille. Ils ont exploré à la corde des falaises aux parois verticales dans lesquelles sont blottis les « villages des morts » aux tombeaux alignés. A Balsas, à Cuelap des fouilles ont été pratiquées avec succès et les explorateurs comptent s'enfoncer plus avant en des terrains peu ou pas encore étudiés. Attendons, pleins de confiance, de connaître les résultats détaillés des travaux que poursuivent sans répit ces deux vaillants chercheurs.

R. d'H.

Centre français des études andines. Lima. — Il vient de se fonder au Pérou un centre de travail scientifique dont le directeur, le D^r Jean Vellard, dans son discours d'inauguration prononcé à Lima le 14 mai 1948, a défini le but essentiel : « Réaliser des recherches sur le terrain et créer un organisme de liaison, véritable secrétariat scientifique, entre les hommes de science du Pérou et de l'Amérique latine et les milieux scientifiques de France et de langue française, s'intéressant aux questions andines ». Géographie, archéologie, ethnologie, botanique et zoologie seront les branches principales de l'activité de ce centre d'études. Le comité directeur local, en dehors du D^r Vellard déjà nommé, comprend le professeur Marc Pieyre, M. Henry Reichlen, chargé actuellement d'une mission par le Musée de l'Homme de Paris, M. Robert Bazin et M. Henri Bonneville, attachés culturels, près l'Ambassade de France à Lima. Le Général Oscar Torres, Ministre de l'Éducation publique du Pérou, et M. Ledoux, ambassadeur de France à Lima, avaient bien voulu honorer de leur présence la séance d'inauguration.

Souhaitons un plein succès à cet organisme qui sera précieux non seulement pour les recherches que ses membres poursuivront au Pérou et dans les pays voisins, mais aussi pour la liaison qu'ils sauront établir ou faciliter entre les savants de France et de l'étranger et nos amis péruviens.

R. d'H.

Décès du D^r Sylvanus G. Morley. — On annonce la mort du célèbre américain le D^r G. Morley, survenue à la suite d'une crise cardiaque le 2 septembre 1948 à Santa Fé (New Mexico). Le D^r Morley avait 65 ans. Les études maya perdent en lui l'un de leurs plus brillants représentants. Depuis 1915 il ne cessa de produire et de publier. En 1946, il faisait paraître « La civilisation maya », somme des connaissances qu'il avait acquises au cours d'une vie de labeur passée en grande partie au Yucatan. Il était directeur à Santa Fe de « The school of American Research » et du Museum du Nouveau Mexique.

R. d'H.

Le souvenir d'Anchieta aux Canaries. — On sait que le Père Jésuite José Anchieta (1534-1597), qui joua un rôle si important dans l'évangélisation et la formation du Brésil, était un Espagnol d'origine basque né aux Canaries. L'excellente *Revista de Historia* de La Laguna de Tenerife, patrie du célèbre missionnaire, nous annonce (numéro double 82-83, avril-septembre 1948, p. 304) qu'un comité s'est constitué dans cette ville en vue de l'érection d'un monument à Anchieta. Elle signale également (p. 306) plusieurs articles parus dans la presse quotidienne des Canaries : de Dacis V. Darias y Padrón, dans *La Tarde* des 25 et 26 juin 1948, sur Anchieta et sa famille; d'Andrés de Lorenzo Cáceres, dans le même journal du 9 août, sur la canonisation d'Anchieta, demandée à Tenerife depuis 1631; et du même, dans *El Día* du 27 mai et des 13 et 14 juillet, sur Anchieta et son acte de baptême.

Robert RICARD.

Interdiction de la vente de la coca en Colombie. — On nous informe de Bogotà que la vente de la coca est prohibée depuis le 22 novembre 1948. Cette mesure ne profitera qu'aux mercantis, car elle obligera les Indiens à recourir à eux pour se procurer un produit qu'ils ne peuvent supprimer tout d'un coup de leur économie, sans nuire profondément à leur équilibre et à leur résistance. On a tort de trop souvent confondre « cocaïsme » et « cocaïnisme ». Encore une fois, ce sont les Indiens qui paieront.

H. L.

La population indienne aux États-Unis. — Selon le professeur d'anthropologie John Collier de City College, les Indiens aux États-Unis et en Alaska s'accroissent annuellement de 1,2 p. 100, tandis que le reste de la population ne dépasse pas un accroissement de 0,7 p. 100.

R. d'H.

L'éducation des jeunes Indiens au Canada. — Le budget du Canada pour 1948 prévoit la création de plusieurs externats spéciaux destinés aux enfants indiens. Une quarantaine d'autres écoles suivront.

R. d'H.

Les Indiens de l'Amérique du Nord et la Paix. — Le Secrétaire du Gouvernement national provisoire des Indiens de l'Amérique du Nord vient de présenter aux autorités canadiennes un plan de paix mondial. Ce plan, dont on refuse de révéler actuellement les détails, doit être transmis à l'O. N. U. M. Sainte-Foy, de Québec, rappelle à cette occasion le rôle intelligent et pacificateur d'un chef huron, Kondiaronk, le Rat, qui eut une action considérable dans la tenue des assises des tribus indiennes du Nord, en 1700. Elles avaient été convoquées par Charles Lemoyne de Longueuil avec l'aide de ses fils, les immortels Macchabées de la Nouvelle France. Kondiaronk était un caractère, il savait tenir tête au comte de Frontenac, ce qui n'était pas, paraît-il, aisé. Il fut l'artisan de la paix indienne préparée par les Lemoyne qui avaient réussi à rassembler les délégués de toutes les tribus ennemies du temps en une espèce de Société des Nations.

R. d'H.

Seconde réunion de l'Hylea amazonica. — Réuni une première fois à Belem de Para en août 1947, cet institut a tenu sa seconde réunion à Iquitos au début du mois de mai 1948. Le Vénézuëla, la Colombie, l'Ecuador, le Pérou, la Bolivie et le Brésil avaient accepté de participer aux séances ainsi que la Grande-Bretagne, les Pays-Bas et la France en raison de leur présence dans les Guyanes. Les États-Unis, la Suisse et l'Italie n'avaient envoyé que des observateurs. Trois commissions furent constituées, l'une administrative, la seconde financière et la troisième scientifique; notre Secrétaire général, le professeur P. Rivet, représentant la France, fut nommé président de cette importante commission. Le travail s'est poursuivi pendant une quinzaine de jours dans une atmosphère de grande cordialité, mais il fallut faire des efforts pour sortir de la période préparatoire et entrer sans plus tarder dans l'action. Le siège de l'Institut a été fixé sagement à Manaos, véritable point central de la zone amazonienne. Des centres d'études marginaux seront établis en couronne à Atabapo (Vénézuëla), Sibundoy (Colombie), Archidona (Ecuador), Tingo-Maria et Iquitos (Pérou), Ríberalta (Bolivie) et Belem (Brésil). Le travail sera effectué par équipe et par région bien déterminée. Cette méthode sera mise en œuvre dès 1948, avec les maigres ressources dont on dispose actuellement et la collaboration des quatre savants engagés par l'Unesco, en commençant par la région du Huallaga, une des moins étudiées jusqu'ici. Un grand fichier de toute la littérature scientifique amazonienne va être constitué à Manaos sous la direction du docteur colombien E. Pérez Arbeláez. Grâce aux subventions des pays intéressés, un budget d'environ trois cent mille dollars a pu être établi. A la demande instante du professeur Rivet, il fut entendu que les deux tiers de cette somme seraient dès maintenant consacrés aux études sur le terrain.

R. d'H.

Comité France-Amérique. — Le professeur Paul Rivet a fait, pendant les premiers mois de 1948, un cours sur les origines de l'Homme américain.

R. d'H.

Actes du XXVIII^e Congrès international des Américanistes. — Les Actes du XXVIII^e Congrès international des Américanistes viennent d'être publiés et envoyés à tous les membres actifs de ce Congrès. Ils forment un volume de 750 pages, comportant 37 planches hors texte. Toutes les études présentées y figurent, soit *in extenso*, soit sous forme d'un résumé. Les personnes désireuses d'en acquérir un exemplaire peuvent en faire la demande au siège de la Société des Américanistes, Musée de l'Homme, place du Trocadéro, Paris (16^e), en y joignant sous forme de virement bancaire, de chèque ou de mandat, au nom de la Société des Américanistes, la somme de 2.200 francs ou sa contre-valeur en livres ou en dollars.

R. d'H.

XXIX^e Congrès international des Américanistes. — Le XXIX^e Congrès international des Américanistes aura lieu à New York, du 5 au 12 septembre 1949. Le Comité d'Organisation est déjà constitué. Son président est le professeur Shapiro; ses membres MM. Kidder, Kroeber, Cooper, Linton et Bennett; son secrétaire général, M. Froelich Rainey. Pour toutes les questions concernant le Congrès, s'adresser au siège du XXIX^e International Congress of Americanists, 14 East, 71st Street, New York City.

H. L.

XXVI^e Congrès international des Américanistes, Séville. — Notre savant collègue le Père M. Gusinde nous apprend que les Actes du Congrès international des Américanistes qui s'est tenu à Séville en 1935, vont enfin paraître prochainement.

R. d'H.

Congrès d'histoire à Rio de Janeiro. — L'« Instituto histórico e geográfico brasileiro » de Rio fait connaître que, sous ses auspices, s'ouvrira en avril 1949 à Rio, le 4^e Congrès d'histoire nationale. Un règlement contient la liste des divers sujets qui pourront être traités dans les sections d'histoire, de géographie, d'ethnographie et de religion.

N.

IX^e session du « Congreso mexicano de historia ». — Conformément aux décisions prises au cours de sa VIII^e réunion, ce Congrès se tiendra au cours de 1948 et 1949 de la manière suivante :

— 1^{re} section dans la ville de Zacatecas en septembre 1948 (Histoire régionale);

— 2^e section dans la ville de Chilopa en décembre 1948 (Anthropologie et archéologie de l'État de Guerrero);

— 3^e section dans la ville de Tlaxcala en mai 1949 (Histoire ancienne et coloniale);

— Réunion plénière dans la ville de Hermosillo en décembre 1949 (Histoire de la zone septentrionale et occidentale de Mexico et de sa Mesa redonda).

R. d'H.

Congrès international de Géographie. Lisbonne. — Conformément à la décision de l'Union géographique internationale, un Congrès international de géographie doit se tenir à Lisbonne du 21 au 29 septembre 1948. Après la clôture, il est prévu des excursions dans le nord, le centre et le sud du Portugal, ainsi que dans l'île de Madère.

N.

Congrès international des sciences anthropologiques, Bruxelles. — La troisième session du Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques a eu lieu à Bruxelles du 15 au 23 août 1948. Le Congrès, qui avait attiré plusieurs centaines de spécialistes du monde entier, constitua pour les organisateurs un succès bien mérité. Le secrétariat général était entre les mains de M. Frans Olbrechts, directeur du Musée du Congo belge à Tervueren et de M. Kaj Birket Smith.

Parmi les américanistes qui participaient aux travaux, on remarquait, entre autres, la regrettée Ruth Benedict qui mourut quelques semaines après et MM. Birket Smith, Gusinde, Herskovits, Izikowitz, Koppers, Lavachery, Lowie, Mendes Correa, Rivet et Termer, pour ne citer que quelques-uns.

Les communications présentées dans la section d'Amérique étaient les suivantes :

C. A. BURLAND. *The place of art criticism and iconography in Middle American Archaeology.*

HANS DIETSCHY. *Three Mexican lienzos of the Ethnographical Museum of Basel.*

HENRI LEHMANN. *Les investigations archéologiques et ethnographiques en Colombie dans les dernières années.*

R. H. LOWIE. *Crow Indian oral literature.*

H. MARTIN-DELFOUR. *L'état actuel de l'ethnologie au Venezuela.*

A. R. MULLER. *Rites « Caboclos » de l'Etat de Sao Paulo (Brésil).* — Leur nature et leur fonction sociale.

T. PHILIPPS. *The ethnic and cultural composition of the Canadian nation.*

J. YDE. *The regional distribution of South American blowgun types.*

Marquis de WAVRIN. *La couvade en Amérique du Sud.*

Bien que non prévu au programme, M. TERMER a parlé au cours d'une séance de ses investigations au Guatemala.

Le Congrès décida, dans sa séance de clôture, et sur proposition du Conseil permanent, que le prochain Congrès aurait lieu en 1952 à Vienne.

Henri LEHMANN.

Fondation de l'«Asociación ecuatoriana de Antropología» et premier congrès anthropologique à Riobamba. — Signalons la fondation, en Ecuador, de l'«Asociación ecuatoriana de antropología» et la réunion d'un premier congrès anthropologique qui s'ouvrira à Riobamba pour commémorer le second centenaire de la mort du grand géographe équatorien Pedro Vicente Maldonado, survenue à Londres, le 24 novembre 1748.

R. d'H.

«Instituto de investigaciones históricas». Montevideo. — Sous ce nom vient d'être fondé dans la capitale de l'Uruguay un centre de recherches historiques que dirigera le professeur Emilio Ravignani. Cet institut fonctionnera en intime liaison avec l'institut correspondant de l'Université de Buenos Aires. Il commencera bientôt la publication d'une revue.

N.

Ouverture du Musée national d'archéologie et d'ethnologie à Guatemala. — Ce Musée vient d'ouvrir ses portes le 15 septembre 1948, jour anniversaire de l'indépendance de l'Amérique centrale. Il demeure sous l'égide de l'«Instituto de antropología e historia» du Guatemala.

N.

Museo Talavera. Vénézuëla. — Le D^r J. Gabriel Machado vient d'être nommé directeur du Museo Talavera à Ciudad-Bolívar.

N.

Une bibliographie anthropologique sur l'Amérique du Sud. — Juan Comas vient de publier un volume bibliographique sur l'anthropologie physique de l'Amérique du Sud, sous le titre : *Bibliografía morfológica humana de América del Sur*. Cet ouvrage, qui comporte près de trois mille références, donne la liste de tous les travaux de valeur qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur la question. Il se compose d'un fascicule de texte de 208 pages, pourvu de tables et d'index. Un second fascicule accompagne le texte : il s'agit d'un atlas (27 × 36 centim.) de 8 cartes relatives à la répartition des populations, à la classification linguistique, à la hauteur du crâne, à la stature, à l'indice céphalique horizontal et aux déformations crâniennes ethniques, d'après Krickeberg, T. D. Stewart, M. Steggerda, R. Biasutti et J. Imbelloni.

Ce travail, dont l'intérêt pour tous les américanistes ne fait aucun doute, a été publié par les *Ediciones del Instituto Indigenista Interamericano*. Mexico, 1948.

R. HARTWEG.

Société de géographie de Paris. — Cette société s'est vue dans l'obligation de porter la cotisation de ses membres à 500 francs. Ce montant, qui donne droit à l'entrée aux conférences (14 au cours de 1947), permet en outre de recevoir gratuitement les «Acta geographica». Les «Annales de Géographie» impliquent pour

leur réception un versement supplémentaire de 280 francs; elles contiennent une documentation géographique qui peut satisfaire non seulement les curiosités les plus exigeantes du spécialiste, mais l'esprit cultivé, soucieux de connaître les progrès de la connaissance de notre sphère.

N.

Collège libre des sciences sociales et économiques. — M. Raymond Ronze, directeur du « Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », a traité cette année dans ses conférences :

1° La mise en valeur du Brésil (Historique du développement économique de ce pays du xvi^e siècle à nos jours);

2° La Colombie minière et industrielle (Extraction de l'or, du platine, du pétrole, de la houille; industrie cotonnière, son avenir).

N.

Les cahiers d'outre-mer. — Sous le patronage de l'Institut de géographie de la Faculté des lettres de Bordeaux, de l'Institut de la France d'outre-mer et de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, il vient d'être créé une revue trimestrielle de géographie humaine et économique qui aura pour titre : « Les cahiers d'outre-mer ». Ce sera principalement un organe de documentation sur les pays rattachés à l'Union française. Prix de l'abonnement : France, 500 francs; Étranger, 600 francs.

R. d'H.

Revue nouvelle. — « Population studies » a quarterly journal of demography, published for the population investigation committee, by the Cambridge University Press, Bentley House, 200 Euston road, London, N. W. 1. The journal, wich is international in scope, publishes the results of original research, papers on the techniques of investigation, and discussions of summaries of the state of knowledge in the various branches of demography.

N.

« Tradiciones », revue de folklore bolivien. — Ce périodique, qui a son siège à Oruro, a fait paraître son premier numéro en décembre 1947. Il se propose d'étudier la poésie et la musique populaires, ainsi que les coutumes et les cérémonies traditionnelles. Espérons que la revue persévéra dans ses efforts; elle possède autour d'elle des éléments susceptibles d'alimenter longtemps ses pages d'une manière neuve et si intéressante !

R. d'H.

Publications récentes de l'American philosophical Society (Independance square, Philadelphia 6, Pa.) : « Kwakiutl grammar, with a glossary, of the suffixes » par Franz Boas. Prix \$ 2.50. — « Naskapi law (lake St John and lake Mistassini Bands) law and order in a hunting society » par Julius E. Lips. Prix \$ 1.50.

N.

Jubilé de la Société royale de Géographie des Pays-Bas. — La Société royale de géographie des Pays-Bas a fêté son 75^e anniversaire le 3 juillet 1948 à Amsterdam.

N.

Tome XXXII (1940) de la Société des Américanistes. — Par suite d'une pénurie de papier, pendant la guerre, ce tome ne put être tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Il vient d'être procédé à un nouveau tirage de son fascicule 1^{er}. Tous nos sociétaires ayant acquitté leurs cotisations et tous nos correspondants vont le recevoir. Il est en outre mis en vente au prix de 250 francs pour la France et 300 francs pour l'Étranger. Le fascicule II fera, lui aussi, l'objet d'un nouveau tirage dès que les circonstances le permettront.

R. d'H.

Les ruines de Aparicio, Veracruz (suite de la nouvelle donnée p. 339). — Nous donnons ci-contre (fig. 34) la reproduction d'une photographie qui vient de nous parvenir. Il s'agit de la stèle n° 2 de Aparicio représentant un personnage dont la tête est remplacée par sept serpents aux queues entrelacées. A la suite de la visite de M^{me} E. Couhin D. de Jancigny, les ruines de Aparicio ont été examinées par M. García Payón. Espérons que des travaux importants y seront entrepris par l'Institut national d'anthropologie et d'histoire de Mexico.

H. L.

A propos de « Problèmes archéologiques de la région totonaque » par José García Payón. — Dans le tome XXXV de notre Journal, nous avons publié une étude de M. García Payón sur l'archéologie de la région totonaque. L'envoi du manuscrit par son auteur, sans autre mention, nous laissait naturellement supposer que ce dernier n'avait remis son travail à aucune autre revue scientifique. Nous avons été surpris de constater que la même étude avait été également donnée à la Revue *El México Antiguo* qui l'a publiée en espagnol dans son tome VI, de mars 1947. M. García Payón aurait dû nous prévenir de ses intentions. En outre les frais actuels de publication sont assez élevés, en matière scientifique, pour qu'on s'efforce d'éviter la double parution d'un même travail.



Fig. 34.

Le Comité de rédaction.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1948.

PRÉSIDENTE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Président présente les excuses de M. de Créqui-Montfort qui, retenu, ne peut assister à la séance.

Le Président a le regret d'annoncer à la Société le décès d'un de ses membres : M. Arrubla.

M. Edgar AUBERT DE LA RÛE fait une communication accompagnée de projections sur *La marque de l'homme dans les Andes de l'Équateur*.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. Edgar AUBERT DE LA RÛE, par MM. d'Harcourt et Stresser-Péan ;

M^{lle} Ginette DEBENAIS, par le D^r Rivet et M. Ronze ;

M. Hans DIETSCHY, par MM. Lehmann et Stresser-Péan ;

M. Silvio HARO, par M. d'Harcourt et M^{lle} Lussagnet ;

l'Instituto étnico nacional de Buenos Aires, dirigé par M. Santiago M. Peralta, par le D^r Rivet et M. d'Harcourt.

La séance est levée à 18 h. 15.

SÉANCE DU 10 FÉVRIER 1948.

(Assemblée générale.)

PRÉSIDENTE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

La secrétaire générale adjointe donne lecture du Rapport moral pour l'année 1947 et le trésorier du Compte rendu financier pour l'année 1947 et du projet de budget pour 1948. Ces rapports et projet sont adoptés à l'unanimité.

M^{lle} Hélène BALFET présente des *Observations sur la céramique du Haut-Amazone*, accompagnées de projections.

Est présenté comme membre titulaire :

M. Roger BASTIDE, par le D^r Rivet et M. Lévi-Strauss.

Sont nommés membres d'honneur : MM. Luis E. Valcárcel et Francisco de Aparicio.

Sont nommés membres titulaires : M^{lle} Ginette Debenais, M. Edgar Aubert de la Rüe, M. Hans Dietschy, M. Silvio Haro, l'Instituto étnico nacional de Buenos Aires, dirigé par M. Santiago M. Peralta.

Sont nommés membres correspondants : MM. C. H. de Goeje, Karl Gustav Izikowitz, Wigberto Jiménez Moreno, Wilhelm Koppers, Henri Lavachery, Frans M. Olbrechts, Eliécer Silva Celis.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 2 MARS 1948.

PRÉSIDENCE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Claude LÉVI-STRAUSS fait une communication sur *L'ethnologie sud-américaine devant le problème des sociétés pseudo-archaïques*.

Est présenté comme membre titulaire :

Le R. P. José Rafael ARBOLEDA, par le D^r Rivet et M. Lehmann.

Est nommé membre titulaire : M. Roger Bastide.

La séance est levée à 18 h. 15.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1948.

PRÉSIDENCE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le Président présente les excuses de M. de Créqui-Montfort, qui, retenu, regrette de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Edmond BRUET fait une communication sur son *Voyage chez les Indiens Aucas, tribu nouvellement découverte dans le Haut-Amazone de l'Équateur*.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. Theodor BINDER, par M. d'Harcourt et M^{11e} Lussagnet;

M. J. BOUCHAUD, par MM. d'Harcourt et Revert;

M. Pierre DUBIEZ, par M. d'Harcourt et M^{11e} Lussagnet;

M. W. F. C. OHLY, par MM. Lehmann et Stresser-Péan.

Est nommé membre titulaire : le R. P. José Rafael Arboleda.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 11 MAI 1948.

PRÉSIDENTE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. l'abbé ROCHE fait une communication accompagnée de projections sur *Les représentations de végétaux dans la céramique de la côte nord du Pérou*, avec présentation des céramiques.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. et M^{me} COUTELLIER, par M. de Créqui-Montfort et le D^r Rivet;

M^{me} la baronne d'ERLANGER, par MM. d'Harcourt et Lehmann;

M. A. S. TIDJANI, par M. d'Harcourt et M^{11e} Lussagnet;

M. Robert VIGNON, par le D^r Rivet et M^{11e} Lussagnet;

Sont nommés membres titulaires : MM. Theodor Binder, J. Bouchaud, P. Dubiez et W. F. C. Ohly.

La séance est levée à 18 heures.

SÉANCE DU 8 JUIN 1948.

PRÉSIDENTE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. Silvio ZAVALA fait une communication sur *L'esclavage des Indiens du Mexique à l'époque coloniale*.

Sont nommés membres titulaires : M. et M^{me} Coutellier, M^{me} la baronne d'Erlanger, M. A. S. Tidjani et M. Robert Vignon.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 27 OCTOBRE 1948.

PRÉSIDENCE DE M. d'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Président présente les excuses de M. de Créqui-Montfort qui, retenu, ne peut assister à la séance.

Le Président a le regret d'annoncer à la Société le décès d'un de ses membres : M. Paul Lester.

Le D^r J. VELLARD fait une communication accompagnée de projections sur *Les Indiens Uru du haut-plateau bolivien*.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. BONIFACIO, par M. Julien et M^{lle} Lussagnet;

M. Salvador CANALS FRAU, par MM. d'Harcourt et de Aparicio;

M^{me} Elena CHIOZZA, par M. de Aparicio et M^{lle} Lussagnet;

M^{me} Jeanne DELEPLANQUE-RANAY, par M. Ronze et M^{lle} Lussagnet;

M. Juan FRIEDE, par MM. d'Harcourt et Lehmann;

M. Oscar MEYER, par MM. d'Harcourt et Lehmann;

M^{me} NANTET DE SERRANT, par M. Ronze et M^{lle} Lussagnet;

M. Martin NOEL, par MM. d'Harcourt et de Aparicio;

M. l'abbé ROCHE, par MM. d'Harcourt et Lehmann.

Suivant l'usage, pour la première séance, les nouveaux candidats sont immédiatement proposés au vote de l'assemblée. Ils sont élus à l'unanimité.

La séance est levée à 18 h. 45.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE ⁽¹⁾

PAR

Suzanne LUSSAGNET

ANTHROPOLOGIE, PHYSIOLOGIE, PATHOLOGIE

Généralités.

- BALOGH (B.) et NEMES (J.). *Polydactyly and syndactyly*. Acta anthropobiologica, n° 2. Budapest, 1947, 20 p., 4 pl., in-8°.
- BEAUVIEUX (Jean). *Essai d'une systématisation anthropologique et comparative de l'architecture cranio-faciale*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, t. VII, n° 4-6, 1946, p. 106-139.
- HERNÁNDEZ DE ALBA (Gregorio). *Problemas de la antropología. Determinación del sexo y de la edad en el esqueleto humano*. Contribuciones del Instituto etnológico de la Universidad del Cauca. Popayán, t. I, 1948, p. 101-120.
- KROGMAN (Wilton Marion). *Growth of man*. Tabulae biologicae, t. XX. La Haye, 1941, 963 p.
- LASKER (Gabriel W.). *Penetrance estimated by the frequency of unilateral occurrences and by discordance in monozygotic twins*. Human biology. Baltimore, t. XIX, n° 4, 1947, p. 217-230.
- MC ILWRAITH (T. F.). *Race and race concepts*. Proceedings of the royal canadian Institute. Toronto, t. VIII, 1942-1943, p. 18-26.
- MOORE (T. V.) et Hsü (E. H.). *Factorial analysis of anthropological measurements in psychotic patients*. Human biology. Baltimore, t. XVIII, n° 3, 1946, p. 133-157.
- MUHSAM (H. V.). *Correlation in growth*. Human biology. Baltimore, t. XIX, n° 4, 1947, p. 260-269.
- PALES (Léon). *Les variations de fréquence du muscle petit palmaire (M. palmaris longus) dans les races humaines; essai et mise au point de la question*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, t. VII, n° 4-6, 1946, p. 157-184.
- *Réflexions sur la raciologie de la carie dentaire*. L'anthropologie. Paris, t. LI, 1947, p. 220-238, 416-444.
- RIFE (David C.). *Dice of destiny. An introduction to human heredity and racial variations*. Columbus, Ohio, Long's College Book Co, 1945, 163 p.
- SHELLY HERNÁNDEZ (R. de). *Estudio biométrico sobre el desarrollo diferencial del organismo humano*. Caracas, Ministerio de sanidad y asistencia social, 1947, 24 p., in-8°.
- SLOWIK (Fritz). *Vergleichend-morphologische Untersuchungen an der Clavicula des Menschen und anderer Primaten*. Zürich, Buchdruckerei Stampfenbach, 1945, 187 p., in-8°.

⁽¹⁾ Les auteurs sont priés de vouloir bien adresser deux exemplaires de leurs travaux à la Société des Américanistes, Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, Place du Trocadéro, Paris (xvi°).

- SOLAS (L.). *Rationalisation de la nomenclature anatomique, notamment en anthropologie*. Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, t. VII, n° 4-6, 1946, p. 185-200.
- STOLHYWO (Kazimierz). *Sur les recherches des facteurs qui stabilisent la structure raciale des populations anthropologiques*. Man. London, t. XLVI, n° 70-98, 1946, p. 88-90.
- TARNÓCZY (T. H.). *Physical characteristics of speech sounds and some aspects of their anthropological relations*. Acta anthropobiologica, n° 1. Budapest, 1947, 43 p., in-8°.
- VANDERVAEL (Franz). *Biométrie humaine*. Paris-Liège, Masson et C^{ie}, 1943, 156 p.
- WOOFER (T. J.). *Completed generation reproduction rates*. Human biology. Baltimore, t. XIX, n° 3, 1947, p. 134-153.
- Yearbook of physical anthropology*. Edited by Gabriel W. LASKER. New York, The Viking Fund, 1946, 214 p.

Amérique du Nord.

- BRUES (Alice M.). *Regional differences in the physical characteristics of an american population*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 4, 1946, p. 463-482.
- CHOUKE (K. S.). *On the incidence of the foramen of Civinini and the porus crotaphitico-buccinatorius in american Whites and Negroes. I : Observations on 1544 skulls*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 2, 1946, p. 203-226.
- COLLINS Jr. (Henry B.). *Relationships of an early indian cranial series from Louisiana*. Journal of the Washington Academy of sciences. Baltimore, t. XXXI, n° 4, 1941, p. 145-155.
- CONNOLLY (C. J.). *The fissural pattern in the brain of Negroes and Whites. The occipital lobe*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 4, 1943, p. 363-404.
- CUMMINS (Harold) et HANSEN (Vibeke-Fabricius). *Dermatoglyphics in Eskimos of West Greenland*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 3, 1946, p. 395-402.
- ENGER Jr (Walter D.) et BLAIR (William). *Crania from the Warren mound and their possible significance to northern periphery archaeology*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 142-146.
- FERGUSON (Alice L. L.). *An ossuary near Piscataway Creek. With a report on the skeletal remains by T. Dale STEWART*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 1, 1940, p. 4-18.
- HAURY (Emil W.). *Excavations in the Forestdale valley, east central Arizona*. With appendix by Norman E. GABEL : *The skeletal remains of the Bear Ruin*. University of Arizona Bulletin, t. XI, n° 4, Social science Bulletin, n° 12. Tucson, 1941, 147 p., in-8°.
- KIDD (George E.). *The skull of a Copper Eskimo*. Man. London, t. XLVI, n° 1-26, 1946, p. 1-2.
- *Trepanation among the early Indians of British Columbia*. Canadian medical Association Journal. Toronto, t. LV, n° 5, 1946, p. 513-516.
- LANIER Jr (Raymond R.). *Length of first, twelfth, and accessory ribs in american Whites and Negroes; their relationship to certain vertebral variations*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. II, n° 2, 1944, p. 137-146.
- MICHELSON (Nicholas). *Investigations in the physical development of Negroes. I : Stature*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 2, 1943, p. 191-213.
- *Studies in the physical development of Negroes. II : Weight*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 3, 1943, p. 289-300.

- MICHELSON (Nicholas). *Studies in the physical development of Negroes. III : Cephalic index.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 4, 1943, p. 417-424.
- *Studies in the physical development of Negroes. IV : Onset of puberty.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. II, n° 2, 1944, p. 151-166.
- MOORE (P. E.), KRUSE (H. D.), TISDALL (F. F.) et CORRIGAN (R. S. G.). *Medical survey of nutrition among the northern Manitoba Indians.* Canadian medical Association Journal. Toronto, t. LIV, n° 3, 1946, p. 223-233.
- NEUMANN (Georg K.). *Types of artificial cranial deformation in the eastern United States.* American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 306-310.
- STEWART (T. Dale). *Anthropology and the melting pot.* Smithsonian Institution. Annual Report of the Board of regents for the year 1946. Washington, 1947, p. 315-343.
- *Relative variability of indian and white cranial series.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 3, 1943, p. 261-270.
- STRANDSKOV (Herluf H.) et SIEMENS (G. J.). *An analysis of the sex ratios among single and plural births in the total, the «white» and the «colored» United States populations.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 4, 1946, p. 491-501.
- WIENER (Alexander S.), BELKIN (Ruth B.) et SONN (Eve B.). *Distribution of the A₁-A₂-B-O, M-N, and RH blood factors among Negroes in New York City.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. II, n° 2, 1944, p. 187-194.

Amérique centrale.

- Características antropométricas de los niños de Guatemala.* Guatemala, Departamento de estadística, 1946, 22 p.
- GESSAIN (Robert). *Contribution à l'étude des Tepehua de Huehuetla (Hidalgo, Mexique).* La tache pigmentaire congénitale. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 145-168.
- GIRÓN (Manuel A.). *Introducción al estudio del biotipo guatemalense.* Guatemala, Tipografía nacional, 1945, 37 p., in-8°.
- GOULD (Harley N.). *Anthropometry of the Chol Indians of Chiapas, Mexico.* New Orleans, Middle american research Institute of the Tulane University of Louisiana, 1946, 20 p.
- RUSSELL (James E.). *Some health problems among the Chontals of Tabasco, Mex.* América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 315-321.
- STOUT (D. B.). *Further notes on albinism among the San Blas Cuna, Panamá.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 4, 1946, p. 483-490.
- TERRA (Helmut de). *Discovery of an Upper Pleistocene human fossil at Tepexpan, valley of Mexico. Preliminary announcement.* Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n°s 1-3, 1946, p. 287-288.
- *New evidence for the antiquity of early man in Mexico.* Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n°s 1-3, 1946, p. 69-88.
- *Preliminary note on the discovery of fossil man at Tepexpan in the valley of Mexico.* American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 40-44.

Antilles.

- KING (Marguerite N.). *Cultural aspects of birth control in Puerto Rico.* Human biology. Baltimore, t. XX, n° 1, 1948, p. 21-35.

Amérique du Sud.

- CANALS FRAU (Salvador). *Etnología de los Huarpes. Una síntesis*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 9-148.
- CASTRO (Josué de). *La alimentación en los trópicos*. México, Fondo de cultura económica, 1946, 204 p.
- CONSTANZO (María de las Mercedes). *Algunos cráneos procedentes de Arica (Chile)*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXII, 1944, p. 155-157.
- *Restos antropológicos procedentes de la isla Las Tejas (Santa Fe). Observaciones etnográficas. El peinado y el tocado en momias del norte de Chile*. Boletín de estudios etnográficos y coloniales, t. I, n° 1. Santa Fe, 1946, 29 p.
- CRUXENT (José María). *Descubrimiento del primer cráneo con deformación intencional tabular-erecta en la zona de Tacarigua (Aragua-Venezuela)*. Boletín de la Sociedad venezolana de ciencias naturales. Caracas, t. X, n° 69, 1946, p. 335-361.
- DOBROVSKY (Manuel). *Abrasiones dentarias en cráneos de Indios Patagones*. La Plata, Instituto del Museo de la Universidad nacional, 1946.
- FLORNOY (Bertrand) et REICHLEN (Paule). *Documents pour l'étude anthropologique des populations du Haut-Amazone*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), 3 tableaux.
- GUEVARA (Arturo). *Sinopsis de antropología precolombina. (Excavaciones etnográficas de Vicente Marciano y contribución del doctor Gaspar Marciano a la etnología venezolana)*. Serie de cuadernos amarillos, XII Conferencia sanitaria panamericana, n° 16. Caracas, 1946, 81 p.
- LEHMANN (Henri), CEBALLOS ARAUJO (Alberto) et CHÁVES CH. (Milciades). *Grupos sanguíneos entre los Indios «Kwaiker»*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 3, 1947, p. 227-230.
- LEÓN (Luis A.). *Paidometría indígena*. América indígena. México, t. VII, n° 3, 1947, p. 249-260.
- LIPSCHUTZ (Alexander), MOSTNY (Grete) et ROBIN (Louis). *The bearing of ethnic and genetic conditions on the blood groups of three fuegian tribes*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IV, n° 3, 1946, p. 301-332.
- MARROQUÍN (José). *Particularidades antropológicas del indígena puneño*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 13-28.
- MONGE M. (Carlos). *Acclimatación en los Andes. Confirmaciones históricas sobre la «agresión climática» en el desenvolvimiento de las sociedades de América*. Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXVIII, 1945 [Tirage à part, 78 p.].
- MOSTNY (Grete). *Un cementerio incásico en Chile central*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXIII, 1946-1947, p. 17-41.
- NEWMAN (Marshall T.). *Indian skeletal material from the central coast of Peru*. Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XXVII, n° 4. Cambridge, Mass., 1947, x-71 p., 7 pl., in-8°.
- PAULOTTI (O.) et GONZÁLEZ ALEGRIA (L.). *Grupos sanguíneos de los nativos de la puna jujeña*. Anales del Museo argentino de ciencias naturales. Buenos Aires, t. XLI, antropología, n° 83, 1943, p. 21-28.
- QUEVEDO (Sergio A.). *Algunas observaciones antropométricas en los campesinos de Anta*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXV, n° 90-91, 1946, p. 117-164.
- *La tele-radiografía en el estudio de las deformaciones craneanas*. Cuzco, H. G. Rozas, 1946, 24 p., 14 pl., in-8°.
- REICHLEN (Paule). Voir FLORNOY (B.) et REICHLEN (P.).

- RUSCONI (Carlos). *El tercer trocúnter en ind'genas pre-hispánicos de Mendoza*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. X, 1947, p. 159-163.
- *La deformación craneana en los ind'genas pre-hispánicos de Mendoza (Argentina)*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. VI, 1944, p. 135-139.
- SANDOVAL SMART (Luis). *El factor Rh en la sangre humana*. Revista de criminología y policía científica. Santiago de Chile, t. IV, 1943, p. 6-11.
- *Grupos, subgrupos, tipos, factores sanguíneos y antropología*. Revista de criminología y policía científica. Santiago de Chile, t. IV, n° 53, 1943, p. 9-19.
- *Los tipos Rh y su importancia en criminalística*. Arquivos da polícia civil de São Paulo. São Paulo, 1944, p. 15-23.
- SANDOVAL SMART (Luis) et DOMÍNGUEZ (M.). *Los grupos, subgrupos, tipos y factores sanguíneos en la población de Santiago*. Boletín de la Sociedad de biología de Concepción. Concepción, t. XX, 1945, p. 77-86.
- SANDOVAL SMART (Luis), HENCKEL (C.) et GIOVICH (L.). *Grupos, subgrupos y factor Rh sanguíneos en los Indios Mapuches de la provincia de Cautín (Chile)*. Notas del Museo de La Plata. La Plata, t. XI, 1946.
- SANDOVAL SMART (Luis), VARLETA (J.) et DOMÍNGUEZ (M.). *Subgrupos sanguíneos A₁; A₂; A₁ B; A₂ B*. Revista de criminología y policía científica. Santiago de Chile, t. V, n° 59, 1944, p. 5-9.
- SANTIANA (Antonio). *Los Fueguinos. Sus grupos sanguíneos*. Anales de la Universidad central del Ecuador. Quito, t. LXXIII, 1945, p. 273-341.
- *Los grupos sanguíneos de los Indios del Ecuador*. Comunicación definitiva. Quito, Imprenta de la Universidad, 1947, 46 p., in-8°.
- SAYAGO (G.), VARGAS SIVILA (E.) et CHATTÁS (A.). *Índice tuberculínico de los niños asistidos en el dispensario transito Cáceres de Allende, durante doce años*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. VIII, n° 24, 1940, p. 295-320.
- SILVA CELIS (Eliécer). *Críneos de Chiscas*. Revista del Instituto etnológico nacional. Bogotá, t. II, n° 2, 1946, p. 43-59.
- STEWART (T. Dale). *Distribution of cranial height in south America*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 2, 1943, p. 143-156.
- VACCARO (H.) et MEZA (Dr.). *Hemoaglutinógeno Rh y «Eritroblastosis fetal»*. Revista chilena de pediatría. Santiago de Chile, t. X, 1943.
- VARGAS SIVILA (Enrique). *Índices tuberculínicos en Tupiza*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. VIII, n° 24, 1940, p. 321-326.
- WENGER (Franz). *Racial differences in the colon in natives of Bolivia*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 4, 1943, p. 314-324.

ARCHÉOLOGIE

Généralités.

- BARGHOORN (Els S.). *Collecting and preserving botanical materials of archaeological interest*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 3, 1944, p. 289-294.
- BRODRICK (Alan Houghton). *Early man. A survey of human origins*. London, Hutchinson's scientific and technical Publications, 1948, 288 p., in-8°.
- COLTON (Harold Sellers). *Archaeology and the reconstruction of history*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 33-40.

- GOLDSMITH (William M.). *Trepanation and the « Catlin mark »*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 348-352.
- GOODMAN (Mary Ellen). *The physical properties of stone tool materials*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 415-433.
- HEIZER (Robert F.). *Artifact transport by migratory animals and others means*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 395-399.
- KRIEGER (Alex D.). *The typological concept*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 3, 1944, p. 271-288.
- WHITEFORD (Andrew Hunter). *Description for artifact analysis*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 4, 1947, p. 226-239.

Amérique en général.

- BEADLE (G. W.). *Teosinte and the origin of maize*. Journal of heredity. Washington, t. XXX, 1939, p. 245-247.
- BENNETT (John W.). *Recent developments in the functional interpretation of archaeological data*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 208-219.
- HARCOURT (Raoul d'). *Arts de l'Amérique*. Paris, Editions du Chêne, 1948, 199 p., 160 illustrations, in-8°.
- KELEMEN (Pál). *Pre-columbian art and art history*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 3, 1946, p. 145-154.
- LEHMANN (Walter). *Die Bedeutung der altamerikanischen Hochkulturen für die allgemeine Geschichte der Menschheit*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVII, n° 1-2, 1943, p. 65-71.
- Mapa lógico de la distribución primigenia de la humanidad sobre el planeta Tierra que evidencia la inconsistencia de la teoría de inmigración de la población americana por el estrecho de Behring*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVI, n° 68, 1945, p. 152-159 [espagnol et anglais].
- MARTÍNEZ SOLER (Benigno). *Una interesante discusión sobre escrituras americanas debatida en los últimos años*. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. IX, 1946 (1947), p. 114-119.
- McCOWN (Theodore D.). *The antiquity of man in the New World*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 3, 1941, p. 203-213.
- ORTIZ (Fernando). *El huracán. Su mitología y sus símbolos*. México, Buenos Aires, Fondo de cultura económica, 1947, 686 p.
- POSNANSKY (Arthur). *La cerámica, testimonio de un ligamen prehistórico entre los pueblos americanos. — La génesis de la cerámica y los signos ideográficos que la cubren*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVI, n° 68, 1945, p. 81-93.
- VERRILL (Hyatt). *Antiguas civilizaciones de América*. México, Cuadernos de cultura, 1945, 206 p., in-8°.

Amérique du Nord.

- ABELL (Walter). *Stone disks as treaty «suns»*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 1, 1946, p. 1-9.
- ADAMS (William Richard). *Archaeological survey of Martin county*. Indiana history Bulletin. Indianapolis, t. XXIII, n° 6, 1946, p. 197-224.
- BARILETT (Katharine). *A primitive stone industry of the Little Colorado valley, Arizona*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 266-268.

- BELL (Willis H.) et KING (Carl J.). *Methods for the identification of the leaf fibers of mesquite (Agave), yucca (Yucca), beargrass (Nolina) and sotol (Dasylirion)*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 150-160.
- BENNETT (John W.). *Archaeological horizons in the southern Illinois region*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 12-22.
- BERRY (Brewton) et CHAPMAN (Carl). *An Onesta site in Missouri*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 290-305.
- BERRY (Brewton), CHAPMAN (Carl) et MACK (John). *Archaeological remains of the Osage*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 1-11.
- BIXBY (Lawrence B.). *Flint chipping*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 353-361.
- BLISS (Wesley L.). *A chronological problem presented by Sandia Cave, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 3, 1940, p. 200-201.
- *Preservation of the Kuaua mural paintings*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 218-223.
- BREW (J. O.). *Preliminary report of the Peabody Museum Awotovi expedition of 1939*. Plateau. Flagstaff, t. XIII, n° 3, 1941.
- BREW (J. O.), STRONG (William Duncan), JOHNSON (Frederick), KAHLER (Herbert E.), ROBERTS Jr (Frank H. H.), WEDEL (Waldo R.), CHAMPE (John L.) et CALDWELL (Joseph R.). *Symposium on River valley archaeology*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 4, 1947, p. 209-225.
- BROWNE (Jim). *Projectile points*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 3, 1940, p. 209-213.
- BRYAN (Kirk) et MC CANN (Franklin T.). *Sand dunes and alluvium near Grants, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 281-290.
- BULLEN (Adelaide Kendall). *Archaeological theory and anthropological fact*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 128-134.
- BULLEN (Adelaide K. et Ripley P.). *A Pueblo cave site at Tres Piedras, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 57-64.
- BULLEN (Ripley P.) et HOFMANN (Arthur M.). *The Hofmann site*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 187-197.
- BUTLER (Mary). *Two Lenape rock shelters near Philadelphia*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 4, 1947, p. 246-255.
- CAMPBELL (T. N.). *The Johnson site : type site of the Aransas focus of the Texas coast*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 40-75.
- CARTER (George F.). *Archaeological notes on a midden at Point Sal*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 3, 1941, p. 214-226.
- CHAMPE (John L.). *Ash Hollow Cave, a study of stratigraphic sequence in the central Great Plains*. University of Nebraska Studies, n° 1. Lincoln, 1946.
- COLTON (Harold Sellers). *The Sinagua : a summary of the archaeology of the region of Flagstaff, Arizona*. Bulletin of the Museum of northern Arizona, n° 22. Flagstaff, 1946, 328 p.
- CONNOR (Sydney). *Excavations at Kinnikinnick, Arizona*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 376-379.
- COOK (S. F.) et TREGANZA (A. E.). *The quantitative investigation of aboriginal sites : comparative physical and chemical analysis of two California indian mounds*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 135-141.
- COSGROVE (C. B.). *Caves of the upper Gila and Hueco areas in New Mexico and Texas*. Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XXXIV, n° 2. Cambridge, Mass., 1947, xv-181 p., 149 fig., in-8°.

- CRESSMAN (L. S.) et LAUGHLIN (W. S.). *A probable association of Mammoth and artifacts in the Willamette valley, Oregon*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 4, 1941, p. 339-342.
- DELLINGER (S. C.) et DICKINSON (S. D.). *Possible antecedents of the middle mississippian ceramic complex in northeastern Arkansas*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 2, 1940, p. 133-147.
- *Pottery from the Ozark Bluff shelters*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 276-289.
- DONDELINGER (N. W.) et TATUM (R. M.). *Stone images in southern Colorado*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 59-64.
- EISELEY (Loren C.). *Archaeological observations on the problem of post-glacial extinction*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 209-217.
- ELLIS (H. Holmes). *A study of the Oklahoma eccentric flints*. Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. XLIX, 1940, p. 121-127.
- FAIRBANKS (Charles H.). *The taxonomic position of Stulling's Island, Georgia*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 223-231.
- FARMER (Malcolm F.). *Navaho archaeology of Upper Blanco and Largo Canyon, northern New Mexico*. American Antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 65-79.
- FENENGA (Franklin) et HEIZER (Robert F.). *The origin and authenticity of an atlatl and an atlatl dart from Lassen county, California*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 2, 1941, p. 134-146.
- FERGUSON (Alice L. L.). *An ossuary near Piscataway Creek. With a report on the skeletal remains by T. Dale STEWART*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 1, 1940, p. 4-18.
- FORD (James A.) et QUIMBY Jr. (George I.). *The Tchefuncte culture, an early occupation of the lower Mississippi valley*. American antiquity, supplement to t. X, n° 3, part 2. Menasha, 1945, XII-113 p., in-8°.
- FOWLER (William S.). *Stone eating utensils of prehistoric New England*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 146-163.
- *The Hoe complex of the Connecticut valley*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 1, 1946, p. 29-34.
- *Toolmaking at the Westfield steatite quarry*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 95-101.
- GIDDINGS Jr. (J. L.). *Dated eskimo ruins of an inland zone*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 113-134.
- GIFFORD (E. W.). *Archaeology in the Punta Peñasco region, Sonora*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 4, 1946, p. 215-221.
- *Californian shell artifacts*. With an appendix by Phil C. ORR : *Additional bone artifacts*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. IX, n° 1, 1947, p. 1-132.
- GILKYSON (Phoebe H.). *Surface observations along the Schuylkill valley : Norristown-Pottstown section*. Pennsylvania archaeologist. Harrisburg, t. XV, n° 2, 1945, p. 51-58.
- GLADWIN (Harold Sterling). *Tree ring analysis, problems of dating. II : The Tusayan ruin*. Medallion Papers, n° 36. Globe, Ariz., 1946, 21 p.
- GOGGIN (John M.). *A preliminary definition of archaeological areas and periods in Florida*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 114-127.
- *Archaeological investigations on the upper Florida Keys*. Tequesta. Coral Gables, t. IV, 1944, p. 13-35.
- GREENMAN (Emerson F.). *An early industry on a raised beach near Killarney, Ontario*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 260-265.
- *The Hopewellian in the Detroit-Windsor area*. Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters. Ann Arbor, t. XXX, part IV, 1945, p. 457-464.

- GREENMAN (Emerson F.) et STANLEY (George M.). *A geologically dated camp site, Georgian Bay, Ontario*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 3, 1940, p. 194-199.
- *Two post-Nipissing sites near Killarney, Ontario*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 4, 1941, p. 305-313.
- GRIFFIN (James B.). *Adena pottery*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 344-358.
- *An interpretation of Siouan archaeology in the Piedmont of North Carolina and Virginia*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 321-330.
- *Ceramic collections from two south Carolina sites*. Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters. Ann Arbor, t. XXX, part IV, 1945, p. 465-476.
- *The Box Elder mound in La Salle county, Illinois*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 47-48.
- *The Iroquois in american prehistory*. Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters. Ann Arbor, t. XXIX, part 4, 1944, p. 357-373.
- *The significance of the fiber-tempered pottery of the St. Johns area in Florida*. Journal of the Washington Academy of science. Menasha, t. XXXV, 1945, p. 218-223.
- GUGGENHEIM (Paul). *An anthropological campaign on Amchitka*. Scientific monthly. New-York, t. LXI, n° 1, 1945, p. 21-32.
- HAAG (William G.). *Early horizons in the Southeast*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 209-222.
- HADLOCK (Wendell S.). *Bone implements from shell heaps around Frenchman's bay, Maine*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 341-353.
- *Observations concerning the «Red Paint culture»*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 2, 1941, p. 156-161.
- HALL Jr. (Edward Twitchell). *Early stockaded settlements in the Governador, New Mexico; a marginal Anasazi development from Basket Maker III, to Pueblo I times*. Columbia Studies in archeology and ethnology. New-York, t. II, part 1, 1944, p. 1-96.
- HAURY (Emil W.). *Excavations in the Forestdale valley, east central Arizona*. With appendix by Norman E. GABEL : *The skeletal remains of the Bear Ruin*. University of Arizona Bulletin, t. XI, n° 4, Social science Bulletin, n° 12. Tucson, 1941, 147 p., in-8°.
- *Painted Cave, northeastern Arizona*. With an appendix by Edgar ANDERSON : *The maize collections from Painted Cave*. Dragoon, Ariz., The Amerind Foundation, 1945.
- *The stratigraphy of Ventana Cave, Arizona*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 218-223.
- HAYDEN (Julian D.). *Salt erosion*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 373-378.
- HEIZER (Robert F.). *Ancient grooved clubs and modern rabbit-sticks*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 41-56.
- *Petroglyphs from southwestern Kodiak island, Alaska*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCI, n° 3, 1947, p. 284-293.
- *The direct-historical approach in California archaeology*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 2, 1941, p. 98-122.
- *The occurrence and significance of southwestern grooved axes in California*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 3, 1945, p. 187-193.
- HEIZER (Robert F.) et BEARDSLEY (Richard K.). *Fired clay human figurines in central and northern California*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 199-207.
- HEWES (Gordon W.). *Early man in California and the Tranquillity site*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 4, 1946, p. 209-215.
- *Reconnaissance of the central San Joaquin valley*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 2, 1941, p. 123-133.

- HIBBEN (Frank C.). *Evidence of early man in Alaska*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 254-259.
- *The lost Americans*. New-York, Thomas G. Crowell Co, 1946, xi-196 p.
- HIBBEN (Frank C.) et DICK (Herbert W.). *A Basketmaker III site in Canyon Largo, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 381-385.
- HOLAND (Hjalmar R.). *America 1355-1364. A new chapter in pre-columbian history*. New-York, Duell, Sloan and Pearce, 1946, xiv-256 p.
- HOWARD (Edgar B.). *The Finley site. Discovery of Yuma points, in situ, near Eden, Wyoming*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 224-241.
- HOWELL (David H.). *Pipestone and red shale artifacts*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 1, 1940, p. 45-62.
- HURST (C. T.). *A Folsom site in a mountain valley of Colorado*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 250-253.
- *Eight years in the Tabeguache and Dolores country of Colorado*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 4, 1947, p. 367-370.
- *Geometric designs on Mimbres bowes. (The Gunnison collection, IX.)* American antiquity. Menasha, t. VI, n° 2, 1940, p. 107-114.
- *Surface collecting on Tabeguache creek*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 105-108.
- HUSCHER (B. H. et H. A.). *Athapaskan migrations via the intermontane region*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 80-88.
- JENKS (Albert Ernest) and SIMPSON Sr. (Mrs. H. H.). *Beveled artifacts in Florida of the same type as artifacts found near Clovis, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 4, 1941, p. 314-319.
- JENNINGS (Jesse D.). *The archaeological survey of the Natchez Trace*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 408-414.
- JOHNSON (Frederick). *An archaeological survey along the Alaska highway, 1944*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 3, 1945, p. 183-186.
- JOHNSON (Frederick) et RAUP (Hugh M.). *Grassy Island. Archaeological and botanical investigations of an indian site in the Taunton river, Massachusetts*. Papers of the Robert S. Peabody Foundation for archaeology, t. I, n° 2. Andover, 1947, viii-68 p., in-8°.
- KELLEY (J. Charles). *The cultural affiliations and chronological position of the Clear Fork focus*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 97-109.
- *The Lehmann rock shelter : a stratified site of the Toyah, Uvalde, and Round Rock foci*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 115-128, 5 pl.
- KELLEY (J. Charles), CAMPBELL (T. N.) et LEHMER (Donald J.). *The association of archaeological materials with geological deposits in the Big Bend region of Texas*. Sul Ross State Teachers College Bulletin. Alpine, Tex., t. XXI, n° 3, 1940, p. 1-173.
- KEUR (Dorothy L.). *A chapter in Navaho-Pueblo relations*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 75-86.
- KNOWLES (Nathaniel). *Geographical differentiation of New Jersey archaeological material inferred from private collections*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 369-375.
- KRAUS (Bertram S.). *Acculturation, a new approach to the iroquoian problem*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 3, 1944, p. 302-318.
- KRIEGER (Alex D.). *Certain projectile points of the early american hunters*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 7-27.
- *Culture complexes and chronology in northern Texas. With extension of puebloan datings to the Mississippi valley*. University of Texas Publications, n° 4640. Austin, 1946, 366 p.

- KRIEGER (Alex D.). *The eastward extension of puebloan datings toward cultures of the Mississippi valley*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 3, 1947, p. 141-148.
- KROEBER (A. L.). *Statistical classification*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 1, 1940, p. 29-44.
- LANCASTER (James A.) et WATSON (Don W.). *Excavation of Mesa Verde pit houses*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 190-198.
- LAUGHLIN (William S.). *Excavations in the Calapuya Mounds of the Willamette valley, Oregon*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 2, 1941, p. 147-155.
- *Notes on the archeology of the Yamhill river, Willamette valley, Oregon*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 220-229.
- LEATHERMAN (Kenneth E.) et KRIEGER (Alex D.). *Contributions to Oregon coast prehistory*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 1, 1940, p. 19-28.
- LEECHMANN (Douglas). *Eskimo summer*. Toronto, Ryerson Press, 1945, x-247 p.
- *Two new cape Dorset sites*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 363-375.
- LINTON (Ralph). *Nomad raids and fortified pueblos*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 28-32.
- *North american cooking pots*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 369-380.
- MAC NEISH (Richard S.). *The pre-pottery Faulkner site of southern Illinois*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 232-243.
- MAGRATH (Willis H.). *The North Benton mound : a Hopewell site in Ohio*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 40-46.
- MALOUF (Carling). *Prehistoric exchange in the northern periphery of the Southwest*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 2, 1940, p. 115-122.
- *Thoughts on Utah archaeology*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 3, 1944, p. 319-328.
- MANSON (Carl). *Marcey Creek site : an early manifestation in the Potomac valley*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 223-227.
- MANSON (Carl), MAC CORD (Howard) et GRIFFIN (James B.). *The culture of the Keyser Farm site*. Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters. Ann Arbor, t. XXIX, 1944.
- MARSHALL (Arlan A.). *Some ancient indian village sites adjacent to Manchester, New Hampshire*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 359-363.
- Mc COWN (B. E.). *An archaeological survey of San Vicente lake bed, San Diego county, California*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 3, 1945, p. 255-264.
- Mc KERN (W. C.), TITTERINGTON (P. F.) et GRIFFIN (James B.). *Painted pottery figurines from Illinois*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 3, 1945, p. 295-302.
- MERA (H. P.). *Jaritas rock shelter, northeastern New Mexico*. American antiquity. Menasha t. IX, n° 3, 1944, p. 295-301.
- MOORE (Mrs Glen E.). *Twelve room houses ruin*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 94-114, 3 pl.
- MORRIS (Earl H.). *Adobe bricks in a pre-spanish wall near Aztec, New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 434-438.
- *Prayer sticks in walls of Mummy Cave Tower, Canyon del Muerto*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 3, 1941, p. 227-230.
- *Tomb of the weaver*. Natural history. New-York, t. LVII, n° 2, 1948, p. 66-71, 91.
- MULLOY (William). *A prehistoric campsite near Red Lodge, Montana*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 170-179.

- MULLOY (William). *An indian village in the Little Cayuse Mountains of Montana*. Papers of the Michigan Academy of science, arts and letters. Ann Arbor, t. XXX, part IV, 1945, p. 511-521.
- MURBARGER (Nell). *Arizona's first land rush*. Natural history. New-York, t. LVII, n° 1, 1948, p. 37-41.
- *The cliff city of Walnut canyon*. Natural history. New-York, t. LVI, n° 9, 1947, p. 418-420, 426-427.
- MURRAY (Elsie). *Stone tubes in Bradford county, Pa. : an enigma*. Pennsylvania archaeologist. Harrisburg, t. XV, n° 1, 1945, p. 10-24.
- NELSON (N. C.). *Contribution to Montana archaeology*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 162-169.
- ORR (Kenneth Gordon). *The archaeological situation at Spiro, Oklahoma : a preliminary report*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 4, 1946, p. 228-256.
- OSBORNE (Douglas). *Physiography and some archaeologic implications in the Kentucky basin*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 2, 1943, p. 180-189.
- OSBURN (Mary H.). *Prehistoric musical instruments in Ohio*. Ohio state archaeological and historical quarterly. Columbus, t. LV, n° 1, 1946, p. 12-20.
- PARSONS (Elsie Clews). *Relations between ethnology and archaeology in the Southwest*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 3, 1940, p. 214-220.
- PRAUS (Alexis A.). *Excavations at the Old Lyme shell heap*. Bulletin of the archaeological Society of Connecticut, n° 13. New Haven, Conn., 1942.
- *The South Woodstock site*. Bulletin of the archaeological Society of Connecticut, n° 17. New Haven, Conn., 1945.
- PRICE (W. Armstrong). *The Clovis site : regional physiography and geology*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 401-407.
- QUIMBY Jr. (George I.). *Periods of prehistoric art in the Aleutian Islands*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 76-79.
- *The Manitunik Eskimo culture of East Hudson's Bay*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 2, 1940, p. 148-165.
- *The natchezan culture type*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 255-275.
- RAINEY (Frœlich). *Archaeological investigation in central Alaska*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 4, 1940, p. 299-308.
- RAY (Cyrus N.). *Chemical alteration of silicate artifacts*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 28-39.
- REED (Erik K.). *Archaeological works in Mancos Canyon, Colorado*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 48-58.
- *Implications of the mogollon concept*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 27-32.
- *Pottery types of the Manuelito district*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 161-172.
- RENAUD (Étienne B.). *Prehistory of the San Luis valley*. Colorado magazine. Denver, t. XX, n° 2, 1943.
- Review of essays in historical anthropology of North America*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 327-336.
- RINALDO (John). *Conjectures on the independent development of the Mogollon culture*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 1, 1941, p. 5-19.
- RITCHIE (William A.). *An early site in Cayuga county, New York*. Researches and Transactions of the New York state archaeological Association, t. X, n° 1. Rochester, N. Y., 1945.
- ROGERS (Edward H.). *The Indian River village site*. Bulletin of the archaeological Society of Connecticut, n° 15. New Haven, Conn., 1943.

- Руденко (С. И.). Древняя культура Берингова моря и эскимосская проблема [S. I. RUDENKO. *La culture antique de la mer de Behring et le problème esquimau*]. Moscou-Leningrad, издательство лавсевморпути, 1947, 116 p., 38 pl., in-8°.
- SCHROEDER (Albert H.). *Did the Sinagua of the Verde valley settle in the Salt river valley?* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 3, 1947, p. 230-246.
- *Prehistoric canals in the Salt river valley, Arizona*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 380-386.
- SCHULMAN (Edmund). *Tree-ring hydrology in southern California*. University of Arizona Bulletin. Tucson, t. XVIII, n° 3, 1947, 36 p. in-8°.
- SCHULTZ (C. Bertrand). *Some artifact sites of early man in the Great Plains and adjacent areas*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 242-249.
- SCOGGIN (Charles). *Folsom and Nepesta points*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 4, 1940, p. 290-298.
- SELLARDS (E. H.). *Stone images from Henderson county, Texas*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 1, 1941, p. 29-38.
- SLATTERY (Richard G.). *A prehistoric indian site on Selden island, Montgomery county, Md.* Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 8, 1946, 262-266.
- SLEIGHT (Frederik W.). *Archaeological needs for Florida*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 387-391.
- SMITH (Carlyle S.). *Clues to the chronology of coastal New York*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 87-98.
- SMITH (Marian W.). *House types of the middle Fraser river*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 4, 1947, p. 255-267.
- STEPHENSON (Robert L.). *Archaeological survey of Whitney Basin : a preliminary report*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 129-142.
- TOULOUSE JR. (Joseph H.). *Cremation among the Indians of New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 65-74.
- *Early water systems at Gran Quivira national monument*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 362-372.
- TREGANZA (Adan E.). *An archaeological reconnaissance of northeastern Baja California and southeastern California*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 2, 1942, p. 152-163.
- *Possibilities of an aboriginal practice of agriculture among the southern Diegueño*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 3, 1947, p. 169-173.
- *The «ancient stone fish traps» of the Coachella valley, southern California*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 3, 1945, p. 285-294.
- TUCKER (Sara Jones). *Indian villages of the Illinois country*. Scientific Papers of the Illinois state Museum, t. II, part 1, atlas. Springfield, 1942.
- TYZZER (E. E.). *Animal tooth implements from shell heaps of Maine*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 354-362.
- VICKERS (Chris). *Burial traits of the Headwaters lakes aspect in Manitoba*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 109-114.
- *Archaeology in the Rock and Pelican lake area of south-central Manitoba*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 88-94.
- WAUCHOPE (Robert). *The ceramic sequence in the Etowah Drainage, northwest Georgia*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 201-209.
- WEBB (Clarence H.). *Evidences on prepottery cultures in Louisiana*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 227-232.
- *Stone vessels from a northeast Louisiana site*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 4, 1944, p. 386-394.

- WEBB (William S.) et SNOW (Charles E.). *The Adena people*. The University of Kentucky Reports in anthropology and archaeology, t. VI. Lexington, 1945.
- WEDEL (Waldo R.). *Culture chronology in the central Great Plains*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 3, 1947, p. 148-156.
- WESLAGER (C. A.). *Ossuaries on the Delmara peninsula and exotic influences in the coastal aspect of the Woodland pattern*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 2, 1942, p. 141-151.
- WHEAT (Joe Ben). *Archaeological survey of the Addicks Basin : a preliminary report*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 143-145.
- *Notes on the W. A. Myatt site*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 87-93.
- WILFORD (Lloyd A.). *A tentative classification of the prehistoric cultures of Minnesota*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 3, 1941, p. 231-249.
- *The prehistoric Indians of Minnesota*. Minnesota history. Saint Paul, t. XXVI, n° 4, 1945, p. 312-329.
- *Three village sites of the Mississippi pattern in Minnesota*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 32-40.
- WILL (George F.). *Tree ring studies in North Dakota*. North Dakota agricultural College, Agricultural experimental Station, Bulletin 338. Fargo, 1946, 24 p.
- WILLEY (Gordon R.). *Culture sequence in the Manatee region of west Florida*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 3, 1948, p. 209-218.
- *The Weeden island culture : a preliminary definition*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 3, 1945, p. 225-254.
- WILLEY (Gordon R.) et PHILIPS (Philip). *Negative-painted pottery from Crystal river, Florida*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 173-186.
- WILLEY (Gordon R.) et WOODBURY (R. B.). *A chronological outline for the Northwest Florida coast*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 3, 1942, p. 232-254.
- WINTENBERG (W. J.). *Artifacts from ancient workshop sites near Tadoussac, Saguenay county, Quebec*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 4, 1943, p. 313-340.
- *Eskimo sites of the Dorset culture in Newfoundland*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 2, 1939, p. 83-102; n° 4, 1940, p. 309-333.
- *The geographical distributions of pottery in Canada*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 2, 1942, p. 129-141.
- *The Sidey-Mackay village site*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 3, 1945, p. 154-182.
- WITHERS (Arnold M.). *Excavations at Valshni village, a site on the Papago Indian reservation*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 33-47.
- WITTE (Adolph Henry). *Certain archaeological notes on the high plains of Texas*. Bulletin of the Texas archaeological and paleontological Society. Lubbock, t. XVIII, 1947, p. 76-86.

Amérique centrale.

- ACOSTA SAIGNES (Miguel). *Los Teopixque*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 147-205.
- ALVAREZ PEDROSO (Antonio). *La civilización arteca*. Revista de La Habana. La Habana, t. IX, n° 50, 1946, p. 137-162.

- ALVAREZ PEDROSO (Antonio). *La civilización maya*. Revista de La Habana. La Habana, t. VIII, 1946, p. 212-214, 304-317.
- An amazing discovery in the field of mayan archaeology*. Illustrated London News. London, n° 5651, 1947, p. 141-143.
- ANDREWS (E. Wyllys). *The inscription on stela 38, Piedras Negras, El Petén, Guatemala*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 364-368.
- APENES (Ola). *The «ilateles» of lake Tezcoco*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 29-32.
- ARELLANO (A. R. V.). *El elefante fósil de Tepexpam y el hombre primitivo*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 89-94.
- ARMILLAS (Pedro). *Los Olmeca-Xicalanca y los sitios arqueológicos del suroeste de Tlaxcala*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 137-145.
- BARLOW (Robert H.). *Cinco siglos de las calles de Tlatelolco*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 27-34.
- *Conquistas de los antiguos Mexicanos*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 215-222.
- *Expediciones en el occidente de Guerrero : III, enero de 1948*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 280-284.
- *Materiales para una cronología del imperio de los Mexica*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 207-215.
- BERLIN (Heinrich). *A critique of dates at Palenque*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 4, 1945, p. 340-347.
- *Archaeological excavations in Chiapas*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 1, 1946, p. 19-28.
- *Fragmentos desconocidos del Códice de Yanhuítlan y otras investigaciones mixtecas*. México, José Porrúa e hijos, 1947, 87 p., 7 pl., in-8°.
- BEYER (Hermann). *A discussion of J. Eric Thompson's interpretations of Chichen Itza hieroglyphs*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 4, 1941, p. 327-338.
- BOURGEOIS (Julia F.). *Los verdaderos años del calendario azteca y maya y el verdadero sistema cronológico maya*. Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXI, n° 1, 1946, p. 3-17°.
- BRYAN (Kirk) et TOULOUSE JR. (Joseph H.). *The San José non-ceramic culture and its relation to a puebloan culture in New Mexico*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 3, 1943, p. 269-280.
- CAPDEVILA (Arturo). *El Popol-Vuh o la Biblia de los mayas*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1946, 114 p.
- CASO (Alfonso). *El calendario matlatzinca*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 95-109.
- *The calendar of the Tarascans*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 11-28.
- CASTAÑEDA PAGANINI (Ricardo). *Las ruinas de Palenque : su descubrimiento y primeras exploraciones en el siglo XVIII*. Guatemala, Tipografía nacional, 1946, 71 p., in-8°.
- COOK (Sherburne F.). *The incidence and significance of disease among the Aztecs and related tribes*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXVI, n° 3, 1946, p. 320-335.
- *The interrelation of population, food supply and building in pre-conquest central Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 45-52.
- CORONA NUÑEZ (José). *La religión de los Tarascos*. Anales del Museo michoacano. Morelia, 2° época, n° 2, 1946, p. 13-38.
- DEEVEY JR. (Edward S.). *Pollen analysis and mexican archaeology : an attempt to apply the method*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 2, 1944, p. 135-149.

- DRUCKER (Philip). *Some implications of the ceramic complex of La Venta*. Smithsonian miscellaneous Collections, t. CVII, n° 8. Washington, 1947, 9 p., 6 pl., in-8°.
- EKHOLM (Gordon F.). *Wheeled toys in Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 4, 1946, p. 222-228.
- ENCISO (Jorge). *Sellos del antiguo México*. México, Imprenta Policolor, 1947, xx-153 p.
- ESCALONA RAMOS (Alberto). *Algunas minas prehistóricas en Quintana Roo*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXI, n° 3, 1946, p. 513-628.
- ESPEJO (Antonieta). *Resumen de los trabajos arqueológicos*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 7-9.
- FERNÁNDEZ (Miguel Angel). *Los adoratorios de la isla de Jaina*. Revista mexicana de estudios históricos. México, t. VIII, n°s 1-3, 1946, p. 243-260.
- FRANCO C. (José Luis). *Técnicas en la alfarería prehispánica*. Anthropos. México, t. I, n° 2, 1947, p. 21-26.
- FULTON (Charles C.). *Elements of maya arithmetic with particular attention to the calendar*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 85, 1947, p. 188-201.
- GALI (Ramón). *Arqueología de Tzintzuntzan*. Anales del Museo michoacano. Morelia, 2ª época, n° 2, 1946, p. 50-62.
- GARCÍA PAYÓN (José). *Los monumentos arqueológicos de Malinalco, estado de México*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n°s 1-3, 1946, p. 5-63.
- GIRARD (Rafael). *El calendario maya-mexica. Origen, función, desarrollo y lugar de procedencia*. México, Editorial Stylo, 1948, 195 p., in-8°.
- Glifos toponímicos de los códices mixtecos*. Tlaloc'án, t. II, n° 3, 1947, p. 285-286.
- GOGGIN (John M.). *An archaeological survey of the rio Tepalcatepec basin, Michoacán, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 44-58.
- GRIFFIN (James B.) et ESPEJO (Antonieta). *La alfarería correspondiente al último período de ocupación nahua del valle de México : I*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 10-26.
- GRIFFIN (James B.) et KRIEGER (Alex D.). *Notes on some ceramic techniques and intrusions in central Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 3, 1947, p. 156-168.
- Historia tolteca-chichimeca. Liber in lingua nahuatl manuscriptis picturisque ornatus*. Corpus codicum americanorum medii aevi, t. I. Publié par Ernst MENGIN. Copenhague, Einar Munksgaard, 1942, 41 p., 104 pl., in-folio.
- HUGHES (Jack T.). *An archaeological reconnaissance in Tamaulipas, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 33-39.
- IVES (Ronald I.). *The origin of the Sonoyta townsite, Sonora, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 1, 1941, p. 20-28.
- JIMÉNEZ (Tomás Fidias). *Cultura americana precolombina*. Tzunpame. San Salvador, t. VI, n° 5, 1946, p. 114-125.
- *El monolito de « Casa Blanca », shiuelt o kinich-kakmo*. Tzunpame. San Salvador, t. VI, n° 5, 1946, p. 9-22.
- KIDDER (A. V.). *Excavations at Kaminaljuyu, Guatemala*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 65-75.
- *The artifacts of Uaxactun, Guatemala*. Carnegie Institution of Washington Publications, n° 576. Washington, 1947, v-76 p., 87 fig., in-8°.
- LA TORRE VILLAR (Ernesto de). *« El Nacimiento » en los pueblos prehispánicos*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VI, n° 2, 1946, p. 65-84.
- LEE (Atherton). *El problema del Petén*. Boletín de la Unión panamericana. Washington, t. LXXX, n° 5, 1946, p. 267-273.
- LINÉS (Jorge A.). *Esbozo arqueológico de Costa Rica*. Revista de los Archivos nacionales de Costa Rica. San José, t. X, n°s 5-6, 1946, p. 238-255.

- LINNÉ (Sigvald). *The thin orange pottery of Mexico and Guatemala*. Ethnos. Stockholm, t. XII, n° 4, 1947, p. 127-136.
- LISTER (Robert H.). *Archaeology of the middle Río Balsas basin, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 67-78.
- LONG (Richard C. E.). *Observation of the sun among the Itz'at of Guatemala*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 87, 1948, p. 214-218.
- *Some remarks on maya arithmetic*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 88, 1948, p. 219-223.
- *The dates on altar 5 at Tikal*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 4, 1940, p. 283-286.
- LONGYEAR III (John M.). *A southern Maya-Peten pottery correlation*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 389-396.
- LÓPEZ PORTILLO (José). *La divinidad religiosa de los Aztecas*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXII, n° 1, 1946, p. 15-48.
- MAC NEISH (Richard S.). *A preliminary report on coastal Tamaulipas, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 1-15.
- MAKEMSON (Maud Worcester). *The maya correlation problem*. Publications of the Vassar College Observatory, n° 5. Poughkeepsie, N. Y., 1946.
- MARTÍNEZ DEL RÍO (Pablo). *Nota preliminar*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 5-6.
- MASSEY (William C.). *Brief report on archaeological investigations in Baja California*. South-western Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 4, 1947, p. 344-359.
- MENDOZA (Vicente). *El culto de Miclantecuhlli y la danza de las cortes de la muerte*. Filosofía y letras. México, t. XI, n° 21, 1946, p. 89-109.
- MERRILL (Robert H.). *A graphical approach to some problems in maya astronomy*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 1, 1946, p. 35-46.
- México es así*. México, Talleres gráficos de la Nación, 1946.
- MIMENZA CASTILLO (Ricardo). *El arte y la cultura mayas*. México, Estudios arqueológicos, 1943, 123 p.
- MOEDANO KOER (Hugo). *Jaina; un cementerio maya*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 217-242.
- *La cerámica de Zinapécuaro, Michoacán*. Anales del Museo michoacano. Morelia, 2ª época, n° 2, 1946, p. 39-49.
- MORALES PATIÑO (Oswaldo). *Las olivas sonoras en México y en Cuba*. La Habana, Grupo Guamí, 1942, 29 p., in-8°.
- MORDE (Theodore). *La ciudad del mono dios*. Revista del Archivo y Biblioteca nacionales. Tegucigalpa, t. XXIV, n° 11-12, 1946, p. 555-562; t. XXV, n° 1-2, 1946, p. 83-87.
- NOGUERA (Eduardo). *Excavaciones en El Tepalcate, Chimalhuacán, México*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 33-43.
- ORTIZ RUBIO y ACEVES (Josefina). *Algunos sitios arqueológicos de Centroamérica*. Memoria de la Academia nacional de historia y geografía. México, t. II, n° 5, 1946, p. 5-36.
- OSBORNE (Douglas). *An archaeologic reconnaissance in southeastern Michoacán, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 59-73.
- RUBÍN DE LA BORBOLLA (Daniel F.). *Arqueología del sur de Durango*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 111-120.
- SATTERTHWAITE JR. (Linton). *Concepts and structures of maya calendrical arithmetics*. Joint Publications of the Museum of the University of Pennsylvania and the Philadelphia anthropological Society, n° 3. Philadelphia, 1947, vii-168 p.

- SCHMIDELHAUS (Walter). *Cruces precortesianas en la sierra de Chihuahua?* Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. VI, n° 2, 1946, p. 46-49.
- SOLIER (Wilfrido du). *Sistema de entierros entre los Huastecos prehispánicos*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 195-214, 4 pl.
- SOLIER (Wilfrido du), KRIEGER (Alex D.) et GRIFFIN (James B.). *The archaeological zone of Buena Vista, Huasteca, San Luis Potosí, Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 15-33.
- SPINDEN (Herbert J.). *An olmec jewel*. Brooklyn Museum Bulletin. Brooklyn, t. IX, n° 1, 1947, p. 1-12.
- STONE (Doris). *A delimitation of the area and some of the archaeology of the Sula-Jicaque Indians of Honduras*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 4, 1942, p. 376-388.
- *A preliminary investigation of the flood plain of the Rio Grande de Terraba, Costa Rica*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 74-88.
- *La posición de los Chorotegas en la arqueología centroamericana*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 121-131.
- STONE (Doris) et TURNBULL (Conchita). *A Sula-Ulúa pottery kiln*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 1, 1941, p. 39-47.
- STROMSVIK (Gustavo). *El juego de pelota*. Revista del Archivo y Biblioteca nacionales. Tegucigalpa, t. XXV, n° 5-6, 1946, p. 266-270.
- TAYLOR (Walter W.). *The ceremonial bar and associated features of maya ornamental art*. American antiquity. Menasha, t. VII, n° 1, 1941, p. 48-63.
- TERRA (Helmut de). *Discovery of an Upper Pleistocene human fossil at Tepexpan, valley of Mexico*. Preliminary announcement. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 287-288.
- *New evidence for the antiquity of early man in Mexico*. Revista mexicana de estudios antropológicos. México, t. VIII, n° 1-3, 1946, p. 69-88.
- *Preliminary note on the discovery of fossil man at Tepexpan in the valley of Mexico*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 40-44.
- The Temple of the Dancers : cryptic sculptures from Monte-Alban*. The illustrated London News. London, n° 5686, 1948, p. 415-417.
- THOMPSON (J. Eric S.). *A survey of the northern maya area*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 2-24.
- *A trial survey of the southern maya area*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 106-134.
- *Yokes or ball game belts?* American antiquity. Menasha, t. VI, n° 4, 1941, p. 320-326.
- Tlatelolco a través de los tiempos, IX*. Memorias de la Academia de la historia. México, t. VI, n° 2, 1947 [Tirage à part : 74 p.].
- TRIMBORN (Hermann). *El desarrollo histórico de las antiguas civilizaciones de Méjico*. Trabajo presentado al XVI Congreso de la Asociación española para el progreso de las ciencias, Zaragoza, diciembre 1940. Madrid, 1941, 12 p.
- Unos anales históricos de la nación mexicana*. Corpus codicorum americanorum medii aevi, t. II. Publié par Ernst MENGIN. Copenhague, Einar Munksgaard, 1945, 16 p., 102 pl., in-folio.
- WAUCHOPE (Robert). *An approach to the maya correlation problem through Guatemala highland archaeology and native annals*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 59-66.
- WEITLNER (Robert J. et Irmgard). *The mazatec calendar*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 3, 1945, p. 194-197.
- WEITZEL (R. B.). *Chichen Itza inscriptions and the maya correlation problem*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 27-31.

- WEITZEL (R. B.). *Yucatecan chronological systems*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 1, 1947, p. 53-58.
- WINNING (Hasso von). *Certain types of stamped decoration on pottery from the valley of Mexico*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 86, 1947, p. 202-213.
- *Representations of temple buildings as decorative patterns on Teotihuacan pottery and figurines*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 83, 1947, p. 170-177.
- WRAY (Donald E.). *The historical significance of the murals in the Temple of the Warriors, Chichen Itza*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 1, 1945, p. 25-27.
- YDE (Jens). *Un reconocimiento arqueológico en el noreste de Honduras*. Revista del Archivo y Biblioteca nacionales. Tegucigalpa, t. XXV, n° 1-2, 1946, p. 69-73.

Antilles.

- COSCULLUELA (J. A.). *Prehistoric cultures of Cuba*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 1, 1946, p. 10-19.
- FISHER (Kurt). *Une amulette du site de Merger*. Bulletin du Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti. Port-au-Prince, décembre 1946, p. 41-42.
- HERRERA FRITOT (René). *Falsificaciones de objetos aborígenes cubanos*. La Habana, Grupo Guamá, 1942, 20 p., in-8°.
- MORALES PATIÑO (Oswaldo). *Arqueología cubana. Resumen cronológico de actividades durante el bienio 1944-1945*. Revista del Museo nacional de Guatemala. Guatemala, t. III, 1946, p. 31-55.
- *Las olivas sonoras en México y en Cuba*. La Habana, Grupo Guamá, 1942, 29 p., in-8°.
- OSGOOD (Cornelius). *Contacto prehistórico entre Sud América y las Antillas*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 285-290.
- PALM (Erwin Walter). *Antiquities of Dominica (Haiti)*. Man. London, t. XLVI, n° 27-47, 1946, p. 47-48.
- ROYO GUARDIA (Fernando). *Exploración arqueológica en Jibacoa, provincia de La Habana*. La Habana, Grupo Guamá, 1946, 20 p., in-8°.
- WIRZ (Paul). *Über einige Ton- und Steinobjekte aus Santo Domingo*. Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel. Basel, t. LVIII, 1947, p. 80-107.

Amérique du Sud.

- ARÁUZ (Julio). *La Tolita*. Quito, Casa de la cultura ecuatoriana, 1946, 89 p.
- ARCILA VÉLEZ (Graciliano). *Arqueología de La Paz y del alto Opón*. Universidad de Antioquia. Medellín, t. XXI, n° 83, 1947, p. 419-454.
- AVILA (Francisco de). *Origen y costumbres de los antiguos Huaruchiri*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 225-259.
- BAUDIN (Louis). *La actualidad del sistema económico de los Incas*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 175-187.
- BICHON (María). *En torno a la cerámica de las momias*. Santiago de Chile, Imprenta universitaria, 1947, 41 p. in-8°.

- BULLOCK (Dillman S.). *Algunos tipos de cachimbas antiguas chilenas*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXII, 1944, p. 147-153.
- BUSHNELL (G. H. S.). *The archaeological collection from Macas, on the eastern slopes of the ecuatorial Andes*. Man. London, t. XLVI, n° 1-26, 1946, p. 2-6.
- CABRERA O. (Wenceslao). *Pictografos y petroglifos*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 3, 1947, p. 231-253.
- CAMACHO (José María). *El pueblo aymara*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVII, n° 69, 1947, p. 70-122.
- CANALS FRAU (Salvador). *Etnología de los Huarpes. Una síntesis*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 9-148.
- *Una encomienda de Indios Capayanes*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 197-223.
- CARTER (J. E. L.). *An account of some recent excavations at Seba, British Guiana*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 89-99.
- CASTELLVÍ (Marcelino de). *Ensayo de cuadro sinóptico de la prehistoria y etnología colombiana en 1941*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 53-54.
- CHÁVEZ FRANCO (Modesto). *Las sillas curules del Museo de Guayaquil*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. IX, 1938-1941, p. 251-258.
- CORNEJO BOURONCLE (Jorge). *El Ccoricancha*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXI, n° 83, 1942, p. 74-84.
- *Huakaypata, la plaza mayor del viejo Cuzco*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXV, n° 90-91, 1946, p. 85-116.
- *Naymlap, el rey dios*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXIX, n° 78, 1940, p. 154-162.
- CORNELY (F. L.). *Apuntes arqueológicos de Guanaqueros*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 3, 1947, p. 20-22.
- *Influencia incaica en la cerámica diaguita chilena*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 3, 1947, p. 10-13.
- *Seis jarros patos del Museo arqueológico de La Serena*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 3, 1947, p. 14-19.
- COSSIO DEL POMAR (Felipe). *Hipótesis en torno del arte Tiawanaco*. San Marcos. Lima, t. I, n° 1, 1947, p. 87-99.
- COSTA (Angyone). *As asculturações oleiras e a técnica da cerâmica na arqueologia do Brasil*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. X, 1947, p. 7-24.
- CRUXENT (José María). *Pipas arqueológicas venezolanas del Museo de ciencias naturales de Caracas*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 298-318.
- *Reconocimiento arqueológico en los alrededores de los Saltos de Tacagua, Dto. Federal, Venezuela*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 4, 1946, p. 393-408.
- CUNEO VIDAL (R.). *El Kollasuyo de los Incas*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. XXXIV, n° 59-60, 1931, p. 158-171.
- DUQUE GÓMEZ (Luis). *Los últimos hallazgos arqueológicos de San Agustín*. Revista del Instituto etnológico nacional. Bogotá, t. II, n° 2, 1946, p. 5-42.
- El Museo del Oro*. Bogotá, Banco de la República, 1944, [17 p.], 50 pl., in-8°.
- Folk arts of the south american highlands*. Bulletin of the art Institute of Chicago. Chicago, t. XLI, part 1, 1947, 2 pl.
- Fontecilla LARRIN (Arturo). *La platería entre los Araucanos*. Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, n° 107, 1946, p. 247-271.
- FRANCO INOJOSA (José María). *Mit-maj. Esquema para un ensayo retrospectivo de la colonización inca*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 211-227.

- FREITAS (Carlos A. de) et GERANIO (Silvio S.). *Informe sobre una vasija ornitomorfa del r'ío Negro*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. IX, 1938-1941, p. 259-270.
- GONZÁLEZ (Alberto Rex). *Exploraciones arqueológicas en los abrigos naturales de la Sierra de Córdoba*. Revista de la Universidad nacional de Córdoba. Córdoba, t. XXIX, n° 9-10, 1942 [Tirage à part : 11 p.].
- *Paradero indígena de Soto (Córdoba)*. Anales del Museo argentino de ciencias naturales Bernardino Rivadavia. Buenos Aires, t. XLI, 1943, p. 53-70.
- GONZÁLEZ SOL (Rafael). *Conferencia de arqueología del Caribe*. Revista javeriana. Bogotá, t. XXVI, n° 130, 1946, p. 278-287.
- Hallazgo arqueológico*. [Idolo encontrado cerca de la ciudad de Palmira]. Bibliotecas y libros. Cali, t. II, n° 19, 1939, p. 43.
- HERMIDA PIEDRA (César). *Ingapirca y Punín*. Anales de la Universidad de Cuenca. Cuenca, t. I, n° 4, 1945, p. 26-32.
- HERNÁNDEZ DE ALBA (Gregorio). *Descubrimientos arqueológicos en tierras de los Chibchas*. American antiquity. Menasha, t. XI, n° 2, 1945, p. 80-83.
- *Función de las culturas antiguas en la vida moderna*. Revista de la Universidad del Cauca. Popayán, t. IX, 1946, p. 119-137.
- *Un collar precolombiano de sodalita en Colombia*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 1, 1943, p. 100-105.
- HERNÁNDEZ RODRÍGUEZ (Guillermo). *La estructura social chibcha*. Universidad nacional de Colombia. Bogotá, t. VI, 1946, p. 187-249.
- HOFFMANN S. (Erich). *Importante descubrimiento arqueológico. Escritura arcáica usada por pueblos primitivos americanos*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [Tirage à part : 18 p.].
- *La realidad de la escritura arcáica china en Bolivia*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [Tirage à part : 5 p.].
- *Una figura pre-incaica con inscripción en signos arcáicos chinos*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [Tirage à part : 8 p.].
- HORNKOHL (Herbert). *Explotación prehistórica de pedernal en Chile*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 3, 1947, p. 7-9.
- HOWARD (George D.). *Prehistoric ceramic styles of lowland south America, their distribution and history*. Yale University Publications in anthropology, n° 37. New Haven, Conn., 1947, 95 p., 15 pl., in-8°.
- HUERTA RENDON (Francisco). *De nuestro pasado aborigen. La sonrisa, lo sexual, brujería y medicina*. Guayaquil, Imprenta de la Universidad, 1946, 29 p.
- HUNZIKER (A. T.). *Granos hallados en el yacimiento arqueológico de Pampa Grande (Salta, Argentina)*. Revista argentina de agronomía. Buenos Aires, t. X, 1943, p. 146-154.
- IMBELLONI (José). *La « Weltanschauung » de los amautas reconstruida : formas peruanas del pensamiento templario*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 245-271.
- IRIBARREN CHARLIN (Jorge). *Bosquejos sobre las culturas pre-colombinas en el Perú y Bolivia*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 1, 1945, p. 2-7.
- *Los petroglifos del valle del río Hurtado*. Publicaciones de la Sociedad arqueológica de La Serena. La Serena, n° 3, 1947, p. 1-3.
- JARAMILLO ARANGO (Jaime). *A propósito de algunas piezas inéditas de orfebrería chibcha*. Revista del Instituto etnológico nacional. Bogotá, t. II, n° 2, 1946, p. 60-71.
- JIMÉNEZ BORJA (Arturo). *La danza en el antiguo Perú (época inca)*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 122-161.
- JIMÉNEZ DE MUÑOZ (Edith). *Lecciones de prehistoria para primeros conocimientos*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 4, 1946, p. 333-341.

- LARCO HOYLE (Rafael). *Cronología arqueológica del norte del Perú*. Trujillo, Biblioteca del Museo de arqueología; Buenos Aires, Sociedad geográfica americana, 1948, 87 p., in-8°.
- LASTRES (Juan B.). *Algunos problemas modernos de la medicina incaica*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 33-49.
- LATCHAM (Ricardo E.). *Algunos factores básicos para el estudio de la sociología prehistórica andina*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 273-283.
- LOTHROP (Samuel K.). *Gold ornaments of Chavin style from Chongoyape, Peru*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 3, 1941, p. 250-262.
- MAC LEAN Y ESTENÓS (Roberto). *Significado sociológico de la educación en el imperio de los Incas*. Boletín del Instituto de sociología. Buenos Aires, t. II, 1943, p. 65-80.
- MARGAÍN (Carlos R.). *Terminología sobre asuntos arqueológicos*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 50-56.
- MÁRQUEZ MIRANDA (Fernando). *Los Diaguitas. Inventario patrimonial arqueológico y paleo-etnográfico*. Revista del Museo de La Plata. La Plata, t. III, 1946, p. 5-300.
- MOSTNY (Grete). *Excavaciones en Arica*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXII, 1944, p. 135-145.
- *Un cementerio incásico en Chile central*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXIII, 1946-1947, p. 17-41.
- *Un nuevo estilo arqueológico*. Boletín del Museo nacional de historia natural. Santiago de Chile, t. XXII, 1944, p. 191-196.
- MUÑOZ PUGLISEVICH (German). *El seguro social obligatorio en el imperio peruano de los Incas*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 307-312.
- NEWMAN (Marshall T.). *Indian skeletal material from the central coast of Peru*. With a synopsis of the archaeology by Gordon R. WILLEY. Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XXVII, n° 4. Cambridge, Mass., 1947, x-71 p., 7 pl., in-8°.
- NIMO (Agustín F.). *Arqueología de Laguna Honda (Yucat, provincia de Córdoba)*. Publicaciones del Instituto de arqueología, lingüística y folklore Pablo Cabrera, t. XV. Córdoba, 1946, 73 p.
- O'NEALE (Lila M.). *A note on certain Mochica (early Chimu) textiles*. American antiquity. Menasha, t. XII, n° 4, 1947, p. 239-245.
- O'NEALE (Lila M.) et CLARK (Bonnie Jean). *Textile periods in ancient Peru. III : the gauze weaves*. University of California Publications in american archaeology and ethnology. Berkeley-Los Angeles, t. XL, n° 4, 1948, p. 143-222, 20 pl.
- O'NEALE (Lila M.) et WHITAKER (Thomas W.). *Embroideries of the early Nazca period and the crop plants depicted on them*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 4, 1947, p. 294-321.
- OSGOOD (Cornelius). *Contacto prehistórico entre Sud América y las Antillas*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 285-290.
- OSTEN (Erimar von der). *Las pictografías de Cueva Pintada*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 4, 1946, p. 409-415.
- OTT (C. F.). *Contribuição à arqueologia baiana*. Boletim do Museu nacional, antropologia, n° 5. Rio de Janeiro, 1944, 73 p.
- PEREIRA DE GODOI (Manuel). *Los estinguidos Paingui de la cascada de Emas (Estado de São Paulo, Brasil)*. Publicaciones del Instituto de arqueología, lingüística y folklore Pablo Cabrera, t. XIV. Córdoba, 1946, 75 p.
- Perú. *Telas, joyas, cerámica. Colección de Moisés Sáenz*. Publicado por Herlinda TREVIÑO DE SÁENZ. México, X. Gómez, 1947, 235 p., 212 fig.
- Poesía, música y danza inca*. Selección y noticia por Luis M. BAUDIZZONE. Buenos Aires, Editorial Nova, 1943, 91 p., in-8°.

- POLANÍA PUJO (Jaime). *Cultura precolombina*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 489-494.
- POSNANSKY (Arthur). *Supuestos errores en el cálculo de la edad de Tihuanacu*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. XXXIV, n^o 59-60, 1931, p. 172-184.
- RIVAS PUTNAM (Ignacio). *El sueño del pasado o la arqueología del alto Magdalena, cumbre de la civilización precolombiana*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 675-708.
- *Las civilizaciones precolombinas de Costa Rica en relación con la chibcha de Colombia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 878-893.
- ROJAS GUZMÁN (J. D.). *Prehistoria de Colombia*. Bibliotecas y libros. Cali, t. I, n^o 7, 1937, p. 9-14.
- ROWE (John Howland). *Absolute chronology in the andean area*. American antiquity. Menasha, t. X, n^o 3, 1945, p. 265-284.
- RUSCONI (Carlos). *Efigie de una «diosa Luna» en el Museo de Mendoza*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. X, 1947, p. 152-158.
- *La deformación craneana en los indígenas prehispánicos de Mendoza (Argentina)*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. VI, 1944, p. 135-139.
- *Más restos óseos de los túmulos prehispánicos de Santiago del Estero*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. CXLIV, n^o 3, 1947, p. 379-406.
- *Nuevos datos sobre antiguos aborígenes de Neuquén*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. CXLIV, n^o 4, 1947, p. 492-501.
- SALMÓN BALLIVIÁN (José). *Curiosas costumbres de los antiguos Indios*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVII, n^o 69, 1947, p. 66-69.
- SCHOTTELIUS (Justus Wolfram). *Arqueología de la Mesa de los Santos*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n^o 3, 1947, p. 213-225.
- *Estado actual de la arqueología colombiana*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n^o 3, 1947, p. 201-212.
- SELLARDS (E. H.). *Early man in America. Index to localities and selected bibliography*. Bulletin of the geological Society of America. New-York, t. LI, 1940, p. 373-432.
- TELLO (Julio). *Discovery of the Chavín culture in Peru*. American antiquity. Menasha, t. IX, n^o 1, 1943, p. 135-160.
- UHLE (Max). *Grausamkeit und Menschenopfer in den alten Kulturen Perús*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVIII, n^o 1-2, 1944, p. 32-53.
- VALCÁRCEL (Luis D.). *Sobre el origen del Cusco*. Actas del XXVII^o Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 325-330.
- VELARDE (Héctor). *Dos aspectos originales de la arquitectura en el Perú*. Actas del XXVII^o Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 17-23.
- VIGNATI (Milciades Alejo). *Símbolos para mapas arqueológicos sudamericanos*. La Plata, Instituto del Museo de la Universidad nacional, 1946, 20 p.
- WATSON (Virginia Drew). *Ciudad Real : a guaraní-spanish site on the Alto Parana river*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n^o 2, 1947, p. 163-176.
- WILLEY (Gordon R.). *Horizon styles and pottery traditions in peruvian archaeology*. American antiquity. Menasha, t. XI, n^o 1, 1945, p. 49-56.
- *Proyecto de investigaciones andinas para el valle de Viru*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 57-71.
- ZAPATA GOLLÁN (A.). *Los Chané en el territorio de la provincia de Santa Fe*. Publicaciones del Departamento de estudios etnográficos y coloniales, n^o 4. Santa Fe, 1945, 38 p.

ETHNOLOGIE, SOCIOLOGIE, FOLKLORE

Généralités.

- ASHLEY-MONTAGU (M. F.). *The myth of blood*. Psychiatry. Washington, t. VI, n° 1, 1943.
- BASTIDE (Roger). *Sociology in latin America*. In : *Twentieth century sociology*, edited by G. GURVITCH and W. MOORE. New York, Philosophical Library, [1947], p. 615-637.
- BLANC (Alberto Carlo). *Studi sul cannibalismo*. Studi e materiali di storia delle religioni. Bologna, t. XIX-XX, 1943-1946, p. 183-212.
- BOGGS (Ralph Steele). *El folklore, definición, ciencia y arte*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 9-16.
- BOUTHOUX (M.). *Traité de sociologie*. Paris, Payot, 1947.
- BRANDENSTEIN (Béla von). *Der Mensch und seine Stellung im All*. Köln, Verlagsanstalt Benziger und Co, 1947, 605 p., in-8°.
- BÜHLER (Alfred). *Über die Verwertbarkeit völkerkundlicher Sammlungen für kulturhistorische Forschungen*. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. Basel, t. XLIV, n° 4, 1947, p. 225-244.
- CORDERO ESPINOZA (Jacinto). *El arte dentro de lo sociológico*. Anales de la Universidad de Cuenca. Cuenca, t. II, n° 1-4, 1946, p. 16-35.
- DIETSCHY (Hans). *De deux aspects de la civilisation. Notes d'ethno-psychologie*. Archives suisses d'anthropologie générale. Genève, t. XII, 1946 (1947), p. 116-131.
- DUPRENNE (Mikel). *Note sur la tradition*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. III, 1947, p. 158-169.
- ECHANOVE TRUJILLO (Carlos A.). *Diccionario abreviado de sociología*. La Habana, Publicaciones de la revista Universidad de La Habana, 1944, 278 p., in-8°.
- *Sobre antrosociología*. Boletín del Instituto de sociología. Buenos Aires, t. II, 1943, p. 81-88.
- FERNANDES (Florestan). *O problema do método na investigação sociológica*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 4, 1947, p. 332-345.
- FREYRE (Gilberto). *Sociologia*. Rio de Janeiro, José Olympio, 1945, 2 vol.
- GURVITCH (Georges). *Microsociologie et sociométrie*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. III, 1947, p. 24-67.
- HERSKOVITS (Melville J.). *The contribution of afroamerican studies to africanist research*. American anthropologist. Menasha, t. L, n° 1, 1948, p. 1-10.
- HUNTINGTON (Ellsworth). *Mainsprings of civilization*. New York, John Wiley and sons, 1945, xii-660 p.
- JENSEN (Ad. E.). *Das religiöse Weltbild einer frühen Kultur*. Studien zur Kulturkunde, t. IX. Stuttgart, Frobenius Institut, 1948, x-198 p., in-8°.
- *Wettkampf-Parteien, Zweiklassen-Systeme und geographische Orientierung*. Studium generale. Heidelberg-Berlin, t. I, 1947, p. 38-48.
- KEITH (Arthur). *Essays on human evolution*. London, Watts and Co, 1946, 224 p.
- LEROI-GOURHAN (André). *Ethnologie et géographie*. Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. I, n° 1, 1948, p. 14-19.
- LIENAU (C. C.). *Quantitative aspects of organization*. Human biology. Baltimore, t. XIX, n° 4, 1947, p. 163-216.
- MARTINO (E. de). *Naturalismo e storicismo nell' etnologia*. Bari, G. Laterza, 1941, 220 p.

- MARTINO (E. de). *Percezione extra-sensoriale e magismo etnologico*. Studi e materiali di storia delle religioni. Bologna, t. XIX-XX, 1943-1946, p. 31-84.
- Masks. University Museum Bulletin. Philadelphia, t. XIII, n° 1, 1947, 32 p. in-8°.
- MEHL (Roger). *Le dialogue de l'histoire et de la sociologie*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. III, 1947, p. 137-157.
- MILLER (A. R.). *Sobre paradigma em antropologia social*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 3, 1947, p. 220-233.
- NICEFORO (Alfredo). *La « magia » delle parole. « Istintività » magica e sue reviviscenze*. Rivista di etnografia. Napoli, t. II, n° 1, 1948, p. 1-18.
- NUMELIN (Ragnar). *Fältforskare och kammurlärde. Drag ur socialantropologiens idéhistoria*. Helsingfors, Söderström, 1947, 260 p., in-8°.
- *Messengers, heralds, and envoys in savage societies*. Transactions of the Westernmarck Society, t. I. Göteborg, 1947, 158 p., in-8°.
- OLIVARES FIGUEROA (R.). *Problemas de investigación folklórica*. Cultura universitaria. Caracas, t. III, 1947, p. 33-38.
- PETTAZZONI (Raffaele). *Saggi di storia delle religioni e di mitologia*. Roma, Edizioni italiane, 1946, xxiv-192 p.
- PINTO (Luiz de Aguiar Costa). *Sociologia e mudança social*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 4, 1947, p. 287-331.
- RECASENS SICHES (Luis). *Vida humana, sociedad y derecho*. México, Fondo de cultura económica, 1945.
- RIVET (Paul). *La etnolog'ia, ciencia del hombre*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 4, 1946, p. 381-387.
- ROSA (Antonio de). *Il significato etnologico della deformazione del cranio*. Rivista di etnografia. Napoli, t. I, n° 3-4, 1947, p. 13-22.
- SARFATTI (Gualtiero). *Etnografia e psicologia sociale*. Rivista di etnografia. Napoli, t. II, n° 1, 1948, p. 19-25.
- The study of society, methods and problems*. Edited by F. C. BARTLETT, M. GINSBERG, E. J. LINDGREN and R. H. THOULESS. London, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co, 1946, xii-498 p., in-8°.
- THOMPSON (Stith). *The folktale*. New York, The Dryden Press, 1946, 510 p.
- TUCCI (Giovanni). *L'afroamericanistica e i suoi problemi*. Rivista di etnografia. Napoli, t. I, n° 3-4, 1947, p. 1-12.
- Twentieth century sociology, a symposium*. Edited by Georges GURVITCH and Wilbur MOORE. New York, Philosophical Library, [1947].
- WEBSTER (Hutton). *Taboo : a sociological study*. Palo Alto, Stanford University Press; London, Oxford University Press, 1942, xii-393 p.
- WESTERMANN (D.). *Die heutigen Naturvölker in Ausgleich mit der neuen Zeit*. Stuttgart, F. Enke, 1940, xi-397 p., in-8°.
- WHITE (Leslie A.). *Evolutionary stages, progress, and the evaluation of cultures*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 3, 1947, p. 165-192.
- WIKMAN (K. Rob. V.). *Society and humanity. The scope and future of the study of social anthropology*. Transactions of the Westernmarck Society. København, t. I, 1947, p. 82-93.

Amérique en général.

- BORNEMAN (Ernest). *Les racines de la musique américaine noire*. Présence africaine. Paris-Dakar, n° 4, 1948, p. 576-589.
- COLLIER (John). *The Indians of the Americas*. New York, W. W. Norton and Co, 1947, 362 p.

- DUNHAM (Katherine). *Notas sobre la danza negra*. Anthropos. México, t. I, n° 2, 1947, p. 46-56.
- GILLIN (John). *The culture area of Latin America in the modern world*. América indígena. México, t. VIII, n° 1, 1948, p. 31-43.
- GRASSES (Pedro). *La nomenclatura de bailes y canciones en Hispano-América*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 123-130.
- GUSINDE (Martin). *Les têtes-trophées en Amérique*. Revue Ciba. Bâle, n° 63, 1947, p. 2271-2277.
- HARCOURT (Raoul d'). *Arts de l'Amérique*. Paris, Éditions du Chêne, 1948, 199 p., 160 ill., in-8°.
- LA FUENTE (J. de). *Discriminación y negación del Indio*. América indígena. México, t. VII, n° 3, 1947, p. 211-215.
- LEHMANN (Walter). *Über das Alter der amerikanischen Kulturen*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVII, n°s 3-4, 1943-1944, p. 118-134.
- LOPATIN (IVAN A.). *The extinct and near-extinct tribes of northeastern Asia compared with the american Indian*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 3, 1940, p. 202-208.
- ORTIZ (Fernando). *El huracán. su mitología y sus símbolos*. México-Buenos Aires, Fondo de cultura económica, 1947, 686 p.
- SCHWAB (Federico). *El folklore, nuevo campo de estudio en América y la necesidad de su orientación histórica*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 141-146.

Amérique du Nord.

- BARBEAU (Marius). *Alaska beckons*. Caldwell, Caxton Printers, 1947, 343 p.
- *Bear mother*. Journal of american folklore. New York, t. LIX, n° 231, 1946 [Tirage à part : 12 p.].
- *Canadian folklore*. The french folklore Bulletin. New York, 1946 [Tirage à part : 16 p.].
- *Maple sugar : its native origin*. Transactions of the Royal Society of Canada. Ottawa, third series, section II, t. XL, 1946, p. 75-86.
- BARBEAU (Marius), LISMER (Arthur) et BOURINOT (Arthur). *Come a singing ! Canadian folk-songs*. National Museum of Canada Bulletin, n° 107, anthropological series, n° 26. Ottawa, 1947, v-59 p., in-8°.
- BARNETT (H. G.). *Underground houses on the british columbian coast*. American antiquity. Menasha, t. IX, n° 3, 1944, p. 265-270.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE (Aristide). *La stratégie, la tactique et l'armement des anciens Iroquois*. Les cahiers des dix. Montréal, n° 10, 1945, p. 21-40.
- BLOM (Lansing B.). *The west Jemez culture area*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n° 2, 1946, p. 120-126.
- BREYNAT (Gabriel). *Cinquante ans au pays des neiges*. T. I : *Chez les mangeurs de caribou*. Montréal, Éditions Fides, 1945, 347 p.
- BÜHLER-OPPENHEIM (Kr.). *Initiation et conjuration des maladies chez les Indiens d'Acoma*. Revue Ciba. Bâle, n° 61, 1947, p. 2200-2205.
- BULLEN (Adelaide Kendall). *Archaeological theory and anthropological fact*. American antiquity. Menasha, t. XIII, n° 2, 1947, p. 128-134.
- BUTSCHER (Louis C.). *Account of adventures in the great american desert by duke Paul Wilhelm von Württemberg*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVII, n° 4, 1942, p. 294-344.
- CARPENTER (Edmund). *Iroquoian figurines*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 105-113.

- CARTER (George F.). *Sweet corn among the Indians*. Geographical Review. New York, t. XXXVIII, n° 2, 1948, p. 206-221.
- CODERE (Helen). *The Swai'xwe myth of the middle Fraser river : the integration of two north-west coast cultural ideas*. Journal of american folklore. New York, t. LXI, n° 239, 1948, p. 1-18.
- CORRIGAN (Cameron). *Medical practice among the Bush Indians of northern Manitoba*. Canadian medical Association Journal. Toronto, t. LIV, n° 3, 1946, p. 220-223.
- DEVEREUX (George). *Mohave etiquette*. Southwest Museum leaflets, n° 22. Los Angeles, 1948, 9 p., in-8°.
- ESTREICHER (Zygmunt). *La musique des Esquimaux-Caribous*. Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie. Neuchâtel, t. LIV, n° 1, 1948, p. 1-53.
- EWERS (John C.). *Identification and history of the small robes band of the Piegan Indians*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 11, 1946, p. 397-401.
- FENTON (William N.). *Place names and related activities of Cornplanter Senecas. II : Cornplanter Grant*. Pennsylvania archaeologist. Harrisburg, t. XV, n° 2, 1945, p. 42-50.
- FRANKLIN (John Hope). *From slavery to freedom. A history of the american Negroes*. New York, Alfred A. Knopf, 1947, xv-622 p.
- GARD (Robert E.). *Johnny Chinook*. New York, Longmans, Green and Co, 1945, 360 p.
- GLADWIN (Thomas). *Comanche kin behavior*. American anthropologist. Menasha, t. L, n° 1, 1948, p. 73-94.
- GRAHAM (Clara). *Fur and gold in the Kootenays*. Vancouver, Wrigley Printing Company, 1945, xiii-206 p.
- GRIFFIN (John W.). *Historic artifacts and the buzzard cult in Florida*. The Florida historical quarterly. St. Augustine, t. XXIV, n° 4, 1946, p. 295-301.
- Guidal P'a : the journal of lieut. J. W. Abert, from Bent's Fort to St. Louis in 1845*. Edited by H. Bailey CARROL. Canyon, Tex., The Pan Handle-Plains historical Society, 1941, 121 p.
- GUSINDE (Martin). *Le scalp en Amérique du Nord*. Revue Ciba. Bâle, n° 63, 1947, p. 2279-2283.
- HADLOCK (Wendell S.). *The concept of tribal separation as rationalized in Indian folklore*. Pennsylvania archaeologist. Harrisburg, t. XVI, n° 3, 1946, p. 84-90.
- HAEKEL (Josef). *Schutzgeistsuche und Jugendweihe im westlichen Nordamerika*. Ethnos. Stockholm, t. XII, n° 3, 1947, p. 106-122.
- HOLT (Catherine). *Shasta ethnography*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. III, n° 4, 1946, p. 299-350.
- HOOPES (Alban W.). *The indian rights association and the Navajo, 1890-1895*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n° 1, 1946, p. 22-46.
- HURT Jr. (Wesley R.). *Eighteenth century navaho hogans from Canyon of Chelly national monument*. American antiquity. Menasha, t. VIII, n° 1, 1942, p. 89-104.
- KEITHAHN (Edward L.). *Monuments in cedar*. Ketchikan, Alaska, Roy Anderson, 1945, 160 p.
- *The petroglyphs of southeastern Alaska*. American antiquity. Menasha, t. VI, n° 2, 1940, p. 123-132.
- KIDD (George E.). *Trepanation among the early Indians of British Columbia*. Canadian medical Association Journal. Toronto, t. LV, n° 5, 1946, p. 513-516.
- LOGAN (Spencer). *A Negro's faith in America*. New York, Macmillan Co, 1946, 88 p.
- MANNING (T. H.). *Pipestems of the Caribou Eskimos*. American anthropologist. Menasha, t. L, n° 1, 1948, p. 162-163.
- MARRIOTT (Alice). *The ten grand-mothers*. Norman, University of Oklahoma Press, 1945, 306 p.

- MASON (Bernard S.). *The book of Indian crafts and costumes*. New York, A. S. Barnes and C^o, 1946, 110 p.
- MAYER (Joseph R.). *Flintlocks of the Iroquois, 1620-1687*. Research Records, Rochester Museum of arts and sciences, n^o 6. Rochester, N. Y., 1943, 59 p.
- MCNEIL (Irving). *Indian justice*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XIX, n^o 4, 1944, p. 261-270.
- MEKEEL (Scudder). *A short history of the Teton Dakota*. North Dakota historical quarterly. Grand Forks, t. X, n^o 3, 1943, p. 137-205.
- MOZELL (C. Hill). *The all-negro communities of Oklahoma : the natural history of a social movement*. Journal of Negro history. Washington, t. XXXI, n^o 3, 1946, p. 254-268.
- NETTO (Francisco Faria). *Os Pretos norte americanos*. São Paulo, Livraria Liberdade, 1946, 263 p.
- NEUMANN (Georg K.). *Evidence for the antiquity of scalping from central Illinois*. American antiquity. Menasha, t. V, n^o 4, 1940, p. 287-289.
- PALMER (Edward Nelson). *Negro secret societies*. Social forces. Baltimore, t. XXIII, n^o 2, 1944, p. 207-212.
- PARSONS (Elsie Clews). *Relations between ethnology and archaeology in the Southwest*. American antiquity. Menasha, t. V, n^o 3, 1940, p. 214-220.
- RAINEY (Froelich G.). *The whale hunters of Tigara*. Anthropological Papers of the american Museum of natural history. New York, t. XLI, n^o 2, 1947, p. 233-283.
- REEVE (Frank D.). *A navaho struggle for land*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n^o 1, 1946, p. 1-21.
- *The Apache Indians in Texas*. Southwestern historical quarterly. Austin, t. L, n^o 2, 1946, p. 189-219.
- RIGHTS (Douglas L.). *The american Indian in north Carolina*. Durham, Duke University Press, 1947, xx-296 p., 110 pl.
- ROY (Pierre-Georges). *Les légendes canadiennes*. Les cahiers des dix. Montréal, t. II, 1937, p. 45-92.
- SERVICE (Elman). *Recent observation on Havasupai land tenure*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n^o 4, 1947, p. 360-366.
- SHIMKIN (D. B.). *Childhood and development among the Wind river Shoshone*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. V, n^o 5, 1947, p. 289-325.
- *Wind river Shoshone ethnogeography*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. V, n^o 4, 1947, p. 245-288.
- SPECK (Frank Gouldsmith). *Bird nomenclature and song interpretation of the canadian Delaware : an essay in ethno-ornithology*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n^o 8, 1946, p. 249-258.
- *Ethnoherpetology of the Catawba and Cherokee Indians*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n^o 10, 1946, p. 355-360.
- *Notes on social and economic conditions among the Creek Indians of Alabama in 1941*. América indígena. México, t. VII, n^o 3, 1947, p. 195-198.
- SPECK (Frank G.) et MOSES (Jesse). *The celestial bear comes down to earth : the bear sacrifice ceremony of the Munsee-Mahican in Canada as related by Nekatcit*. Reading public Museum and art Gallery, Scientific Publications, n^o 7. Reading, 1945, xiv-91 p.
- SPECK (Frank G.) et WITTHOFT (John). *Some notables life-histories in zoological folklore*. Journal of american folklore. New York, t. LX, n^o 238, 1947, p. 345-349.
- STEWART (Kenneth M.). *Mohave warfare*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n^o 3, 1947, p. 257-278.
- TALLANT (Robert). *Voodoo in New Orleans*. New York, Macmillan C^o, 1946, vii-247 p.
- TANNER (V.). *Outlines of the geography, life and customs of Newfoundland-Labrador (the eastern part of the Labrador peninsula)*, t. I. Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1947, 436, p., in-8^o.

- TITIEV (Mischa). *Two hopi myths and rites*. Journal of american folklore. New York, t. LXI, n° 239, 1948, p. 31-43.
- VELTEN (H. V.). *Two southern tlingit tales*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. X, n° 2-3, 1939, p. 65-74.
- VICKERS (Chris). *Aboriginal backgrounds in southern Manitoba*. Papers read before the historical and scientific Society of Manitoba, season 1945-1946. Winnipeg, 1946, p. 3-8.
- WALLIS (Wilson D.). *The canadian Dakota*. Anthropological Papers of the american Museum of natural history. New York, t. XLI, n° 1, 1947, p. 1-225.
- WEATHERBY (Hugh). *Tales the totems tell*. Toronto, Macmillan C° of Canada, 1944, x-96 p.
- WESLAGER (C. A.). *Susquehannock indian religion from an old document*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 9, 1946, p. 302-305.
- WHITE (Leslie A.). *Punche : tobacco in New Mexico history*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVIII, n° 4, 1943, p. 386-393.
- WITTHOFT (John). *Bird lore of the eastern Cherokee*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 11, 1946, p. 372-384.
- *Some eastern Cherokee bird stories*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 6, 1946, p. 177-180.
- *The Cherokee green corn medicine and the green corn festival*. Journal of the Washington Academy of sciences. Menasha, t. XXXVI, n° 7, 1946, p. 213-219.
- WORCESTER (D. E.). *The spread of spanish horses in the Southwest*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XIX, n° 3, 1944, p. 225-232.
- *The spread of spanish horses in the Southwest, 1700-1800*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XX, n° 1, 1945, p. 1-13.
- *The use of saddles by american Indians*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XX, n° 2, 1945, p. 139-143.
- *The weapons of american Indians*. New Mexico historical Review. Santa-Fe, t. XX, n° 3, 1945, p. 227-238.
- WRAY (Donald E.) et SMITH (Hale). *An hypotesis for the identification of the Illinois Confederacy with the middle Mississippi culture in Illinois*. American antiquity. Menasha, t. X, n° 1, 1944, p. 23-27.
- WYMAN (Walker D.). *The wild horse of the West*. Caldwell, The Caxton Printers, 1945, 348 p.

Amérique centrale.

- AGUIRRE BELTRÁN (G.). *Tribal origins of slaves in Mexico*. Journal of Negro history. Washington, t. XXXI, n° 3, 1946, p. 269-352.
- BARLOW (Robert H.). *The codex of Tonayan*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 84, 1947, p. 178-187.
- BONNARDEL (R.) et SOLÍS QUIROGA (R.). *Etude biométrique d'un groupe d'Indiens du Mexique (Otomis). I : Recherches psychométriques*. Le travail humain. Paris, t. XI, n° 1-2, 1948, p. 1-68.
- COWAN (Florence Hansen). *Linguistic and ethnological aspects of mazateco kinship*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 3, 1947, p. 247-256.
- DAVIS (E. Adams). *Of the night wind's telling*. Norman, University of Oklahoma Press, 1946, xxiv-276 p.

- ELSON (Ben). *The Homshuk : a Sierra popoluca text*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 193-214.
- FOSTER (George M.). *Expedición etnológica a la región del lago de Pátzcuaro*. Anales del Museo michoacano. Morelia, 2ª época, n° 2, 1946, p. 65-67.
- FOSTER (George M.) et OSPINA (Gabriel). *The people of Tzintzuntzan*. Smithsonian Institution, Institute of social anthropology Publications, n° 6. Washington, 1948, v-297 p., 16 pl., in-8°.
- *Influencia religiosa en la vida social y económica de los Chortís*. América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 297-314.
- GIRARD (Rafael). *Una obra maestra del teatro maya*. Cuadernos americanos. México, t. VI, n° 6, 1947, p. 157-188.
- GONZÁLEZ CASANOVA (Pablo). *Cuentos indígenas, recogidos por-*. México, Imprenta universitaria, 1946, XIX-202 p.
- Guía sociológica : investigaciones de campo de las comunidades indígenas guatemaltecas*. Boletín del Instituto indigenista nacional. Guatemala, t. II, n° 2, 1947, p. 54-105.
- GUIERAS HOLMES (C.). *Organización social de Tzeltals y Tzotziles, México*. América indígena México, t. VIII, n° 1, 1948, p. 45-62.
- LA FARGE (Oliver). *Cuchumatán textiles : the course of an error*. Carnegie Institution of Washington, Division of historical research. Notes on middle american archaeology and ethnology. Cambridge, Mass., n° 82, 1947, p. 166-169.
- *Santa Eulalia : the religion of a Cuchumatán Indian town*. Chicago, University of Chicago Press, 1947, XIX-211 p., in-8°.
- LA PEÑA (Moisés T. de). *Ensayo económico y social, sobre el pueblo tarahumara*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. V, 1946, n° 10, p. 426-436; n° 12, p. 503-518.
- LASTRES (Juan B.). *La curación por las fuerzas del espíritu en la medicina aborígen*. Universidad de San Carlos. Guatemala, n° 3, 1946, p. 154-243.
- LEÓN (Juan de). *Mundo quiché*. Guatemala, Talleres tipográficos San Antonio, 1945, 191 p., in-8°.
- MC BRIDE (George Mc Cutchen et Merle A.). *Highland Guatemala and its maya communities*. Geographical Review. New York, t. XXXII, n° 2, 1942, p. 252-268.
- MC BRYDE (Felix Webster). *Cultural and historical geography of southwest Guatemala*. Smithsonian Institution. Institute of social anthropology, Publication 4. Washington, [1945], xv-184 p., 47 pl., in-8°.
- MEDINA GUZMÁN (Dolores). *Fases psicológicas del desarrollo del lenguaje en las razas indígenas*. América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 285-291.
- México. Leyendas y costumbres. Trajes y danzas*. Prólogo por Nemesio GARCÍA NARANJO, selección y comentarios por Luis ÁLVAREZ Y ÁLVAREZ DE LA CADENA. México, Editorial Layac, 1945, xxiv-458 p., in-8°.
- México es así*. México, Talleres gráficos de la Nación, 1946.
- MONZÓN (Arturo). *Plantamiento de algunos problemas indígenas*. América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 323-331.
- *Restos de clanes exogámicos entre los Cora de Nayarit*. Publicaciones de la Escuela nacional de antropología. México, n° 4, 1945, p. 12-16.
- MULLERRIED (F. K. G.). *Existe actualmente una tribu de Lacandones en el centro de la selva del oriente de Chiapas ?* Anales de la Escuela nacional de ciencias biológicas. México, t. IV, n° 2-3, 1946, p. 289-308.
- OROPEZA CASTRO (Manuel). *El diluvio totonaco*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 269-275.
- OROZCO (Gilberto). *Tradiciones y leyendas del istmo de Tehuantepec*. México, Revista musical mexicana, 1946, 251 p., in-8°.

- ORTEGA (Pompilio). *Folklore hondureño; leyendas, cuentos, tradiciones y curiosidades de Honduras*. Tegucigalpa, Imprenta Calderón, 1946, 124 p., in-8°.
- RADIN (Paul). *Zapotec texts : dialect of Juchitan-Tehuano*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 152-172.
- STOUT (D. B.). *San Blas Cuna acculturation : an introduction*. Viking Fund Publications in anthropology, t. IX. New York, 1947, 124 p., 9 pl., in-8°.
- TELETOR (Celso Narciso). *Costumbres indígenas en Rabinal, Baja Verapaz*. Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXI, n° 1, 1946, p. 32-40.
- TOOR (Frances). *A treasury of mexican folkways. The customs, myths, folklore, traditions, beliefs, fiestas, dances and songs of the mexican people*. New York. Crown Publishers, 1947, xxxii-566 p.
- TRUJILLO (Narcisa). *Indios y "mestizos" de Yucatán*. México, Enciclopedia yucatanense, 62 p., in-8°.
- WARKENTIN (Milton) et OLIVARES (Juan). «The holy bells» and others huave legends. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 223-234.
- WEITLANER (Roberto J.). *Parentesco y compadrazgo coras*. Publicaciones de la Escuela nacional de antropología. México, n° 4, 1945, p. 3-11.

Antilles.

- CARPENTIER (Alejo). *La música en Cuba*. México, Fondo de cultura económica, 1946, 284 p., in-4°.
- DENIS (Lorimer). *Etude sur la religion populaire*. Bulletin du Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti. Port-au-Prince, décembre 1946, p. 16-40.
- DENIS (Lorimer) et PAUL (Emmanuel C.). *Essai d'organographie haïtienne*. Publications du Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti, série I, n° 4. Port-au-Prince, 1948, 38 p., in-8°.
- ESTRADA TORRES (Ángel Antonio). *Las ciguapas*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 32-33.
- GARCÍA (Juan F.). *Formas de la música folklórica dominicana*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 10-14.
- GARRIDO (Edna). *El folklore del niño dominicano*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 44-48.
- *Las lomas «Dos hermanos»*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 28-29.
- GOGGIN (John M.). *The Seminole Negroes of Andros island, Bahamas*. The Florida historical quarterly. St. Augustine, t. XXIV, n° 3, 1946, p. 201-206.
- JAEGERHUBER (Werner A.). *Contribution à la musique vodouesque*. Conjonction. Port-au-Prince, n° 10-11, 1947, p. 63-64.
- JAVIER GARCÍA (Manuel de Jesús). *La junta*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 34-43.
- LONGUET (Yves-Jacques). *Possession et vaudou*. Conjonction. Port-au-Prince, n° 13, 1948, p. 52-57.
- MARCELIN (Émile). *Les grands dieux du vodou haïtien*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 51-135.
- MORTEL (Roger). *La mythomanie sociale en Haïti. Essai de psychosociologie*. Port-au-Prince, Imprimerie du Collège Vertières, 1947, 64 p., in-8°.
- NIVAR (Consuelo). *El noviazgo en los campesinos banilejos*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 30-31.

- NOLASCO (Flérída de). *El carabiné*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 19-24.
- RODRÍGUEZ DEMORIZI (Emilio). *Del habla dominicana*. Boletín del folklore dominicano. Ciudad Trujillo, t. I, n° 1, 1946, p. 15-18.
- SANTULLANO (Luis A.). *Mirada al Caribe. Fricción de culturas en Puerto Rico*. Jornadas, n° 54. México, El Colegio de México, 1945, 85 p., in-8°.
- ZAYAS BAZÁN Y PERDOMO (Héctor). *La medicina de los Indocubanos*. Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXI, n° 2, 1946, p. 99-115.

Amérique du Sud.

- ACUÑA (Luis Alberto). *La influencia del folklore en la pintura*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 29-34.
- *Refranero colombiano*. Biblioteca de folklore colombiano, n° 2. Bogotá, Editorial Argra, 1947, 128 p., in-8°.
- ALVARADO (Lisandro). *Datos etnográficos de Venezuela*. Biblioteca venezolana de cultura. Caracas, Escuela técnica industrial, 1945, 414 p.
- *Música y danza entre los aborígenes venezolanos*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. VII, n° 50, 1947, p. 13-37.
- ÁLVAREZ (José). *Mitología, tradiciones y creencias religiosas de los salvajes Huarayos*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 153-161.
- ANDRADE (Francisco). *El último Yariguí*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 563-574.
- ANIELLO (Orlando d'). *Gauchos de hoy*. Buenos Aires, Editorial Schapire, 1946, 157 p.
- ANTOLÍNEZ (Gilberto). *El saucel y la luna. Mito cosmogónico*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. VII, n° 50, 1947, p. 76-88.
- ANZALAZ (Fermín A.). *Cuentos y tradiciones de La Rioja*. La Rioja, Editorial Tribuna, 1946, 89 p.
- ARETZ-THIELE (Isabel). *Música tradicional. Tucumán, historia y folklore*. Tucumán, Ediciones de la Universidad nacional, 1946, 749 p., in-4°.
- ARMELLADA (Cesáreo). *Como son los Indios Pemones de la Gran Sabana. Estudio etnográfico*. Caracas, Editorial Elite, 1946, xx-100 p., in-8°.
- BÁEZ (Gregorio). *El Territorio nacional de Tierra del Fuego*. Anales del Museo de la Patagonia. Buenos Aires, t. I, 1945, p. 27-59.
- BALDUS (Herbert). *Aldeia, casa, moveis e utensílios entre os Índios do Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. IV, n° 2, 1942, p. 157-172.
- *Instruções gerais para pesquisas etnográficas entre os Índios do Brasil*. Boletim geográfico. Rio de Janeiro, t. IV, 1947, p. 1487-1497.
- BARROS (Benedito Ferri de). *Aspectos antropológicos do Paraguai*. Sociologia. São Paulo, t. VI, n° 4, 1944, p. 316-320.
- BASTIDE (Roger). *Imagens do nordeste místico em branco e preto*. Rio de Janeiro, Edições Cruzeiro, 1945, 247 p., in-8°.
- BAUP et HECKENROTH. *Rapport géographique, politique, médical et économique de la tournée effectuée du 27 juillet au 15 septembre 1939 sur le bassin de l'Oyapock*. Cafesoca, Territoire de l'Inini, 1939, 77 p. ronéotypées.
- BERNAL (Dionicio Rodolfo). *La muliza cerreña. Teorías e investigaciones sobre el origen del cantar popular peruano*. Lima, Comp. de imp. y publ., 1947, 239 p., in-8°.
- BICUDO (Virgínia Leone). *Atitudes raciais de Pretos e Mulatos em São Paulo*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 3, 1947, p. 195-219.

- BLOMBERG (Héctor Pedro). *Fábula de la pampa y de la selva*. Buenos Aires, Editorial Peuser, 1946, 236 p.
- BOOZ (Mateo). *Gente del litoral*. Buenos Aires, G. Kraft, 1944, 210 p., in-8°.
- BRAÑES (Justina del Carmen de). *Leyenda del asiento de Yauricocha*. Yachaywasi. Yauyos, t. VI, n° 31, 1947, p. 13-14.
- BUITRÓN (Anibal et Barbara Salisbury). *El campesino de la provincia de Pichincha*. Quito, Instituto nacional de previsión, 1947, 104 p.
- CABALLERO FARFÁN (Policarpo). *Influencia de la música incaica en el cancionero del norte argentino*. Buenos Aires, Ediciones de la Comisión nacional de cultura, 1946, 145 p.
- CABRERA SANTOS (Alicia N.). *Educación y cultura de los Araucanos*. Temuco, Escuela de servicio social, 1946, 128 p.
- CALCAÑO (José Antonio). *Posición del investigador ante la música aborigen*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 291-297.
- CALELLA (Plácido de). *Tabaco en las tribus Siona*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 39.
- CANAL FELJOO (Bernardo). *El reverso humorístico de la tristeza criolla*. Santa Fe, Universidad nacional del Litoral, 1943, 29 p., in-8°.
- CARRANZA CAMPOBLANCO (Teodulio). *El toro de Chumpichuco*. Yachaywasi. Yauyos, t. VI, n° 31, 1947, p. 12.
- CARREÑO (Ángel). *La huerfana y el camisón de Satanus. Tradición de la parroquia de Santiago*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXVI, n° 92, 1947, p. 165-174.
- CARREÑO (Francisco) et VALLMITJANA (Abel). *Comentarios sobre el origen indígena del mare mare criollo*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 67-78.
- *30 cantos del Oriente venezolano*. Caracas, Servicio de investigaciones folklóricas nacionales, 1947, 69 p.
- CARTAGENA (Alberto de). *Datos preliminares sobre el tabaco entre las tribus Yukuna y Miraña*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 39-41.
- CASTELLVÍ (Marcelino de). *Análisis de un mito-leyenda encaneño-tunjano*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 431-453.
- CASTRILLÓN ARBOLEDA (Diego). *La verdad es lo popular*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 79-87.
- CASTRO POZO (Hildebrando). *El «ayllu» peruano ante una posible legislación tutelar*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 189-195.
- CERRUDO (J. C.). *Música y poesía indígena*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 491-497.
- CHÁVES CH. (Milcíades). *Mitos, leyendas y cuentos de la Guajira*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 4, 1946, p. 305-331.
- CONSTANZÓ (María de las Mercedes). *Restos antropológicos procedentes de la isla Las Tejas (Santa Fe). Observaciones etnográficas. El peinado y el tocado en momias del norte de Chile*. Boletín de estudios etnográficos y coloniales, t. I, n° 1. Santa Fe, 1946, 29 p.
- DEIBE (Hernán). *Canciones de los Indios Pampas*. Buenos Aires, El Ateneo, 1946.
- DELGADO VIVANCO (Edmundo). *El «mal de ausencia» y las despedidas en el folklore*. El aillu. Cuzco, t. I, n° 1-2, 1945, p. 59-116.
- DELGADO VIVANCO (Miguel Ángel). *Los cantos religiosos antiguos*. El aillu. Cuzco, t. I, n° 1-2, 1945, p. 29-37.
- DOBROVSKY (Manuel). *Abrasiones dentarias en cráneos de Indios Patagones*. Revista del Museo de La Plata. La Plata, t. II, 1946, p. 301-347.
- DOMENECH (G.). *Pampas y otros Indios en la banda oriental*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. IX, 1938-1941, p. 227-249.
- DOMÍNGUEZ (Luis Arturo). *Aspectos del folklore del estado Falcón*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 91-119.

- DRUMOND (Carlos) et PHILIPSON (J.). *Os tímulos Kaingang de Parapuã*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 4, 1947, p. 386-393.
- DUPOUY (Walter). *Noticias preliminares sobre la distribución geográfica del juego de la zaranda de calabaza en Venezuela*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 328-345.
- EFRÉN (H.). *Colección de cuentos folklóricos*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 35-38.
- El cancionero del P. Lucas de Batet y la etnoornitología. II: Las aves no rapaces en la sicodemología huilense-caqueteña*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 5-34.
- El Uchuchurco*. Yachaywasi. Yauyos, t. VI, n° 31, 1947, p. 13.
- ERNST (Adolfo). *Del uso de la coca en los países septentrionales de la América meridional*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 3, 1946, p. 273-284.
- EXBRAYAT (Jaime). *Del folklore sinuano y bolivarense*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 49-60.
- FARIA (João Barbosa de). *A cerâmica da tribo Uboí dos rios Trombetas e Jamundá*. Rio de Janeiro, Imprenta nacional, 1946, 42 p., in-8°.
- FEBRES CORDERO (Julio). *El maíz de dos meses*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 4, 1946, p. 416-420.
- FERNANDES (Florestan). *As «trocinhas» do Bom Retiro*. Revista do Arquivo. São Paulo, t. CXIII, 1947, p. 13-124.
- FERRERO (Paul). *Destino racial del Perú: el mestizaje*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 197-207.
- FLÓREZ (Luis). *Folklore y lenguaje*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 5-9.
- Folklore musical del siglo XVIII*. Lima, Instituto de investigaciones artísticas de la Universidad católica del Perú, 1946, [15 p.], 9 pl., in-8°.
- FORNAGUERA (Miguel). *El folklore y el renacimiento cultural y nacional*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 89-92.
- FRANCO (Alberto). *Leyendas del Tucumán*. Buenos Aires, Editorial Nova, 1944, 100 p., in-8°.
- FURLONG (Guillermo). *Entre los Tehuelches de la Patagonia según noticias de los misioneros e historiadores jesuitas Diego Rosales, Miguel de Olivares, Nicolás Mascardi, Juan José Guillermo, Felipe Vander Meeren, Armando J. Nyel, Antonio Alemán, José Cardiel y Francisco Enrich*. Buenos Aires, Talleres gráficos «San Pablo», 1943, 176 p., in-8°.
- GANDÍA (Enrique de). *La ciudad encantada de los Césares. Última leyenda que murió en América*. Anales del Museo de la Patagonia. Buenos Aires, t. I, 1945, p. 101-120.
- GARCÉS BEDREGAL (Miguel). *Evolución técnica de la música peruana, gama eptafónica*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 25-32.
- GARCÍA (Secundino). *Mitología de los salvajes machiguengas*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 229-237.
- GILLIN (John). *Moche, a peruvian coastal community*. Smithsonian Institution. Publications of the Institute of social anthropology, n° 3. Washington, 1947, vii-166 p., 26 pl., in-8°.
- GIRALDO (Roberto). *Folklore y etnología*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 11-19.
- GONZÁLEZ (Joaquín V.). *Fábulas nativas*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1946, 136 p.
- GRAIN (José María). *Pueblos primitivos. Los Machiguengas*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 239-244.
- HARRINGTON (Tomás). *Contribución al estudio del Indio Günuna Küne*. Revista del Museo de La Plata. La Plata, t. II, 1946, p. 237-275. La Plata, Instituto del Museo de la Universidad nacional, 1946.
- *Estudios del Indio Günuna Küne*. La Plata, Universidad nacional, 1946.

- HERRMANN (Lucila). *A organização social dos Vapidianos do Território do Rio Branco*. Sociologia. São Paulo, t. VIII, 1946, n° 3, p. 203-215; n° 4, p. 282-304.
- INALAF NAVARRO (José). *Rol económico, social y político del indígena en Chile*. Santiago de Chile, Dirección general de prisiones, 1945, 136 p., in-8°.
- Indians of the High Andes*. Edited by Stanley W. RYCKOFF. New York, Committee on cooperation in Latin America, 1946, 330 p.
- INGENIEROS (José). *Sociología argentina*. Buenos Aires, Editorial Losada, 1946, 475 p.
- KELLER (Carlos). *Dios en Tierra del Fuego. Mitos y cuentos de los Sélenam*. Santiago de Chile, Editorial Zig-Zag, 1947, 11 p., in-8°.
- KUCZYNSKI-GODARD (Maxime H.). *El pensamiento arcaico-mítico del campesino peruano y la arqueología*. América indígena. México, t. VII, n° 3, 1947, p. 217-248.
- *Estudios médico-sociales en Ayacucho*. Lima, Ministerio de salud pública y asistencia social, 1946, 56 p.
- *La vida de los campesinos ayacuchanos. Estudio sociosanitario*. Lima, Ministerio de salud pública y asistencia social, 1947, 82 p.
- La silueta siriono*. Casarabe. Casarabe, t. I, n° 1, 1943, p. 20-21.
- Le paysage et l'âme argentins*. Descriptions, récits et légendes du terroir. Morceaux choisis par Carlos IBARGUREN, Antonio AITA et Pedro Juan VIGNALE. Buenos Aires, Commission argentine de coopération intellectuelle, 1938, 404 p., in-8°.
- LISCANO (Juan). *Apuntes para la investigación del Negro en Venezuela. Sus instrumentos de música*. Acta venezolana. Caracas, t. I, n° 4, 1946, p. 421-440.
- *Las fiestas del solsticio de verano en el folklore de Venezuela*. Caracas, Dirección de cultura, 1947, 32 p., in-8°.
- LÓPEZ ALBUJAR (Enrique). *Exégesis de la justicia penal chupana*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 285-294.
- LÓPEZ NARVÁEZ (Carlos). *Presentación folklórica del duende*. Revista de folklore. Bogotá, n° 2, 1947, p. 153-157.
- LÓPEZ RAMÍREZ (Tulio). *Estudio y perspectiva de nuestro folklore*. Caracas, Tipografía Garrido, 1946.
- LUETZELBURG (Philipp von). *Zur Geschichte der Kariben*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XV, n° 3-4, 1941-1942, p. 93-107.
- LUNA P. (Julio). *Folklore peruano. La chichería cuzqueña*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXIX, n° 78, 1940, p. 93-97.
- MAC LEAN (Robert). *A zoolatria no mito peruano*. Sociologia. São Paulo, t. IV, n° 1, 1942, p. 59-66.
- *La brujería en el Perú*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 295-306.
- *Matrimonio a prova entre os Índios peruanos*. Sociologia. São Paulo, t. III, n° 4, 1941, p. 311-319.
- *Negros en el Perú*. Letras. Lima, n° 1, 1947, p. 5-43.
- MAGALHÃES (Amílcar A. Botelho de). *A pacificação dos Índios Chavante*. América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 333-339.
- *Índios do Brasil*. América indígena. México, t. VII, n° 3, 1947, p. 261-268.
- MARTÍNEZ (Eduardo N.). *Hay Índios en el Carchi?* Revista del colegio nacional Bolívar. Tulcán, n° 1, 1946, p. 51-56.
- MATALLANA (Baltasar de). *La música indígena taurepan : tribu de la Gran Sabana*. Caracas, Editorial venezolana, 1939, 36 p., in-8°.
- MEJÍA BACA (José). « *El triste* », canción costeña. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 83-88.
- MÉTRAUX (Alfred). *Ensayos de mitología comparada sudamericana*. América indígena. México, t. VIII, n° 1, 1948, p. 9-30.

- MÉTRAUX (Alfred). *Le shamanisme chez les Indiens du Gran Chaco*. Sociologia, São Paulo, t. VII, n° 3, 1945, p. 157-168.
- *Ritos de tránsito de los Indios sudamericanos*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 149-160.
- MEZEY (K.). *Fiu-fiu. Estudio toxicológico y farmacodinámico de un veneno de flechas y dardos, obtenido de la secreción de una «Rana del Chocó» (Dendrobates sp.)*. Bogotá, Departamento de investigaciones del Laboratorio Cup, 1947, 23 p., in-8°.
- *Venenos de flecha de Colombia*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. VII, 1947, p. 319-323.
- MONCONILL (Gaspar M.). *Manera como preparan la «coca» los Indios Uitoto en general*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n°s 9-10, 1945, p. 41-43.
- MONTAÑO (Walter M.). *Potencialidad del Indio*. América indígena. México, t. VII, n° 3, 1947, p. 199-210.
- MONTESINOS (Pedro). *Cancionero de —*. Publicado por R. OLIVARES FIGUEROA. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 133-154.
- MONTIEL HAUPT (Olivia). *Vida económico-social de la raza mapuche*. Temuco, Escuela de servicio social, 1945, 174 p.
- MORALES (Ernesto). *Leyendas guaraníes*. Buenos Aires, Editorial Futuro, 1946, 235 p.
- MOSQUERA CEVALLOS (M. S.). *Fiesta y bailes*. El Oriente dominicano. Quito, t. XVI, 1943, p. 81-84.
- MUSSOLINI (Gioconda). *Os meios de defesa contra a moléstia e a morte em duas tribos brasileiras : Kaingang de Duque de Caxias e Bororo oriental*. Revista do Arquivo. São Paulo, t. CX, 1946 [Tirage à part : 152 p.].
- NIMUENDAJÚ (Curt). *The eastern Timbira*. Translated and edited by R. H. LOWIE. University of California Publications in american archaeology and ethnology, t. XLI. Berkeley-Los Angeles, 1946, x-358 p.
- NUÑEZ DEL PRADO (Oscar). *Fabricación de tejas en el distrito de San Sebastián*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 72-79.
- OLIVARES FIGUEROA (R.). «*Diversiones*» pascuales en Oriente. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 81-90.
- OPPENHEIM (J. D.). *Jewish customs among the Suriname (Dutch Guyana) population*. Edoth. Jerusalem, t. III, n°s 1-2, 1947, p. LXV-LXXV.
- OTT (C. F.). *Os elementos culturais da pescaria baiana*. Boletín do Museu nacional, nova série, antropologia, n° 4. Rio de Janeiro, 1944, 67 p.
- PABÓN NÚÑEZ (Lucio). *Folklore nortesantandereano*. Revista de folklore. Bogotá, n° 2, 1947, p. 127-135.
- PACHECO QUINTERO (Ricardo). *Ligeras observaciones sobre los indígenas del Sarare*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 930-933.
- PALACIOS O. (M.). *Leyenda india : el Tanga-Tanga*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXIX, n°s 390-392, 1943, p. 81-85.
- PALAVECINO (Enrique). *Breves noticias sobre algunos nuevos elementos en la cultura de los Indios del Chaco*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 313-314.
- PARDO V. (Aristóbulo). *Folklore y cultura colombianos*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 21-28.
- *La leyenda de Juan D'az o El mohan del Tequendama*. Revista de folklore. Bogotá, n° 2, 1947, p. 97-106.
- PARKS (Mercedes Gallagher de). *La escultura costumbrista y popular en piedra de Huamanga*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 3-15.
- PEREIRA (Nunes). *A casa das Minas. Contribuição ao estudo das sobrevivências daomeianas no Brasil*. Introdução de Arthur RAMOS. Publicações da Sociedade brasileira de antropologia e etnologia, n° 1. Rio de Janeiro, 1947, 65 p.

- PÉREZ ARBELÁEZ (Enrique). *Folklore del departamento del Magdalena*. Revista de folklore. Bogotá, 1947, p. 43-47, 163-165.
- PÉREZ RAMÍREZ (Elías). *Del folklore cañero*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 61-77.
- PHILIPSON (J.). *Em abono de Baptista Caetano. Nota a propósito de três poesias tupis atribuídas a Anchieta*. São Paulo, Graf. da Revista dos tribunais, 1947, 35 p., in-8°.
- PIERRE (Francisco). *Viaje de exploración a las tribus salvajes del Ecuador*. El Oriente dominicano. Quito, t. IX, 1936, p. 315-317, 344-346; t. X, 1937, p. 20-22, 49-51, 74-75, 143-144.
- PIERSON (Donald). *O Negro na Baía*. Sociologia. São Paulo, t. III, n° 4, 1941, p. 282-294.
- PIERSON (Donald) et CUNHA (Mário Wagner Vieira da). *Pesquisas e possibilidades de pesquisa no Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. IX, 1947, p. 233-256, 350-378.
- PINCHERLE (Alberto). *Hacia una encuesta metódica sobre el folklore y el idioma en el Perú*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 89-96.
- PINEDA GIRALDO (Roberto). *Colonización e inmigración y el problema indígena*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 4, 1946, p. 361-379.
- *La chama, un mito guajiro*. Revista de folklore. Bogotá, n° 2, 1947, p. 113-126.
- PONCE DE LEÓN (Francisco). *Al servicio de los aborígenes peruanos*. Ediciones conmemorativas del CCL aniversario de la Universidad nacional del Cuzco. Lima, Librería-Imprenta D. Miranda, 1946, 124 p., in-8°.
- PORRAS BARRENECHEA (Raúl). *Una descripción inédita de Maynas de don Francisco de Requena*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. LXII, 1945, p. 83-156.
- PULGAR VIDAL (Carmela). *Los Indios operarios de Huánuco. Los indígenas de Muquiyauyo y los clientes del dispensario de San Sebastián*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. LXII, 1945, p. 24-82.
- PULGAR VIDAL (Javier). *Algunos elementos de las culturas del Ande y la Amazonía peruanos en la cuenca del río Huallaga*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 315-323.
- PUPIALES (Mateo de). *La coca entre la tribu uitoto de Tarapaca y Piñuña Negro*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 43-44.
- QUIJADA JARA (Sergio). *La tradicional fiesta de la Virgen de la Natividad o de Cocharcas*. Huanacayo, Imprenta Atlantida, 1947, 22 p., in-8°.
- QUISONES PARDO (Octavio). *Botiquín folklórico de Bogotá*. Revista de folklore. Bogotá, n° 2, 1947, p. 147-151.
- *Diez coplas y un proyecto de ley*. Revista de folklore. Bogotá, n° 1, 1947, p. 35-41.
- *Interpretación de la poesía popular*. Bogotá, Editorial Centro, 1947, 197 p., in-8°.
- QUITO (Jacinto M. de). *Miscelanea de mis treinta y cinco años de misionero del Caquetá y Putumayo*. Bogotá, Editorial Aguila, [1938], 106 p., in-8°.
- RAMÓN Y RIVERA (Luis Felipe). *Es el ritmo una comprobación*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 57-66.
- RECASÉNS (Joseph de). *Contribución al análisis de los sueños de las sociedades primitivas*. Universidad nacional de Colombia. Bogotá, t. VII, 1946, p. 335-348.
- RECASÉNS (Joseph et María Rosa Mallol de). *El «test Rorschach» aplicado al estudio cultural etnográfico*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 4, 1946, p. 343-360.
- REICHEL DOLMATOFF (Gerardo). *Informe sobre las investigaciones preliminares de la Comisión etnológica al Catatumbo*. Boletín de arqueología. Bogotá, t. II, n° 4, 1946, p. 381-394.
- RENGORD (Bertil). *Cuestionario esquemático o plan de estudio de la coca y de las drogas narcóticas*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 44-45.

- REYES (Angel). *Indigenismo y democracia*. América indígena. México, t. VII, n° 4, 1947, p. 293-296.
- RIVET (Paul). *Les Indiens Malibú*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 139-144.
- RODRÍGUEZ MEZA (Pedro). *Del folklore andino (Departamento de Junín) : como se alimentan los naturales de la Puna, y de la Sierra del centro del Perú. Sus costumbres y tradiciones*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima t. II, 1942, p. 97-103.
- ROMERO (Fernando). *De la zamba de Africa a la marinera del Perú*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 105-140.
- RUBIO ORBE (Gonzalo). *Nuestros Indios*. Anales de la Universidad central del Ecuador. Quito, t. LXXIII, 1945, p. 105-271.
- SANTIANA (Antonio). *Sobre la pintura facial y el tatuaje en los Yumbos del Oriente ecuatoriano*. Quito, Casa de la cultura ecuatoriana, [1947], 8 p., in-8°.
- SCHADEN (Egon). *Mitos e contos dos Ngúd-Krág*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 3, 1947, p. 257-285.
- SCHMIDT (Carlos Borges). *Taipas, Taipais e Taipeiros*. Sociologia. São Paulo, t. VIII, n° 3, 1946, p. 151-160.
- SERRANO (Antonio). *Los aborígenes argentinos*. Buenos Aires, Editorial Nova, 1947, 288 p., in-8°.
- SILVA VALDÉS (Fernán). *Cuentos del Uruguay*. Buenos Aires, Espasa-Calpe argentina, 1946, 222 p.
- SOJO (Juan Pablo). *El Negro y la brujería en Venezuela*. Revista venezolana de folklore. Caracas, t. I, n° 1, 1947, p. 19-54.
- TAMAYO (Francisco). *Datos sobre el folklore de la región de El Tocuyo*. Caracas, Impresores unidos, 1945.
- TERAN E. (Vicente). *Laguna del Toro*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1943, p. 199-203.
- *Tunupa y el Uturuncu*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1941, p. 334-336.
- TSCHOPIK Jr (Harry). *Highland communities of central Peru. A regional survey*. Smithsonian Institution. Institute of social anthropology, Publication n° 5. Washington, 1947, VIII-56 p., 16 pl., in-8°.
- TULCÁN (Ildefonso de). *Datos sobre el uso del tabaco entre la tribu uitoto del Peneya y algunos Indios caucanos*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 45-47.
- URIBE PIEDRAHITA (C.) et MEZEY (K.). «Niaara». *Un veneno de flecha originario de Colombia*. Anales de la Sociedad de biología. Bogotá, n° 4, 1946, p. 147-169.
- VALLADARES (Sadoc). *Un relato histórico de encantadora sencillez*. El Oriente dominicano. Quito, t. IX, n° 43-44, 1936, p. 306-307.
- VÁSQUEZ (Emilio). *Corcografía puneña. La pandilla*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 81-121.
- VÁSQUEZ-MACHICADO (Humberto). *El problema étnico de Bolivia*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. VIII, n° 24, 1940, p. 159-251.
- VEGA (Carlos). *Los instrumentos musicales aborígenes y criollos de la Argentina*. Buenos Aires, Editorial Centurión, 1946, 326 p.
- *Música sudamericana*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1946, 117 p.
- VERGER (Pierre). *Fiestas y danzas en el Cuzco y en los Andes*. Prólogo de Luis E. VALCÁRCEL. Arte documental. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1945, 199 p. [dont 148 pl.], in-8°.
- VIGNA (Juan). *Bosquejo sobre los Indios Shuaras o Jíbaros*. El Oriente dominicano. Quito, t. XXI, 1948, p. 21-23, 35-39.

- VIGNATI (Milcíades Alejo). *Iconografía aborigen. III : La tribu del cacique Okelkkenk*. Revista del Museo de La Plata. La Plata, t. II, 1946, p. 277-299.
- VIZCARRA ROZAS (Abraham). *Folklore musical peruano*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXIX, n° 78, 1940, p. 163-198.
- WAGLEY (Charles). *O estado de extase do pagé tupí*. Sociologia. São Paulo, t. IV, n° 3, 1942, p. 285-292.
- *Os efeitos do despovoamento sobre a organização social entre os Índios Tapirapé*. Sociologia. São Paulo, t. IV, n° 4, 1942, p. 407-411.
- WAGLEY (Charles) et GALVÃO (Eduardo). *O parentesco tupi-guarani (Tupi-guarani kinship)*. Boletim do Museu nacional. Rio de Janeiro, antropologia n° 6, 1946, p. 1-24.
- WATSON (Virginia Drew). *Notas sobre o sistema de parentesco dos Índios Cayuá*. Sociologia, t. VI, n° 1, 1944, p. 34-48.
- WIED-NEUMIED (Maximiliano de). *Duelo entre Botocudos no Rio Grande de Belmonte*. Sociologia. São Paulo, t. III, n° 3, 1941, p. 254-257.
- WIRTH (Mauro). *A mitologia dos Vapidianos do Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. V, n° 3, 1943, p. 257-268.
- XIDIEH (Oswaldo Elias). *Elementos mágicos no folklore paulista : o intermediário*. Sociologia. São Paulo, t. VII, n° 1-2, 1945, p. 11-29.
- *Um elemento italo-afro-brasileiro na magia mogiana*. Sociologia. São Paulo, t. VI, n° 1, 1944, p. 5-14.
- YÉPEZ MIRANDA (Alfredo). *El folklore peruano*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXIX, n° 78, 1940, p. 65-73.
- ZIMMERN (Nathalie H.). *A colonial pile carpet from Arequipa, Perú*. Brooklyn Museum Bulletin. Brooklyn, t. IX, n° 2, 1947, p. 11-15.

LINGUISTIQUE

Généralités.

- BODMER (Frederick). *The loom of language*. Edited by Lancelot HOGBEN. London, George Allen and Unwin, 1944, in-8°, 669 p.
- DURAND (Marguerite). *Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique*. Paris, Klincksieck, 1946, 195 p., in-8°.
- FREI (Henri). *De la linguistique comme science de lois*. Lingua. Haarlem, t. I, n° 1, 1947, p. 25-33.
- GOLDSTEIN (Kurt). *On naming and pseudo-naming from experiences in psycho-pathology*. Word. New York, t. II, n° 1, 1946, p. 1-7.
- JAKOBSON (Roman). *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*. Sprakvetenskapliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar. Uppsala, 1940-1942, 83 p., in-8°.
- KURYLOWICZ (Jerzy). *Le sens des mutations consonantiques*. Lingua. Haarlem, t. I, n° 1, 1947, p. 77-85.
- MARTINET (André). *La linguistique et les langues artificielles*. Word. New York, t. II, 1946, n° 1, p. 37-47.
- *Où en est la phonologie*. Lingua. Haarlem, t. I, n° 1, 1947, p. 34-58.
- NIDA (Eugene A.). *Field techniques in descriptive linguistics*. International Journal of American linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 138-146.

- NIDA (Eugene A.). *Morphology : the descriptive analysis of words*. University of Michigan Publications, linguistics II. Ann Arbor, 1946, XII-221 p.
- POTTER (Ralph K.), KOPP (George A.) et GREEN (Harriet C.). *Visible speech*. New York, D. Van Nostrand Co, 1947, 441 p.
- PRESTON (W. D.). *Problems of text attestation in ethnography and linguistics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 173-177.
- REICHLING (A.). *What is general linguistics ?* Lingua. Haarlem, t. I, n° 1, 1947, p. 8-24.
- ROSETTI (A.). *Le mot, esquisse d'une théorie générale*. Société roumaine de linguistique, série I. Mémoires, n° 3. Kobenhavn, Einar Munksgaard ; Bucuresti, Institutul de lingvistică română, 1947, 57 p., in-8°.
- SCHLAUCH (Margaret). *Early behaviorist psychology and contemporary linguistics*. Word. New York, t. II, n° 1, 1946, p. 25-36.
- STETSON (R. H.). *Bases of phonology*. Oberlin, Oh., Oberlin College, 1945.
- TARNÓCZY (T. H.). *Physical characteristics of speech sounds and some aspects of their anthropological relations*. Acta anthropologica, n° 1. Budapest, 1947, 43 p., in-8°.
- THOMPSON (Stith). *The folktale*. New York, The Dryden Press, 1946, 510 p.
- VOEGELIN (Carl F.). *A sample of technical terms in linguistics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 115-130.

Amérique en général.

- READ (William A.). *Some fish names of indian origin*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 234-238.

Amérique du Nord.

- BENDER (Ernest) et HARRIS (Zellig S.). *The phonemes of North Carolina cherokee*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 1, 1946, p. 14-21.
- BOAS (Franz). *Kwakwiltl grammar with a glossary of the suffixes*. Edited by Helene Boas YAMPOLSKY. Transactions of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XXXVII n° 3, 1947, p. 203-377.
- CASAGRANDE (Joseph B.). *Comanche baby language*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 11-14.
- COOPER (John M.). *Tête-de-Boule cree*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 36-44.
- FLANNERY (Regina). *Men's and women's speech in Gros Ventre*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 133-135.
- GARVIN (Paul L.). *Kutenai I : phonemics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 37-42.
- *Kutenai II : morpheme variations*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 87-90.
- GEARY (James A.). *The changed conjunct (with-ni) and the interrogative in fox*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 66-78.
- *The changed conjunct verb (without-ni) in fox*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 3, 1945, p. 169-181.
- *The subjunctive in fox*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 198-203.

- GLADWIN (Thomas). *Comanche kin behavior*. American anthropologist. Menasha, t. L, n° 1, 1948, p. 73-94.
- GRANT (Rena V.). *Chinook jargon*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 225-234.
- HAAS (Mary R.). *Development of proto-muskogean *k*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 135-137.
- *Dialects of the muskogee language*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 2, 1945, p. 69-74.
- HALPERN (A. M.). *Yuma I : phonemics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 1, 1946, p. 25-33.
- *Yuma II : morphophonemics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 147-151.
- *Yuma III : grammatical processes and the noun*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 204-212.
- *Yuma VI : miscellaneous morphemes*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 147-166.
- HARRINGTON (John P.). *Three Kiowa texts*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 237-242.
- HARRIS (Zellig S.). *Navaho phonology and Hoijer's analysis*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 239-246.
- *Structural restatements : II*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 175-186.
- HINZ (John). *Grammar and vocabulary of the eskimo language as spoken by the Kuskokwim and southwest coast Eskimos of Alaska*. Bethelheim, Pa., Society for propagating the gospel of the Moravian Church, 1944, xiii-194 p.
- HOCKETT (Charles F.). *Potawatomi I : phonemics, morphophonemics, and morphological survey*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 1-10.
- *Potawatomi II : derivation, personal prefixes, and nouns*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 63-73.
- *Sapir on arapaho*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 243-245.
- HOIJER (Harry). *Classificatory verb stems in the apachean languages*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 13-23.
- *The apachean verb, part I : verb structure and pronominal prefixes*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 193-203.
- *The apachean verb, part II : the prefixes for mode and tense*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 1, 1946, p. 1-13.
- *The apachean verb, part III : the classifiers*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 51-59.
- HOLMER (Nils M.). *Sonant-surds in ponca-omaha*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 2, 1945, p. 75-85.
- LEE (D. Demetrapoulou). *Stylistic use of the negative in wintu*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 79-81.
- MARTIN (George C.). *Some Texas stream and place names*. San Antonio, Norman Brock, 1947, 15 p.
- MICHELSON (Truman). *Contributions to algonquian linguistics*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. X, n° 2-3, 1939, p. 75-85.
- NEWMAN (Stanley). *Bella Coola I : phonology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 129-134.
- PRESTON (W. D.). *Some methodological suggestions based on aleut linguistic material*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 171-174.

- RANSOM (Jay Ellis). *Notes on duwamish phonology and morphology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 204-210.
- REICHARD (Gladys A.). *Composition and symbolism of Coeur-d'Alene verb stems*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 47.
- *Linguistic diversity among the Navaho Indians*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 3, 1945, p. 156-168.
- *Significance of aspiration in navaho*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 15-19.
- *Stemlist of the Coeur d'Alene language*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. X, n° 2-3, 1939, p. 92-108.
- *The story of the navajo hail chant*. New York, Columbia University, 1944, XIII-155 p.
- SEBEOK (Thomas A.). *Two winnebago texts*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 3, 1947, p. 167-170.
- SHAFFER (Robert). *Penutian*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 205-219.
- SHERWIN (Reider T.). *The Viking and the red man*, t. IV. Bronxville, R. T. Sherwin, 1946, IV-220 p.
- SHUMKIN (D. B.). *Wind river Shoshone ethnography*. Anthropological Records. Berkeley-Los Angeles, t. V, n° 4, 1947, p. 245-288.
- SIEBERT Jr. (Frank T.). *Linguistic classification of catawba : part I*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 2, 1945, p. 100-104.
- *Linguistic classification of catawba : part II*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 211-218.
- SPECK (Frank Gouldsmith). *Abnaki text*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 45-46.
- *Catawba text*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 64-65.
- SPENCER (Robert F.). *The phonemes of Keresan*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 229-236.
- SPIER (Leslie). *Comparative vocabularies and parallel texts in two yuman languages of Arizona*. University of New Mexico Publications in anthropology, n° 2. Albuquerque, 1946, 150 p.
- STETSON (R. H.). *An experimentalist's view of hidatsa phonology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 136-138.
- STEWART (George R.). *Names on the land*. New York, Random House, 1945, IX-418 p.
- SWADESH (Morris). *Phonologic formulas for atakapa-chitimacha*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 113-132.
- *South greenlandic paradigms*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 29-36.
- VELTEN (H. V.). *Two southern tlingit tales*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. X, n° 2-3, 1939, p. 65-74.
- VOEGELIN (C. F.). *Delaware texts*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 2, 1945, p. 105-119.
- *Notes on Klamath-Modoc and Achumawi dialects*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 96-101.
- VOGT (Hans). *Salishan studies. Comparative notes on kalispel, spokane, colville, and coeur d'alene*. Skrifter Utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, II. Hist.-Filos. Klasse, n° 2. Oslo, Hos Jacob Dybwad, 1940, 19 p.
- WHITMAN (William). *Descriptive grammar of ioway-oto*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 233-250.

- YOUNG (Robert W.) et MORGAN (William). *The navaho language, the elements of navaho grammar with a dictionary in two parts containing basic vocabularies of navaho and english*. Phoenix, Ariz., United States Indian Service, 1943, t. I, v-123 p.; t. II, VIII-247 p.; t. III, v-101 p.

Amérique centrale.

- ASCHMANN (Herman P.). *Totonaco phonemes*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 1, 1946, p. 34-43.
- BARLOW (Robert H.). *Expediciones en el occidente de Guerrero : III, enero de 1948*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 280-284.
- *La Prensa tarasca de Paracho, Michoacán, 1939-1940*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 49-52.
- BOWER (Bethel). *Stems and affixes in tepehua numerals*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 20-21.
- Cartillas maya-español, otomí-español, tarasco-español, náhuatl-español, náhuat-español*. México, Instituto de alfabetización en lenguas indígenas, 1946, 99, 140, 192, 139, 166 p.
- COWAN (Florence Hansen). *Linguistic and ethnological aspects of mazateco kinship*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. III, n° 3, 1947, p. 247-256.
- DÍAZ FLORES (Raimundo). *Textos en idioma cora*. Publicaciones de la Escuela nacional de antropología, n° 3. México, 1945, 24 p.
- El Santo Evangelio según San Juan*. Texto en maya y español. México, Sociedad bíblica americana, 1946, 107 p., in-8°.
- El Santo Evangelio según San Marcos*. Texto en chol y español. México, Sociedad bíblica americana, 1947, 78 p., in-8°.
- El Santo Evangelio según San Marcos*. Texto en mazateco y español. México, Sociedad bíblica americana, 1946, 77 p., in-8°.
- El Santo Evangelio según San Marcos*. Texto en mixteco y español. México, Sociedad bíblica americana, 1947, 84 p., in-8°.
- El Santo Evangelio según San Marcos*. Texto en totonaco y español. México, Sociedad bíblica americana, 1946, 93 p., in-8°.
- ELSON (Ben). *The Homshuk : a Sierra popoluca text*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 193-214.
- FERNÁNDEZ DE CÓRDOBA (Joaquín). *Un manuscrito en lengua tarasca de la Biblioteca Pública de Berlín*. Memorias y Revista de la Academia nacional de ciencias. México, t. LVI, 1947, p. 111-115.
- GARIBAY K. (Ángel María). *Mec*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 278-279.
- *Paralipómenos de Sahagún*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 235-254.
- GONZÁLEZ CASANOVA (Pablo). *Cuentos indígenas, recogidos por-*. México, Imprenta universitaria, 1946, XIX-202 p.
- HOCKETT (Charles F.). *Componential analysis of Sierra popoluca*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 258-267.
- HOLMER (Nils M.). *Outline of cuna grammar*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 185-197.
- JIMÉNEZ (Tomás Fidias). *Analogía del idioma pipil o nahuatl de Cuzcatlán*. Tzunpame. San Salvador, t. VI, n° 5, 1946, p. 44-51.

- La Epístola del apóstol San Pedro a los Filipenses*. Texto en mixteco y español. México, Sociedad bíblica americana, 1947, 16 p., in-8°.
- LARDÉ Y LARÍN (Jorge). *El idioma «popular» del Curato Oriental de Jayaque*. Ateneo. San Salvador, t. XXXII, 1946, p. 3-11.
- MALKIEL (Yakov). *On analyzing hispano-maya blends*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 74-76.
- MC INTOSH (John B.). *Huichol phonemes*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 31-35.
- NEEDHAM (Doris) et DAVIS (Marjorie). *Cuicateco phonology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 139-146.
- NELLIS (Jane Goodner). *Sierra zapotec forms or address*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 231-232.
- OROPEZA CASTRO (Manuel). *El diluvio totonaco*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 269-275.
- PIKE (Kenneth L.). *A text involving inadequate spanish of Mixteco Indians*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 251-257.
- *Another mixteco tone pun*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 1, 1946, p. 22-24.
- *Mock spanish of a Mixteco Indian*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 4, 1945, p. 219-224.
- *Phonemic pitch in maya*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 82-91.
- *Tone puns in mixteco*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 3, 1945, p. 129-139.
- PIKE (Kenneth L. et Eunice Victoria). *Immediate constituents of mazateco syllables*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 2, 1947, p. 78-91.
- RADIN (Paul). *Zapotec texts : dialect of Juchitan-Tehuano*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 3, 1946, p. 152-172.
- RESIT TANKUT (H.). *Le déchiffrement de l'écriture maya*. XVII^e Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, Bucarest, 1^{er}-8 septembre 1937. Bucarest, Imprimerie Socec et C^{ie}, 1939, p. 1074-1080.
- RESTREPO (Pastor). *Papeletas toponímicas de la Gobernación de Cartagena de Indias*. Boletín historial. Cartagena, t. XI, n° 106-107, 1947, p. 32-53.
- Selecciones del Evangelio de San Juan*. [Texto en tarahumara y español]. México, Instituto lingüístico de verano, 1947, 4 p., in-8°.
- SINCLAIR (Donald E.) et PIKE (Kenneth L.). *The tonemes of mesquital otom'*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 91-98.
- SLOCUM (Marianna C.). *Tzeltal (mayan) noun and verb morphology*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 77-86.
- SWADESH (Morris). *The phonemic structure of proto-zapotec*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 220-230.
- TAX (Sol). *Manuscripts on middle american languages and cultures*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 53-55.
- TAYLOR (Douglas). *Conversations and letter from the Black Carib of British Honduras*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 99-107.
- TELETOR (Celso Narciso). *Memorial de Tecpán Atitlán (última parte)*. Primera versión del cakchiquel al castellano. Guatemala, Tipografía nacional, 1946, 116 p., in-8°.
- WARKENTIN (Milton) et OLIVARES (Juan). *«The holy bells» and others huave legends*. Tlaloc'n. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 223-234.
- WEITLANER (Roberto). *Parentesco y compadrazgo coras*. Publicaciones de la Escuela nacional de antropología. México, n° 4, 1945, p. 3-11.

- WONDERLY (William L.). *Phonemic acculturation in zoque*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 92-95.
 — *Zoque place-names*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 217-228.

Antilles.

- TAYLOR (Douglas). *Certain carib morphological influences on creole*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 3, 1945, p. 140-155.
 — *Loan words in Dominica Island carib*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 4, 1946, p. 213-216.
 TEJERA (Emiliano). *Palabras indígenas de la isla de Santo Domingo*. Boletín de la Academia dominicana de la lengua. Ciudad Trujillo, t. VI, 1946, n° 20, p. 35-40; n° 22, p. 27-40.

Amérique du Sud.

- ANAYA U. (Francisco). *Composiciones en verso (con su versión castellana), «Achicupac» y «Yayaipac»*. Boletín de la Sociedad de geografía e historia Cochabamba. Cochabamba, t. V, 1942, p. 121-125.
 APOLINAR MARÍA (Hermano). *Vocabulario de términos vulgares en historia natural colombiana*. Revista de la Academia colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. V, 1942-1944, p. 149-170, 454-469; t. VI, 1944, p. 16-27.
 Apunchis Jesukristoq. Mosoq rimanakuyin. *El Nuevo Testamento en quechua (Cuzco). Con el Nuevo Testamento en español según la antigua versión de Cipriano de Valera revisada con arreglo al original griego*. Lima, Sociedades bíblicas unidas, 1947, 311 p., in-8°.
 ARCE (Rogelio). *Pantalones para Pérez. (Recuerdos de antaño.)* Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 371-378.
 BARBOSA (A. Lemos). *Nova categoria gramatical tupi*. Verbum. Rio de Janeiro, t. IV, n° 2, 1947, p. 67-74.
 BERTONIO (Ludovico). *Vocabulario de la lengua aymara, compuesto por el padre- (año 1612)*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVI, n° 68, 1945, p. 202-300.
 CAMACHO (José María). *La lengua aymara*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. LVI, n° 68, 1945, p. 3-40.
 CANALS FRAU (Salvador). *Etnología de los Huarpes. Una síntesis*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 9-148.
 CASTELLVÍ (Marcelino de). *Las lenguas aborígenes del departamento vallecaucano y su clasificación y bibliografía*. Bibliotecas y libros. Cali, t. I, 1937, n° 5, p. 8-14; n° 6, p. 12-16.
 — *Tabla de las lenguas aborígenes del departamento del valle del Cauca, clasificada según la lingüística moderna*. Bibliotecas y libros. Cali, t. I, n° 4, 1937, p. 41.
Catequización a los indígenas. El Oriente dominicano. Quito, t. XX, 1947, p. 54-55, 85-87 [espagnol et quechua].
Compendio de las palabras más usuales del vocabulario castellano-quichua que puede servir a los futuros misioneros de Canelos. El Oriente dominicano. Quito, t. XIX, 1946, p. 17-19, 44-45, 77-78, 107-108, 143-144, 170-171, 207-208.
 DELGADO VIVANCO (Edmundo). *El «mal de ausencia» y las despedidas en el folklore*. El aillu. Cuzco, t. I, n° 1-2, 1945, p. 59-116.

- DELGADO VIVANCO (Miguel Ángel). *Los cantos religiosos antiguos*. El aillu. Cuzco, t. I, n° 1-2, 1945, p. 29-37.
- DURAND (Juan E.). *La lengua de los Diaguitas*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. XXXIV, n° 59-60, 1931, p. 122-133.
- ESCALANTE (José Ángel). RITCHIE (John), SILVA (J. Félix), FRANCO (Alejandro) et FARFÁN (J. M. B.). *Como puede ser la escritura del qheswa, sus dialectos y el aymara*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 33-36.
- ESCOBARI (Isaac). *Analogías filológicas de la lengua aymara*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz. La Paz, t. XXXIV, n° 59-60, 1931, p. 137-147.
- Explicaciones a los Indios feligreses de la misión dominicana en su idioma quichua*. El Oriente dominicano. Quito, t. XV, 1942, p. 66-67, 86-87, 115-116, 158-159, 244-245, 287-288, 338-340; t. XVI, 1943, p. 5-6, 67-68, 101-102, 205-207, 239-242, 295-297; t. XVI, 1944, p. 10-11, 35-36, 62-63, 100-101, 164-165; t. XVIII, 1945, p. 43, 83-84.
- FARFÁN (J. M. B.). *Epítetos «lapidarios» del quechua*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 37-40.
- *La lengua quechua*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XL, 1944, p. 44-48.
- FEBRES CORDERO (Julio). *Un vocabulario caribe del oriente venezolano*. Caracas, Talleres de artes gráficas de la Escuela técnica industrial, 1946, 18 p., in-8°.
- FERRARIO (Benigno). *Revisión gramatical y la lengua tsóneca*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 41-46.
- FLORIÁN (Mario). *Urpi. (Canciones neo-keshwas)*. — RODRIGO (Luis de). *Puna (Poemas)*. — NIETO (Luis). *Charango (Romancero cholo)*. Lima, Prensas del Ministerio de educación pública, 1945, 236 p., in-8°.
- Folklore musical del siglo XVIII*. Lima, Instituto de investigaciones artísticas de la Universidad católica del Perú, 1946, [15 p.], 9 pl., in-8°.
- GUÉRIOS (R. F. Mansur). *Xocren é idioma caingangue*. Boletín bibliográfico. São Paulo, t. VI, 1945, p. 60.
- HARDEN (Margaret). *Syllable structure of terena*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XII, n° 2, 1946, p. 60-63.
- HARRINGTON (John P.). *Matako of the Gran Chaco*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 25-28.
- *Yunka, language of the peruvian coastal culture*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 1, 1945, p. 24-30.
- HENRY (Jules). *The linguistic position of the Ashluslay Indians*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. X, n° 2-3, 1939, p. 86-91.
- HERRERA (Fortunato L.). *Enumeración de algunos nombres quechuas atendiendo a su sílaba terminal*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 47-60.
- HOFFMANN S. (Erich). *Importante descubrimiento arqueológico. Escritura arcaica usada por pueblos primitivos americanos*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [Tirage à part : 18 p.].
- *La realidad de la escritura arcaica china en Bolivia*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [Tirage à part : 5 p.].
- *Una figura pre-incaica con inscripción en signos arcaicos chinos*. Folia universitaria. Cochabamba, 1947 [tirage à part : 8 p.].
- IMBELLONI (José). *Sobre los vocablos «Pachacuti» y «Pachacutec» de los cronistas y sus determinantes gramaticales y semánticas*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 61-73.
- JÁUREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *Nuestro modo de hablar*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVII, 1941, p. 138-158.

- JÁUREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *Juanpa alli willakininkuna. El Evangelio según San Juan en quechua de Ancash y español*. Lima, Sociedades bíblicas unidas, 1946, 31 p., in-8°.
- La ñusta*. Casarabe. Casarabe, t. I, n° 1, 1943, p. 9.
- La primera gramática quichua, escrita por Fr. Domingo de Santo Tomás, O. P., publicada en Valladolid en 1560*. Introducción de José María VARGAS. Quito, Instituto histórico dominicano, 1947, xxxvi-159 p., in-8°.
- LAURIAULT (James). *Alternate-mora timing in shipibo*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 22-24.
- LEÓN (Agustín M.). *Corpus Cristi*. El Oriente dominicano. Quito, t. XX, 1947, p. 30-31 [espagnol et quechua].
- *Quilca*. El Oriente dominicano. Quito, t. XVIII, 1945, p. 163-166.
- Llapa runaconapac conasca (Plática para todos los Indios)*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, 1937, p. 42-45.
- LÓPEZ ALBUJAR (Enrique). *Etimología del che ! piurano*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 75-77.
- MAC LEAN Y ESTENÓS (Roberto). *La brujería en el Perú*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 295-306.
- MELO (Gladstone Chaves de). *A lingua do Brasil*. Rio de Janeiro, Livraria Agir, 1946, 187 p.
- MERCADO (Agustín). *La escritura del idioma kjeshua*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLI, n° 414-416, 1946, p. 257-262.
- *Signografía kjeshua*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 302-307.
- *Verbos del idioma kjeshua*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 533-539.
- MONTÓYA (Wenceslao). *Colombianismos*. Universidad de Antioquia. Medellín, t. XXI, n° 83, 1947, p. 395-410.
- MORÍNIGO (Marcos A.). *Sobre los cabildos indígenas de las misiones*. Revista de la Academia de Entre Ríos. Paraná, t. I, 1946, p. 29-37.
- ORTIZ (Sergio Elías). *Lingüística colombiana. Familia Kechua o runa-simi*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 825-842.
- PEREA ALONSO (S.). *Coincidencias gramaticales y lexicográficas de las lenguas pre-colombianas de América, entre sí, y con las de allende los mares*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. IX, 1938-1941, p. 159-183.
- Primeras nociones de la doctrina católica*. El Oriente dominicano. Quito, t. XV, 1942, p. 181-182 [espagnol et quechua].
- Puspacha kollan suma arunaca qhitatanacan luratanacampí. Los Evangelios y los hechos en aymara y español*. New York-London-La Paz, [Sociétés bibliques], 1941, 178 p., in-8°.
- REICHEL-DOLMATOFF (Gérard). *La lengua chimila*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 15-50.
- *Toponimia del Tolima y Huila*. Revista del Instituto etnológico nacional. Bogotá, t. II, n° 2, 1946, p. 105-131.
- Reminiscencias indígenas de antaño*. El Oriente dominicano. Quito, t. XXI, n° 179, 1948, p. 53.
- RIVET (Paul). *La langue guaraní*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 137-138.
- *Les Indiens Malibú*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 139-144.
- RODRIGUES (Arion Dall'Igna). *Fonética histórica tupí-guaraní : diferenças fonéticas entre o tupí e o guaraní*. Arquivos do Museu paranaense. Curitiba, t. IV, 1945, p. 333-354.

- SCHADEN (Egon). *Aculturação linguística numa comunidade rural*. Sociologia. São Paulo t. IV, n° 3, 1942, p. 268-283.
- Suscinto *formulario para administrar el sacramento de la penitencia, en caso de necesidad, a los neófitos indígenas*. El Oriente dominicano. Quito, t. XIX, 1946, p. 273-274; t. XX, 1947, p. 28-29 [espagnol et quechua].
- TELLA (Eliseo). *Toponimia indígena bonaerense*. Buenos Aires, Rasmussen y Sella, 1946, 171 p., in-8°.
- TRAGER (George L.). *Analysis of a kechuan text*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XI, n° 2, 1945, p. 86-96.
- *The indian languages of Brazil*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 1, 1948, p. 43-48.
- TSCHOPIK Jr. (Harry). *Aymara texts : Lupaca dialect*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIV, n° 2, 1948, p. 108-114.
- VALCÁRCEL (Luis E.). *Noticia sobre un nuevo texto quechua del «Usca Paucar»*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 79-80.
- Vocabulario siriono*. Casarabe. Casarabe, t. I, n° 1, 1943, p. 19.
- Yamá puengenmají apu Jesu Cristonu Lukas puenkenmanmaya. El Evangelio según San Lucas en lengua aguaruna*. Lima, Sociedad bíblica británica y extranjera, 1942, 87 p., in-8°.
- ZAWADZKY C. (Alfonso). *El Indio Nicanoro*. Bibliotecas y libros. Cali, t. I, 1937, n° 3, p. 7-16; n° 7, p. 5-8.
- ZEVALLOS QUIÑONES (Jorge). *Toponimia prehispánica en las tierras yungas (resumen)*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 81-82.
- *Un diccionario yunga*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 163-191.

HISTOIRE

Généralités.

- BRANDI (Karl). *Der Weltreichgedanke Karls V.* Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIII, n° 4, 1940, p. 259-269.
- CARRERO BLANCO (Luis). *España y el mar*. Madrid, Instituto de estudios políticos, 1941, 194 p., in-8°.
- COLLINGWOOD (R. G.). *The idea of history*. Oxford, Clarendon Press; Toronto, Oxford University Press, 1946, xxvi-340 p.
- Der Behaim-Globus zu Nürnberg. Eine Faksimile-Wiedergabe in 99 Einzelbildern*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVII, n°s 1-2, 1943, p. 1-48.
- JULIEN (Ch.-A.). *La révolution de 1848 et les territoires d'outre-mer*. La Revue socialiste, Paris, n°s 17-18, 1948, p. 117-126.
- LÓPEZ OLIVAN (J.). *Repertorio diplomático español. Índice de los tratados ajustados por España (1125 a 1935) y de otros documentos internacionales*. Madrid, Instituto Francisco de Vitoria, 1944, 672 p.
- MURIS (Oswald). *Der «Erdapfel» des Martin Behaim*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVII, n°s 1-2, 1943, p. 49-64.
- SCHOELCHER (Victor). *Esclavage et colonisation*. Colonies et Empires, t. II, Les classiques de la colonisation, n° 11. Paris, Presses universitaires de France, 1948, xi-218 p., in-8°.
- SENGHOR (Léopold-Sédar). *1848 et l'abolition de l'esclavage*. La Revue socialiste. Paris, n°s 17-18, 1948, p. 127-129.

Amérique en général.

- ARCINIEGAS (Germán). *Los Alemanes en la conquista de América*. Buenos Aires, Editorial Losada, 1941, 268 p.
- CEVALLOS GARCÍA (Gabriel). *Actualidad y tragedia de Francisco de Vitoria*. Anales de la Universidad de Cuenca. Cuenca, t. II, n° 1-4, 1946, p. 1-15.
- FERNÁNDEZ ÁLVAREZ (Manuel). *Orígenes de la rivalidad naval hispano-inglesa en el siglo XVI*. Revista de Indias. Madrid, t. VIII, n° 28-29, 1947, p. 311-369.
- GERDTS-RUPP (Elisabeth). *Die Indianergesetzgebung im spanischen Kolonialreich*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIV, n° 2-3, 1940, p. 127-162.
- GETINO (Luis Alonso). *Influencia de los Dominicos en las leyes nuevas*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 265-360.
- HANKE (Lewis). *Free speech in sixteenth-century spanish America*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXVI, n° 2, 1946, p. 135-149.
- HODGES (C. Walter). *Colón navega*. Traducido por Maria Luisa MARTÍNEZ ALINARI. Buenos Aires, Peuser, 1945, 252, p., in-8°.
- JULIEN (Ch.-A.). *Les voyages de découverte et les premiers établissements (XV^e-XVI^e siècles)*. Histoire de l'expansion et de la colonisation françaises, n° 1. Paris, Presses universitaires de France, 1948, 533 p., in-8°.
- LUELMO (Julio). *Los Judíos y el descubrimiento de América*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 894-901.
- OTS CAPDEQUI (José María). *El siglo XVIII español en América*. Jornadas, n° 30. México, El Colegio de México, 1945, 102 p., in-8°.
- *Manual de historia del derecho español en las Indias (y del derecho propiamente indiano)*. Buenos Aires, Editorial Losada, 1945.
- PÉREZ EMBID (Florentino). *El Almirantazgo de Castilla, hasta las capitulaciones de Santa Fe*. Anuarios de estudios americanos. Sevilla, t. I, 1944, p. 1-170.
- QUELLE (Otto). *Die grossen Epochen Ibero-Amerikas in Geschichte, Wirtschaft und Kultur*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIV, n° 1, 1940, p. 3-15.
- RUMEU DE ARMAS (Antonio). *Colón en Barcelona. Las bulas de Alejandro VI, y los problemas de la llamada exclusión aragonesa*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. I, 1944, p. 431-524.
- SANTISTEBAN OCHOA (Julián). *Colón no existió?* Revista universitaria. Cuzco, t. XXXI, n° 92, 1947, p. 175-196.
- SCOTT (James Brown). *Francisco de Vitoria*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 391-407.
- SWANTON (John R.). *The Wineland voyages*. Smithsonian miscellaneous Collections, t. 107, n° 2. Washington, 1947, 81 p. in-8°.
- TEJADO FERNÁNDEZ (Manuel). *Procedimiento seguido por la Inquisición americana con los herejes extranjeros*. Revista de Indias. Madrid, t. VII, n° 26, 1946, p. 827-839.
- TORO (Alfonso). *Historia colonial de la América española*. T. I : *Los viajes de Colón*. México, Editorial Patria, 1946, 472 p., in-8°.
- TORRES (Pedro). *Vicisitudes de la «Omnimoda» de Adriano VI en el aspecto de sus insignes privilegios en la labor misional de Indias*. Missionalia hispanica. Madrid, t. III, n° 7, 1946, p. 7-52.
- VILLASANA HAGGARD (J.) et Mc LEAN (Malcolm Dallas). *Handbook for translators of spanish historical documents*. Oklahoma City, University of Texas, 1941, 198 p.
- WAGNER (HENRY R.). *Peter Martyr and his works*. Proceedings of the american antiquarian Society. Worcester, t. LVI, n° 2, 1946 (1947), p. 239-288.

- ZAVALA (Silvio). *La filosofía política en la conquista de América*. México, Fondo de cultura económica, 1947, 163 p., in-8°.
 — *La utopía en América en el siglo XVI*. Anales del Museo michoacano. Morelia, 2^a época, n° 2, 1946, p. 82-90.

Amérique du Nord.

- ADAMS (Eleanor B.) et SHOLES (Frances V.). *Books in New Mexico, 1598-1680*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVII, n° 3, 1942, p. 226-270.
 BARTLETT (Katharine). *Notes upon the routes of Espejo and Farfan to the mines in the sixteenth century*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVII, n° 1, 1942, p. 21-36.
 BERTRAND (Camille). *Histoire de Montréal. II : 1760-1942*. Montréal, Imprimerie des Frères des écoles chrétiennes, 1942, 307 p.
 BLOM (Lansing B.). *The Coronado-Bocanegra family alliance*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVI, n° 4, 1941, p. 401-431.
 — *Who discovered New Mexico ?* New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XV, n° 2, 1940, p. 101-132.
 BRIDENBAUGH (Carl). *The New England town : a way of life*. Proceedings of the american antiquarian Society. Worcester, t. LVI, n° 1, 1946, p. 19-48.
 BRIGHAM (Clarence S.). *History and bibliography of american news papers, 1690-1820*. Worcester, American antiquarian Society, 1947, xvii-1508 p., 2 vol.
 BURGESS (J. Allan). *The unwanted post*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXVIII, n° 4, 1947, p. 401-410.
 CAUGHEY (John W.). *California*. New York, Prentice-Hall, 1940, xiv-680 p.
 COLE (E. W.). *La Salle in Texas*. Southwestern historical quarterly. Austin, t. XLIX, n° 4, 1946, p. 473-500.
 CURTI (Merle E.). *The roots of american loyalty*. New York, Columbia University Press, 1946, 267 p.
 DESROSIER (Léo-Paul). *Iroquoisie. T. I : 1534-1646*. Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique française, 1947, 351 p.
 — *Premières missions iroquoises*. Revue d'histoire de l'Amérique française. Montréal, t. I, n° 1, 1947, p. 21-38.
 DUNNE (Peter Masten). *Pioneer black robes on the west coast*. Berkeley, University of California Press, 1940, 286 p.
 ESPINOSA (J. Manuel). *Crusaders of the R'io Grande. The story of don Diego de Vargas and the reconquest and refounding of New Mexico*. Chicago, Institute of Jesuit history, 1942, xx-410 p., in-8°.
 FOLMER (Henri). *Contraband trade between Louisiana and New Mexico in the eighteenth century*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVI, n° 3, 1941, p. 249-274.
 FOWKE (Vernon C.). *Canadian agricultural policy : the historical pattern*. Toronto, University of Toronto Press, 1946, xii-104 p.
 FRITZ (Percy Stanley). *Colorado, the centennial state*. New York, Prentice-Hall, 1941, 518 p.
 GIPSON (Lawrence Henry). *The great war for the Empire : the years of defeat, 1754-1757*. New York, Alfred A. Knopf, 1946, xxxviii-426-xxxviii p.
 GRAHAM (Clara). *Fur and gold in the Kootenays*. Vancouver, Wrigley Printing Company, 1945, xiii-206 p.
 HAFEN (Le Roy R.) et RISTER (Carl Coke). *Western America : the exploration, settlement, and development of the region beyond the Mississippi*. New York, Prentice-Hall, 1941, xxvi-698 p.

- HOWE (Henry F.). *Prologue to New England*. New York, Farrar and Rhinehart, 1943, xi-324 p.
- JONES (Robert Leslie). *History of agriculture in Ontario, 1613-1880*. Toronto, University of Toronto Press, 1946, xvi-420 p.
- KAVANAGH (Martin). *The Assiniboine basin : a social study of the discovery, exploration and settlement of Manitoba*. Brandon, The author, 1946, xviii-284 p.
- KELLY (Henry W.). *Franciscan missions of New Mexico, 1740-1760*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XV, 1940, p. 345-368; t. XVI, 1941, p. 41-69, 148-183.
- KINNAIRD (Lawrence). *The spanish tobacco monopoly in New Mexico, 1766-1767*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n° 4, 1946, p. 328-339.
- LANCÔT (Gustave). *Jacques Cartier devant l'histoire*. Montréal, Éditions Lumen, 1947, 156 p.
- LOUNSBURY (Ralph G.). *Materials in the National Archives for the history of New Mexico before 1848*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n° 3, 1946, p. 247-256.
- LOWER (A. R. M.). *Two ways of life : the spirit of our institutions*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXVIII, n° 4, 1947, p. 383-400.
- MACKAY (Corday). *The great rendezvous, Kaministiquia-Fort William*. Canadian geographical Journal. Montréal, t. XXXVI, n° 1, 1948, p. 9-15.
- MATTISON (Ray H.). *Early spanish and mexican settlements in Arizona*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XXI, n° 4, 1946, p. 273-327.
- MC INNIS (Edgar). *Canada : a political and social history*. New York-Toronto, Rhinehart and Co., 1947, xviii-574 p.
- Minutes of the Hudson's bay Company. First part*. Edited by E. E. RICH. Toronto, The Champlain Society, 1945, xlvi-378-xv. p.
- MIRSKY (Jeannette). *The westward crossings : Balboa, Mackenzie, Lewis and Clark*. New York, Alfred A. Knopf, 1946, xvi-382 p.
- Revolt of the Pueblo Indians of New Mexico and Otermin's attempted reconquest, 1680-1682*. Introduction and annotation by Charles W. HACKETT; translations of original documents by Charmion C. SHELBY. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1942, t. I, ccx-262 p.; t. II, xii-430 p.
- RUMILLY (Robert). *Histoire de la province de Québec*. Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1945-1946, t. XIV, 176 p.; t. XV, 211 p.; t. XVI, 221 p.; t. XVII, 245 p.; t. XVIII, 282 p.
- SAUER (Carl O.). *The credibility of the Fray Marcos account*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVI, n° 2, 1941, p. 233-243.
- SAUNDERS (Audrey). *Algonquin story*. Toronto, Department of lands and forests, 1947, vi-196 p.
- SAYE (Albert B.). *New viewpoints in Georgia history*. Athens, University of Georgia Press, 1943, 256 p.
- SCHOLES (Frances V.). *Troublous times in New Mexico, 1659-1670*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XV, 1940, p. 249-268, 369-417; t. XVI, 1941, p. 15-40, 185-205, 313-327.
- SCHOLES (Frances V.) et BLOM (Lansing B.). *Friar personnel and mission chronology, 1598-1629*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XIX, n° 4, 1944, p. 319-336; t. XX, n° 1, 1945, p. 58-82.
- STECK (Francis Borgia). *A tentative guide to historical materials on the spanish borderlands*. Philadelphia, Catholic historical Society, 1943, 106 p.
- The papers of colonel Henry Bouquet*. Edited by Sylvester K. STEVENS and Donald H. KENT. Harrisburg, Pennsylvania historical Commission, 1940-1942.
- TORFAEUS (Tormod). *Det gamle Grønland*. Norge og Grønland, t. II. Oslo, Oslo etnografiske Museum, 1947, xxiv-236 p. in-8°.
- WORCESTER (Donald E.). *The beginnings of the Apache menace of the southwest*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVI, n° 1, 1941, p. 1-14.

Amérique centrale.

- AGUIRRE BELTRÁN (G.). *Tribal origins of slaves in Mexico*. Journal of Negro history. Washington, t. XXXI, n° 3, 1946, p. 269-352.
- ÁLVAREZ RUBIANO (Pedro). *Noticia de la expedición de Gil González Dávila, el descubrimiento de Nicaragua y las incidencias por la posesión de América central*. Revista de la Academia de geografía e historia de Nicaragua. Managua, t. VIII, n° 1, 1946, p. 1-14.
- BARLOW (Robert H.). *Cinco siglos de las calles de Tlatelolco*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 27-34.
- *La relación de Sahuaripa de 1778*. Memorias de la Academia mexicana de la historia. México, t. VI, n° 1, 1947, p. 60-89.
- *Las ocho ermitas de Santiago Tlatelolco*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 62-67.
- *Otros caciques coloniales de Tlatelolco, 1567-1623*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 68-74.
- BARRI JR. (León). *Chihuahua y su cultura a través de los siglos*. Boletín de la Sociedad chihuahuense de estudios históricos. Chihuahua, t. V, n° 8, 1946, p. 321-331.
- BERMÚDEZ PLATA (Cristóbal). *Contratos sobre fabricación de naipes en Nueva España*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 717-722.
- BOLTON (Herbert E.). *The west coast corridor*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCI, n° 5, 1947, p. 426-429.
- CALDERÓN QUIJANO (J. A.). *Un incidente militar en los establecimientos ingleses en Río Tinto (Honduras) en 1782*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 761-784.
- *Un nuevo plano británico sobre el Belice yucateco*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 807-808.
- Catálogo de construcciones religiosas del estado de Hidalgo*. México. Dirección general de bienes nacionales, 1940, t. I, XLV-581 p., 131 pl.
- Catálogo de construcciones religiosas del estado de Yucatán*. México. Dirección general de bienes nacionales, 1945, t. I, LIII-432 p.; t. II, 400 p., 56 pl., in-4°; XVII-631 p., 93 pl., in-4°.
- Epistolario de la Nueva España, 1508-1818*. Compilado por Francisco del Paso y Troncoso. México, José Porrúa e hijos, 1940.
- FABELA (Isidro). *Belice. Defensa de los derechos de México*. México, Editorial Mundo libre, 1944, 423 p. in-8°.
- FÉLIX (Enrique). *Apunte psicológico sobre historia de México*. Psiquis. México, septembre 1947, p. 190-195.
- GARIBAY K. (Ángel María). *Paralipómenos de Sahagún*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 235-254.
- JIMÉNEZ MORENO (Wigberto). *Esquema de la historia de la población de México*. Memorias y Revista de la Academia nacional de ciencias. México, t. LVI, 1947, p. 71-85.
- LARDÉ Y LARÍN (Jorge). *Orígenes de la Villa de Choluteca*. Revista del Archivo y Biblioteca nacionales. Tegucigalpa, t. XXIV, n° 11-12, 1946, p. 482-489.
- Mapas antiguos del valle de México*. Recopilados y descritos por Ola APENES. México, Instituto de historia, 1947, 31 p., 31 pl.
- MATEOS HIGUERA (Salvador). *Colección de estudios sumarios de los códices pictóricos indígenas*. Tlalocán. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 255-257.
- Mc AFEE (Byron) et BARLOW (Robert H.). *La segunda parte del códice Aubin*. In : *Tlatelolco a través de los tiempos*, IX. México, 1947, p. 35-61.

- MENCOS Y GUAJARDO-FAJARDO (F. Xavier). *La batalla del Monte de las Cruces (Méjico 1810)*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 761-784.
- México y la cultura. México, Secretaría de educación pública, 1946, xx-995 p., in-8°.
- MILLARES CARLO (Agustín). *Una obra inédita del padre Las Casas*. Filosofía y letras. México, t. XI, n° 21, 1946, p. 111-118.
- MOLINA C. (María del Rosario). *La embajada de la provincia de Costa Rica ante la corte del rey don Felipe II en 1565*. Revista de los Archivos nacionales de Costa Rica. San José, t. X, n° 1-2, 1946, p. 4-31.
- NASATIR (A. P.). *Jacques Clamorgan : colonial promoter of the northern border of New Spain*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XVII, n° 2, 1942, p. 101-112.
- PÉREZ ZELEDON (Pedro). *Itinerario de Gil González Dávila*. Revista de la Academia de geografía e historia de Nicaragua. Managua, t. VIII, n° 1, 1946, p. 15-16.
- RADA B. (José Jacinto). *México y el Perú en la historia americana*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 429-439.
- Relación de Zacatula, 1580*. Publicada por R. H. BARLOW. Tlalocín. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 258-268.
- RESTREPO (Pastor). *Papeletas toponímicas de la Gobernación de Cartagena de Indias*. Boletín historial. Cartagena, t. XI, n° 106-107, 1947, p. 32-53.
- ROMERO (Fernando). *El Negro en Tierra Firme durante el siglo XVI*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 441-461.
- SAENZ (Vicente). *Morelos y Bolívar*. Memoria de la Academia nacional de historia y geografía. México, t. III, n° 7, 1947, p. 32-64.
- SAPPER (Karl). *Das jüngste Mayareich*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XV, n° 1-2, 1941, p. 57-80.
- *Die Dominikanerprovinz Vera Paz in Guatemala als Vorbild der südamerikanischen Missionsstaaten*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIII, n° 3, 1939, p. 217-244.
- SCHOLES (Frances V.). *Juan Martínez de Montoya, settler and conquistador of New Mexico*. New Mexico historical Review. Santa Fe, t. XIX, n° 4, 1944, p. 337-342.
- TERMER (Franz). *Guatemala und Britisch-Honduras : ein Landstreit*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIV, n° 1, 1940, p. 44-67.
- The Techialoyan Codices : Codex L (Codex of San Miguel Mimiahupán)*. Tlalocín. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 276.
- The Techialoyan Codices : Codex M (Codex of San Bartolomé Tepanohuayan)*. Tlalocín. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 277-278.
- Tlatelolco a través de los tiempos, IX*. Memorias de la Academia de la historia. México, t. VI, n° 2, 1947 [Tirage à part : 74 p.].
- Unos títulos de Cuernavaca (1552)*. Tlalocín. Azcapotzalco, t. II, n° 3, 1947, p. 215-222.
- URIBE ROMO (Emilio). *El Nayarit. Del descubrimiento y la conquista a las postrimerías del virreinato*. Boletín de la Sociedad mexicana de geografía y estadística. México, t. LXII, n° 3, 1946, p. 463-482.
- VELASCO CEBALLOS (Rómulo). *La cirugía mexicana en el siglo XVIII*. México, Archivo histórico de la Secretaría de salubridad, 1946, xxxii-483 p., in-8°.
- VILLACORTA C. (J. Antonio). *Historia de la capitán'a general de Guatemala*. Guatemala, Tipografía nacional, 1942, 542 p., in-8°.
- ZAVALA (Silvio). *Contribución a la historia de las instituciones coloniales en Guatemala*. Jornadas, n° 36. México, El Colegio de México, 1945, 88 p., in-8°.

Antilles.

- ARCINIEGAS (Germán). *Biografía del Caribe*. Buenos Aires. Editorial Sudamericana, 1945, 534 p.
- LE RIVEREND (Julio). *Los orígenes de la economía cubana*. Jornadas, n° 46. México, El Colegio de México, 1945, 75 p., in-8°.
- PEROIS (J. R.). *Documents sur les révolutions de Saint-Domingue (Haïti)*. Notes africaines. Dakar, n° 36, 1947, p. 16-18.
- SCHUTZ (John A.) et O'NEIL (Maud). *Arthur Holt, anglican clergyman, Reports on Barbados, 1725-1733*. Journal of Negro history. Washington, t. XXXI, n° 4, 1946, p. 444-469.

Amérique du Sud.

- Actas capitulares de Corrientes*. T. IV : 1667-1676. Advertencia de Ricardo LEVENE. Buenos Aires, Edición de la Academia nacional de la historia, 1946, xxvi-649 p.
- AITKEN (W. Ernest). *Gobernantes de Tocaima desde el siglo XVI hasta la terminación de la Colonia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 736-754.
- AITKEN (W. Ernest) et LÓPEZ NARVÁEZ. *Anotaciones sobre la conversión de unas medidas antiguas*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 262-273.
- ANAYA DE URQUIDI (Mercedes). *Mujeres notables del Incario*. Boletín de la Sociedad de geografía e historia Cochabamba. Cochabamba, t. V, 1942, p. 74-89.
- ARBOLEDA LLORENTE (José María). *Un documento sobre la fundación de Popayán recientemente descubierto*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXII, 1945, p. 131-152.
- Archivo de Indias. Descripción de la ciudad de Tunja sacada de los informaciones hechas por la justicia de aquella ciudad en 30 de mayo de 1610. — Relación de Santa María de Leiva*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 451-488.
- Archivo de Indias. Minutas y peticiones*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXII, 1945, p. 63-119.
- Archivo de Indias. Peticiones y memoriales*. Publicados por Ernesto RESTREPO TIRADO. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 1234-1256.
- ARCINIEGA (Rosa). *Dos rebeldes españoles en el Perú*. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1946, 436 p.
- BARRIGA ALARCÓN (Julio). *Juicio contra el general Santander por la conspiración de septiembre*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 623-685.
- BASTO (A. de Magalhães). *Manuscritos de grande interesse para a história do Brasil na época colonial*. Brasil cultural. Porto, t. I, n° 1, 1947, p. 21-26.
- BENITES VINUESA (Leopoldo). *Argonautas de la selva*. México, Fondo de cultura económica, 1945, 306 p.
- BENÍTEZ (Cristóbal). *El racionalismo de Simón Bolívar*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 4-10.
- BOSE (Walter B. L.). *Don Calixto Bustamante Carlos Inca, aliás Concolorcorvo, y « El Lázarillo de ciegos caminantes »*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 347-363.
- BRUN MENÉNDEZ (Armando). *Pequeña historia fueguina*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1945, 328 p., in-8°.
- *Pequeña historia magallánica*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1945, 258 p., in-8°.

- BRAUN MENÉNDEZ (Armando). *Pequeña historia patagónica*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1945, 302 p., in-8°.
- Buenos Aires y Córdoba en 1729, según cartas de los padres C. Cattaneo y C. Gervasoni. Estudio preliminar, traducción y notas de M. J. BUSCHIAZZO. Buenos Aires, Edición C. E. P. A., 1941, 221 p., in-8°.
- BUSTAMANTE (J.). *Sucre, el Washington de la América hispana*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVII, 1941, p. 122-133.
- CAPURRO (Fernando). *San Fernando de Maldonado*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. X, 1947, p. 25-151.
- CASTELLVÍ (Marcelino de). *Los descubridores del Caquetá y del Mocoa*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 754-790.
- CHÁNETON (Abel). *Un pedagogo colonial*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1943, p. 130-157.
- CHAPARRO (Félix A.). *Francisco Pizarro*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XL, 1944, p. 6-17.
- COSIO (José Gabriel). *Thúpac Amaru II*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXI, n° 83, 1942, p. 140-144.
- COVA (J. A.). *Grandesza y tragedia de Simón Bolívar*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 304-313.
- CUERVO (Luis Augusto). *El inquieto vivir de los días coloniales*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 561-573.
- CUNHA (Amadeu). *Sertões e fronteiras do Brasil. Notícia da época colonial*. Lisboa, Agência geral das Colónias, 1946, 372 p., in-8°.
- Documentos. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 279-292; 1947, p. 442-443.
- Documentos del Archivo de Indias de Sevilla sobre la revolución de Quito. Copia de J. RUMAZO, introducción de Isaac J. BARRERA. Boletín de la Academia de la historia. Quito, t. XXVII, n° 70, 1947, p. 233-288.
- Documentos. Informe del virrey sobre los sucesos de Buenos Aires. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 351-356.
- FERREIRA (Carlos Alberto). *Inventário dos manuscritos da Biblioteca da Ajuda*. Coimbra, Instituto de estudios brasileños de la Universidad, 1947.
- FIEBRIG (Carl). *Naturwissenschaftliches aus Werken deutscher Landsknechte und Missionare zur Kolonialzeit am La Plata*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIII, n° 4, 1940, p. 270-283.
- FORNAGUERA (Miguel). *Los Catalanes en la independencia de la Gran Colombia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 252-261.
- GANDÍA (Enrique de). *La ciudad encantada de los Césares. Última leyenda que murió en América*. Anales del Museo de la Patagonia. Buenos Aires, t. I, 1945, p. 101-120.
- *La princesa del Brasil, la diplomacia inglesa y el reino de Buenos Aires*. Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. CXLIV, n° 2, 1947, p. 68-128.
- GIURIA (Juan). *Apuntes de arquitectura colonial argentina*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. IX, 1938-1941, p. 5-158.
- *La obra de arquitectura hecha por los maestros jesuitas, Andrés Blanqui y Juan Bautista Prímoli*. Revista de la Sociedad Amigos de la arqueología. Montevideo, t. X, 1947, p. 164-205.
- GONZÁLEZ ZEA (Abrahám). *El Chocó en la historia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 709-724.
- GUILLÉN TATO (Julio). *Sarmiento de Gamboa, 1579-1580*. Colección de diarios y relaciones para la historia de los viajes y descubrimientos, t. III. Madrid, Instituto histórico de marina, 1944, 134 p.

- GUTIÉRREZ FERREIRA (José Antonio). *Evocación de Santafe*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 607-622.
- HENAO (Jesús María). *Episodios de la conquista en América, siglo XVI*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 12-86.
- HERNÁNDEZ DE ALBA (Guillermo). *El cedulario del Cabildo de Bogotá*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 367-385.
- ILLARAMENDY (Rogelio). *La conciencia cívica del patriciado venezolano en la época colonial*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. VII, n° 50, 1947, p. 150-158.
- JÁUREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *La ciudad de los cuatro nombres*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 498-515.
- JERVES (Alfonso A.). *Historia general de la república del Ecuador (Observaciones crítico-históricas)*. El Oriente dominicano. Quito, t. IX, 1936, p. 250-252, 312-314.
- *Misiones en el Oriente*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, 1937, p. 59-61.
- KÜHN (Franz). *Änderungen des Landschaftsbildes der La Platastaaten im 16. Jahrhundert*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XVI, n° 1-2, 1942, p. 16-41.
- LA ERMITA (Juan de). *Bol var, el vitalicismo y las revoluciones*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 382-390.
- *La inquisición en la Plata*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 172-178.
- La reconquista y defensa de Buenos Aires, 1806-1807*. Buenos Aires, Editorial Peuser, 1947.
- LA FUENTE MACHAIN (R. de). *Buenos Aires en el siglo XVII*. Buenos Aires, Emecé Editores, 1944, 251 p.
- LEITE (Serafim). *História da Companhia de Jesus no Brasil*. Rio de Janeiro, Instituto nacional do Livro; Lisboa, Livraria portuguesa, 1943-1945, t. III, xxviii-487 p.; t. IV, xxv-440 p.; t. V, xxix-635 p.; t. VI, xxiii-640 p., in-8°.
- LOHMANN VILLENA (Guillermo). *Don Diego de Villegas y Quevedo, académico de la Real Española de la lengua*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 483-509.
- *La destitución del oidor limeño Pablo de Olavide*. Boletín bibliográfico de la Biblioteca de la Universidad mayor de San Marcos. Lima, t. XX, n° 3-4, 1947, p. 155-157.
- MALLO (Nicanor). *Catálogo explicativo del archivo del canónigo Dr. D. Matias de Terrazas*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVII, 1941, p. 208-229.
- *Esbozo biográfico del canónigo Dr. Dn. Matias de Terrazas*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 55-119.
- MARTÍN PASTOR (Eduardo). *El pueblo del cacique y los orígenes de la ciudad de Lima*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 379-397.
- MARTÍNEZ DELGADO (Luis). *Extraña peregrinación de unos restos*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 1147-1169.
- MATOS HURTADO (Belisario). *Apuntaciones y documentos para la historia de Pamplona*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 902-911; t. XXXI, 1944, p. 7-11, 796-808.
- MEDEIROS QUEREJAZU (Gustavo). *Bolívar y la solidaridad americana*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XIII, n° 31-32, 1945, p. 31-48.
- MENDONÇA (Renato de). *Pequena história do Brasil*. Biblioteca enciclopédica popular, n° 23. México, Secretaría de educación pública, 1944, 94 p., in-8°.
- MIRANDA (Julio César). *Rebelión de José Gabriel Condorcanqui, «Tupac Amaru II»*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXI, n° 83, 1942, p. 16-46.
- MIRAMÓN (Alberto). *El secreto del Virrey Fraile*. Bogotá, Librería Siglo XX, 1944.
- *La brujería en la colonia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 805-824.

- MIRAMÓN (Alberto). *Los negreros del Caribe*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 168-187.
- MOLINA M. (Plácido). *Documentos para la historia*. Boletín de la Sociedad de estudios geográficos e históricos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXX, n° 27, 1946, p. 14-18.
- *El 10 de febrero de 1781 en Oruro*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1947, p. 483-490.
- *Fragmentos de estudios sobre nombres histórico-geográficos*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1942, p. 163-166.
- *Mojos-Beni*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 311-326.
- MONTEROS (Raimundo M.). *Narración histórica y compendiosa del pueblo misional de Arapicos. El Oriente dominicano*. Quito, t. X, 1937, p. 167-169, 219-222.
- MOREYRA PAZ-SOLDÁN (Manuel). *El problema del peso ensayado*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 399-410.
- MORÍNIGO (Marcos A.). *Sobre los cabildos indígenas de las misiones*. Revista de la Academia de Entre Ríos. Paraná, t. I, 1946, p. 29-37.
- MOSTAJO (Francisco). *Los Chuquihuancas hasta la época de Tupac Amaru*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 411-420.
- MÜHN (Juan). *La Argentina vista por viajeros del siglo XVIII*. Buenos Aires, Editorial Huarpes, 1946, 162 p., in-8°.
- MUJÍA (Ricardo). *Dos autografos importantes*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLI, n° 414-416, 1946, p. 333-340.
- Organización de Charcas en 1809*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 330-332.
- ORTIZ (Sergio Elías). *Miguel Cabello de Balboa*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 517-520.
- *Neogranadinos en la revolución de Quito*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 244-251.
- OTERO D' COSTA (Enrique). *José Mar' a Obando*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 592-602.
- PALACIO ATARD (Vicente). *La incorporación a la Corona del Banco de rescates de Potosí*. Anuario de estudios americanos. Sevilla, t. II, 1945, p. 723-738.
- PAPE (Gisela). *Die Gründung von Santiago de Chile und seine Verwaltung*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XV, n° 1-2, 1941, p. 27-56.
- PHILIPSON (J.). *Em abono de Baptista Caetano. Nota a propósito de três poesias tupis atribuidas a Anchieta*. São Paulo, Graf. da Revista dos tribunais, 1947, 35 p., in-8°.
- PICON SALAS (Mariano). *De la Conquista a la Independencia*. México, Fondo de cultura económica, 1944.
- *Otoño, 1805*. Revista nacional de cultura. Caracas, t. VII, n° 50, 1947, p. 5-12.
- PORRAS BARRENECHEA (Raúl). *Una descripción inédita de Maynas de don Francisco de Requena*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, t. LXII, 1945, p. 83-156.
- QUELLE (Otto). *Khetschua-Unterricht in Peru im 16. Jahrhundert*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIII, n° 4, 1940, p. 284-287.
- RADA B. (José Jacinto). *México y el Perú en la historia americana*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 429-439.
- RADAELLI (Sigfrido Augusto). *Memorias de los virreyes del Río de la Plata*. Buenos Aires, Editorial Bajel, 1945, xxv-588 p.
- RAMOS HIDALGO (Nicol's). *Monografía del distrito del Dagua*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 1170-1233.
- *Real cédula para la Audiencia de Quito, ordenándole señala demarcación a la religión de predicadores, para que prosiga las misiones de los Canelos*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, n° 46, 1937, p. 12.

- Relación del Cabildo sobre el estado de Quito en 1577*. El Oriente dominicano. Quito, t. XVI, 1943, p. 11-16.
- RENÉ-MORENO (Gabriel). *Miranda según nuevos documentos*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XI, n° 27-28, 1942, p. 211-247.
- RESTREPO SÁENZ (José María). *El primer virrey, don Jorge de Villalonga*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXII, 1945, p. 120-130.
- RESTREPO TIRADO (Ernesto). *Apuntes sobre la quina*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 912-925.
- *Nariño y el duque de Frias*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 926-929.
- *Peticiones y memoriales (Archivo de Indias)*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 521-555.
- REY DE CASTRO (J. M.). *La revolución de Chuquisaca y la abdicación de Sucre*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XL, 1944, p. 69-90.
- *Recuerdos del tiempo heroico*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XII, n° 29-30, 1943-1944, p. 31-121; t. XIII, n° 31-32, 1945, p. 51-106.
- RIVAS (Raimundo). *El corso y la piratería en Colombia*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXXI, 1944, p. 118-167.
- RIZZUTO (F. Antonio). *Nuevas tendencias historiográficas en la Argentina*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 240-246.
- ROJAS (Casto). *Ideas e ideales políticos de los hombres de la Independencia*. Boletín de la Sociedad de geografía e historia Cochabamba. Cochabamba, t. V, 1942, p. 63-73.
- ROMERO DEL PRADO (Víctor N.). *El doctor Manuel Antonio de Castro, y la Independencia del alto Perú*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. IX, n° 25, 1941, p. 181-199.
- SALGADO GÓMEZ (David). *Notas genealógicas sobre el Libertador*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 865-873.
- SANTISTEBAN OCHOA (Julián). *Aclarando sobre la Revolución de 1780*. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXI, n° 83, 1942, p. 7-15.
- SARDÓN (Rubén G.). *La Universidad de San Francisco Xavier*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVII, 1941, p. 166-184.
- SECO SERRANO (Carlos). *Doña Carlota Joaquina de Borbón y la cuestión uruguaya*. Revista de Indias. Madrid, t. VIII, n° 28-29, 1947, p. 405-464.
- SIERRA (Vicente D.). *Los Jesuitas germanos en la conquista espiritual de Hispano-América*. Buenos Aires, Facultad de filosofía y teología, 1944, 422-40 p., in-8°.
- TAPIA OLARTE (Eulogio). *Cinco grandes escritores cuzqueños en la literatura peruana*. Ediciones conmemorativas del CCL aniversario de la Universidad nacional del Cuzco, n° 3. Lima, Librería-Imprenta D. Miranda, 1946, 54 p., in-8°.
- TEMPLE (Ella Dunbar). *Los caciques Apolaya*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 463-468.
- TERRAZAS Y TORRES (Fidel). *Cornelio Saavedra, brigadier, libertador y fundador de la República Argentina*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XLII, 1946, p. 293-301.
- TOVAR Y R. (Enrique). *Una página poco conocida del mariscal Santa Cruz*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1943, p. 126-129.
- VACAS GALINDO (Enrique). *El Reverendo Padre Fray Alonso de Gazco*. El Oriente dominicano. Quito, t. IX, 1936, p. 304-305, 329-339, 335-337.
- *Fray Juan de Aller*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, 1937, p. 128-135.
- VALCÁRCEL (Daniel). *Documento sobre las gestiones del cacique Túpac Amaru ante la Audiencia de Lima*. Letras. Lima, 1947, p. 452-466.
- VARGAS (José María). *El defensor de los Indios del Perú, Fray Domingo de Santo Tomás*. El Oriente dominicano. Quito, t. IX, 1936, p. 289-293, 330-334.

- VARGAS (José María). *Fray Domingo de Santo Tomás y la catequesis primitiva de los Indios de América*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, 1937, p. 41.
- *Los hijos de Atahualpa y los Padres Dominicanos*. El Oriente dominicano. Quito, t. X, 1937, p. 136-138.
- VARGAS UGARTE (Rubén). *Los Mochicas y el cacicazgo de Lambayeque*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 475-482.
- *Vida del venerable Padre Francisco del Castillo, de la Compañía de Jesús*. Lima, Enrique R. Lulli, 1946, xiii-269 p., in-8°.
- VEGAS DEL CASTILLO (Manuel). *Sobre la genealogía del mariscal Sucre*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XL, 1944, p. 131-136.
- VELASCO ARAGÓN (Luis). *Las insurgencias del Cuzco a través de la historia*. Revista universitaria Cuzco, t. XXXVI, n° 92, 1947, p. 5-28.
- Vida apostólica y glorioso martirio del venerable Padre Nicolas Mascardi*. Noticia preliminar por Guillermo FURLONG. Anales del Museo de la Patagonia. Buenos Aires, t. I, 1945, p. 195-235.
- VILLABA (Victoriano). *Discurso sobre la mita de Potosí*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XL, 1944, p. 149-164.
- YÉPEZ MIRANDA (Alfredo). *Signos del Cuzco*. Ediciones conmemorativas del CCL aniversario de la Universidad nacional del Cuzco. Lima, Librería-Imprenta D. Miranda, 1946, 52 p., in-8°.
- ZULUAGA (Rosa Mercedes). *Londres, una ciudad colonial en el noroeste argentino*. Anales del Instituto de etnología americana. Mendoza, t. VII, 1946, p. 16-192.

GÉOGRAPHIE HUMAINE, VOYAGES

Généralités.

- ALMAGIÀ (Roberto). *Planisferi, carte nautiche e affini dal secolo XIV al XVII esistenti nella Biblioteca apostolica vaticana*. Monumenta cartographica vaticana, t. I. Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1944, 156 p., 56 pl. in-4°.
- DARIC (Jean). *Vieillessement de la population et prolongation de la vie active*. Travaux et Documents de l'Institut national d'études démographiques, n° 7. Paris, 1948, 208 p., in-8°.
- DEFFONTAINES (Pierre). *Défense et illustration de la géographie humaine*. Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. I, n° 1, 1948, p. 5-13.
- *Essai de classification des genres de vie montagnards*. Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. I, n° 1, 1948, p. 20-35.
- HENRY (Louis) et VINCENT (Paul). *Rythme maximum d'accroissement d'une population stable*. Population. Paris, t. II, n° 4, 1947, p. 663-680.
- LEROI-GOURHAN (André). *Ethnologie et géographie*. Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. I, n° 1, 1948, p. 14-19.
- TABAH (Léon) et SUTTER (Jean). *Influence respective de l'âge maternel et du rang de naissance sur la mortalité. La notion de létalité*. Population. Paris, t. III, n° 1, 1948, p. 63-92.

Amérique en général.

- JAMES (Preston A.). *Latin America*. London, Cassel and Co, 1944, xxvii-908 p.

Amérique du Nord.

- ANDERSON (W. A.). *The population characteristics of New York state*. Cornell University agricultural experiment Station, Bulletin 839. Ithaca, 1947, 87 p., in-8°.
- AUBERT DE LA RÛE (Edgar). *La région de Mont-Laurier, province de Québec, Canada. Quelques aspects de géographie humaine d'un secteur du Bouclier canadien*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 169-194, 2 pl.
- DIETRICH (Sigismond de R.). *Florida's human resources*. Geographical Review. New York, t. XXXVIII, n° 2, 1948, p. 278-288.
- MERCER (G. A.). *Newfoundland*. Canadian geographical Review. Ottawa, t. XXXVI, n° 3, 1948, p. 104-129.
- ROUSSEAU (Jacques). *Bataille de sextants autour du lac Mistassini*. L'Action universitaire. Montréal, janvier 1948, p. 99-116.
- SCHMID (Calvin F.). *Social trends in Seattle*. University of Washington Publications in the social sciences, n° 14. Seattle, 1944, xi-336 p., in-8°.
- THOMPSON (W. S.). *La population des États-Unis d'Amérique. Accroissement et variations depuis 1790*. Population. Paris, t. III, n° 1, 1948, p. 115-126.
- WATSON (J. W.). *The influence of the frontier on Niagara settlements*. Geographical Review. New York, t. XXXVIII, n° 1, 1948, p. 113-119.

Amérique centrale.

- AGUIRRE BELTRÁN (Gonzalo). *Política de población*. Revista mexicana de sociología. México, t. VII, n° 3, 1945, p. 417-430.
- AMRAM JR. (David W.). *Eastern Chiapas revisited*. Geographical Review. New York, t. XXXVIII, n° 1, 1948, p. 120.
- BASAURI (Carlos). *Los valores biológico, demográfico y cultural de la población indígena de México*. Actas del XXVII° Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 169-173.
- BRAND (Donald). *Bosquejo de investigaciones antro-po-geográficas en el municipio de Quirogiá, Mich.* Anales del Museo michoacano. Morelia, 2° época, n° 2, 1946, p. 71-76.
- CAMP (Jean). *Una colonia francesa en México, San Rafael Jicaltepec*. Memoria de la Academia nacional de historia y geografía. México, t. III, n° 7, 1947, p. 21-31.
- CARDONA LAZO (Antonio). *La población de El Salvador*. Ateneo. San Salvador, t. XXXII, 1946, p. 61-63.
- HUMPHREY (Norman Deymond). *El campesino mexicano en Detroit*. Revista mexicana de sociología. México, t. VII, n° 3, 1945, p. 403-416.
- JIMÉNEZ MORENO (Wigberto). *Esquema de la historia de la población de México*. Memorias y Revista de la Academia nacional de ciencias. México, t. LVI, 1947, p. 71-85.
- Mc BRYDE (Felix Webster). *Cultural and historical geography of southwest Guatemala*. Smithsonian Institution. Institute of social anthropology, Publication 4. Washington, [1945], xv-184 p., 47 pl., in-8°.

Antilles.

- ROBEQUAIN (Ch.). *Images et problèmes des Antilles*. France-Outremer. Paris, n° 224, 1948, p. 51-54.
- TIETZE (M. D.). *Human fertility in Puerto-Rico*. American Journal of sociology. Chicago, juillet 1947, p. 34-40.

Amérique du Sud.

- APARICIO (Francisco de). *L'habitation naturelle dans la province de La Rioja (République Argentine)*. Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. I, n° 1, 1948, p. 80-84.
- ARCA PARRO (Alberto). *La distribución geográfica de la población y la economía peruana*. Actas del XXVII^o Congreso de americanistas. Lima, t. II, 1942, p. 163-168.
- ARDUZ (Gastón) et CAPRILES (Remberto). *Esquema del problema social en Bolivia*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. IX, n° 25, 1941, p. 201-260; t. X, n° 26, 1941, p. 161-237.
- CASTRO C. (Antonio). *La casa-habitación del hombre de trabajo*. Revista municipal de La Victoria. Lima, t. I, n° 2, 1946, p. 44-45.
- CHEVALIER (Louis). *Le problème démographique de la Guyane française et les perspectives d'immigration*. Population. Paris, t. II, n° 4, 1947, p. 796-800.
- GRONDONA (José Esteban). *Descripción sinóptica de la provincia de Chiquitos*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XI, n° 27-28, 1942, p. 251-375.
- JAUREGUI ROSQUELLAS (Alfredo). *La población de Bolivia y la inmigración*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVIII, 1943, p. 163-172.
- MAURICE (Juan). *Exploración en busca de las minas de oro de «La Polla»*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXVII, 1941, p. 185-191; t. XXXVIII, 1942, p. 41-47, 227-231.
- MONGE M. (Carlos). *Aclimatación en los Andes. Confirmaciones históricas sobre la «agresión climática» en el desarrollo de las sociedades de América*. Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXVIII, 1945 [Tirage à part : 78 p.].
- NOGUEIRA (Oracy). *Experiencia de um pesquisador encarregado de entrevistas para um estudo de habitação*. Sociologia. São Paulo, t. IV, n° 1, 1942, p. 36-48.
- OSTRIA GUTIÉRREZ (Alberto). *Paisajes, ciudades, hombres y casas de Bolivia*. Boletín de la Sociedad geográfica Sucre. Sucre, t. XXXIX, n° 390-392, 1943, p. 63-74.
- PAREDES (Rigoberto). *Descripción de la provincia de Pacajes*. Boletín de la Sociedad geográfica de La Paz, t. XXXIV, n° 59-60, 1931, p. 1-121.
- PERRET (Maurice-Ed.). *Le Brésil, pays d'immigration*. Geographica helvetica. Bern, t. I, n° 2, 1946, p. 158-165.
- QUELLE (Otto). *Der Strukturwandel der Bevölkerung Ecuadors*. Ibero-amerikanisches Archiv. Berlin, t. XIV, n° 1, 1940, p. 29-43.
- RAZORI (Amilear). *Historia de la ciudad argentina*. Buenos Aires, Imprenta López, 1945, t. I, 625 p.; t. II, 522 p.; t. III, 562 p., in-8°.
- Regards sur l'Argentine*. Buenos Aires, Commission argentine de coopération intellectuelle, 1939, 231 p., in-8°.
- SANTAMARINA (Estela B. de). *Notas a la antropogeografía del valle de Tafi*. Tucumán, Instituto de estudios geográficos de la Facultad de filosofía y letras, 1946, 52 p.
- SCHADEN (Francisco). *Observações sociológicas numa comunidade teuto-brasileira*. Sociologia. São Paulo, t. VII, n° 1-2, 1945, p. 1-10.
- SMITH (T. Lynn). *The locality group structure of Brazil*. American sociological Review. Pittsburgh, t. IX, n° 1, 1944, p. 41-49.
- TAYLOR (Carl C.). *Rural locality groups in Argentina*. American sociological Review. Pittsburgh, t. IX, n° 2, 1944.
- TSCHOPIK JR. (Harry). *Highland communities of central Peru. A regional survey*. Smithsonian Institution. Institute of social anthropology, Publication n° 5. Washington, 1947, viii-56 p., 16 pl.

- VARGAS SIVILA (Enrique). *Breve estudio de la población de Sucre y estadísticas de mortalidad por tuberculosis*. Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. IX, n° 25, 1941, p. 279-316.
- WILLEMS (Emílio). *A assimilação dos Judeus*. Sociologia. São Paulo, t. VII, n° 1-2, 1945, p. 54-67.
- *El problema rural brasileño desde el punto de vista antropológico*. Jornadas, n° 33. México, El Colegio de México, 1945, 40 p., in-8°.
- *Nota sobre habitações temporárias de caçãras*. Sociologia. São Paulo, t. VIII, n° 3, 1946, p. 216-217.
- *Sexo y familia en las comunidades teuto-brasileñas*. Revista mexicana de sociología. México, t. VII, n° 3, 1945, p. 371-402.

RÉIMPRESSIONS, TRADUCTIONS

- ANCHIETA (Joseph de). *Informação dos casamentos dos Índios do Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. IX, n° 4, 1947, p. 379-385.
- BEARD (Charles A. et Mary R.). *Historia de la civilización de los Estados Unidos de Norteamérica. Desde sus orígenes hasta el presente*. Traducción de Rubén DARÍO. Buenos Aires, Guillermo Kraft, 1946, t. I, 591 p.; t. II, 650 p.; t. III, 731 p.; t. IV, 576 p.
- CLAVIGERO (Francisco Javier). *Historia antigua de México*. Editada por Mariano CUEVAS. México, Editorial Porrúa, 1945, t. I, 368 p.; t. II, 435 p.; t. III, 328 p.; t. IV, 416 p., in-8°.
- Códice Chimalpopoca. Anales de Cuauhtitlán y Leyenda de los soles*. Traducción del náhuatl por Primo Feliciano VELÁSQUEZ. México, Instituto de historia, 1945, XXI-162 p., in-8°.
- Códice Osuna. Reproducción fac similar de la obra del mismo título, editada en Madrid, 1878*. Acompañada de 158 páginas inéditas encontradas en el Archivo general de la nación (México) por Luis CRÍVEZ OROZCO. México, Ediciones del Instituto indigenista interamericano, 1947, 342 p., in-8°.
- CORTÉS (Hernán). *Cartas de relación de la conquista de Méjico*. Buenos Aires, Espasa-Calpe argentina, 1946, 377 p.
- *Cartas y relaciones*. Prólogo y notas de Nicolás CORONADO. Buenos Aires, Emecé Editores, 1946, 687 p.
- FRAZER (J. G.). *Introduzione all'antropologia sociale*. Saggi ed estratti tradotti ed annotati da G. COCCHIARA. Palermo, Palumbo, 1945, 80 p.
- Historia tolteca-chichimeca*. Liber in lingua nahuatl manuscriptus picturisque ornatus. Corpus codicum americanorum medii aevi, t. I. København, Einar Munksgaard, 1942, XL-104 p., in-4°.
- HUBERT (H.) et MAUSS (M.). *Magia y sacrificio en la historia de las religiones*. Traducción de Eduardo WARSCHAUER. Buenos Aires, Editorial Lautaro, 1946, 336 p.
- KRICKEBERG (Walter). *Etnología americana*. Versión española de Pedro HENDRICH. México, Fondo de cultura económica, 1946, 498 p.
- LINTON (Ralph). *Estudio del hombre*. Traducción por Daniel F. RUBÍN DE LA BORBOLLA. México, Fondo de cultura económica, 1942.
- MARETT (R. R.). *Introduzione allo studio dell'uomo*. Tradotta da G. COCCHIARA. Palermo, Palumbo, 1944, 212 p.
- MORGAN (Lewis H.). *La sociedad primitiva*. Traducción de Luis María TORRES, Roberto RAUFET, Ramón E. VÁZQUEZ y María Angélica COSTA ÁLVAREZ DE SAPIN. Buenos Aires, Editorial Lautaro, 1946, 477 p.

- NORDENSKIÖLD (Erland). *Orígenes de las civilizaciones indígenas en la América del Sur*. Buenos Aires, Editorial Bajel, 1946, 76 p.
- Pichardo's treatise on the limits of Louisiana and Texas, t. III. Edited by Charles W. HACKETT. Austin, University of Texas Press, 1941, xxi-623 p.
- Popol Vuh. *Las antiguas historias del Quiché*. Traducidas del texto original con una introducción y notas por Adrián RECINOS. México, Fondo de cultura económica, 1947, 296 p., in-8°.
- Relación de la descripción de la provincia del Santo Evangelio que es en las Indias Occidentales que llaman la Nueva España hecha el año de 1585*. Publicada con introducción y notas por Fidel de J. CHAUVET. México, Juan Aguilar Reyes, 1947, 203 p., in-8°.
- SCHMIDT (Wilhelm). *The culture historical method of ethnology*. Translated by S. A. SIEBER, preface by Clyde KLUCKHOHN. New York, Fortune's, 1939, 383 p., in-8°.
- TORRES RUBIO (Diego de). *Vocabulario segundo del castellano al indico por el padre - en 1619*. Reedición dirigida por Luis A. PARDO. Revista universitaria. Cuzco, t. XXXIV, n° 88-89, 1945, p. 111-166; t. XXXVI, n° 92, 1947, p. 55-164.
- Vida del almirante don Cristóbal Colón, escrita por su hijo Hernando Colón*. Edición, prólogo y notas de Ramón IGLESIA. México-Buenos Aires, Fondo de cultura económica, 1947.

BIBLIOGRAPHIE, BIOGRAPHIE

- Bibliografías de antropólogos* [Junius B. Bird, Stanley H. Boggs, Earl W. Count, Fred Eggan, Henry Field, Antonio Goubaud Carrera, Emil W. Haury, A. V. Kidder, John M. Longyear III, Marshall T. Newman, Donald Pierson, George I. Quimby Jr., Emilio Willems]. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. IX, 1946 (1947), p. 322-349.
- BOSSIO (Nélida). *La indagación serológica en Sudamérica*. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. IX, 1946 (1947), p. 71-77.
- COBB (W. Montague). *Bibliography in physical anthropology*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. II, n° 4, 1944, p. 381-413.
- Contribución provisional a la bibliografía de etnobotánica*. Amazonia colombiana americanista. Sibundoy, t. III, n° 9-10, 1945, p. 48-52.
- DURÓN (Jorge Fidel). *Índice de la bibliografía hondureña*. Tegucigalpa, Imprenta Calderón, 1946, viii-211 p., in-8°.
- DUTILLY (Arthème). *Bibliography of bibliographies on the Arctic*. Catholic University of America Publications, n° 1 B. Washington, [1946], 50 p.
- KROGMAN (Wilton Marion). *Bibliography in physical anthropology*. American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. I, n° 4, 1943, p. 437-486.
- LAMALLE (Edmond). *Bibliographia de historia Societatis Iesu*. Archivum historicum Societatis Iesu. Roma, t. XV, 1946 (1947), p. 212-258.
- LUSSAGNET (Suzanne). *Bibliographie américaniste*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 245-339.
- MALDONADO KOERDELL (Manuel). *Bibliografía mexicana de prehistoria*. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. IX, 1946 (1947), p. 66-71.
- METCALFE (Grace). *Índice del libro segundo de la Crónica miscelanea de la santa provincia de Jalisco de fray Antonio Tello*. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. IX, 1946 (1947), p. 78-113.
- MILLER (Mamie Tanquist). *An author, title, and subject check list of Smithsonian Institution Publications relating to anthropology*. The University of New Mexico Bulletin. Albuquerque, n° 405, 1946, 218 p., in-8°.

- NARANJO MARTÍNEZ (Enrique). *Alejandro Macaulay*. Boletín de historia y antigüedades. Bogotá, t. XXX, 1943, p. 495-508.
- POLLARD (Lancaster). *A Pacific northwest bibliography*. Pacific northwest quarterly. Seattle, t. XXXVII, n° 2, 1946, p. 143-154.
- TAURO (Alberto). *Bibliografía peruana de legislación y estudios jurídicos, 1943-1947*. Boletín bibliográfico de la Biblioteca de la Universidad mayor de San Marcos. Lima, t. XX, n° 3-4, 1947, p. 230-289.
- WAGNER (Enrique R.). *Nueva bibliografía mexicana del siglo XVI*. México, Editorial Polis, 1940, xxiv-548 p., in-4°.
- WOLFF (Hans). *Bibliography of north american indian languages still spoken*. International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XIII, n° 4, 1947, p. 268-273.

VARIA

- American historical Association. Annual Report for the year 1946*, t. I. Washington, 1947, xviii-98 p., in-8°.
- Brooklyn Museum. Annual Report 1946*. Brooklyn, 1948, ix-48 p., in-8°.
- Chicago natural history Museum. Annual Report 1946*. Chicago, 1947, 139 p., in-8°.
- Congreso mexicano de historia. VIII reunión del 16 al 26 de setiembre de 1947, Durango, Dgo.* México, s. éd., 1947, 36 p., in-8°.
- COOPER (John M.). *Anthropology in the United States during 1939-1945*. Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XXXVI, 1947 (1948), p. 1-14.
- First Report of the Saskatchewan Archives for the period april 1, 1945, to may 31, 1946*. Regina, 1946, 37 p.
- Folklore research in north America. Reports of the Committee on research in folklore, 1945 and 1946*. Journal of american folklore. New York, t. LX, n° 238, 1947, p. 350-416.
- Instituto de estudios superiores, 1929-1939. Una decada*. Montevideo, Talleres gráficos Al libro inglés, 1940, 104 p., in-8°.
- KELLY (A. R.). *Archaeology in the National Park Service*. American antiquity. Menasha, t. V, n° 4, 1940, p. 274-282.
- Musée d'ethnographie de la ville de Genève. Compte rendu pour l'année 1947*. Genève, 1948, 7 p., in-8°.
- Nationalmuseets etnografiske Samling 1946*. Geografisk Tidsskrift. København, t. XLVIII, 1946 [Tirage à part : 12 p.].
- Noticias de los países americanos*. Boletín indigenista. México, t. VII, 1947, n° 2, p. 118-176; n° 3, p. 202-281; n° 4, p. 304-397 [espagnol et anglais].
- Noticias del Instituto indigenista interamericano*. Boletín indigenista. México, t. VII, 1947, n° 2, p. 104-117; n° 3, p. 198-201; n° 4, p. 294-303 [espagnol et anglais].
- Primera reunión de consulta de la Comisión de historia del Instituto panamericano de geografía e historia, celebrada bajo los auspicios del gobierno de los Estados unidos mexicanos*. Publicaciones del Instituto panamericano de geografía e historia, n° 86. México, 1947, 90 p., in-8°.
- RADAELLI (Sigfrido A.). *El Instituto de historia del derecho argentino y americano de la Universidad de Buenos Aires (1937-1947)*. Revista de Indias. Madrid, t. VIII, 1947, n° 28-29, 1947, p. 291-309.
- Report on the Bureau of american ethnology*. Smithsonian Institution. Annual Report of the Board of regents for the year 1946. Washington, 1947, p. 65-76.

- Report on the United States National Museum*. Smithsonian Institution. Annual Report of the Board of regents for the year 1946. Washington, 1947, p. 21-34.
- Smithsonian Institution. Report of the United States national Museum for the year 1947*. Washington, 1947, 107 p., in-8°.
- SPEISER (Félix). *Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde für das Jahr 1947*. Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel. Basel, t. LIX, 1948 [Tirage à part : 25 p.].
- Statens etnografiska Museum Årsberättelse för 1946*. Kunglinge svenska Vetenskapsakademien Årsbok för år 1947. Stockholm, t. XLV, 1947.
- VALCÁRCEL (Luis E.). *Política y etnología*. Revista del Museo nacional. Lima, t. XV, 1946, p. 3-13.
- XXVIIIº Congreso internacional de americanistas*. Revista de Indias. Madrid, t. VIII, nº 28-29, 1947, p. 671-688.
- VILLANUEVA U. (Horacio). *Hacia la ciudad de Cajamarca la Grande*. Cuzco. H. G. Rozas, 1947, 50 p., in-8°.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXVII

NOUVELLE SÉRIE

MÉMOIRES.

ESTREICHER (Zygmunt). La polyphonie chez les Esquimaux.....	259
GARVIN (Paul L.). Esquisse du système phonologique du Nambikwara-Tarunde...	133
HARCOURT (Raoul d'). Un tapis brodé de Paracas, Pérou	241
— Archéologie d'Esmeraldas et de Manabí (note complémentaire).....	319
LEHMANN (Henri). Une statue aztèque en résine.....	269
LÉVI-STRAUSS (Claude). La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara.....	1
RIVET (Paul). La famille linguistique Guahibo.....	191
YDE (Jens). The regional distribution of south american blowgun types.....	276

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Fouilles et enquêtes ethnographiques en Colombie depuis 1941 (Henri LEHMANN)	327
La détresse des Navajo (R. d'H.).....	338
Les ruines de Aparicio, Veracruz (H. L.).....	339
Sur Fr. Francisco de Ajofrin, voyageur au Mexique (1763) [Robert Ricard].....	340
Walter Scott et Bernal Díaz del Castillo (Robert Ricard)	340
Tentatives pour entrer en relations avec les Motilones du Venezuela (R. d'H.)...	342
Une relique des Vikings (R. d'H.).....	342
Honduras britannique ou Belice (R. d'H.).....	343
Des maisons flottantes pour les terrains glacés (R. d'H.).....	343
Archéologie de la région de Viacha, Bolivie (R. d'H.).....	343
La mission ethnologique et archéologique française au Pérou (R. d'H.).....	344
Centre français des études andines. Lima (R. d'H.).....	344
Décès du Dr Sylvanus G. Morley (R. d'H.).....	345
Le souvenir d'Anchieta aux Canaries (Robert Ricard).....	345
Interdiction de la vente de la coca en Colombie (H. L.).....	345
La population indienne aux États-Unis (R. d'H.).....	345
L'éducation des jeunes Indiens au Canada (R. d'H.).....	346
Les Indiens de l'Amérique du Nord et la paix (R. d'H.).....	346
Seconde réunion de l'Hylea amazonica (R. d'H.).....	346
Comité France-Amérique (R. d'H.).....	347
Actes du XXVIII ^e Congrès international des Américanistes (R. d'H.).....	347

XXIX ^e Congrès international des Américanistes (H. L.).....	347
XXVI ^e Congrès international des Américanistes, Séville (R. d'H.).....	347
Congrès d'histoire à Rio de Janeiro (N.).....	347
IX ^e session du «Congreso mexicano de historia» (R. d'H.).....	347
Congrès international de géographie. Lisbonne (N.).....	348
Congrès international des sciences anthropologiques, Bruxelles (H. L.).....	348
Fondation de l'«Asociación ecuatoriana de Antropología» et premier congrès anthropologique à Riobamba (R. d'H.).....	349
«Instituto de investigaciones historicas». Montevideo (N.).....	349
Ouverture du Musée national d'archéologie et d'ethnologie à Guatemala (N.)...	349
Museo Talavera. Vénézuëla (N.).....	349
Une bibliographie anthropologique sur l'Amérique du Sud (R. Hartweg).....	349
Société de Géographie de Paris (N.).....	349
Collège libre des Sciences sociales et économiques (N.).....	350
Les cahiers d'outre-mer (R. d'H.).....	350
Revue nouvelle (N.).....	350
«Tradiciones», revue de folklore bolivien (R. d'H.).....	350
Publications récentes de l'American philosophical Society (N.).....	350
Jubilé de la Société royale de Géographie des Pays-Bas (N.).....	351
Tome XXXII (1940) du Journal de la Société des Américanistes (R. d'H.).....	351
Les ruines de Aparicio, Veracruz. <i>Suite</i> (H. L.).....	351
A propos de «Problèmes archéologiques de la région totonaque», par José García Payón (Le Comité de rédaction).....	351

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 janvier 1948.....	353
Séance du 10 février 1948.....	353
Séance du 2 mars 1948.....	354
Séance du 6 avril 1948.....	354
Séance du 11 mai 1948.....	355
Séance du 8 juin 1948.....	355
Séance du 27 octobre 1948.....	356

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie américaniste, par S. LUSSAGNET.....	357
Anthropologie, physiologie, pathologie.....	357
Archéologie.....	361
Ethnologie, sociologie, folklore.....	380
Linguistique.....	395
Histoire.....	404
Géographie humaine, voyages.....	415
Réimpressions, traductions.....	418
Bibliographie, biographie.....	419
Varia.....	420

ILLUSTRATIONS.

1. Schéma des relations de parenté fondamentales chez les Nambikwara.....	17
2. Application des termes de parenté.....	20
3. Usage classificatoire des termes.....	22
4. Mariage entre cousins croisés.....	24
5. Termes spéciaux.....	25
6. Contradictions terminologiques.....	26
7-8. Contradictions terminologiques.....	27
9. Contradictions terminologiques.....	28
10. Mariage oblique.....	34
11. Composition généalogique du groupe <i>a1</i>	40
12. Emplacement des feux et des groupes familiaux dans le campement nomade.....	47
13. Groupement des familles dans les huttes du village d'hiver.....	47
14. Répartition des familles en résidence temporaire.....	48
15. Composition généalogique du groupe <i>b1</i>	52
16. Composition généalogique du groupe <i>b2</i>	52
17. Partage alimentaire.....	75
18. Utilisation sociale des termes de parenté.....	78
19. Dessins nambikwara : un homme, un singe ; croquis fait par <i>A1</i> en expliquant sa généalogie.....	123
20. Diagramme du système vocalique tarunde.....	142
21. Diagramme du système consonantique tarunde.....	147
22. Schéma du point bouclé.....	243
23. Tableau des numéros attribués aux sujets du tapis de Paracas (Göteborg) sur la planche VIII.....	245
24. Motifs décoratifs de galons appartenant au tapis de Paracas (Göteborg).....	246
25. Groupe des sujets formant la frise du tapis de Paracas (Göteborg).....	246
26. Oiseaux du tapis de Paracas (Göteborg).....	249
27. Oiseaux et grenouille du tapis de Paracas (Göteborg).....	250
28. Personnages du tapis de Paracas (Göteborg).....	251
29. Personnages et animaux du tapis de Paracas (Göteborg).....	252
30. Sujets divers du tapis de Paracas (Göteborg).....	253
31. Statuette en céramique représentant la déesse des eaux, civilisation azteque.....	269
32. Déroulement du décor d'un sceau cylindrique d'Esmeraldas.....	320
33. Déroulement du décor d'un sceau cylindrique colombien.....	320
34. Stèle de Aparicio, Veracruz.....	351

CARTES.

1. Région brésilienne habitée par les Indiens Nambikwara.....	9
2. Territoire habité par les Guahibo (hors-texte).....	191
3. Blowgun tribes in South America.....	277
4. Blowgun areas.....	305
5. Blowgun, type I.....	306
6. Blowgun, type II.....	307
7. Blowgun, type III.....	308
8. Blowgun, type IV.....	309

PLANCHES.

- I. 1. Aspect caractéristique de la savane brésilienne pendant la saison sèche. — 2. Un jardin indigène au milieu de la forêt-galerie. — 3. En voyage.
- II. 1-2. Sur le site du village semi-permanent du groupe Nambikwara *a1*. — 3. Halte forcée sur le chemin du même village.
- III. 1. Type féminin du groupe Nambikwara *c*. — 2. Types masculins du groupe *a2*.
- IV. 1. Retour du bain. — 2. Un indigène partant pour une expédition de chasse solidaire. — 3-4. La vie au campement. — 5. Fillette cherchant des racines comestibles. — 6. Deux fillettes.
- V. 1. Une fillette et son chien. — 2. Trois belles-sœurs s'épouillant. — 3-4. Luites amicales ou jeux érotiques.
- VI. 1. Deux beaux-frères. — 2. Deux épouses en conversation plaisante.
- VII. 1. Une femme et son bébé pendant l'état de marge. — 2. Un shaman joue avec une de ses femmes.
- VIII. Un tapis ajouré et brodé de Paracas, Pérou.
- IX. Détail du tapis de la planche VIII.
- X. Statue aztèque, en résine, représentant probablement la déesse des eaux.
- XI. Pièces archéologiques en céramique de la province de Manabi, Équateur.

IMPRIMERIE NATIONALE